This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

- *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

- *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

- *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

010662-22

MA JEUNESSE

Digitized by Google

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 21, rue du Bouloi (Cl.) 413.5.88.



Digitized by Google

ALEXANDRE WEILL

MA JEUNESSE

PREMIER VOLUME

MON ENFANCE

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES,
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS,
1870
(Tous droits réservés)

Digitized by Google



Digitized by Google

DÉDICACE

A MA FEMME AGATHINA WEILL, NÉE MARX!

AME CHÉRIE !

A toi, à laquelle je dois le bonheur de ma vie; à toi, bien-aimée femme, je dédie le livre de ma jeunesse.

Un jour, si Dieu veut bien nous accorder encore quelques jours de grâce, j'écrirai la tienne. Ma vie ne peut servir que pour indiquer des fautes à éviter. Mais la tienne, ma douce amie, sera un faisceau vivant de toutes les virtualités de l'homme, de toutes les vertus de la femme!

ALEXANDRE WEILL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Voici ce qu'a écrit Emmanuel Gonzalès sur ce livre dans le numéro du *Siècle* du 20 septembre 1874 :

« *Voici un des livres les plus étrangement originaux que nous ayons lus depuis longtemps, de plus fort amusant, écrit par soubresauts d'une façon magistrale, et parfaitement inconnu des critiques influents, des critiques de seconde main et du public, qui n'ouvre un volume que sur le visa de ces gardiens du sérail littéraire. Nous n'en sommes plus à nous étonner de ces caprices du succès, et, sans trop croire à la multiplication des génies inconnus enterrés vivants, nous devons constater les injustices de l'engouement public. M. Alex. Weill a souvent, il est vrai, depuis trente ans, brisé une à une les trompettes de la Renommée ; il ne s'est pas asservi aux règles et aux courbettes ; il a écrit des romans d'amour alsaciens et paysans, qu'un parfum de* saur-craut *trop prononcé a fait chasser des boudoirs, et que leur originalité brutale, primesautière, récalcitrante au procédé et à la manière, a empêché de faire fortune comme ceux d'Erckmann-Chatrian. Mais quelle sève, quelle maestria, quelle vie puissante, quel naturel, dans les tableaux de la vie de l'Alsace ! Vous ne sauriez comprendre la joie d'un curieux de lettres qui découvre, caché et oublié dans un dock d'ouvrages pommadés, lustrés et vernis à la dernière mode, un de ces volumes robustes et sains, qui détonnent tout à coup comme un magot de Téniers, comme un iambe truculent d'Auguste Barbier, ou une caricature énorme de Daumier.*

Peu de lecteurs s'inquiéteront de parcourir Ma Jeunesse

Digitized by Google

mais les vrais lettrés, également ennemis de l'enluminure, du boursouflé, du faux goût et de la fadeur conventionnelle, ceux qui admirent avec un éclectisme imperturbable la Colomba *de Mérimée et le* Frédéric et Bernerette *d'Alfred de Musset, le* Lac *de Lamartine ou l'*Expiation *de Victor Hugo, la* Cousine Bette *de Balzac ou la* Maupin *de Gautier, la* Geneviève *de Karr et le* Mauprat *de Sand, ceux-là garderont une place au livre de M. Weill. Le troisième volume, intitulé* Mon premier amour, *peut compter pour une œuvre de premier ordre, et vaut mieux à notre sens que le* Werther, *le* Daphnis et Chloë, *ou le* Paul et Virginie, *délices des éphèbes des deux mondes. Il n'en est pas moins vrai que ce beau récit restera inconnu des lecteurs affriandés par les romans d'Ernest Feydeau, ces crébillonneries de l'amour faisandé que les belles dames de quarante ans dévorent dans l'entr'acte du bain de lait et du maquillage effronté de l'émailleuse. Le second Empire a profondément affolé et perverti le goût public ; les estomacs dépravés ne peurent plus supporter les mets sains et savoureux, il leur faut la tisane ou l'absinthe. Les écrivains de tempérament, comme Hector Malot et Émile Zola, doivent lutter, par un excès de force et de qualités, pour remonter ce courant empoisonné ; mais nous ne saurions voir sans tristesse le livre à la fois si vécu et si poétique de M. Weill rester ignoré. »*

Digitized by Google

PRÉFACE

Plus d'une fois, quand au dessert, au choc des verres et des anecdotes, je contais un épisode de mon enfance ou de mon adolescence, on me disait : Mais, vous devriez écrire l'histoire de votre jeunesse. Ce serait amusant, drôle, original !

Amusant, drôle, répondis-je. Et croyez-vous que ce soit là la mission d'un écrivain ? Ma jeunesse, je ne me la suis pas donnée. Je ne me suis pas créé ; autrement je ne me serais pas fait naître dans un bout de village situé au bout de l'Alsace. Si j'avais été le maître de ma destinée, je ne m'eusse pas fait venir au monde en 1811, dans une province qui n'a pas de langue et dans un siècle qui, pour avoir vu grandir des inventeurs, des millionnaires et deux ou trois musiciens, n'a pas produit un vrai grand homme, ni dans la philosophie, ni dans la poésie, ni dans la politique.

Votre jeunesse, me disait-on alors, tranche sur le commun de la jeunesse ordinaire. Vous pouvez être un écrivain médiocre, un penseur banal, mais, si ce que vous nous dites est vrai, vous étiez un jeune

Digitized by Google

homme extraordinaire ; vous avez vaincu des obstacles devant lesquels nombre de vos semblables à cet âge auraient reculé. Vous en devez le récit à vos contemporains. Leurs fils y puiseront des exemples de patience, de courage et de persévérance.

— Mais, si j'ai affronté de grands obstacles, c'est que la nature, en me créant, a déposé en moi les forces nécessaires pour les vaincre. Cela ne servirait à rien à la jeunesse molle et émasculée d'aujourd'hui. Je vous jure que, pendant mon enfance, si pénible, si laborieuse qu'elle fût, je ne me suis jamais cru une victime du sort. Toutes les choses qui vous étonnent, quand je vous les conte, je croyais, moi, qu'il fallait qu'elles fussent faites, telles que je les ai faites. Je n'étais jamais fier de quoi que ce fût. J'avais une très-belle voix, dès l'âge de sept ans, je ne m'en suis jamais glorifié. Je croyais que Dieu me l'avait donnée pour chanter les psaumes dans le temple, puisqu'il fallait qu'un de ses enfants les chantât. Si pourtant. Je me rappelle un accès de fierté, dès l'âge de cinq ans. J'avais déjà cinq sœurs, trois plus âgées que moi et deux plus jeunes (j'en ai sept). La seconde qui s'appelait Ruth me taquinait toujours. Je ne l'aimais pas. J'étais fils unique jusqu'à l'âge de huit ans. Elle était jalouse. Un jour elle prétendait devant ma mère que, toute fille qu'elle était, elle ne me céderait jamais le pas et qu'elle saurait faire tout ce que je ferais. « Ah ! m'écriai-je, tu sais faire ce que je fais ! » Et ouvrant la fenêtre avec fracas, puis, reculant au milieu de la cham-

Digitized by Google

bre, je lâchai un arc-en-ciel d'eau à travers la croisée : « Fais cela, lui dis-je ! » Ma mère, qui riait d'ordinaire de tout son corps, se tenait les reins de ses deux mains. L'histoire se conta de bouche en bouche et le soir, en sortant de la synagogue, je fus embrassé par toutes les femmes du village. Je ne me connais pas, dans toute ma vie, un second accès d'orgueil. Ce que c'est que la vanité humaine ! « Elle se prend à tout, a dit La-bruyère, aux grandes choses, aux petites et à celles-ci de préférence. »

— Eh bien, racontez-nous ces choses-là, ce sera un livre très-gai.

— Croyez-vous que je sois venu au monde pour vous égayer ! Et après ? Quand je vous aurai tous amusés pendant une ou deux heures, quand vous aurez tour à tour pleuré et ri sur ma jeunesse — moi j'ai rarement pleuré, malgré mes misères — en serez-vous meilleurs ? En ferez-vous mieux vos devoirs envers de plus faibles, de plus malheureux que vous ? En aurez-vous des idées plus vraies sur Dieu, l'homme et la société ? L'humanité, désert d'hommes justes, vallée de violences, d'iniquités et de sottises, pour s'être amusée une heure ou deux, deviendra-t-elle un champ d'honneur et de bonheur ? Y aura-t-il, sur la terre, un seul être, homme ou bête qui, avant de me lire, aurait été malheureux et qui, après m'avoir lu, serait heureux ?

Bah ! s'écria-t-on de plusieurs côtés à la fois, si l'on n'écrivait, si l'on ne parlait que dans ce but, ce serait

Digitized by Google

joliment fastidieux et ennuyeux. La morale, c'est la citadelle des impuissants et des tartufes. Où en seraient l'art, la poésie, la littérature, si on n'avait en vue que l'amélioration du genre humain? Tenez, ajouta une voix de stentor, je prétends, moi, que tout ce qui est amusant est moral.

Après des flots de paroles écoulées en faveur de l'art, je repris :

Rien dans ma jeunesse ne m'a mis hors de moi avec tant de violence que le fait que je vais vous conter et qui s'est répété plus de cent fois. J'avais une belle et puissante voix de ténor, et de tout temps, j'eus le malheur d'émettre des pensées qui ne ressemblaient pas aux idées de tout le monde. Notez bien que je ne me suis donné ni la voix, ni la faculté de créer des idées. Tout en moi était inné! Or donc, chaque fois que, dans une réunion de mes semblables, je critiquais gaiement l'ordre de choses, la folie ou l'orgueil des hommes, à mesure que je parlais, je voyais mes auditeurs s'éclipser. D'aucuns s'en allaient disant que j'étais fou. A Francfort on m'appelait *le petit fou*. N'était la sagesse de ma conduite, on m'eût certainement traité comme un aliéné. Mais, dès que, retenant les brides de mon éloquence tumultueuse, je fermais le couvercle de la chaudière spirituelle, où bouillonnaient pêle-mêle mes pensées avec celles des autres, et dont la vapeur sifflante venait d'échauder la surface peu grenue des intelligences communes ; dès que cessant de parler, je me mettais à chanter

Digitized by Google

« Du pauvre ami fidèle » ou bien « Viens sur mon cœur, ma belle » ou n'importe quelle banalité indigne d'être dite, à l'instant, on s'approchait de moi, on faisait cercle autour de mon bec jaune, on se pâmait devant mes cadences et mes soupirs, puis, m'arrachant les uns après les autres, parlant quatre à la fois, ils me disaient : « Venez donc nous voir demain, aujourd'hui ; votre couvert sera toujours mis. » (Parfois je n'avais pas dîné depuis vingt-quatre heures.) « Madame se fera un plaisir » ; « Mademoiselle vous apprécie beaucoup », etc. Tas de serins ! me disais-je en moi-même, est-ce que vous croyez que Dieu m'a créé pour vous chanter ces pauvretés ? Aurai-je bravé mille dangers, mille obstacles pour faciliter vos amours ou votre digestion, par ma volonté, par ma liberté, par ma persévérance dans le bien ? Faut-il exploiter votre sensuelle ignorance pour m'enrichir à vos dépens, pour coqueter avec vos femmes et vos filles ? Cela peut-il être le but d'un être de raison, que d'ouvrir le bec toute sa vie comme un chardonneret, puis de mourir sans voix aux bords du lac de Côme ? On me dira que l'on peut faire du bien avec l'argent que l'on gagne ! Mais voilà assez longtemps qu'il y a des millionnaires. Où est le bien qu'ils font ? Où est le mal qu'ils détruisent ? Une seule erreur arrachée au cœur du peuple fait plus de bien que des milliards gagnés par la sottise et aux dépens de la raison. Quant à mon salut, la charité que je fais, pauvre, dans ma mesure, doit m'être comptée plus qu'un million donné par Rothschild. Je n'ai rien à dire

Digitized by Google

contre un chanteur qui n'a que sa voix. C'est peu de chose. Quant à moi, je sens que ce n'est point là ma mission. Les temps ne sont point encore venus d'amuser les riches et les puissants. En lisant leur histoire, on acquiert la conviction, qu'elle n'est qu'un tissu d'erreurs libidineuses, d'odieux crimes et de superstitions malfaisantes. Ils ne sont pas précisément méchants ; ils ignorent la vérité. Ils ne connaissent ni Dieu, ni l'homme. On ne guérit pas ces plaies avec des chants et des histoires, le malade dût-il un instant oublier ses douleurs ! Dès mon bas âge, dès cinq ans, après avoir lu et traduit le premier chapitre de la Genèse, j'ai pressenti une mission plus haute. Enfant encore, je me suis dit : Non, tout cela n'est pas comme cela devrait être. A cinq ans et demi, après avoir traduit le premier verset hébraïque, « *Bereschith bara Elohim eth Haschamaïm véeth haaretz* » « Avec le commencement Dieu créa les cieux et la terre », je demandai à M. Lévy, mon maître d'école : « Et qu'est-ce que Dieu a fait avant de créer le monde ? » Au lieu de me répondre, il m'appliqua sur l'épaule une douzaine de coups de règle en s'écriant : « Malheureux, tu renieras la foi d'Israël ! « De fait, il a dit vrai. J'arracherai avec la racine l'ivraie pullulante de toutes les religions fondées sur l'erreur philosophique. Là est ma mission. De bonne heure, j'ai senti la fausseté de toutes les traditions populaires. Enfant encore, j'ai palpé tous les fléaux sociaux qui en sont les conséquences. Mais autre chose est sentir l'injustice d'une erreur, autre chose

Digitized by Google

trouver la vérité pour la remplacer. Si donc je n'ai point écrit l'histoire de ma jeunesse, malgré les conseils de mes amis et un succès promis, malgré la demande de quelques éditeurs, c'est que cette vérité n'était point encore trouvée dans ma raison ; c'est que ma conscience n'était pas édifiée sur ma vie et le but de mon passage sur la terre. Je n'ai jamais eu d'ambition. Je fuis les honneurs et les fonctions comme un esclavage. Je ne veux rien être, hormis ce que je suis par ma libre volonté. J'ai toujours eu le strict nécessaire, parce que rien ne m'est nécessaire. Si j'ai peu, je m'en contente, si plus, je m'en débarrasse gaiement sans souci, ni ostentation. Demain je serais ruiné, comme Diogène, je demanderais un dîner en échange d'une vérité ! Ce n'est donc pas dans un but de succès personnel que j'écris l'histoire de ma jeunesse. Et puisqu'elle est passée, je n'espère plus non plus certaines mauvaises bonnes fortunes, que j'ai toujours cédées de grand cœur à mes amis, qui comme Jupiter, à force d'enlever des Europes, ont perdu leurs cheveux et gagné des *cornes*.

Alors, me dirait-on, pourquoi l'écrivez-vous maintenant, cette histoire de votre jeunesse ?

Voici ma réponse.

Plusieurs grandes vérités jailliront de mon histoire, telle que je l'écrirai aujourd'hui.

Savoir : par l'instruction, pour peu que l'individu ne naisse pas tout à fait inepte et incapable (ce qui est déjà

Digitized by Google

un effet d'un mal commis par les aïeux, car le mal n'est ni l'œuvre de Dieu, ni celle de la création), l'homme peut non-seulement élever, ennoblir sa nature, mais encore sa condition sociale. L'instruction est à l'homme ce que la culture est à la terre. Elle transforme un désert en Eden. Le même soleil qui brûle un terrain sablonneux, le fertilise, dès que l'homme l'arrose, l'engraisse et le cultive. C'est la lumière chassant les ténèbres devant elle et répandant sur ses pas la gaieté, le bonheur et la vie. Avec la volonté, la persévérance et la fermeté dans le bien, l'homme qui s'instruit, non pour vendre la science acquise, mais pour se l'appliquer à soi, peut dire, mieux que le surintendant Fouquet : « Où ne monterai-je pas? » D'un fanatique sanguinaire, l'instruction fait un philosophe bienveillant, d'une brute, elle fait un homme. Seulement, de même qu'il faut semer au printemps pour récolter en automne, de même la jeunesse ne doit se considérer que comme *une saison de semailles* et attendre l'âge mûr pour moissonner. Quiconque veut jouir jeune, au lieu de travailler, eût-il à sa disposition l'or de la Californie, ou ne verra pas l'été, ou bien, au sein de l'abondance récoltée, épandue à ses pieds, il aura des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre et des nerfs pour ne pas sentir. Aucun pouvoir ne répondra plus au vouloir. Ses forces intellectuelles seront aussi affaiblies que sa puissance virtuelle. L'âme et le corps ne font qu'un seul et même être. Il n'y a pas plus d'âme sans corps que de corps sans âme.

Digitized by Google

Il est une autre raison qui m'engage à écrire dès aujourd'hui mon histoire. Je suis né dans une époque où les principes de 89 ont commencé à pénétrer la moelle du judaïsme et à expulser les parties corrompues du Talmudisme. A cheval sur un passé qui se meurt et un avenir qui naît, je ferai connaître au public tout un monde à lui inconnu, qui va disparaissant depuis cinquante ans, et qui, malgré les tentatives réactionnaires des prêtres et des rabbins fanatisés, ne reviendra plus. Pour décrire ce monde plein de mystères, de préjugés, de superstitions et aussi de douleurs, il ne suffit pas d'être né Juif, il faut avoir étudié le Talmud pendant toute sa jeunesse ; il faut avoir la science d'un rabbin érudit (car il y en a d'ignares, c'est même la grande majorité) et ne plus l'être. On a beau avoir les aspirations d'un homme de progrès, d'un philosophe, dès qu'on est prêtre, dès qu'on vit de l'autel, forcé de se prononcer entre l'intérêt et la vérité, on s'expose à opter pour l'intérêt. Le vrai sage, comme la vraie vertu, craint la tentation et s'entoure d'une haie d'épines. Dès que j'ai eu le diplôme de rabbin, et je l'ai eu pour ainsi dire malgré moi, je me suis dit : « Tu ne mangeras pas de ce pain de mensonge et d'erreur. »

Un instant, on me berça de l'idée de devenir un grand réformateur dans le judaïsme, mais ces genres de réformateurs m'ont fait l'effet de médecins, coupant un orteil malade d'une jambe gangrenée. Sauf l'idée de Dieu de Moïse, tous les attribut de la Bible et du Talmud

Digitized by Google

m'ont paru contraires à la vérité, dès que j'eus l'âge de vingt-deux ans. On verra que, fort de ma volonté, j'ai vécu, tant bien que mal, plutôt mal que bien, sans avoir eu recours à ce pain de mystères, à ce vin du vertige. L'histoire de ma jeunesse donnera le coup de grâce à cet édifice. Il a été bien endommagé par de grands et de nobles prédécesseurs, dont quelques-uns ont été mes maîtres, mais il en reste encore assez pour avoir besoin, non de coups de pied de dédain, comme je lui en ai donné dans ma jeunesse, mais de coups de sape et de mine. Il faut que les fondements, basés sur la déraison et l'ignorance, soient arrachés de leurs assises cimentées et jetées au loin, comme des pierres indignes de servir, pas même à une cabane. J'ai hâte de remplir cette mission humaine et divine. J'ai toujours eu peur de ne pas vivre assez longtemps, pour accomplir cette œuvre, qui ne touche pas seulement au judaïsme, mais à toutes les doctrines du christianisme, reposant sur la même base; autant de sépulcres élevés sur des principes de pourriture et de mort!

Ce qui m'engage d'ailleurs à publier dès aujourd'hui ma jeunesse, c'est qu'il existe encore des témoins pouvant témoigner de la véracité de tous mes récits, qui sans ce témoignage, pourraient paraître incroyables à plus d'un lecteur.

Quelques observations encore !

Mon père, tout en ayant la réputation d'un campagnard cossu, m'apprit de bonne heure à me contenter

Digitized by Google

de pain, d'eau, de fromage et de pommes de terre. Cela ne l'empêchait pas, le samedi, un jour de fête ou de noce, de m'admettre à de véritables festins, de me griser même, en me disant : « Mon fils, il faut qu'un homme ait un gosier de cuivre et un estomac d'autruche. » Autant, d'ordinaire, je mangeais peu, autant il fallait pouvoir, à certaines occasions, manger et boire sans m'arrêter et sans jamais me plaindre. Avec cela, mon père m'habituait à coucher dans le foin, sur la paille ou même dans l'aire de la grange, à traverser le bois à minuit, à ne craindre ni le chaud, ni le froid. En tout il me donnait l'exemple, ou me contait sa jeunesse, bien plus éprouvée que la mienne. Ma mère me répétait souvent pour maxime : « Mon fils, ce que tu veux faire demain, fais-le aujourd'hui et ce que tu vas manger aujourd'hui, garde-le pour demain. » Pourtant, à mesure que je m'instruisais, je trouvais mon père trop sévère, pour ne pas dire trop dur. Je n'aurais pas pu rester avec lui. Cela même m'a servi. J'ai quitté la maison paternelle sans grands regrets. D'autres jeunes gars du village ont voulu imiter mon exemple, ils n'ont pu persévérer. Les uns ont été pris du mal du pays, les autres, peu habitués aux privations au milieu des étrangers, soupiraient après l'aile maternelle. Ils ont quitté la partie et ils l'ont perdue, n'ayant pas eu le temps de s'instruire. Aujourd'hui encore ils vivent dans d'infimes conditions. Jeunes, ils ont été trop gâtés par leurs parents, moins à leur aise pourtant que les miens ; vieux, ils ont à peine le nécessaire !

Digitized by Google

Certes, je ne conseille à aucun père d'élever aussi durement son fils que mon père a élevé le sien. Il ne le pourrait d'ailleurs pas. Il faudrait pour cela la santé et la force d'un campagnard, élevé au milieu d'une forêt de pins. Il faudrait surtout prêcher d'exemple. Car mon père joignait une grande pureté de mœurs à une grande dureté.

Ce genre d'éducation n'existe plus. Chez moi, elle fut poussée à l'excès. Peut-être m'a-t-elle fait autant de mal que l'excès contraire de faiblesse et de condescendance. C'est au lecteur à juger. L'histoire d'une jeunesse, quelle qu'elle soit, doit servir à élever la jeunesse. Je ne puis pas me présenter comme modèle, mais tous les fils raisonnables trouveront dans ma vie plus d'un point de repère, pour servir à la leur. Et c'est pourquoi je l'écris.

Maintenant, si à l'utile je parviens à joindre l'agréable; si, à côté des principes à puiser dans mon histoire, j'arrive, non-seulement à n'être pas ennuyeux, mais encore à entretenir dans l'esprit de mes auditeurs une veine de gaieté et de contentement, j'aurai fait un bon livre et une bonne action. Ces deux points réunis font une œuvre. Je vise à ce but. Si je l'atteins, l'œuvre restera avec mon nom, ce ne sera pas grand chose! Sinon, elle passera comme la vie d'un homme. Autant en emporte le croque-mort!...

Alexandre Weill.

Digitized by Google

MON ENFANCE

LIVRE PREMIER

I

Vis-à-vis du château de Bade, sur la rive française du Rhin, à quelques lieues de Strasbourg, s'étend, dans un demi-cercle, une côte argileuse, depuis Sufflen jusqu'à Hoenheim. Jadis le Rhin baignait de ses flots écumeux les bords de ce coteau. Il paraît même que les inondations y étaient aussi fréquentes que dangereuses, car les vieux paysans content encore aujourd'hui, à ce sujet, mainte histoire tragique recueillie par leurs grands-pères. Mais, depuis plus de deux siècles, le Rhin a complétement changé de cours, et l'espace entre la côte et le fleuve s'est métamorphosé, comme par un coup de baguette, en une plaine fertile et riante qu'on appelle le *Ried*.

Jusqu'au delà de Haguenau, le sol est fortement mélangé de sable. Des terrains considérables y sont encore incultes. Une partie est couverte d'une forêt de pins, qui a bien une

Digitized by Google

dizaine de lieues de circonférence. On l'appelle le *Forst*. D'autres parties ont été utilisées par la culture du houblon, de la garance, du sarrasin et des pommes de terre. Sur le versant de la côte se trouvent d'épaisses couches d'argile, servant à la fabrication de la poterie de Sufflen, une des principales poteries de France. Au pied du coteau, d'où mille et mille sources jaillissent pour se perdre dans le Rhin, à travers le Ried, on a découvert des gisements de tourbe. A quelques pas de là, le sol change complétement de couleur et de qualité. De belles prairies verdoyantes rivalisent avec des champs tapissés de fleurs de trèfle, de pavots et de colza. Les pins disparaissent et sont remplacés par des chênes et des hêtres. Dans la petite forêt qui, comme une ceinture verte, enlace les prairies et les champs, il y a des éclaircies couvertes de primevères, de boutons d'or et de pâquerettes jaunes. Des échappées de vue montrent de loin les clochers de plusieurs communes. Le chant des alouettes y alterne avec celui des rossignols, et, pour que l'utile se joigne à l'agréable, la futaie est la propriété exclusive de quelques communes, dont chaque habitant domicilié reçoit gratis le bois de chauffage pour l'hiver.

A mi-côte, un village nommé Schirein, en allemand, *presque Rhin*, se distingue par son site pittoresque. Semblable à une chèvre broutant le cytisé, il gravit la colline, s'y cramponne et semble regarder en arrière pour voir encore une fois la belle et verdoyante vallée. Sur la cime de la montagne, la forêt fait face aux maisons des habitants. A ses pieds s'étend le village Schirhof, qui communique avec Schirein par deux chemins, dont l'un s'appelle *Mont des vaches* et l'autre *Mont des chevaux*. Un ruisseau, couleur d'or mat, se précipite du haut de la crête nommée *Gipfel*, parcourt la vallée et se marie à une rivière qui la conduit vers le Rhin. Rien de plus agreste, de plus vivant,

Digitized by Google

que le point de vue dont on jouit du Gipfel pendant la fenaison.

La vallée est couverte de jeunes filles et de jeunes gars, vêtus de différents costumes, qui arrivent des villages d'alentour pour faucher, retourner, botteler et charger le foin des prairies. Parfois on entend en même temps le carillon des faux, le gémissement de l'herbe qui meurt, les petits cris des fauvettes qui s'envolent et le hennissement des chevaux. Souvent les voix claires et pures des jeunes faneuses se marient à celles des faucheurs dans un chœur plein de verve et d'harmonie. D'ordinaire, ils chantent les joies de l'été et les frémissements voluptueux d'un premier amour. A gauche, on distingue la Forêt-Noire avec ses couleurs éternellement fraîches et vertes. A droite, vers l'Est, les Vosges se dressent fièrement jusque dans le bleu des nues. Du côté du Nord, la flèche de la cathédrale de Strasbourg dessine dans l'air une ligne droite perpendiculaire, et, derrière la petite forêt de chênes, qui forme un demi-cercle autour du Ried, on voit des panaches de vapeur, traînant après eux les bateaux du Rhin avec leurs élégants voyageurs.

Avant la Révolution française, le village, avec une bonne partie du Ried, était la propriété patrimoniale du seigneur de Waldsteten. Celui-ci, ayant émigré en Allemagne pendant la Terreur, les paysans s'emparèrent de ses biens. Depuis ce temps, Schirhof avec ses cent cinquante habitants de différentes religions, figure bravement dans le nombre des trente-sept mille communes de la France, une et indivisible.

Ce village, ou plutôt ce hameau, car il n'y a point d'église, devint, il y a un siècle et demi, le refuge des hérétiques, grâce à l'esprit voltairien du seigneur de Waldsteten. Les juifs pourtant payaient une capitation, sous le nom de droit de séjour. Mon grand-père y naquit, je ne sais plus dans

Digitized by Google

quelle année. Il y mourut en 1792, lors de l'envahissement de l'Alsace par les Prussiens. Tout le village fut mis à sac. Mon grand-père, le plus riche des habitants juifs, poursuivi par des pillards, se cacha dans un silo rempli d'eau, y passa la nuit et y trouva la mort. Mon père, tout jeune encore (il n'avait que seize ou dix-sept ans), de peur d'être enlevé par les Prussiens, prit la fuite, passa le Rhin près Stollhofen, dans le duché de Bade où les juifs, hors la loi, vivotaient cependant, sauf à être mis en coupe réglée tous les vingt ans. Il entra en condition à *Malsch*, entre Bade et Heidelberg, chez un marchand de bestiaux, en qualité de garçon de peine et d'écurie, conduisant les bêtes, faisant des courses de 15 lieues par jour, couchant sur la neige, travaillant aux champs, le tout pour la nourriture et une couchette dans le fenil. Grâce à ses fidèles services et à son intelligence, il parvint, au bout de quelques années, au grade de premier valet et négociant de bestiaux, avec dix florins d'appointements par an, une paire de souliers et une blouse. Son maître lui offrit même sa fille en mariage ; mais, dans ses pérégrinations fréquentes à Manheim et à Heidelberg mon père, d'esprit gai, causeur infatigable, l'homme le plus vif que j'aie connu, ayant fait la connaissance de plusieurs protestants distingués, apprit à connaître la vraie signification de la Révolution française. Dans son enfance, il avait lu la Bible en hébreu, car son père l'avait destiné un instant à l'étude. Il refusa donc l'Allemande et partit le jour même pour rentrer en France. Je n'ai pas connu de plus grand ennemi de l'Allemagne que mon père, et pourtant il avait passé dix années de sa jeunesse dans le duché de Bade et dans le Palatinat. Je n'en finirais pas, si je voulais répéter tout ce que mon père m'a raconté de son séjour en Allemagne. Autant d'histoires, autant d'iniquités sociales. Ce qui m'étonna, c'est qu'un homme pût résister à tant de fatigues, à tant de dénis de justice, à tant de vexations, à

Digitized by Google

tant de misères. De bonne heure, j'ai sucé la haine du chrétien et même du juif allemand, car mon père avait l'habitude de dire : « *Tels chrétiens, tels juifs!* » Le jeune émigré rentra donc dans son village et s'y maria en 1805. De toute la fortune de son père, il ne lui fut restitué qu'une bague, valant 30 francs, et cette bague elle-même fut la cause d'une haine de cinquante ans entre lui et ses frères; haine d'où a jailli plus d'un drame de famille.

Ma mère était la fille du Rabbi Abraham Kellermeister, de Bischheim. Avant la Révolution française il était défendu aux juifs d'habiter Strasbourg. Ils ne pouvaient y entrer le matin qu'à condition de quitter la ville à quatre heures. Bischheim, à deux kilomètres de la capitale de l'Alsace, devint alors la résidence des israélites les plus distingués de la province. Mon grand-père, secrétaire de la grande famille Hertz, devint plus tard greffier révolutionnaire de la cité alsacienne. Il fut l'ami de Robespierre et de Saint-Just, ce dont son petit-fils le félicite sincèrement. Car tous les hommes de 89 et de 93 avaient les défauts de Robespierre, mais nul d'eux n'eut ses vertus. Ma mère n'avait que six ans quand son père mourut en 1793. Un des Cerfbeer fut nommé son tuteur. Il partit pour l'Amérique, dissipa sa fortune et celle de ma mère, montant à 40,000 francs, et ne laissa à l'orpheline pour dot que la maison paternelle, valant 50 louis.

Ma mère se rappelait très-bien avoir vu le fameux Euloge Schneider, le moine roux de Cologne, parcourir l'Alsace suivi de sa guillotine. Elle m'a conté aussi la chute de ce même Schneider par Saint-Just, telle qu'on peut la lire dans les mémoires de Nodier. Mon père, l'ayant vue à un bal de noces, la demanda en mariage. La jeune fille refusa d'abord, ne pouvant se décider à troquer la commune juive aristocratique de Bischheim contre un trou comme Schirhof, véritable repaire de maquignons, de ménétriers et de bû-

Digitized by Google

cherons. Elle ne céda aux sollicitations ardentes et réitérées de mon père qu'à condition qu'il laisserait la dot à sa mère remariée. Amoureux, fort de son courage, mon père consentit à tout, enleva ma mère le matin de Bischheim, se maria dans un village près de Haguenau, paya le rabbin, le cuisinier, les musiciens et rentra le soir même avec sa bien-aimée femme à Schirhof, n'ayant plus pour toute fortune que 3 fr. 60 centimes. Ce qui ne l'empêcha pas d'acheter une maison valant 800 francs et de la payer au bout de trois ans. L'histoire des 3 fr. 60 m'a été contée plus de cent fois; elle est délicieuse. Mais ce qui l'est moins, c'est que ma mère, à l'aspect du village, ayant énoncé un gros regret, suivi d'un gros sanglot, reçut un gros soufflet en pleine figure, et dans l'espoir de retourner à Bischheim le lendemain, elle se barricada dans la maison d'une amie, afin d'empêcher son trop irascible mari de parvenir jusqu'à elle. Il fallut que mon père l'enlevât une seconde fois à cinq heures du matin. Jamais ma mère n'a pardonné ce soufflet. Quarante ans après cette nuit, je l'ai encore entendue dans une querelle s'écrier : « O le manant ! il ne m'a jamais aimée. Il m'a donné un soufflet le soir même de ma noce ! « Ce à quoi mon père répondit : « Et c'en était un fameux, et tu l'avais f... bien mérité ! »

II

Je vins au monde le 10 mai 1811, l'année de la comète et de la naissance du roi de Rome, pendant que ma mère prenait son café et sans lui causer la moindre douleur. Madame

Digitized by Google

Frumette, notre voisine, en me ramassant dessous la table (elle m'a conté cela bien des fois), dit à ma mère : Réjouis-toi, c'est un garçon et de plus il est né coiffé. En effet, je naquis, la tête enveloppée d'une peau, qu'en dialecte juif on appelle *peau de chance*. Ma mère, qui avait déjà trois filles, dès le commencement de sa nouvelle grossesse, m'avait voué à Dieu, c'est-à-dire au rabbinat. Comme Annah, mère de Samuel, elle allait tous les matins au temple prier Jehovah de lui donner un fils, lui promettant de le vouer à son service et à la gloire d'Israël. Pendant sa grossesse, elle jeûnait souvent des journées entières et ne buvait jamais de vin. De là apparemment me vient la facilité que j'ai de me priver de manger et la préférence que j'ai toujours donnée à l'eau sur le vin.

Il y avait dans le village supérieur un curé anciennement assermenté, qui, de temps à autre, partageait avec mon père le *kuguel* du dîner de sabath. (Le *kuguel* est un excellent plat, composé de farine, de sucre et de graisse d'oie, qui se mijotte près de vingt-quatre heures dans le four.) Un matin rencontrant ma mère, au sortir de la synagogue, le curé lui dit : — Guidèle, qu'est-ce que tu fais donc si tard à la *schule?* (Il tutoyait tout le monde.) Ma mère répondit : Je prie Dieu de me donner un fils pour le glorifier en Israël. — Ah bah ! répondit le curé, ou ton fils sera un imbécile et ne glorifiera rien du tout, ou il aura de l'esprit et alors il ne restera pas juif. — Mon fils, reprit ma mère, ressemblera à feu mon père, qui était pieux et qui craignait Dieu. — Eh bien, reprit le curé philosophe, j'assisterai à sa circoncision.

En effet, il fut de la fête et me donna sa bénédiction.

Dans ce temps, mon père faisait de brillantes affaires. La paix proclamée avait provoqué un essor de travail et de prospérité, au delà de toute prévision. Presque toutes les semaines, mon père passait le Rhin et revenait avec une

Digitized by Google

douzaine de vaches et de chevaux que les paysans lui arrachaient à tout prix. Depuis 93, il n'y avait pas eu un mouvement pareil en France. Mon père, d'une probité à toute épreuve, avait un crédit illimité dans tous les villages à dix lieues à la ronde. D'ailleurs, il avait à Sesenheim un ami, un ancien soldat de l'armée de Mayence, un paysan qui lui avançait tout l'argent dont il avait besoin, lui escomptant les billets à 6 p. 0/0. Au bout de six ans de ménage mon père avait des économies pour environ 6,000 francs. Il était jeune, intelligent, infatigable, ne doutant de rien, plein d'espoir en Dieu. Tout lui réussissait. Chrétiens et juifs du village, tous assistèrent à la fête de ma circoncision, car ce fut un jour de fête. Mon père m'a souvent dit que le repas lui avait coûté plus de 200 francs. Il y avait dans la cour un tonneau de vin sur un chariot, autour duquel la jeunesse, tout en le vidant, valsait à la ronde.

Il paraît que, dès l'âge de huit jours, j'ai manifesté une vive opposition contre ce vieil usage. Car, à en croire les témoins oculaires, je me suis défendu à outrance en brisant les ligatures des langes et il a fallu me lier de nouveau pour procéder à la sainte opération. On a écrit des volumes pour et contre la circoncision. Il est de fait qu'elle n'est pas une loi de Moïse. Elle date du patriarche Abraham. La *Genèse* l'appelle *un pacte de sang* avec Dieu et, bien que dans la chronologie biblique elle date d'avant le sacrifice d'Isaac, on a prétendu qu'elle était un minimum de sacrifice offert à Dieu, en échange du sacrifice humain pratiqué partout chez les peuples païens de cette époque. Le sacrifice d'Isaac, bien que, selon la légende rabbinique, il soit une preuve de l'entière soumission d'Abraham au commandement de Jéhovah, n'est, en effet, qu'un récit poétique et incidenté de *l'abolition du sacrifice humain*. Abraham, l'homme, était prêt à immoler son fils unique à Dieu, comme, dans ces temps reculés, c'était l'habitude chez les

Digitized by Google

peuples idolâtres, chez lesquels les prêtres, pour prouver leur omnipotence, exigeaient ces sacrifices, souvent en désignant les enfants chéris des princes et des rois — témoin Iphygénie, — sous prétexte d'apaiser par ce sang précieux le courroux de leurs dieux. Mais Jéhovah, qui, comme le dit Moïse, abhorra ces abominations déjà du temps d'Abraham, lui envoya un ange, un messager divin, pour l'empêcher de commettre ce crime, car c'est un crime abominable selon les lois de Moïse, et fit substituer un bélier au fils unique d'Abraham. Ce fut donc bel et bien, sous forme légendaire, l'abolition du sacrifice humain, auquel on substituait le sacrifice d'une bête. Mais, comme il est difficile et dangereux de heurter de front les préjugés d'un peuple, si cruels qu'ils soient, Abraham, dit-on, a inventé la circoncision, comme un minimum du sang humain offert à Dieu. Ce n'est plus un sacrifice mais un pacte. Soit! Mais comment admettre que le Créateur ait créé un homme pour exiger sur lui une opération de sang au bout de huit jours?

La vérité est que la circoncision était pratiquée en Égypte pour tous les prêtres. Elle est purement hygiénique, comme la plupart des lois pratiques de la Bible. Elle préserve en France même de certaines maladies, ainsi que de certains vices. Il est des médecins chrétiens qui voudraient que la circoncision fût imposée à tous les enfants mâles chrétiens et qui la conseillent comme brevet de santé et de longévité. Chez les juifs de l'antiquité, le mot *incirconcis*, *Arel*, était la plus grosse injure nationale. Les frères de Dinah disent déjà au prince de Sichem : « Ce serait pour nous une honte de nous apparenter avec des *Incirconcis!* »

Il faut croire que la circoncision était considérée chez certains peuples de l'antiquité comme un signe de civilisation et de sainteté. En effet, elle amortit les passions violentes de la jeunesse, elle est de plus un signe national indélébile.

Digitized by Google

Mais, quoi qu'il en soit et si salutaire que puisse être l'influence de la circoncision, c'est une dure loi de l'imposer de force, fût-ce par hygiène. Libre au père de se circoncire, à n'importe quel âge de raison ! Les Turcs se circoncisent à l'âge de treize ans, parce que Ismaël avait treize ans quand Abraham l'a circoncis. Le christianisme a remplacé la circoncision par le baptême. Le baptême a encore été considéré comme une usurpation anticipée du père sur l'enfant. De là, la secte des *Anabaptistes* qui attendaient l'âge de la conscience et du libre arbitre, laissant au baptisé le choix d'entrer ou de ne pas entrer dans l'alliance.

Cette querelle d'eau a fait couler des torrents de sang. Mais après tout, qu'un prêtre m'asperge d'eau bénite à l'âge de huit jours, libre à moi de me désasperger, qu'il me rase le rond de la tête en signe de sainteté, mes cheveux repousseront quand il me plaira. Mais qu'un Rabbin, sans me consulter, me coupe un morceau de chair que le Créateur donne à presque tous les hommes, cela paraît quelque peu de prime abord contraire à la liberté individuelle de l'homme. La circoncision garantit-elle au moins le mâle contre certaines maladies mortelles? Rien n'est moins sûr. Il n'y a que la chasteté et la fidélité conjugale qui soient les vrais garants contre tous ces horribles maux qui, sous différents noms, ont toujours existé, et qui existeront toujours, contre lesquels il n'y a pas de remède, car les remèdes sont pires que le mal ! Heureusement! Car sans ces craintes et ces maladies il n'y aurait plus de mariages monogames, et le mariage monogame, seule institution de santé, de progrès et de longévité, est le pivot divin de toute civilisation, de toute vertu civique, et de tout bonheur. Quoi qu'il en soit, la circoncision, deux fois dans l'histoire, du temps du roi d'Adiabène et de saint Paul, a empêché le monothéisme juif de devenir la religion universelle des

Digitized by Google

hommes civilisés et il suffirait qu'elle fût rendue facultative, pour que le nombre de monothéistes juifs fût centuplé dans l'Europe entière (1)!

---

(1) La circoncision n'est pas une loi de Moïse. Lui-même n'a pas circoncis ses propres fils, qui avaient treize ans, avant que Zipora, sa femme, les circoncit dans le désert. D'ailleurs, on peut lire dans le livre de Josué *que pendant quarante années Moïse n'a pas fait circoncire un seul juif dans le désert.*

Digitized by Google

III

J'avais trois ans et demi, quand je fus conduit par ma mère chez Rabbi Samuel qui devait m'apprendre à lire l'hébreu.

Il me dit : « — Mon enfant, pour chaque lettre que tu apprendras, un ange du ciel te jettera une amande en guise de récompense. — Il y a donc des amandiers au ciel ? lui répondis-je.

Je ne me rappelle de cet homme fanatiquement pieux que la première leçon qu'il m'a donnée. Mon père ne l'aimait pas. Il n'aimait pas les dévots. Pourtant, c'est ce Rabbi Samuel qui m'a appris à lire l'hébreu en une semaine. L'école fut interrompue par l'invasion des alliés.

Un vilain matin, le village fut encombré de soldats. Pendant huit jours et huit nuits, tous les enfants furent pêle-mêle entassés les uns sur les autres dans la forêt de Schirein. Dans une seule pièce de notre maisonnette, mes parents logèrent et nourrirent trente-deux soldats.

Je vois encore ma mère venant à la forêt, les larmes aux yeux, nous apporter à manger. Peu à peu, on s'habituait

Digitized by Google

à cet état de choses. Moi surtout, je devins la coqueluche d'un officier supérieur russe et comme j'adorais la musique, chaque fois que l'on battait la retraite, un soldat reçut ordre de me porter dans ses bras, en suivant de près les tambours et les fifres.

Grâce à cet officier, il ne nous resta qu'une dizaine de garnisaires. J'aimais tant à jouer avec les longues barbes des Cosaques que pendant longtemps il m'est resté, dans le village, le sobriquet de *Cosaque*. Grande fut ma douleur, quand les barbes longues partirent pour faire place à des Wurtembergeois, dont la réputation était détestable, et plus tard à des Autrichiens. Nous avions encore des musiciens à loger et je me rappelle une revue dans le *Ried* qui a duré depuis le matin jusqu'au soir. Le tambour-major que je n'ai pas quitté me fit porter sur une caisse pour me garder avec lui. Je n'ai jamais oublié son air favori, qu'il me sifflait tous les soirs avant de se coucher.

Voici maintenant une scène plus tragique dont je fus témoin. Les Wurtembergeois avaient cédé la place aux Autrichiens. Mon père, dénoncé comme bonapartiste, contenant sa haine, dévorant son chagrin, était ruiné à force de réquisitions. Tous ses cheptels avaient été abattus et mangés par l'ennemi.

Nous avions à loger un vaguemestre, un ivrogne, un chenapan de la pire espèce, marié, battant sa femme comme plâtre quand il avait bu, et il buvait toujours comme une outre crevée. Un jour, à dîner, (ce fut la veille du sabath), en s'asseyant à table, il prit l'assiette et la brisa en morceaux. Donne à ce chien, dit mon père à ma mère, une assiette d'étain. Ce qui fut fait. Il prit encore cette assiette, la ploya en tricorne et la jeta sous la table. Sa femme, comme à l'ordinaire, pleurnicha dans un coin, derrière le poêle. Alors, pris d'une colère frénétique, mon père saisissant le vaguemestre au collet, l'étreignit, renversa avec lui la table,

Digitized by Google

le potage, la vaisselle, la lampe aux sept becs, remplie d'huile, suspendue au plafond, et tous deux roulèrent à terre au milieu d'un monceau de débris. Ma mère d'un bond se jeta sur les combattants et fut assez heureuse pour les séparer. Mais alors un spectacle, moitié tragique, moitié comique se présenta à nous. Dans le même moment où ma mère, d'une main défaillante essaya de relever son mari, la femme du vaguemestre, se levant brusquement, prit son siége, le brisa en mille morceaux, puis saisissant un pied de chaise et le brandissant en guise de massue, au milieu de nos cris et de nos pleurs, elle s'élança vers les combattants et après avoir aidé mon père à se relever, elle frappa de son pied de chaise à coups redoublés sur son mari étendu à terre. Puis, jetant son arme et sautant à pieds joints sur le corps de ce malheureux, les bras croisés, les cheveux flottant en désordre, elle dansa une bourrée infernale, en poussant des cris de rage et de vengeance. Pareil spectacle, je n'en vis plus jamais. L'écume lui sortait de la bouche. Ses yeux fumaient. De ses talons, elle labourait la figure cramoisie de l'ivrogne, pendant que ses lèvres frémissantes articulaient des injures hongroises, que personne de nous ne comprit. Mon père, à peine revenu de sa frayeur et plein de sang, eut toutes les peines possibles pour arracher cette furie de dessus sa proie. Dans ce moment, la garde appelée par les voisins arriva. Elle commença par arrêter mon père que nous suivîmes en poussant des cris de désolation. La garde revint bientôt pour emporter sur un brancard le vaguemestre un peu dégrisé, mais plein de poussière, d'huile, de potage, de sang, criblé de contusions et ne pouvant plus se tenir debout. Il fut mis aux arrêts dans une chambre de notre voisin, l'ancienne ferme de M. de Waldsteten. Quant à mon père, il fut retenu dans la maison où logeait le major. Il devait être traduit devant le conseil de guerre. Ce fut la nuit la plus douloureuse de mon enfance. Bien qu'à

Digitized by Google

peine âgé de quatre ans, je compris la gravité de la situation. Ma mère demanda une entrevue au major. Elle m'amena avec elle. Ce brave militaire me questionna longtemps. Je lui racontai la scène telle qu'elle s'était passée. En imitant les gestes de la femme, je le fis rire aux éclats. Il renvoya ma mère éplorée, en lui disant qu'on ne mourait pas de quelques coups de coudrier. Une circonstance imprévue sauva mon père. Quand on chercha le vaguemestre pour être confronté avec mon père, on le trouva, tenant en sa main le crucifix de bois qu'il avait dépendu du mur, et sur lequel il venait d'uriner. Dès lors, il fut, sans aucune formalité, condamné à recevoir les cinquante coups de schlague destinés à mon père. Ce n'étaient pas les premiers, mais ce furent pour lui les derniers. Le régiment eut ordre dans la journée même de partir. Le vaguemestre fut laissé dans le village où il mourut le lendemain. Il fut enfoui comme un chien au bord de la forêt. Sa femme n'a plus jamais quitté l'Alsace.

IV

L'image des classes sociales des grandes villes se reflète avec toutes ses nuances dans le dernier des hameaux. Lors de la première invasion des alliés et après le bombardement de Fort-Louis, construit par Vauban, les juifs qui avaient habité ce petit fort vinrent s'établir dans le village de Schirhof. En leur qualité de citadins, ils avaient des mœurs moins rustiques et des aspirations plus progressistes que

Digitized by Google

les autochtones du seigneur de Waldsteten. Mon père, toujours révolutionnaire, vota avec les étrangers pour les affaires de la commune et se ligua avec eux contre le maître d'école orthodoxe, ainsi que contre le rabbin des indigènes. Ils résolurent d'engager un maître d'école sachant l'allemand et le français, celui de la commune se vantant, au contraire, de ne savoir que la langue sacrée et d'ignorer toute science pestilentielle des modernes; science, disait-il, qui ne peut conduire les juifs que dans le compartiment damné du ciel destiné aux *Goïmes*. J'avais cinq ans quand ce maître d'école raccolé à Haguenau, dans le marché aux bestiaux, mit le pied dans le village. Il me semble le voir encore. J'étais occupé à jouer une partie très-intéressante aux marrons d'Inde. (De cent pas, il fallait d'un marron piquer l'autre. J'étais passé maître à ce jeu), lorsque je vis arriver un petit homme maigre, le sac sur le dos comme un conscrit, mon père le suivant et me disant : « C'est fini de jouer, mon garçon, voici ton maître, va lui chercher un verre d'eau. » Ce que je fis d'assez mauvaise grâce. Ce maître d'école s'appelait Raphaël Lévy. Il était originaire de Haguenau. Il avait fait ses études à Phalsbourg, où il avait appris les principes rudimentaires du français. C'était un honnête homme et le maître d'école le plus consciencieux que j'aie connu. Je lui dois beaucoup, bien que je l'aie quitté à l'âge de neuf ans. Je lui pardonne de bon cœur les quelques cents coups de règle que j'ai de lui sur les épaules. M. Raphaël Lévy est mort en 1864, maire de mon village, laissant une fortune considérable à ses sept enfants. Nous étions six familles à l'entretenir, et il n'y avait qu'une douzaine d'écoliers le jour et cinq ou six le soir. L'école pouvait lui rapporter 150 fr. par an, nourriture et logement gratis, de plus les cadeaux de fête.

Le lendemain de son installation, il me fit traduire en allemand le premier chapitre de la Genèse, puis il nous

Digitized by Google

apprit à tracer des lettres françaises et allemandes. Dès ce jour, je n'étais plus un enfant. La lecture et la traduction de la création du monde m'arrachèrent aux jeux les plus attrayants de mon jeune âge et livrèrent mon âme à des réflexions, à des doutes qui devinrent bientôt pour moi un vrai danger. Je n'osais plus faire de questions à mon maître, ma première ayant été très-mal reçue, mais j'en accablais ma mère. Je ne comprenais surtout pas le commencement du monde, c'est-à-dire la cause qui est en même temps effet. Un jour, je dis à ma mère, dévidant des bobines de fil de lin : « Comprends-tu le commencement et la fin du monde ?

— Pourquoi pas? me répondit-elle. Tu vois bien cette bobine, tu n'en vois pourtant ni le commencement ni la fin.

— Mais tu y arriveras, répondis-je.

— Parce que je suis une femme, mais pour Dieu, il y a des bobines sans fin. »

La création du soleil le mercredi, après que le jour et la nuit existaient déjà depuis quatre fois matin et soir, me donna aussi du fil à retordre, bien que M. Lévy nous expliquât le commentaire du grand Raschi. Heureusement, la légende d'Adam et d'Eve, celle du déluge m'arrachèrent aux mystères de la création.

Mon père m'avait de bonne heure habitué à vivre avec les bêtes et à les soigner. Pendant l'été, il m'envoya faire paître la chèvre et la vache sur le pré, dès la sortie de l'école. J'avais à peine six ans quand il m'apprit à monter à cheval. Mais, même sur la prairie et tenant à la main la longe de la vache, je poursuivais mes lectures et mes études. A l'âge de sept ans, je savais les cinq livres hébraïques de Moïse, je lisais et écrivais l'allemand et je commençais à lire le français et à étudier la déclinaison. Mes compagnons jouaient aux soldats, ils se taillaient des sabres de bois et bataillaient avec les élèves du maître d'école orthodoxe.

Digitized by Google

Moi, au contraire, je fuyais ces jeux, j'étais toujours avec les fillettes de mon âge et même plus âgées que moi; je devisais, je chantais, je valsais, je galopais avec elles; je leur cueillais des fleurs, des fraises, leur tressais des couronnes de framboisiers et de mûriers sauvages ; je leur contais enfin les histoires d'Adam, de Noë, de Joseph, et pour récompense, elles partageaient avec moi les douceurs destinées au goûter de dix et de quatre heures.

J'avais sept ans quand M. Lévy, formant une classe particulière de cinq garçons, nous initia à l'étude du Talmud. Dès lors, le temps de muser nous fut parcimonieusement mesuré. A la pointe du jour, il fallait être prêt pour aller prier à la synagogue. A huit heures, école jusqu'à midi. Deux heures pour le dîner et la récréation. De deux à six, on rentrait à l'école. Puis, le soir nous autres cinq talmudistes, nous faisions une classe à part, depuis huit heures jusqu'à minuit. Cette école de nuit se tenait chez M. May, vieillard très-riche qui, ayant eu deux filles de son premier lit, épousa sa bonne en secondes noces, dans le but d'avoir un fils.

Cette bonne qui était fort jolie, un peu parente de mon père, donna à M. May, en guise de *Kadisch* (1) cinq filles, l'une sur l'autre, l'une plus belle que l'autre, la seconde exceptée qui fut, je ne sais comment, éborgnée par un accident. M. Lévy, qui était pieux sans être fanatique, logea

---

(1) Chez les Juifs, le fils seul dit tous les jours, pendant la première année de deuil, une prière de mort dans la synagogue pour son père. Cela s'appelle le *Kadisch*. C'est une glorification de Dieu en chaldéen, car le Kadisch a été inventé par un rabbin babylonien. Il n'y est nullement question de mort, ni de résurrection. Mais cela suffit d'après les dévots, pour faire sortir le défunt du purgatoire et le faire entrer dans le lieu appelé *Gan Eden* « paradis. » En l'absence d'un fils, le rabbin s'en charge moyennant finance, mais les Juifs, tous prêtres, aiment mieux être sauvés par leurs propres enfants.

Digitized by Google

chez ce richard, et l'école de nuit se tenait chez lui. Nous devions apporter chacun un morceau de bois pour le chauffage, mais sa jeune femme, moins avare que le vieux, nous autorisa à en prendre dans le bûcher. Un soir, en plein hiver, j'avais oublié de prendre du bois. Il faisait nuit noire dans le couloir, quand le vieux May, me rencontrant, me dit : — Et ton bois? Sans hésiter, ôtant mes sabots, et les jetant comme deux bûches (je n'ai connu l'usage des souliers que vers l'âge de onze ans), je lui répondis : Voilà votre bois! Soit qu'il m'eût cru, soit qu'il fût ravi de ma ruse, il me pinça l'oreille en guise d'amitié, en me disant : Va, mon fils, tu auras ma *Malka*. C'était la seconde! — Rendez-moi mes sabots, m'écriai-je, jamais je ne l'épouserai! Le mot fut longtemps répété au village. En effet, j'étais amoureux de *Gudule* l'aînée, et nous nous étions juré une fidélité éternelle. Elle avait sept ans comme moi. C'était très-sérieux. Nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre, mais je l'aimais plus qu'elle ne m'aimait. Quand je lui contais mes châteaux en Espagne, soit que je devinsse roi comme David, ou que j'allasse en guerre comme Josué, elle ne me comprenait pas. Elle eût mieux aimé me voir prier, chanter et prêcher comme un rabbin. De temps à autre, elle me faisait entendre que je n'étais pas assez riche pour elle, alors il y avait entre nous des scènes de batterie et de brouille. Ce fut toujours elle qui revint. Bientôt, malgré mes serments, je lui faisais des infidélités, en jouant avec la petite Frohny, qui était catholique, fille d'une mère bigote, et qui, en effet, m'était plus tendrement attachée, puisqu'elle jouait avec moi, malgré la défense de sa mère. Rien n'est plus sérieux que les amours d'enfants. Ils placent d'ordinaire très-bien leurs affections et passent par-dessus toute considération de famille, de secte et de fortune. Je suis resté toute ma vie fidèle d'intention à mes premières amours. J'ai toujours aimé avec autant d'affection que de respect cette Gudule

Digitized by Google

qui, grâce à mon père, devint, comme on le verra, la femme de M. Lévy, notre maître d'école.

M. Lévy avait une drôle d'habitude. Pour nous tenir éveillés le soir, quand l'un de nous allait succomber au sommeil, il nous mettait dans la narine un filet de papier qu'il allumait. Parfois la maîtresse de maison, plus généreuse que le maître, permettait à sa bonne de nous régaler d'une omelette. Vers minuit, notre grand chien *Bless* venait gratter à la porte, puis, me conduisant dans la maison où ma sœur aînée passait la veillée des quenouilles, il nous ramenait chez nous, où je couchais avec notre valet dans une mansarde, sous le toit. J'avais sept ans quand mon père acheta une maison avec jardin et prairie au bord de la rivière ; maison que j'ai laissée à une de mes sœurs. Le jour de notre emménagement, j'ai planté un prunier qui existe encore aujourd'hui.

Vers ce temps, ma grand'mère paternelle qui, à l'occasion, me bourrait de douceurs, et qui souvent empêchait ma mère de me battre, vint à mourir, à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; âge qu'a atteint aussi mon père. Elle est morte en tenant ma main dans la sienne. Pour la première fois, je vis la mort dans sa livide hideur. J'étais stupéfait de frayeur. Puis, m'évertuant, je me dis : Ah bah ! les jeunes, ça ne meurt pas ! Et je me consolais, en me disant : J'ai encore quatre-vingts ans par-devers moi. (Les enfants, de petits hommes, sont tous égoïstes.) Mais, huit jours après l'enterrement de ma vieille grand'mère, une jeune fille de mon âge fut lancée par-dessus un char-à-bancs et expira à mes pieds. Oh ! alors je sentis mon cœur défaillir. Je me jetai comme un forcené sur la figure pâlie de l'enfant, dans l'espoir de la ranimer à force de l'embrasser. Puis ! voyant mon impuissance, je fondis en larmes, j'éclatai en sanglots, car au fond de mon cœur je me dis : Tu peux donc mourir aussi jeune que cette fille ! Il ne faut pour cela qu'un chariot affolé

Digitized by Google

qui part au galop. L'homme ne pleure réellement que les maux qui menacent de l'atteindre lui-même. Je me plaignis à ma mère de l'existence fragile de la vie.

— Cela te prouve, me dit-elle, qu'il faut obéir à ses parents, car ce n'est qu'en honorant père et mère que les enfants vivent longtemps.

— Mais qu'est-ce que fera la petite Éva morte si subitement ?

— Si elle n'a pas désobéi à ses parents, elle entrera dans le *Gan Eden* où séjournent toutes les âmes justes.

— Et qu'est-ce qu'elles y font ?

— Elles contemplent Dieu, et se promènent bras dessus bras dessous avec les anges, aux sons d'une musique délicieuse.

— Mais, répliquai-je, le vieux Gumper qui est mort sourd, ne jouira donc pas de cette musique ? Ma mère, comme tous les théologiens zélés, à défaut d'arguments employa la violence : elle me frappa, m'ordonna de me taire et me menaça de châtiments divins. Plus tard, on me disait que les enfants questionneurs entrent tous dans le *Guehénam* (l'enfer). Dès lors, je m'étais proposé de ne jamais désobéir en rien à mes parents et de ne pas violer une loi de Dieu, dictée par *Moïse et les rabbins*.

V

Je n'étais libre en hiver que le vendredi et le samedi. Encore fallait-il se préparer pour passer un examen tous les samedis après la prière et la lecture de la Bible.

Le sabath des juifs commence la veille, une heure avant

Digitized by Google

le coucher du soleil. Mon père avait l'habitude d'être toujours rentré le vendredi à trois heures, par n'importe quel temps et quelle que fût l'affaire qu'il dût négliger. Le sabath des juifs n'est plus qu'un mythe. Ce sont des mœurs que j'ai vues disparaître. Elles méritent d'être décrites. Il était de rigueur qu'on eût un plat de poisson pour le souper dînatoire du vendredi. On sait que les juifs, non-seulement ne font pas de cuisine le samedi, mais qu'ils n'allument même pas une lumière, un verset du *Pentateuque* disant: « Tu n'allumeras aucun feu le jour de sabath. » Il est certain que ce commandement rigoureux a été ajouté par Esdras, l'auteur de la Bible, telle que nous la possédons. Sorti d'un pays où le peuple adorait le feu et lui sacrifiait, Esdras, de peur que les Israélites ne devinssent ignicoles, leur défendit d'allumer du feu le sabath. Quoi qu'il en soit, les Juifs orthodoxes observent rigoureusement ce commandement. Dès le matin du vendredi, la juive allume le four et l'inaugure par des gâteaux plats, des flans chargés de fruits; puis elle le réchauffe pour y mettre le dîner de samedi composé d'ordinaire d'un plat d'orge mondé ou de fèves, de viande fumée dans la choucroute, puis du fameux *kuguel* dont j'ai déjà parlé. En outre, du café, des pruneaux, d'autres friandises auxquelles le four donne un fumet particulier. D'aucuns y préparent un certain bouillon aux oignons qui est un mets délicieux. Quant au souper du vendredi, il est d'ordinaire composé d'un potage gras aux grumettes ou aux fines vermicelles, faites à la main, d'un plat de poisson à la sauce juive, unique dans son genre et qui a passé dans la cuisine allemande, parfois d'un *schalet*, cousin-germain du *kuguel*, puis d'un plat de viande à la sauce au raifort ou piquante, suivi d'un dessert. Trois repas sont de rigueur le sabath, on les appelle *repas sacrés*, savoir : vendredi soir, samedi à midi, et vers cinq heures un repas de reliefs et de desserts.

Digitized by Google

Un pain particulier, dont la pâte, pétrie par les mains de la maîtresse de la maison, est mélangée de fécule de pommes de terre et que l'on appelle *perchès* (pain béni) sert de nourriture pour les trois repas.

Le pain bis est réservé pour la semaine. De cette pâte, la juive prend une poignée et la brûle en guise d'offrande, en prononçant une bénédiction consacrée.

Le pain est placé sur l'assiette du maître de la maison, couverte d'une serviette blanche. C'est le pain de présentation du temple de Jérusalem.

L'ablution des mains faite, cérémonie rigoureuse avant le dîner, le maître remplit une coupe de vin, prononce le *Kidusch*, (formule de glorification), boit et fait passer la coupe à tous les assistants. Puis, rompant le pain en disant : Béni soit Jéhova qui fait sortir le pain de la terre! il donne à chaque convive un croûton et chacun, avant que le morceau bénit touche ses lèvres, répète la même formule.

Cette cérémonie accomplie (d'où d'ailleurs est sortie la *cène* chrétienne au vin et au pain), le juif s'assied pour prendre son repas.

Le sabath est un jour destiné aux doubles félicités de l'âme et du corps.

Le Talmud dit qu'on doit au besoin jeûner toute la semaine pour faire ses trois repas le jour du Seigneur pour lesquels, en effet, les juifs font les plus grandes dépenses.

Ce jour-là, tous les domestiques mangent à la table du maître. De plus, il est ordonné d'y avoir toujours un pauvre et de lui donner la place d'honneur. Chez mon père, ce pauvre n'a jamais manqué.

De ces trois repas, celui du vendredi soir est le plus solennel et le meilleur.

Le chrétien ne peut pas se faire une idée d'une veille de sabath chez le juif talmudiste. Les paysans du village le savent si bien, que c'est leur faire un grand honneur que de

Digitized by Google

les inviter; mais en vérité, on ne les invite guère que pour le dîner du lendemain.

Mon père en rentrant le vendredi, se mettait d'abord à lire en hébreu le chapitre de la Bible qui devait être lu le lendemain dans la synagogue.

Il se faisait raser avec des ciseaux plats, se lavait ou prenait un bain de rivière, l'été, puis, après avoir mis ses habits de fête, culotte courte, bas blancs, escarpins à boucles, un long paletot et un tromblon de chapeau, il se rendait gravement à la synagogue.

Pendant ce temps, ma mère, après avoir mis sa plus belle robe, allumait les sept becs de la lampe et les bénissait d'une imposition de main en glorifiant le Seigneur d'avoir créé la lumière et le sabath.

Tout est prêt pour la fête, jusqu'à la nourriture des bêtes préparée pour toute la journée du samedi (car la bête du juif jouit ce jour-là, comme l'homme, d'un repos absolu).

A la synagogue, le chanteur officiel entonne avec les assistants le poëme intitulé *Lecho Dodi*. Le croyant juif va au devant du sabath comme un fiancé au-devant de sa bien-aimée.

L'air de ce chant varie selon le talent du chanteur, accompagné toujours d'un soprano et d'une basse.

Parfois un nouveau chanteur d'un autre endroit vient chanter *Lecho Dodi*, faire entendre sa belle voix et ses compositions.

J'ai connu de grands talents dans ce genre.

Les chants du vendredi soir durent une bonne demi-heure. Puis, la prière finie, les fils se présentent auprès de leurs père et mère.

Ceux-ci imposent la main sur la tête de leurs enfants en les bénissant. Les filles, à leur tour, vont la tête couverte, au-devant de leurs parents pour recevoir la même bénédiction, qui varie seulement selon le sexe.

Digitized by Google

Aux fils, on dit : « Que Dieu te bénisse comme il a béni Éphraïm et Manassé » ; aux filles : « Qu'il te bénisse comme il a béni Rébecca et Rachel. »

Le juif croit que des anges l'accompagnent, de la maison de prière chez lui. Aussi en rentrant, toute la famille entonne ensemble un chant de bienvenue à ces anges pèlerins.

Une chrétienne payée par la commune se rend d'une maison à l'autre prendre soin du feu et des lumières, car il est défendu d'y toucher, même pour les moucher.

Après le dîner et avant l'oraison, que tout juif doit prononcer tous les jours à haute voix, le maître, la maîtresse et tous les enfants chantent certains psaumes, certains poëmes, faits par des poëtes juifs du moyen âge, sur des airs qui sont presque partout les mêmes.

J'y excellais dès l'âge de huit ans, et dès cet âge je fus recherché pour mes chants sacrés.

D'ordinaire nos voisins hâtaient leur souper pour venir chanter avec nous les *Semiroth*. Ceci fait, mon père, qui, ce jour-là, oubliait tous ses soucis, tous ses tracas, nous faisait danser en nous chantant des valses.

C'est lui-même qui m'apprit à valser. Mais je n'ai jamais pu imiter un certain menuet qu'il dansait très-bien.

Ma mère nous regardait avec bonheur, mais je ne l'ai jamais vue danser, excepté une valse de rigueur à la noce de ma sœur aînée.

Parfois on se fait des visites, ou l'on joue un certain jeu avec des noix. Les jeux de cartes, de même que toute musique instrumentale, sont interdits. Des conteurs d'histoires viennent quelquefois égayer la soirée.

Il n'est pas de religion qui impose à ses fidèles autant de prières et de bénédictions que la religion rabbinique. Cela va jusqu'à une centaine par jour.

De grand matin, on se lève pour aller à la synagogue où l'on lit un grand chapitre de la Bible. L'office dure une heure.

Digitized by Google

Il est défendu de rien goûter avant la prière du matin. Puis l'on tire le café du four, ainsi que le lait, qui est pris assaisonné d'un *kugelhopf*, gâteau inventé par les juifs, cuit dans le four de sabath.

Le maître alors lit en dialecte du pays la traduction du chapitre et des légendes qui y ont rapport. Ou bien, on se rend dans une *Kibba*, espèce de club sacré, où un rabbin tantôt explique la loi, tantôt prononce un sermon.

A midi, on dine. Puis on s'abandonne à toutes sortes de récréations, promenades, causeries, lectures, méditations religieuses.

A quatre heures, nouvelle prière et nouveau repas composé de dessertes de la veille.

Vers la chute du jour, nouvelle réunion à la synagogue, puis en rentrant, le maître éteint un cierge et après avoir prononcé toutes sortes de bénédictions, il annonce la cessation du sabath, chante la gloire de celui qui sépare les jours sacrés des jours profanes et finit par un dernier repas, café et gâteau.

Dès lors, les travaux recommencent avec une nouvelle ardeur, arrêtés seulement le lendemain par le dimanche des catholiques, que le juif, quoi qu'il fasse, est forcé de partager en quelque sorte, ce qui l'a toujours empêché de s'adonner à l'agriculture, car il y perd deux jours et demi par semaine, sans compter les autres fêtes d'une durée de huit jours.

On le voit, si, pendant la semaine, nous étions nourris de pommes de terre, de légumes, de pain bis et de fromage blanc, nous étions largement dédommagés le vendredi et le samedi.

Je dois dire, d'ailleurs, que jamais dans mon enfance, jusqu'à l'âge de neuf ans, où j'ai quitté la maison paternelle, je n'ai ressenti une privation quelconque. Jamais les enfants de mon père n'ont manqué de pain.

Digitized by Google

Je me rappelle l'année de cherté de 1817. J'allais avec les pauvres du village cueillir les fleurs d'ortie dont ils faisaient une espèce de soupe et je partageais avec eux mon pain.

Dans ce temps je me croyais le fils unique d'un homme riche et mes camarades me traitaient comme tel.

Ce fut là la plus grande déception de ma vie.

Si je me suis appesanti sur le vendredi soir, c'est qu'il tient la première place dans la vie du juif, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Que de fois j'ai entendu des chrétiens, à la vue d'un pauvre juif en haillons, s'écrier : Voyez donc la fierté de ce gueux ! il ne troquerait pas sa bête de religion contre un trône! C'est que le trône même ne vaut pas pour le juif rabbinique la veille du sabath.

Le misérable qui fait dix lieues par jour pour gagner six sous, qui, la semaine durant, trempe son pain sec dans l'eau de la fontaine, qui mourrait de faim, plutôt que de manger une côtelette non préparée d'après le rite juif (car il lui est défendu de manger de la viande abattue, non dessalée), se dit, dans son for intérieur : Vous n'êtes que des malheureux vis-à-vis de ce que je serai vendredi soir.

Et, en effet, le vendredi soir, au milieu de ses lumières, de ses chants et de son festin, le roi n'est pas son cousin. De là vient l'idée de supériorité dont le juif le plus ignorant du village est imbu vis-à-vis du chrétien, privé, selon lui, des joies divines du sabath.

L'idée de commencer les fêtes dès la veille, jaillit d'un sentiment poétique. Ce sont les veilles des fêtes qui ont un vrai cachet de solennité. Témoin la Noël.

C'est au milieu du jour que le juif, on dirait par un coup de baguette, s'arrête et se dit : Voici l'heure du Seigneur, donne-lui la bienvenue. Alors, après avoir soigné son corps et ses bêtes, après s'être préparé par une initiation spirituelle, il change d'habillement, d'humeur et de caractère.

Digitized by Google

Le Talmud dit qu'il change d'âme. Plus de soucis! plus de querelles! plus de préoccupations terrestres! Tout est à Dieu, même le plaisir de manger, même l'amour!

Le plus mauvais mari a une parole de tendresse pour sa femme; le plus mauvais père bénit son enfant, et le plus pauvre des mendiants glorifie le Seigneur par un bon repas.

De plus, c'est la fête de l'égalité. Non-seulement le domestique lavé, brossé, ciré, ensabathé, devient l'égal du maître, mais encore la bête. Plus de labour! plus de travail! tout au plus des promenades dans le pâturage.

Le sabath d'ailleurs est un jour de méditation, de discussion religieuse. Le juif le plus ignorant se fait expliquer la légende biblique du chapitre à l'ordre du jour, car la Bible est coupée en cinquante-six chapitres, un pour chaque semaine, et qui reviennent régulièrement à certaines époques, suivis d'un autre chapitre extrait des prophètes, servant de commentaire ou de complément.

Certes, la religion des rabbins n'est pas à la hauteur de la vérité philosophique. Elle est encore plus absurde que dangereuse. Elle se meurt de niaiseries; elle sent le moisi. Elle va disparaissant avec toutes ses cousines germaines, sorties de la même souche!

Mais si jamais la vérité philosophique s'embellit de nouveau d'un culte (le culte est la glorification pompeuse et populaire du sentiment divin inné dans l'homme), j'engage le créateur futur de ce culte à conserver, en le rajeunissant, un jour de repos, et surtout à ordonner la célébration de ce jour dès la veille!

Rien ne remplace pour l'enfant le souvenir d'une soirée pareille, rien ne l'attache plus à sa patrie, à ses parents, à ses devoirs de citoyen et d'homme.

Digitized by Google

VI

L'été, nous n'allions à l'école que de huit heures à midi et de deux à quatre heures. Le reste de la journée on faisait l'école buissonnière, qui dans la forêt, qui dans les champs, qui dans la rivière, d'aucuns en faisant de longues courses au loin.

En général, nous passions l'après-dîner dans la forêt, nu-pieds, avec une chemise de toile grossière et un pantalon de bure, frangé par les ronces des mûres sauvages et des houx. Nous autres juifs, nous nous distinguions des gamins catholiques par la casquette. Les catholiques étaient nu-tête, ce qui est défendu aux juifs orthodoxes, usage qui fut peut-être nécessaire en Orient, mais qui est un nonsens en Europe, comme presque toutes les lois talmudiques maintenues par l'ignorance encroûtée et enrouillée des rabbins.

Nous grimpions comme des écureuils sur les pins les plus hauts et nous en dévalions d'une traite. Peu nous importait un accroc de plus au pantalon ou de recevoir en rentrant une double raclée.

Nos jeux étaient tous des jeux d'adresse, parfois de hardiesse téméraire. On choisissait quatre arbres pas trop épais, on s'élançait dessus en grimpant, puis serrant l'arbre des deux jambes croisées, le corps ondulant librement dans l'air, on se jetait une balle ; la balle tombée, tous les quatre

Digitized by Google

dévalaient, changeaient d'arbre, et tant pis pour le moins leste. Il était forcé de rester en bas, de jeter la balle et de payer un bouton ou une noix.

Parfois on jouait aux gourdins. On creuse cinq trous, quatre aux coins, le cinquième au milieu.

On lance un caillou à distance. Le cinquième joueur, d'un coup de gourdin soulève le caillou et le relance au camp, pendant qu'un des quatre guette la pierre pour l'attraper au bond et la rejeter au loin.

Si le caillou n'est pas bien visé et qu'il arrive au camp, on change de trou et celui qui n'en a pas est forcé de voyager dehors et de payer un gage.

D'autres fois, on sautait du haut d'un pont sur le pré, dans le val. Il y avait cinquante degrés pour descendre du pont dans le fossé verdoyant, resplendissant de boutons d'or et de pâquerettes.

Quand je pense que j'ai fait ce saut plus de cinq cents fois, le vertige me prend. Autant sauter d'un deuxième étage. On me donnerait cent mille francs, je n'essayerais même pas.

Une douzaine de gamins formaient une chaîne, le treizième devait à toute force la rompre. La ruse pouvait tenir lieu de force.

Le jeu le plus ordinaire était la course aux barres. Ce sont de vraies courses qui durent un quart d'heure sans arrêt, à travers champs et fossés. On dirait des chevreuils bondissants.

On court jusqu'à ce que l'un des deux tombe de fatigue et se déclare pris. Le prisonnier, amené avec un signe de sujétion, paye rançon.

Je ne parle pas des jeux ordinaires, tels que le bâtonnet, la marelle, etc.

Très-souvent, pendant l'été, nous nous rendions par bandes à la forêt, à la cueillette des myrtilles. Après avoir

Digitized by Google

choisi un endroit, garçons et fillettes déposent un grand pot ou un panier sous un gros chêne.

C'est le quartier général.

Puis chacun s'attache un petit pot, moyennant une corde, autour du corps, cueille baie à baie les brimbelles et retourne au chêne verser son petit potin dans le grand. Les pots remplis, on fait une anse suspendue avec des cordes et l'on retourne au village.

Jamais la bande ne quitte la forêt avant d'avoir fait l'appel nominal, pour que personne ne manque.

Les gars vont cueillir des fraises rouges pour le dessus de leurs pots, ou improvisent des couronnes de pampres, de mûres, de fleurs de framboisiers pour couronner les têtes ébouriffées de leurs bien-aimées.

A chaque fontaine, on s'arrête pour se reposer, boire de l'eau dans le creux de la main.

Pour ces cueillettes, on fait parfois une et deux lieues dans la forêt, car à mesure que l'été s'avance, les parties avoisinantes sont bien vite exploitées et dégarnies.

Les cueillettes de brimbelles sont un de mes souvenirs les plus poétiques, car, plus vif que mes camarades, et mon pot une fois plein, j'aidais les petites filles à remplir le leur. Elles me payaient largement en me comblant de baisers panachés, de leurs lèvres roses toutes noircies par les myrtilles.

Parfois, en route, après avoir déposé les pots rangés en cercle nous valsions autour d'eux en chantant des airs en chœur.

O temps bien heureux ! Et pourtant, nous étions tous nu-pieds, presque en guenilles !

Digitized by Google

VII

Il paraît qu'à l'âge de neuf ans, j'étais bien mal discipliné Je ne rentrais pas un jour sans recevoir ma ration de coups.

Les villageois aiment leurs enfants à leur guise. Outre mes trois sœurs aînées, il nous était venu encore trois filles et un fils.

Les affaires n'allaient déjà plus si bien. Le frère de mon père avait juré de nous ruiner, au risque de se ruiner lui même. Il n'y réussit que trop.

Ma mère seule, sans bonne (nous n'avions qu'un valet pour les bêtes), succombant sous le fardeau, n'avait ni l'humeur ni le temps de me dire des douceurs, et de fait, je ne me rappelle pas avoir été embrassé par elle.

Ma sœur Ruth, sa favorite, avait la clef des armoires et nous mesurait les vivres, non par mauvais cœur, mais par économie. Elle me dénonçait quand je volais une cerise sur l'arbre, une pomme dans le grenier, un œuf dans le nid.

Quand je rentrais de l'école, son dîner composé de pommes de terre en robe de chambre et de fromage blanc n'était jamais prêt. Et moi, qui n'ai jamais su attendre, de tomber sur elle, la traînant par les cheveux. Et ma mère, comme de juste, d'intervenir et de me battre, et moi de rendre régulièrement à ma sœur les coups reçus.

Digitized by Google

Ce jeu continuait jusqu'à ce que mon père, instruit de ma mauvaise conduite, et afin de corriger ma nature sauvage, me frappât jusqu'au sang.

Mon père ne battait pas souvent ses enfants, mais malheur à celui qui encourait sa colère! Il ne se connaissait plus. Seul, le jour de samedi était un jour sacré, sans batteries.

A mesure que je grandissais, cette situation s'empirait. Jamais, d'ailleurs, mon père n'écouta un de ses enfants se plaignant d'avoir été maltraité, soit par le maître d'école, soit par un autre enfant, soit même par un voisin.

Il avait une confiance absolue en M. Lévy qui pourtant battait ses élèves et qui me battait.

Pendant longtemps, j'ai cherché à attirer sur moi la pitié de mon père. Je ne voulais absolument pas apprendre le calcul. J'ai toujours eu l'arithmétique en horreur. J'étais le premier en tout, mais je ne savais pas faire une addition.

Parfois M. Lévy me bandait les deux bras croisés sur le dos et m'enfermait deux heures durant dans le cabinet. Mon ange Gudule venait alors (elle était sa favorite), dénouer mes liens et étancher ma soif; ou bien, je cassais de ma tête les vitres de la croisée et m'évadais.

Un jour, ayant attrapé une chauve-souris, je la mis dans les cheveux de M. Lévy; impossible de s'en dépêtrer. Force lui fut de se couper une mèche de cheveux, et moi de rire aux éclats, avec ma petite Gudule.

M. Lévy, furieux, avance sa règle, mais au lieu de me frapper à plat sur l'épaule, il touche une veine jugulaire et me l'ouvre du coup. Le sang lui jaillit au visage.

— Cette fois-ci, me dis-je, je le tiens, mon père va être furieux. Voyant le sang sourdre de ma tempe comme une fontaine, je refuse tout pansement et cours au galop chez moi, tout fier de ma blessure.

Digitized by Google

Malheureusement, mon père n'était pas rentré. Ma mère me voyant en sang, court vers moi, me soulève dans ses bras et me jette dans la rivière qui longeait notre prairie. Je m'évanouis et cela me fit encore plaisir.

— Va-t-il recevoir une bordée! me dis-je en moi-même. Je vais mourir... mais zut! Je reviens à moi. Pour toute guérison, ma mère me lave et me tape, en me reprochant d'avoir refusé les soins de M. Lévy.

— Décidément, il n'y a rien à faire de ce côté. Rien ne mord sur mes parents.

Le soir, mon père, en apprenant ce qui s'est passé, dit à ma mère : Tu as bien fait de ne pas écouter ce vaurien. Les pères qui écoutent les plaintes de leurs enfants les aiment mal. M. Lévy est un honnête homme, il aime notre fils comme un père.

Et c'était la vérité. M. Lévy me battait, mais il m'aimait. Bien des fois, par un temps de grêle ou de neige, il laissait partir les autres et me retenait auprès de lui, partageant avec moi son lit, son souper et son déjeuner.

Ces jours-là, pas de calcul : je ne me plaignais plus de M. Lévy; mais mon petit cœur saignait chaque fois que, dénoncé par ma sœur, j'étais frappé par ma mère.

J'aurais pu résister à ma mère, mais tel fut notre respect filial, que voulant me battre et moi courant comme un daim, elle n'avait qu'à dire *Osère de bouger !* (ce mot chaldéen est un serment.) A l'instant, je me tenais coi comme une statue pétrifiée. Manquer à ma mère ou à mon père, plutôt mille morts !

Jamais un de nous n'osa s'asseoir sur le fauteuil de mon père, ni sur le banc de ma mère, ni mettre un de leurs vêtements. Il ne me resta donc que le dédain.

Un beau matin, je résolus de ne plus jamais verser une larme.

Digitized by Google

Les enfants sont des juges sévères et impartiaux. Je pardonnai à M. Lévy ses coups de règle, je pardonnai à mon père qui ne me frappait que par intermittences quand j'avais commis une faute grave, comme par exemple, après avoir sorti furtivement un cheval de l'écurie et être parti au galop pendant deux heures, au risque de crever la bête, ou bien, après avoir volé des cerises sur le cerisier, des raisins sur la vigne.

C'était pour mon père l'abomination de la désolation que de voir un de ses enfants toucher à un arbre. Mais je ne pardonnai pas à ma mère de s'être inféodée à sœur Ruth, bigote, avare, et qui nous mesurait le manger et le boire.

Le village était composé de vieux paysans révolutionnaires, possédant des biens nationaux, et de plusieurs jeunes couples venus du dehors, chapitrés par des prêtres fanatiques.

Le curé Schmidt, mort, avait fait place à une créature des missionnaires, aux yeux duquel tout juif était un crime vivant de lèse-religion.

Michel Heiser, maire, et dont je parlerai plus souvent, était en lutte, mais sourdement, avec le curé et sa clique. Il ne s'ouvrait qu'aux juifs.

Quand j'avais sept ans, à la fête de *Pourim*, M. Lévy fit représenter, par ses élèves, une comédie judaïco-allemande intitulée : *David et Goliath*.

J'y jouai le rôle de David. Habillé en berger, une fronde à la main, j'apparus en chantant en allemand une chanson dont j'ai retenu le premier couplet ainsi conçu : « Je verrai cette fière figure pâlir et tomber (1). »

M. Welch, mon condisciple, un grand flandrin de bêta,

---

(1). Ich werde dieses stolze Angesicht, erblassen sehen und sinken

Digitized by Google

représentait Goliath. Je n'avais pas peur de lui, connaissant mon homme, et en lui envoyant mon petit caillou, que je savais lancer comme un vrai berger, je fus applaudi à outrance.

Michel Heiser, qui, depuis l'achat de notre nouvelle demeure, était devenu notre voisin, m'avait appris l'air de la *Marseillaise*, que d'abord je chantais sur le couplet de David ; plus tard, on m'apprit un couplet du texte français même que je chantais à tout propos, à tort et à travers.

Un jour donc, battu par ma mère, je lui échappai et, au lieu de pleurer, je m'en allai sous la fenêtre chanter à tue-tête la *Marseillaise*. Furieuse et me défendant de bouger, elle court sur moi le fouet levé, et moi de chanter de plus belle, toujours sans bouger : « Allons, enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé. »

Dans ce moment Michel Heiser vint à passer.

— Gurdèle, s'écria-t-il, ce que tu fais là n'est pas bien. Tu vas gâter ton fils qui est un excellent sujet. A force de l'aimer, tu vas te faire haïr !

Cela fit réfléchir ma mère. Elle en parla à mon père ainsi qu'au maître d'école ! Il y eut un conciliabule entre mon père et M. Lévy.

Ce dernier depuis longtemps disait qu'il n'était plus assez fort pour moi, ni pour le Talmud, ni pour le français. Mon père résolut alors de me mettre en pension chez Rabbi Israël à Hatten, village à trois lieues de Schirhof, où demeuraient des juifs parents et amis de mon père.

Rabbi Israël avait étudié à Nancy. Il venait de se marier avec une jeune fille de Mulhouse et de fonder un pensionnat pour de jeunes talmudistes, étudiant en même temps le français.

La pension coûtait 50 francs par an. Les élèves étaient nourris par les habitants juifs. Cela s'appelle *des journées*.

Digitized by Google

Tous les dimanches, on dîne dans une maison, le lundi dans une autre et ainsi de suite.

Ce genre de nourriture était admis depuis des siècles pour tous les élèves du Talmud. Nul juif aisé ne refuse une *journée*, c'est-à-dire un dîner par semaine à un étudiant rabbinique. J'en ai connu à Francfort qui en avaient jusqu'à trois et cinq par jour à leur table et pendant des années.

Avant de quitter le village, je dois relater deux faits qui ont une portée historique et sociale. C'est aux petites choses que l'on reconnaît les grandes.

VIII

La synagogue primitive du village, pourrie de vétusté, menaçait ruine. Force fut à la communauté juive d'en construire une autre avec l'aide et la souscription de plusieurs autres communes.

La nouvelle synagogue, construite en pierres, allait être achevée, elle devait être inaugurée le samedi précédant le nouvel an des juifs, lorsque la petite Frohny me dit sur la prairie : « Alexandre, je veux te sauver, parce que je t'aime, mais tous les juifs seront égorgés. Samedi quand vous vous rendrez à la nouvelle synagogue, tous les catholiques de Sufflen et de Schirein viendront s'emparer de votre temple pour en faire une église. »

Je ne me fis pas répéter cela deux fois. D'un bond je courus le dire à mon père, à M. Lévy et au maire Heiser.

Digitized by Google

Des missionnaires venaient de parcourir le village, nous étions en pleine réaction, des processions pompeuses sans nombre eurent lieu dans les environs. Les juifs et les protestants s'attendaient toujours à une levée de boucliers des catholiques, à un massacre universel.

Dans notre village, on venait d'élever une croix monstre, avec l'inscription : *Jehovah*, en lettres hébraïques, pour convertir les juifs. Une jeune juive de mœurs douteuses, nommée Sarah, fut convertie avec une pompeuse ostentation.

Mon père, le seul qui gardât son franc parler, ayant eu le malheur de sortir ce jour-là, rencontra le maire Heiser, qui lui dit en souriant malicieusement : « Eh bien, Lœbel, voilà Sarah entre les femmes bénies. — Ma foi, répondit mon père, vous avez une p... de plus et nous en avons une de moins. »

Le maire ne répondit pas. Mais ce propos ayant été entendu par un dévot, qui le rapporta au curé, le maire fut forcé de dresser procès-verbal et mon père fut accusé de sacrilége.

Grand fut l'émoi parmi nous. On parlait d'arrestation, mais Heiser s'y opposa. Il fit plus. Il se rendit à la justice de paix témoigner en faveur de mon père, qui en fut quitte pour une amende de cent francs.

J'ai déjà dit que tous les vieux paysans des villages inférieurs et supérieurs étaient révolutionnaires, ennemis de la Restauration. La jeunesse, au contraire, était embrigadée par le clergé et les jésuites.

Or, nulle part, le clergé catholique n'était moins éclairé qu'en Alsace, du moins dans ce temps. Il n'y avait pas dans le monde entier une province plus arriérée que l'Alsace et en cela pas de différence entre le juif et le catholique, entre le catholique et le protestant.

Digitized by Google

La cause en était toute naturelle. Depuis Louis XIV, l'Alsace est pour ainsi dire coupée de l'Allemagne, privée de tout suc intellectuel germanique. Par contre, le peuple alsacien, ne parlant pas encore un mot de français, se trouva, durant deux siècles, en dehors de l'axe lumineux de l'esprit français.

Cet état de choses a changé depuis 1830. Mais en 1820 l'Alsace était, plus que toute autre province, sous la domination de l'intolérance jésuitique et, si le gouvernement n'eût pas été plus humain, plus libéral, plus tolérant que la population alsacienne, les juifs eussent tous été, sinon exterminés, du moins pillés et expulsés.

Il est vrai que l'empereur, sans les piller, les avait appauvris, par une ordonnance annulant toutes leurs créances, en respectant les créances des protestants et des catholiques; comme si les juifs alsaciens avaient jamais pu faire l'usure sans l'aide des chrétiens, et surtout des Français.

A peine Frohny m'eut-elle dit que nous allions être exterminés; à peine l'eus-je rapporté à mon père, que toute la commune en émoi s'assembla, non pour prendre des mesures de défense, mais pour prier Dieu de détourner d'elle cette affreuse calamité.

En attendant, M. Heiser fit avertir l'autorité.

Pourtant la première frayeur passée, comme l'on n'était pas sûr de trouver l'appui nécessaire auprès du préfet, il fut résolu, au lieu de se livrer, comme autrefois, pieds et poings liés, de se défendre et d'opposer la force à la force. C'est par où il eût fallu commencer.

Un ancien soldat revenu de l'armée, et mon oncle maternel, ancien officier de la garde nationale, appuyèrent de leur mieux cette résolution.

On invita, sous prétexte d'une danse, tous les jeunes gens vigoureux des communes juives environnantes. Plusieurs

Digitized by Google

sabres, quelques vieux pistolets furent cachés dans une maison. Nombre de catholiques du village même s'offrirent pour nous protéger en cas d'agression.

Mais quelle joie, quand le vendredi soir, au milieu des apprêts de la fête d'inauguration, on entendit le tambour et, bientôt après, les pas d'une compagnie de grenadiers, envoyés par le préfet.

Dans un clin d'œil, ils furent entourés, enveloppés par les plus belles jeunes juives du village, véritable armée de sirènes, qui les enchantèrent de leur doux gazouillement et aussi de leurs plus doux baisers. Il est bien permis d'embrasser un sauveur!

Le lieutenant fut fêté comme un roi.

Le vendredi soir, à la petite procession de la vieille à la nouvelle synagogue, la compagnie entière, tambour battant, bannière au vent, précéda le cortége. Le rabbin alla au devant d'elle pour la bénir; quelques-uns d'entre eux, de vieux grognards, versèrent des larmes d'attendrissement! Il semblait que chacun d'eux se regardait comme le bienfaiteur de trois cents âmes, dont une cinquantaine très-jeunes et très-appétissantes.

Ces braves furent d'une générosité chevaleresque; car s'ils eussent exigé un tribut de beauté, on ne le leur aurait certes pas refusé.

La compagnie de grenadiers à peine entrée au village, des émissaires partirent en tous sens : le coup était manqué! et pour prouver que l'alarme était fausse, toute la jeunesse catholique de Sufflen vint prendre part aux danses, qui se prolongèrent jusqu'à la nuit du lundi.

Jamais fête villageoise ne fut plus gaie, ni plus entraînante. On eût dit la concorde paradisiaque sur terre, suivie de tous les plaisirs tumultueux de la jeunesse. Et tout cela, grâce à une indiscrétion de Frohny et à une compagnie de grenadiers!

Digitized by Google

La nouvelle, hélas ! n'était que trop vraie. Plus d'un jeune danseur de Sufflen en fit l'aveu dans l'ivresse du plaisir. Rien ne délie autant la langue qu'une valse tourbillonnante.

Plus d'un, en serrant la taille d'une belle juive, s'écria : « Et dire que nous allions vous faire danser d'une autre manière ! Il est vrai, ajouta-t-il, que nous n'en voulions qu'aux hommes. On aurait converti les juives par l'amour. »

Quand, le mardi, les grenadiers quittèrent le village, l'officier, dans une allocution, remercia les juifs, en disant que jamais sa compagnie n'oublierait l'accueil fraternel de la commune de Schirhof, que jamais il ne s'était tant amusé que pendant ces trois journées !

Un grenadier récita des couplets composés par lui, au nom de ses camarades, venus pour protéger l'innocence, et ayant plutôt besoin d'être protégés contre cette même innocence, coupable de leur avoir volé les cœurs.

Une enquête devait avoir lieu. Mais M. Heiser nous conseilla de laisser tomber l'affaire : c'est lui qui nous sauva ; mais il fut destitué, et ce n'est que sous Charles X qu'il fut de nouveau nommé maire, faute d'un autre catholique assez capable pour se charger de ces fonctions. Il fut de nouveau destitué en 1829 et remis en fonctions en 1830, après la révolution de Juillet.

Ces faits me parurent alors révoltants d'injustice. Je cherchais les causes des malheurs de ma race, sans les trouver. Ma mère, quand je lui en parlais, n'avait qu'une réponse. « Nous sommes dans le *Golès*. » Ce mot qui veut dire *Exil* date de la destruction de Jérusalem.

Ce *Golès* me parut bien long. J'avais bien lu dans Moïse, qu'en cas de désobéissance et de violation de la loi, Dieu accablerait Israël de malheurs sans nom et de misères sans

Digitized by Google

fin, mais puisqu'à côté de ces malédictions il est question de pardon, puisque le *Pentateuque* ordonne la fête de *Kipour*, jour dont il est dit littéralement: «*En ce jour Dieu vous purgera de tous vos péchés* », pourquoi alors cette dureté envers le peuple qu'il appelle son élu? Pourquoi Israël souffrira-t-il toujours? Pourquoi, dispersé parmi les nations, est-il toujours le bouc émissaire, le souffre-douleur de Dieu? Nul ne put me résoudre ce problème.

M. Lévy, à ces questions, ne répondait que par des coups de règle, ou bien par de sinistres prédictions sur mon avenir.

Parfois je m'adressais à Michel Heiser, qui, tout versé qu'il était dans l'Ancien Testament, ne sut me satisfaire. « Guidèle, disait-il à ma mère, veille bien sur ton garçon, c'est une vieille âme; il a vécu du temps de Moïse. »

J'avais lu en hébreu une histoire de Jésus que les Juifs appellent *Tholdoth Yischa*. Dans cette histoire il est dit que Jésus, pour faire des miracles, s'était emparé du nom mystérieux de Jéhovah; nom que les Talmudistes ne prononcent jamais. A sa place ils disent *Adonaï* (Seigneur).

A les en croire, le grand prêtre seul, le jour du *Kipour*, au moment d'entrer dans le sanctuaire, prononçait ce nom de Jehovah.

Jésus donc, élève talmudique de Rabbi Siméon ben Perachia, ce qui en effet est le seul fait historique certain, s'étant emparé de ce mystère, eut le pouvoir de faire des miracles, de voler dans l'air, de marcher sur l'eau, etc., etc.

Les pharisiens à leur tour communiquèrent le même mystère à Judas qui, provoquant Jésus, fit les mêmes miracles et confondit son maître.

Ce tas d'absurdités ne firent aucune impression sur moi. Mais je ne pus m'empêcher de penser alors que les chrétiens de mon village étaient de vrais idolâtres.

Digitized by Google

La vierge qu'ils posèrent au bord du grand chemin et devant laquelle tous s'agenouillaient des heures durant, qu'ils obsédaient de leurs prières, qu'ils accablaient de présents, je l'avais vu, moi, tailler, sculpter dans la carrière.

Une autre, en terre cuite vernie, je l'avais vu pétrir par un potier de Sufflen, chez lequel ma mère achetait ses pots de lait et de crème.

Mon dieu était, sinon Jehovah, l'Être, dont je ne prononçais également pas le mot, mais du moins le Créateur invisible et infini des mondes, le Dieu d'Abraham, de Moïse et de David.

Jésus ne fut alors pour moi qu'un homme, devenu une idole, dont l'ancien Testament dit : « Elle a des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir. » De plus, il était mon oppresseur, mon ennemi, puisque l'on nous opprimait en son nom.

Non-seulement j'approuvais ses crucificateurs, mais je l'eusse alors crucifié de ma propre main, comme mon vrai tyran, et souvent, en passant devant son image, la casquette sur la tête, je me vengeais de sa haine, en crachant sur lui.

Mais ces moments d'orgueil ne durèrent pas. Je fus bien vite humilié, en voyant l'infériorité sociale dans laquelle vivaient mes coreligionnaires vis-à-vis des chrétiens, catholiques et protestants, car ces derniers en Alsace sont de plus grands *Reschaïm* (haïsseurs de juifs) que les catholiques.

Je parle, bien entendu, de mes sentiments d'alors. La vérité est que les juifs talmudistes, s'ils étaient les maîtres, seraient, pour le moins, aussi intolérants que les chrétiens et les musulmans. Leur religion ne le cède en rien aux absurdités des autres.

Ils ont beau n'adorer qu'un Dieu invisible, ce Dieu fait

Digitized by Google

des miracles. Il pardonne ou ne pardonne pas selon son bon plaisir. Il réprouve les peuples idolâtres non élus et les damne. Il a plusieurs compartiments dans son ciel et dans l'enfer. Il a ses prêtres et ses rabbins. Il est prescient, omniscient et pourtant il a créé l'homme libre. Ceci pour la Bible.

Quant au Talmud et aux rabbins qui font loi, il n'est point de niaiserie mystique, dans le passé et dans le présent, qu'ils n'aient erigée en loi. Ils sont fanatiques à outrance.

S'ils avaient le pouvoir séculier, un juif qui eût mouché une chandelle le samedi, serait brûlé. Un autre qui eût touché un œuf pondu un jour de fête, serait réprouvé. Un juif qui ne mettrait pas tous les matins les saintes courroies, des phylactères, est menacé de l'enfer perpétuel, et ainsi de toutes les cérémonies, mille fois plus absurdes que celles des autres cultes.

Quant au chrétien, il est indigne d'entrer dans le paradis, sauf le juste, c'est à dire celui qui ne poursuit pas les juifs.

Certes, les chrétiens n'ont aucun droit d'opprimer les juifs, même les talmudistes ! Ils n'ont qu'à les éclairer. Mais les juifs qui aujourd'hui, sous le règne de la liberté, préfèrent conserver les erreurs flagrantes, absurdes, homicides et *progresicides* du Talmud, ne méritent ni commisération, ni pitié.

S'ils retombent sous le joug de l'esclavage, c'est que ce joug fait leur bonheur. L'esclavage est leur élément, comme la boue est l'élément du ver. Ils aiment l'obscurité comme le chacal aime la nuit. Il est vrai que la liberté de discussion les tue toute seule.

Le talmudisme est le père du jésuitisme. L'un porte l'autre. Dès que la lumière apparaît, la nuit fuit. Dès que les juifs sont libres, eux-mêmes attaquent le Talmud et l'en-

Digitized by Google

terrent sous le ridicule. A son tour, la liberté extirpera toute seule et judaïsme et christianisme.

En 1820, je croyais le Talmud victime de l'Évangile. En 1863, je vois que l'un vaut l'autre et que les juifs alsaciens opprimés ne valaient pas un liard de plus que les jésuites, leurs oppresseurs d'alors; ce que mon père, dans son bon sens, disait plus succinctement : « *Tels chrétiens, tels juifs.* »

Il détestait autant les rabbins que les curés, et cette idiosyncrasie est née avec moi, bien que je fusse destiné à être rabbin.

IX

L'autre fait est d'une époque postérieure. J'étais déjà revenu de Hatten et j'avais douze ans. Le fanatisme, cette peste, car tout fanatisme est fils de l'ignorance, nous était venu de l'autre côté du Rhin, où la réaction cléricale donnait la main à l'oppression féodale.

Quand un Allemand sent l'éperon de son seigneur, il rue contre le juif. Partout où le chrétien allemand rencontrait un juif, il lui criait : *hep, hep!* Personne n'a jamais su ce que cela voulait dire. Aujourd'hui encore, les savants germains se creusent la tête pour déchiffrer cette énigme. Cela

Digitized by Google

fut une injure, et de l'injure à la voie de fait, il n'y a qu'un mouvement.

Le juif a toujours été habitué à ne pas répondre aux injures; il est un contre cent mille. Il sait que devant la justice chrétienne, je parle toujours de cette époque, dès qu'il y a dans un plateau de la balance un juif contre un chrétien, il faut qu'il ajoute quelques pièces d'or, non pour avoir gain de cause, mais pour maintenir les deux plateaux en équilibre; autrement le chrétien l'emporterait de son propre poids.

Un ancien dicton du juif dit : « Supporte injures et horions, si tu veux avoir la vie sauve. » Pourtant, après Robespierre et l'Empire, il était difficile à la jeunesse alsacienne de rester de sang-froid devant cette éternelle scie de *hep, hep!*

Dans ce temps, M. Schlosser, le père de ma petite amie Frohny, était maire. Personnellement M. Schlosser n'était pas fanatique, mais sa femme et ses enfants, sauf Frohny, l'étaient.

Les jeunes juifs, pour se sauvegarder, las de s'adresser à la justice des hommes contre cette épidémie impalpable, cherchèrent aide et protection auprès de la race canine.

Ils achetèrent, qui de gros terre-neuves, qui des bouledogues et ne sortirent plus sans être accompagnés de ces défenseurs désintéressés. Devant le chien du moins toutes les religions sont égales.

Au bout de quelque temps le cri de *hep, hep!* parut au sentiment de ces bêtes comme une injure personnelle. On eut beau leur dire que les jésuites étaient les maîtres en France, qu'en Allemagne dominait la réaction nobiliaire, à peine un chrétien criait-il la syllabe *hep!* que le kaleb ne lui laissait plus le temps de la répéter. L'insulteur était saisi

Digitized by Google

à la gorge, terrassé, mordu ; heureux s'il n'était pas étranglé.

Devant cette armée de nouveaux grenadiers, les gamins et même les jeunes gars catholiques du village reculèrent, muets d'effroi. Ils essayèrent bien quelques boulettes ; mais pour le coup, les rôles étaient changés : ce fut le maître qui veilla jour et nuit sur son fidèle kaleb.

Il eût fallu opposer chien contre chien, mais cette race est très-chère. L'on dépense bien vingt francs au village pour défendre sa vie, mais on y regarde à deux fois, pour se donner le malin plaisir d'injurier un innocent.

Un jour, le fils de Schlosser, notre plus proche voisin, voyant passer mon cousin Aberlé, lui cria : *Jud, hep!* Celui-ci siffla, un grand terre-neuve accourut. On t'a crié *hep!* dit le juif à la bête, et celle-ci de sauter à la gorge du jeune insulteur et de le terrasser sur le fumier.

Il allait être égorgé, lorsque je m'élançai sur les combattants pour les séparer. Le chien me connaissait. Dans le même moment accourut un voisin catholique avec une carabine chargée, soi-disant pour tuer le chien. Mais il pouvait très-bien me tuer, tuer même le jeune Antoine, à la défense duquel il était accouru.

Mon père, franchissant la cour d'un bond, sauta sur lui, saisit son bras, le coup partit à un pouce au-dessus de ma tête et fendit une branche de pommier.

Le jeune Antoine et moi, nous fûmes mordus tous deux, lui au cou, moi au mollet. Mon père était dans une inquiétude mortelle. Je ne connaissais pas dans ce temps, le danger d'être mordu par un chien.

Je fus mordu à l'âge de sept ans, par le chien du forgeron, et je ne l'ai même pas dit à mon père. Le chien fut gardé à vue. Il n'était nullement malade, et je l'ai toujours chéri.

Quant à l'homme à la carabine, c'était un ouvrier du ma-

Digitized by Google

réchal forgeron, qui en voulait à ce chien, parce qu'il l'empêchait de voler les poires et les pommes de mon oncle. Il prit la fuite et se rendit en Allemagne.

Je l'ai retrouvé dix ans plus tard établi à Francfort, mari de la fille de son patron. Il m'a comblé de chopes de cidre, de petits fromages à la main, et d'autres témoignages d'amitié !

Les hommes n'ont qu'à se connaître pour ne jamais se haïr. Il m'aimait, parce qu'il avait failli me tuer.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

I

Je partis pour Hatten tout seul après les fêtes de *Kipour* et des *Cabanes*, au mois d'octobre.

La commune juive de Hatten était composée d'une vingtaine de familles, dont les plus riches étaient apparentées avec la nôtre.

Le jour de mon départ, ma mère eut une querelle avec mon père. Elle me laissa partir sans m'embrasser, en me criant seulement de loin, en hébreu : Va-t-en en paix !

Cette absence de tendresse me rendit le départ facile.

A l'âge de neuf ans, j'ai quitté la maison paternelle, joyeux, chantant à tue-tête, une gaule à la main, et disant seulement à ma mère : Adieu, maman !

— On t'enverra tes effets, me répondit-elle.

Il y a trois lieues d'épaisse forêt de mon village à Hatten. Arrivé à la première maison du village, je reconnus un tas de petits cousins occupés à faire du poiré. Je me mis avec eux à faire gémir le pressoir et le soir je rentrai avec eux, en contant à ma cousine ma manière de faire les adieux. — Voilà, s'écria le père, un garçon qui ira loin. Il n'est point gâté, celui-là. C'est sa mère qui a raison, poursuivit-il en

Digitized by Google

s'adressant à sa femme, qui gâtait ses enfants. Si l'on veut faire de ses fils des hommes, il faut les envoyer au diable.

Il est vrai que son fils Isaac, mon condisciple, n'est pas allé très-loin.

Le frère du mari de ma cousine s'appelait Angel. Il avait trois filles, Dinah, Esther et Perle. Il était riche et l'ami de mon père. Il me *donna le sabath*, locution qui veut dire que je pouvais prendre chez lui les trois repas sacrés de rigueur du sabath. Je n'ai jamais fait meilleure chère.

Le premier vendredi soir, après avoir chanté le *Semiroth*, M. Angel fut tellement enchanté de ma voix qu'il me dit : « Mon enfant, Rabbi Israël m'a parlé de ta science talmudique et de ton esprit. Tu m'as ravi par tes chants. Je te destine ma fille cadette Perle qui a juste ton âge. »

M. Angel ne plaisantait nullement, car quelque temps plus tard, il donna sa parole à mon père ; depuis, il m'a toujours regardé comme son gendre.

Quand, pour la première fois, il apprit, douze ans plus tard, que je ne marchais plus dans la voie sacrée de la piété rabbinique, il eut un véritable chagrin.

C'était un brave homme et un homme distingué, d'une grande franchise et d'une aussi grande piété. Il m'a sincèrement aimé et il fut toujours l'ami de mon père.

La vérité est que sa fille Esther seule était jolie. Perle n'avait de joli que le nom.

Rabbi Israël avait fait ses études talmudiques à Mayence. Il avait appris le français à Nancy. Il venait de se marier. Nous étions quatre élèves choisis pour le Talmud. Le reste, le menu fretin, apprenait le français et l'allemand.

Tous les matins il faisait avec nous de longues promenades dans les champs, en nous servant de dictionnaire pour l'appellation de toute chose. Il nous apprit aussi à nager, en nous jetant du haut d'un pont dans la rivière. Encore un exercice de casse-cou.

Digitized by Google

Au bout de trois mois je savais par cœur la grammaire germanico-française de Meidinger. Je n'ai jamais oublié les anecdotes et les gallicismes de ce brave Alsacien!

Quant au Talmud, ce ne fut qu'un jeu pour moi. Cela marchait comme sur des roulettes. N'étaient mes malencontreuses questions, Rabbi Israël m'eût adoré. Mais lui, comme M. Lévy, ne sut jamais me faire une réponse satisfaisante.

Nous couchions, quatre dans le même lit, chez la belle-mère du Rabbi, une allemande sale et rechignée. Au bout de trois mois, la vermine nous dévorait. Nous avions à la fois la teigne et la gale. On eut soin de cacher tout cela à mes parents.

Rabbi Israël nous fit guérir à force de bains et d'onguents sulfureux; palliatifs que tout cela! Depuis l'âge de neuf jusqu'à seize ans, j'ai eu trois ou quatre fois la gale. Elle fut toujours répercutée. Plus tard, elle me causa d'autres maladies. J'en ai toujours souffert.

Pendant une année, nos études prospéraient. Rabbi Israël, outre le Talmud et le français, tenait la calligraphie en grand honneur. Nous apprîmes à bien tracer, soit l'hébreu dans toutes ses formules, soit le français, soit l'allemand.

A Hatten, il y a beaucoup de protestants. L'église est commune, c'est à dire que les deux services, catholique et protestant, s'y célèbrent tour à tour.

Je fis la connaissance du pasteur protestant, sachant très-bien le français et qui me prêta l'Évangile. Ce livre fut trouvé chez moi. Comme ma cousine était la fille de l'oncle Jonas, l'ennemi de mon père, on allait faire un éclat et je fus signalé comme un sujet détestable.

Mais déjà Rabbi Israël, frappé d'une maladie de poitrine, n'était plus qu'une ombre de lui-même. On ne voulut pas le priver d'un élève payant et l'affaire fut étouffée. Je n'en avais pas moins lu l'Évangile.

Ce livre, je dois l'avouer, n'a point effacé en moi la haine

Digitized by Google

que j'avais vouée à Jésus. Je ne pouvais pas le considérer comme un sauveur national, puisqu'il était et fut encore la cause de toutes les souffrances d'Israël.

Quant à le reconnaître comme Dieu, plutôt le bûcher ! Je n'eusse point hésité à mourir pour le Dieu *Un*, et si les juifs abrutis eussent entendu mes discussions avec le pasteur, ils ne m'auraient point accusé de connivence et d'apostasie.

Pendant l'été, qui fut d'une sécheresse extraordinaire, M. Simson, le mari de ma cousine, se construisit une maison neuve.

Malade et incapable de se livrer à aucun travail, Rabbi Israël nous abandonna et nous rendit une liberté absolue.

On nous employa à porter des briques, à nous passer, assis sur une échelle, les tuiles jusqu'au toit, à gâcher du mortier, à brûler la chaux. C'est nous qui avons construit la maison de M. Simson.

Pendant le même été, grâce à des chaleurs caniculaires, les souris avaient envahi et ravagé champs et prairies. Le maire promit un centime pour chaque souris qu'on lui apporterait, morte ou vive.

Je me mis en campagne avec quelques-uns de mes camarades. On creusait de profonds trous avec un foreur sur les traces de ces bêtes, car elles tracent des sillons et des chemins d'un abri à l'autre. Puis le matin, on allait enfoncer une lance mince et pointue dans les trous.

On entendait de petits cris. Les souris s'embrochaient à la lance comme des rognons à la brochette. Ma vivacité et mon aptitude à tout faire allaient encore devenir une cause de trouble pour moi. Parfois j'arrivais le soir avec les dépouilles de cinquante souris, que je livrais contre cinquante centimes, en chantant victoire, car je n'eus jamais un sou en ma possession.

Mes parents payaient pour moi logement et blanchissage

Digitized by Google

à la belle-mère de M. Israël. Ma cousine était payée pour me fournir le déjeuner et le souper. J'avais le reste pour rien.

Me voyant riche, j'achetai du sucre candi et le distribuai aux petites fillettes de mon âge, à Perle d'abord qui l'aimait autant que moi, puis aux deux sœurs mauricaudes de mon condisciple Klein, puis encore à la fille d'un brasseur.

Au bout de trois mois, les souris diminuant de jour en jour, je devais 1 fr. 25 c. à l'épicier Fréderlé, rien que pour du sucre candi.

Un coup de foudre éclata soudain sur ma tête et menaça de m'engloutir. Jamais cris pareils ne retentirent à mes oreilles. A peine M. Fréderlé avait-il fait sa réclamation de 25 sous à ma cousine, qu'elle convoqua le ban et l'arrière-ban du village et là, devant cent personnes, je fus accusé et convaincu de gloutonnerie, de prodigalité, de malversation, que sais-je?

On me donna les doux noms de gredin, de glouton, de vaurien. Je n'étais plus qu'un gibier de potence. J'écoutais en pleurant.

A force d'entendre dire que j'étais un mauvais sujet, j'allais le croire.

On rédigea un réquisitoire adressé à mes parents. Mais sur ce terrain, je ne craignais rien. Me rendant chez l'épicier, j'écrivis moi-même une lettre à ma mère.

Après lui avoir fait un récit de la malpropreté et de l'incurie de la femme qu'elle payait pour me soigner, après lui avoir fait savoir que j'avais attrapé des maladies de peau dont je n'étais pas guéri, je lui fis un long narré de mes occupations.

Je lui prouvai qu'elle était volée par ma cousine, que six fois sur sept je n'étais pas nourri, que le pain était enfermé, que si je n'avais pas volé des fruits sur les arbres, je serais mort de faim, que j'achetais du sucre candi, faute de pain

Digitized by Google

et de pommes de terre ; finalement, je lui fis un exposé très-drôle de nos occupations de maçon, de menuisier, et lui dis que ma cousine n'était furieuse contre moi, que parce que j'avais engagé mes camarades à quitter les travaux de sa maison pour aller à la chasse aux souris.

Le lendemain, ma mère, toute parée, arriva dans un chariot, espèce de panier d'osier avec une botte de paille pour siége.

Elle me gronda d'abord pour avoir dépensé 25 sous de sucre candi, qu'elle paya, et me donna quelques soufflets. Puis lisant à haute voix ma lettre, qui fit rire mon professeur et M. Angel, elle dit : « Je suis venue pour emmener mon fils qui vaut mieux que vous. »

Il y eut encore de longs pourparlers, des querelles suivies d'explications et couronnées d'un bon dîner chez M. Angel.

Ma mère allait partir sans moi, mais quand je lui eus tout expliqué, quand elle vit ma blonde tête encore malade de saleté, sa résolution fut arrêtée. Elle fit ses adieux au village et me ramena à Schirhof.

Rabbi Israël mourut neuf mois après mon départ. Ce fut un digne et brave homme, bien plus avancé dans ses opinions qu'il ne faisait semblant.

Je me rappelle avoir vu dans sa bibliothèque des livres u'alors je ne comprenais pas, mais dont les titres sont restés dans ma mémoire et qui étaient loin d'être orthodoxes.

II

Un grand événement religieux eut lieu au village pendant mon séjour à Hatten.

Digitized by Google

Un des juifs émigrés de Fort-Louis, et dont les trois fils avaient fréquenté avec moi l'école de M. Lévy, avait une fille nommée Rachel.

Elle était promise de parole à M. Lévy, mais ce dernier, ayant jeté son dévolu sur la belle Gudule May, bien qu'il eût quinze ans de plus qu'elle, retira sa parole et Rachel fut mariée à un saint rabbi sortant de l'école de Lauterbourg.

Ce rabbi venait d'ouvrir à Schirhof même une école talmudique supérieure.

De plus, le village qui pour le rabbinat était de la circonscription de Haguenau, voulut avoir son pasteur et nomma à ces fonctions le même Rabbi Aron Lazarus, avec des appointements de 300 fr.

Ma mère, ayant eu vent de l'accusation d'irréligion portée contre moi à Hatten, résolut de me mettre sous la garde de ce saint homme.

Nous avions déjà deux rabbis au village, c'est-à-dire des cuistres ayant le titre de rabbi : l'un, Rabbi Samuel, l'autre Rabbi Elie. Ce dernier seulement savait l'hébreu.

Tous deux d'un fanatisme à rendre des points à tous les Ignaces catholiques réunis, semant la discorde dans les familles, et se nourrissant de médisances et de cancans.

Tel ne fut point Rabbi Aron Lazarus. Savant talmudiste, sans grande sagacité, étudiant tout sans jamais rien creuser, poussant l'orthodoxie rabbinique jusqu'à la sainteté, d'un désintéressement à toute épreuve, tout à fait détaché du monde et de ses passions, ne vivant que pour Dieu et avec Dieu, ne se préoccupant jamais du lendemain, pas même de son dîner du jour, homme d'étude et de paix, n'ayant jamais connu le mal, n'y croyant pas, le pardonnant par conséquent toujours. On eût dit un agneau métamorphosé en pasteur.

Il n'avait que deux attachements, tous deux sacrés et indissolubles : Dieu et Rachel.

Digitized by Google

Qui des deux occupa dans son cœur la première place? Nul ne l'a jamais su.

Il avait trente-deux ans quand il s'est marié, Rachel en avait vingt.

Quand Rachel se mourait, à l'âge de soixante ans, Rabbi Aron envoya à son fils qui étudiait à Metz la dépêche suivante : « Viens rendre les derniers honneurs à ton père et à ta mère. » En effet, bien qu'il ne fût nullement malade, il mourut huit jours après sa bien-aimée Rachel.

Rabbi Aron était donc ce que l'on appelle un *hasid*, un superdévot. Il passait sa matinée à prier deux heures avec deux sortes de philactères sacrés. Puis, après avoir pris le café (plus tard il jeûna tous les jours une demi-journée), il enseignait le Talmud et ses commentaires à ses élèves jusqu'à midi.

Le repas pris, il se promenait une heure, un livre hébraïque à la main.

Il n'a jamais su lire ni un mot d'allemand, ni un mot de français, bien qu'il eût fait donner une bonne éducation à ses enfants. L'étude du Talmud, alternant pour quelques-uns des élèves avec la Bible et d'autres auteurs hébraïques, recommençait à deux heures jusqu'au moment d'aller faire la prière du soir à la synagogue.

Pendant la nuit, il poursuivait ses études à lui, mais ses élèves veillaient, pour répéter les devoirs de la journée et pour en rendre compte le lendemain.

J'avais commencé sous M. Lévy les chapitres talmudiques traitant du droit d'aubaine, du dépôt et du vol, car le Talmud traite de tout. Il a son code civil et pénal à lui, et avant la Révolution, les juifs entre eux avaient leur juridiction à part, composée de trois rabbins. Les traités du sabath et des fêtes, je les avais étudiés à Hatten.

Chez Rabbi Aron, je commençai les volumes traitant des animaux permis, des viandes et des laitages, tout ce qui

Digitized by Google

a rapport à la manière de tuer les bêtes, de les visiter et de juger si la viande est *kascher*, mangeable, ou *theréphah*, défendue.

A ce but, nous nous rendîmes tous les jours dans la boucherie pour étudier l'intérieur des animaux. Il en fut de même des oiseaux, car au moindre doute, le juif apporte la partie malade au rabbin.

Cette étude est illimitée. Cela n'en finit pas. Pour le moment, mon français si bien commencé céda tout à fait le pas au Talmud.

Bientôt Rabbi Lazarus m'initia à l'étude de la femme dans ses rapports maritaux.

Le livre *Nidah*, en effet, qu'il commença avec trois de ses élèves (il en avait une douzaine), et qui est très-volumineux, traite non-seulement de la nature de la femme, de tous ses rapports avec l'homme, mais encore de toutes les lois mosaïques relatives au mariage et à la vie sexuelle.

J'avais douze ans. J'étais devenu extrêmement religieux, fanatiquement attaché aux principes de mon Rabbi; toutes ces études, où chaque cas est nommé, détaillé, développé, ne m'ont jamais inspiré une mauvaise pensée.

Les juives talmudistes tous les mois, après leurs menstrues, sont séparées de leurs maris pendant sept jours, qu'ils appellent les *sept purificateurs*. Cela fait à peu près douze jours par mois.

Pendant ce temps, non-seulement les époux font lit à part, mais le mari ne donne pas le bras à sa femme à la promenade. Pour lui remettre une clef, il la pose sur la table, de peur de toucher le doigt de sa femme.

Ces jours révolus, l'épouse est forcée de prendre un bain dans une source vive. Deux femmes payées par la commune l'accompagnent. C'est de rigueur.

La source vive est souvent une fontaine dans une cave et dont il faut fendre la glace à coups de hache.

Digitized by Google

La femme dont les cheveux sont épars est déshabillée, peignée, puis plongée trois fois dans le bain. Si un seul cheveu surnage il faut qu'elle plonge de nouveau. Puis changeant de toilette, elle va au-devant de son mari comme une fiancée. C'est, pour ainsi dire, tous les mois un nouveau mariage.

De là la fécondité des juives ; de là, en général, le bon ménage. Mais que de pauvres femmes mortes à la fleur de la jeunesse, quoi qu'en pensent les hydropathes !

Quand une juive doute de la qualité de son sang, elle charge une de ces femmes payées, et qui ne nomment personne, d'en présenter la tache au rabbin. Celui-ci, après inspection, juge sur la couleur, si elle est *pure* ou *impure*, *kascher* ou *teréphah*.

Chose incroyable, mais certaine ! mon Rabbi me chargea toujours de cette inspection. Et je n'avais pas encore treize ans ! Mais j'étais un petit *hasid* et j'avais le coup d'œil ! (Le sang impur est bleuâtre dans la périphérie de la tache.)

J'ai dit que l'étude de la femme ne m'avait pas inspiré une mauvaise pensée, malgré la vivacité de mon caractère. On ne le dirait pourtant pas, après avoir lu le fait suivant :

Je savais que Rabbi Aron, en sa qualité de *saint*, ne s'approchait de sa femme que tous les vendredis soir. Nos veilles s'étant souvent prolongées jusqu'à deux heures de la nuit, nous étions couchés pendant la semaine dans une chambrette à côté, trois dans le même lit, et quel lit ! Mais le sabath, je couchais chez nous.

Or, m'étant proposé d'imiter en tout Rabbi Aron, je fus curieux de connaître la cérémonie et les prières qu'il prononçait dans cette occasion solennelle. Car selon le Talmud, l'amour de la femme sans l'amour de Dieu est un crime et le mariage n'a d'autre but que la procréation des enfants.

Le mariage, c'est le premier devoir du juif, devoir con-

Digitized by Google

tenu dans la parole de Dieu : « Croissez et multipliez. » Sans ce devoir accompli, le Talmud dénie au juif tous ses droits sociaux.

Il appelle le célibataire « *un assassin!* »

Ce devoir devient un droit pour la femme. Selon le Talmud, il n'est pas de meilleure œuvre que de marier des filles pauvres. Cette œuvre prime tout. Aussi bon nombre de donations des juifs sont-elles destinées aux mariages des jeunes filles.

Je me cachai donc un vendredi soir dans la chambrette dont j'entrebâillai la porte. Le Rabbi était encore dans ses habits de sabath, rasé, lavé, paré.

Après le dîner, pendant qu'il murmurait encore des chants hébraïques, Rachel, se déshabillant derrière les rideaux, se mit au lit, en grommelant à son tour des prières.

Sur les sept becs de la lampe un seulement projetait encore un faible rayon de lumière. Alors le saint se levant et se dirigeant vers la porte, après avoir récité le chapitre de la création, prononça plusieurs bénédictions dont voici trois que je me rappelle. « Béni sois-tu, ô Dieu, d'avoir créé l'amour! — Béni sois-tu, ô Dieu, d'avoir créé la femme! — Béni sois-tu, ô Dieu, de n'avoir pas créé le plaisir de l'amour sans l'enfant créé à ton image! »

A chaque bénédiction, Rachel derrière le rideau répondit : *Amen*. Puis ouvrant le rideau, elle dit : « Viens, mon seigneur, reconnaître en Dieu ton épouse Rachel, qui est ta chair et tes os et dont l'âme est nouée dans ton âme. »

J'avais doucement fermé la porte et je m'esquivai par la fenêtre sur le palier. Cette scène, loin de m'inspirer une mauvaise pensée, ne fit qu'augmenter mon admiration pour mon maître. Je m'étais juré de l'imiter quand je serais marié. Promesse de dévot! Serment d'ivrogne!

Bientôt Rabbi Aron, après s'être convaincu que j'étais sain de corps et d'esprit (car il faut être sans défaut phy-

Digitized by Google

sique), m'initia dans la *Cabbale*. Il me donna à lire le *livre de l'Alliance* qui n'est pas sans une teinte panthéistique et qui, en outre, contient des chapitres d'histoire naturelle.

Le mercredi soir, après minuit, parfois après avoir pris un bain froid (dans notre village, depuis une année il y avait un bain chaud pour les juives), il se jetait à terre, répandait une pincée de cendre sur son front et récitait les lamentations de Jérémie sur la destruction de Jérusalem; lamentations suivies de psaumes d'espoir pour le Messie.

Tout cela ne l'empêchait pas d'être toujours d'une humeur calme, affable pour tous, un homme de bien dans toute la force du terme.

Si je ne suis pas devenu tout à fait saint, ce fut la faute de mon père, qui n'aima jamais ni saint ni rabbin, et qui déjà, quand j'avais douze ans, murmurait contre ma mère, qui vantait ma piété et mon zèle. Il songeait à me faire troquer l'étude contre son commerce.

III

J'ai déjà dit un mot de l'inimitié permanente qui existait entre mon oncle et mon père. Je n'en aurais pas parlé, si elle ne servait pas de preuve historique à de grandes vérités morales.

Dans les grandes villes, les hommes, ne se connaissant pas, ne voient pas dans les moindres faits l'inexorabilité de la logique des causes et des effets, ce que nous appelons la

Digitized by Google

justice de Dieu, non pas, morbleu, au ciel, mais ici-bas sur la terre.

Cette justice est inévitable, flagrante pour quiconque n'est pas tout à fait aveugle et pour peu qu'on vive une quarantaine d'années (le temps étant toujours aux actions humaines, ce que la distance est au levier.)

L'effet, tout lié qu'il est à la cause, n'en jaillit qu'au bout d'un certain temps.

Il suffit, pour démontrer cette vérité capitale, de pénétrer dans la vie d'une seule famille, et d'en relater les faits et gestes avec sincérité et sévérité.

Il en est de même, non-seulement de toutes les familles, mais de la grande famille humaine.

Rien ne reste impuni. Tout est récompensé. Le bien produit le bien et le mal engendre le mal; de même une racine de roses produit toujours des roses et un chardon des épines. Toute cause a son effet naturel. Nulle puissance ne l'en détachera.

Seulement il existe visiblement une intime solidarité, d'abord entre les membres de la même famille, puis entre les membres de l'humanité, ensuite entre tous les êtres du même créateur. Les faits sont palpables et logiques.

La seule chose qui échappe encore à la raison humaine, c'est la part plus ou moins directe de cette solidarité, que chaque être vivant prend aux effets des causes, à l'expiation des crimes commis ou tolérés et aux récompenses des bienfaits.

On ne pourrait définir cette part que si chacun des êtres pensants disait la vérité sur soi-même, toute la vérité, en relatant l'histoire fidèle de ses bonheurs et de ses malheurs, mis en regard de ses efforts et de ses actions.

On y arrivera. Dans ce but seulement doivent s'écrire les monographies.

Pour une raison ou pour une autre, mon père et mon

Digitized by Google

oncle ont vécu ensemble pendant cinquante ans, dans le même village sans s'adresser cinquante fois la parole. Une haine latente, violente, s'était établie entre les deux familles; haine à laquelle je n'ai jamais pris part.

Mon oncle avait quatre fils et cinq filles. Il était riche. Il roulait carrosse. A tort ou à raison, il avait résolu de ruiner mon père par une concurrence déloyale.

Son fils aîné, suivi de deux *balsasrîm* (courtiers), allait de village en village où se trouvaient les clients de mon père et lui faisait *kalias*, c'est-à-dire dépréciait, vilipendait sa marchandise.

Mon père arrivait-il avec une bête, vache ou cheval, mon cousin ou un de ses hommes se rendait chez le client, accusant la bête de tous les défauts, trahissant son prix d'achat, la rabaissant même avec la promesse d'en livrer une meilleure et à un prix plus avantageux.

Ces querelles n'en finirent plus.

Tous les soirs, mon père en rentrant, ruisselant de sueur, harassé de fatigue, s'affaissait en s'écriant : « Mes enfants, on veut vous ôter votre pain. Je suis un homme ruiné ! »

Ce furent pour moi autant de coups de couteau en pleine poitrine, car jamais fils ne voua à ses parents un attachement plus ardent que moi. J'avais beau, dans mon for intérieur, me plaindre de leur sévérité, parfois injuste, tout cela s'évaporait devant l'exemple de leurs vertus comme une nuée devant le soleil.

Je voyais mon père, succombant sous le faix, se lever à trois heures du matin, travailler toute la journée de Dieu, parcourir parfois dix villages, faire dix lieues par jour avec un seul valet pour faire honneur à son nom, pour élever neuf enfants dont sept filles.

Je voyais ma mère, seule, sans bonne ni nourrice, élever ses enfants, faire la cuisine et la lessive, préparer les bois-

Digitized by Google

sons des bêtes, soutenue seulement par ses deux filles aînées, dont la première n'avait pas encore seize ans.

Tout cela ne l'empêchait pas de vaquer à ses devoirs religieux, d'aller matin et soir à la synagogue, de préparer les habillements de ses enfants, tous proprement tenus, ne manquant jamais du nécessaire et mieux instruits que les autres enfants du village.

Il aurait fallu n'avoir pas de cœur pour rester insensible devant de tels exemples !

Aussi, dès l'âge de douze ans, j'avais résolu de vouer ma vie entière au bonheur de mon père et de ma mère.

Cette résolution a surnagé à toutes mes tribulations. Elle a servi de colonne de feu, de guide et de point de repère à toutes les actions de ma jeunesse. Elle m'a préservé de mille et mille dangers et elle m'a fait vaincre des obstacles que, certes, sans elle, je n'eusse point vaincus.

IV

Jamais je n'ai oublié la conversation que mon père eut avec ma mère au sujet de cette concurrence déloyale.

Le jeune Aberlé, fils de mon oncle, qui venait de se marier avec une riche dot, vint à menacer mon père non-seulement de le ruiner, mais de le tuer.

— Ah ! s'écria mon père, si mon fils avait vingt ans ! Mais tu veux en faire un rabbin, un cagnard, un fainéant, se grattant la gale derrière un poêle bien chauffé ! En atten-

Digitized by Google

dant je cours à ma ruine. Sauf quelques paysans, mes amis, indignés de l'infamie de mon frère, nul ne veut plus avoir affaire à moi. Tout le monde s'en va, disant que mon neveu vend tout à meilleur prix et qu'il peut faire un plus long crédit. Il ment, l'infâme ! il se ruinera, lui et son père; mais en attendant, il taillera pour nos enfants des bâtons de mendiants. Et dire qu'il n'y a pas de justice contre de telles infamies ! Je me fais vieux. Aberlé est jeune, il a vingt ans. Il a failli m'étrangler dans la forêt, en criant qu'il en voulait à ma vie, qu'il n'aurait ni cesse ni repos, avant de me voir mendier mon pain dans la rue.

— Ne crains rien, répondit ma mère : Dieu est juste, les méchants ne durent pas. Tes ennemis ne sont pas encore morts riches.

— En attendant que Dieu soit juste, nous serons pauvres, répondit mon père, je suis las de lutter. Il faut que notre fils, tout jeune qu'il est, vienne à mon secours !

— Il t'aidera par ses prières, par sa piété !

— Chansons que tout cela ! Le rabbin prie pour qui le paye. Ton Rabbi Aron, payé, prie pour mes ennemis.

— Non pas ! Il prie pour la paix et la concorde !

— Je te dis qu'en voilà assez de rabbin. Je veux que mon fils, qui a douze ans, vienne à mon secours ! Il a des jambes de cerf : les miennes se roidissent.

— Et moi, je ne le veux pas ! s'écria ma mère, en se levant tout droit du lit.

Dans ce moment, elle me parut toucher au ciel. Oh ! la bonne et digne femme !

— Ah ! tu ne le veux pas ! s'écria mon père, à son tour, en sautant à bas du lit. Mais moi, je le veux et malheur à toi !

A ces mots, il levait la main sur ma mère, lorsque j'apparus soudain entre eux.

— Viens, mon fils, dit ma mère, soutiens-moi contre un manant, contre un impie, contre un malheureux !

Digitized by Google

— Il n'y a qu'un malheur dans la vie, s'écria mon père en se recouchant, c'est quand un père ne peut plus honorablement nourrir sa femme et ses enfants, c'est quand il a sept filles et pas de fils ! Un rabbin, ce n'est pas un fils, c'est un fainéant !

Mon père, grand crieur, n'en était pas moins un homme de raison et de bien. Il ne se laissa pas facilement abattre, il savait lutter. Il gagnait sa vie depuis l'âge de onze ans.

Chose curieuse. Ces deux frères ennemis qui, en effet, se sont tous deux ruinés, s'invitaient quand il y avait dans la famille, soit une noce, soit un enterrement. Mais ce n'était qu'une trêve.

De plus, la loi talmudique veut qu'à chaque *nouvel an*, tout juif aille prier son voisin, ses connaissances, à plus forte raison les membres de sa famille, de lui pardonner, en lui souhaitant le pardon de Dieu. C'est de rigueur.

Mon oncle et mon père se saluaient à chaque *Rasch Haschanah*, mais ce n'étaient encore que des paroles. La paix durait trois semaines, depuis le jour de l'an jusqu'au jour de pardon.

Pendant ce laps de temps, Dieu, d'après le Talmud, se fait venir le grand livre où sont consignées toutes les actions, les juge, inscrit le jugement le jour de l'an, casse la punition, s'il y a repentir et promesse d'amendement, mais le scelle, le jour de *Kipour*, en cas d'impénitence.

Une fois le *Kipour* passé, le vieux train recommence. Les ennemis, après s'être pardonné, se haïssent de plus belle et les méchants, se croyant pardonnés, recommencent leurs petites industries.

Depuis l'existence du monde, toutes les erreurs, toutes les superstitions réunies de toutes les nations n'ont pas produit autant de malheurs, de crimes, d'infamies et de méfaits que la seule idée, la seule erreur *de la possibilité du pardon, de l'annulation des effets d'une cause, par la vo-*

Digitized by Google

lonté de Dieu, soit par un miracle, soit par un caprice, soit par le simple repentir de ne plus faire le même mal.

Ne plus faire le même mal, ne put, ne peut ni ne pourra jamais annihiler le mal fait. Ce mal fait tombe quelque part. Nul pouvoir ne saurait l'arrêter.

Mais l'idée seule de pouvoir être pardonné a produit plus de mal que toutes les folies furieuses de l'homme.

Quand les hommes seront convaincus que rien ne sera, que rien ne saurait être pardonné, non-seulement ils ne feront plus de mal, mais ils ne permettront plus aux soi-disant forts d'en faire aux prétendus faibles.

Nul n'est fort vis-à-vis d'une vérité reconnue par tous.

Et si une nation n'est point assez forte contre ses malfaiteurs, l'idée seule de la solidarité d'un mal qui ne peut être pardonné, réunira les autres nations et les forcera d'accourir, afin d'ôter aux scélérats le pouvoir de faire expier aux peuples leurs propres méfaits.

V

Dès ce jour, je ne fus plus un enfant.

Tous les matins, je restais en prière une heure de plus, invoquant Adonaï de venir au secours de mon père.

Quand je le voyais partir avec une vache, je courais à mes prières, à mes bénédictions. J'attendais avec anxiété le retour de mon père, et le résultat de ses affaires.

Plus d'une fois, j'ai jeûné vingt-quatre heures, dans l'espoir de fléchir le destin.

Digitized by Google

Un jour, ma sœur aînée fut indignement renvoyée par ma cousine, plus élégante, d'une bande de jeunes filles dansant ensemble, le samedi dans le bois, sous prétexte qu'elle n'était pas assez bien mise, qu'elle n'était pas assez riche. Ma sœur rentra éplorée.

Ma mère alors, levant la main vers le ciel, s'écria. « Tu es juste, grand Dieu, regarde, ils ont fait rougir et pâlir la pure innocence. Tu ne le souffriras pas, tu vengeras cet affront! »

On verra plus tard que ma mère ne fut que trop bien exaucée.

Quelque temps après, mon père, soit fatigues et soucis, soit colère rentrée, tomba gravement malade. La maladie empira rapidement. J'entendais dire que mon père ne se relèverait plus!

Rien que d'y penser, j'en frémis encore aujourd'hui.

Neuf orphelins, moi l'aîné, et je n'avais que douze ans! Qu'allions-nous devenir, bon Dieu!

Décrire l'état de mon âme. Impossible!

Nous étions au cœur de l'hiver. Je courus à Bischwiller, chercher le médecin cantonal. Il ne voulait pas venir le jour même, il était malade. Je le priai, je le suppliai avec tant d'instances que, malgré ses infirmités, malgré un froid de vingt degrés, il partit à cheval voir mon père.

Inutile d'ajouter que je suivis le cheval à pied comme un chien.

Le médecin parut avoir peu d'espoir de sauver mon père fébricitant et délirant. Pourtant, il prescrivit une ordonnance.

Il était neuf heures du soir. Je pris l'ordonnance et, accompagné de ma sœur Sara, le meilleur cœur du monde, je courus à Bischwiller, chez le pharmacien.

Il était près de onze heures, quand celui-ci, réveillé par

Digitized by Google

nous, et maugréant, nous livrait le flacon contenant la médecine.

Nous n'avions point d'argent sur nous, et le pharmacien ne voulait pas nous livrer le flacon. — Comment! lui dis-je, vous savez pourtant que nous sommes assez riches pour payer une médecine! — Je le sais, répondit-il. Mais si votre papa meurt, je n'oserai pas réclamer. — Je vous payerai, lui répondis-je, dussé-je gratter la terre de mes ongles!

Le digne homme alors me serra la main — Va, brave jeune homme, dit-il, je te fais cadeau de ma potion.

Nous repartîmes au galop, moi tenant le flacon d'une main glacée, ma sœur se cramponnant à mon bras. La neige tombait à gros flocons tourbillonnants.

Il y a une lieue de forêt de Bischwiller à mon village. Il nous a fallu plus de deux heures, pour franchir une distance que je traversais ordinairement en trente minutes.

Enfin, nous voilà arrivés. Malheur! Au seuil de notre porte je butte, je bronche, le flacon échappe à ma main gelée; la liqueur qui devait rendre la vie à mon père, était répandue sur la neige, et la tachetait de flaques jaunes.

Qui n'a pas passé par de pareilles secousses ne connaît pas la douleur!

J'allais recueillir la neige, dans laquelle s'était imbibée la médecine lorsqu'on m'emporta plus mort que vif auprès du lit de mon père, qui me réclamait depuis une heure.

Cette demande m'acheva. Je croyais qu'il sentait sa dernière heure venue.

Quelle fut ma joie en le voyant en transpiration! Le médecin avait dit qu'une forte transpiration pourrait le sauver. Il était beaucoup mieux.

— Où es-tu, me dit-il, d'où viens-tu? Reste ici, auprès de ta mère.

Ma mère désolée de la perte de la médecine, fondit en

Digitized by Google

larmes. Moi, anéanti, consumé de douleur, je laissai tomber ma tête sur le chevet de mon père.

Quand je revins à moi, il faisait jour, le médecin était venu. Il était, disait-il, revenu de grand matin pour empêcher que mon père prît la médecine prescrite.

Était-ce une feinte pour nous consoler? je n'en sais rien. La vérité est que dès le matin, mon père entra en convalescence. Elle dura six semaines.

Son frère ne vint pas le voir pendant qu'il fut en danger de mort, mais la femme et les filles ont pleuré avec nous, et ces larmes ont éteint dans mon cœur tous les torts qu'ils ont eus envers nous.

Pendant sa maladie, mon père avait promis à ma mère et au rabbin de me laisser à mes études. Il résolut pourtant de me soustraire à mes veillées de nuit, et de me soumettre de temps à autre à tous les travaux pénibles du village.

En cela il avait l'approbation de ma mère, attendu que mes études de nuit, me forçant de coucher avec mes condisciples, trois ou quatre dans le même lit, me firent retomber dans la gale, maladie obligée de tout étudiant rabbinique.

En outre, ces veilles nous donnèrent des privautés qui déplurent à mon père.

D'abord, il nous était permis de voler du fruit sur les arbres, pourvu que ces arbres n'appartinssent pas à un catholique.

Les juifs ne réclamaient jamais, bien que leurs vergers fussent saccagés par nous. J'étais naturellement le chef de la bande.

Parfois, pour nous tenir éveillés, nous nous régalions d'une omelette. Moi j'apportais les œufs pris dans des nids interlopes de nos poules : car il est des poules vagabondes, qui ne pondent jamais dans le nid légitime; mon cousin apportait la farine, un autre le lait.

Il nous a fallu bien des écoles, pour apprendre à faire une

Digitized by Google

omelette en règle, mais ce fut alors une œuvre d'art tout à fait en dehors des banalités de la cuisine bourgeoise.

J'ai parfois ajouté un autre plat. Le voici, il est exquis :

On rape des pommes de terre crues, plein une terrine avec le jus naturel. On chauffe du beurre saupoudré de sel, puis pressant le jus d'une poignée de fécule râpée, et la roulant en boulette, on la fait griller dans le beurre. C'est le plat favori des bohémiens nomades.

Des plaintes à la fin s'élevèrent contre le privilége des élèves de Rabbi Aron.

Une horrible jeune fille rousse, la servante de la mère de Rachel, amoureuse folle d'un de mes condisciples de seize ans, l'accusa faussement de viol, tandis qu'il fut prouvé que le jeune homme était sa victime.

Mon père n'aimait pas toutes ces histoires, quoiqu'il fît semblant d'en rire comme les autres.

Il me força de coucher chez nous en hiver, et de passer une partie de mes nuits d'été au pâturage à la forêt.

Un épisode domestique qui a failli me coûter la vie le corrobora dans ses idées.

Une de nos poules avait l'habitude de déposer ses pontes sur le fenil tout en haut de la grange.

Ma mère se plaignant toujours des infidélités de ses poules (elle vendait les œufs aux marchands), je me mis à la recherche de ce bienheureux nid, avec l'arrière-pensée de faire servir les œufs à nos omelettes de nuit.

Ma mère, m'ayant suivi à son tour, m'ordonna de descendre.

Mais, au lieu de descendre directement, et dans l'intention de m'enfuir, je traverse la soupente chargée de bottes de paille, je fais un faux pas et me voilà dégringolant par l'orifice entre deux gerbes de paille d'une hauteur de deux étages dans l'aire battue de la grange.

J'étais mort.

Digitized by Google

Ma mère, ayant recours à sa panacée souveraine contre les syncopes, ne fait ni une ni deux, me soulève et me jette dans la rivière.

Je ne recommande pas précisément ce remède héroïque aux mères dont les enfants tombent d'un second étage, mais enfin je revins à moi et, chose étonnante, je sortis tout seul de la rivière marchant vers ma mère qui s'écria, en riant : — Le proverbe dit vrai : *Mauvaise herbe ne meurt pas.*

Cela ne l'empêcha pas de m'allonger une bonne paire de soufflets, non pas pour être tombé, mais pour lui avoir dérobé des œufs.

En cela, elle avait raison.

C'était indigne d'un garçon de mon âge, d'autant que je fus pris alors de la rage de gagner de l'argent.

A l'insu de mon père, j'allais à Strasbourg y porter des foies d'oie à raison de 50 centimes.

Il y a six lieues de mon village à Strasbourg. Je n'ai jamais mis plus de six heures, aller et retour, sauf quand j'eus le temps de rester une heure devant la cathédrale à admirer les rois, les chevaux et les femmes de pierre rouge. Impossible de m'expliquer le sentiment qui me retenait devant cet édifice, que je contemplais durant des heures entières, sans pouvoir traduire ce que ses pierres me disaient.

Elles me parlaient pourtant, puisque je les écoutais et que je les eusse écoutées huit jours et huit nuits, si j'avais eu le temps.

Une seule idée me préoccupait. Le temple de Salomon était-il aussi beau que la cathédrale ? Mais ayant lu, en rentrant, la description du temple, j'acquis la certitude qu'il y avait comme le jour et la nuit entre ces deux édifices.

D'abord, les trois cours du *Beth Hamikdach*, (maison sacrée), les vestibules, les grandes portes en or massif, puis Dieu lui-même qui a fait construire à Salomon son temple,

Digitized by Google

tandis que le *Munster* était une église à idoles, puisque le *Pendu* (c'est ainsi que nous nommions Jésus en hébreu rabbinique) y est adoré, à la place du Dieu *Un*.

VI

Pendant l'été les propriétaires de chevaux avaient l'habitude d'envoyer leurs bêtes, depuis minuit jusqu'à l'aube du jour, au pâturage dans la forêt royale où l'herbe jamais fauchée poussait haute et drue.

Mon père, qui avait toujours des chevaux, fut le premier juif qui m'y envoya avec les autres gamins de mon âge.

J'ai déjà fait observer que, dans ce temps, il y avait dans le village une ligne de démarcation bien tracée entre les enfants israélites et les enfants catholiques.

Nous ne nous rencontrions pas dans la rue, sans nous adresser quelques injures.

Ce fut donc pour moi, sinon un grand danger, du moins un vrai supplice; d'autres juifs, notamment mon oncle, imitèrent, il est vrai, l'exemple de mon père; leurs enfants allèrent paître les chevaux dans le bois, mais ils n'étaient pas batailleurs comme moi.

Au lieu de me tenir dans un coin, j'allais, me mêlant avec les gamins catholiques, les provoquer.

Ils étaient une douzaine environ, ne sachant ni lire, ni

Digitized by Google

écrire, gorgés de superstitions et de haines religieuses. Ils répondirent à mes défis intellectuels par des injures, parfois par des coups; bientôt je les pris en profonde pitié.

En effet, moi qui avais lu Moïse, David, Salomon et même l'histoire de Jésus, je me croyais un vrai gentilhomme, vis-à-vis de ces manants qui, dix contre un, ne trouvaient d'autre réponse à mes arguments talmudiques que *juif, juif;* réponse suivie de coups de fouet et de horions.

Il m'est resté de cette époque un certain dédain de l'opinion publique; dédain que je n'ai jamais pu vaincre tout à fait.

Une nuit pourtant, en me poursuivant et en chassant mon cheval de leur pâturage, ils trouvèrent à qui parler.

Ce fut un jeune adolescent de quinze ans nommé Mathis qui m'avait pris en affection pour mes histoires bibliques, surtout pour l'histoire de Joseph, que je chantais en trente-deux couplets sur l'air de Méhul, auprès d'un feu de brandes ou de chènevottes, qu'on avait l'habitude d'allumer pour rôtir des pommes de terre.

Mathis déclara donc un soir à tous les enfants catholiques, qu'il casserait le cou à quiconque toucherait à un de mes cheveux, ou me dirait seulement un mot de travers.

On se le tint pour dit.

Mathis d'ailleurs était une espèce de réprouvé comme moi. Son père avait tué sa femme, qu'il avait, dit-on, soupçonnée d'être la maîtresse d'un officier de Haguenau, fils d'un gentilhomme de Paris.

Il avait en outre raccourci un peu le nez de cet officier.

Quoi qu'il en fût, il fut condamné à mort et mourut sans confession ni prêtre.

Mathis était le fils de ce guillotiné. Bûcheron, à l'âge de quinze ans, il gagnait misérablement sa vie. Ayant été élevé par la commune, il apprit très-bien à lire et à écrire.

Digitized by Google

Il s'était attaché à moi et nous étions décidés à quitter le village ensemble.

Il fut, à l'âge de seize ans, écrasé par un arbre qu'il venait d'abattre à coups de hache.

Une fois garanti par Mathis, le pâturage sylvestre devint pour moi un plaisir, un vrai délice!

On partait d'ordinaire à onze heures et demie. En dix minutes, on était à l'endroit désigné d'avance. En descendant de cheval, on lui attachait la corde du licou à la jambe gauche et on l'abandonnait.

Des gamins, les uns faisaient du feu, les autres rôdaient ou dormaient, deux ou trois étaient aux aguets.

Au moindre mouvement annonçant des pas humains, et les vedettes ayant poussé un cri de hibou, chaque cavalier, un couteau à la main, coupant la corde du licou et la passant en guise de frein au premier cheval venu, sautait dessus et partait au galop.

D'ordinaire, on permettait au garde forestier de dresser un procès-verbal ou deux par été, payés aux frais communs. Que s'il eût fait le méchant, il était sûr de quitter forcément le village.

Un jour, un garde, fraîchement arrivé, eut le malheur de tirer de loin sur ces enfants. Alors faisant volte-face, l'étalon bai du maire en tête, l'animal le plus beau et le plus intelligent qui oncques fut sur la terre, ils passèrent ventre à terre sur le corps du gardien.

Avant d'avoir pu se remettre, il fut roulé moitié mort dans le fossé. Dès lors, et ayant reconnu l'étalon du maire, il se tint coi.

Un soir donc, m'étant écarté avec Mathis, je m'endormis sur l'accotement verdoyant d'un fossé émaillé de primevères et de boutons d'or.

Soudain je vis, dans un songe, le ciel se fendre en deux, puis un homme étincelant de feux descendre vers moi, me

Digitized by Google

toucher et me dire : « Jeune homme, lève-toi, ceins tes reins et va-t'-en d'ici. » Il ajouta en hébreu le verset 16 du chapitre XVII de l'Exode : כי יד על כס יה מלחמה ליהוה בעמלק, « car la main sur le trône de Jehovah, guerre de Jehovah à Amelek (mot collectif pour les ennemis de Dieu) d'éternité en éternité! »

Étudiant toujours la Bible et les prophètes, je ne fus pas étonné d'avoir des rêves de ce genre. Celui-ci pourtant m'avait vivement frappé.

D'abord je m'éveillai tout de suite après le songe, en récitant le verset, ce qui, d'après le Talmud, est signe de prophétie.

Puis, la vision était si nette, si claire, si palpable, que je ne pus m'empêcher de la communiquer à mon rabbi et au maire M. Heiser, catholique fort versé dans la sainte Écriture, et m'aimant comme son fils.

Rabbi Aron me dit : « Mon enfant, c'est la voix de Dieu, il faut partir. »

Heiser, à son tour, me dit : « Imbécile, tu comptes donc rester avec ces maquignons et ces merciers ! Il faut partir ! Et si ton père ne veut pas te le permettre je te donnerai un passe-port et le signerai pour lui. »

Mais où aller? Mon rabbi me proposa d'aller à l'académie talmudique de Prague. Deux cent cinquante lieues, rien que cela!

Le maire me dit : « Va à Metz, à Nancy, va au diable, mais ne reste pas dans le village! Quand on fait des psaumes comme toi (j'en avais composé un en hébreu que je lui avais traduit en patois alsacien), on part comme David et l'on devient roi. Oui, mon enfant, tu deviendras roi d'Israël, ou rien du tout! »

Digitized by Google

VII

Mon père, qui ne perdait pas de vue mes études françaises et qui m'avait toujours apporté des livres hébraïques traduits en français par le rabbinat de Metz, ne s'opposa pas trop à mon départ.

Il avait d'ailleurs pris chez lui un neveu de dix-huit ans, lui tenant lieu de valet, ce qui lui permit de patienter avec moi et de me laisser poursuivre mes études.

Je venais d'entrer dans ma treizième année. C'est l'époque de la première communion d'un juif, ce qui s'appelle en hébreu chaldéen *devenir fils de la loi : Bar Mitzva*.

En effet, c'est à partir de ce jour que le jeune juif devient majeur et homme, car de ce jour seulement il est astreint à l'observance de tous les commandements de Moïse et du Talmud. Ce jour aussi lui donne le droit de se marier.

D'après le Talmud, une fille est mariable à l'âge de douze ans et un jour, à condition toutefois de posséder les signes physiques de la nubilité, qu'il indique en détail.

Moïse n'admet pas la moindre distinction entre les deux sexes. Quand il édicte une loi, il dit la plupart du temps : « Tu enseigneras cela à tes enfants *hommes et femmes*. » *Pour voter et acclamer sa Loi au pied du Sinaï par le mot Amen, il rassemble tout le peuple, hommes et femmes*. Il ordonne *que tous, hommes, femmes et enfants se rendent trois fois par an à Jérusalem écouter la lecture de sa Loi*.

Digitized by Google

Ce fut pour ce temps-là l'enseignement gratuit et obligatoire.

Il n'y a de différence, d'après la loi de Moïse, entre hommes et femmes que pour ce qui concerne les dissemblances sexuelles mêmes.

Le Talmud, au contraire, d'où est sorti le christianisme avec le servage, le Talmud, dans lequel se trouvent réunies toutes les erreurs, toutes les niaiseries, toutes les superstitions humaines, à côté de quelques vérités connues qu'il n'a pas inventées, le Talmud *a ôté à la femme tous ses devoirs pour lui dénier tous ses droits*. (Voir à ce sujet mon *Moïse et le Talmud*, page 275 jusqu'à 302 avec les textes à l'appui.)

Il n'y a donc pas chez les juifs rabbiniques de première communion pour la jeune fille. Elle est élevée dans la maison par la mère. On lui apprend seulement la lecture de l'hébreu pour réciter ses prières.

Pour le reste, la mère seule est son institutrice. Elle ne va même pas à la synagogue avant d'être mariée. Elle fait ses prières dans la maison maternelle.

Cela a changé depuis une trentaine d'années. Les rabbins modernes essayent d'initier les filles à la loi de Moïse, à l'âge de douze ans. Mais comme pas un n'est d'accord avec l'autre, comme la loi talmudique n'est compatible ni avec la raison, ni avec la vie sociale, chacun suit sa propre inspiration pour cette cérémonie.

La loi juive est une immense ruine. Et ce n'est pas avec les débris de la religion chrétienne qu'on relèvera le temple de la vérité et de Dieu. Il faut des pierres toutes neuves et des architectes tout nouveaux.

Le monde demeure dans des masures intellectuelles entourées d'ivraie matérielle.

Tout est anarchie dans la société.

Mon père aurait encore raison de dire aujourd'hui : « *Tels*

Digitized by Google

chrétiens, tels juifs ! Ne pas initier du tout une juive, ou initier une chrétienne et lui enseigner des dogmes contraires à sa raison qui lui vient de Dieu, c'est bonnet sale et sale bonnet. L'une ressemble à un jardin désert, l'autre à une flore remplie d'orties!

VIII

Ce fut une grande fête encore que ma *Bar Mitzva*. Grâce à ma précocité talmudique, Rabbi Aron m'avait accordé le privilége de la loi, dès l'âge de onze ans. Il m'avait donné le *Haber*, titre de compagnon. Je m'appelais *Rabbi Abraham Alexandre ben Yehuda*, dès l'âge de onze ans.

Ce titre m'était conféré par un écrit signé par Rabbi Aron. Je le possède encore. De plus, je mettais tous les matins les *Tphilines* (philactères,) contenant le *Schemah*, savoir : « *Écoute, Israël, Jehovah est notre Dieu, Jehovah est un* », avec de longues courroies dont on entoure le bras gauche nu et les doigts de la main pendant la prière.

Tout juif met tous les jours ces *machins*, même en hiver et en pleine rue, pour faire sa prière. Le Talmud le menace de la damnation éternelle s'il y manque. Des serpents enlaceront son bras en guise de Tphilines, des serpents talmudiques bien entendu.

Outre ces harnais, car les rabbins ont fait des juifs de vraies bêtes de somme, je mettais encore tous les matins, mais tout seul en ma qualité de *hasid* (extra-dévot), les Tphi-

Digitized by Google

lines de *Rebenou Tham*. Ce sont des nœuds bien plus gros, contenant des versets cabalistiques écrits sur parchemin, possédant des qualités divines et miraculeuses, toujours un des nœuds au milieu du front (le fronton), et l'autre sur le haut du bras, en face du cœur.

Des prières particulières, en chaldéen, sont de rigueur avec ces boîtes de veau tanné. Bien des fois, à force de trembler, car les dévots juifs tremblent comme des derviches, je tombais en extase et je voyais des choses plus extraordinaires les unes que les autres. Une fois le bon Dieu m'apparut en personne, pour me dire que ma prière était exaucée.

Or, si saint que l'on soit dans n'importe quelle religion, on ne s'adresse à Dieu que pour lui demander quelque chose. « Tu es grand, donne-moi de ta grandeur; tu es riche, donne-moi de ta fortune; tu es fort, prête-moi ta force, afin que je vainque mes ennemis et les réduise à l'impuissance. » Ce jour-là, j'avais prié le *Grand Saint* d'aider mon père à vendre sa vache blanche, ayant le défaut rédhibitoire de se teter elle-même, ce qui s'appelle en patois alsacien, une *soiffeuse*.

Elle devait être vendue à une pauvre veuve et j'avais invoqué tous les anges, tous les Raphaels, tous les Michaels, tous les Metatrons (mot qui vient de Mithra), à venir au secours de mon père contre cette pauvre veuve, qui heureusement, secourue par la bête elle-même, tetant son pis devant elle, ne fut pas trompée.

Aussi que de reproches j'ai faits à Jehovah, quand le soir mon père revint avec sa vache, lui la tête baissée, elle la queue serrée entre les fesses.

Sans débrider je me rendis à la synagogue accabler ce pauvre Jehovah de récriminations.

— Comment! m'écriai-je dans mon for intérieur, tu n'es donc plus grand, tu n'es donc plus fort, tu n'es plus tout-puissant! Tu ne peux seulement pas convaincre une chrétienne

Digitized by Google

d'acheter à un de tes élus, une vache blanche qui se tette. Tu n'écoutes plus tes saints, je ne suis plus rien pour toi, moi qui croyais posséder ton oreille, moi qui croyais n'avoir qu'à dire un mot, pour qu'à l'instant tu donnasses ordre aux myriades de tes anges serviteurs, de m'obéir.

Je n'exagère nullement.

Tels furent mes entretiens avec Jehovah, tels ils sont entre tous les dévots et Dieu, entre tous les hommes qui admettent que Dieu puisse violer la loi de la nature, et que la providence s'occupe spécialement de leurs petites misères.

De guerre lasse et des larmes dans les yeux, m'apitoyant sur mon sort, ainsi que sur celui de mon père, je m'accusai d'indignité, je me roulai sur les dalles, je restai seul dans le temple après la sortie des autres, je me happai, je me tapai, je me frappai.

De là vient l'idée de la macération et de la flagellation. Toutes les erreurs se tiennent.

Au lieu d'accuser Jehovah de n'avoir pas vendu ma *soiffeuse* avec 20 francs de bénéfice (une affaire d'état, une vache étant pour moi, ce que fut pour Louis XIV une bataille perdue), je m'accusai de péché. Dieu vous en veut, disait Le Tellier au roi, pour avoir toléré l'hérésie. Si vous voulez vaincre les Autrichiens, expulsez les huguenots ! Moi, à mon tour, j'avais frayé avec un catholique, regardé l'image de Jésus avec attendrissement, j'aimais Mathis, que sais-je? N'ai-je pas été criminel, en oubliant la loi de Dieu, jusqu'au point d'accepter d'un chrétien un tout petit morceau de fromage? Malheur à moi, indigne Juif, indigne fils de Jehovah !

Il ne me reconnait plus à ma voix, il ne me regarde plus avec mes Tphilines de *Rebenou Tham*, malgré la grosseur de mes nœuds sacrés. Il passe devant moi sans me saluer. Il est indifférent aux vaches de mon père ; il ne cache plus leurs défauts!

Digitized by Google

Je vais de nouveau me présenter demain, après avoir jeûné jusqu'à ce soir (et je jeûnais). Peut-être exaucera-t-il mieux mes vœux, peut-être me recevra-t-il en grâce.

En effet, la vache fut vendue le lendemain.

Gloire à Jehovah le grand, le puissant, le fort, l'unique! Il est seul Dieu et moi je suis encore son fils élu. Quiconque m'eût vu sortir de la synagogue ce jour-là, le roi n'était pas mon cousin.

Avec quel dédain je regardai le *Pendu* avec sa tête grimaçante. « Toi, lui dis-je, tu n'es rien du tout. Ce n'est pas toi qui aurais fait vendre une vache qui se tette! »

IX

Mon père me fit faire un paletot marron, on m'acheta des souliers et un chapeau, et dès lors j'étais un homme. D'ordinaire, un *Barmitzva* lit seul quelques versets des sept parties du chapitre lu le samedi dans la synagogue; moi, non-seulement je chantai tous les sept versets et sans voyelle, mais j'officiai dès le vendredi soir. Jusqu'à ce moment, je ne pouvais qu'accompagner le chantre et lui servir de soprano.

Dès ce jour, je fis fonction de *hasan*, priant, récitant, chantant les prières et les psaumes. Rabbi Aron m'avait appris un discours, espèce d'allocution que je prononçai sur l'estrade devant le saint tabernacle de la commune.

Là encore je récitai une longue dissertation talmudique. Tous les assistants me donnèrent l'accolade.

Digitized by Google

Huit jours après, M. Angel de Hatten vint de nouveau renouveler à mon père sa promesse de mariage pour sa Perle. Mais elle avait plus d'une concurrente.

Il y avait Gudule de Merzviller, une sainte fille, puis, dans mon village même, la petite Bella Welche.

Moi je n'aimais que Gudule May, mais je n'osais plus le lui dire. Elle venait d'être fiancée à mon ancien maître d'école, qui, renonçant à l'instruction, gérait les affaires de la veuve May. Le soir des fiançailles, faites par mon père, je sentis à la lettre une roue remplie de petits couteaux tourner dans mon cœur et me le couper en mille morceaux. Qu'on plaisante encore les amours des enfants !

Je pleurai toute la nuit. Puis, rentrant en moi et vu le consentement de mon infidèle au mariage avec un autre, je la pris en dédain, et résolus de quitter le village.

En prenant cette résolution, je vis une étoile qui filait. Vite, j'énonçai le vœu de me voir loin du village, reçu comme étudiant.

On dit que tout vœu prononcé pendant qu'une étoile file est exaucé. Je pouvais me souhaiter cent mille livres de rente, mais pour le moment je n'eus qu'un souhait : partir et devenir un grand homme en Israël !

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

I

J'avais treize ans et trois mois. La veille de mon départ, plusieurs commères du village vinrent chez nous faire des représentations à ma mère sur sa résolution de me laisser partir seul. Ma mère leur répondit qu'elle n'aimait pas son fils pour elle, mais pour lui-même ; qu'au lieu de l'avoir bourré de gâteaux et de baisers, elle avait rempli son cœur de la crainte de Dieu et que, craignant Dieu, il n'avait rien à craindre des hommes.

Je devais rejoindre un autre jeune homme de mon âge, demeurant dans un village près de Saverne, qui, accompagné de son père, se rendait également à Metz pour y faire ses études.

Ma mère, après m'avoir cousu cinquante francs dans mon gousset, avec l'injonction de ne pas y toucher, sauf pour un cas de maladie ou pour payer des professeurs, me fit ma petite pacotille et m'accompagna pendant deux heures au moins, me répétant ses conseils et ses maximes, tels que : « Ce que tu veux faire demain, fais-le aujourd'hui; ce que tu veux manger aujourd'hui, garde-le pour demain. » « Il n'y a pas de petite chose dans la vie ; pour voir d'où

Digitized by Google

vient le vent, c'est une plume et non une pierre qu'on jette en l'air. » « Tourne chaque sou trois fois avant de le dépenser et ta langue sept fois avant de parler. » « Le méchant ne meurt pas heureux. » « Le monde entier n'est qu'une grande ville ; c'est partout à peu près la même chose. »

S'arrêtant subitement et imposant sa main sur ma tête en disant : « Que Dieu te bénisse comme il a béni Ephraïm et Manassé », elle poursuivit : « Mon fils, va-t'en en paix. Je t'ai conçu dans la pureté de mon cœur et t'ai voué à Dieu. Dieu m'a exaucée. Tu es ma joie et ma vie.

« Si je t'ai grondé, si je t'ai battu, ce fut pour ton bien. Maintenant que te voilà plus fort que ta mère, je te confie aux bras de Dieu qui te grondera, qui te battra plus souvent que moi, car il châtie vite ceux qu'il aime.

« Ne crains pourtant rien. Pourvu que tu ne violes pas ses commandements, que tu connais mieux que moi, il te protégera contre toutes les embûches des humains. »

Puis, me serrant contre son cœur, elle ajouta d'une voix basse, et la larme à l'œil : « Adresse-toi toujours aux femmes, au mères de n'importe quelle religion, et tu t'en trouveras bien.

« Rappelle-toi mes maximes. Ma mère les tenait de mon père, qui était un saint homme. Puisses-tu lui ressembler ! » Elle me quitta enfin, en me criant en hébreu : « *Lech Bes chalem* » (pars en paix.)

De loin je la vis accroupie, priant Dieu pour son fils.

Digitized by Google

II

Je fus bien reçu par mon compagnon de voyage. Il s'appelait Jochanon. Il était d'une tête plus grand que moi. Nous nous mîmes en route le lendemain.

Quelle fut ma déception en voyant le père du jeune Jochanon s'arrêter pour mendier, dans tous les villages où il y avait des juifs. Il était permis, d'usage même, que les étudiants juifs en route se présentassent au chef de la commune pour demander un gîte et un dîner.

Ce gîte et ce dîner, toute commune les doit aux étudiants sacrés, mais autre chose est réclamer un droit usuel, autre chose aller de maison en maison demander l'aumône.

Non-seulement je refusai d'accompagner ce père mendiant, mais je résolus de le quitter et de poursuivre ma route tout seul.

En montant nu-pieds la côte de Saverne, près de Quatre-Vents (je portais mes souliers sur l'épaule pour ne pas les user), je rencontrai un gamin avec un orgue de barbarie demandant un sou aux passants. — Veux-tu me suivre? lui dis-je, je chanterai, tu joueras. — Je veux bien, répondit-il, jusqu'à Phalsbourg. — Soit!

Nous partîmes. A Quatre-Vents même nous débutâmes, moi chantant la *Marseillaise*, le *Lecho-Dodi*, le *Kadisch*, lui jouant un air de *Joseph*, ou n'importe quelle valse en guise d'accompagnement.

Digitized by Google

On croit peut-être que le public s'est aperçu de ces dissonances. Pas du tout ! Il pleuvait des sous, à la grande stupéfaction de mon petit camarade. Il n'en avait jamais tant vu. Pour le coup, son amitié me fut acquise, mais, hélas ! il était boiteux. Il n'avait jamais dépassé Phalsbourg. Cette première représentation nous avait pourtant rapporté plus de quinze sous, qui furent fraternellement partagés.

Dès lors je n'eus plus de répugnance à voyager seul, même sans orgue. Je donnais rendez-vous à mes compagnons de voyage à tel ou tel endroit, car je n'osais pas révéler à ce vieux mon moyen de frapper monnaie en route, de peur d'être forcé par lui de le suivre toujours.

A Saar-Union, il me menaça de la gendarmerie, si je le quittais encore. Mais comme j'avais un passe-port signé par mon père et par mon bon Heiser, je ne craignais rien. Je partis au galop, en lui faisant un pied de nez.

D'ailleurs, il n'aurait pas pu me suivre. Je faisais jusqu'à sept lieues par jour et je ne m'arrêtais que dans de gros villages où il y avait chance à faire une ample récolte. La *Marseillaise* criée dans ce temps en pleine rue, moitié en allemand, moitié en français, ne manquait jamais son effet.

Parfois on me jetait une pièce de 10 sous. Avant d'entrer à Metz, j'étais possesseur d'une somme dépassant 25 francs. Mes voyageurs me rejoignaient d'ordinaire dans des bourgs où il y avait des juifs. Je les y attendais et je n'eus garde d'y chanter dans les rues. Tels furent les bourgs de Bittlingen, de Saint-Avond et de Bingue.

Nous arrivâmes dans cette dernière bourgade le vendredi à midi. Le commissaire de la commune nous donna des billets de repas comme d'usage. Le mien était adressé à un vieil avare s'appelant Michel Bingue, que je trouvai sous la main du *zwiker*, c'est-à-dire de l'homme coupant la barbe de près avec des ciseaux plats, car il est défendu aux juifs rabbiniques de se raser avec un rasoir.

Digitized by Google

Cet homme en voyant le billet, au lieu de me recevoir convenablement, m'accabla d'injures, m'appelant, gueux ! vagabond ! mendiant ! et me menaça finalement d'un coup de pied. — Maudit soit le méchant, lui criai-je en hébreu, trois fois maudit soit le méchant et celui qui ferme sa main à l'étranger, au pauvre ! Je n'eus pas prononcé la dernière parole qu'il fut frappé d'apoplexie.

Certes, ce fut une simple coïncidence. Cet homme cataleptique et en frénésie était malade depuis longtemps : ses expectorations mêmes étaient un symptôme, un commencement de crise ; mais enfin le fait eut du retentissement et ce fut le chef de la douane, un israélite progressiste, qui m'offrit les repas sacrés du samedi.

Il avait un fils de mon âge. Pendant le dîner, il me fit des questions. Ma hardiesse de voyager seul l'étonna. — Qu'espères-tu, mon garçon, à Metz ? — Trouver des maîtres ès-Talmud et des professeurs français. — Et après ? — Après, je deviendrai rabbin et glorifierai le Dieu d'Israël. — La belle chose que d'être rabbin ! Tu ferais bien mieux de te faire médecin. Je vais te donner une recommandation pour mon frère qui est médecin à Metz. — Je vous remercie. Je sais ce que cela veut dire. Renier ma religion pour la fortune, courir après la gloire des hommes, aux dépens de la gloire de Dieu ! jamais !

Il regarda sa jeune et jolie femme. Celle-ci, juive orthodoxe, se leva et imprima deux baisers de nourrice sur mes lèvres. Le lendemain elle me donna 2 francs de viatique, en me disant : Persévère, mon fils. Heureuse la mère qui t'a porté dans ses entrailles !

Nous arrivâmes à Metz dix jours après notre départ.

Je n'aimais pas mon jeune compagnon de voyage, pour plusieurs raisons.

D'abord, grand comme une perche à houblon, il évitait toute discussion savante, puis il se figurait qu'il n'avait qu'à

Digitized by Google

apparaître pour lever toutes les difficultés. A côté de lui j'avais l'air d'un caniche montrant ses dents. Partout où j'allais avec ce grand dadais nous étions mal reçus. A Metz, on nous faisait visage de bois.

Le rabbin nous disait qu'il ne tenait plus de cours talmudiques gratuitement ; le commissaire était aux regrets de nous apprendre qu'à Metz ce n'était plus la mode de donner des *journées* aux étudiants.

Il appelait cela un progrès; bref, au bout de huit jours, mon grand flandrin me dit : « Petit, nous allons à Nancy. » La vérité est que son père aimait mieux mendier que chercher des professeurs pour son fils.

Nous étions logés rue de l'Arsenal, n° 100, chez madame Hitzelé, à raison de 4 sous par nuit, et couchés par trois avec d'autres voyageurs, que nous ne connaissions pas et qui ne nous connaissaient pas davantage.

Un matin donc, je me dis : Ma mère m'a bien recommandé de ne pas quitter ce vieux, mais puisque je l'ai quitté en route (et bien m'en a pris), pourquoi ne ferais-je pas mon affaire tout seul ?

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je m'habille, je prends mes papiers et me rends auprès du rabbin qui s'appelait, je crois, Guguenheim. — Maître, lui dis-je, faites-moi des questions.

Il me regarda avec stupéfaction. — N'es-tu pas le suivant d'un grand *Bachor* (étudiant) qui est venu se présenter ? — Oui, mais il ne sait rien, tout grand qu'il est. Il ne sait seulement pas l'hébreu. Examinez-moi, présentez-moi un chapitre du Talmud dans tout le *schass* (les vingt-quatre volumes), je vous l'expliquerai séance tenante. D'ailleurs, voici le titre de rabbin que j'ai eu à douze ans.

Le rabbin souriant, atteignit lui-même un grand in-folio, l'ouvrit au hasard et me pria d'y lire à haute voix quelques lignes et de les traduire, ce que je fis à l'instant.

— C'est bien, me dit-il, toi, tu es un *Harib* (esprit sa-

Digitized by Google

gace.) Tiens, voici la liste de sept notables de Metz, présente-toi de ma part. Ils te donneront tes dîners. Pour le reste, nous verrons. Ne te rebute pas si l'on te refuse. Ce n'est plus guère la mode en France, cela ne se trouve plus qu'en Allemagne.

Sur sept, deux seulement m'accordèrent un dîner par semaine. L'un s'appelait Jéchiel Paris (j'ai conservé ces noms), l'autre Lambert.

Je retournai auprès du rabbin. Il me dit : — Il faut que je te donne un écrit, on ne te croit pas, tu es trop petit. — Les arbres d'espaliers sont petits, lui répondis-je. Il fronça les sourcils.

Je venais de dire une grosse sottise, car lui était grand, très-grand même. — *Assès Ponim*, dit-il. Cela veut dire, *visage d'acier*.

Je m'en allai avec ma courte honte, en récitant le proverbe de Salomon : Un sot qui se tait passe pour un sage (Evil machrisch Hakam yehajeb.) Il sourit malgré lui. Mais dès lors il m'abandonna. J'avais oublié de suivre la maxime de ma mère. Tout cela me fit sentir les difficultés de rester à Metz. Mes compagnons voulaient partir : — Allez vous-en, leur dis-je, moi je reste.

Le lendemain, j'assistai au cours talmudique de ce rabbin.

En dix minutes, je m'aperçus qu'il n'était pas à la hauteur de Rabbi Aron.

Pourtant, comme de temps à autre il expliquait en mauvais français ce que mon rabbi disait en mauvais allemand, cela me parut drôle.

Je savais maintenant d'où venait la décadence de l'académie talmudique de Metz. Il y avait bien une vingtaine d'élèves, mais pas un professeur de renom. Durant trois semaines je me retournai en tout sens dans la ville de la Moselle, pendant que mon vieux compagnon exploitait les villages d'alentour.

Digitized by Google

Je venais d'écrire à mes parents que je ne comptais pas rester et pourtant je m'étais soumis à de rudes épreuves, dans l'intention d'achever mes études de français. Je suivais les cours talmudiques, avec plusieurs autres étudiants internes et payants. J'allais au marché acheter des fruits pour eux. Le soir, je faisais leur cuisine. Le matin, avant le cours, me rendant dans le logis de plusieurs élèves de Verdun, de Blamont, je cirais leurs bottes, je brossais leurs habits, espérant me rendre agréable, indispensable.

J'avais trouvé trois *journées*, non sans peine. Mes 25 francs d'économie étaient dépensés en habillements et en livres, mes 50 francs venaient de m'être volés avec le pantalon dans lequel ils étaient cousus. Je comptais pour subvenir aux autres frais donner des leçons d'hébreu, raser avec des ciseaux, ou bien encore faire fonction de chantre. Rien ne mordait!

Plus tard, pendant vingt ans, *l'école rabbinique*, actuellement à Paris, se tenait dans cette ville, mais les juifs éclairés ne se préoccupaient, ni de l'instruction de la jeunesse, ni des cérémonies du culte.

D'aucuns d'entre eux, réputés pour leur science, venaient de se convertir au catholicisme. Tels furent l'abbé Drach, l'abbé Koschler et M. Lipman, fils du rabbin de Saverne que j'ai connu plus tard. Indifférence d'un côté, insouciance et ignorance de l'autre, tel fut et tel est encore l'état de la commune juive de Metz.

Digitized by Google

III

Je passais mon temps dans une irrésolution poignante, ne sachant à quel saint me vouer, lorsqu'un événement imprévu donna au grand rabbin — grand de taille — l'occasion de se défaire de moi.

Notez bien que de vingt notables qu'il m'avait signalés, trois seulement m'avaient promis un dîner par semaine, tandis que mon père avait tous les jours un *Bachor* à sa table.

Avant de partir, ma mère m'avait fait faire une jaquette grise avec des boutons de métal ronds et blancs à la hussarde ; avec cela, un gilet rayé et un pantalon de velours de Manchester. Ce fut mon habit de sabath.

Dans cet habit était mon portefeuille contenant mon passe-port, mon *haber*, un certificat de mon bon Heiser et une lettre en caractères hébraïques de ma mère. Un samedi matin donc, me promenant dans le *Marché aux œufs* et songeant tristement à ma mauvaise fortune, un gros chien noir sauta sur moi en aboyant. Je poussai des cris lamentables, mais en allemand, tels que : *Zurück ! zurück !* (arrière, arrière) ; mais le chien, un pur gaulois, agacé, il paraît, par mes cris tudesques, loin de me lâcher, s'acharna sur ma jaquette et la mit en lambeaux.

J'avais été mordu par un chien à l'âge de douze ans. Je me rappelai l'inquiétude de mon père. En me voyant poursuivi

Digitized by Google

par cette bête noire, à la gueule de feu, je fus pris d'une frayeur frénétique et, sautant par dessus les paniers d'œufs, les bouleversant les uns sur les autres, poussant des hurlements de bête féroce, renversant tout ce qui se trouvait sur mon passage, poursuivi toujours par le cerbère noir, je tombai les deux bras en avant dans la devanture d'un coiffeur! Glaces, figures de cire, porte et fenêtre, tout fut brisé en mille morceaux.

Les débris de verre m'avaient ensanglanté le visage, déchiré les mains, et quand on vint me relever, je gisais sans connaissance, crotté, déguenillé, sans souliers, la figure livide, le corps tacheté de sang, depuis la tête jusqu'aux pieds. Qu'étais-je devenu?

Qu'était devenu cet horrible chien? Je ne le sais, je ne l'ai jamais su. Je m'éveillai au milieu d'un beau salon au premier étage, entouré de trois prêtres en soutane noire et d'une belle châtelaine aux mains blanches et satinées.

Un de ces prêtres lisait mes papiers. Un autre lui faisait des signes. La dame tour à tour essuyait le sang coulant de mes blessures (j'en ai gardé une forte cicatrice au menton), et mettait des compresses sur mon front. On apporta un fer rouge — on croyait que j'étais mordu. — A la vue de cet instrument, je bondis comme un lionceau, en m'écriant : « Pas mordu, pas mordu ! »

Ma ferme volonté et les prières de la dame firent éloigner le fer.

Que s'est-il passé pendant cette demi-heure d'évanouissement et de transport du rez-de-chaussée au premier, dont je n'ai pas la moindre souvenance?

D'où sortaient ces trois prêtres? Que signifiaient leurs signes et leur contenance? Pourquoi ces prévenances, ces soins, ces tendresses, pour un misérable petit juif? Je ne le sais.

Le rabbin avait beau me dire, quinze jours après l'évé-

Digitized by Google

nement, que j'avais été converti *in extremis*, qu'il fallait m'en aller, je n'en croyais rien. Ce que je sais, le voici :

Madame de Caulat, ainsi on l'appelait, était une dame de charité. Au moment de mon accident, trois prêtres se trouvaient chez elle. Ils accoururent par curiosité.

Il paraît que l'on meurt très-bien de frayeur, surtout de la frayeur d'être mordu par un chien. On avait toutes les peines possibles pour me rappeler à la vie.

Pendant qu'un prêtre visitait mes papiers, madame de Caulat me fit transporter au premier chez elle. Là, je fus pris d'une nouvelle défaillance très-longue, et comme l'on m'aspergeait d'eau vinaigrée, il est possible qu'un des prêtres ait prononcé la formule du baptême, d'autant qu'il pouvait craindre sérieusement que je ne reprisse pas mes sens. Peu importe. Je n'étais pas à l'âge du Mortara.

J'avais bec et ongles. J'ai su me défendre à dix ans contre le pasteur de Hatten ; à plus forte raison, à treize ans et demi. Ce n'en fut pas moins pour moi une crise intellectuelle capitale. Qui sait? Où ne serais-je pas allé, si j'avais écouté madame de Caulat!

A peine remis, pansé, on m'apporta du linge, des habits, puis l'on me fit asseoir à la table de madame de Caulat. Je refusai toute nourriture. — Pourquoi ne manges-tu pas, mon enfant? demanda la dame.

— Parce qu'en qualité de juif, je ne mange pas de viande chrétienne.

Elle sourit.

— Qu'appelles-tu viande chrétienne?

— De la viande abattue à coups de maillet, non saignée, de la viande non visitée, de la viande non dessalée. Moïse a dit : « Le sang est l'âme de la bête, tu ne mangeras pas de sang. »

—Crois-tu que ceux qui se nourrissent de cette viande et de ce sang ne valent pas ceux qui n'en mangent pas?

Digitized by Google

— Ils sont plus méchants. A preuve qu'ils nous poursuivent, qu'ils nous injurient, qu'ils nous frappent.

Madame de Caulat fit un signe au prêtre attablé avec nous, puis, poursuivant, elle dit :

— Ainsi, tu ne voudrais pas être chrétien?

— Pas pour tout l'or du monde.

— Tu te crois donc quelque chose de supérieur?

— Certainement, puisque je n'adore que le Dieu *Un*, le Dieu invisible, tandis que vous adorez un homme.

— Dieu ne peut-il pas tout faire, me dit le prêtre en allemand, ne peut-il pas se faire homme quand il lui plaira, pour le bien de ses enfants?

— En ce cas, pourquoi dit-il à Moïse : « Tu n'adoreras ni figure d'homme, d'astre, ni de bête. » S'il s'était fait homme, lui, qui sait tout d'avance, il n'aurait certes pas dit cela à Moïse!

La conversation fut interrompue. Il y eut un long conciliabule entre les prêtres et ma protectrice. Madame de Caulat, qui était veuve, savait l'allemand. Elle pouvait avoir quarante ans. Elle était vêtue d'une robe noire, rehaussée par des manchettes et une collerette blanches.

J'ai déjà dit qu'elle avait des mains fines et soyeuses. Je n'en avais point encore vu de pareilles. Elle me laissa l'alternative, ou de partir ou de rester avec elle jusqu'après la guérison de mes blessures. Je lui répondis que, touché de ses bontés, je ne demandais qu'à écrire à ma mère, lui dire que je n'avais jamais connu une chrétienne si bonne, si belle, si charitable.

— Alors, dit-elle, reste avec moi, jusqu'à ce que tu sois guéri.

J'avais une blessure au front, un trou au menton et une déchirure à la jambe. J'y consentis, sous la promesse qu'on irait le dire rue de l'Arsenal.

Le soir, après m'avoir fait coucher dans un lit comme je

Digitized by Google

n'en avais jamais vu, madame de Caulat vint, m'embrassant sur le front, me questionner sur mon enfance, sur l'état de fortune de mes parents. Je lui racontai tout.

Lui ayant dit que j'avais chanté dans la rue, elle me répondit :

— Puisque tu as une belle voix, je te conduirai dans un endroit où des enfants comme toi chantent. Tu chanteras avec eux. On t'apprendra la musique.

Elle revint me voir dans la nuit, s'informer de ma santé.

— Mon petit Alexandre, me dit-elle, je suis riche. Si je t'adoptais pour mon fils, le voudrais-tu ? Je n'ai plus d'enfants. J'ai eu un fils comme toi, Dieu me l'a ôté. Veux-tu le remplacer ?

— Je veux bien, lui dis-je en l'embrassant, je vous aimerai comme ma mère.

— Il ne s'agit plus de ta mère, me dit-elle doucement ; c'est moi qui serai ta mère. Il faudrait renoncer à tes parents qui t'oublieront bien vite, puisqu'ils t'ont envoyé tout seul dans ce vaste monde. Ils ne t'aiment pas.

— Oh ! ma mère m'aime plus que la prunelle de son œil. Elle me bat souvent, mais c'est pour mon bien, car je bats mes sœurs et lui désobéis.

— Tu oublieras tout cela. On ne te dira plus *juif, juif, hep, hep*, tu seras mon fils, tu seras catholique. Tu chanteras dans l'église la gloire de Dieu. Jésus était juif. Saint Paul était juif.

— Je ne connais pas cet homme, lui répondis-je, mais Jésus que je connais, était un mauvais juif, puisque nous souffrons par lui !

— Tu blasphèmes, mon enfant, me dit-elle, en mettant ses belles mains sur ma bouche. C'est par sa grâce que tu es venu ici. Jésus t'aime. Il t'appelle, il te veut. Il aime les enfants, il veut sauver ton âme. Mon chéri, demain

Digitized by Google

je te conduirai à la cathédrale, tu deviendras la gloire de Jésus !

Elle poursuivit longtemps encore ses discours, doux comme du miel.

Je dormais.

Le lendemain je m'éveillai, ma tête dans les bras de cette excellente femme, pansant de nouveau mes blessures.

Grande rumeur à la rue de l'Arsenal. Le père de Jochanon, revenu de ses explorations avec son fils, me demanda à cor et à cris. Il avait promis à ma mère de ne point me laisser sans son fils et de ne point retourner sans moi.

Or, il était décidé à quitter Metz pour aller à Nancy. Il ne s'effraya pourtant pas de mon absence, habitué qu'il était à mes escapades.

Pendant la journée je vis un grand personnage ; je crois que ce fut l'évêque, mais je n'en suis pas sûr. Il me prouva comme un et un font deux que Jésus était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Que ne m'a-t-il convaincu !

On se demandera peut-être comment il se peut qu'un pauvre petit juif, de treize ans et demi, vagabond, en haillons, sans feu ni lieu, puisse un instant hésiter à troquer ses guenilles contre un habit de velours, et ses *journées* de misère contre des festins de Balthazar? Parfois depuis je me suis fait la même question.

Mais à l'âge de treize ans, on m'aurait promis le trône de France, je n'eusse point hésité un instant ! Ce n'est pas moi qui alors aurais dit : « *Paris vaut une messe.* » Cet âge est sans pitié.

Après Jehovah, que j'eusse peut-être un peu négligé à la longue, l'idée de causer la mort de ma mère (et elle en serait morte) m'a toujours fait reculer d'épouvante et d'angoisse.

Vers le soir, madame de Caulat me dit : — Puisque tu ne

Digitized by Google

veux pas rester de bonne grâce, on va te rendre ta liberté. Où comptes-tu aller ?

— A Verdun, à Nancy, à Paris ! répondis-je.

— Non, mon enfant, me dit-elle. Ne va pas en France. A Paris ils feront de toi un chanteur, un saltimbanque. Puisque tu sais déjà l'hébreu, tâche d'aller en Allemagne, à Francfort, où il y a beaucoup de juifs et une grande école gratuite.

— Je devais y aller, lui répondis-je, mais mon père veut que j'apprenne avant tout le français.

— Va, mon enfant, dit-elle. Un jour tu regretteras de n'être pas resté avec moi.

Il y avait un va-et-vient continuel dans la maison. L'antichambre ne désemplissait pas de prêtres.

Évidemment on me cherchait.

— Que diras-tu, me demanda madame de Caulat quand tu retourneras à la rue de l'Arsenal?

— Je dirai que j'étais tombé mort et qu'une dame charitable m'a sauvé la vie. Jamais je ne vous oublierai.

— Veux-tu écrire à ta mère ?

— Oui.

On me donna du papier et j'écrivis ce que je venais de dire.

— Tu es un brave et gentil garçon, me dit alors cette femme, je vais te rendre à ta mère qui a raison de t'aimer. Reste encore chez nous jusqu'à ce que tu sois guéri. On fera dire à la rue de l'Arsenal où tu es.

— Je passerai ma vie avec vous, si vous le voulez, mais à la condition de rester fidèle à ma religion et à ma mère.

Je fus alors transporté dans une espèce de maison de santé. Mais à peine y étais-je que l'on vint me réclamer.

Il paraît qu'il était question d'un procès de détournement. On m'ôta les habits que madame de Caulat m'avait donnés,

Digitized by Google

on me remit ma jaquette grise déchiquetée, mon pantalon frangé, et l'on me conduisit rue de l'Arsenal.

Je n'étais point guéri, mais peu importait à ces gens. On me fit mille questions: As-tu été *geschmatt* (baptisé) ? Où as-tu passé les deux nuits ? A tout cela je n'ai eu qu'une réponse : J'avais été poursuivi par un chien, je m'étais évanoui, une brave et noble dame m'avait secouru !

Enfin le rabbin, *grand*, me fit venir et me dit : « Tu as été un sujet de scandale, tu ne peux pas rester ici. Il faut que tu quittes Metz. D'ailleurs, ton protecteur se rend à Nancy. »

Quelle différence de langage entre cet homme long et laid et la petite gentille dame en manchettes! J'espérais toujours rester à Metz, lorsque huit jours plus tard, à moitié guéri, on m'ordonna de quitter subitement la ville à quatre heures du soir.

Que s'est-il passé, pour qu'on me fît partir soudainement? Car le matin, j'avais encore suivi le cours du Rabbi. Je l'ignore.

Ce que je sais, c'est que ce rabbin, m'ayant pris en aversion, avait ordonné mon expulsion de l'école, disant en hébreu (1) dans un édit : « que l'air sortant de ma bouche était dangereux pour les autres élèves. »

C'est ainsi que juge l'ignorance, le fanatisme. Ce n'est pas lui, malgré sa taille, qui aurait résisté aux tentations de madame de Caulat! Pareille chose m'est arrivée dix années plus tard. Pendant que les juifs orthodoxes de Francfort allaient de maison en maison pour me faire ôter mes leçons, mon pain quotidien, je résistais au sénateur Cœster, qui voulait faire de moi un pasteur protestant, en me promettant monts et merveilles.

---

(1) « Hebel hajozé mitoch Pihou. »

Digitized by Google

Faut-il ajouter que madame de Caulat m'avait remplacé les 50 francs de ma mère qui me furent volés, 100, rue de l'Arsenal, en me disant :

— Mon fils, quand tu seras plus grand, tu regretteras de m'avoir quittée.

Que de fois j'ai pensé à elle, que de fois j'ai béni sa mémoire!

Mais je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle est devenue. Il est possible aussi que je me trompe sur son nom. On disait madame de Caulat, peut-être cela s'écrivait-il *Colat*, ou *Kaula*, car son mari était allemand.

IV

Nous voici en route pour Pont-à-Mousson, par une pluie battante, par un froid humide et pénétrant, mes compagnons aussi tristes que moi et ne m'adressant presque pas la parole, moi récapitulant mes aventures de Metz et essuyant mes larmes de ma manche, en songeant à cette bonne madame de Caulat et en la regrettant.

Il était onze heures du soir quand nous arrivâmes à Pont-à-Mousson. Il pleuvait des barres de fer.

Je me rappelle qu'il y a des arcades comme à Strasbourg. Mon vieux guide demanda aux rares passants l'adresse d'un certain Salomon, boucher.

On nous y conduisit. Ce respectable coreligionnaire était couché. On parlementa à la croisée, toujours sous la pluie.

Digitized by Google

Pris de compassion, apprenant que nous étions de futurs rabbins, Salomon, en s'habillant, appela une petite fille de quatorze ans, qui, à peine vêtue, arriva comme une fée, alluma en un clin d'œil un feu de sarments dans l'âtre (la cuisine servait de salle à manger), et nous fit en très-peu de temps une excellente soupe qui nous réchauffa l'âme et le corps. Nous étions transis.

Jochanon grelottait et pleurait. Moi, tout en réchauffant mon pantalon, ma camisole et mon paquet trempé, j'essayai un petit brin de causerie avec la petite Salomon. Je me la rappelle parfaitement. On se rappelle toujours ce qu'on a admiré dans la jeunesse.

Elle était blonde, blême de figure, tout à fait une enfant, bien qu'elle m'eût dit avoir six mois de plus que moi. Elle s'informa du but de notre voyage, demanda des nouvelles de ma mère et de mes sœurs, qu'elle n'avait jamais vues, et regrettait de ne pas savoir parler allemand, bien qu'elle le comprit. Elle nous raconta qu'elle avait perdu un frère bien-aimé, plus âgé qu'elle, mort à l'âge de treize ans.

Un seul trait fera connaître cet ange de jeune fille. En me couchant, j'avais laissé mon pantalon déchiré pour le sécher, à côté des cendres chaudes de l'âtre.

Le lendemain, en me levant à sept heures et partant à la pointe du jour, mon pantalon était raccommodé autant que faire se pouvait. La petite fille avait passé la nuit pour le rapiécer. Je ne l'ai plus revue le matin. Elle dormait, et le père nous empêcha de la réveiller.

Il ne nous prit rien pour le souper, ni pour le gîte. Mille fois, j'ai demandé des nouvelles de la fille de Salomon, boucher de Pont-à-Mousson, mais toujours en vain. Que de fois je l'ai bénie, que de fois, dans ma prière, j'ai mêlé son nom à celui de nos saintes femmes ! Où qu'elle soit, qu'elle reçoive l'expression de ma profonde reconnaissance. Je n'ai jamais su son nom, mais je n'ai jamais

Digitized by Google

songé à elle sans verser une larme d'attendrissement et de gratitude.

Ce fut bien autre chose à Nancy. A Metz, on nous avait fait visage de bois; à Nancy, nous ne rencontrâmes que des visages de pierre.

Le rabbin, également grand — défiez-vous des grands, ils vous donnent de l'eau bénite de cour, ne sont fidèles ni en amour, ni en amitié, et leur caractère n'est jamais à la hauteur de leur talent, — le rabbin donc qui s'appelait également Guguenheim, comme celui de Metz, nous reçut comme on ne reçoit pas des mendiants.

Il nous dit que depuis longtemps les habitants de Nancy ne donnaient plus de *journées* aux étudiants talmudistes. Il nous fit entendre très-poliment que lui-même ne tenait plus de cours gratuit.

Tels chrétiens, tels juifs. Nancy est une ville froide. Les escaliers y sont en pierre; observation que je fis alors avec chagrin, car je n'aime point les escaliers en pierre. Plusieurs rues sont montueuses, du moins celles où demeuraient alors les juifs, et les habitants vous ont un air dédaigneux et morgueux. Ils ont tous les vices de l'aristocratie, sans en avoir les vertus.

Mes compagnons lâchèrent pied au huitième jour et après avoir vagabondé aux environs, ils me proposèrent de retourner avec eux en Alsace. Je n'étais pas homme à renoncer si vite à un projet conçu, d'autant moins que je considérais comme une espèce de honte de revenir, au bout de deux mois, sans avoir vaincu les obstacles qui s'opposaient à mes études en France. Dès mon enfance j'avais l'habitude d'aborder tous les gens accorts et avenants que je rencontrais dans mon chemin, et de leur faire des questions. De cette manière je m'instruisais de tout et sur tout. Mon père, du reste, grand causeur, excellent conteur, restait des heures entières à jaser avec des paysannes, et c'est en

Digitized by Google

causant qu'il faisait ses affaires les plus importantes. Il avait l'habitude de dire qu'il faut entrer par la porte de derrière pour sortir par la porte do devant. Je résolus donc de sonder le terrain moi-même et de ne quitter Nancy que forcé par la nécessité.

Ce qui m'y plaisait le plus, c'était de ne plus entendre un mot d'allemand. Les juifs même parlaient français, tandis qu'à Metz ils parlaient encore un patois allemand. Derrière la maison où je logeais (encore un escalier de pierre) était un petit marché.

Une vieille femme toute parcheminée qui vendait du raisin sur un éventaire me prit en affection. Je lui contais mes soucis et mes peines ; elle me donnait des conseils et des raisins.

Connaissant tous les juifs de Nancy, elle m'indiquait le nom et la demeure des plus riches et des plus bienfaisants. Je résolus donc de retourner, comme à Metz, seul chez le rabbin et de me soumettre à un examen.

A peine m'écouta-t-il. « Avant tout, mon garçon, me dit-il, il faudrait que tes *journées* fussent assurées et je sais par expérience que c'est impossible à Nancy. Cela ne se trouve plus qu'à Mayence et qu'à Francfort, où les juifs ont leur académie à part. Ici les riches ne tiennent nullement à élever des talmudistes, et quant aux pauvres, ils n'en ont ni les moyens, ni la foi. Moi-même, je ne fais plus de cours depuis dix ans. Je n'ai que dix élèves, mes fils et quelques fils de parents. A quoi bon alors t'examiner? Tu n'as pas, à ce qu'il paraît, assez de fortune pour pouvoir rester ici. »

Là-dessus ce monsieur se mit à table sans m'inviter, ce que jamais Rabbi Aron n'eût fait à personne, pas même à un bûcheron.

Je me le tins pour dit et dès lors je n'ai plus jamais mis le pied dans la maison de cet homme. A la synagogue, je pas-

Digitized by Google

sais devant lui sans le saluer, ce qui lui était bien égal. En le quittant, je fis de tristes réflexions sur le temps et sur moi-même. Ils sont tous *Neumodisch* (cela veut dire *à la nouvelle mode*), me dis-je. Ne plus pouvoir rien apprendre sans être riche : voilà leur progrès !

Arrivé au marché, où siégeait ma vieille catholique, et me sentant d'une tristesse à périr, j'éclatai en sanglots. Elle me demanda la cause de ma douleur, elle essuya mes larmes du revers de son tablier. Puis, elle m'indiqua la maison d'un riche juif orthodoxe demeurant hors de la ville.

Je crois qu'il s'appelait Goudschaux, mais je n'en suis pas sûr.

Elle fit plus, cette brave chrétienne, elle m'accompagna jusqu'à la grille du jardin. En entrant, je fus mal reçu par le chien de la maison. Mauvais signe. Telle bête, telle maison. Enfin, je fus introduit.

Mais, au lieu de me laisser parvenir jusqu'au maître, on me donna de sa part, pour m'expédier, une pièce de deux francs. « Dites-lui, répondis-je, que c'est un *Bachor*, et non un mendiant, qui désire lui parler. »

Enfin, au bout de deux heures d'attente, et grâce à ma ténacité, on m'introduisit dans le cabinet où un homme à cheveux blancs faisait son courrier.

— D'où viens-tu, mon garçon? J'exhibai mes papiers, j'exposai mes désirs de me perfectionner dans l'étude du Talmud et du français.

— Cela n'est pas possible à Nancy, me dit-il, à moins que les parents ne payent les professeurs. Quant aux dîners, à la longue, on les trouverait encore.

— M'en promettez-vous un vous-même?

— Mon garçon, c'est impossible, à moins de manger avec les domestiques, et cela est contraire à mes principes. J'aimerais encore mieux, après des informations plus amples sur toi, te payer un dîner dans une gargote juive.

Digitized by Google

— J'accepte avec reconnaissance, m'écriai-je.

— Comme tu y vas ! J'ai dit, après informations. Je vais en parler au rabbin. Nous verrons.

— *Schmués !* me dis-je, en m'en allant. (Ce mot veut dire en hébreu : de l'eau bénite de cour.) Le rabbin a raison. On ne veut plus d'étudiants juifs.

En arrivant à la grille, quel fut mon étonnement, ma surprise, de voir la vieille femme qui m'attendait. Je lui sautai au cou, en lui disant : — Ma mère a eu bien raison de me dire de ne m'adresser qu'aux femmes. Elles seules sont bonnes !

— Tu as un cœur de jeune fille, mon garçon. Tu seras très-heureux ou très-malheureux !

Grâce à cette amie providentielle, je n'ai consenti à quitter cette ville qu'à la dernière extrémité, après avoir épuisé toutes les tentatives et après avoir perdu ma protectrice.

Jamais je ne m'endormis qu'après avoir creusé, inventé un nouveau moyen, un nouveau plan. J'avais trouvé un petit rabbin pour mes études talmudiques. La marchande de raisins m'avait indiqué un professeur de français, un jeune juif de dix-huit ans, auquel je devais, en échange, enseigner l'hébreu. Tout allait bien. Il ne me manquait que les *journées*, de plus, l'argent pour me loger et m'habiller. J'écrivis à mes parents. Pour rien au monde je n'eusse quitté Nancy, avant d'avoir reçu une réponse de ma mère.

Cette réponse enfin arriva. Elle me dit en termes laconiques, que mon père, dans l'état actuel de ses affaires, ne pourrait tout au plus que faire un sacrifice de 100 francs.

100 francs pour me nourrir, me loger et m'habiller pendant douze mois ! J'avais beau me résoudre à faire des économies, à ne manger que du pain, du café, du fromage et des concombres (ce fut là ma nourriture exclusive à Nancy), je n'y arrivais pas. La saison des raisins ne pouvait pas durer toujours. Cette femme d'ailleurs était

Digitized by Google

trop pauvre elle-même pour que je pusse continuer d'accepter d'elle du fruit sans payement !

De plus, la juive chez laquelle je logeais sachant qu'une catholique me voulait du bien, grommelait de temps en temps des paroles de reproche, en m'avertissant que cela pourrait bien être une jésuite.

Enfin, un beau matin, le père de Jochanon revenu à Nancy, me déclara qu'il allait retourner en Alsace, par Dieuze et que, vu la promesse donnée à ma mère, il ne s'en irait pas sans moi. Je lui sus gré de cet attachement à ma mère et, de guerre *las*, découragé, désolé, je partis avec lui.

Une des raisons de mon brusque départ, ce fut de n'avoir plus revu ma bienfaitrice depuis trois jours. Cent fois par jour, j'allais au marché, elle n'y était plus. Je m'informais auprès des autres, nulle d'elles ne put ou ne voulut me dire la cause de cette absence.

A la demande de m'indiquer son adresse, on haussa les épaules. Une ou deux d'entre elles me rembarrèrent, en me disant qu'un petit juif n'y avait rien à faire et que je ferais mieux de passer mon chemin de damné.

Autant d'êtres humains, autant d'abîmes insondables ! Enfin le troisième jour, une petite fille me dit qu'elle était morte et enterrée.

Ce fut le coup de grâce. Rien ne me retenait plus dans cette froide, inhospitalière et maudite ville. Je n'ai aucun bon souvenir de mon séjour à Nancy, sinon que j'y ai admiré avec envie la manière de parler des femmes.

Certes, j'eusse perdu bien vite mon accent, si ma vieille vendeuse de raisin n'avait pas disparu du marché aux fruits, derrière la rue montueuse où demeuraient les juifs d'alors, et *auxquels je ne dois pas un seul bienfait.*

Digitized by Google

V

Nous ne nous arrêtâmes que dans des endroits où habitaient des juifs. Notre première étape était un village qui s'appelle Chambré ou Chambray. Vu la saison, on y avait de la boue jusqu'aux genoux.

Ce fut un jeudi soir, car je me fis donner un billet de sabath et de vendredi soir pour le lendemain, chez le chantre. Ni à Metz, ni à Nancy je ne pus profiter de ma voix.

Trottant la journée dans la boue et couchant la nuit sur la dure ou sur une paillasse vermoulue, je fus pris d'une demi-extinction de voix, jusqu'au jour de notre départ de Nancy. Ma foi, malgré le chagrin de quitter cette sans-cœur de ville, je ne faisais que chanter à tue-tête pendant la route, au grand plaisir du vieux père de Jochanon, heureux de me revoir gai et joyeux.

— Ah bah ! m'écriai-je, nous sommes jeunes. Au diable les soucis, les pleurs et les têtes penchées ! Et de gambader et de faire le moulinet avec mon bâton et de chanter à gorge déployée.

Je dis à mon *hasan* : — Demain, si vous voulez, je vous accompagnerai dans la synagogue un *Lechododi*, j'en connais un tout battant neuf. Et le chantre de me faire répéter mon nouvel air qui lui parut un chef-d'œuvre. — Tu ne quitteras pas le village, me dit-il, avant que je sache ce *Lechododi* par cœur ! (car il ne savait pas un mot de musique chiffrée ; ni moi non plus).

Digitized by Google

Nous voilà donc enfermés depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures du soir, fredonnant, chantonnant et ânonnant le nouveau chant de bienvenue au sabath.

Ce chantre avait une femme rousse et un père aveugle. Vendredi soir, je fus présenté à la juiverie de Chambré par le hasan. Nous lui donnâmes la primeur de mon Lechododi que j'accompagnai avec mille fioritures, bonds, sauts et cris de tout genre, de vrais tours de force.

A cet âge, l'impossible était inconnu à ma voix. Je montais par dessus tous les instruments et faisais des roulades à faire pâmer un rossignol. J'eus un succès mirobolant. On me promit, séance tenante, un habillement neuf.

Avant le dîner, pendant que la femme s'occupait dehors à étaler le poisson de rigueur, le vieil aveugle m'appela et me dit :

— Mon enfant, tu parais un brave garçon. Je veux que tu sois content chez moi, car tout ici m'appartient. Mon fils n'a rien à lui, sauf une méchante femme, qu'il a épousée malgré moi, une mange-tout qui fait des gâteaux pour elle seule, dont elle ne me donne jamais rien, ni à son bêta de mari non plus, et qui n'ose pas souffler devant elle. Voici ce que tu feras :

Tu tâcheras de jeter un coup d'œil dans l'armoire là-bas et tu me diras s'il y a des *flaetlich* (tartes à la crème, aux pommes et à l'oignon.) Il y a pour sûr du *kuguelhopf*. Elle ne t'en donnera pas sans moi. Demain, je te remettrai ma clef et, quand la rousse sera sortie, nous mangerons ensemble les meilleurs morceaux. En attendant, atteins-moi le vin là-haut et bois un coup. Cela te va-t-il?

— Entendu, mon vieux.

— Ne crains rien. Comme tu sais chanter, mon fils te laissera tout faire. Son vieux répertoire est usé, sais-tu encore de nouveaux airs?

— Oui, un *Kadisch*, un *Enkalohénu*.

Digitized by Google

— En ce cas, reste ici tout l'hiver, nous aurons du gâteau en veux-tu en voilà, et du vin à discrétion. C'est moi qui paye tout, c'est la rousse qui mange tout. Elle mange ma fortune en *tartes*, elle n'en donne jamais à âme qui vive. Elle profite de ma cécité et de mon malheur. J'ai beau flairer de loin les gâteaux tout frais et m'en remplir les narines, elle dit que je rêve. Son benêt de mari ne souffle mot et me laisse mourir de faim. Si tu veux rester ici, je te payerai, je te nourrirai, tu n'auras qu'une seule chose à faire : surveiller les gâteaux de la rousse, les compter et me le dire.

— Et les chipper, ajoutai-je.

— Oui, oui, répondit le vieux en se frottant les mains. C'est une *Mitzva* (un commandement de Dieu.) Honore la vieillesse, a dit Moïse, et tu vivras longtemps.

Le lendemain, en effet, au sortir de la prière où j'avais fait florès, la rousse étant allée chercher le café dans un four juif assez éloigné, et son mari étant occupé à recueillir les suffrages universels pour son nouveau *Lechododi*, je courus vers le vieux, puis le conduisant devant l'arche sacrée des gâteaux, et l'ayant ouverte, je vis ce pauvre affamé se jeter en véritable aveugle sur sa proie. En deux minutes, il avait fait main basse sur deux, trois, quatre tartes : une véritable razzia.

De temps en temps, il m'allongeait une tranche triangulaire (car tout cela était coupé sur le modèle des nouvelles maisons de Paris), que j'avalais comme l'autruche, c'est-à-dire sans mâcher. Allant encore plus vite que lui, ce dont il s'aperçut malgré sa cécité, il me dit : — On voit que tu chantes bien, mon gars, tu as un large gosier.

— Mon père, lui répondis-je, m'a toujours dit qu'il fallait que le gosier d'un homme fût de cuivre.

— O le digne père! s'écria-t-il. Tiens, voilà encore pour le cuivre.

Digitized by Google

Bref, quand la rousse rentra avec le café, il n'y avait plus de gâteaux, rien que des miettes.

A cette vue elle poussa des cris de panthère et se jeta furieuse sur le vieillard. Sans l'intervention du fils, elle aurait mis le pauvre aveugle en pièces.

Et moi de pouffer et de rire. Mais ma gaieté ne fut pas de longue durée. Car, abandonnant brusquement le vieux, repoussant son mari, elle se jeta sur moi. « Ah ! brigand ! gueux ! vaurien ! » Et pif et paf, de la main, du poignet, du manche à balai, m'arrachant les cheveux, me déchirant le pantalon, me pinçant, me fessant, me roulant.

Je n'osai d'abord pas me défendre, me sentant dans mon tort; mais voyant que la chose devenait sérieuse, qu'il ne s'agissait plus d'une simple correction, sentant même un coup de pied dans les reins, je fis un bond sur moi-même et me redressant comme un petit chat, puis, saisissant cette mégère par la tête, je lui arrachai le bonnet et m'accrochai à ses cheveux roux comme à un câble.

Surprise, elle perdit l'équilibre et tomba d'une manière très-indécente ! Alors seulement le mari jugea à propos d'intervenir. Il saisit une bûche et frappa à tort et à travers. Voyant le danger, je ne fis ni une ni deux et sautai par la fenêtre. J'étais bien battu, mais la chose me parut si drôle que je riais à me tordre.

Le mari, honteux, courut après moi et me promit de ne rien me faire si je voulais rentrer et me taire (car cette vilaine femme avait horriblement maltraité son père);

Ce que je fis. Cela n'a pas empêché la commune juive de savoir tout. La rousse d'ailleurs était connue. Je n'ai pourtant pas dîné chez elle.

On me donna un pantalon à la place du mien, et le lendemain, dès l'aube du jour, nous filâmes vers Dieuze. Le père de Jochanon, une bonne pâte d'homme, se fit répéter la scène pendant toute la route, riant comme un bienheureux.

Digitized by Google

J'avais bien deux ou trois bleus, mais j'avais donné un bon quart d'heure à un pauvre aveugle privé de gâteaux depuis six mois, j'avais décoiffé la rousse et l'avais vue les quatre fers en l'air. Vingt ans plus tard, j'ai rencontré son fils à la rédaction de la *Démocratie pacifique* et lui ai rendu quelques services d'ami. Depuis, il a fait fortune à la Bourse.

VI

Nous retournâmes à Saverne par Pfingstingen. Mon petit boiteux se trouvait encore sur la côte avec son orgue détraqué, mais je n'étais plus le même. Je n'eusse plus chanté avec lui dans les rues. Deux mois de voyage en France m'avaient complétement changé.

J'étais devenu un homme, maître de mes mouvements, sentant très-bien la responsabilité de ma liberté. Aussi, arrivé à Saverne, je dis à mon protecteur :

— Vous avez tenu la parole donnée à ma mère, je vous en serai toujours reconnaissant et je vous demande pardon des soucis et des chagrins que je vous ai causés. Mais je ne retournerai pas au village. A Marmoutier, m'a-t-on dit, se trouve une école française. Allez chez vous ; moi, j'irai à Marmoutier.

Puis, embrassant Jochanon, je fis mes adieux à ces braves gens et me dirigeai pédestrement vers Marmoutier, où, en effet, je trouvai un rabbin et un professeur, à raison de 50 francs par semestre.

Digitized by Google

En une heure j'avais mes journées. L'Alsace n'avait pas encore progressé autant que la Lorraine. On y donnait des dîners gratis à des jeunes gens préférant l'étude au négoce. Mon professeur de Talmud s'appelait Reb Jokef; mon professeur de français, M. Cahen. Tous deux étaient de Metz.

Le premier avait une petite femme contrefaite, mère de deux gros garçons et d'une jeune fille délicieuse, aujourd'hui la mère d'un de nos rabbins modernes les moins ignorants et les moins dénués de talent.

Reb Jokef était un talmudiste érudit, d'une piété exemplaire. Ses leçons, ses dissertations étaient chaleureuses. Il n'avait qu'un seul petit défaut : tous les jeudis, jour de marché, il se rendait à pied à Saverne, située à 1 lieue de Marmoutier et en revenait, soit en voiture, soit conduit par deux tuteurs, ou bien porté sur un brancard, ivre-mort.

Que de fois nous sommes allés à sa rencontre pour cacher son état et pour le ramener, tant bien que mal, soutenu par nos bras! Non pas que Reb Jokef ne convînt pas de ce défaut; tous les vendredis matins, il jurait par tous les anges des sept cieux que jamais, au grand jamais, on ne le verrait plus à Saverne (car à Marmoutier il ne *pleigeait* pas, ne buvant qu'à de rares occasions, à une noce, ou à une fête de circoncision), mais son serment, comme tous ceux des ivrognes, se noyait dans le vin tous les huit jours.

Sa pauvre femme le savait si bien qu'à chaque jurement, elle murmurait les mots *Muther Loch*. Cela veut dire, *je t'en délie*. Autrement Reb Jokef se serait rendu coupable d'autant de parjures.

Il me semble encore le voir dodeliner vers la route de Saverne, son tricorne penché sur la tête, tenant de ses deux mains ses deux bouts de barbe pointus, et regardant tour à tour la terre et le ciel, comme une oie quand vient la pluie.

Digitized by Google

A le voir dans cet état de doute et d'incertitude, on eût dit qu'il méditait un problème insoluble. Il s'en fallait. Il s'agissait tout simplement pour lui de décider, si le vin blanc de M. Goudchaux était meilleur que le vin rouge de M. Lévy; question qui ne fut jamais résolue dans son esprit, car il volait de l'un à l'autre comme un amant inconstant, et se l'ingurgitait, tour à tour, en chantonnant le vers du psalmiste : *Le vin réjouit le cœur de l'homme.*

Dès qu'il cessait de chanter et qu'il répétait les mots : *Yaïn Kaphrisine*, ce qui veut dire : *le vin est un délice*, il était tout à fait ivre ; dès lors aussi, il se mettait en route dans l'état d'un des curés de Courbet revenant de la conférence.

Ce fut toujours un spectacle navrant pour nous, car Marmoutier est un village fanatique.

Il y a une cathédrale et un couvent. Parfois les gamins du village le suivaient, en criant : Reb Jokef, où est ton tricorne? Reb Jokef, relève tes grègues! Reb Jokef, secoue ton vin qui te secoue ! D'aucuns, plus cruels, lui jetaient des pierres.

En peu de temps, il avait perdu tout ascendant sur moi, quoiqu'il fût très-érudit et pas méchant du tout.

Il n'en fut pas de même de M. Cahen. Bien qu'il n'enseignât que le français, qu'il parlait en perfection (je n'ai connu que Louis Blanc articulant comme lui), M. Cahen savait l'hébreu classique mieux que le rabbin.

Il savait aussi le latin et l'allemand sans toutefois l'enseigner. Il avait une bibliothèque bien garnie. M. Cahen restait parfois jour et nuit à lire, sans manger ni boire, et ses leçons, quand l'élève lui plaisait, se prolongeaient toujours au double du temps promis.

Avec ces qualités, M. Cahen avait un défaut bien plus terrible que celui de Reb Jokef. C'était l'être le plus indifférent qu'il y eût sur l'article de la propreté.

Il était presque impossible de pénétrer dans sa chambre

Digitized by Google

à coucher, où sensément il faisait lui-même son lit. Il ne se peignait, ni ne se lavait. Il sentait des pieds. Ses habits étaient sales, en désordre. Il n'était possible d'attribuer ces négligences qu'à un état de monomanie.

Sa fin d'ailleurs a bien justifié cette opinion.

En très-peu de temps, je m'étais insinué dans ses bonnes grâces. Tous les matins (je logeais chez une vieille femme en face de sa demeure), j'allais chez lui, faisant son lit, décrottant et cirant ses souliers, souvent éculés. Je le peignais, je le lavais, je le brossais.

Il se laissait faire, en récitant tour à tour des vers de La Fontaine et de Molière, des versets de David et d'Isaïe.

Deux heures après, il était aussi sale qu'auparavant; tout était à recommencer. Pendant son absence, je restais parfois dans sa bibliothèque, dévorant tout ce qui tombait sous ma main.

Chaque jour, je lui récitais par cœur un chapitre de Télémaque. C'est en me l'expliquant qu'il m'apprit la grammaire et la syntaxe. Mais à son insu je lisais *Paul et Virginie, Numa Pompilius* et quelques chapitres du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire.

Télémaque a eu sur moi une influence qui ne fut pas très-bonne. Je rêvais jour et nuit d'Eucharis. Ma voisine avait une petite fille nommée Bella, qui fut mon Eucharis.

Je m'égarais avec elle dans un bosquet du jardin, je lui faisais des déclarations qu'heureusement elle n'a pas comprises et, quand ces promenades lui furent interdites par son père, je maudissais ce Mentor que j'aurais noyé de bon cœur dans les flots amers, si Marmoutier avait eu d'autre mer qu'un tout petit ruisseau à peine suffisant pour y abreuver les chevaux et les vaches.

Quant à Voltaire, comme il attaque la Bible et les patriarches, je le méprisai du haut de mon ignorante piété.

Il y avait à Marmoutier un riche vieillard s'appelant Reb

Digitized by Google

Jochanon, homme très-pieux, ayant de nombreux enfants de plusieurs lits et qui dans sa maison avait un oratoire privé.

Dès le premier samedi, je me présentai pour chanter, en ma qualité de *Bachor*. J'enlevai tous les suffrages à la fin de la prière *Musaph*, en chantant l'air de la *Marseillaise* sur le *Kadisch*.

La prière finie, le vieux Jochanon me dit: — Mon garçon, je veux que tu prennes chez moi tous les repas de schabès. Tu officieras chez moi tous les samedis et, tous les jours, si tu n'as pas le dîner, ma table t'est ouverte.

Cet homme avait sept ou huit garçons et une seule petite fille de douze ans nommée Rebecca, brune comme une créole. Je devins l'ami et le compagnon de deux de ses fils de mon âge, et bientôt je pris presque tous mes repas dans sa maison. C'était une véritable maison du bon Dieu.

Non-seulement il y avait table ouverte pour les pauvres, mais le vin, le lait et le miel y coulaient à flots, comme en Palestine. Dans la cave de M. Jochanon il y avait des tonneaux grands comme de petites maisons.

On y puisait du vin à discrétion dans de larges hanaps. En très-peu de temps, je fus habitué au vin, moi qui jusqu'à ce jour n'en avais jamais bu que le vendredi soir pour le *Kidusch*, une goutte ou deux, humées sur les bords de la coupe sacrée.

Parfois aussi, je me glissais par l'orifice dans un de ces vastes tonneaux pour frapper du tartre. Je me considérais dans cette maison comme chez moi, d'autant que Reb Jochanon me dit un jour : « Mon fils, continue de marcher dans la voie de Dieu, travaille, étudie et tu auras plus tard ma Rebecca. »

Chose curieuse et fatale ! je ne l'aimais pas. J'aimais la petite Bella avec laquelle je passais des heures entières, soit dans le carrosse d'un millionnaire, son oncle soit dans

Digitized by Google

les petits sentiers en dehors du village. Amour innocent et printanier, parfumé de toutes les illusions de l'enfance, ne connaissant ni obstacle, ni fausseté, ni trahison!

Quant à Gudule, la perfide, qui allait se marier, je ne l'avais nullement oubliée. Je ne parlais que d'elle à Bella, et cette nouvelle Eucharis ne s'est même pas aperçue que son Télémaque ne lui offrait pas un cœur tout neuf. Mais Calypso n'était pas loin. Calypso, ce fut la vieille Reigelle chez laquelle je logeais et qui, n'ayant pas d'enfants, me battait de temps à autre, comme si j'eusse été son fils.

Je ne le lui aurais pas permis; mais ils m'aimaient tant, elle et son vieux mari! elle me bourrait de tant de bons flans! elle lavait mon linge et raccommodait mes effets! je supportais tout d'elle, et lui racontais tout.

N'allait-elle pas, à ma place, faire le lit de M. Cahen, laver sa chambre, parce qu'il s'occupait de mon éducation! O femme! l'amour maternel jaillit de ton cœur comme l'eau de la claire fontaine!

Je suis resté une année à Marmoutier et j'y serais resté longtemps, si Reb Jochanon n'était pas mort subitement. M. Cahen, d'ailleurs, s'est suicidé. Les malins disaient qu'il s'était tué de chagrin d'avoir été lavé, peigné, brossé.

La vérité est que, maniaque comme il était, il aurait peut-être vécu plus longtemps dans sa malpropreté, comme l'araignée dans sa toile.

Pendant mon absence, ma sœur aînée, plus vive encore que moi, forte comme un homme, domptant les poulains les plus récalcitrants, avait beaucoup aidé mon père dans son commerce. Elle était la plus belle de mes sœurs.

Un jeune homme du village, agréé par mon père, l'avait demandée en mariage sans dot. Ce jeune promis venant de mourir poitrinaire, mon père fiança sa fille aînée à un jeune homme de Hatten, beau-frère de ce M. Angel dont

Digitized by Google

j'ai déjà parlé, et lui promit 3,000 francs de dot. Ce fut une fortune. Ce fut une ruine!

Un beau matin, mon père vint à Marmoutier, m'emmena à Wasselone, me fit caracoler sur ses chevaux pomponnés et de là me ramena au village. Ce fut quelques jours avant les grandes fêtes du *Rasch Haschanah*, nouvel an, de *Jom Kipour*, jour de pardon et de *Soukoth*, fêtes des cabanes, qui d'ordinaire se célèbrent entre septembre et octobre.

J'oubliais de mentionner qu'un jour, après avoir lu *Paul et Virginie* et les idylles de Florian, je disais à M. Cahen que je savais une foule d'histoires d'amour, les unes que j'avais entendu raconter à mon père, les autres qui se sont passées devant moi dans mon village, véritable pépinière d'histoires romanesques.

Il me répondit : — Essaye de les écrire, je te les corrigerai. J'ai, en effet, essayé et M. Cahen, très-content de mon récit qu'il corrigea, me prédit un grand avenir de romancier. Ce fut l'histoire de *Stasy*.

De plus, j'ai fait mes premiers vers à Marmoutier. Je me rappelle encore les premiers mots : « *La rose est ma muse.* » Cette rose portant trois couplets était destinée à Eucharis. Tout cela fut détruit par l'arrivée de mon père.

VII

Revenu de Marmoutier, à peine eus-je mis le pied sur le seuil de la maison paternelle, que mon père me tint le langage que voici :

Digitized by Google

— Mon fils, j'ai neuf enfants dont sept filles. Je vais doter l'aînée et cela me ruine. Mes moyens ne me permettent plus de dépenser un sou pour tes études. Tu as quatorze ans passés. A ton âge, j'ai grandement gagné ma vie. Il faut que dores et déjà tu rentres dans mon commerce pour m'économiser un valet. Il n'y a pas à hésiter, il le faut. J'ai espéré être assez fort, à moi tout seul, pour faire honneur à tous. Cet espoir m'a trahi. Je me sens vieillir. La chance me quitte. Avant tout il faut vivre. Viens m'aider ou je succomberai à la peine.

Autant de paroles, autant de coups de massue sur ma tête. Tous mes beaux rêves s'engloutirent à mes pieds dans un abîme de ténèbres.

Je me sentais broyé entre la douleur de voir mon père ruiné et le désespoir de renoncer à un avenir de gloire et de béatitude céleste, car j'étais plein de ferveur religieuse. J'allai consulter mon vieux Rabbi Aron, mon bon ami Heiser.

Ils me conseillèrent de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et de patienter. Michel Heiser me dit :

— Il n'y a pas de mal que tu apprennes à connaître de près les misères de l'état de ton père, tu l'en aimeras davantage. Va, fais ton devoir. Avec l'aide de ta mère, qui est une sainte femme, je te tirerai de cet enfer, car c'est un enfer. A ton âge on peut tout essayer. Tu connais déjà le cheval; eh bien, tu apprendras à connaître les veaux et les vaches. Le commerce avec les bêtes n'est pas toujours aussi bête que celui avec les hommes.

Force me fut donc d'endosser une blouse, ornée d'un fouet à manche de cuir de Russie en guise d'écharpe, et soutenue par une paire de bottes à tiges longues et molles touchant presque aux genoux.

J'étais marchand de bestiaux.

Décrire les travaux, les fatigues, les misères, les estra-

Digitized by Google

pades de ce métier, il faudrait un volume. C'est une galère. Il suffit de dire que, par un froid de vingt degrés, j'étais forcé de me lever à trois heures du matin. Parfois la neige, chassant à travers les bardeaux des tuiles et se congelant, avait collé mes cheveux à mon oreiller. J'étais couché au grenier sous le toit.

Il fallait arracher le foin du fenil, panser les chevaux, traire les vaches, sortir le fumier de l'étable, préparer des boissons chaudes à tourteaux, tailler des raves, piler des pommes de terre ; puis, après avoir avalé une assiettée de soupe et mis un gros morceau de pain dans la poche, on partait vers cinq ou six heures du matin, mon père à cheval, moi presque toujours à pied, conduisant une ou deux vaches, quelquefois une génisse bondissante qu'il fallait suivre à travers champs et fossés, seul moyen de la dompter.

Je ne reculais même pas devant de jeunes taureaux. A défaut de vaches, j'avais été habitué par mon père à suivre le cheval au trot, une feuille d'arbre ou le mouchoir à la bouche.

On parcourait ainsi deux, trois, souvent sept à huit villages, sans jamais prendre d'autre nourriture que le pain de poche arrosé d'une chope de bière.

On rentrait vers le soir par des chemins effondrés sous bois. Que de fois j'étais forcé de glisser, pendant une heure, à genoux, sur des guérets et des prairies pris de neige et de glace !

Un jour même, tout près de Sesenheim, avec un autre garçon de mon âge, nous fûmes surpris par un tourbillon de neige, et nous y enfonçâmes jusqu'à l'aisselle. Le sang nous sortait de la bouche. Nous fûmes sauvés par des paysans de Sesenheim, qui, aux sons du tocsin, accoururent, nous débarrassèrent non sans peine, à coups de

Digitized by Google

hoyaux et de houes et nous portèrent moitié morts au village.

Après le dîner qui était copieux (des légumes cuits avec la viande, du pain et de l'eau à discrétion), il fallait de nouveau s'occuper de ses bêtes. J'aurais pu me coucher vers les neuf heures, mais ma mère, de peur que je n'oubliasse la Bible et le Talmud, me forçait d'aller passer une heure ou deux chez le rabbin.

Oh, le brave homme!

Quand tracassé, lassé, harassé, cassé, je laissais tomber ma tête sur ses larges in-folios, il ne m'éveillait jamais que pour m'engager à me coucher.

Nulle peine sans salaire. Ce commerce m'avait émancipé. Non-seulement il ne se vendait pas une vache ni un cheval sans me procurer 1 ou 2 francs de pourboire, mais encore, malgré mes quatorze ans, j'étais libre d'acheter et de vendre à ma volonté. Mon père respectait la parole de son fils, même quand l'affaire se présentait sous des auspices douteux.

Je puis me rendre cette justice : il n'eut jamais à se repentir de sa confiance. Je comprenais le cheval pour le moins aussi bien que lui. J'étais plus doux, plus humain que lui envers les animaux, et je fus bien vite initié aux secrets des bêtes à cornes. Quant à ma chance, on disait littéralement que, si je touchais du plomb, le plomb se changerait en or.

Je faisais mes affaires au galop, en chantant, en deux mots. Jamais je n'ai menti à aucun paysan. Quand mon père, à force d'éloquence, allait prouver qu'une vache donnait cinq pots de lait par jour, on me regardait. Au risque d'être battu à manche de fouet, je disais la vérité en souriant. En très-peu de temps mon père apprit par son fils que, dans n'importe quel commerce, l'honnêteté est la voie la plus sûre pour vaincre tous les concurrents.

Digitized by Google

VIII

Mais plus il se vantait de son acquisition, plus je songeais aux moyens de lui échapper.

J'ai déjà dit qu'au dernier des villages il existe les mêmes nuances sociales dans les classes des habitants que dans la première des capitales.

Il y avait à Schirhof, une enfant juive à peu près de mon âge, pâle comme l'ombre, avec des cheveux épars, flottants en désordre sur le dos, à peine vêtue d'une robe frangée par l'usure, nu-pieds et passant son temps à ramasser du bois mort dans la forêt, qu'elle vendait par fagots pour subvenir aux plus stricts besoins d'elle et de sa mère, demeurant dans une masure.

Son père était un mendiant, un vagabond. On ne le voyait au village qu'à de rares intervalles, aux grandes fêtes religieuses. Le véritable nom de cette jeune fille était Brenelle; mais le village l'appelait *l'âme noire*, parce qu'elle était noire et parce qu'elle rageait toujours. Elle ne rencontrait pas un habitant du village sans lui dire son fait.

Ce que personne ne savait, ou, le sachant, n'osait le dire, elle le criait par-dessus les toits. Chaste comme la lune, Brenelle était d'une piété exemplaire.

Chose plus curieuse! Elle était plus érudite dans l'histoire sacrée des juifs que toutes les autres jeunes filles du village. Elle aimait à causer avec moi quand elle me rencontrait dans le bois.

Digitized by Google

Je l'appelais *vieille âme*, et cette appellation était plus juste que celle d'âme noire, car jamais âme ne fut plus blanche que la sienne. Elle ne me parla d'ailleurs pas une seule fois sans me reprocher mon nouvel état de marchand de bestiaux : « Faire le commerce des bêtes, me criait-elle de loin, quand on peut communiquer avec les anges ! Parler à des manants, quand on sait la langue de Dieu ! »

Mon père ne pouvait pas la sentir. Lui, redresseur universel de torts, ne souffrait pas que cette jeune sorcière, comme il l'appelait, lui dit à haute voix quelques bonnes vérités : « Ça donne trois mille francs de dot à sa fille aînée, lui cria-t-elle, ça se saigne aux quatre veines et se ruine d'un coup pour épouser un *Schlemiel* (1) de Hatten. Que n'a-t-il donné sa fille à son valet Eisek, qui la lui a demandée et qui l'aurait épousée telle que Dieu l'a créée ! (c'était vrai.) C'était le mari qu'il lui fallait ! Avec son bâton et son savoir-faire il serait devenu riche. Mais il faut que l'on dise : Léopold est un homme cossu ! Il donne trois mille francs de dot à sa fille aînée ! Où prendra-t-il tant d'argent sans le voler ? Avec cela, il compte sur son fils qu'il arrache au sein de Dieu, en attendant que ses six filles se laissent emporter par le diable. »

Mon père, furieux, car c'était la vérité, la menaça de son poing...

« Grand fou, répondit-elle, tu crois donc que je crains un homme ! La pauvreté est bonne à quelque chose. Elle ne craint que Dieu. Donne-moi ton petit Alexandre, je partirai avec lui et, en très-peu de temps, tu pourras doter tes filles à volonté. »

Le garde forestier fit sur elle une tentative de viol. Mais

---

(1) Schlemiel en hébreu veut dire un benêt, un *pas de chance*.

Digitized by Google

comme une lionne bondissante, lui arrachant sa carabine, adossée contre un chêne, elle le mit en joue, et le poussa à reculons jusqu'à la maison du maire. Cela ne l'a, hélas! pas empêchée d'être assassinée une année plus tard dans la même forêt. Sa mort est restée un mystère. Tout le monde fuyait cette fille comme une pestiférée. Moi, au contraire, je me sentais attiré vers elle, d'abord par sa bonté envers moi, puis,parce qu'elle m'encourageait à partir.

On s'occupait de préparatifs de noces pour ma sœur. On sait que sa cousine un jour l'avait fait expulser de sa société, sous prétexte qu'elle était trop pauvrement vêtue.

Cette cousine, longtemps avant mon départ pour la Lorraine, fut richement mariée à un jeune Badois de l'autre côté du Rhin. Je me rappelle très-bien mon père, malgré sa brouille éternelle, disant à son frère : « Jamais je ne marierai une fille en Allemagne, jamais je n'eusse donné ma fille à un Allemand, ni juif ni chrétien. »

Mais ce parti parut si brillant, le jeune homme était si distingué ! On disait qu'il roulait carrosse. Il s'était soi-disant enamouré de ma cousine. Cela ne devait pas être difficile : car, jolie comme une fée, elle chantait comme un rossignol. Née dans la ville, dans n'importe quelle religion, moins bête que celle des rabbins, elle eût été une artiste de premier ordre, car elle était comédienne dans l'âme. Or, la semaine même du mariage de ma sœur, cette cousine revint de l'Allemagne dans le village de son père, à pied, à peine vêtue, et portant une enfant dans les bras. Son mari, ayant fait de faux billets venait d'être condamné à dix années de reclusion. La justice allemande lui avait vendu jusqu'aux cendres du feu. Il fallut que le père de la jeune femme lui envoyât de l'argent pour payer le passeur du Rhin.

Il n'y eut que des cris et des sanglots ! Toute la famille, tout le village alla au-devant de ce malheur immérité, éclatant comme un coup de foudre en plein soleil. Nous

Digitized by Google

tous, nous fondîmes en larmes. Mais, au milieu des pleurs, ma mère, nous rassemblant, nous dit ces paroles remarquables :

« Mes enfants, c'est la justice de Dieu qui passe. Prenez-en un exemple. Ce n'est que le commencement. Puisse sa miséricorde nous ménager ! car nous méritons tous sa colère. »

IX

Un trait de mœurs d'alors. Le fiancé, demeurant à 3 lieues du village où se fêtait la noce, les jeunes gens de Schirhof étaient, selon les us du pays, tenus d'aller à sa rencontre et de lui donner la bienvenue. Pour ce, il fut décidé d'organiser une cavalcade et d'aller chercher le fiancé chez lui.

Une douzaine de jeunes gens, en habits de fête, montés sur des chevaux vigoureux et enrubanés, partirent à minuit, ventre à terre, à travers bois. Il y a 3 lieues de Schirhof à Hatten. A une heure et demie, nous étions à Hatten, sauf un ou deux maraudeurs laissés en route, dont l'un tomba dans le fossé.

En ma qualité du frère de la fiancée et de garçon d'honneur, je fus admis à faire partie de la cavalcade, malgré mon extrême jeunesse. Arrivés au village, ces jeunes gens se rendirent dans la maison du plus riche israélite, le beau-frère du fiancé, M. Angel.

Là, après avoir mis un chaudron plein de saucissons sur le feu, ils descendirent dans la cave et montèrent un tonneau

Digitized by Google

de vin dans le salon. En peu de temps les saucissons furent croqués, puis noyés dans le vin blanc au milieu des cris, des toasts, des chants et des querelles d'allemand ! Au départ tous ces héros de nuit, ivres, reparurent à cheval déguisés, qui en saltimbanques, qui en gerbes vivantes, qui en saules pleureurs (on s'entourait de saules par-dessus la tête), qui en sorcières, qui en ménétriers, qui en gendarmes pour accompagner la voiture du fiancé. On part, précédé et suivi de coups de pistolet, d'éclats de clarinettes et de cris imitant ceux des bêtes. A chaque village que l'on traverse, on trouve des chaînes tendues d'une maison à l'autre pour barrer le passage.

Le postillon arrête et laisse la parole à un jeune homme endimanché, suivi d'une jeune fille portant un bouquet. La jeune fille présente le bouquet, le jeune homme prononce une allocution. A peine le fiancé a-t-il donné de quoi payer bouteille à la jeunesse de l'endroit, qu'un homme, se tenant devant la chaîne, la brise d'un coup de hache et ordonne au postillon d'avancer.

Le jeune couple harangueur suit le cortége pour danser à la noce. Chose curieuse ! Malgré le fanatisme religieux, la jeunesse catholique des villages alsaciens ne s'est jamais fait faute de dresser des chaînes aux fiancés juifs.

En Alsace, la bouteille et la valse sont égales devant la foi. Cette mode ne laisse pas que d'être très-dispendieuse pour le marié, chaque chaîne tendue lui coûte une vingtaine de francs. S'il est riche, les chaînes se multiplient à l'infini. On arrive enfin au village de la fiancée.

Là, toute la jeunesse va au-devant des invités. Le fiancé ne met pas le pied à terre, sans avoir énoncé ce qu'il compte payer en vin et en frais de musique.

A la noce de ma sœur, plusieurs villages s'étant cotisés, on a littéralement dansé depuis mardi matin, jour et nuit, jusqu'à vendredi soir. A la fin, les deux bandes de musi-

Digitized by Google

ciens, quoique se relayant, tombèrent exténués. Partout, dans toutes les granges, dans tous les sentiers, on rencontrait des jeunes gens gisant inanimés, en réalité brisés de fatigue, pour avoir trop valsé. L'Alsacien villageois, juif ou catholique, surtout aux bords du Rhin, pousse tout à l'excès. On danse comme des forcenés jusqu'à complet épuisement de forces, jusqu'à l'extinction du dernier souffle. Ce n'est plus seulement un plaisir, c'est une ivresse, c'est un vertige, c'est une rage. J'ai valsé pour la seconde fois de ma vie à la noce de ma sœur.

En ma qualité d'élève rabbinique, je devais prononcer un discours à table pendant le repas de noce. Jamais ma mère ne consentit un jour à me considérer comme marchand de bestiaux.

J'avais donc appris par cœur une allocution, moitié hébraïque, moitié allemande, adaptée au sujet. Mais la veille du mercredi (les noces juives au village se célèbrent le mercredi), avant de partir pour Hatten à cheval, j'avais invité la *vieille âme* à une valse. La femme est toujours femme.

Malgré son état de réprouvée, la jeune fille avait fait un brin de toilette. Elle avait mis des bas de laine et une robe de toile écrue pour paraître à la danse. Sa figure blanche et pâle, ses cheveux de corbeau, son nez fin, mince, aux narines frémissantes, tout cela me rappelait l'image que je m'étais faite de Rebecca.

Aucun jeune homme ne l'invitant, je m'avançai et valsai avec elle au grand ébahissement de toute la jeunesse. Le soir, on ne me parla que de ma passion précoce pour l'*âme noire*.

Mon père me défendit formellement de frayer avec elle. Cette défense me plongea dans un état d'exaspération dont je ne me rends plus compte.

Non-seulement j'avais dansé avec la fille du mendiant,

Digitized by Google

du vagabond, du condamné, mais encore je lui avais promis de la placer à la table de la noce comme mon invitée. Sur cette promesse, la *vieille âme* me donna un baiser du plus profond de son âme, en me disant : « O toi, tu n'es pas comme les autres. Tu lis dans l'œil de Dieu. » Je connaissais mon père. Il ne manquait jamais à sa parole. M'ayant défendu de valser avec la pâle, il ne me permettrait certes pas de la placer à la table d'honneur. Il m'aurait tué plutôt.

Je partis donc à cheval, le cœur gros, l'esprit songeur ; car moi aussi, malgré mes quinze ans non encore atteints, j'étais têtu à l'excès; je jouais d'ailleurs au grand garçon et j'eusse préféré la mort à l'humiliation. A peine revenu de Hatten, aussitôt après la bénédiction nuptiale, je dis à mon père :

— Écoute, j'ai promis à Brenelle de la placer à table. Tu ne le permettras pas. Soit! permets-moi, je t'en prie, de la placer, non à la table de noce, mais à côté et tout au bout de la salle. Je lui ai donné ma parole. Elle nous aime beaucoup. Après tout, c'est une brave et honnête fille!

— Tu ne sais donc pas, malheureux, que son père a été condamné pour vol, avant qu'elle fût au monde?

— Dieu ne dit-il pas, répondis-je, « Les enfants ne doivent pas mourir pour les fautes du père » ? Elle ne sait peut-être pas que son père est flétri ?

— Peu importe ! Tu nous as causé hier un grand chagrin, à moi et à ta mère. N'essaye pas d'introduire la fille d'un voleur dans la maison de noces ; et en voilà assez! tu me connais.

Quel fut mon chagrin quand, vers le soir, l'*âme noire*, forte de ma promesse, vint vers moi, frisée, bouclée, attifée, et me tendant sa jolie petite main. Pensait-elle que son admission à la société honnête serait pour elle une espèce de réhabilitation ? Je reculai, atterré.

Digitized by Google

— Toi aussi ! s'écria-t-elle. Et déchirant sa robe, défaisant ses cheveux, elle s'évanouit.

J'eus honte de ma lâcheté. Je la relevai, avec l'aide d'une de mes sœurs, puis m'évertuant et me disant que j'étais assez grand pour inviter une valseuse, puisque je l'étais assez pour remplacer un valet, j'allais la conduire vers la salle du repas, lorsque mon père, furieux, s'élançant sur moi, m'abattit d'un seul coup de bâton sur l'épaule.

« Fils dénaturé, cria-t-il, depuis quand oses-tu me désobéir ! »

Ma mère accourut. Elle ne pouvait pas me défendre, car j'avais tort.

Tout le monde était contre moi. Moi seul je sentais qu'on faisait une grande injustice. Ah ! me disais-je à moi-même, ma mère n'a-t-elle pas dit à propos de ma cousine que c'était la justice de Dieu ! Ne s'expose-t-elle pas à la même justice, en humiliant cette pauvre fille, si chaste, si pieuse et supérieure à toutes les autres jeunes juives par son travail, par son esprit, par son dévouement à sa mère ! Est-ce sa faute, si son père a volé ? Faut-il pour cela lui faire venir le sang aux joues ? (Expression biblique.)

Dans le moment même où j'écris ces lignes, quarante ans après cette journée, ma sœur, la même, est attristée par la conduite d'une de ses filles, bien plus coupable que cette pauvre *âme noire*. Serait-ce la justice de Dieu ?

Quoi qu'il en fût, la honte d'être encore frappé par mon père, en présence du village entier, fut si grande pour moi qu'au lieu de me mettre à table, j'allai me coucher dans le plus profond fourré de foin d'un paysan de Schirein.

En vain me chercha-t-on partout, je ne fus ni du repas ni du bal, et mon discours naturellement fut ronflé dans le fenil, au lieu d'être prononcé à la noce.

Digitized by Google

Ma mère fut désolée. Moi, dès lors, je résolus de quitter le village. Mon père, le lendemain de la noce, me donna une nouvelle correction. Une de plus ou de moins !

Celle-ci, je l'avais encore méritée. Car j'étais un sujet de scandale, j'avais attristé la fête à ma mère. Quant à la jeunesse du village, peu lui importait l'absence d'un adolescent. Je ne comptais pas encore pour elle.

X

Un jour, ce fut un lundi du mois de février, quelques mois après le mariage de ma sœur, la veille du marché aux bestiaux, qui se tenait tous les mardis à Haguenau, mon père, en rentrant, me dit : « Alexandre, il me faut une vache noire, tout à fait noire ; je ne puis demain me rendre au marché. Vas-y et si tu trouves une bête noire sans tache, tu peux l'acheter de confiance, n'importe à quel prix. — Et pourquoi justement une vache noire ? lui demandai-je en riant. — Je te dirai cela plus tard. Tu ne comprends pas ces choses-là, tu es trop jeune. — Tu me le diras ? — Oui, mais aie d'abord la vache. »

Le lendemain, je me rendis au marché de bonne heure, pour demander à tous les échos d'alentour, s'ils ne connaissaient pas une vache noire sans tache. — J'en sais une, me cria un juif de Merzwiller, un ami de mon père, mais elle se trouve dans mon village. Si tu veux te donner la peine de

Digitized by Google

m'accompagner, tu trouveras chez moi bon gîte, bon dîner et bon accueil. — J'accepte au nom de mon père, votre ami. — Cela fera plaisir d'ailleurs, poursuivit ce digne homme, à ma fille Gudule. Tu sais qu'elle est mon unique enfant. Elle a eu douze ans hier au soir. Elle parle souvent de toi. Elle ne peut comprendre qu'un garçon comme toi, étant rabbi à douze ans, ait quitté l'étude sacrée de la loi pour des chevaux et des vaches. Elle craint Dieu, ma chère Gudule. Elle fait régulièrement ses prières sans en manquer une, et elle connaît, comme la fille d'un rabbin, toute l'histoire de nos patriarches. »

Je suivis donc cet homme dans son village, à travers une mer de boue et de limon.

Gudule me reçut, non comme une petite fille, mais comme une maîtresse de maison. Depuis longtemps, elle avait perdu sa mère. Il ne lui restait que son père et sa grand'-mère, dont elle était l'idole.

Après avoir vu et acheté la vache noire, je rentrai chez Gudule qui, de ses propres mains, nous avait préparé un dîner de schabès, c'est-à-dire un festin de samedi. Après le dîner, Gudule, mince et fluette, blafarde de pâleur, ressemblant quelque peu à *l'âme noire*, me demanda des nouvelles de mes sœurs, puis les raisons qui m'avaient engagé à quitter l'étude sacrée.

Je lui racontai au long ce qui s'était passé entre mon père et moi. La pauvre fille croyait mon père très-riche, parce qu'il avait donné 3,000 francs de dot à sa fille aînée.

Ce fut une déception pour elle. Puis, se levant et étendant la main pour saisir une Bible sur un rayon au-dessus de la table, elle me dit : « Alexandre, jure-moi sur le livre de Dieu, que tu vas quitter le commerce des bestiaux pour retourner à l'étude. Il y a trois ans, quand mon père m'a ra-

Digitized by Google

conté que le rabbin de ton village t'avait conféré le titre de rabbi, j'ai versé des larmes de joie. Figure-toi mon chagrin, quand il y quelques mois, mon père m'a dit : Tu sais, Gudule, le petit Alexandre dont je te parle tant : perdu ! Il a jeté le froc aux orties. Il est maquignon. — On m'a dit encore que tu chantais si bien les chants de la synagogue ! N'es-tu pas pas honteux de ton métier actuel ? »

Gudule ne fit que me répéter les discours de l'*âme noire*. Cette coïncidence ne laissa pas que de m'impressionner beaucoup.

— Mais, Gudule, lui dis-je enfin, la première loi de Dieu, c'est d'honorer père et mère.

— Je ne suis pas rabbi, moi, mais j'ai lu dans le *Zéno Uréno* (un commentaire légendaire de la Bible) qu'il fallait, avant de plaire à ses parents, plaire à Dieu. Si mon père m'ordonnait de violer une loi divine, je ne lui obéirais pas. Je mourrais plutôt.

Il était minuit, et Gudule me prêchait encore.

Cette race de jeunes juives, n'ayant lu que la Bible et ne rêvant que grandeur et que splendeur en Israël, a complétement disparu, même à la campagne.

Il me fut impossible de dormir. Durant toute la nuit, je songeai aux conseils de Gudule et aux moyens de m'évader du village pour me rendre en Allemagne où, d'après le dire de madame de Caulat, l'instruction religieuse était gratuite pour les candidats rabbiniques (1).

Quand, après le déjeuner, on m'amena la petite vache noire, Gudule, qui la connaissait, en saisit la corde attachée

---

(1) De *Gudule* et de la *Vieille âme* de mon village, j'ai composé mon roman *Braendel*.

Digitized by Google

au cou et au fronton, et me fit la conduite jusqu'au grand poteau. Je promis à cette divine créature (je l'avais déjà promis à Brenelle) de retourner à la loi de Dieu, afin de glorifier Jéhovah et la race d'Israël.

A midi, j'étais rentré chez nous. Après avoir inspecté la vache, mon père qui m'attendait, me dit :

— Va te reposer une couple d'heures. Je me charge de la bête. Ce soir, nous partons à onze heures pour Sesenheim.

C'est le village où Gœthe a aimé Frédérike, la fille du pasteur protestant ; village connu en Alsace pour la beauté de ses jeunes filles.

— Et pourquoi à onze heures de la nuit, mon père ?

— Je te dirai cela ce soir.

A quelques pas du village, au sortir du bois, je dis à mon père : — Me diras-tu enfin pourquoi il t'a fallu une vache noire, et pourquoi nous faisons ce voyage à minuit ?

Il faisait nuit noire, pas une lumière ne scintillait au loin.

— Tu connais la jolie petite Anne-Marie, au bout du village ? Eh bien, elle est ensorcelée. Pas une de ses vaches ne donne une goutte de lait.

— Tu crois donc aux sorcières ?

— Si j'y crois ! il y en a plus de cinquante à Sesenheim. Il y a quelques années à peine que moi-même j'en ai rencontré deux à trois heures du matin dans ce bois que nous venons de traverser. Elles avaient oublié de quitter leur sabbath avant la pointe du jour. Elles étaient presque nues. Je leur ai prêté mon manteau pour rentrer chez elles.

— Et qu'est-ce qu'elles font dans le bois ?

— Elles y tiennent leurs réunions. On dit qu'elles sortent par la cheminée, à cheval sur des manches à balai. Le fait est que j'en ai souvent rencontré. J'ai là-dessus mes idées et je ne fais jamais une affaire avec une sorcière.

— Tu les connais donc ?

Digitized by Google

— Les vieilles sont connues, et on les évite. Tu sais que Moïse a dit : « Tu ne laisseras pas vivre une sorcière! »

— Je serais bien curieux d'en voir une.

— Que Dieu t'en garde! Tu verras, d'ailleurs, tout à l'heure de drôles de choses. Mais n'oublie pas qu'il faut voir et entendre sans souffler mot. Il faut être *stumm* (muet) comme un poisson ; autrement il t'arrivera malheur.

— Et qu'est-ce que je verrai ?

— Anne-Marie, t'ai-je dit, est ensorcelée par sa voisine, qui est une sorcière. Elle lui a ensorcelé toutes ses bêtes ; de plus, cette jolie femme mariée depuis cinq ans n'a pas d'enfant. Elle a donc fait venir un sorcier plus fort que la sorcière pour la désensorceler. Il a une barbe comme un sapeur. Cet homme m'a ordonné (car Anne-Marie, que j'ai connue enfant, n'a confiance qu'en moi) d'acheter une vache tout à fait noire, de l'amener à minuit un jour de mercredi. Le reste ne me regarde pas. Seulement je gagnerai cinquante francs sur la vache et j'aurai une commission sur les autres bêtes, qui doivent être vendues au marché.

Minuit sonnait à la tour de l'église quand nous entrâmes dans la cour. Anne-Marie nous attendait sur le seuil de sa porte. Le sorcier, que je ne voyais pas, lui avait ordonné de se dévêtir tout à fait, afin de mettre sa jupe et sa croix sur le seuil de l'étable.

Il fallait que la vache noire fît le saut par-dessus ces choses. On avait fait sortir les deux vaches rousses de l'étable, et à peine la noire y était-elle entrée, que l'homme en ferma toutes les issues.

Mon père était parti avec les deux bêtes rousses. J'allais le suivre, quand tout à coup j'entendis un vacarme infernal de coups de bâtons et de marteaux et une voix qui criait en hébreu : « *Mi yidma loch, mi yischva loch, umi yaaroch loch...* » Cet extrait d'une prière hébraïque, veut dire : *Qui*

Digitized by Google

peut t'être égalé, qui peut t'être comparé, qui peut être ton pareil, toi, le puissant, le grand, le fort, le terrible (1)*!* Poussé par ma gaieté instinctive, je rebroussai chemin vers la cour en répétant l'hébreu en question et en chantant la suite de ma plus belle voix de soprano !

Je ne voyais plus ni le sorcier, ni Anne-Marie, lorsque je reçus en pleine figure un soufflet qui m'envoya à vingt pas sur le fumier. Bien qu'il fît nuit noire, je voyais trente-six chandelles. Je me mis à crier : A l'assassin !

A l'instant, je fus saisi au cou par une puissante main et j'entendis une voix qui me disait : « Maudit gamin, si tu bouges, si tu remues ton bec, je t'étrangle. » Je me le tins pour dit. Je me relevai tant bien que mal en tâtonnant ; et passant sur le fumier couvert d'épines noires, une de ces épines m'entra roide dans la plante du pied, en traversant de part en part la semelle de ma botte.

Pour le coup je criai malgré moi, comme un petit pourceau que l'on égorge. Anne-Marie, presque en chemise, s'élança alors vers moi, et après avoir appris la cause de mes cris, elle me prit sur sa belle épaule et me porta dans la grange. « Surtout, mon enfant, me dit-elle, pas de bruit, songe à ton père que j'aime tant ! »

Puis, allumant une lanterne sourde, Anne-Marie, en visitant mon pied, me tira l'épine et m'arrangea un lit de foin et de paille. « Dors, mon garçon, dit-elle, je dirai à ton père que tu es resté chez nous. Demain matin, je te ferai une bonne tasse de café. »

Cette jeune femme presque nue, belle entre les belles,

---

(1) On m'a assuré depuis que ces paroles sont en effet une formule de désensorcellement dont se servent les magiciens.

Digitized by Google

bien qu'elle eût les bras et le cou hâlés par le soleil, me mit dans un état indescriptible.

Ce fut la première femme qui me disait que j'étais un homme. Pendant qu'elle me tirait l'épine du pied, j'étais sur des charbons ardents. J'allais sauter sur elle ; hélas ! je n'osai pas.

D'ailleurs, elle était catholique et mariée : par conséquent, moi, juif, j'eusse été deux fois criminel. De plus, il m'a semblé voir, comme dans un rêve, la barbe rousse du sorcier poindre derrière la porte de communication entre l'étable et la grange. Anne-Marie me quitta en m'embrassant. Jamais je n'ai oublié ce baiser. Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Anne-Marie partie, mon mal de pied revint. Elle n'avait pas eu le temps de me retirer l'épine tout entière.

A sept heures du matin, je m'esquivai de la grange d'Anne-Marie, et me dirigeai, boitant, vers *La Couronne* où devait être mon père.

Chemin faisant, une paysanne m'ayant offert sa vache à un prix raisonnable, je l'achetai en promettant de venir la chercher un peu plus tard. Je dois dire que mon père et moi nous avions dans tous les villages environnants un crédit illimité. En quittant cette femme, je me trouvai nez à nez avec mon père, revenant de la maison d'Anne-Marie. Il était indigné de ma conduite, et après m'avoir menacé de ses coups, il jura que je ne ferais jamais un vrai marchand de bestiaux.

Ce jurement, cela va sans dire, ne fit aucun effet sur moi. Pourtant, pour le confondre, je lui dis : — J'ai cependant fait une affaire dès ce matin et pendant que tu dormais encore. Je viens d'acheter une vache pleine à la vieille Grete Fuchs, soixante francs. Elle en vaudra bien quatre-vingts, quand elle aura vêlé, et elle doit mettre bas dans quinze jours.

— Miséricorde ! s'écria mon père, c'est encore une sor-

Digitized by Google

cière, la plus dangereuse du village ! Je n'ai jamais voulu avoir affaire à elle pour un liard.

— En voilà assez de tes sorcières ! m'écriai-je ; je sais ce qui en retourne.

— Tais-toi, pendard ! impie ! Tu ne crois à rien. Tu verras ce qui t'arrivera avec cette maudite vache.

Tout en maugréant, mon père m'aida à ramener la vache du village chez nous. Il me semble la voir encore. Elle avait les cornes recourbées, une tache blanche sur le front, et des sabots longs d'une aune. La vieille Grete m'ayant refusé une corde, et moi lui ayant coupé sa corde de lessive tendue d'un arbre à l'autre, elle nous suivit en nous chargeant de malédictions.

— Tu verras, tu verras, me disait toujours mon père.

En effet, bien qu'il n'y eût qu'une lieue de Sesenheim à notre village, nous mîmes cinq heures pour rentrer chez nous avec cette maudite bête, qui se couchait à chaque instant.

— Je te l'ai bien dit, s'écriait toujours mon père. Ah, tu ne crois pas aux sorcières !

A peine arrivée, la vache ensorcelée mit bas, quinze jours avant le terme, un petit veau, grand comme un lapin. Pour le coup je fus raillé par tout le village. Ma vache, grâce à ses cornes recourbées, s'appelait déjà la *Sorcière*. Personne n'en voulut.

Digitized by Google

XI

On était à la veille de la fête de *Pourim*.

Cette fête est célébrée en commémoration d'Esther qui, sous Ahasverus, a miraculeusement sauvé Israël des griffes d'Aman et de sa femme Cérès. Elle ne dure qu'un jour. La veille est un jour de jeûne, attendu qu'Esther a jeûné avant de risquer le coup décisif contre Aman. Le soir, on lit dans la synagogue l'histoire d'Esther.

A chaque passage où il est question d'Aman, les enfants remuent leurs marteaux mobiles ou agitent des crécelles en guise de charivari. Le juif est très-démonstratif. Il y a du sang méridional dans ses veines.

Le matin du *Pourim*, l'histoire d'Esther est encore lue : c'est un jour de nopces et de festins. Ce jour-là les juifs se font des cadeaux de bonbons, de pâtisseries, de viandes, de vins et de liqueurs.

Le Talmud dit qu'au Pourim, il est du devoir de tout juif de s'enivrer, au point de ne plus savoir distinguer le nom de Mardochée de celui d'Aman. Le soir, tout le village se réunit par bandes, s'assortissant d'après l'âge, pour faire des rondes dans toutes les maisons. Partout il y a à boire et à manger à discrétion.

Cette année-là, le jour de Pourim coïncida un mardi avec le marché aux bestiaux. Il fallait entendre la légende d'Esther à la pointe du jour à Haguenau pour être de retour au

Digitized by Google

village vers une heure. A deux heures du matin j'étais debout. Il y a de Schirhof à Haguenau deux lieues d'épaisse forêt.

On partit du village à trois heures. Je devais y conduire ma *sorcière* avec son veau. D'ordinaire on attache le veau à la queue de la vache ; mais il y a des mères qui lancent des coups de pied à leur progéniture : alors il faut conduire le veau, afin que la mère suive son enfant, et si l'enfant est trop faible il faut le porter. Ma sorcière ayant rué contre le petit être, force me fut de prendre le veau sur mon dos, dès la sortie du village.

Dans ce moment, mon père passa à cheval avec deux de ses amis. Il voyait mon embarras. La vache s'était déjà couchée trois fois, mais il ne s'arrêta même pas. Il donna de l'éperon, en me criant : « Je te l'ai bien dit que c'est une sorcière. »

Ces paroles me percèrent le cœur. Hélas, je n'avais pas le temps de donner audience à mes pensées. Le veau sur le dos, je ne m'occupais que de cette maudite vache. Je mis cinq heures pour arriver au marché. Il n'y avait plus ni juifs, ni paysans, ni bêtes. Je vendis mon veau 8 fr. 50 c. à un boucher. A ce moment je vis mon père, rouge de colère, courir vers moi le fouet levé.

— N'avance pas, lui criai-je de loin, c'est aujourd'hui la dernière fois que tu me toucheras. Entre nous deux c'est fini.

Ces paroles, si inattendues dans la bouche d'un fils toujours si soumis (car jamais jusqu'à ce jour, je n'eusse seulement osé lui répondre, m'eût-il frappé jusqu'au sang), ces paroles, dis-je, le firent reculer d'effroi.

— Qu'entends-je ! dit-il. Un *ben sollol vemoré?* (Cela veut dire, un fils rebelle et dénaturé.)

— Non, répondis-je, les larmes aux yeux, ce n'est pas

Digitized by Google

moi qui manque à mes devoirs de fils. Je travaille comme un esclave. Mais toi, tu me traites comme si j'étais un bâtard. Tu m'as vu ce matin succombant à la peine, un veau sur le dos, et, sans m'adresser un mot d'encouragement, tu as passé comme le vent. Heureusement des étrangers sont venus à mon secours. Sans eux je serais resté au bois. Et maintenant tu viens me menacer de ton fouet, le tout un jour de Pourim !!!

— Heu, heu! murmura-t-il, non sans être ému. Tu le vois, il y a des sorcières. La vérité est que cette bête est maudite. Va, retourne chez nous avec la vache. Nous parlerons de tout cela demain.

— Demain, lui dis-je, demain, adieu les vaches! Je retourne à mes livres que je n'aurais jamais dû quitter.

Il avait disparu.

Mais je n'étais pas au bout de mes épreuves.

Je me mis en route, toujours boitant, avec un jeune homme de mon âge qui s'appelait Léma. Il ramenait également une bête non vendue. Arrivés à la *Croix-Noire*, au milieu de la forêt, à cinq quarts de lieue de mon village, je fais un faux pas et je tombe. Je veux me relever, impossible! Je ne sens plus mon pied. Léma essaye d'ôter la botte, ma botte est incarnée dans la tumeur. Enfin, à force de tiraillements, nous parvenons à tirer la botte et le bas. Mon pied est enflé comme un tuyau de poële, depuis l'orteil jusqu'au tibia. L'épine n'était pas tout à fait arrachée. J'avais bien de temps à autre éprouvé des douleurs lancinantes, mais je n'avais pas eu un moment à moi pour examiner mon pied.

Je dis à Léma : — Il n'y a pas de temps à perdre; pars avec les bêtes et laisse-moi ici. La plupart de nos camarades sont devant et non derrière nous. Nous sommes les derniers. Dès ton arrivée, tu diras à mon père que je suis à la Croix-Noire, qu'il m'est impossible de me tenir de-

Digitized by Google

bout, qu'il vienne à cheval me chercher, ou qu'il m'envoie un chariot.

Léma me promit bien de ne point oublier ma recommandation. Je vais hâter le pas, dit-il, d'ici à une heure on sera ici, ou à cheval, ou avec une voiture.

Il était à peu près deux heures de l'après-midi.

A quatre heures, personne n'était venu. J'entendais de loin et je comptais les coups de hache des bûcherons. Léma m'aurait-il oublié ? me dis-je.

Je me roulais sur l'accotement d'un fossé où j'avais découvert quelques branches de bois mort, car je sentais l'humidité du sol me monter par la colonne vertébrale jusqu'au cerveau. J'avais des frissons.

A cinq heures, personne. Un daim vint à filer comme une flèche. « Heureuse bête ! m'écriai-je, elle a des jambes et elle n'a pas de père. »

Je m'armai de patience. Je songeai à Gudule ! Que ne puis-je lui envoyer un ange pour lui dire où je suis ! Où qu'elle fût, elle accourrait bien vite. Et qu'elle serait belle avec ses cheveux au vent et ses bras étendus ! Pauvre Gudule ! Je ne la verrai peut-être plus jamais !

A cinq heures et demie, je vois deux bûcherons de Kalthaus chargés d'une portée de bois. Je respire, je veux me lever, impossible ! Je crie, je hurle ! Ils ne détournent même pas la tête !

— C'est un petit juif de Schirhof, dit enfin l'un de ces barbares. Qu'il crève.

— Misérable ! lui criai-je. Malédiction ! Anathème ! Malheur sur toi et sur toute ta famille ! Ah ! tu auras beau fuir, gueux, voleur, assassin, je te connais. Je n'ai pas de jambes, mais j'ai mon bras qui est long. Il atteint le ciel. Le vois-tu?

Disant cela, j'élève mes deux bras en m'écriant de toutes mes forces : « Je te maudis, je te livre à la vengeance de

Digitized by Google

mon Dieu qui ne m'a jamais abandonné, qui ne m'abandonnera jamais ! »

Cette dernière phrase est de David.

Un rire long et strident fut la réponse à ce mouvement d'éloquence religieuse.

Soit dit en passant, ce misérable, six mois plus tard, fut condamné à cinq ans de galères pour vol et tentative d'assassinat.

Cette colère, cette indignation m'a fait du bien.

Je sens la fièvre qui me gagne. La nuit descend. Je ne vois plus la cime des arbres. Ah ! j'ai peur !

Je cherche mes philactères que je portais toujours sur moi, je les mets, et, les larmes aux yeux, le frisson au cœur, la fièvre aux tempes, je récite le psaume LXIX : « Au secours, ô mon Dieu ! Les eaux gagnent mon âme. » Des sanglots m'étouffent quand j'arrive au verset 9 : *Alienus fui fratribus meis et extraneus filiis matris meæ.* A la place d'*imi*, matris, j'avais mis *abi*, patris.

Je roulai sans connaissance au bas du fossé.

Léma, à l'entrée du village, fut reçu par une bande joyeuse et entraîné avec elle. Il a bien prétendu qu'on lui avait promis de se charger de sa commission auprès de mon père, mais personne ne s'en souvenait. Au bout d'une demi-heure il était totalement soûl, incapable de se rappeler quoi que ce fût !

Mon père ne s'était nullement inquiété de mon absence. Il croyait que je le boudais.

Vers sept heures, ma mère, ne me voyant pas, demande à mon père où il m'a laissé. « Il est probablement attablé avec les jeunes gens, répondit celui-ci. Il doit être rentré depuis longtemps. » Mais ma mère, au lieu d'attendre, comme d'habitude, les convives ambulants, parcourt en quelques minutes toutes les maisons du village, y compris

Digitized by Google

celles du rabbin et de M. Heiser, où j'aimais parfois à passer mes soirées.

Et ne me trouvant pas, elle revient avec ses deux amis demander son fils à tous les échos. En un clin d'œil le village était en révolution. Tout le monde s'adressait la question : Où est le fils de Guidèle? C'est ainsi que l'on m'appelait. On allait sonner le tocsin d'alarme, lorsque Léma, secouant son ivresse, avoua m'avoir abandonné à la Croix-Noire et avoir oublié de me faire envoyer un cheval. Il eut à peine prononcé ces paroles qu'une grêle de coups de poing l'envoya rouler dans un coin de l'auberge. Sans l'intervention du maire on l'aurait tué !

Celui-ci offrit son bel étalon. On partit à cheval, en char à bancs. Au village tout est abandonné à l'imprévu. En peu de minutes, la frayeur générale s'était transformée en une fête nocturne.

Pour réparer la faute de Léma, toute la jeunesse rivalisa de zèle et de dévouement. On ne voyait que torches allumées, chevaux au galop et cavaliers passant comme des ombres enflammées. J'étais recueilli et couché au lit (il était minuit) quand toute cette jeunesse à cheval, chantant et précédée de torches, s'arrêta à la porte de notre maison, sous prétexte de s'informer de ma santé.

Cette santé, il est vrai, était gravement compromise. J'avais le délire et je n'ai pas la moindre souvenance de ma maladie, bien qu'elle ait duré un mois plein. On me dit qu'il avait été question de me couper la jambe, mais que le bon Heiser, mon ange tutélaire, s'y était opposé.

Il a guéri ma plaie avec des feuilles de lierre, en les appliquant d'abord à l'endroit, puis, le pus sorti, à l'envers. Je me le rappelle vaguement debout devant mon lit, me tâtant le pouls et consolant ma mère, car j'ai été en danger de mort pendant huit jours. Je me rappelle aussi avoir vu

Digitized by Google

l'*âme noire* se glisser furtivement vers mon chevet pour me serrer la main.

Ma guérison coïncida avec la fête de Pâques.

Huit jours après cette fête, muni d'un passe-port délivré par M. Heiser et de cinq pièces de cent sous, dont une de ma sœur (mes épargnes avaient servi à me faire une espèce de pacotille composée d'habits et de livres), je partis pour l'Allemagne; cette fois-ci tout seul, accompagné des bénédictions de tout le village.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

I

Mon père ignorait-il mon départ pour l'Allemagne ? Je sus plus tard que non. Il ne m'eût pas engagé à partir, mais il me laissa faire. Le jour de mon départ, il me chargea d'une commission pour un paysan de Sesenheim. « J'irai », lui dis-je en souriant. Il sourit également comme s'il eût deviné ma pensée.

Je partis tout seul pour Hatten où demeurait ma sœur mariée. Elle me donna cent sous de viatique. Son mari et un grand nombre de jeunes gens, approuvant ma fuite sacrée, m'accompagnèrent jusqu'à Lauterbach.

Là je passai la frontière et fis route vers Landau, le sac sur le dos, le gousset garni d'une trentaine de francs, le cœur plein d'angoisses, mais qui disparurent à mesure que je marchais. Dès que je marche, ma raison travaille. Mes meilleures pensées me sont venues en marchant ou en dormant.

En arrivant à Ingenheim, village situé à une lieue et demie de Landau, où il y a une centaine de familles juives, je chantai à tue-tête. Tout en chantant j'entendis à l'encoignure d'une rue des cris hébraïques à travers une chambre au rez-de-chaussée.

Je me tus et prêtai l'oreille. C'était bel et bien une dis-

Digitized by Google

pute talmudique, car les discussions talmudiques sont de vraies disputes. Non-seulement on crie, on hurle, mais parfois on se colète comme des fous. Cela me regarde, me dis-je, et d'un bond je fus dans la salle.

C'était la demeure de Rabbi Angel Schoplic, célèbre talmudiste, connu pour ses opinions superorthodoxes. Ma présence subite interrompit pour un moment les cris.

Parmi les disciples du rabbi, je reconnus un jeune gars de mon âge, de Haguenau, qui s'appelait Lazar Klotz et qui me reconnut à son tour. Il me nomma au rabbi. Celui-ci alors m'invita à prendre part à la discussion, ce que je fis incontinent, bien que, depuis quinze mois, j'eusse perdu un peu l'habitude de disserter à première vue.

Par hasard la question litigieuse roulait sur un texte du commentateur Raschi dans le traité d'hygiène des mets mélangés. A Marmoutier, nous avions disputé pendant un mois sur le même texte.

Je fus vite mis au fait, et comme je criais plus fort que les autres et que personne ne s'entendait, j'eus l'air d'être de première force. Le rabbi me dit :

— Jeune homme, reste avec nous. A Francfort, le Talmud décline. Il y a trop de *Nouveaux* (juifs éclairés.) Tu y perdras ta foi. Je me charge, du reste, de tes *journées* et, quant au Talmud, tu ne payeras que ce que ton père voudra bien me donner.

Klotz m'engagea également à rester. Je résolus d'écrire à ma mère et à Reb Aron. Ils me répondirent que, Reb Angel Schoplic étant connu pour une sommité talmudique, je devais m'estimer heureux d'avoir été agréé par lui. Je restai donc, bien malgré moi, car nonobstant la grande réputation de mon nouveau rabbi, j'eusse préféré Francfort à Ingenheim.

— Après tout, me dis-je, six mois plus tôt ou plus tard, quoi qu'il arrive, j'irai à Francfort.

Digitized by Google

Cette seule résolution me rendit le séjour d'Ingenheim supportable, car, au bout de quinze jours, je m'aperçus que la soi-disant science de Reb Angel n'était pas sans mélange de mondanisme.

Le matin, en commençant son cours, il retroussait ses manches comme un boucher, ouvrait larges les croisées, et se mettait à réciter le texte sacré à haute voix en gesticulant, en vociférant ; on eût dit un homme mordu par la tarentule.

Le tout pour avoir l'air d'un homme étudiant à la sueur de son front; car dans le Talmud, il est écrit : « A la sueur de ton visage, tu mangeras ton pain » ; pain, cela veut dire : « *étude sacrée.* » Cela d'ailleurs ne seyait pas mal aux yeux des passants juifs et chrétiens.

Le soir, il réunissait l'élite de la commune chez lui pour la prière. Puis, mettant son tricorne, vêtu d'une longue soutane couleur puce, sans ceinture, il apportait le grand in-folio du *Sohar*, livre cabalistique écrit en araméen, et l'ouvrait avec fracas. Klotz et moi, debout à ses côtés, nous tenions chacun un long cierge allumé à la main.

Puis le rabbi, fourrant ses deux mains dans sa longue barbe, se dandinant comme un derviche trembleur, récitait en chantonnant, et à haute voix, le texte araméen. A le voir ainsi, on eût dit qu'il tenait le bon Dieu par les pieds, et qu'à sa voix les anges descendaient du ciel pour exécuter ses ordres.

Les fidèles l'écoutaient dans un saint recueillement, bien entendu sans comprendre un seul mot de ce qu'il disait. Je suis certain aujourd'hui que lui-même n'en comprenait pas plus que ses auditeurs.

Il articulait les mots chaldéens, mais il était trop ignorant, trop peu versé dans la science philologique pour en traduire une seule phrase. Il ne savait, d'ailleurs, ni l'allemand ni le français. Il était né en Alsace. La commune

Digitized by Google

d'Ingenheim, arrachée à la France par les traités de 1815, avait choisi un rabbin français, bien qu'elle appartînt à la Bavière rhénane.

Deux mois après mon arrivée, le gouvernement bavarois fit savoir à la commune qu'il n'agréerait pas ce choix et que, d'après une loi bavaroise nouvellement votée, nul ne pourrait plus exercer les fonctions de rabbin, sans avoir reçu le titre de docteur en théologie à une université allemande.

Ce fut un coup de foudre et pour Reb Angel et pour la commune orthodoxe. Si les juifs de la Bavière eussent été plus nombreux, ils se seraient révoltés. Plusieurs familles même émigrèrent en France.

Parfois, toujours le cierge à la main, des larmes de piété roulèrent le long de mes joues, en écoutant les tirades du *Sohar*, que, sauf quelques mots, je ne comprenais pas plus que le rabbin lui-même. Rien n'est plus contagieux que le fanatisme. Reb Angel, d'ailleurs, avait une belle voix. Il pleurait et faisait pleurer.

Sa femme, la rabbine, que l'on appelait *Rebezine*, était comme lui d'une piété extraordinaire. Elle était née en Bavière. Elle n'avait qu'un défaut : tout ce que le rabbin gagnait, elle le perdait à la loterie de Munich, dont le maître d'école juif d'Ingenheim était le collecteur. Elle rêvait continuellement des numéros.

Elle nous apportait des livres cabalistiques pour y lire le terne du surlendemain. Que n'eût-elle pas fait pour ce bienheureux terne ! Là se bornait son ambition. Elle n'a jamais mis plus de trois numéros, et c'était une ruine. Qu'eût-ce donc été si elle avait rêvé des quines ?

Elle avait dans sa maison une nièce nommée Trudèle. Cette jeune juive de quatorze ans et demi était petite, mais jolie et d'une taille précoce. Inutile de dire qu'elle était pieuse comme sa tante. A force d'entendre discuter, elle avait une teinte du Talmud.

Digitized by Google

Le rabbin était en deuil de son fils aîné, mort à Wurzbourg où il faisait ses études. Son cadet venait de rentrer de Manheim. Il l'avait rappelé, de peur qu'il ne tournât du côté des *Nouveaux*.

Ce jeune homme, joueur et viveur, poursuivait sa cousine de sa flamme de vingt ans. Il nous apprit, à nous, un jeu de tarots avec soixante-quatorze cartes, qui nous fit beaucoup de mal. Mon compagnon Klotz fit également une cour assidue et agressive à Trudèle. Mais la petite coquette, en passant devant nous, disait toujours de sa voix flûtée et pénétrante : « Je n'aime que le petit Alexandre, l'oncle dit qu'il sera un saint. »

En effet, en très-peu de temps, j'eus à sa table d'étude la place d'honneur. Trudèle m'aimait encore un peu parce que le soir, dans la cuisine, je lui apprenais des chansons, des airs de synagogue ; et en dernier lieu, parce que je lui donnais des leçons de lecture française. J'ai toujours eu la rage d'enseigner. Trudèle fut ma première élève.

Elle me raconta, en riant, toutes les tentatives que mes camarades faisaient sur elle, tous les piéges qu'ils lui tendaient. En très-peu de temps, je fus pris en grippe, bien à tort, par mes condisciples qui résolurent de me perdre aux yeux du rabbin et de Trudèle même.

Pour me perdre, il fallait me corrompre. Ce n'était pas chose facile alors, car ma religion n'était pas de carton. Je n'ai jamais joué la comédie. Or, la religion talmudique non-seulement impute à crime toute impudeur, tout acte d'amour en dehors du mariage, mais même au nouveau marié, elle défend, sous peine d'enfer et de damnation, d'embrasser sa femme, avant qu'elle ne soit purifiée dans un bain de source vive.

Digitized by Google

II

Je n'ai jamais été un homme à bonnes fortunes. Enfant, je me fis aimer par mon ardeur d'apprendre, par ma vivacité, par ma voix; mais, dès que je fus un homme, je reculai au second plan, autant par ma petite taille que par ma timidité intérieure.

Comme chez tous les poëtes, ma passion se purifiait au feu de l'imagination, et pendant que j'adorais à genoux, d'autres montaient sur l'autel.

Samuel, le fils du rabbin, était un très-beau garçon. Lazar a toujours été un bel homme, d'une tête plus grand que moi. Pendant dix ans, nous ne nous sommes pas quittés, car il vint aussi à Francfort.

Et toujours, pendant que je cherchais des rimes à mes pensées, il volait de succès en succès, au point qu'à l'âge de quarante-cinq ans, il fallait l'enfermer dans une maison de fous.

J'ai toujours été naïf, et, dût-on rire de moi, j'ajoute que j'ai conservé ma naïveté; je mourrai naïf! Lazar et moi nous couchions dans le même lit. A côté de nous, se trouvait la chambrette de Trudèle, et pas très-loin était la chambre à coucher de la rabbine.

Une nuit donc, Lazar se leva, força la serrure de la chambre de Trudèle et y pénétra pendant le sommeil de la petite. M'éveillant, j'accourus et trouvai mon compagnon aux prises avec Trudèle qui, dans le simple appareil d'une belle au réveil, luttait courageusement, et, de guerre

Digitized by Google

lasse, menaçait le passionné adolescent d'appeler au secours.

J'apparus au seuil.

— Viens, me cria cette enfant, de toi je n'ai pas peur !

Furieux, Lazar sortit, m'entraîna et rentra dans la chambre.

— Elle t'a dit de venir, nigaud, pourquoi n'y vas-tu pas ?

— Parce que je l'aime.

— Mais tu n'es pas un homme, toi. Tu as beau dompter des chevaux, grimper sur des arbres, courir comme un lièvre, quand on ne sait pas vaincre une fille on n'est qu'un pleutre.

Ces reproches n'étaient pas nouveaux pour moi, j'en étais abreuvé par Samuel, Lazar et un autre gars de l'endroit.

— Et puisqu'elle t'aime, *Schlamiel !* poursuivit-il. Mais elle ne t'aime pas, c'est une coquette ; elle ne te craint pas, voilà tout.

— Et si tu la séduis, lui dis-je ; si Trudèle avait le malheur de t'écouter, ce serait non-seulement un crime, mais une honte éternelle. Moi, je n'oserais plus regarder les yeux de mon père, je me tuerais !

— Chansons ! histoire de rire ! On n'a pas besoin de séduire une jeune fille pour l'aimer. Mais elle ne t'aime pas. Essaye donc d'y aller. La porte est ouverte, j'ai cassé la serrure. Voyons si elle t'accueille mieux qu'elle ne m'a reçu. Ose seulement l'attaquer, elle criera au secours. Petit cafard, avec toute ta *Hutzpa* (hardiesse), tu n'es qu'un capon. Tu ne pourrais pas, d'après la loi de Moïse, officier au temple !

Ce dernier trait porta. Je frissonnai de rage.

— Qu'est-ce que tu paries, grand hâbleur, répondis-je, que je reste avec Trudèle une heure tout entière, bien entendu en tout bien, tout honneur ?

Digitized by Google

— Je le crois bien. N'est pas craint qui veut. On ne crie pas au feu quand on ne brûle pas !

Piqué au vif, je dis de ma voix la plus douce : — Puis-je entrer, Trudèle ?

— C'est toi, mon ami. Oui, entre, ne fais pas de bruit, je ne crains rien de toi. Tu es pieux, nous causerons. J'ai tant de choses à te dire.

J'entrai, en posant la chandelle sur la petite commode.

— Qu'est-ce que tu as à me dire, Trudèle ?

— Je vais quitter la maison qui n'est plus tenable. Samuel me poursuit à outrance et me calomnie auprès de ma tante. Voilà que Lazar aussi s'en mêle. Je n'ai de confiance qu'en toi. Tu me défendras, n'est-ce pas ? Tu comptes aller à Francfort, eh bien, j'irai avec toi.

— Avec moi, grand Dieu ! m'écriai-je. Et que comptes-tu y faire ?

— Je servirai comme cuisinière. Tu viendras me voir. J'aurai toujours quelque chose pour toi. Puis, je ferai des économies, et tu m'épouseras. Ma tante était cuisinière, quand mon oncle l'a épousée. Je suis pieuse, je deviendrai ta femme, si tu le veux.

— Y penses-tu, Trudèle, nous sommes si jeunes !

— Ma tante a été fiancée à treize ans.

Pendant ce colloque, à son insu, j'avais glissé ma main sous la couverture et, frôlant deux boules de neige brûlantes, sentant des frissons de feu me monter des pieds à la tête, j'imprimai un baiser d'amour sur les lèvres roses et fraîches de Trudèle ; puis honteux de ma témérité, je m'élançai vers la porte et m'enfuis comme un criminel dans la chambre où Lazar m'attendait silencieux.

Ce silence me glaça. Évidemment il comptait sur ma honte et sur celle de Trudèle, sinon par vengeance, du moins par calcul.

— Eh bien ? me dit-il.

Digitized by Google

— Vous êtes tous des *Pegara* (souhaiteurs de mal), repartis-je, vous voulez nous perdre tous deux, mais Dieu veillera sur nous. Trudèle, d'ailleurs, va partir. Quant à moi, si je vous écoutais !...

— Mais tu te trompes, me dit Lazar, nous aimons Trudèle, personne ne veut la séduire. On ne séduit pas si vite une jeune fille. Tu l'as embrassée, je t'ai vu, cela suffit. Demain, je l'embrasserai à mon tour. Ah ! elle fait la sainte avec nous et elle te tend son museau. C'est bien, couche-toi. Je dirai tout cela à Samuel.

— Mais ce serait une lâcheté.

— Puisqu'elle s'en va !

— La tante ne le lui permettra pas.

— Ah bah ! Trudèle est jolie, elle sait bien cuisiner : elle gagnera partout sa vie.

— Promets-moi de ne rien dire.

— Si elle me permet de l'embrasser, je me tairai ; sinon, non.

Me voilà pris, me dis-je, que dira le rabbin quand il reviendra ? (car il s'était absenté pour conjurer l'orage qui s'amassait contre lui chez le préfet du gouvernement, lequel gouvernement lui déniait le droit, en sa qualité de Français, d'être rabbin en Bavière.) Trudèle va-t-elle accorder à Lazar un baiser ?

Pendant deux jours, je fus sur des charbons. Personne ne me disant rien, je respirai, car je me sentais plus coupable que la jeune fille. Mais on ne va pas impunément à quinze ans faire une visite de nuit à une jolie jeune fille.

Une faute en appelle une autre. Il est difficile d'allumer du bois vert, mais l'étincelle une fois dans l'écorce, elle mettra certainement le bois en feu, et le consumera jusqu'à la dernière pincée de cendres, à moins qu'un vent contraire ne l'éteigne violemment.

Digitized by Google

Je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je n'étudiais plus, je ne priais plus, je ne chantais plus. Mon cœur était entamé, enflammé par le baiser de Trudèle.

J'aimais Trudèle, je ne pensais qu'à Trudèle, je ne rêvais que de Trudèle, et chose curieuse, je la voyais toute la journée et je n'osais rien lui dire. Elle-même, devenue silencieuse et rêveuse, fuyait ma présence. Pendant les huit jours qui suivirent la scène de nuit, je ne la vis pas rire une seule fois.

Était-ce remords, repentir ou avait-elle seulement du chagrin de quitter la maison de sa tante? Je voulus en avoir le cœur net.

J'ai toujours eu plus de courage pendant la nuit que pendant le jour. Ce que je n'eusse jamais osé ni dire, ni faire, ni écrire le jour, je l'ai dit, je l'ai fait, je l'ai écrit la nuit.

J'ai escaladé des murs, franchi des distances, j'ai tenté des choses impossibles durant la nuit pour pénétrer dans la chambre d'une femme, que j'eusse été honteux de toucher seulement le jour venu.

Avec la nuit, mon sang se met à bouillonner, mon cœur gonfle, ma raison s'éclipse. Dès l'aube, le sang se calme, la raison prend le dessus et je juge froidement le jour ce que ma folie allait faire ou venait de faire pendant la nuit.

Il en est chez moi de la poésie comme de l'amour. Mes pensées les plus hardies me viennent dans une espèce de demi-sommeil. Parfois je lis dans un livre aux lettres d'or des choses de l'autre monde ; plus d'une fois je me suis élancé hors du lit pour les saisir au vol, pour les fixer sur le papier. J'ai commis des écrits insensés la nuit après le premier sommeil, que j'ai détruits (non sans regret) le lendemain.

Cette nature double s'est emparée de moi dès mon adolescence. Il est vrai que j'ai dû aussi quelques actes méritoires à cette inspiration nocturne. Ma muse dort le jour

Digitized by Google

et veille la nuit. Le jour, mon cœur est celui d'un homme, c'est-à-dire raisonnablement égoïste : dès la nuit, il change de sexe et palpite de sacrifice et de dévouement, comme celui d'une femme.

III

Au bout de huit jours donc, ne pouvant me débarrasser du souvenir de mon baiser, je saute à minuit hors du lit et m'élance vers la chambre de Trudèle.

Je trouve la porte grande ouverte, mais de Trudèle, pas de trace. Où peut-elle être ? Chez sa tante ? N'importe ! Où qu'elle soit, j'irai. (Rien que d'y penser, je tremble encore aujourd'hui.) J'irai, je l'éveillerai doucement et l'entraînerai hors la chambre.

Folie ! aberration ! C'est mettre la tête dans la gueule du loup. Rien n'y fait. Et me voilà dans la chambre à coucher de la vénérable rabbine.

Malgré la profonde obscurité, j'aperçois quelque chose de blanc comme un bonnet, je m'approche, je sens une tête sous mes doigts.

Terre et ciel ! ce n'est pas la tête de Trudèle. C'est la rabbine qui crie : Qui va là ?

En ce moment critique, car il y allait de mon honneur, ma présence d'esprit, ma gaieté naturelle me reviennent et, me rappelant la passion de cette femme pour la loterie, j'étends mes deux mains en criant : « 32, 66, 89 ! » D'un mouvement rapide la rabbine tira le drap par-dessus sa tête pendant que je disparus.

Digitized by Google

Le lendemain, je la vis se promener de long en large, se frottant les mains, en disant : — Mes amis, mon grand-père, bénie soit sa mémoire ! m'est apparu en songe, en chemise de mort, tel que je l'ai vu couché dans le cercueil, et m'a dit trois numéros. Pour mon malheur, je ne me rappelle que le numéro 32. Si je me rappelais les autres, toutes nos tribulations disparaîtraient, car nous quitterions cet horrible pays allemand et nous irions en Alsace, à Fegersheim, où demeure ma fille et où il n'y a pas de rabbin. C'est, j'en suis certaine, pourquoi mon grand-père s'est montré à moi. Il veut nous sauver.

— Miracle! m'écriai-je, moi aussi j'ai rêvé trois numéros, et 32 en est le premier.

— Que dis-tu là, mon fils? toi, tu ne mens pas, tu crains Dieu, tu n'es pas comme mon Samuel.

— Je dis, *Rebezine*, que j'ai rêvé trois numéros, 32, 66.

— Par le Dieu de mes aïeux, dit-elle, c'est le même, 66.

— 89 est le troisième, poursuivis-je.

A peine eus-je articulé ces quatre syllabes, que la rabbine, me serrant dans ses bras, s'écria : — Aussi vrai que Dieu a parlé à Moïse sur le mont Sinaï, ce sont mes trois numéros. Béni sois-tu, mon fils !

A l'instant, on fit venir le maître d'école et les trois numéros furent pris. Pour les payer, la rabbine, qui m'avait déjà tiré sou par sou mes 30 francs, nous emprunta 48 kreuzers.

Lazar m'engagea à mettre, à nous deux, un ambe ; mais moi, connaissant l'origine du songe, je m'y refusai. Lazar, dont les parents étaient riches et qui payait pension, mit alors pour son compte 12 kreuzers, sur 32 et 66. Ce fut un vendredi.

Dimanche, vers deux heures, je vis arriver le maître d'école pansu, haletant, tombant au milieu de la chambre, en criant d'une voix étranglée : — Terne ! terne ! *Rebezine* !

Digitized by Google

Terne! terne! Tous les trois sont sortis, l'un après l'autre!

Ce fut un événement qui confondit tout le monde, moi tout le premier.

La rabbine venait de gagner 1,300 florins et quelques kreuzers, quelque chose comme 2,700 francs. Jamais elle ne s'était vue à la tête d'une pareille fortune. On envoya un exprès à Reb Angel pour lui épargner les génuflexions devant ces barbares d'Allemands. Toutes les dettes furent payées. Sur mes 30 francs, je reçus une quinzaine de francs avoués. Lazar avait gagné un ambe d'une vingtaine de florins. Il m'acheta une paire de bottes, pour ma récompense.

La rabbine me donna un traité du Talmud fraîchement relié. On fit les préparatifs du départ ; mais la commune entière, de crainte d'être punie de Dieu pour laisser partir un rabbin si pieux et une rabbine qui avait des apparitions célestes, intervint pour les faire rester jusqu'après les fêtes, c'est-à-dire trois mois de plus; répit qui fut accordé.

Nul n'apprit la vérité sur ce fait, Trudèle exceptée, qui m'en aimait encore davantage, car elle eut une robe toute neuve et un écu d'or suspendu en guise de collier. Le jour de la paye du terne, un grand festin fut préparé chez Reb Angel.

La Rebezine et Trudèle, rivalisant de zèle et de génie, avaient fait merveille pour régaler tous les *bachorimes* de leurs meilleurs *flaetlich* (tartes), *kugelhopf* (babas), *tadcher* (pain béni) et *flammkuche* (flans) : véritable festin de Balthazar en gâteaux et mets de farine, sans mélange de viandes, mais où coulaient en abondance le café, le lait, le chocolat, le kirsch et le vin de Champagne. Vers la fin du repas, tout le monde était *schiker* (ivre.)

Le président de la commune vint nous inviter à boire un verre de petit blanc chez lui. Nul ne manqua à cette invitation, sauf la rabbine, Trudèle et moi. Depuis quinze jours, je n'avais pas trouvé un instant pour dire un mot à Trudèle.

Digitized by Google

IV

Le fait que je vais raconter, de la plus stricte vérité, forme non-seulement un anneau pivotal de ma jeunesse, il révèle non-seulement des mœurs talmudiques disparues, d'une originalité curieuse, mais il prouve encore que pour une honnête conscience, il y a dans la chute même, des éléments de salut, à condition que l'homme dans sa jeunesse, se rattache à un principe moral, fortement ancré dans le cœur.

Pendant que mes camarades festoyaient, on vint chercher la rabbine pour répéter la prière des agonisants à une juive mourante. Les juifs ne font pas venir le prêtre à leur lit de mort, mais hommes et femmes font partie d'une *kibbah* (société mutuelle) et tous les membres de cette kibbah doivent se rendre auprès du malade, pour le soigner durant sa maladie et pour réciter la grande prière de pénitence au moment de la mort.

La rabbine était la présidente de plusieurs kibbahs. Son temps appartenait aux enfants, aux malades, aux mourants, aux morts. A peine fut-elle partie que, Trudèle, seule avec moi, me dit :

— Écoute, mon petit ami, tu sais que je connais un peu le Talmud. L'année passée, mon oncle a fait un cours sur le mariage.

Les juifs se marient de trois manières.

— Oui, l'interrompis-je, *bekesef*, *beschetar*, *béhiah* :

Digitized by Google

cela veut dire, soit en donnant une valeur en argent, soit en écrivant une lettre, soit par l'acte de l'amour même.

Tout juif est majeur à treize ans et toute juive à douze ans, du moins pour le mariage.

— Et quelles sont, dit-elle, les paroles sacramentelles que l'homme dit à haute voix, sans lesquelles le mariage n'est pas valable ?

— *Héré ath mekudescheth li bebiah hazoth.* « Sois solennellement consacrée ma femme par cet anneau, par cette lettre, ou par cet acte d'amour. »

— Dis-les et je suis ta femme. Je t'aime de tout mon cœur ! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous avions oublié qu'il fallait deux témoins. S'il y avait eu deux auditeurs, il nous eût fallu un divorce légal, car nous étions bel et bien mariés, selon la loi talmudique.

Du sublime bonheur à la plus profonde perplexité, il n'y a qu'un pas. Inutile, impossible de décrire les sentiments qui m'assaillirent, pendant ces dix minutes d'oubli et de vertige.

A peine Trudèle se fut-elle éloignée pour guetter l'arrivée de sa tante, que je fus pris d'un accès d'abattement et de remords indescriptible. Cela peut paraître ridicule à quelques-uns de mes lecteurs, mais cela a tout simplement failli me coûter la vie.

Non-seulement je me reprochais le crime d'impudeur, non-seulement j'avais violé la loi talmudique, en vertu de laquelle nul ne peut s'approcher d'une femme avant le bain sacré, sous peine d'être retranché de la vie dans l'année même, mais je m'étais de gaieté de cœur exposé à la honte d'avoir déshonoré une jeune fille ; car en Alsace, dans ce temps, la honte retombait autant et plus sur le séducteur

Digitized by Google

que sur la jeune fille séduite. Il est vrai que dans ma douleur je me rappelai les paroles du Talmud disant : *En ischah mithabereth bebiah reschonah. Mulier non concipit coïtu primo.* Cette parole était une lueur de consolation.

L'étonnement de Trudèle fut grand quand, rentrant dans la salle et s'approchant de moi, elle me vit la figure pleine de larmes. Tello, d'après la légende, a dû être la contenance d'Adam, après avoir mordu dans la pomme. Je tremblais devant Dieu que je venais d'offenser et dont je voyais flamboyer le glaive vengeur. J'allais prendre la fuite, quand Trudèle me dit :

— Tu n'es donc pas mon petit mari ? tu m'abandonnes ?

— Malheureuse ! tu m'as fait commettre un crime.

— Puisque tu es mon époux ! répondit-elle d'une voix câline ; car nous sommes mariés !

— Songe, quel opprobre pour nous deux ! Ton oncle, s'il le savait, te chasserait comme une fille perdue. Il te renierait. Mon père me tuerait !

— Que m'importent l'oncle et les hommes ! s'écria cette créature dont le caractère mêlé de légèreté, de poésie et de superstition, est resté une énigme pour moi. Devant Dieu je n'ai pas péché, puisque tu m'as épousée solennellement.

— Mais le mariage n'est pas valable sans témoins.

— Dieu est notre témoin. Celui-là ne ment pas, il ne nous abandonnera pas ! Tu as donc peur ?

— Mais, Trudèle, tu es folle. D'abord, nous avons péché, puisque tu n'as pas pris de bain sacré. Puis, nous avons à peine quinze ans. Il me faut encore cinq ans pour tirer au sort.

— Tu ne m'aimes pas, s'écria-t-elle, en me couvrant de baisers et de larmes, et moi je t'aime ! « L'amour, dit *Schlomoh hamelek* (Salomon le roi), est plus fort que la mort et la mort est plus forte que la honte. » Je mourrais pour toi, avec toi !

La rabbine se faisant entendre sur le palier, force nous fut de nous quitter brusquement.

Digitized by Google

V

Trudèle avait raison. Elle valait mieux que moi. Elle m'aimait. Mais savais-je, moi, qu'après une première faute je serais saisi de tremblements, d'anxieuses frayeurs, et que je verrais sur ma tête des milliers de glaives vengeurs me menacer de la damnation éternelle ! Pouvais-je me rendre compte de mes remords ?

La femme, dès son enfance, ne connaît que l'amour. L'homme est né pour l'honneur ; l'honneur seul est son roc, sa force, son abri. Si Trudèle eût été mère, si j'eusse passé pour un vil séducteur, pour un vaurien de quinze ans, moi qui, jusqu'à ce jour, avais été un modèle de piété, je me serais noyé sans sourciller. Je me rappelai un jeune homme de dix-huit ans accusé de ce crime sur une jeune fille de seize ans. Chaque fois qu'il apparaissait dans la rue, les enfants criaient après lui : « Le voilà, le voilà. »

Ce sobriquet, *Le voilà*, lui est toujours resté. Il fut forcé d'émigrer. Qu'eussent dit d'ailleurs Rabi Aron et mon excellent Heiser ! Je connaissais mon père. Quant à ma mère, elle en serait morte de chagrin !

Ne voilà-t-il pas, eût-on dit, un beau gars qui, sous prétexte de sanctifier le Seigneur, a quitté son père qui aurait tant besoin de lui, et qui, au lieu d'aller à l'académie de Francfort, s'arrête à dix lieues de son village pour séduire la nièce de son rabbin, une enfant ! On m'appellerait *Hurenbub*. On me cracherait à la figure.

Digitized by Google

Pour comble d'inquiétude, le mot du Talmud, dont je cherchai le soir même le texte, ne me rassura plus. Rabi Samuel dit oui, mais Rabi Séir dit non. Raschi dit *peut-être*, et Maimonide *que sais-je?*

Dès lors, pour moi, homme à extrêmes, plus de sommeil, plus d'étude, plus de repos. Tous les matins, à l'aube du jour, j'allais à la synagogue prier, implorer, supplier Dieu d'épargner cette honte à son serviteur prévaricateur.

Les juifs ne fléchissent pas le genou, ni devant leur Dieu, ni devant leurs supérieurs. Ils ne se prosternent qu'une fois par an devant Jehovah, le jour du grand pardon. Le juif a le pas doux, lent; mais, pour se mettre à genoux, il a toujours fallu lui couper les pieds, comme à Rabbi *Jéhudah Hakadisch* à Mayence.

Dans mes prières donc, qui ont parfois duré deux heures, je ne me mettais pas à genoux, mais plié en deux comme un derviche et versant des ruisseaux de larmes, j'ai épuisé tous les psaumes, j'ai même eu recours au *Sohar* de Reb Angel, aux textes sacrés que je ne comprenais pas. Pendant plus de huit jours, j'ai jeûné de vingt-quatre en vingt-quatre heures. J'avais l'air d'un squelette.

Le rabbin, ignorant la cause de ce mal subit, me croyant pris de fièvre, allait écrire à mes parents. De temps à autre, je tombais de faiblesse en pleine rue. Trudèle, à son tour, était pâle, livide, défaite. Ce fut pour moi une semaine de supplices, d'angoisses et de mortifications, véritable chemin de la croix. Enfin, Trudèle me dit de l'attendre à minuit dans le grenier, où l'on ne pouvait se parler que sur la gouttière comme les chats. Elle vint m'annoncer d'abord qu'il n'y avait aucun danger. Jamais, depuis mon premier souffle, nouvelle ne me causa une joie pareille.

Elle réitera ses protestations d'amour; mais, durant mes prières et mes jeûnes, j'avais fait le serment solennel de

Digitized by Google

ne jamais plus m'approcher d'une femme que le jour de mon mariage. Ce serment, je l'ai tenu jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, alors que, grâce à des études historiques et philosophiques, la raison avait chassé la foi de mon âme comme l'aube chasse devant elle les ténèbres.

Cette raison majeure et indépendante ne m'est venue que peu à peu, à la longue, à force d'étudier et de méditer les grands penseurs, les grands écrivains de l'humanité. Je dis donc à Trudèle :

— Tu as tort de me croire changé. Je t'admire et t'aime plus que jamais ! Mais n'oublie pas que j'ai péché par ignorance. Tu sais que *eberah garrereth eberah*, c'est-à-dire qu'un péché en appelle un autre. De faute en faute, nous roulerions dans l'abîme. Veux-tu une preuve de mon amour ? Tu sais que je ne mens pas. Je crains Dieu, et puisqu'il m'a exaucé (je croyais que nous devions notre salut à mes prières), je ne recommencerai pas à l'offenser. Je pars pour Francfort. J'irai seulement revoir mes parents pour les fêtes et leur demander les 30 francs que j'ai dépensés ici. C'est décidé. Tu ne peux me suivre, à moins que tu ne viennes plus tard. Je t'écrirai. Si tu me gardes ta foi et ta parole, je m'engage devant le *Grand Saint* (béni soit-il !) à t'épouser dès que je serai rabbi et que j'aurai une place. Je te promets que j'aurai le *morenou* (diplôme de rabbin juge et maître) avant de tirer à la conscription.

— Tu es vraiment un saint, me dit Trudèle, en me serrant contre son cœur. C'est toi qui as raison. Moi je suis une folle. Va, pars, je travaillerai pour toi, je t'écrirai. Je sais déjà l'hébreu, j'étudierai tout à fait avec mon oncle. Quand tu seras rabbin, je serai digne d'être ta rebezine !

Nous entendîmes des pas, et nous nous séparâmes.

Huit jours après, je retournai au village pour passer les fêtes auprès de ma mère et refaire mon trousseau de voyage.

Digitized by Google

Trudèle, m'attendant à une lieue d'Ingenheim, aux bords du chemin, m'accompagna jusqu'à Vissembourg, où nous renouvelâmes nos serments. Depuis lors, je ne l'ai plus jamais revue. Je lui ai écrit pourtant deux lettres.

Je n'ai jamais trompé une femme. J'appelle tromper une femme, lui mentir, lui faire des promesses qu'on ne peut tenir. Trudèle, hélas ! était trop précoce.

M'a-t-elle oublié ? Fut-elle la victime de son imprévoyance et de son bon cœur ?

La femme ne vit ni du passé ni de l'avenir. Il lui faut le présent. L'abstraction n'existe pas pour elle. La dévotion même est de l'amour *actuel*.

Quoi qu'il en fût, Trudèle séduite à Fegersheim, où elle suivit son oncle, est morte en couches, vingt mois après mon départ pour Francfort.

FIN DE MON ENFANCE.

Digitized by Google

MON ADOLESCENCE

Digitized by Google

Digitized by Google

MON

ADOLESCENCE

LIVRE PREMIER

I

Au bout de huit jours de séjour dans le village, huit jours qui m'ont paru un siècle, je partis pour la troisième fois, après avoir confié une pacotille de livres et de hardes à un batelier de Drusenheim, se rendant à Francfort avec un chargement de vin alsacien, en descendant le Rhin et remontant le Mein.

Pendant mes études à Ingenheim, Rabi Aron, à son tour, avait envoyé à Francfort son beau-frère, mon condisciple Sommer, plus âgé que moi de trois ans, excellent garçon, mais mauvais musicien, comme dit Shakspeare. Le rabbin me donna de nouveau sa bénédiction et de plus l'adresse

Digitized by Google

de son beau-frère. J'étais bien résolu de ne m'arrêter nulle part ailleurs qu'à Francfort, dût-on m'offrir toutes les perles d'Ophir, tout l'or de Golconde ! Le premier jour, je m'arrêtai à Lauterbourg, le second, à une demi-lieue d'Ingenheim, chez des connaissances. Le troisième, on me donna le dîner et un gîte à Durkheim, dans le Palatinat. Il y avait dans ce village une école talmudique, et nous passâmes le sabath à disputer.

Le lendemain, à la pointe du jour, mon petit sac sur le dos, je cheminai vers Frankenthal. La matinée était délicieuse. Après deux heures de marche, je m'arrêtai et m'assis sur l'accotement du fossé, pour y faire ma prière, muni de mes *Tephilines* de *Rebenou Tham*. Après avoir remercié Adonaï de sa toute bonté pour moi, je lui promis une fidélité absolue, non sans condition, car la dévotion n'est au fond qu'un marché. Tout dévot fait avec Dieu un troc. Si tu me protéges contre mes ennemis, disais-je à Jéhovah, si tu veilles sur mes pas, je promets de t'adorer, de te glorifier, de t'aimer, de te servir, et même de jeûner deux fois par mois. Il était bien entendu que si le bon Dieu ne faisait pas son devoir envers moi de mon vivant, il n'aurait pas poire molle après ma mort.

A vrai dire, je ne doutais pas de lui. Il m'avait toujours visiblement protégé, et sauf l'épisode de Trudèle, je n'avais rien fait pour qu'il m'abandonnât. Heureusement, ces erreurs sucées avec le lait, ne m'ont pas empêché de donner un coup de main à mon protecteur céleste. Si j'eusse été paresseux, sot, timide, il m'eût certainement planté là, malgré ma dévotion, mes jeûnes et mes Tephilines.

Le soir j'arrivai à Frankenthal, où, en ma qualité d'étudiant rabbinique, je trouvai un bon souper et un détestable lit. Le quatrième jour, j'arrivai à Worms, ville célèbre par le séjour de *Raschi*, savant français de Troyes, dont

Digitized by Google

le commentaire hébraïque de l'Écriture est un chef-d'œuvre sans pareil d'érudition et de style. Le sixième jour, à mille pas de Worms, je sentis une enflure au pied gauche. J'avais oublié de prendre avec moi des bas de rechange. Mais confiant au Dieu d'Israël, qui, non-seulement m'avait fait donner des dîners et des gîtes, mais qui encore (je me flattais que c'était pour moi) avait commandé une température délicieuse pour mon voyage pédestre, je poursuivis mon chemin, en chantant d'abord des psaumes, puis bon gré mal gré, (car j'y arrivais toujours) la *Marseillaise*, sans en connaître la signification politique et sociale.

« Adonaï, dis-je, en m'arrêtant un instant, toi auquel rien n'est impossible, tu vois la plante de mes pieds, tu ne permettras pas que je sois forcé de suspendre mon pieux voyage. » Et plein de confiance, je me mis à crier, en faisant le moulinet de mon bâton : « Aux armes, citoyens! formez vos bataillons !... »

Dans ce moment un brillant carrosse attelé de deux chevaux noirs fringants, passa au galop. Le carrosse s'arrêta subitement et bientôt je vis avancer vers moi un valet en livrée, qui me dit : « Jeune gars, mon maître, dans la voiture, t'ordonne de venir lui parler ! »

Au lieu de me réjouir, je fus pris d'une frayeur mortelle, car, depuis Metz, j'évitais l'approche des riches chrétiens, de peur d'être converti de force. Je balbutiai une réponse négative; j'allais hâter le pas pour lui échapper, mais le valet me cria : « Si tu ne viens pas de gré, malheureux, je t'enlève de force. »

Aussitôt dit, aussitôt fait ! J'avais beau trépigner, me tordre et me trémousser, cet homme, m'enlevant comme une plume, y compris mon sac et mon bâton, me souleva et me jeta comme un paquet sur le siége du carrosse.

Digitized by Google

Je tremblais de tous mes membres. J'étais en face d'un homme d'âge, avec de grosses moustaches blanches et une longue balafre au visage.

— Tu es juif ? me dit ce monsieur.

— Ia, gnaed'ger Herr, répondis-je, en balbutiant tout transi de peur. Pour la grâce de Dieu, ne me faites pas de mal, ma mère en aurait un grand chagrin.

Cette naïveté le fit rire aux éclats, rire partagé par la valetaille.

— Ne crains rien, mon garçon, me dit cet homme avec douceur, j'aime beaucoup les juifs. Tu vas à Mayence ?

— Oui.

— Eh bien, je t'y conduirai dans mon carrosse, mais réponds sincèrement à mes questions. Ne mens pas, ou je te mets en prison.

— Je ne mens jamais.

— Sais-tu comment s'appelle la chanson que tu viens de chanter ?

— Non ! C'est M. Heiser, le maire de mon village, qui me l'a apprise.

— Où es-tu né ?

— A Schirhof, département du Bas-Rhin.

— Où vas-tu ?

— A Francfort, y achever mes études rabbiniques.

— Tu sais l'hébreu ?

— Je suis rabbi et voici mes papiers.

— Ainsi, tu ne sais pas que cette chanson s'appelle *la Marseillaise*, qu'elle est défendue, que le premier gendarme venu t'aurait jeté en prison comme un chien ?

— Non, *Maneschomé !* (sur mon âme).

— Eh bien alors, répète-moi le couplet que tu viens de chanter !

Digitized by Google

Je n'étais nullement rassuré sur l'intention de cet homme, mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j'essayai de chanter de mon mieux le couplet demandé.

— Tu as de bons poumons, me dit-il, rassure-toi ! Dans trois heures, tu seras à Mayence, mais promets-moi de ne plus jamais chanter cette chanson.

— Je le promets, mon bon seigneur.

On partit au galop et pendant que le carrosse roulait comme un char enchanté, je jetai à la dérobée un coup d'œil vers le ciel, pour le remercier du beau véhicule qu'il m'avait envoyé. Cet homme, ces valets, ces chevaux, tout cela, pensai-je, a été créé pour moi et mon pied malade.

Puis, le monsieur m'interrogea sur mes parents et sur mes intentions.

— Pourquoi vas-tu à Francfort plutôt qu'ailleurs? me demanda-t-il, après une longue pause.

— Parce que l'instruction talmudique s'y donne gratuitement.

— J'aimerais mieux te voir aller à une université, étudier le grec et le latin !

— A l'université, il est à craindre que l'on ne perde sa foi.

— Enfant ! quand on a peur de la perdre, elle ne vaut pas la peine d'être gardée ! Viens demain chez moi, j'ai un ami à l'université de Giesen, le rabbin de l'endroit, le docteur Wolf, je te donnerai une lettre pour lui. Tu as de l'intelligence, une belle voix, de la santé, tu as de l'avenir, pourvu que tu ne t'embourbes pas dans le Talmud.

J'allais lui répondre, mais comme j'étais décidé à ne pas aller ailleurs qu'à Francfort, et ne voulant pas entrer en discussion, au sujet du Talmud, avec un si puissant personnage, je me tus.

Aux portes de Mayence, on me fit descendre, puis, le valet de pied me donna une carte, en me disant : Demain à

Digitized by Google

dix heures, monseigneur te recevra ; tu n'as qu'à présenter cette carte. C'était le commandant autrichien de la forteresse de Mayence.

Le rabbin me donna un souper et je passai la nuit sur une espèce de litière avec six autres pauvres diables, à six kreutzers par nuit. Je n'eus garde de leur parler de mon heureuse aventure. Cela resta entre Dieu et moi. Cela sentait le miracle !

Digitized by Google

II

Le lendemain, je me présentai à l'hôtel du commandant. La sentinelle me repoussa d'abord, de la crosse du fusil, mais sur la présentation de ma carte, le concierge me fit entrer.

Le vieux commandant me reçut on ne peut mieux. Il me fit verser une tasse de café noir, et me permit de la prendre, ma casquette sur la tête, selon le rite talmudique ; puis, il me montra une bible hébraïque. Quel fut mon étonnement de le voir lire couramment l'hébreu et le traduire.

Maintenant, me dis-je, à part moi, je sais pourquoi ce monsieur a été si bon pour un pauvre petit juif ! c'est un juif converti. C'est un des nôtres.

— Cela t'étonne, mon garçon, me dit-il, de voir un chrétien savoir l'hébreu !

— Ce qui m'a étonné davantage hier, lui répondis-je, ce fut de voir un chrétien si bon pour un juif !

Il me jeta un regard scrutateur, puis, souriant, il ajouta.

— J'aime Moïse, je l'admire. Ce fut un des plus grands

Digitized by Google

hommes du monde! Mais j'ai horreur du Talmud. Je suis trop vieux pour m'occuper de ces questions, mais toi, qui es jeune, tu peux rendre des services. Rappelle-toi ce que je dis là, mon enfant! Plus tu avanceras en âge et en science hébraïque, plus tu admireras Moïse, plus tu haïras les rabbins et les prêtres. (Paroles prophétiques !) Maintenant, ajouta-t-il, voici une lettre pour mon ami, le docteur Wolf, et voici deux pièces de six francs pour ton viatique. Puis, il me congédia, en me tendant la main que je couvrais de baisers.

— La paix avec toi, mon fils, dit-il, et il disparut.

J'ai oublié le nom de ce bienfaiteur, de ce savant, de cet homme de bien, mais jamais je n'ai oublié ni ses traits, ni sa bonté.

Quant à la lettre adressée au docteur Wolf, actuellement grand rabbin à Copenhague, je la lui ai remise, douze années plus tard, jaunie, mais intacte, sans l'avoir jamais lue. J'ai eu tort de me séparer de ce cher souvenir.

Dans les conversations que j'ai eues avec les *Bachorim* de Mayence, j'ai compris qu'il me fallait changer de vêtements pour me présenter à Francfort, en qualité d'étudiant. Un fripier orthodoxe me livra une redingote longue, un pantalon noir, un gilet montant, des souliers et des bas contre ma défroque et les deux pièces de six francs que le commandant m'avait données.

Dans ce temps, un coche, servant de poste et de patache, se rendait tous les jours de Mayence à Francfort et de Francfort à Mayence. On faisait ce trajet de huit lieues pour douze kreutzers.

Mon pied guéri, je partis un jeudi matin par le coche.

Parmi les voyageurs pour Francfort et les environs se trouvait un vieux juif d'Offenbach, aux cheveux longs, à la barbe longue et au paletot long, dont les poches également longues étaient béantes. A Hoechst les voyageurs descen-

Digitized by Google

daient ordinairement à l'hôtel pour dîner. Il ne restait sur le coche que quelques femmes, une bande de musiciens, fraîchement montés pour nous accompagner à Francfort, et une marchande de comestibles, vendant des fruits, du café noir et du schnaps.

Le juif, ne pouvant pas prendre part au dîner chrétien, se mit à marchander des pruneaux secs (on lui en donnait jusqu'à cinquante pour un kreutzer) qu'il se fit verser dans sa poche de derrière.

Je suivis l'exemple de mon coreligionnaire. Mais en recevant ma part, et voyant la poche ouverte d'où le vieux tirait, un à un, ses pruneaux, tout en arpentant le pont du coche, l'idée me vint de le suivre et de lui mettre doucement un de mes pruneaux dans la même poche, au fur et à mesure qu'il en tirait un des siens pour l'examiner d'abord comme pour s'assurer qu'il n'y eût pas de ciron dessus, puis enfin pour le croquer. Ce manége fut vu par tous les assistants, excepté par le juif.

Les voyageurs venaient de remonter sur le coche voguant vers Francfort. La bande des musiciens jouaient à tort et à travers des valses et des polkas ; et moi de suivre toujours mon vieux juif, qui de temps à autre, s'arrêtait, stupéfait, en regardant le ciel, tout en croquant ses pruneaux dont il ne voyait pas la fin et dont il ne s'expliquait pas la multiplication.

Enfin, un rire général éclata sur le pont ; rire qui atteignit jusqu'aux joueurs de clarinettes qui pouffaient en soufflant faux dans leurs instruments. Le juif s'aperçut à la fin de ma ruse et se mit lui-même à rire.

Une jolie jeune femme qui riait à se tordre, vint à moi, m'embrassa et me demanda qui j'étais, d'où je venais et où j'allais ? Elle me donna son adresse à Francfort et me dit : « Viens me voir, mon garçon. Je t'aiderai à te placer. » Plu-

Digitized by Google

sieurs années plus tard je me suis rappelé son nom et elle m'a rendu un service.

J'arrivai le soir à Francfort, sain et sauf, avec une bourse contenant encore, en monnaie de France, trois francs cinquante centimes.

Je me rendis incontinent auprès de mon condisciple Sommer, qui logeait dans une chambre au quatrième, chez l'épicier Stiebel, à deux pas de la rue des Juifs. Comme son lit était partagé par un autre étudiant payant comme lui, force me fut de me coucher en travers de leurs jambes sur la couverture. Mais comme ces diables de jambes remuaient toujours, je finis par m'établir sur la table, où je dormis comme un bienheureux.

Le lendemain, vendredi, Sommer me dit : « Ce soir nous irons dans la *Klause* (synagogue ultra-piétiste). Là, quelqu'un t'invitera à dîner pour vendredi soir et samedi midi. Mais où coucheras-tu ? »

— Va, lui répondis-je, n'aie aucun souci à mon égard ; Adonaï s'occupe dans ce moment pour me chercher un gîte !

— J'oublie, ajouta Sommer, que tu n'as pas de chapeau. Pour aller dans la *Klause*, en qualité de *Bachor*, il faut un chapeau, c'est de rigueur.

— Mais, lui dis-je fièrement, j'ai de l'argent, moi !

Il croyait que j'avais la bourse pleine de pièces de cent sous. Nous nous rendîmes, en effet, dans la rue des Juifs, où une connaissance de mon ami me vendit un tromblon, juste aussi haut que moi (car j'étais très-petit), pour la modique somme d'un florin trente kreutzers. Il me rendit douze kreutzers sur mes trois francs cinquante centimes. Ces douze kreutzers, je les ai gardés bien longtemps. On m'aurait, je crois, offert un million, que je ne m'en serais pas séparé.

Digitized by Google

M. Sommer, sobre comme moi, outre ses *journées*, c'est-à-dire un dîner gratis dans six maisons juives et le sabath, se nourrissait exclusivement de café noir, de radis, de cornichons au sel et de fromage. Madame Stiebel lui faisait crédit, jusqu'à concurrence de trente kreutzers. Il donnait des leçons de lecture hébraïque, de plus, il rasait tous les vendredis avec des ciseaux plats des barbes orthodoxes, ce qu'il fait encore en Alsace; il veillait des morts, à raison d'un écu de Prusse, et il servait de *dixième* fidèle pour les prières dans les maisons mortuaires. Tout cela pouvait lui rapporter cinq à six florins par mois, pour subvenir aux frais du logement, du blanchissage, du déjeuner, du souper et du fripier, remplaçant tailleur, cordonnier et chapelier.

Tous ces métiers étaient à ma disposition. Je n'avais qu'à être présenté aux rabbins et à être inscrit chez un bourgeois de la ville, faute de quoi un étudiant juif n'aurait pu séjourner un jour dans la ville libre, à moins de déposer un cautionnement de deux cents florins.

A ces cordes de boyau, j'en ajoutai plusieurs autres de métal.

J'étais un véritable calligraphe pour l'écriture hébraïque. Je pouvais donner des leçons de lecture française. J'avais une belle voix et je savais officier comme *hasan*.

Tout en énumérant à Sommer mes espérances, heureux et joyeux d'être enfin dans la sainte ville de Francfort, nous nous rendîmes lui, moi et mon chapeau tromblon, plus haut que moi, à la *Klause*, située au beau milieu de la rue des Juifs.

Pendant l'office, après avoir passé en revue tous les fidèles, je jetai mon dévolu sur celui qui me paraissait le plus recueilli par ses roulements d'yeux et ses tremblements de derviche. C'était un sacrificateur (*Schochet*) qui

Digitized by Google

s'appelait Bodevise. La commune de Francfort en avait trois, l'un pour les bœufs, l'autre pour les moutons et les chèvres, le troisième pour les volailles.

On sait que les juifs n'abattent aucun animal, ni ne tordent jamais le cou à un volatile. Ils renversent les animaux par terre avec un nœud coulant, en leur laissant un pied libre pour se défendre, puis, d'un seul coup de glaive sans brèche, ils coupent le larynx et le pharynx. C'est la guillotine des bêtes. Le sang, défendu aux Hébreux, jaillit comme un torrent et se perd dans l'égout. Mêmes façons pour les volailles tenues à la main et tuées avec un couteau plus petit.

M. Bodevise était le *Schochet* des volatiles. Outre son salaire, il avait le droit d'arracher deux plumes à chaque bête, et il avait une chambre sous les toits pleine jusqu'aux tuiles de ces plumes, qu'il vendait par douzaines. Je me plaçai à côté de lui, priant avec la sainte ferveur d'un orthodoxe. Je criais mes *Schemas* d'une voix de trompette sacrée, je me tordais en tous sens, espérant attirer son attention pour être invité au dîner vespérien du sabath. En vain ! Le *hasan* allait dire le *Kadisch* final, ce pieux homme, marmottant ses prières, ne paraissait même pas m'avoir aperçu. Les fidèles de la synagogue partirent l'un après l'autre, sans m'adresser une parole de bienvenue. Enfin, voyant mon homme s'en aller, après avoir donné le baiser d'adieu au tapis sacré du tabernacle, je m'approchai de lui et lui dis :

— C'est vous qui m'avez invité pour les repas sacrés du sabath ?

— Moi ! dit-il, en me toisant de bas en haut, je ne t'ai pas dit un mot, mon garçon.

— Vous vous trompez, monsieur, répondis-je, en souriant malgré moi. Vous pouvez l'avoir oublié dans votre saint recueillement, mais dès le *Lecho Dodi*, vous m'avez invité pour chanter les *Semiroth* de vendredi soir.

Digitized by Google

— Tu sais donc chanter les *Semiroth* ?

— Tous, monsieur.

— Qui es-tu? d'où viens-tu? car, tout petit que tu es, tu me parais un fier *assès ponim* (figure d'acier).

Sans répondre, je lui présentai mon certificat de rabbi, qui me fut donné à l'âge de onze ans. Il me toisa de nouveau.

— Tu ne l'as pas volé? me dit-il.

— Le rabbi qui l'a signé est le beau-frère de mon condisciple Sommer que voici.

Celui-ci, connu de M. Bodevise, ayant corroboré mon dire par un signe de tête, l'homme me dit :

— Eh bien, viens, au nom de Dieu, rompre avec nous le pain du sabath. La table, il est vrai, est trop petite pour la famille, mais, n'importe, elle s'agrandira !

Nous passâmes par un long couloir noir, éclairé par un lampion, et après avoir traversé une petite cour sombre, nous entrâmes dans une chambre sale, éclairée par une lampe à sept becs où était dressée une table à dix couverts avec le pain du samedi. Dans la chambre se trouvaient la mère, ses trois filles, deux fils, deux servantes et leurs deux frères, dont l'un était tailleur et dont l'autre allait encore à l'école.

Madame Bodevise fit une grimace en me voyant.

— Encore un hôte, disait-elle, et la place?

Mais M. Bodevise, en dodelinant sa tête (c'était là son tic), sans répondre à sa femme, se mit à entonner le *Chant du bienvenu*, et moi, de ma voix la plus claire, de lui faire les répons « *Schalem Elechem Malachaï Haschalem.* »

J'eus à peine commencé, que M. Bodevise et ses deux fils se turent pour me laisser seul les honneurs du chant.

Ce garçon, dit M. Bodevise à sa femme, s'est invité tout seul. Il m'a dit qu'il savait les Semiroth. Il n'a pas

Digitized by Google

menti. Il a déjà le titre de rabbi. Plût à Dieu que les nôtres lui ressemblassent !

On me fit une place et après les questions d'usage, pendant le dîner, on me fit chanter tous les Semiroth.

— Vous viendrez tous les vendredis soirs chez nous, me dit ce brave homme, ainsi que le samedi à midi.

Après le dîner et les chants d'usage, M. Sommer, qui donnait des leçons de lecture hébraïque aux enfants Bodevise, vint me chercher.

Il raconta que j'avais passé la nuit sur la table. Enchantés de ma gaieté et de mon caractère peu exigeant, M. et madame Bodevise, après avoir délibéré ensemble, et consulté mademoiselle Guidché, leur cuisinière et factotum, proposèrent de me faire un lit au premier, sur un bahut, dans la chambre de Reb Yogef.

Ce Yogef était tout simplement fou, depuis quarante ans, depuis le jour de son initiation rabbinique. Il était nourri aux frais de la commune, surveillé par un gardien qui ne le quittait jamais et qui alors avait bien soixante-quinze ans.

C'était un fou pacifique. Il n'adressait jamais la parole à personne. Pour le faire manger, il fallait lui mettre les plats sur la table et le laisser seul; autrement il eût mieux aimé se laisser mourir de faim.

On me présenta donc au vieux gardien, qui depuis quarante ans, passait ses nuits sur un fauteuil, à côté du lit du fou, puis, on me mit un matelas et une couverture sur le bahut.

Je m'endormis du sommeil du juste, lorsque, soudain, je me sentis quelque chose de froid au cou. Il faisait un clair de lune comme en plein jour. O stupeur! Ce fou, long comme un spectre, tenant à la main un couteau, long comme un glaive, essayait, heureusement avec le dos de l'instrument,

Digitized by Google

de me scier la gorge, comme M. Bodevise la coupait aux animaux. D'un bond, debout, saisissant ce malheureux, je le soulevai et le jetai à dix pas en arrière sur le gardien endormi ! Qu'on se figure les cris, les hurlements de ces deux crétins, se croyant eux-mêmes victimes d'un assassin nocturne.

En un clin d'œil, je vis arriver d'abord madame Bodevise, en chemise, puis, M. Bodevise, en chemise et bonnet de nuit, puis, les trois filles, en chemise et têtes nues, dont l'aînée avait treize ans et qui était d'une blanche beauté; puis, la petite cuisinière Guidché et sa sœur, en chemise, ma foi, cachant leurs petits seins de leurs petits bras, puis, les frères, toujours en chemise, puis enfin tous les habitants de la maison, en chemise, pardieu ! Cela n'en finissait pas ! C'était une véritable procession de chemises.

A peine eus-je expliqué le fait que toutes ces ombres en calicot, à demi éclairées par la lune, (car il n'y avait point de lumière, il est défendu d'allumer une chandelle le vendredi soir) se mirent à rire et à se tordre de mille manières.

Quant au fou, il poussait toujours des cris de singe, suivis d'effroyables gestes. Depuis quarante ans il n'avait pas vu d'autre figure humaine que celle de son gardien. Cela l'offusquait. S'il se fût servi du tranchant de ce *halef* (couteau de sacrificateur appartenant à Bodevise) c'eût été fait de mon larynx et de mon pharynx !

Je fus saisi de frayeur, une fois le danger passé. Mais comme il était trop tard pour m'en aller, la petite Guidché, qui m'avait pris en affection, me conduisit dans la chambre aux plumes, au cinquième sous les toits.

Je m'y fourrai comme un caniche, mais, le lendemain matin, ma tête ressemblait à celle d'un sauvage emplumé, et comme il est défendu de se peigner le samedi, Guidché mit plus d'une heure à déplumer mes cheveux, de façon à pouvoir me présenter à la synagogue.

Digitized by Google

Croirait-on que j'ai couché pendant six mois dans cette chambre, sans fenêtre, la porte entre-bâillée, sur un monceau de plumes d'oie, de canard, de pigeon, de dindon et de poulet! Il est vrai que Guidché me prêta un matelas et une couverture. O la bonne, la meilleure des âmes! Non-seulement, elle pourvoyait à mon logement, mais elle me donnait à dîner et à déjeuner.

Madame Bodevise, femme pieuse, mais incapable, ne s'occupait de rien. Guidché était l'âme de la maison. Elle ordonnait, et tous, y compris les enfants, obéissaient. En échange de ses bontés, je lui appris, à elle, à sa sœur et à son frère à lire et à écrire. J'ai toujours eu la rage d'enseigner à d'autres ce que je savais et surtout ce que je ne savais pas!

Digitized by Google

III

M. Sommer me fit inscrire chez un certain monsieur Bauer, commerçant retiré, en qualité de commis marchand de chapeaux de paille. J'eus mes *journées* au bout d'un mois et, pour le reste, Guidché avait toujours un légume, un fruit et du café à ma disposition. Tout allait bien, sauf l'essentiel: *l'étude!*

Il y avait dans ce temps à Francfort trois écoles rabbiniques. La première était tenue par le Grand Rabbin Trier. Il fallait être de première force pour y être admis.

La seconde se tenait dans la *Klause* chez Rabbi Jacob Posené. C'était un cénacle de dévots, plus dévots que savants. La médiocrité en tout fait du zèle.

La troisième se trouvait chez Rabbi Aron Fould, jeune professeur amateur, bel homme, très-érudit, ayant épousé une riche héritière, et allant tous les jours à la Bourse.

Il avait un certain nombre d'élèves, auxquels, deux heures avant la Bourse, il faisait la lecture du Talmud, le

Digitized by Google

traduisant littéralement et l'étudiant, non comme livre religieux dont les principes font foi et ont force de loi, mais comme une science archéologique et historique.

En deux heures, il parcourait, toujours en traduisant, une vingtaine de pages, sans dissertation, ni discussion.

M. Sommer, ayant été refusé par Rabbi Trier, fréquentait les cours de M. Fould, et m'y présenta.

Cela n'allait ni à l'ardeur de ma foi, ni à la turbulence de mon esprit. A chaque passage, j'allais faire cinquante questions et, qui plus est, j'avais d'excellentes réponses toutes prêtes à des questions que j'espérais voir surgir des débats.

M. Fould ne tenait aucun compte des commentateurs ordinaires et extraordinaires dont il eût fallu relever les contradictions et les aplanir par des tours de force d'argumentation.

Il allait toujours de l'avant. Telle page du Talmud, qui pour être creusée, labourée, tournée et retournée, nous retenait ailleurs quinze jours, en quinze minutes, elle était lue, dévorée et oubliée. M. Fould, d'ailleurs, était toujours pressé pour se rendre à la Bourse.

Au bout d'un mois, j'en avais assez. Je disais à Sommer:

— Libre à toi ! Quant à moi, je ne suis pas venu pour cela de Schirhof à Francfort !

Je crus de mon devoir d'écrire à ce sujet à Rabbi Aron. Celui-ci m'écrivit une lettre de remercîment et fit revenir son beau-frère en Alsace, où il se voua au commerce.

A côté de la maison Bodevise, demeurait un marchand de vieux livres, que l'on appelle bouquiniste en France et *antiquariste* en Allemagne. M. Schwalm, tel était son nom, avait un garçon de six ans. Je m'offris pour lui

Digitized by Google

enseigner la lecture de l'hébreu et du français. En échange de mes leçons, M. Schwalm mit toute sa boutique de livres à ma disposition.

Je jetai naturellement mon dévolu sur les livres français. Il y avait là tous les romans, gros et menus, anciens et modernes, tous les classiques, tous les historiens. La littérature française au rabais était la spécialité de M. Schwalm

Sommer à peine parti, on ne me vit plus au cours de M. Fould.

J'avais mes sept dîners (journées), tous les sept jours dans la même maison. La lecture des romans d'ailleurs me tenait lieu de manger et de boire. J'oubliais jusqu'à mes prières de la synagogue.

Je venais de dévorer tout Florian. De madame Cottin, je ne fis qu'une bouchée. J'entamais la *Nouvelle Héloïse*, lorsque je tombai sur l'histoire universelle du père Rollin, qui, captivant tous mes loisirs, mit fin aux romans.

Chose curieuse ! je ne comprenais ni La Fontaine, ni Racine, ni Molière. Racine, La Fontaine, Molière, sauf les pièces à farces, sont des poëtes de raison et de bon sens, au-dessus de la portée de la première jeunesse. Je me rappelle avoir parcouru *Mithridate* et *Britannicus*. Lettres closes.

De Corneille, j'avais goûté le *Cid*, sans en comprendre la sévère beauté. Mes délices furent le *Médecin malgré lui* et *l'Oncle et le Neveu*, traduit par Schiller.

Ces lectures ne furent interrompues que par de longues promenades solitaires aux environs de la ville et par des bains froids dans le Mein. Cela ne pouvait durer.

Tout en m'abandonnant à mes lectures, j'étais dévoré de remords religieux. Un matin, un homme grand comme un jour sans pain se présenta chez moi et me dit gravement

Digitized by Google

que j'allais me perdre, que l'on savait que, loin d'étudier le Talmud, je ne faisais que lire des livres profanes. Il ajouta que, si je ne changeais pas de conduite, je perdrais mes journées et mon inscription chez M. Bauer. Cet homme ne fit que répéter ce que je me disais depuis trois mois. Je lui promis de revenir à mes études, dès les fêtes sacrées.

Mais je ne devais pas être quitte pour une remontrance. Le lendemain, ce fut le tour de M. Bodevise, qui me retira sa mansarde aux plumes. Ce fut pour moi un coup de foudre. J'avais beau lui faire l'aveu de ma faute ; il fut inexorable.

Un accident qui m'arriva quelques jours plus tard, et dans lequel je crus voir le doigt de Dieu, acheva de me bouleverser. C'était un vendredi. Je me baignais dans le Mein, avec un camarade alsacien de Biesheim.

Ces bains d'eau de rivière étaient pour moi le seul remède contre les malpropretés de mon logis.

On se déshabillait d'ordinaire sur des radeaux de sapins. Les juifs, n'osant pas se mêler aux baigneurs chrétiens, avaient leur radeau particulier.

Tout à coup, je vois mon jeune ami plonger et disparaître. A l'instant, je pousse des cris lamentables : au secours ! Moi-même, ayant de l'eau jusqu'au cou, sachant à peine nager, je barbote sous le radeau et me cogne la tête contre un sapin.

A cinquante pas de nous, il y avait plus de cent jeunes baigneurs, sachant très-bien nager. Je cours vers eux, la figure ruisselante de sang, les appelant, les suppliant, « — Ah bah, disaient-ils, c'est un juif! »

Ne trouvant pas un seul jeune homme qui voulût venir à mon secours, je cours au galop vers la ville, ma chemise sur le bras, ne me donnant pas le temps de la mettre.

J'arrive d'un bond à la porte de la *Belle-Vue*. La sentinelle

Digitized by Google

crie à la garde. A mon tour, je crie : « Mon camarade se noie ! Au secours ! au secours ! »

Deux soldats envoyés par le sergent (lui ne jugeant pas à propos de se déranger) s'avancent, m'écoutent, consultent le caporal, me suivent enfin sur le radeau et plongent pour se mettre à la recherche de mon malheureux coreligionnaire, qui ne fut trouvé que vers sept heures du soir, mort, noyé sous le radeau !

Digitized by Google

IV

Ce cri : « *C'est un juif* » (*es is a Jud*) avait déjà retenti plus d'une fois à mes oreilles. Autant dire : Sus, c'est un homme hors la loi !

Un jour, dans mes promenades solitaires, je revenais d'Offenbach et je vis une trentaine de gamins poursuivre un pauvre vieux juif boiteux, sourd et manchot. Ils lui jetèrent des pierres en criant à l'envi : Juif ! juif ! Trente contre un !

Une pauvre femme vint à son secours.

Pendant que ces misérables couraient tous dans la même direction, pour accabler ce malheureux, je me blottis derrière un gros noyer. Dès qu'ils furent passés, je courus au galop vers la ville, et ne me crus sauvé que quand je touchai à la rue des Juifs.

J'étais indigné contre un acte pareil de barbarie. J'en versais des larmes de rage ! Puis, remerciant Dieu de m'avoir sauvé, je lui promis de rester plus que jamais fidèle à ses commandements, de fuir et la science et les livres et la société de gredins pareils !

Digitized by Google

Abandonnant donc tous les livres chrétiens en bloc, je me présentai chez le grand rabbin Trier, auquel je fis des aveux complets.

Le rabbin, après un examen d'une heure, me fit l'honneur de m'admettre à son cours.

Mon riche condisciple Klotz, d'Ingenheim, encouragé par mon exemple, vint à son tour à Francfort. Il fut comme moi admis au cours du grand rabbin.

Bien que sur vingt élèves nous fussions les plus jeunes, nous étions, au bout de trois mois, classés parmi les douze premiers *Elus*, auxquels la commune juive de Francfort octroyait une pension mensuelle de deux écus de Prusse, (7 fr. 50), de plus, le dîner de vendredi et de samedi, que je trouvais chez M. Goldschmidt, gendre de Rabbi Schalem Seligman.

Dès lors, j'entre dans une nouvelle phase d'étude sacrée et de piété talmudique ; phase qui a duré, avec plus ou moins de ferveur, jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Ce fut la période la plus dévorante de ma jeunesse.

Mon condisciple Klotz logeait chez Rabbi Schalem, dont je viens de prononcer le nom, l'homme le plus original de la commune de Francfort ; un de ces savants juifs éteints avec le passé et que les siècles futurs ne verront plus ! Il avait alors soixante-dix ans.

Sa femme, petite, contrefaite et grêlichonne était la sœur de la mère des Rothschild.

Rabbi Schalem était marguillier de la grande synagogue, mais gratis, par sainteté. Il s'y rendait tous les matins à 7 heures, n'importe le temps et les conjonctures.

C'était un talmudiste de première force, un grand mathématicien, un moraliste, ayant lu et étudié tous les livres de tous les penseurs juifs de tous les siècles, de tous les pays, et comme hébraïsant, il était tout simplement un phénomène, en chair et en os !

Digitized by Google

Un exemple suffira pour le faire connaître. On sait que les voyelles s'expriment en hébreu par certains points placés au-dessus et au-dessous des lettres. Or, en ouvrant la Bible, n'importe à quelle page du Pentateuque, des Prophètes ou des Hagiographes, en copiant seulement les voyelles, sans lettres, Rabbi Schalem, après avoir jeté un coup d'œil sur ces points, nous citait les passages entiers, ce qui précédait et ce qui suivait. Jamais nous ne l'avons trouvé en défaut.

Avec cela, Rabbi Schalem était de première force comme grammairien. Il connaissait tous les commentaires juifs et chrétiens sur tous les passages difficiles ou à double entente.

Quoi d'étonnant, d'ailleurs ! Vivant d'une rente viagère, pesant et mesurant tous les jours son manger et son boire, (il ne buvait que de l'eau bouillie et refroidie) Rabbi Schalem, depuis cinquante ans, sauf ses promenades à la synagogue et au cimetière, n'avait pas quitté sa chambre, et dans cette chambre il n'avait pas quitté ses livres, pas même pour se coucher ; car, depuis des années, au grand désespoir de sa femme, il passait ses nuits dans son fauteuil, dormant, la tête couchée sur ses grands in-folio entassés les uns sur les autres et ouverts.

Dès huit heures du soir, une douzaine de *Bachorim*, les plus sagaces, se réunissaient chez lui, où ils trouvaient une bibliothèque hébraïque, chaldéenne, à nulle autre pareille, une table carrée, une chambre bien chauffée, des chaises et deux chandelles. Liberté pleine et entière pour chacun ! Pourtant, d'ordinaire, de huit à dix heures, on s'adonnait à l'étude classique de l'hébreu et de l'exegèse. De dix à minuit, au Talmud. De minuit jusqu'au moment où la tête de Rabbi Schalem s'affaissait sur ses bouquins, on se jetait sur les Hagadas (paraboles, bons mots, histoires, trai-

Digitized by Google

tés de morale), d'aucuns même sur Josèphe, ou sur un morceau d'histoire profane.

Jusqu'à ce jour, j'avais traduit l'hébreu par routine en allemand, sans en avoir étudié la grammaire. Au bout de quinze soirées chez Rabbi Schalem, j'acquis la certitude que je ne savais pas un mot d'hébreu. Rabbi Schalem me donna la grammaire écrite en hébreu de Rabbi Salmon Hanau, un chef-d'œuvre !

Tous les soirs, nous récitions, par cœur et en hébreu, l'un, un chapitre d'Isaïe, l'autre, de Jérémie, le troisième, de Job, avec analyse et commentaire. Rabbi Schalem, après avoir cité de mémoire tous les commentaires et sans regarder un livre, finissait par donner son avis, qui était toujours d'une simplicité foudroyante. Après l'avoir entendu, on était étonné que quelqu'un eût trouvé le passage difficile. Je lui dois la manière franche et simple de mon style.

Au bout de deux ans, je savais, non-seulement la Bible, y compris les Prophètes, par cœur, mais je m'étais essayé moi-même à écrire en hébreu, prose et vers. J'y réussis, à un point que je vendais des épitaphes en vers jusqu'à un écu la pièce.

Parfois, le samedi, nous nous mîmes à converser en hébreu, tantôt avec la prononciation allemande, tantôt comme les juifs français, appelés Portugais. Rabbi Schalem savait d'ailleurs très-bien la langue française. Il nous étonna plus d'une fois par ses citations des mots français dérivés de l'hébreu. Ces mots sont *innombrables*.

La langue hébraïque a ses brèves et ses longues, mais il faut la savoir à fond pour ne pas s'y tromper.

Comme j'avais une belle voix, Rabbi Schalem m'apprit à lire correctement les cinq livres de Moïse écrits sur parchemin *sans voyelles* et avec le ton traditionnel, *melel* et *metra* science très-difficile.

Digitized by Google

Il n'est pas dans toute la France un seul lecteur officiel sachant l'hébreu à fond pour ne pas faire de fautes d'intonation. Cela ne se trouvait que dans les villes allemandes, telles que Francfort, Mayence, Hambourg, Breslau et Prague.

Cette science me valut l'honneur d'être admis comme *hasan* dans l'oratoire de Rothschild tous les jours, matin et soir, à raison de 5 florins (10 francs) par mois, et plus tard, dans la synagogue de l'hospice, ce qui pendant longtemps fut la principale ressource de mes revenus

Digitized by Google

V

Je logeais dans la rue des Juifs, au troisième, chez une dame âgée de quatre vingt-dix ans, nommée Bella Schloss, dans une vaste chambre à deux fenêtres, donnant sur le marché aux bestiaux, et à trois mètres au large, sur le vieux cimetière juif, où l'on enterrait encore dans ce temps-là.

De ma fenêtre, l'on voyait des boucs, des béliers, des taureaux, se promener tranquillement et paître à leur aise l'herbe des tombeaux séculaires.

Ces animaux, premiers-nés, quand ils ne sont pas rachetés avant de naître, sont voués à l'éternelle liberté. Nul ne doit y toucher. Les béliers ne sont même pas tondus. La laine qu'ils perdent est ramassée et filée pour en faire des glands sacrés attachés aux chasubles que l'on met en priant et aux *Arba Kanfoth*, espèce de rochets appelés *quatre coins*, que tout juif orthodoxe porte sur sa chemise.

Comme dans toutes les maisons de la rue des Juifs, l'escalier était plongé dans une profonde obscurité. Mais la chambre était claire. Il y avait un lit de sapin avec pail-

Digitized by Google

lasse, un *Unterbett* (sous-lit) et une couverture à plumes. Plus, une table carrée et deux chaises de bois. La vitre de la fenêtre servait de glace. La propriétaire se réservait le droit de loger encore un jeune homme dans la même chambre, dans le même lit, et pendant deux ans je ne fus jamais seul.

Cela coûtait un florin 30 kreutzers, à peu près 3 francs par mois. Mais, comme la vieille femme m'engageait, moyennant un florin par mois, à réciter tous les jours un chapitre sacré du Talmud à son intention, il ne me restait que 30 kreutzers à payer, que je n'ai jamais payés qu'en monnaie de singe, soit en promettant d'apprendre à écrire à sa vieille bonne Sarah, soit en lui chantant des airs sacrés le vendredi soir.

Le matin, en plein hiver, je me levais à six heures et demie. L'ablution à l'eau étant obligatoire pour le juif avant de faire la prière, et mon eau étant toujours gelée dans le pot de grès, force me fut, et cela durait trois mois, de casser la glace avec mon tire-bottes.

Lavé et habillé, je me rendais à la *Klause*, pour la balayer et la chauffer. Cela me rapportait trente kreutzers par mois. J'ai fait ce métier pendant une année. Au point du jour, les fidèles arrivaient pour la prière qui dure à peu près une heure.

Après la prière, Sarah, la fidèle servante de madame Schloss, versait le café, à raison de trois kreutzers la tasse, à tous les étudiants qui logeaient chez elle. Parfois, elle me régalait d'une pomme rôtie au four du poêle, voire même d'un morceau de gâteau.

Le café pris, on se rendait chez Rabbi Trier. Ce n'était plus un froid cours archéologique de syllabes et de phrases, comme chez Rabbi Fould, un récit de moribond ; c'était la parole vivante, débordante, enivrante ; une parole de feu et de foi !

Digitized by Google

Une demi-heure à peine, et c'était une mêlée, une bataille de discussions, de disputes, de cris, de rugissements. Les questions et les réponses se croisaient, volaient, rebondissaient, puis soudain les cris étourdissants étaient coupés par un silence de mort, chacun méditant et cherchant la solution demandée, la contradiction à lever, ou bien une nouvelle explication d'un texte inextricable.

Il y a treize manières de discuter, je les ai citées dans mon livre *Moïse et le Talmud*.

Un passant qui nous aurait entendus, nous eût certainement pris pour autant de fous furieux.

Le rabbi d'ordinaire nous laissait nous enfoncer dans un dédale de contradictions et nous réservait pour la fin sa solution, qu'il nous donnait avec un sourire de satisfaction sur les lèvres ; solution souvent accueillie par des hourras et des trépignements sans fin.

Par contre, quand ses réponses ne nous satisfaisaient pas, et nos objections tombant dru sur lui de droite et de gauche, il se laissait aller à des mouvements d'impatience, et parfois, à des accès de colère. Levant alors son pupitre et le posant avec fracas, il en faisait sortir une nuée de poussière, qui nous enveloppait et nous coupait la parole. A notre tour alors de sourire, non d'aise, mais de dédain. Il nous fallait des raisons et non des pupitres.

Un jour, le voyant se courroucer contre un condisciple, je criai à celui-ci en hébreu le verset de Moïse : « Ne sais-tu pas, malheureux, que tu es poussière, et que tu y retourneras. » Le rabbi qui avait déjà soulevé son pupitre, le posa doucement, en étouffant un sourire !

Cela durait tous les jours, de 9 heures à midi, sauf le vendredi et le samedi.

A midi, on se rendait dans la maison où l'on avait son dîner. Le *Bachor* était toujours bien accueilli. En attendant le dîner, on lisait dans un livre profane, que l'on avait tou-

Digitized by Google

jours dans sa poche : un traité d'algèbre, de grammaire ou d'histoire naturelle.

Le menu du dîner était presque toujours composé d'un potage gras, d'un morceau de viande et d'un légume; du pain et de l'eau à discrétion. J'amais ni vin, ni bière, sauf vendredi soir et samedi à midi.

A dîner, on répondait aux questions que l'on vous faisait, mais il n'était pas convenable de prendre part à une conversation ni religieuse, ni politique.

Certaines maisons allemandes ont un plat de légume fixe pour chaque jour, de manière qu'il m'est arrivé de manger le même légume six jours de suite, dans six maisons différentes.

Un de mes donneurs de journées me faisait dîner avec les domestiques. Comme chez mon père le domestique dînait à table et faisait partie de la famille, je ne me doutais pas que ce fût une humiliation. Un jour, un femme d'une cinquantaine d'années vint à la cuisine où je dînais tout seul.

— C'est vous qui êtes le Bachor ? me dit-elle.

— Oui, madame.

— Vous étudiez chez Rabbi Trier?

— Oui, madame.

— Suivez-moi, dit-elle.

Et me prenant par la main, elle me conduisit au salon, où une vingtaine de personnes étaient attablées. Puis, m'ordonnant de m'asseoir à côté d'elle, elle dit à sa bru :

— Madame, chez feu mon père, les étudiants avaient la place d'honneur à table. Ce sont eux qui rachètent notre ignorance, qui glorifient notre foi et notre Dieu! Tant que je vivrai, cela sera ainsi. Vous pouvez vous croire d'une autre pâte que ce jeune homme ! Quant à moi, je le crois d'une noblesse supérieure à vos enfants. Puissent-ils porter comme lui leur fortune dans leur tête ! Celui-là seul qui a

Digitized by Google

appris quelque chose et qui marche dans la voie du Seigneur est assuré contre le malheur !

J'admirai cette femme, mais la société me fit un si mauvais accueil que je ne suis plus jamais retourné dans cette maison.

Cette dame était la sœur du banquier Wertheim, le même qui, tous les samedis, avait une trentaine de pauvres à sa table et qui, dans ce temps, était le concurrent de Rothschild.

Malheureusement, au grand chagrin de tous les étudiants et rabbins, M. Wertheim fut ruiné par la révolution de 1830.

Quant à la femme qui m'a fait dîner dans la cuisine, elle n'est pas morte heureuse.

Digitized by Google

VI

Après dîner, presque tous les étudiants faisaient un tour de promenade autour de la ville ; promenade magnifique, unique en son genre.

Les Allemands sont les plus grands promeneurs du monde. Ils sont presque toujours dehors, car ils étudient en plein air.

Pendant les soirées d'été on se dirigeait vers un des nombreux villages, à une demi-lieue de Francfort. On avait l'embarras du choix, soit que l'on allât à Bornheim, à Bokenheim, à la Pfingstwaide, ou au bois, un vrai bois isolé, à un quart de lieue de la ville, le long du Mein.

Dans ces promenades, on discutait d'ordinaire une question religieuse ou littéraire entre camarades, parfois avec ses maîtres, ou bien on apprenait ses leçons par cœur. Pendant des mois, tout en me promenant, j'ai récité tout seul, et à haute voix, les lettres principales de la *Nouvelle Héloïse*, bien entendu avec la prononciation tudesque, car je n'avais personne pour me corriger.

Digitized by Google

L'après-dînée, en général, était vouée, soit aux études profanes, soit aux leçons de gagne-pain. Vers le soir on se rendait à l'oratoire ou au temple pour assister aux vêpres, puis on prenait son repas chez soi.

Le menu de ces repas, pendant des années, n'a varié qu'entre des cornichons, des radis noirs ou des harengs salés accompagnés de pain bis, de beurre, de café noir. Jamais ce souper ne dépassa la somme de huit kreutzers, quatre fois sur six, il n'en dépassait pas six. On le prenait sans discontinuer ses études. Que l'on songe, qu'outre les leçons à donner, qu'outre les cours à suivre, il fallait apprendre le français, étude que je n'ai pas abandonnée un seul jour, la grammaire allemande dont je n'avais aucune notion, la grammaire et la syntaxe hébraïques ! (Ceci pour la première et la seconde année.) Dès la troisième année, j'y ai ajouté les langues latine et grecque.

Certes, les professeurs ne nous manquaient pas. Moi, je donnais des leçons d'hébreu en échange. Le temps seul nous était parcimonieusement mesuré. Il fallait absolument le prendre sur le sommeil.

A vingt ans, outre ces études, j'ai appris l'anglais et l'italien ! Puis l'histoire universelle, la géographie mathématique, le calcul.

Je puis dire sans forfanterie que depuis l'âge de dix-sept jusqu'à vingt et un ans, je n'ai jamais dormi plus de cinq heures. Il était d'ordinaire deux heures quand je me couchais, et bon gré mal gré il fallait être debout à 7 heures moins un quart. Ceci pour l'hiver. Pendant l'été j'ai passé trois nuits sur cinq à étudier et ne me suis livré au sommeil qu'une heure le jour, après le dîner.

Voici maintenant les ressources pécuniaires d'un étudiant rabbinique de ce temps.

Digitized by Google

Douze sur soixante touchaient, comme je l'ai déjà dit, 7 fr. 50 c. par mois de *stipendium*.

Quand un juif meurt, la famille, d'ordinaire, réunit dix fidèles dans la maison mortuaire, pendant sept jours de deuil, pour la prière du matin et du soir. Il n'était pas facile d'être admis dans ce nombre. Il fallait une réputation de piété sans tache. Au bout de sept jours, on touchait quarante-huit kreutzers. Moi, comme *hasan*, je touchais un florin, c'est-à-dire douze kreutzers de plus.

J'avais appris de Sommer à raser avec des ciseaux. Grâce à ma vivacité, j'abattais jusqu'à dix barbes orthodoxes, tous les vendredis, à trois kreutzers la pièce.

Cela faisait à peu près 2 florins par mois.

Parfois, pour des défunts riches, on choisissait trois Bachorim pour réciter des morceaux du Talmud à côté du mort, étendu sur une litière de paille et couvert d'un linceul (car les juifs ne laissent pas les morts couchés au lit). Cela rapportait jusqu'à 3 francs par nuit.

Un jour, le dernier jour de la fête des Cabanes, (ce jour-là s'appelle : « *La joie de la doctrine, Simchath Thorah* » (jour de nopces et de festins) nous venions de goûter chez Rabbi Posené, lorsque la nouvelle se répandit que le riche Koulb venait de mourir subitement.

Dix minutes après, on vint nous chercher pour veiller et prier auprès de lui. Nous étions six jeunes étudiants, tous un peu piqués de clairet. Ce Koulb était un avare fieffé. Dès sa mort, son fils, homme très-charitable, mit à notre disposition et sa cave et son grenier.

Je ne sais pas si on a récité des prières. Les deux servantes qui nous servirent du café, du thé et des liqueurs, étaient bien affriolantes. La mort de leur maître ne les avait nullement attristées. Deux de mes collègues plus âgés, plus délurés que moi, laissant là psaumes et Talmud, s'en allèrent gobelotter avec elles dans la cuisine.

Google

Quant à moi, resté dans la chambre, je me suis éveillé à 7 heures du matin, devinez où ? Dans les bras du défunt !

Et dire que jamais je n'ai si bien dormi ! Aux cris que je poussais je vis arriver dans des accoutrements incroyables mes diables de co-saints, et leurs servantes effarées, à peine juponnées !

Je fus saisi d'une telle frayeur, qu'après avoir crié comme un assassiné, je partis au galop, mon paletot sur le bras, et oncques depuis je n'ai plus consenti, ni pour or, ni pour argent, à veiller un mort.

Digitized by Google

VII

Tous les étudiants rabbiniques, sauf quelques fils de famille riches, donnaient des leçons plus au moins bien rétribuées.

Pour moi, enseigner était non un travail, mais une passion. Il est vrai que je savais très-bien me défaire d'élèves inintelligents.

Pendant mon année de début à Francfort, mes leçons se bornaient à apprendre à lire et à écrire, soit à des enfants, soit à des cuisinières et femmes de chambre, six à sept dans une même leçon et dont chacune payait douze kreutzers par mois.

Ecrire et lire l'allemand en caractères hébraïques, là se bornait l'ambition de ces braves filles d'Israël. J'excellais dans cette écriture.

De plus, je me chargeais des lettres d'amour de mes jeunes élèves, qui, toutes, me récompensaient, les cuisinières par des morceaux de choix de leur façon, les chambrières par des travaux d'aiguille.

Digitized by Google

Plus tard, à mesure que je devenais maître de la grammaire hébraïque, je me mis à enseigner le français. Cela ressemble à un paradoxe, c'est la pure vérité. La grammaire hébraïque, la plus logique de toutes, commence par le verbe, et à juste titre. Ces mots « Au commencement fut le Verbe », n'ont pu être dits que par un juif. Une fois en possession de la grammaire nonpareille de Salmon Hanau, écrite en hébreu classique, je me mis à enseigner le français sur le même modèle.

J'ai toujours eu un mauvais accent, même pour l'allemand. D'abord, dans mon village, on se piquait de prononcer la lettre *R* du gosier, comme une gutturale ; défaut dont je n'ai jamais pu me corriger.

Je parle avec une grande volubilité. Autre défaut.

Les discussions talmudiques m'ont donné de bonne heure la malencontreuse habitude de crier ; défaut dégénéré en vice.

Mais, autre chose est parler, autre chose posséder et enseigner une langue.

Pendant une année, je n'ai fait qu'apprendre par cœur le dictionnaire français, d'abord de poche, puis de Thiébault. Jusqu'alors, je n'avais étudié le français que dans Meidinger. A Francfort, on me prêtait des grammaires écrites en français, mais pas une, ni Lhomond, ni Chapsal, ne vaut le savant et spirituel alsacien Meidinger. Toutes ensemble me paraissaient absurdes.

La grammaire française, comme la grammaire hébraïque, peut se réduire à vingt pages. Je me fais fort d'enseigner toutes les règles du participe en deux leçons. Le reste ne s'apprend pas. On n'apprend pas à écrire correctement quand on pense de travers. La logique des choses est une.

Écrire, c'est dire le plus de choses vraies et utiles en moins de mots possibles, c'est être à la fois clair, logique

Digitized by Google

et concis, c'est faire jaillir les effets de leurs causes. Tout ce qui est compréhensible peut donc se dire, n'importe la forme, pourvu que cela se dise gaillardement, succinctement, intelligiblement.

Dès ma première jeunesse, je me suis révolté contre la grammaire de nos pédants. J'ai enseigné le français à ma manière. J'ai même rédigé une grammaire française commençant par le verbe, réduite à deux feuilles.

Plus tard, après avoir lu Rabelais, Montaigne, Amyot, qui tous ont su à fond des langues étrangères, et qui ont manié leur langue avec la même liberté que les Allemands la leur, je ne faisais plus aucun cas des grammairiens universitaires.

Quant aux locutions populaires, innombrables dans une langue qui, non-seulement a trois souches superposées l'une à l'autre, mais encore qui a plusieurs provinces mères, plus barbares l'une que l'autre, il faut absolument les étudier dans un bon dictionnaire et les retenir toutes par cœur.

Des professeurs de français, titrés par le sénat de la ville, d'anciens fruits secs parfois, des industriels, des faillis, ou des exilés volontaires, se moquant de mon accent, ont souvent essayé de tourner en ridicule mes leçons, mais ils n'ont jamais pu m'enlever un élève. Non-seulement l'enseignement pour moi était un sacerdoce, mais j'initiais mes disciples au génie de leur propre langue, et cela en peu de temps.

A mesure que j'avançais dans la connaissance des langues latine et grecque, je fus pris de la passion de l'étymologie. Sachant, grâce à Rabbi Schalem, l'hébreu comme une langue maternelle, je fus frappé de l'homogénéité d'une grande partie des mots allemands et français avec la langue sacrée de l'Écriture.

Digitized by Google

Raschi cite souvent le mot français qui ressemble au mot hébreu. Mais les Allemands, de forts étymologistes, n'ont jamais voulu admettre que leur langue fût sortie de l'hébreu. Ils aiment mieux se tordre et se torturer l'esprit pour faire descendre l'allemand du sanscrit. Or, à chaque ligne de la Bible, et cela sans la moindre recherche, on trouve autant de mots allemands que de mots français absolument identiques à l'hébreu (1).

Puis, à mesure que j'apprenais par cœur le dictionnaire des racines grecques par *Rust*, je marquais l'origine hébraïque à la marge ou la notais sur de petits morceaux de papier que je portais sur moi.

Qu'on se figure un travail pareil, fait au jour le jour, pendant cinq ans. Rabbi Shalem, lui, qui savait tout, tombait de surprise en surprise.

Ce travail, non ordonné, non classé, qui était un simple amusement et dont je ne connaissais pas la valeur, a été

---

(1) Je ne citerai qu'un exemple sur la première ligne du Pentateuque : *Berechith*, au commencement. Le mot vient de *Resch*, tête, commencement, en allemand *Recht*, raison, droit, justice ; *Rechten*, raisonner, discerner ; *Richten*, juger. *Bara*, d'aucuns prononcent *beré*, créa ; la racine est *or*, lumière, de là aurore, orient, et or, ce qui se voit ; créer veut dire, mettre en lumière. *Béréer*, qui s'est changé en *Créer*.

Elohim, Dieu, prononcez *El-him*. L'allemand *All*, tout, l'arabe *Allah* viennent de là. Or, le ciel s'appelle en Allemagne non *El-him*, mais *Him-el*. Nul Allemand n'a jamais su d'où vient ce mot *Himmel* qui veut dire ciel. *Et Haschamaïm*, *Et*, article d'où vient l'et français. *Schamaïm*, ciel en hébreu, littéralement *d'où vient l'eau*, la pluie, *Veet Ha-Arez*, *terre*, en allemand *Erz* et *Erd*. Aujourd'hui *Erz* veut dire en allemand minerai. Le plus curieux, c'est que le mot *Erz*, terre, dérive de la racine *Retz*, courir, littéralement *ce qui court*. Celui qui a créé cette langue savait donc que la terre se mouvait.

Digitized by Google

perdu par une servante qui, pendant mon séjour à l'hospice, et pour économiser deux sous de papier, a pris tous mes vieux manuscrits jaunis pour envelopper des cornichons à l'eau vendus à la mère Rothschild, ma voisine de la rue des Juifs.

Je n'ai jamais éprouvé une plus grande douleur. Pareil livre ne pouvait être fait que dans l'extrême jeunesse sans souci de la vie, jouant avec les mots et les cueillant, un à un, à mesure qu'il fallait se les graver dans la mémoire.

Digitized by Google

VIII

Leçons, veilles, prières, chants, barbes et pension, tout cela se montait à dix ou douze florins par mois, plus tard à vingt. Et, quand après avoir jeté le Talmud aux orties, je me livrais, pieds et poings, à la littérature, à quarante florins.

Jamais, pendant dix années de séjour à Francfort, je n'ai pu économiser 200 francs pour rentrer en France, c'est-à-dire, pour me rendre à Paris, car l'Alsace pour moi n'était pas et n'est pas encore la France.

Six mois après mon arrivée dans cette ville, étant sans le sou, sans habit et sans crédit, j'écrivis une lettre de lamentation à ma mère, la priant de m'envoyer dix francs.

Au bout de six semaines, je reçus un avis de la poste. J'y cours. On me donne une lettre contenant deux pièces de cent sous. O joie ! mais joie de peu de durée ! Les frais de poste se montaient à six francs.

Sans Guidché, mon ange tutélaire, je ne sais pas ce que je serais devenu. Ces deux pièces de cinq francs étaient la dernière dépense que faisaient pour moi mes parents.

Digitized by Google

Dès l'âge de vingt ans, et après avoir trompé leur foi orthodoxe, je n'avais qu'un souci : gagner assez d'argent pour leur faire une rente. Ce fut pour moi une joie divine de pouvoir leur envoyer les premiers 50 francs pris sur mes économies !

Depuis lors, je n'ai jamais cessé de leur envoyer de l'argent. Et quand je n'avais pas le sou, j'en empruntais à mon amie, madame Lévy. Mon père, Dieu en soit loué, a vécu pendant vingt ans de mon travail. Quant à ma mère, elle a assez vécu pour me rendre justice, mais elle a toujours pleuré ma foi perdue.

Je n'avais guère le temps de songer à l'amour. Pourtant, je dois à la vérité que cela ne fut pas sans lutte et sans quelques tentatives de révolte ; tentatives suivies d'une entière soumission à la loi.

Pendant que je m'abandonnais à la lecture des romans, un jour Guidché entra dans mon taudis, tenant un petit pot rempli de haricots pour mon souper.

Excité par ma lecture profane, et sans avoir égard aux bienfaits inépuisables de cet ange, sous la figure d'une cuisinière, je me jette sur elle, lui casse le pot, la serre dans mes bras et m'oublie au point de lui arracher les boutons de son corsage et le corsage.

Elle, abasourdie, stupéfaite, interdite, ne pouvant croire à tant de scélératesse de la part d'un adolescent de seize ans, se couvre les yeux de ses deux mains et ne dit que ces mots : *Schemah Israël !* (C'est le cri de détresse des juifs orthodoxes.)

Sa pudeur ne dut son salut qu'à l'excessive ardeur de mon tempérament. Puis, saisi de remords, ayant horreur de mon action, je me jetai à ses genoux et lui demandai pardon, les larmes aux yeux.

— Pauvre garçon ! dit-elle. Pourvu que personne ne t'ait vu ! Hélas ! On est toujours vu !

Digitized by Google

Guidché avait une amie extrêmement jolie, Rebjène de nom, bonne d'enfants et qui fut épousée pour sa beauté. Je donnais des leçons de lecture à la petite fille, âgée de cinq ans, de son patron.

Un jour, je venais de relire *Paul et Virginie*, je saute sur cette fille comme sur Guidché. Mais Rebjène, moins indulgente, se défendait à coups de balai et de plumeau et malgré la hardiesse imprévue de mes attaques réitérées, je ne fus pas vainqueur.

Cela faisait du bruit à Landernau. Mes collègues chuchottaient, quand j'entrais dans la salle du cours. Enfin, un de mes condisciples, aujourd'hui rabbin à Saar-Union, plus âgé de sept ou huit ans que moi, eut la bonté de me faire une semonce.

Certes, je n'eusse jamais osé lever les yeux sur une femme mariée. L'adultère pour un juif orthodoxe est le crime des crimes, après l'inceste.

Je n'eusse point encore violé la loi talmudique, défendant de s'approcher d'une vierge sans bain sacré et bénédiction nuptiale. Trudèle me servait de leçon et de châtiment.

Mais je croyais qu'il était permis de calmer ses ardeurs contre une jeune fille libre, sauf à ne pas aller trop loin.

Mais Rabbi Joseph me prouvait, clair comme le jour, que cela même, non-seulement était un péché, mais que l'on risquait et sa santé et sa pureté de renom.

Il me fit sentir qu'encore une tentative pareille, non-seulement on ne me confierait plus une leçon, mais que personne ne voudrait plus me loger, que force me serait de quitter la ville.

— Étudie sérieusement, me dit cet homme de bien, étudie pour l'amour de Dieu et de la vérité, non pour la gloire d'une vaine science, et non-seulement tu ne songeras pas à mal, mais la nature, fidèle élève de la raison et de la vé-

Digitized by Google

rité, jettera sa gourme, sans aucun secours d'impureté. Tel le jeune arbre jette son fruit précoce et malsain. Il n'est pas vrai qu'il faille de l'amour charnel à l'adolescence. Elle a besoin de toute sa séve pour la croissance ! Malheur aux jeunes gens qui en cherchent et qui en trouvent. L'adolescence appartient au travail, à l'aspiration, à l'idéal, à la vérité ! Jamais jeune homme chaste ne s'est repenti de sa continence ! Jamais sa santé n'en a souffert, quoi qu'en disent les médecins *goi*, ignares et paillards !

Il me semble encore voir et entendre cet admirable et brave jeune homme. Il avait l'habitude de hocher la tête d'une certaine manière. Son sourire était mélancolique et doux. Je lui promis une entière obéissance et j'ai tenu parole.

Quant au vice de jeunesse dont parle Rousseau, le mot et la chose nous étaient totalement inconnus. On prétend que ce vice est ignoré par les jeunes juifs circoncis, mais c'est une erreur. Tout dépend dans la vie, non-seulement des principes religieux et philosophiques, mais du milieu dans lequel on vit.

La rue des Juifs était une véritable maison de verre. Au moindre dérèglement, soixante jeunes gens eussent été mis au fait.

Nous étions, il est vrai, indépendants de nos rabbins, nous étions libres de suivre ou de ne pas suivre leurs cours, de rester ou de nous en aller, de nous destiner à l'état de rabbin ou à tout autre état; les rabbins ignoraient presque toujours ce qui se passait dans leur propre maison avec leurs propres filles. Mais une solidarité intime nous liait, nous tous. A défaut de presse, la parole était libre, et la preuve était admise ! Tout se savait de tous qui se le disaient.

Rien de plus sévère qu'une surveillance, qu'une jurispru-

Digitized by Google

dence entre égaux et pairs. Dès qu'une brebis menaçait de devenir galeuse, on tirait, à son insu, un cordon sanitaire autour d'elle. Puis, après lui avoir fait savoir sa maladie, dès qu'elle devenait incurable, on l'expulsait bel et bien sans tambour ni trompette.

Un exemple sur cent :

Un de mes compatriotes, jeune homme de vingt ans, distingué par une rare beauté, passait non-seulement pour un friand, pour un gourmand (en allemand, mangeur de gâteaux), mais encore pour un mauvais sujet. On disait qu'il était le chéri de la dame qui le logeait. On ajoutait même qu'il hantait les filles perdues. A ces propos il ne répondait qu'en riant et en montrant ses belles dents.

Un jour, chez le riche Ellisen, pendant une *Minian* (prières pour un mort), au moment où tous les assistants se tournent, les pieds joints, vers l'Orient, abîmés dans une prière récitée à voix basse (Schemoné Esra) je le vis, malgré moi, avancer sa main dans un sac à ouvrage déposé sur une chaise. Ce sac appartenait à une jeune couturière, qui venait de quitter la chambre. Le lendemain, dès que nous fûmes réunis, au nombre de dix, l'intendant de l'hôtel entra et nous dit :

— Messieurs, un de vous hier a volé six florins dans la gibecière de la couturière. M. Ellisen les lui a fait remettre. Il ne veut pas que l'on donne suite à cette affaire. Il ne fait que vous avertir, afin que vous sachiez qu'il y a un indigne parmi vous.

A ces paroles, je rougis jusqu'au blanc des yeux, en regardant fixement mon camarade. Ma rougeur fut remarquée par l'intendant. Vingt-cinq ans plus tard, à Bade, il m'avoua que ses soupçons étaient tombés sur moi.

En sortant de cette maison, le vrai voleur m'invita à aller avec lui au café Hecht où il se vendait d'excellents gâteaux

Digitized by Google

juifs, la meilleure de toutes les pâtisseries allemandes. Je lui dis :

— Tu veux que je devienne ton complice ! Je n'en aurai garde. C'est toi qui as volé les six florins, je t'ai vu ! Maintenant je crois tout ce que l'on dit de toi, même le crime d'adultère.

Il ne répondit pas.

Le lendemain, il me pria de ne rien dire à personne, me disant qu'étant appelé à tirer à la conscription, il rentrerait en France et ne reviendrait plus à Francfort. Je lui promis ma discrétion. Il partit, en effet, et ne revint plus. Il se fit engager et arriva rapidement au grade d'officier. Depuis, on m'a assuré qu'il a été dégradé et plus tard fusillé.

Mes allures campagnardes, quelque peu sauvages, de l'Alsace firent bientôt place à une vie de réserve et de pruderie allemande.

L'amour idéal à la Schiller était alors en grande vogue dans toute la juiverie allemande.

Jamais, dans nos entretiens particuliers, il ne fut question d'amour charnel, jamais nos lèvres ne se souillèrent de certains mots si communs entre jeunes gens en France, bien que nous passions des mois à étudier les lois du mariage, du divorce et du lévirat.

D'ailleurs, chacun de nous, sans en parler à personne, portait dans son cœur un amour idéal, qu'il s'était forgé à sa hauteur ou à son niveau ; amour impossible, dont on rêve et qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même.

J'avais ma journée du mercredi, avec un autre Bachor plus âgé que moi, chez M. Stern, ci-devant étudiant rabbinique, ayant épousé une riche héritière et troqué le rabbinat contre le commerce des rubans en gros.

Il avait sept filles. Une d'elles, Malché, à peine âgée de seize ans, jolie, vive, spirituelle, fine langue et fine taille,

Digitized by Google

aimait à discuter à table toutes les questions religieuses à l'ordre du jour.

Nos dîners étaient de véritables joûtes spirituelles. De temps à autre Malché répondait en français à mon compatriote alsacien.

Je m'étais épris d'elle, à mon insu et à mon cœur défendant. Jour et nuit je rêvais d'elle, je lui faisais des vers, je lui adressais des lettres, sans toutefois les lui envoyer.

Je composais de véritables discours de table ; et j'allais me ruiner pour elle.

Trois fois par jour, je passais sous ses fenêtres avec des bottes que je venais de cirer moi-même, et cravaté d'un col tout frais! Cela représentait une somme de deux kreutzers par jour, une fortune ! La cruelle ! Je suis sûr que jamais elle n'a distingué ni mon col, ni mes bottes !

Je comptais les jours, les heures, les minutes de mercredi en mercredi, mais dès mon arrivée à la maison, je devenais muet et perclus.

Toutes mes facultés se concentraient dans mes yeux. Je ne pouvais ni manger ni parler, et je me levais de table rassasié et affamé à la fois.

Un jour, en pleine table, à force de m'abîmer dans mon intérieur, de faire violence à mes ardeurs, et de peur de faire voir ma ridicule passion (ridicule et comme âge et comme position, car je n'avais pas dix-huit ans, et j'étais un pauvre étudiant, sans présent ni avenir), le vertige me prit, et défaillant, je roulai de ma chaise sous la table.

Malché s'est-elle jamais aperçue de ma flamme d'adolescent? Je ne le sais ! Mais depuis le jour de ma honteuse défaillance je n'osai plus la regarder, ni retourner chez elle et je dus renoncer à ma *journée*.

Pourtant, quand plus tard, j'ai été malade et transporté à

Digitized by Google

l'hospice, Malché m'a envoyé une bouteille de vieux vin ! J'en ai conclu qu'une jeune fille voit toujours qu'on l'aime et qu'une femme, quelle que soit sa position, vertueuse ou non, est flattée d'être l'objet adoré d'un jeune cœur enflammé !

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

Un soir, par un froid rigoureux au commencement de novembre, je fus forcé de m'aliter. J'avais une fièvre de cheval et j'étouffais. Je priai mon camarade de lit d'appeler Meyerché.

Encore un type qu'on ne verra plus nulle part. C'était le concierge de l'hospice juif appelé *Hekdech* (chose sacrée).

Cet hospice, aux frais de la commune juive, était administré par un *Parnès* (président élu), par un comptable payé et par Meyerché, le concierge.

L'hospice prélevait, non-seulement un impôt progressif sur les habitants israélites de la ville, mais encore il prenait de droit à tout membre de la commune défunt un matelas, la robe de chambre, les pantoufles et le bonnet de nuit. Aussi les malades étaient-ils couchés, habillés comme des princes et costumés de mille manières, plus grotesques les unes que les autres.

Meyerché était depuis cinquante ans infirmier et concierge

Digitized by Google

de l'hospice. A force de soigner les malades et aussi par intuition, il en remontrait à tous les médecins de la ville.

Jamais il ne prescrivait une ordonnance, mais dès la première visite il disait: Mon ami, vous avez telle ou telle maladie. Il faut appeler tel ou tel médecin ! En attendant, prenez ceci ou cela !

Sa réputation était si universelle, que les chrétiens les plus riches le faisaient venir pour le consulter, et Meyerché, qui se faisait grassement payer par les riches, était jour et nuit à la disposition des pauvres de toutes les croyances, sans jamais demander un remercîment.

Il vint me voir à minuit. Après m'avoir tâté le pouls et visité tout le corps, Meyerché me dit : Mon garçon, tu as une fièvre scarlatine rentrée. Il faut qu'à l'instant même, tu ailles à l'hospice! Si par la transpiration, les taches reparaissent, tu seras sauvé, sinon, tu es perdu. Donne-moi l'adresse de tes parents, ton nom et ton âge.

Ce fut là sa façon de parler. Voici maintenant sa façon d'agir.

— Comment le transporter à cette heure à l'hospice ? demanda mon camarade. On ne le recevra pas.

— On le recevra, répondit Meyerché, parce que c'est un Bachor. Voici un mot de moi et voici mon manteau dans lequel vous l'envelopperez. Allons, debout, mon garçon! On va t'habiller et te conduire. Du courage. Tout n'est pas perdu !

Une heure après, j'étais couché à l'hospice, couvert de trois et quatre édredons, mais n'ayant pas la moindre connaissance de moi-même ni de ce qui m'entourait.

Le lendemain, à 7 heures du matin, je vis venir le vénérable docteur Goldschmidt, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, le plus grand médecin, le plus noble cœur, l'esprit le

Digitized by Google

plus élevé que j'aie connu. Il demandait quel était ce malade qu'on avait amené à minuit.

— C'est un jeune Bachor, lui répondit-on, qui a une fièvre scarlatine rentrée.

— Sais-tu l'hébreu ? me demanda le docteur en hébreu en s'approchant de mon lit.

Je lui répondis également en hébreu par deux mots.

— C'est bien, je te guérirai, mais à une condition. C'est que tu m'obéiras à la lettre. Il faut, sans bouger, transpirer trois jours et trois nuits.

Puis, faisant entourer mon lit d'un écran, il s'éloigna, en me prescrivant un looch. Il revint le soir. Enfin, au bout de trois jours, les taches ayant reparu, j'étais sauvé. Plus de cinquante personnes moururent de cette fièvre épidémique, en huit jours.

Le docteur Goldschmidt était un ancien candidat rabbinique, qui s'était converti pour pouvoir exercer son état de médecin. Il savait toutes les langues, mais il excellait dans l'hébreu et il connaissait les prophètes par cœur.

Au bout de quinze jours, je devins son malade favori. Il restait avec moi des heures entières à parler hébreu. Je lui donnais quelques explications sur des passages difficiles de Job et d'Isaïe.

Pendant ma longue convalescence, je songeais à me rendre utile à l'hospice. Les deux infirmiers, Mosché et Itzig, étaient vieux. L'infirmière de la salle des femmes avait soixante ans. Bientôt, je veillais la nuit, au chevet des malades, leur donnais la médecine prescrite ou à boire, et parfois le jour, je charmais leurs ennuis par des histoires et des chants.

L'ordinaire de cet hospice était tout ce qu'il y a de plus extraordinaire. A 6 heures du matin, on avait une tasse de lait chaud. Après la prière à l'aube du jour, on vous don-

Digitized by Google

nait, à 8 heures, une tasse de café avec un pain mollet, comme on n'en a qu'à Francfort. A onze heures, potage gras, viande et légumes. L'hospice avait sa cuisine et sa cuisinière. A quatre heures, du café et des gâteaux, et à 7 heures du soir, de la soupe et un plat de viande. Naturellement, il fallait que le médecin permît ce régime. Les vrais malades étaient à la diète.

J'étais là comme un coq en pâte, protégé par les deux infirmiers que je remplaçais la nuit et par le médecin en chef.

Je me croyais hors de danger, ma peau commençait à peler, quand le docteur dit à l'infirmier :

— Je défends à ce garçon de sortir de l'hospice d'ici à trois mois. Pendant les premiers mois, il ne quittera pas les deux salles, pendant les autres, il ne quittera pas la maison.

Il paraît que l'air est très-dangereux aux convalescents de cette maladie. Plusieurs malades renvoyés revenaient enflés avec des rechutes mortelles.

Puis, s'adressant à moi ; il me dit :

— Mon garçon, si le président ne veut pas te garder, je te nourrirai à mes frais. Toute ma bibliothèque est à ta disposition.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'infirmier Mosché au docteur. Ce jeune homme nous rend de vrais services. Qu'il reste tout le temps qu'il voudra, c'est un excellent infirmier!

Le vieillard, après avoir approuvé mes services volontaires, me pinça la joue, en me disant, en hébreu :

— Tu ne seras pas rabbin, tu seras médecin. Je m'en charge.

Dès lors, je suivis le docteur dans ses visites au second à la salle des femmes, contenant quinze lits, ayant vue sur

Digitized by Google

le vaste cimetière des juifs, seul endroit du quartier où il y eût jour et air.

Le docteur était accompagné d'une vieille infirmière nommée Youdèle qui, pour les femmes, remplaçait Meyerché. Sauf le pouls, jamais le docteur ne visita lui-même une femme malade. Ces fonctions incombaient à l'infirmière.

Je constate ce fait parce qu'il contraste avec les us des hôpitaux français, où j'ai vu médecins et internes forcer des femmes malades de se découvrir et de se laisser toucher, à me faire rougir jusqu'au front. Quoi d'étonnant que la jeune fille française abhorre l'hospice, au point de préférer la mort chez elle! Il est des femmes qui aiment mieux perdre la vie que la pudeur!

Pendant les trois mois que je suivis le docteur Goldschmidt dans ses visites, je n'ai pas essayé même de toucher le front d'une jeune fille malade. Ces malades étaient toutes des étrangères. (Les juives de Francfort ont leur hospice particulier.) Toutes, sauf de rares exceptions, cuisinières et chambrières, étaient jeunes et belles.

Le docteur lui-même inscrivait les ordonnances. Il me chargea seulement d'inscrire les prescriptions ordinaires, pour lesquelles on n'avait pas recours à la pharmacie, et à défaut de Meyerché, toujours en tournée, je veillais à l'exécution fidèle de ces prescriptions.

Parfois, on m'appelait au milieu de la nuit, pour des cas graves, soit pour changer le malade de lit, soit pour prononcer la prière des agonisants, soit, hélas! pour transporter un cadavre dans la chambre mortuaire, où, de compagnie avec un autre garde, je priais jusqu'à l'arrivée des hommes et des femmes payés pour rester auprès du défunt, lui faire sa toilette de mort et prononcer les prières usitées.

D'autres fois, l'infirmière me venait chercher entre chien et loup, et assis à côté du poêle, je contais des histoires à ces

Digitized by Google

pauvres jeunes filles, histoires que je puisais, soit dans la Bible, soit dans les romans, soit dans mes souvenirs d'enfance.

Souvent même, quand il n'y avait pas un cas de maladie grave, on me priait de chanter, et comme alors je chantais très-bien à mi-voix, je m'exécutais de mon mieux, au grand plaisir de mes malades et convalescentes.

Le docteur était au fait de tout cela. Un trait peindra l'esprit et le caractère de cet homme de bien.

Digitized by Google

II

Un matin, une jeune fille, une enfant de seize ans à peine, entre dans son cabinet et lui demande des conseils pour effacer les traces d'une faute commise, dit-elle, à son insu, dans un état d'ivresse, avec le fils de sa patronne ! Elle se dit envoyée par le père qui offre de payer tout ce que l'on demandera.

— Rien de plus facile, répond le docteur. Mais êtes-vous décidée à risquer votre vie ?

La jeune fille hésite, pâlit et dit :

— Il n'y a donc pas d'autre moyen ?

— Si fait, répond le docteur, seulement, cela dure un peu plus longtemps. Il faudra une grande patience.

— Que j'aie la vie sauve, reprend la fille, je me soumettrai à tout.

— Soit, dit le docteur : combien d'argent avez-vous ?

— Trois cents florins. S'il en faut plus, on l'aura.

— Donnez d'abord l'argent, je vous mettrai en pension chez une femme discrète. Surtout de la discrétion, mon enfant, car il faut que je vous empoisonne.

Digitized by Google

— Du poison! s'écria la jeune personne.

— Sans nul doute! mais en petites doses! Une tisane. Si je grossissais la dose, ce serait fini en quinze jours, mais vous risqueriez de mourir. A petites doses, cela peut durer trois mois, quatre au plus, mais je vous garantis la vie sauve. De plus je permets à votre amoureux de vous voir.

A ces paroles, la jeune enfant sauta au cou du docteur, en l'appelant son sauveur. Puis, sur ses conseils, elle écrivit, dans son cabinet même, une lettre adressée à son amant; lettre envoyée par la servante du docteur.

Le lendemain, la jeune fille entra en pension chez une blanchisseuse, demeurant tout près de l'hospice. Sur les conseils du docteur, elle lui fit prendre, à petites gorgées, une tisane composée de vieux vin de Bordeaux et d'une herbe fortifiante. Au bout d'un mois, la jeune fille devint si forte, qu'elle s'en plaignit au docteur.

— Cela va bien, dit celui-ci, c'est l'effet du poison, vous gonflez. A force de gonfler, vous aurez d'affreuses coliques. Ce jour-là vous serez délivrée de votre malheur. Mais ne dites rien à personne, un mot et tout est perdu.

Pendant ce temps, le jeune homme, malgré la défense du père, faisait à sa belle de fréquentes visites et fut reconnu par la blanchisseuse.

Un jour, à minuit, on nous amena une jeune femme qui, sous d'affreuses convulsions, cria qu'elle était empoisonnée et qu'elle allait mourir. A peine était-elle couchée, que la vieille Youdèle, éclatant de rire, vint nous annoncer que cette jeune fille, se disant empoisonnée, était tout simplement en mal d'enfant. Force nous fut de l'accoucher.

En ma qualité d'ancien marchand de bestiaux, j'étais coutumier du fait, car sauf l'arrière-faix que l'animal dévore quelquefois, il n'y a pas, pour cet acte, la moindre différence entre la bête et la compagne de l'homme. Mêmes dangers, mêmes maladies, mêmes douleurs! Très-souvent la bête ré-

Digitized by Google

clame le secours de l'homme, et parfois la femme, saine et vigoureuse, accouche toute seule sans le secours de personne.

L'enfant à peine né, cette personne, jolie comme un amour, se mit à pleurer, tandis que la blanchisseuse qui l'avait amenée, riait à se tordre. Nous allions adopter la petite créature, quand le docteur, souriant, arriva à la pointe du jour.

— Eh bien, dit-il à la mère, ne vous ai-je pas dit que je vous délivrerais de votre mal sans mettre votre vie en danger?

La fille écarquillait ses yeux, sans répondre. Elle se croyait frustrée. Mais comme elle se sentait coupable, elle ne cessait de pleurer.

— Séchez vos larmes, lui dit le docteur; laissez-vous soigner, votre enfant sera reconnu, je m'en charge.

Le jour même, Meyerché se présenta, au nom du docteur, chez le vieux père du jeune auteur de l'enfant. Ce dernier, se voyant découvert, non-seulement reconnut l'enfant, mais promit d'épouser la mère. Huit jours après l'accouchement, la jeune mère quitta l'hospice, en comblant le docteur de bénédictions. Une année après, elle devint la femme légitime de son séducteur. L'enfant que j'ai tiré des entrailles de sa mère, me coudoie de temps à autre dans les rues de Paris. C'est un bien beau garçon!

Digitized by Google

III

Autre trait. Un jour, un vieux juif polonais, couvert de haillons, fut amené fébricitant et délirant à l'hospice. Le docteur lui prescrivit une purgation, qu'il fallut lui administrer de force. Nous ne pûmes nous rendre compte de cette répugnance à prendre médecine. Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme et cela devint le sujet des conversations de toute la ville. Ce mendiant, traversant l'Autriche et la Prusse, avait recueilli une petite fortune, quinze frédérics d'or, qu'il portait sur lui, et qui ne le quittaient jamais. Au moment d'être transporté à l'hospice, de peur d'être privé de son or, il l'avala.

Quel fut mon étonnement d'entendre des carillons dans le vase de cuivre que je lui présentai sous la couverture.

— Ce sont des cailloux ! s'écria Mosché.

— Non, lui répondis-je, en jetant un coup d'œil sur le contenu. C'est bel et bien de l'or.

Grande rumeur. On appela le *Parnès*, le docteur, on surveilla le malade. Au bout d'une heure, il se débarrassa,

Digitized by Google

sous d'affreuses douleurs, de ses quinze pièces d'or. Mais comme il avait une fièvre maligne, et qu'il fallait toujours le purger, malgré sa répugnance, le docteur lui dit :

— Mon brave, combien de pièces d'or avez-vous avalées?

— Toute ma fortune, quinze pièces.

— Eh bien, nous n'en avons recueilli que douze.

— Me rendra-t-on mon or?

— Certainement.

— Alors, purgez-moi à volonté.

A chaque opération, il visitait le vase comme un augure. En vain! L'or ne vint pas.

— Je le sens bien là, s'écriait-il, j'en mourrai.

Enfin, au bout de huit jours de purgation, on lui mit trois pièces d'or dans le vase. Ce jour-là, le vieux gueux se crut sauvé. Huit jours après on l'enterra. Son or fut envoyé à sa femme.

Digitized by Google

IV

La commune juive de Francfort était divisée en deux fractions. D'un côté, les vieux, les orthodoxes dont nous étions la jeune milice; d'autre part, les *Néo-Juifs*, composés de la grande majorité des Israélites riches, industriels, banquiers, savants, guidés par d'anciens candidats rabbiniques ayant troqué le Talmud contre la philosophie.

Parmi ces derniers, il y avait des hommes d'un très-grand talent. Naturellement, nul juif allemand alors, eût-il été un génie de premier ordre, ne pouvait remplir une fonction publique dans l'État. Il ne restait aux Israélites que les lettres, la philosophie, l'éloquence de la chaire et la médecine.

Le premier des médecins juifs, par cela même qu'il était juif, était indigne d'être nommé professeur à une université. A peine lui permettait-on de guérir des malades en ville.

De ce nombre étaient trois hommes remarquables : les docteurs Hess, Johlson, et Creizenach. Hess était le créateur de la *Philanthropine*, école laïque pour les enfants des deux

Digitized by Google

sexes ; école qui aujourd'hui encore sert de modèle aux Allemands. Johlson était l'auteur de plusieurs traités de religion au point de vue rationnaliste et déiste. Creizenach, professeur de mathématiques et de religion, était l'orateur de la *commune nouvelle*.

A l'école était joint un temple où, tous les samedis, les Néo-Juifs, hommes et femmes, se réunissaient. Après avoir chanté en chœur un psaume, mis en vers par Johlson, Creizenach montait à la chaire et sur le texte d'un verset biblique, il improvisait un discours qui remuait tous les cœurs et mouillait tous les yeux. Cet homme extraordinaire, né à Mayence, homme de génie s'il en fut, ne savait, à l'âge de dix-sept ans, ni lire ni écrire un mot d'allemand. Talmudiste enragé, il fut arraché au rabbinisme par la victoire des Français, auxquels il avait voué un véritable culte.

Jamais Allemand, prêtre, avocat, homme politique ne me passa Creizenach en éloquence. Lui seul m'a révélé la puissance de cette langue.

D'ordinaire il tâtonnait un peu dans ses exordes, puis tout à coup, on eût dit inspiré par un génie céleste, la parole sourdait de ses lèvres comme un flot jaillissant d'un roc. Et cette parole limpide, savoureuse, perlante vous élevait, au bout de quelques minutes, à des régions poétiques qu'on n'avait jamais entrevues et qui, en disparaissant, laissaient un souvenir, un rêve délicieux ! Nul n'écoutait Creizenach sans l'admirer, nul ne l'approchait sans l'aimer ! Et cet homme, cet orateur, cet éducateur de deux générations cet initiateur de mille familles gagnait à peine de quoi nourrir ses enfants !

Bon nombre de mes condisciples allemands, forcés de se rendre à l'Université, pour obtenir le diplôme de docteur en théologie, venaient de troquer la science talmudique contre le latin et le grec. Nous autres étudiants alsaciens, nous résistâmes d'abord à cet envahissement d'études pro-

Digitized by Google

fanes. Les fidèles nous considéraient comme les seuls lévites gardiens de l'Arche sainte. Mais peu à peu le latin et le grec s'infiltrèrent dans nos études et bientôt ils devinrent notre seule nourriture spirituelle.

Le docteur Goldschmidt, bien que converti, professait des principes orthodoxes. Mais, si grand hébraïsant qu'il fût, il me conseilla d'apprendre le latin, d'autant plus qu'il comptait m'enseigner la médecine. Il me pourvut de tous les livres nécessaires, grammaires, dictionnaires, textes avec traduction en regard. Il fut agréablement surpris de me voir quitter les ornières rebattues des grammairiens et suivre la logique de l'hébreu.

Je commençai par le verbe, puis après avoir parcouru au galop les trois genres du substantif, avec les nombreuses exceptions mises en rimes par *Zumpt*, pour les pluriels et le génitif, j'abordai hardiment la lecture en traduisant *Cornelius Nepos*, à l'aide d'un vieux dictionnaire latin-grec-français-allemand, qui m'a coûté deux francs et qui est bien le plus grand trésor de science que l'on puisse imaginer. Les chefs-d'œuvre de ce genre pour le grec et le latin, créés par des savants allemands totalement inconnus en France, sont innombrables. On les trouve chez les *Antiquanistes* allemands à vil prix.

Les travaux d'un *Zumpt* pour le latin, d'un *Rust*, d'un *Weber*, pour le grec sont gigantesques. Les Allemands ont également fait des merveilles pour l'hébreu, mais ils ne sont pas de force à lutter avec les juifs hébraïsants du moyen âge, pas même avec quelques modernes contemporains de Mendelssohn.

J'ai possédé un commentateur d'Horace et de Virgile, un cadeau du docteur. Après l'avoir étudié, il eût fallu être un idiot pour ne pas savoir à fond le génie de cette langue J'apprends tout très-vite, mais dans la suite, je me suis aperçu que, sauf l'hébreu et le français, dont l'étude a tou-

Digitized by Google

jours été pour moi un suprême bonheur, à mesure qu'un idiome se gravait dans ma mémoire, il en expulsait un autre. Ainsi le grec a chassé plus tard le latin de ma mémoire. L'anglais a remplacé le grec; l'italien a effacé l'anglais Enfin après avoir écrit à l'âge de vingt-cinq ans des livres allemands cités par Varnhagen comme classiques, je me trouve l'avoir oublié au point qu'il me serait impossible d'écrire convenablement une lettre dans cette langue.

Pendant mon séjour à l'hospice, je fus employé comme officiant à la synagogue du *Hekdesch*. Ces fonctions, je les remplis d'abord gratuitement pour la gloire du Seigneur, mais bientôt je fus nommé à l'unanimité premier prêchantre, lecteur de la *Thora*, et plus tard *Baal Tokéa* (joueur de corne du bélier pour en tirer les sons sacramentels, le jour du nouvel an).

Pendant trois ans j'ai vécu de ce casuel. Je n'avais point d'honoraires fixes, mais les grands jours de fête, de *Rasch Haschana* et de *Jom Kipour* me rapportaient d'ordinaire cent et jusqu'à deux cents francs.

La veille du jour de pardon, j'officiais de six heures à dix heures, puis, le lendemain, depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, sans manger ni boire, et restant forcément debout à la même place, les pieds joints, sans souliers, couvert d'une chemise de lin blanc et d'un bonnet blanc. Le soir, on me bombardait de gâteaux, de cadeaux et d'écus. C'est grâce à ma voix seule que j'ai pu dans ce temps continuer mes études profanes.

Pendant que je cheminais dans la voie de sainteté, j'appris aussi à circoncire les enfants mâles. Cet apprentissage se fait sur des enfants morts avant le huitième jour de leur naissance. J'en ai circoncis une demi-douzaine. C'est sur le cimetière même que l'on procédait à la sainte opération.

Digitized by Google

L'avouerai-je? Malgré ma piété très-sincère j'ai pris cette fonction en horreur, et bien que je fusse proclamé apte à circoncire des enfants vivants, jamais on n'a pu m'engager à faire le premier essai. On m'avait cependant fait cadeau d'un petit couteau à manche d'argent, ainsi que de toute une trousse. Il doit encore se trouver au Mont-de-Piété de Francfort où je l'ai engagé, lors de mon premier amour avec Réginèle.

Digitized by Google

V

Malgré la protection de mon vieux docteur, je ne comptais pas rester à l'hospice, et tout en y couchant, j'avais conservé ma chambre dans la rue des Juifs.

Un événement imprévu précipita ma sortie de l'hospice. Ce fut une véritable révolution communale.

Le docteur Goldschmidt, je l'ai déjà dit, bien que converti, tenait pour l'orthodoxie juive. Le consistoire, envahi récemment par les néo-juifs, lui était hostile. L'histoire que je viens de raconter ne fut pas tout à fait étrangère à la catastrophe. Le père du jeune homme forcé d'épouser la jeune prolétaire, sa bien-aimée, était parent de l'homme le plus influent du *Vorstand*.

Un beau matin, un jeune docteur, nommé Stiefel, fut adjoint au vieux médecin, sous prétexte d'épargner à son grand âge des visites trop pénibles, mais, en réalité, pour l'engager à donner sa démission. Le jeune médecin, fraîchement émoulu de la théorie universitaire, était, selon l'expression du vieux Goldschmidt, un drastique. En effet,

Digitized by Google

dès son entrée à l'hospice, il pleuvait des sangsues, des ventouses, des vésicatoires et des sétons. C'était un drogueur, pis que cela, un expérimentateur *in anima vili*.

Deux exemples suffiront pour faire connaître ce jeune diplômé, qui, pendant des années, grâce à son charlatanisme *drastique*, a passé pour un des meilleurs médecins et chirurgiens de Francfort.

Un vieillard hollandais, ancien matelot, ancien septembriseur de Paris (il nous peignait les scènes sanglantes de cette époque), venait d'entrer à l'hospice pour une espèce d'anthrax sous le bras. Meyerché ordonna des cataplasmes de lait et de mie de pain. Le clou allait percer, quand le jeune renégat (il avait abjuré à l'université), rembarrant le vieil infirmier, le traitant d'âne et d'empirique, donna un grand coup de bistouri dans la partie malade, la pansa et partit.

Le vieux matelot, malgré ses soixante-dix ans, était d'une force extraordinaire. A minuit le délire le prit. Ne pouvant dormir, il se leva et renversa plusieurs tables de nuit avec les verres, les tisanes et tout le bataclan. Mosché, Itzig le saisirent, pour le coucher. Il leur opposa une résistance opiniâtre. Au moment où j'accourus pour les aider à dompter ce forcené, je le vis brandir un rasoir. Alors, le saisissant par derrière et lui retenant les bras, nous parvinmes, à nous trois, non sans grand'peine, à lui mettre la camisole de force. La camisole mise, il mourut.

Une jeune fille, affligée d'une glande au sein, fut amenée à l'hospice. Le vieux docteur comptait la guérir avec des émollients, des cataplasmes, mêlés de viande crue et de pain bis. Mais le jeune Sangrado avait décidé un coup de maître dans un coup d'essai. Il déclara qu'il fallait, pour sauver la malade, lui couper le sein.

Il y eut une consultation à laquelle le docteur Goldschmidt n'assista pas. L'opération fut décidée. Meyerché, tous

Digitized by Google

les infirmiers, au risque d'être chassés, refusèrent leur concours. Bien que je ne fisse plus partie de l'hospice, résolu à le quitter tout à fait pour la fête de Pâques, on me pria d'assister à l'opération.

Quel spectacle ! Il me semble encore voir ce pâle ange de fille, résignée comme un agneau, courageuse comme une lionne.

Le docteur arriva avec des aides. Pendant une bonne demi-heure, ils coupaillaient, liant et sous-liant des veines, sur ce beau sein. Cette pauvre fille montra un courage héroïque.

Que de douleur! ô Dieu ! Chaque fois que je faisais mine de m'en aller, car je souffrais comme si j'eusse été opéré moi-même, elle me priait, d'une voix défaillante, de rester et de lui tenir les flacons d'éther et d'eau de Cologne. Quand j'ai vu cet homme retrousser ses manches de chemise et regarder son couteau pour faire le grand coup, il m'a semblé voir un boucher, aiguisant sa lardoire ou sa hachette, pour dépecer un veau.

Pauvre fille ! — La voilà sauvée! s'écria le jeune docteur, après l'avoir pansée. Le lendemain, nous l'avons enterrée ! nous l'avons accompagnée, Meyerché et moi, jusqu'à sa tombe, que nous avons humectée de nos larmes.

— Ils l'ont assassinée ! me dit Meyerché. J'ai guéri plus de cinquante glandes quasi cancéreuses et jamais avec le fer. Le fer est l'ennemi de la médecine.

Le docteur Stiefel croyait aussi au magnétisme. Une des plus jolies filles fut, dans une chambre à part, soumise par lui à ce charme. Grâce à moi, ce métier lui fut défendu !

Dès lors, le docteur Goldschmidt ne mit plus le pied à l'hôpital. Un matin, on le trouva mort dans son lit, sans agonie ni convulsion. O le saint homme ! Qu'il était beau dans sa sereine vieillesse.

Digitized by Google

Meyerbeer seul, que j'ai vu mort, m'a rappelé la figure transfigurée de ce grand homme!

Il n'avait vécu que pour servir ses semblables. Du moment qu'on le forçait de vivre pour lui tout seul, il a aimé mieux rentrer dans le sein de son Créateur.

A plusieurs reprises, il m'avait parlé d'un manuscrit rédigé en hébreu et intitulé : « *Lois et Mystères de l'amour.* » A l'entendre, il y travaillait depuis des années et il l'écrivit en hébreu pour se convaincre qu'il n'avait point oublié la langue talmudique. Il m'en avait lu quelques fragments, non pour le contenu, mais pour avoir mon avis sur la forme. Je lui avais corrigé plusieurs mots, sans jamais faire attention au fond du discours. J'étais habitué à ce genre de discussion par le Talmud.

Après sa mort, son fils, le docteur Clémens, également médecin, me remit ce manuscrit, comme n'ayant aucune valeur pour lui, car il ne savait pas un mot d'hébreu. Je le reçus comme il me le donna, avec indifférence, sans y jeter un coup d'œil. Pendant des années, il a roulé sur ma table et dans un de mes bahuts. Lors de mon départ de Francfort, je l'ai laissé à une amie avec ma bibliothèque hébraïque. En 1859, pendant une visite faite à cette vieille amie, elle me rappela ce papier rongé de rouille, de vert de gris et jauni par le temps. Quel fut mon étonnement d'y voir tout un système, tout un nouveau monde sur l'amour! Les principes philosophiques de mon vieux docteur ont exercé une grande influence, hélas! trop tard, sur mes idées.

Digitized by Google

VI

Me voilà rentré dans la rue des Juifs, rentré dans ma vie ordinaire, d'étude et de piété.

Je retournai comme d'habitude suivre les cours du grand rabbin et chez mon vénérable et affectionné Rabbi Schalem, qui tout en faisant un peu la moue pour mon latin, m'accueillit comme une brebis rentrant au bercail. Sarah, à son tour, qui pendant mon séjour à l'hospice m'avait envoyé, en guise de souvenirs, des gâteaux de sa façon, fêtait mon retour par une tasse de café exquis, flanquée d'un petit *Datscher* délicieux.

J'ai déjà dit que je logeais chez une femme de quatre-vingt-dix ans nommée Bella Schloss.

Cette pieuse juive avait disposé sa maison de façon à loger gratis, ou à très-peu de frais, soit des étudiants rabbiniques, soit des rabbins ambulants, soit encore de pauvres savants. Elle n'y mettait qu'une condition. Il fallait être connu pour pratiquer fidèlement toutes les lois, toutes les prescriptions religieuses des rabbins.

Digitized by Google

Au-dessus et au-dessous de ma chambre logeaient d'autres étudiants, tous plus âgés que moi de cinq et jusqu'à dix ans. En face se trouvait l'appartement destiné aux pieux pèlerins de passage dans la rue des Juifs.

Depuis vingt ans, la dame nonagénaire était soignée par Sarah qui avait quarante-cinq ans.

Cette vieille fille, trapue, dodue, mais sémillante comme un lutin, m'avait pris en grande affection. J'étais le plus jeune étudiant de la maison, le plus gai, peut-être le plus pieux. Je ne rentrais presque jamais avant une heure ou deux du matin, passant les nuits avec mes compagnons d'étude chez Rabbi Schalem.

Sarah donc, me sachant chez Rabbi Schalem, ne se coucha jamais avant que je fusse rentré. J'avais beau la prier de ne pas m'attendre, elle me répondait que l'état d'insomnie de sa vieille maîtresse exigeait qu'elle veillât. Je savourais avec indifférence les soins, les prévenances de Sarah, je la savais pieuse et dévote comme sa maîtresse.

Jamais il ne me vint dans l'idée qu'un autre sentiment, que celui de plaire à Dieu, pût entrer dans les prévenances de cette servante. Elle avait pourtant la réputation d'une vieille et méchante fille. D'aucuns disaient qu'elle était folle. Elle criait pendant toute la longue journée contre sa maîtresse, contre les étudiants, contre les jeunes couturières logeant au cinquième. Avec moi seulement, elle prenait des tons de tendresse maternelle. Elle essuyait mon front quand j'étais en nage, elle me prêtait ses vieux châles en guise de cache-nez, quand il faisait froid. Elle raccommodait mon linge.

Pendant mon séjour à l'hospice, elle venait régulièrement deux fois par semaine s'informer de ma santé et m'apporter des douceurs. On eût dit que Sarah était mère. Pourtant elle n'avait jamais été mariée, et, jamais, à l'entendre, l'amour profane n'avait hanté son cœur de vierge. Après

Digitized by Google

Guidché, j'ai d'éternelles et d'inoubliables obligations à Sarah.

L'appartement en face fut subitement occupé par un couple de juifs polonais. Le mari s'appelait Salomon, sa jeune femme, Esther.

Le mari portait toute sa barbe. De soyeuses boucles de cheveux pendeloquaient en spirale le long de ses tempes, d'après l'usage et le rite polonais. Il était vêtu d'un cafetan de soie puce serré aux reins par une ceinture, et il ne quittait jamais ses escarpins à boucles d'argent.

Il prétendait avoir été converti de force en Russie, et il avait pris la fuite pour se déconvertir. A l'entendre, non-seulement s'il était pris, on le rebaptiserait de nouveau, mais on l'enverrait en Sibérie avec sa femme.

Esther, la belle Esther, car ainsi l'appelait-on dès le premier jour de sa présence dans la rue des Juifs, avait à peu près vingt-trois ans. Elle était aussi pieuse que belle. D'après la loi talmudique, il lui était défendu de porter ses cheveux nu-tête; ils devaient être blonds, à en juger par la blancheur de la figure.

Nul, sauf le mari, ne doit jamais voir un cheveu, brun ou blond, d'une juive mariée. Le jour de son mariage, d'horribles vieilles femmes, de vraies Parques, un quart d'heure avant la bénédiction nuptiale, viennent avec de longs ciseaux, couper la chevelure de la fiancée. J'en ai vu de ces pauvres filles se rouler par terre de douleur et pousser des cris lamentables, comme si on allait les conduire à l'échafaud.

Le mariage, en effet, pour la juive rabbinique, c'est la mort de tous les plaisirs mondains. Il ne lui reste que des devoirs domestiques.

Esther portait sur sa tête un vaste tour, enveloppant tous ses cheveux, dont la pointe était coiffée d'un bonnet juif polonais, aussi gracieux que coquet et dont les bords,

Digitized by Google

à la naissance du front, étaient couverts d'un ruban de velours noir qui faisait ressortir la pâleur de son teint. Une vraie nuée !

Jamais plus beau type de jeune femme n'est sorti du moule divin de Jérusalem ! Sa robe, bien que montante, laissait deviner, je ne sais comment, un intervalle mesuré au compas entre les seins rebondis. C'est en admirant la fiancée juive de Rembrandt, à Amsterdam, que je me suis rappelé le costume d'Esther. Seulement, Esther était plus rayonnante, plus éclairante que le modèle du grand peintre.

Quand, le soir, au crépuscule, elle était assise sur le canapé, récitant ses prières, toute la chambre était éclairée par la lumière qui s'irradiait de ses traits électriques. Et quand, le vendredi soir, la veille du sabath, elle arrivait de son pas de fée, faisant froufrouter sa robe de brocard lamée d'argent et étendant ses deux jolies mains, blanches comme ses dents de brebis, sur les sept becs de la lampe sacrée, en prononçant la bénédiction des lumières, on retenait son haleine pour ne pas troubler par un souffle cette scène divine, où un ange semblait chuchoter avec Dieu.

Nous tous, nous aimions Esther, dès son arrivée. Quel fut notre étonnement d'apprendre qu'elle savait l'hébreu comme un rabbin et qu'elle parlait la langue sacrée mieux que pas un de nous.

Toute la rue des Juifs était en émoi. On ne tarissait pas sur le compte de ce couple. Les questions se suivaient dru l'une sur l'autre.

D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Que font-il à Francfort ? D'où vient leur fortune ? leur élégance ? Pourquoi, étant riches, demeurent-ils dans la rue des Juifs ? Dans une maison pieuse, il est vrai, mais presque caduque ?...

Salomon avait réponse à tout. Il était Russe, très-riche de famille. On l'avait, dès son enfance, converti de force. Il

Digitized by Google

avait simulé la conviction, puis, profitant de sa liberté, il avait fui avec Esther, la fille d'un rabbin. Ils allaient à Londres. En attendant, ils ne désiraient pas qu'on les reconnût, aimant mieux se cacher et demeurer dans la rue des Juifs, dans une maison où l'on étudiait le Talmud, maison contiguë à la synagogue. Ils ne comptaient rester à Francfort que six semaines.

Une fois à Londres, car en France on n'était pas libre (nous sommes au printemps de 1830), et grâce à la fortune du père de Salomon, ils comptaient ouvrir une école talmudique, le tout pour la gloire de Jéhovah et du rabbinisme.

Deux des étudiants furent priés par Salomon de le suivre à Londres. Ce fut un jeune homme de Mayence et moi. Nous étions les plus jeunes.

Parfois Salomon, dans les veillées talmudiques, le vendredi soir, nous égayait par mille et mille histoires, plus croustillantes les unes que les autres. Les dévots, en général, aiment beaucoup les contes grivois, pourvu que l'on ne dépasse pas certaines limites. En jargon hébraïque, cela s'appelle *houtzpos*. La rue des Juifs de Francfort en est pavée.

Je me rappelle encore deux histoires que je vais résumer, car M. Salomon savait broder à l'infini. C'était un vrai conteur.

Un pauvre juif polonais, apprenant que les chrétiens en Allemagne, en France, en Angleterre, payaient des juifs pour les convertir, résolut de profiter de cette naïveté, et de vendre sa religion le plus cher possible. Déjà il s'était laissé convertir à Vienne, à Munich, à Berlin. De catholique, il devint protestant et de protestant, il redevint catholique. Une vraie navette. Il ne faisait jamais d'objections. De prime abord et dès le premier sermon, il comprit tous les mys-

Digitized by Google

tères, descendit à toutes les profondeurs et remonta à toutes les hauteurs du christianisme.

Un jour, à Dresde, après avoir reçu cent écus et le baptême, on lui fit cette question :

— Eh bien, mon ami, êtes-vous maintenant bien et dûment convaincu ?

— Oui, répondit le rusé juif, en montrant son argent ; je suis parfaitement convaincu que ma religion vaut juste cent écus de plus que la vôtre, puisque vous me rendez cette somme au troc.

Voici maintenant l'histoire égrillarde qui est restée dans ma mémoire : Une pauvre juive polonaise avait une jeune fille d'une rare beauté et un neveu très-riche. Son seul et unique désir était de voir son riche neveu s'énamourer de sa fille et l'épouser. Le jeune homme venait tous les jours passer ses soirées chez sa tante, sans pourtant s'expliquer. Un matin, elle lui dit :

— Mon neveu, quand me demanderas-tu ma fille en mariage? Ce à quoi le jeune homme, en se grattant l'oreille, répondit :

— Chère tante, voilà six mois que j'étudie ma cousine. Elle est belle, d'accord ! Mais connaît-on la vraie beauté d'une femme, quand on ne l'a pas contemplée comme le bon Dieu a contemplé son œuvre, sous toutes les faces, en disant : C'est bien ?

— Qu'à cela ne tienne, répondit la tante, comprenant à demi-mot ; la religion ne s'oppose pas à cela. Ma fille est admirable de la tête aux pieds. Seulement, il ne faut pas qu'elle apprenne que tu l'as trop contemplée. Ma fille a l'habitude, tous les vendredis, de prendre un bain dans ma chambre. Il y a au premier un vasistas à travers lequel tu pourras regarder sa divine beauté, pendant qu'elle entrera au bain et qu'elle en sortira. Tu m'en diras des nouvelles.

Digitized by Google

Le jour fixé, le neveu vint à son poste de contemplateur. Il y était déjà depuis une demi-heure, quand la tante, toute joyeuse, arriva, et, lui donnant une tape sur l'épaule, s'écria :

— Eh bien, mauvais sujet, as-tu jamais vu quelque chose de pareil ?

— C'est son nez qui ne me plaît pas ! répondit le cousin en s'en allant.

Naturellement, ce fut une pâture de gaieté pour nous autres jeunes gens. Seule, Esther ne riait pas. De temps en temps, elle disait en hébreu : « Vanités et misères ! »

Salomon nous faisait souvent des présents de livres. Sur ma plainte de ne pas posséder une Bible dans un seul volume, il m'en apporta une provenant de la Société biblique de Londres et sans traduction en regard : « Prenez toujours, me dit-il. Vivre de ses ennemis, c'est plus sage que de vivre de ses amis. »

Je possède encore cette Bible.

Un vendredi soir, après une causerie religieuse avec Esther (car nous étions toujours où elle était), elle me dit à voix basse et en hébreu ce que Jacob disait de Joseph : « Mon âme est nouée dans ton âme. » (*Nafchi keschura benafchecha.*)

Ces mots me firent frissonner de la tête aux pieds. Je croyais avoir mal entendu. Je croyais rêver. Esther était bien belle ; mais dans ce temps je serais, certes, mort trois fois plutôt que de commettre le crime d'adultère.

Ces paroles coupables retentirent dans mon cœur comme les trompettes de Jéricho. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus. J'avais peur de violer un saint commandement de Moïse, de mériter la mort, d'aller tout droit à l'enfer, et je résolus de fuir la présence de cette femme.

De temps à autre, pour fortifier ma résolution, je relisais le chapitre VII des *Proverbes* sur les embûches de la courtisane adultère.

Digitized by Google

« Mon fils, dit Salomon, fuis-la comme la peste. Ses victimes sont innombrables, sa maison est la voie de l'enfer; *descendentes ad penetralia mortis.* »

Résolu de rester fidèle à la foi, je m'enhardis à la revoir, et la rencontrant par hasard sur l'escalier, je récitai comme par hasard le verset hébraïque de Moïse, en y appliquant la mélodie prescrite : « Pour l'adultère, qu'ils meurent tous deux. » Elle me répondit également en hébreu, en me regardant de ses deux grands yeux bleus, comme deux étoiles du matin, et en me disant « Je ne suis pas la femme d'un homme. » (*Lo eshath isch eni.*)

Pour le coup, je fus bouleversé, renversé sur l'escalier même. Je ne pouvais plus avancer, ni reculer. Elle s'aperçut de mon trouble, eut pitié de moi et s'éloigna.

— Comment! me dis-je à part moi. Elle n'est pas mariée ! Pourquoi alors voyage-t-elle avec un homme ? C'est vraiment la courtisane de Salomon, aussi belle, aussi perfide, aussi morbifère. De toute façon, c'est une femme sans religion, puisqu'elle viole la loi.

J'allais trahir le secret d'Esther à mes compagnons, afin de la forcer de quitter la maison : mais un regard d'elle m'ôta toute volonté. D'ailleurs, en avais-je le droit ? Etais-je le « pourvoyeur de la morale » (expression juive), le censeur d'Israël ? qu'elle soit ce qu'elle est, à moi de rester fidèle à la loi de Dieu et des hommes !

La Pentecôte approchait. M. Salomon venait de partir pour Mayence.

La veille de la fête (ce fut un vendredi soir), les juifs ont l'habitude de se réunir par compagnies et de passer la veillée à réciter le Pentateuque et les Psaumes. Cette lecture, d'ordinaire, est émaillée de gâteaux, de café, de fruits et même de viande froide. En ma qualité de lecteur et de chanteur de synagogue, je fus exempt de la corvée de nuit,

Digitized by Google

afin de conserver la fraîcheur de ma voix pour les prières du matin.

J'ai déjà dit que les juifs orthodoxes n'allument ni n'éteignent une lumière pendant la fête du sabath, qui commence dès le vendredi soir. Ce sont leurs domestiques chrétiens qui leur rendent ces petits services.

C'est une grande fête que la Pentecôte; car, ce jour-là, Moïse a proclamé sa loi sur le Sinaï.

Je montai donc chez moi vers minuit sans lumière, prêt à me déshabiller, lorsque, à peine entré dans ma chambre, je fus suivi par Esther, les cheveux épars, vêtue seulement d'une jupe et d'une jaquette voluptueusement échancrée, et tenant un flambeau allumé à la main.

— Dieu clément! m'écriai-je, une juive qui porte un flambeau le saint jour du sabath! C'est l'enfer que vous portez sur vous.

— Je ne suis pas juive! dit-elle, en fermant la porte derrière elle au loquet (car il n'y avait pas de serrure), je ne suis pas mariée! Je suis libre, je suis riche, je suis chrétienne et je t'aime!

Cela dit, elle posa son flambeau sur la table, et me voyant pâlir, défaillir, car mon sang refluant vers le cœur m'étouffait, elle me saisit la main, en ajoutant :

— Mon enfant, mon fils, je suis venue pour t'arracher à tout jamais à la misère et à l'erreur. Tu sais l'hébreu, tu sais le français, tu sais l'allemand. En six mois je t'apprendrai l'anglais. Tu partiras avec moi pour Londres, où je demeure. Là, tu ne manqueras de rien. Tu auras une chambre princière, une nourriture royale et de plus, moi, Esther, ta bien-aimée, si tu veux, car bien que tu sois plus jeune que moi de quatre ans, je t'aime! Il faut bien que je t'aime par-dessus tout, puisque je risque ma réputation, puisque je me trahis, puisque je me compromets pour toi,

Digitized by Google

au point d'être honteusement chassée d'ici... Viens, mon adolescent ! Quitte ces guenilles talmudiques, ces masures rabbiniques. Je te conduirai dans les palais de la philosophie chrétienne et te vêtirai de la pourpre de prophète ; *Nabi Venasi !*

J'étais interdit ! Impossible de lui répondre. Ma langue resta collée au palais. Mes jambes flageolaient sous moi comme si j'eusse été ivre. Esther, voyant ma frayeur, me serra dans ses bras. Elle allait m'entraîner, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas. En même temps, j'entendis la voix de Sarah poussant le cri de détresse à tue-tête, *Schmah Israël !* (Ecoute, Israël.) Elle répéta nombre de fois ce cri avec beaucoup d'autres, tels que : « Maman ! Papa ! Adonaï ! Elohim ! Que faut-il que je voie de mes yeux avant de mourir !! Arrivez, enfants d'Israël, et que la terre se fende sous vous pour engloutir ces misérables, ces criminels, ces impies ! »

Elle cria tant et si longtemps qu'elle finit par tomber roide sur mon lit. Les cris et la défaillance de Sarah m'avaient rendu à moi-même. Je voyais maintenant l'abîme sous mes pieds. J'oubliais Esther, et ne m'occupais que de cette pauvre fille évanouie. Je l'aspergeais d'eau.

Esther, qui était allée jeter une robe sur elle, renouer ses cheveux et les recouvrir d'un voile, revint avec un flacon d'eau de Cologne. En vain ! La pauvre Sarah tombait d'une syncope à l'autre.

Enfin, j'essayai d'employer le moyen d'Esther ; j'embrassai Sarah. A l'instant, elle donna signe de vie, et peu à peu elle revint à elle.

Mais dès qu'elle eut repris connaissance et qu'elle aperçut Esther, elle recommença ses cris de plus belle, en nous accablant de menaces et d'imprécations.

Esther, voyant le jour poindre, me dit en hébreu :

— Je m'en vais. Dans une heure, je serai partie. Je vous at-

Digitized by Google

tends à Londres. Vous trouverez les frais de voyage, 63, rue de Bockenheim (c'était là le siége de la Société biblique). Je vous attends, jeune homme, et vous chérirai ! Je vous le repète, je me charge, à moi toute seule, de votre avenir et de votre bonheur ! Jamais plus vous ne trouverez une occasion pareille.

Mais au moment où elle allait franchir le seuil de ma porte, mes compagnons d'étude, revenus en masse de la veillée, car l'aube blanchissait à la voûte du ciel, l'arrêtèrent et l'accablèrent de reproches, en s'écriant :

— Dehors la *Meschumetine* (convertie), la traîtresse ! la perfide ! la courtisane ! Oui, votre secret est percé à jour. Une lettre arrivée hier au soir vient d'annoncer au rabbin que vous êtes missionnaire de la Société biblique. L'or que vous répandez provient de la Société, qui vous paye pour corrompre les jeunes lévites juifs. Raca sur la malheureuse! la misérable ! Jetons-la dehors la maison !

— Un instant, m'écriai-je, en m'interposant; vous n'avez pas le droit d'injurier cette femme ! Qu'elle soit juive ou chrétienne, elle n'a fait de mal à personne ! Elle n'a fait que du bien. (Elle était en effet très-charitable.) D'ailleurs, prenez garde ! elle est sous la protection de l'ambassadeur anglais ! Elle est nationalisée Anglaise. Si vous touchez à un de ses cheveux, vous aurez toute la chrétienté sur les bras.

— Dehors les adultères ! *Hanoéf vehanoéfeth !* cria-t-on de plus fort en plus fort. Et quant à toi, qui la défends, nous te jetterons par la fenêtre ! Tu es déjà corrompu par elle. Tu vas te convertir, tu vas la suivre ! Tu étudies le latin, tu lis Michaelis, tu lis Beker. Tiens ! qui a allumé ce flambeau le saint jour du sabath?

— C'est moi, répondit Esther, qui, bravant les injures, était revenue sur ses pas, la tête haute et resplendissante de beauté. C'est moi, messieurs, qui ai allumé ce flambeau, et

Digitized by Google

je vais l'éteindre devant vous. Je ne suis plus votre coreligionnaire. Je suis chrétienne, je suis Anglaise ! Qui de vous osera m'insulter ? Dites.

Tout le monde resta comme pétrifié; jamais je ne vis geste pareil. C'était une reine commandant à des esclaves. Ces paroles prononcées, Esther, d'un pas lent, s'éloigna en disant :

— Adieu, mes enfants, adieu, mon petit chéri ! Jamais je n'oublierai les six semaines de bonheur, d'étude et d'amour que j'ai passées au milieu de vous ! Ah, si je n'avais pas abjuré !!!

Elle était au bas de l'escalier, partie, disparue. Un commissionnaire vint dans la journée chercher ses effets.

Digitized by Google

VII

A peine fut-elle partie, que tous ces jeunes gens s'éloignèrent en différents sens, pour trompetter dans la rue ce qui venait de se passer chez la vieille Schloss. Sarah, revenue à elle, me dit :

— Eh bien ! mon ami, vous allez quitter notre maison dès demain.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous êtes un païen, un impie, un infidèle, un adultère !

— Mais je n'ai rien à me reprocher.

— Vrai ? jurez, et je vous pardonnerai.

— Mademoiselle Sarah, je n'ai aucun serment à vous faire et vous n'avez rien à me pardonner.

— Voyez donc un peu cet ingrat, ce perfide ! On voit bien qu'il est Français. Et qu'est-ce qui me payera mon café, mes pommes, mes cornichons, mes harengs, mes soins, mes veillées ?

— Dieu vous les payera. Il paye tout; seulement à échéance. Je vous donnerai un billet sur lui, payable huit jours après votre mort.

— O l'impie ! ô le goï ! ô le Français ! ô l'infidèle ! Aimez donc les jeunes gens, chauffez-leur de bon café, privez-

Digitized by Google

vous pour eux des bons morceaux : Voilà comme ils vous récompensent !

— Adieu, Sarah, dis-je, il faut que je me rende à la synagogue.

— Ah bien oui ! dit-elle. Vous êtes indigne d'officier : j'irai moi-même vous dénoncer au rabbin.

J'étais parti.

Mes tribulations, en effet, n'étaient pas finies. J'avais remplacé un vieux chantre dont la voix était éraillée. Il s'appelait Loeb Pfeffer, et il ne m'avait jamais pardonné ma jeune voix de ténor, ni ma science hébraïque. Au moment donc de dérouler le parchemin où est inscrite la loi de Moïse, ce monsieur, en frappant sur son pupitre, s'écria : « Ce jeune homme, après ce qui s'est passé cette nuit, est indigne d'officier et de lire la loi ! »

Grande rumeur.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

On ferma les rouleaux, et l'on allait me questionner, lorsque le commissaire de la synagogue, M. Stiefel, s'écria à haute voix :

— J'ordonne au jeune Alexandre de poursuivre la lecture. Les juifs, Dieu merci, n'ont pas de tribunal d'inquisition. Que celui qui croit ce jeune étudiant indigne, parce qu'il a eu le bonheur de plaire à une jolie femme (rire général), quitte la synagogue. Les autres, qui auraient fait comme lui, resteront.

Pas un ne bougea. Je continuai ma lecture jusqu'à la fin.

Malgré ce discours, j'eus encore à subir un interrogatoire. Ce n'est qu'après avoir juré sur la Bible que je n'étais pas adultère que l'on me confirma dans ma place de lecteur.

Je n'ai plus jamais revu la belle Esther. Elle est, m'a-t-on dit, morte jeune dans un voyage de mission en Orient.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

I

Quelque temps avant mon entrée dans l'hospice, Reb Joseph, mon mentor, s'était abonné avec moi à deux journaux parisiens. Nous les avions en seconde main d'un garçon de café près du *Rœmer*, le surlendemain de leur arrivée.

Peu importait à Reb Joseph, le titre, la couleur politique ! Il ne s'abonnait que pour lire un journal français de Paris.

Le hasard voulut que ces journaux fussent les deux frères ennemis de la Restauration : le *Constitutionnel* et la *Gazette de France*. Nos sympathies étaient d'avance acquises au *Constitutionnel*, que nous lûmes religieusement, depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur, y compris les annonces. Moi seul je faisais des études sur la *Gazette*.

Y a-t-il encore quelque part un mortel qui se rappelle le nom de M. Cottu ? Moi, non-seulement j'ai lu toutes les réfutations, tantôt tristes, tantôt gaies que le *Constitutionnel* a lancées contre Cottu et la camarilla, mais j'ai lu Cottu lui-même, en chair et en os. Ce pauvre Cottu nous arrivait

Digitized by Google

écrasé, pulvérisé, anéanti par le *Constitutionnel*, avant qu'il nous apparût dans la *Gazette*.

Et de fait, on pouvait le réfuter d'avance. Tous les réactionnaires cléricaux reviennent toujours à leurs premières queues, siéges du venin, et qu'il faut toujours écraser du talon ! Le principe, c'est-à-dire le commencement de la vérité ou leur est inconnu, ou ils font semblant de l'ignorer.

S'est-il démené, ce pauvre M. Cottu ! Que de coups d'estoc et de gourdin en l'air ! que de gestes ! que d'écume ! Qu'est-il devenu ? Était-il sincère, c'est-à-dire seulement bête ? Ou jouait-il la comédie ?

Un jour, le *Constitutionnel* et la *Gazette* n'arrivèrent pas à la poste de Francfort. Grande rumeur ! Ils n'arrivèrent pas non plus le lendemain. Attroupements dans les rues ! Le garçon de café, qui avait un nez long d'une aune et qui politiquait à tort et à travers, me dit : « Mon nez sent la poudre. » Enfin, le troisième jour, le journal allemand annonça la Révolution de Juillet.

Ce fut un coup de foudre. Pour avoir un numéro de ce journal, j'ai escaladé un mur de cinq mètres de hauteur, au milieu d'une tourbe de curieux, au risque de me casser le cou. La rue des Juifs surtout était sens dessus dessous.

Les juifs de tous les pays sentent d'instinct la connexion intime qui existe entre eux et la Révolution française. Ils saisissent les relations intérieures, qui lient l'idée d'un Dieu immuable comme idéal de justice, avec la Révolution de 89 ; Révolution, qui, quoi qu'en disent les ignares, les caffards et les cuistres, devait logiquement aboutir à l'*Etre suprême de Robespierre*, et qui, sans ce fondement céleste, devait nécessairement s'effondrer, non-seulement dans sa cause, mais encore dans tous ses effets !

La Révolution de 1830 a retenti comme une trompette de Jéricho dans les cœurs de tous les juifs de l'univers. Nous autres, Israélites alsaciens et français, nous parcourûmes

Digitized by Google

les rues de Francfort, ivres d'orgueil et de bonheur, chantant, criant, gesticulant comme des fous mis en liberté. Que de larmes de joie j'ai vu couler ! Pendant trois jours, nous ne sentions pas le besoin de nourriture. Et quand enfin le *Constitutionnel* arriva avec des détails, ce fut une fièvre, une liesse perpétuelle, quelque chose qui, d'après un proverbe allemand, *n'a pas encore été !* Une cohue hurlante, buvante, dansante, prophétisante.

La race juive est toujours la même ! Telle elle est dans la rue des Juifs de Francfort, telle elle fut dans le parvis du temple de Jérusalem ; telle elle sera toujours ! Une mer, tantôt tourbillonnante, mugissante, engloutissante, tantôt plate, à peine ridée, dévorant ses fureurs dans l'abîme.

Le soir, nous dansions comme des forcenés dans nos chambres, en gueulant la *Marseillaise* que je n'avais plus chantée depuis mon aventure avec le commandant

Digitized by Google

II

La religion et la politique sont sœurs, et toutes les religions sont solidaires. La Restauration renversée, le jésuitisme brisé sur sa tige, le Talmudisme de la rue des Juifs s'effondra tout seul. Ce qui était caché au fond du cœur, monta à la surface.

Plusieurs étudiants, retournant leur veste, brûlèrent ce qu'on les avait forcés d'adorer, sans adorer ce qu'ils avaient brûlé. Nous-mêmes, les fidèles Alsaciens, la garde sacrée, nous fûmes ébranlés.

Depuis longtemps piqué, et sentant l'exagération absurde de la religion talmudique, je ne tenais ferme que pour les lois primitives de Moïse et la morale des rabbins appelés les *sages*. Pourtant, ayant déjà mordu dans la pomme de la science par l'histoire, le latin et le grec, je résolus d'entrer plus avant dans le temple de la Raison et, prenant mon courage à deux mains, je me présentai un matin chez le docteur Creizenach, dont j'ai déjà parlé.

— Que me voulez-vous, jeune homme? me dit-il.

Digitized by Google

— Je veux apprendre tout ce que vous savez, lui répondis-je, je veux pénétrer dans la poésie et dans la philosophie ! Je veux devenir célèbre !

Le docteur me regarda avec des yeux stupéfaits. Un instant, il crut avoir devant lui un jeune fou.

— Sais-tu le latin? me demanda-t-il.

— Pas encore tout à fait, je ne fais que le commencer. Mais je sais l'hébreu et le français. Je suis un bachor alsacien et bientôt j'aurai le *Morénou* (diplôme de rabbin officiant).

— Qu'avez-vous lu en français ?

— Rollin, Fénelon, La Fontaine, Lesage, Florian, Rousseau surtout.

— Et vous croyez que le premier bachor venu puisse devenir célèbre comme Rousseau, uniquement parce que Rousseau était un autodidacte (homme qui apprend sans professeur). Quelle audace ! et quelle présomption !

— Et qui vous dit que je n'aie pas le génie de Rousseau? répondis-je hardiment.

Je suis certain de cette réponse. D'ailleurs, Théodore, son fils, qui vit à Francfort, était présent à ce dialogue. Elle fit de l'effet sur le docteur qui, me toisant de nouveau, me dit :

— Mon fils, je ne veux nullement te décourager. Mais l'humilité sied bien au talent.

— Je n'ai pas l'effronterie (*Houtzpa*, en hébreu) d'être modeste, répondis-je. J'ai des idées à en revendre. Seulement, je ne sais pas les classer. Je n'ai pas de livres. Je suis pauvre, je gagne à peine ma vie.

Pour le coup Creizenach se mit à rire de tout son corps. Puis, fouillant dans sa bibliothèque, il prit un livre, me le remit et dit :

— Tu aimes la philosophie. Eh bien, voici un philosophe

Digitized by Google

français qui t'apprendra la méthode de penser correctement et de classer tes douzaines d'idées en ordre. Lis-le et rends-moi compte de ta lecture.

C'était Condillac.

Je partis, en remerciant le docteur et en lui promettant une prompte réponse.

A peine rentré, je dévorai le volume. Lecture stérile et indigeste! En fait de philosophie, j'avais étudié le grand Maimonide qui relève d'Aristote et quelques autres célèbres moralistes juifs du moyen âge. J'avais lu encore Mendelssohn, Lessing et Schiller. Le sec mathématicien Condillac ne pouvait donc pas mordre sur mon âme imprégnée d'idéal. Je ne cherchais pas Dieu, mais ses lois et ses mystères. Ceux qui faisaient mine de prouver son existence, me faisaient pitié !

Après avoir parcouru le volume, je le jetai sous la table. Puis, improvisant une douzaine de vers allemands en hexamètres et pentamètres, je les envoyai au docteur. Il y apprit mon admiration pour lui et mon dédain pour Condillac. Ces vers firent une grande impression sur lui. Il vint me voir dans mon taudis et me dit :

— Mon garçon, tu as raison et j'ai eu tort. Ce n'est pas le livre qu'il te faut. Viens me voir, je m'occuperai de toi.

De ce jour, Creizenach fut mon protecteur et mon ami. Je devins le commensal de la maison. Ses fils fréquentaient le gymnase de la ville. Théodore, un peu plus jeune que moi, avait une mémoire prodigieuse. Il savait *Faust* par cœur. Il récitait des chapitres entiers d'Homère et de Virgile. Je devins son professeur de français, ainsi que de ses frères. Il m'enseigna, en revanche, le latin et le grec. C'est lui qui m'a appris la prosodie allemande. Je faisais des vers allemands comme M. Jourdain faisait de la prose.

Le docteur me recommanda, en outre, à un professeur

Digitized by Google

de mathématiques. Cet homme voulait me prouver que la ligne droite est la plus courte, que les rayons d'un cercle sont droits, bien que le cercle soit rond.

— Si vous n'avez que cela à m'apprendre, lui dis-je dès la première leçon, autant me prouver qu'il fait jour à midi. Votre cercle c'est le soleil.

Et le docteur et son fils de rire de mes observations.

Digitized by Google

III

Plus tard, j'ai recommencé l'étude de l'algèbre. Même répugnance et même insuccès.

Certes, les mathématiques sont une science respectable. Le philosophe, qui est *la synthèse faite homme*, ne peut les ignorer. Mais malheur à lui, s'il ne procède que par cette science ! On peut prouver le charpentier par une charpente, mais prouver qu'il n'est que charpentier, qu'il ne peut être ni architecte, ni maçon, ni menuisier, ni sculpteur, ni peintre, c'est de la sottise fieffée! Or, c'est là la philosophie des mathématiciens. Il faut peu de mathématiques pour dire : *Cogito, ergo sum*, mais quand on n'est que mathématicien, on arrive, comme ce même Descartes, à prouver, contre l'évidence, que l'animal n'a pas d'âme, qu'il ne peut pas en avoir et qu'il n'est qu'une machine. Un chien qui aboie au danger de son maître renverse tout cet échafaudage.

Spinoza, rabbin et philosophe, est compréhensible, admirable de simplicité dans son *Traité théologique*. Dès qu'il se

Digitized by Google

claquemure dans les mathématiques, il arrive (dans l'*Ethique*) à l'absurde, niant la liberté, et partant la vertu de l'homme.

La science mathématique ne saurait, d'ailleurs, atteindre à la hauteur de la philosophie. Parce que je sais, à n'en pas douter, que deux et deux font quatre, ou que les angles d'un triangle égalent deux angles droits, je n'apprends pas à me décider dans les nombreux cas de la vie présentant deux voies et deux faces, dont l'une conduit à l'erreur et au malheur, dont l'autre mène à la vérité et au bonheur.

La philosophie, c'est la logique, c'est-à-dire la certitude de l'effet jaillissant de sa cause!

Les mathématiques reposent sur la même loi. *Il n'y a qu'une seule et unique loi en tout.*

Mais loin d'être la loi autonome, la loi, à la fois cause et effet, elles n'en sont qu'une branche très-mince. La loi mathématique n'est pas la mère, mais la fille de la logique, autrement dit : *la Raison.* L'expression même du nombre et des rapports est une convention rationnelle. Le mot *quatre* veut dire deux et deux. Le mot *deux* un et un. Et le mot *un*, est une expression poétique de la raison, seule souveraine, seule autonome, étant elle-même une partie de la force créatrice, à la fois cause et effet, de Dieu enfin!

Le docteur Creizenach n'était guère mathématicien, quand il montait à la chaire. Il était homme. Il était poëte. Point de philosophie, sans poésie!

La pensée, c'est Dieu dans l'homme, ou plutôt la partie de Dieu dans l'homme, qui s'affirme, qui crie : *me adsum.* C'est la dose infinie, plus ou moins forte, non en *qualité*, mais en *quantité*, qui constitue la grandeur ou la petitesse de l'homme. Seulement cette pensée divine est libre d'opter pour le bien d'autrui, ou pour le sien propre, aux dépens du prochain. Si petite que soit la dose, elle sent le vrai et le

Digitized by Google

faux, le beau et le laid. Elle peut s'arrêter dans le mal et revenir au bien.

L'animal même se distingue de son semblable par la dose plus ou moins grande de cette essence divine. Tel chien, tel cheval ne ferait pas ce que fait tel autre chien, tel autre cheval dans la même situation.

Le docteur Creizenach aurait mieux fait de me donner Plutarque et Platon à lire. Mais il avait peur de m'émanciper trop tôt de la morale rabbinique !

En attendant, je dévorais Homère, Sophocle et Thucydide admirablement traduits en allemand. Théodore m'enseigna le grec avec conscience et je fis de rapides progrès dans cette langue des dieux.

Il eut moins de succès avec ses poëtes, surtout avec Gœthe, qu'il admirait. Le père Creizenach, malgré son immense talent d'orateur, n'a pas laissé de traces de son génie. Les mathématiciens et les orateurs meurent tous en mourant. Je craindrais de dire un paradoxe en affirmant que jamais admirateur de Gœthe n'a laissé un livre digne d'être lu. C'est pourtant logique. Car celui qui admire Gœthe n'a point d'idéal créateur. C'est un momificateur, un douteur, et le doute est stérile ! Cet homme me répugnait, dès l'âge de seize ans ! A mesure que je vieillissais, la répugnance se transforma en haine. Je n'osais pas dire mon avis à Théodore, j'étais un si petit garçon vis-à-vis de ces savants estampillés, bourrés de latin, de grec et d'allemand ! Mais nul d'eux, y compris les docteurs Goldschmidt et Wihl, qui plus tard se chargèrent de me diriger, ne put jamais me faire admirer une ligne de ce maître égoïste en bouts rimés, de cet écrivain gentilhomme, froid, incrédule, insincère, aristocrate et malhonnête !

Je revins toujours à Lessing, à Fénelon et plus tard à Voltaire.

Digitized by Google

Je n'ai jamais pu non plus hisser mon admiration pour Shakspeare au diapason de mes maîtres allemands. Le « *to be or not to be* » m'a toujours paru d'une faiblesse enfantine. Le plus petit de mes rabbins en sait plus long là-dessus.

Quant à Dante, son enfer, avec ses éternels casques de plomb, m'a toujours paru aussi puéril que celui du Talmud. Son paradis ne vaut certes pas le *paradis* de Mahomet. Ayant toujours eu pour la christologie un profond dédain, l'ayant considérée comme l'absurde greffé sur l'absurde, comment admirer un poëte pastichant une descente aux enfers, d'après Homère et Virgile, avec des variantes soi-disant chrétiennes qui ne sont réellement que talmudiques! Que serait donc Homère, s'il n'avait fait que la descente au Styx ?

Plus j'avançais en âge, plus je pensais par moi-même, plus je prenais le jugement de la critique romantique en aversion. Ces célèbres grands poëtes, tels que : Dante, Klopstok et Gœthe, tous trois de la même farine ossianique, n'étaient pour moi que de faux phraseurs! Qu'est-ce qu'un poëte qui n'est pas philosophe ? Un héros de langue ! un menteur, un imposteur ! Mais dès que j'osai risquer la moitié d'un avis, on me ferma le bec, en m'appelant *didactique ! rabbin ! schillérien !* Cela me fit douter de moi-même. Mais cela ne m'empêcha pas de préférer Molière à Shakspeare, La Fontaine à Dante et Racine à Gœthe. Que n'ai-je connu alors Voltaire ! Il m'aurait préservé de bien des philosophes allemands !

De Rousseau je n'avais lu alors que la *Nouvelle Héloïse* et *Émile*.

Mes études tronquées, irrégulières, souvent interrompues, soit par les nécessités d'une vie précaire, soit par des maladies et des passions, ont faussé et retardé mon ju-

Digitized by Google

gement. Je cherchais toujours un ami, un guide intellectuel, et dès que je croyais l'avoir trouvé, il m'enseignait des principes heurtant les sentiments innés de mon âme et m'ordonnant d'adorer des hommes que j'eusse brûlés avec plaisir.

Les Allemands d'alors faisaient peu de cas de Racine, de Molière et de Voltaire; d'ailleurs, ils ne connaissent guère les grands penseurs de la vieille littérature française.

Deux, trois années plus tard, je fus par eux poussé à l'admiration de l'école de Hugo et de la *Jeune Allemagne*. J'entrai dans ce tourbillon, croyant y trouver la liberté qui nous manquait. J'avais de secrets penchants pour Kant, mais Schelling et Hégel étaient alors les dieux de la jeunesse, *dieux ignorés*, car personne ne les a jamais compris, à commencer par eux-mêmes.

Quelle tyrannie que l'opinion de la jeunesse! Ah! si j'avais osé dire, à l'âge de vingt-trois ans, ce que je pensais de Dante, de Shakspeare, de Gœthe, de Hégel, de toute la boutique romantique! Mais j'étais trop jeune, trop tardif. Je n'avais pas confiance en moi-même! Mon jugement, d'ailleurs, n'était pas formé. Il me fallait, non-seulement étudier les anciens, tels que Platon, Aristote, Plutarque, mais reétudier Moïse, non comme révélateur, mais comme penseur et législateur. Puis, à travers les poëtes latins, passer en revue tous les penseurs du moyen âge, relire les poëtes français, non comme dramaturges, mais comme autant de révélateurs de raison! Il fallait étudier Montaigne, qui vaut bien trente Luther! puis Descartes, Spinoza et Pascal pour arriver à Locke, à Newton, à Montesquieu, à Voltaire, à Rousseau et à Kant! Pour cela, il a fallu l'âge de raison et dix années d'études sans soucis.

Si, dans ma jeunesse, j'eusse trouvé ces livres, ces penseurs, ces poëtes, je n'eusse point tant vacillé dans mes

Digitized by Google

amours et dans mes haines! J'aurais peut-être créé une œuvre, car j'étais poëte dans l'âme et mon vers était plein et clair à la fois. Fallait-il que je fusse jeune justement dans une époque où tous les jeunes littérateurs exaltaient les poëtes romantiques, athées, crapuleux et stériles! « *Malheur au pays*, s'écrie Salomon, *dont le guide intellectuel est un jeune homme!* »

Digitized by Google

IV

J'ai déjà dit qu'à mon tendre âge, j'étais fiancé à Perle. Quand j'eus vingt ans, le père de Perle revint à la charge auprès de ma mère, qui me le fit savoir. Mais mon histoire avec Esther, enjolivée par des broderies, étant parvenue jusqu'en Alsace, la famille ennemie de mon père, Reb Elihu, le gendre de mon oncle, en tête, me rendirent le service de persuader au père de ma Dulcinée que j'étais devenu un *Kaffèr Béiker*, c'est-à-dire *un nieur de Dieu!* Ma mère me provoqua à la défense. Elle eût été si heureuse de cette alliance ! Mais, sauf une lettre satirique écrite en hébreu à Reb Elihu, et dont il fit un éloge public, je n'ai pas daigné répondre un mot à mes parents, ni aux parents de Perle.

Piquée de mon dédain, la jeune fille épousa un autre jeune talmudiste. Ce mariage qui me déchargea d'un poids immense, a abrégé les jours de ma mère et du père de la jeune fille. Bien que je ne fusse jamais athée (les fanatiques de toute religion accusent d'athéisme tout homme

Digitized by Google

qui rejette l'odieux et l'absurde de leurs croyances), je n'étais plus assez orthodoxe pour faire le bonheur d'une juive de l'Alsace. En obéissant à ma mère, je me serais condamné à mentir, pendant toute ma vie, ou à tromper une honnête famille, qui m'avait témoigné de l'intérêt.

Mon condisciple Klotz, grand et beau garçon (j'étais petit et maigre), les poches pleines d'argent, lisant les romans allemands de Clauren et de Spindler, pendant que le latin, le grec, la géographie mathématique et l'histoire absorbaient tous mes instants, m'avait fait des confidences, à l'égard de la belle cuisinière de Rabbi Schalem, promise à un garçon boucher, et qui prélibait avec lui depuis six mois. Cette cuisinière s'étant mariée à la fin, Klotz, me parlant toujours filles et amours, s'efforça de me prouver que la chasteté d'un jeune homme de vingt ans était, sinon une bêtise, du moins un attentat à l'hygiène.

Je l'écoutais depuis un mois, essayant de le réfuter, mais cédant, pas à pas, à ses arguments insidieux et captieux. Je lui opposai d'abord le Talmud, qui défend de toucher à une juive, sans qu'elle ait passé par un bain.

— Soit ! dit-il. C'est pour s'en laver les mains.

— Mais, lui fis-je observer, l'amour, d'après le Talmud, tient lieu du mariage.

— Oui, en cas qu'il y ait des témoins. Mais il y a de jolies *Schiksès* (des non-juives). Il y en a *dans la rue du Puits* (rue vouée à la prostitution), et qu'on n'est pas forcé d'épouser. C'est moi qui te régalerai.

— Je ne crois pas, lui répondis-je, que cela soit permis à un juif, à un rabbin !

— Voyons ! me dit Klotz. Allons consulter les rabbins qui ont traité de cette question. Tu verras que l'amour profane est permis, quand il s'agit de la santé. Quant à moi, je

Digitized by Google

deviendrais fou sans femme. (Il l'est devenu, hélas ! à l'âge de quarante-deux ans.)

Et nous voilà feuilletant pendant un mois des centaines de volumes pour chercher un *Hether* (permis ou absolution). Inutile d'ajouter que nous l'avons trouvé !

Rabbi Ekiba lui-même alla un jour fréquenter une célèbre hétaïre. Il est vrai qu'il n'y alla que pour la convertir.

— Eh bien, me dit Klotz, allons-y d'abord ! Peut-être arracherons-nous une de ces pauvres brebis à ses loups !

— Oui, lui répondis-je, et nous la croquerons nous-mêmes en qualité de mauvais bergers !

Avant de me décider, je proposai de consulter Reb Joseph.

— Garde-t'en bien, me dit Klotz. D'abord il a plusieurs années de plus que nous, et puis il ne faut jamais proposer une chose pareille à un homme qui pourrait ne pas être votre complice. Nous deux, nous sommes les favoris du grand rabbin. Il ne nous expulsera pas pour une peccadille !

Rendez-vous fut pris pour un samedi soir. Les juifs, ce soir-là, séparant le jour sacré des jours ouvriers, se tiennent d'ordinaire chez eux, jouant aux cartes, prenant le café et la desserte des gâteaux de Schabès.

Au sortir donc de la synagogue, à la chute du jour, nous filâmes le long des murs à travers des ruelles peu fréquentées, vers la fameuse rue des Puits. Des voleurs n'eussent pas agi autrement. Le cœur me battait dans la poitrine. Cent fois je m'arrêtais pour rebrousser chemin, mais Klotz, me rabrouant, m'appelait en hébreu, couard, capon, eunuque ! et va comme je te pousse ! Enfin, nous y voilà.

Je n'avais jamais mis le pied dans cette maudite rue. Tout à coup, à droite et à gauche, une douzaine de jeunes personnes, gorges nues, se montrèrent aux croisées du rez-de-chaussée, nous invitant par toute sorte de noms mignons à

Digitized by Google

entrer chez elles. Spectacle pareil ne s'était jamais offert à mes sens!

Par une voie souterraine, sympatique, le souvenir d'Esther s'infiltra dans mes veines, le parfum de son haleine me monta au cerveau et j'étais purifié, avant que j'eusse franchi le seuil de la triste maison de joie.

Digitized by Google

V

Dans un vaste salon carré, garni de plusieurs glaces, se trouvaient une douzaine de jeunes filles décolletées jusqu'à la ceinture, ne se distinguant entre elles que par la robe qui, en vérité, n'était qu'une espèce de peignoir de couleur. Deux ou trois, assises autour d'un guéridon couvert de bouteilles de champagne vides, pinçaient de la guitare ; d'autres, se tenant entrelacées, faisaient semblant de valser.

Klotz, à peine entré dans le salon, disparut par une porte latérale.

Une des valseuses, une grosse blonde qu'on appelait Babette, se détachant des bras de son amie, vint droit sur moi, m'embrassa, passa ses mains dans mes cheveux, dans mes favoris, en s'écriant. « A moi le petit agneau, le petit juif. »

A ces mots, je sentis, je ne sais pourquoi, un frisson de colère. — Où le *Richès* (la haine du juif) va-t-il se nicher? me dis-je. Est-ce que cela la regarde, si je suis juif ou protestant ?

Digitized by Google

— Eh bien, mon petit *Jud*, dit-elle, tu ne viens donc pas ! Tu cherches peut-être ta *Kalla* (fiancée).

— Que pas une de vous ne me touche ! m'écriai-je indigné. Vous êtes des impures !

Un rire universel accueillit mon exclamation. En un clin d'œil le ban et l'arrière-ban de toute la maison vint former un rond autour de moi, sautant, trépignant, bondissant, ritanant, gueulant.

— Ohé, le petit juif ! qui vient chercher des vertus dans la rue du Puits ! Ou bien, es-tu venu pour acheter des breloques, des chaînes de montre ? Tirons au sort le petit Itzig, le petit Schmoulé, le petit Safelé. Il est tout battant neuf. Qui paye une bouteille de champagne pour tremper le petit Mosché en guise de biscuit !

Une d'entre elles, rompant le cercle, alla s'asseoir brusquement sur le sofa. Il me semblait l'avoir vue quelque part et ce fut pour recueillir mes souvenirs que je ne répondis pas aux cyniques injures de ces bacchantes.

Tout à coup, renversant deux ou trois de ces créatures sur le même tas, je courus vers la brune fille assise, et la dévisageant, je m'écriai :

— Malheureuse ! Toi ici ?

— Ah, vous me reconnaissez ! dit-elle, en sanglotant.

C'était la cousine germaine maternelle d'une de mes cousines paternelles. Elle était de Carlsruhe. J'avais quatorze ans quand elle vint passer un mois dans mon village. Plus d'une fois j'avais valsé avec elle. Elle m'apprit que couturière à Francfort, séduite par un jeune juif qui l'abandonna trop honteuse pour rentrer dans sa famille, elle s'était laissée tomber jusqu'à ce degré d'abjection.

Cette rencontre, ma brusquerie, ma compassion, car je pleurais avec cette fille, ma promesse de l'arracher à sa honte, tout cela fit un effet momentané sur ces femmes.

Digitized by Google

Et de fait, comme la juive, n'étaient-elles pas, chacune, la fille, la sœur, la cousine, la bien-aimée, la victime de quelqu'un ? Chacune d'elles ne devait-elle pas, comme Sorlé, se rappeler la maison paternelle, la première communion, les promenades sur la prairie ou sous la ramée, les marguerites effeuillées et consultées sur le chéri du cœur ? Ne devaient-elles pas regretter le passé, et pleurer sur le présent ?

En quelques minutes, les cris d'orgie et de vice avaient fait place à des soupirs mal étouffés. Quand Klotz, ivre de ses succès faciles, revint au salon en fredonnant avec sa belle. Dès lors, la scène changea subitement de face.

— Sommes-nous bêtes ! s'écrièrent-elles, avec ce rebbé de petit juif ! Il a bu et il a le vin vertueux ! Qu'il aille là-haut pleurnicher avec sa belle ! Elle lui fera crédit, car il n'a pas l'air cossu. Vive la joie et vive l'amour ! Vive la valse et vive la bombance ! A bas les sermons ! Foin de la vertu ! Nargue de la juiverie ! De l'amour, de l'or et du champagne !

Babette, tombant sur Klotz, l'entraîna hors la salle, et ma petite juive, essuyant ses larmes, s'esquiva dans l'arrière-salle.

Me voilà de nouveau en butte à une demi-douzaine de sirènes, raillant ma pauvreté, narguant ma religion, disant tout haut que je n'étais pas un homme, qu'il fallait me déshabiller ! Aux paroles elles allaient joindre le fait. J'eusse peut-être cédé à des tendresses, mais, me voyant berné, raillé, bafoué, je n'hésitai pas, et, saisissant une bouteille vide, la brandissant en guise de massue :

— Arrière, tas de gueuses ! m'écriai-je. Je croyais que vous étiez des âmes déchues, mais vous n'êtes que des brutes abjectes ! de la vermine humaine !

Puis, ouvrant la porte de force, toujours ma bouteille autour et au-dessus de ma tête, je courus à toutes jambes

Digitized by Google

vers l'honnête rue de Bokenhein, où je fis une halte, pour attendre mon ami.

Il me suivit de près, m'accablant de reproches sur ma conduite, aussi folle que compromettante. Je n'eus pas le temps de lui répondre. Pendant que je remerciais le ciel d'être sorti de cette infernale rue, sans attendre ma justification, il y retourna, pour la troisième fois, dire un dernier adieu à Babette.

Le mercredi suivant, il vint chez moi dans la matinée me dire qu'il avait quelque chose. Bien que toutes les maladies d'amour nous fussent inconnues, nous savions cependant que Moïse les avait traitées dans le Pentateuque, surtout la blennorrhagie. Ses remèdes pour les juifs en campagne sont connues de tous les médecins.

Je courus chez le fils du docteur Goldschmidt lui conter le cas de mon ami. Il promit de le guérir en peu de temps. Mais Klotz, de peur d'ébruiter l'aventure, se mit dans les mains d'un empirique qui, en effet, le guérit promptement, trop promptement ! Deux mois après, il prit le lit pour six semaines, au moment où je fus forcé de rentrer en Alsace, pour satisfaire à la loi de la conscription.

De cette seule soirée, mon pauvre ami a souffert pendant toute sa vie. Il est mort fou, à l'âge de quarante-cinq ans, dans l'établissement Saint-Stephan, à Brumath, près de Strasbourg.

Je sais que le jeune homme, lisant cette histoire, n'en profitera guère. Moi-même je n'en ai pas profité. Mais elle prouve pour la millième fois que la jeunesse ne saurait assez veiller sur sa conduite, qu'un oubli de cinq minutes suffit pour enfieller toute une vie, et que malgré l'inutilité des sermons, on ne prêchera jamais assez la jeunesse sur les dangers mortels qu'elle court, en s'abandonnant à la fougue de ses passions.

Cette histoire nous apprend en outre, qu'un jeune homme.

Digitized by Google

ayant des principes de bien et craignant Dieu, c'est-à-dire connaissant d'instinct ses lois, échappe presque toujours aux étreintes du mal. Ma peur n'était ni lâcheté, ni impuissance. Malgré moi, je craignais les suites d'une mauvaise action et ces suites ne se sont pas fait attendre.

Je n'ai pas toujours été si scrupuleux. Mais la logique des choses n'a jamais tardé à se montrer à mes yeux, dans toute son inexorabilité. Toujours la peine a jailli de l'action même. C'est à ce propos que Salomon a dit : « Dieu châtie vite ceux qu'il aime. »

Klotz, qui déjà à cette époque ne croyait plus à rien, quoiqu'il fût un des premiers talmudistes ; lui qui, bien qu'incrédule, a accepté plus tard une place de rabbin, n'a vu dans sa maladie qu'un pur effet du hasard. Sa vie entière fut une vie de débauches. Il a fait le malheur de la plus aimable, de la plus vertueuse des femmes, la sœur de mon amie Gudule.

Chose curieuse ! L'incrédule, devenu fou, croyait être le bon Dieu forcé de porter le monde sur son épaule et de pourvoir à tous ses besoins. Pauvre ami ! Malgré nos éternelles discussions, nous nous aimions sincèrement et sans arrière-pensée. Pendant dix ans nous n'eûmes pas de secrets l'un pour l'autre. Il n'est de vraie amitié qu'entre amis de jeunesse !

Digitized by Google

VI

Je n'avais pas revu mes parents depuis six ans. Je les avais quittés, adolescent, avec des cheveux ras, habillé à la paysanne. J'allais les revoir, jeune homme, avec une longue chevelure, des favoris en collier, et vêtu comme un citadin. Ceci pour l'extérieur. L'intérieur, s'ils avaient pu le scruter, eût été bien plus méconnaissable pour eux! Au titre de rabbi qui me fut conféré par Rabbi Aron, Rabbi Trier en ajouta un autre bien plus accentué.

Me voilà donc en route pour Heidelberg, vers la fin du mois de février. J'avais vingt ans et neuf mois. Je devais être au village trois semaines avant la Pâque juive. Je m'étais accordé avec un voiturier qui, pour quelques florins, me permit de voyager sur son strapontin depuis Francfort jusqu'à Heidelberg ; mais j'ai tant souffert du froid (auquel je n'étais plus habitué comme à l'âge de quatorze ans) que j'ai mieux aimé poursuivre ma route à pied jusqu'à Carlsruhe et de là jusqu'à Stollhofen, où j'ai passé le Rhin.

Arrivé à Drusenheim, le premier juif que je rencontrai, ce fut mon père, courant comme un jeune homme. Il n'était pas changé. A mesure que j'avançais vers lui, je m'aperçus

Digitized by Google

avec stupéfaction qu'il ne me reconnaissait pas. Je voulus en avoir le cœur net.

— Monsieur, lui dis-je en bon allemand, pourriez-vous me dire combien de temps il faut pour aller d'ici à un village nommé Schirhof?

— Jeune homme, répondit-il, j'y vais moi-même!

C'était à pouffer de rire.

—Comment, dis-je en alsacien, tu ne reconnais pas ton fils!

— Je veux mourir, s'écria-t-il, si jamais je t'aurais reconnu! je croyais, d'ailleurs, que tu nous reviendrais par le Palatinat. C'est l'histoire des fils de Jacob qui n'ont pas reconnu Joseph à cause de sa barbe!

— Je te parie que maman me reconnaîtra, lui dis-je.

— Nous verrons bien.

Nous voilà partis à grands pas pour le village.

Que de souvenirs dans ce chemin sous bois! A chaque pas je m'arrêtais pour rappeler à mon père une histoire, du temps que nous faisions ensemble le commerce des bestiaux. Après les nouvelles de la famille, je le questionnai sur les paysans, sur les animaux même qui m'étaient chers. Pendant cette heure de trajet, mon père m'initia à son état de fortune peu brillant, à ses relations toujours hostiles avec ses frères, à tous les soucis que lui causaient sept filles, toutes grandelettes, dont l'aînée seulement était mariée, et dont la seconde venait d'être fiancée, moyennant une dot promise de 1,500 francs, nullement prête.

Arrivés au village, nous entrâmes chez Heiser, qui, malgré son grand âge, était redevenu maire. Il lisait, comme autrefois, son éternel pince-nez sous les yeux.

— Monsieur le maire, dit mon père, voilà un jeune Allemand qui demande un billet de nuit.

Le village n'ayant pas d'hôtel, le maire donnant l'hospitalité, pouvait par ce billet prier un bourgeois de loger un étranger et même de le nourrir.

Digitized by Google

— Eh bien, répondit Heiser, en ôtant son pince-nez, prends-le pour toi, puisque tu sais le bon allemand.

— Comment! vous aussi, mon bon Heiser! m'écriai-je. Je vous ai cependant écrit.

Le sage vieillard me pressa contre son cœur.

— Aussi vrai qu'il est un Dieu, s'écria-t-il, ton retour me cause une joie, comme de longtemps je n'en ai pas ressenti. Pourvu que tu ne restes pas ici auprès de ces gredins! La révolution ne les a pas amendés. Mauvaise graine, mon fils.

Puis, mettant ses sabots, il m'accompagna chez nous.

Il faisait nuit. A travers la fenêtre je vis ma mère jouer aux cartes, avec mon frère cadet, plus jeune que moi de huit ans. D'un bond, je fus à la porte et dès que je l'ouvris, ma mère, se levant en sursaut, s'écria : « Mon fils! » et s'évanouit de joie dans mes bras!

— Vois-tu, dit Heiser à mon père, il n'y a qu'une mère pour aimer ses enfants. Il n'y a pas de barbe pour elle! Rachel eût reconnu Joseph.

— A quoi l'as-tu reconnu? dit mon père à ma mère.

— A son sourire, répondit-elle.

Mais, comme nulle joie ne dure longtemps, ma mère, après la première émotion, me fit des reproches pour avoir négligé Perle.

— Quel n'eût pas été mon bonheur, s'écria-t-elle, de te voir revenir, il y a six mois, pour épouser cette sainte fille et devenir rabbin de Halten!

Je ne sus que répondre. Mais Heiser me dit. — Tu as bien fait. Je te devine. Seulement, ajouta-t-il à voix basse, en s'approchant de la porte, tais-toi et file le plus tôt possible.

Digitized by Google

VII

En un clin d'œil la maison, la cour et jusqu'au jardin regorgeaient de monde. Juifs et catholiques, hommes, femmes et enfants, tous les habitants du village accoururent pour me souhaiter la bienvenue. Tous déclarèrent qu'ils n'eussent pas reconnu dans le jeune homme pâle et barbu le maquignon rose et joufflu d'il y a sept ans.

De ma part, j'avais de la peine à remettre toutes les fillettes devenues grandes et fortes, dont quelques-unes mariées et mères de famille.

Raphaël Lévy, mon premier maître d'école, Rabbi Aron, Reb Elihu, Reb Jizig, Reb Schmouel, tous les saints de l'endroit vinrent, les uns pour me féliciter, les autres pour tâter ma science et ma foi. On est très-malin au village. Tous les membres de ma famille ennemie accoururent pour me donner, les uns des baisers d'amis, les autres des baisers de Judas. Leurs compliments mielleux étaient émaillés de coups de dent et de griffe.

— Perle s'en repentira joliment de ne l'avoir pas attendu,

Digitized by Google

s'écria une de mes cousines! Coups de poignard pour ma mère!

— Quel dommage, dit une autre, que sous ses favoris il ait fait peau neuve!

Je ne répondis pas. Au fond, je n'avais que du mépris pour tous ces ignorants, qui m'eussent lapidé, si seulement j'avais soufflé une chandelle le samedi.

Seule, madame Lévy (Gudule) ne vint pas, sous prétexte d'un mal de pied. D'elle seule j'aurais voulu recevoir des compliments. Au fond de mon cœur, je lui en voulais de ne m'avoir pas compris. Je savais qu'elle n'était pas amoureuse de son mari. Je ne songeais à lui plaire que pour lui inspirer de vifs regrets!

J'appris par ma mère que Gudule, depuis trois ans, lisait toutes mes lettres, qu'elle les gardait et qu'elle lui parlait toujours de moi.

Madame Lévy avait encore quatre sœurs, dont la cadette avait alors quatorze ans. Ma mère, qui, de peur que je ne reniasse la foi talmudique, voulait absolument me lier par un mariage, eût désiré que l'on m'offrît une de ces filles, dont chacune avait 10,000 fr. de dot.

Mais madame Lévy, soit qu'elle me comprît, soit qu'elle fût trop orthodoxe elle-même, n'entra pas dans les vues de ma mère.

Moi, d'ailleurs, bien que je fusse alors sincèrement attaché à la religion de Moïse, je n'eusse plus épousé une juive alsacienne, exigeant la stricte observation des us et coutumes puérils et absurdes du Talmud et me forçant de mentir toute ma vie, en qualité de rabbin!

Ma première visite, après Reb Aron, fut pour Gudule. Son mari, plus orthodoxe que jamais, partait à la pointe du jour tous les matins, parcourant dix villages, achetant, vendant terres, maisons, cheptels et revenant le soir pour la

Digitized by Google

prière et le dîner. Jamais de sa vie, il n'a dit à sa femme « je t'aime » bien qu'il l'aimât de tout son cœur.

En me voyant, Gudule poussa un cri. Moi, à mon tour, je fus ébloui. La jeune fille de quinze ans était devenue une ravissante femme. Son pied malade était nu. Jamais plus beau pied n'a foulé le sol français! En poussant son cri, le bonnet qui retenait ses cheveux tomba comme par enchantement, et leur permit de se dérouler en tresses désordonnées sur le parquet. Ma mère, présente à cette scène, me dit :

— Va-t'en, mon fils! Un étranger ne doit pas voir les cheveux d'une juive mariée. Mais Gudule répondit :

— Lui, il peut les voir!

Et ma mère, malgré son orthodoxie, flattée de cette faveur insigne pour son fils, resta avec moi.

Il y eut tout un monde dans nos regards entrechoqués. Moi, je savourais mon succès de jeune homme. Elle (elle me l'a dit depuis) était flattée de me plaire encore, après sept ans de séparation, et de l'emporter sur les belles juives de Francfort. Pendant mon absence, elle avait lu Schiller et Gœthe, et si orthodoxe qu'elle fût, elle était touchée de la constance de mon cœur.

Certes, j'ai sincèrement aimé d'autres femmes que madame Lévy, qui ne fut jamais pour moi qu'une amie chaste et pure. Mais, si j'avais épousé Gudule, j'ose le dire avec certitude, jamais je n'eusse aimé une autre femme qu'elle. Un souffle de sa bouche embaumée me donnait le vertige. Jamais, à côté d'elle, je n'ai eu l'envie de m'en aller. Que de fois, lors de mon retour au village, nous avons causé ensemble pendant dix-huit heures, sans nous quitter une minute. Malgré son orthodoxie, malgré la certitude qu'elle eut plus tard que je n'observais plus aucune loi de la religion juive, elle n'eut jamais pour moi que des paroles

Digitized by Google

d'indulgence et d'amitié, disant que je reviendrais tôt ou tard à sa foi. Avec toute autre juive orthodoxe, si belle qu'elle fût, je n'aurais pas perdu une parole. A elle j'écrivais des lettres de dix pages, des lettres de controverse et de discussion. Mon village natal n'a eu des charmes pour moi qu'autant qu'elle y a demeuré. Ce sentiment a été si naturel chez moi que j'ai toujours considéré ses sœurs comme les miennes et que j'ai pour sa famille plus d'affection et de tendresse que pour la mienne propre!

Digitized by Google

VIII

Il fut convenu entre Gudule, ma mère et moi, que je prêcherais le samedi dans la synagogue et que j'officierais après. M'étant rappelé un discours du docteur Creizenach sur la sortie d'Égypte (nous étions à la veille de Pâques), m'appuyant sur plusieurs textes bibliques, sur quelques légendes du Talmud, je montai bravement les marches de l'estrade sacrée et me mis à pérorer à tort et à travers.

Voici le sens de mon discours, dont j'ai conservé les notes : « Israël a été élu, dès l'origine de l'histoire, pour être la nation libre par excellence. Israël, le premier, a eu la raison religieuse. Sans raison religieuse, pas de liberté possible ! Aussi le peuple juif n'a-t-il jamais eu ni noblesse, ni esclaves, car l'esclave juif était libre de droit au bout de sept ans (1). Tous les peuples idolâtres, sans exception, ont es-

(1) Encore était-ce une invention des rois ; Moïse a aboli tout esclavage, mais le Talmud, le plus grand adversaire de Moïse, est esclavagiste.

Digitized by Google

sayé de subjuguer Israël. Pharaon était le premier des chrétiens (j'ai dit le mot) qui a voulu exterminer les Israélites mâles. Ils ont toujours convoité nos filles et nos femmes (c'était un compliment à madame Lévy), le Dieu d'Israël, le Dieu des dieux ne l'a pas permis.

« Israël est le premier peuple qui ait brisé le joug de l'esclavage, au nom de Dieu *Un*, pour aller le reconnaître et le proclamer dans le désert. Il sera le dernier ! Depuis ce temps, le miracle de la sortie d'Égypte s'est toujours renouvelé chez les juifs. On a pu les piller, les massacrer, mais on n'a pas pu les exterminer, attendu que nul pouvoir ne peut rien contre la raison. Chaque fois qu'Israël a renié son Dieu pour le Dieu des idolâtres (les chrétiens compris), il a été vaincu, décimé, subjugué, dispersé. Chaque fois qu'il est revenu à son Dieu, la délivrance a suivi de près. »

Après avoir cité le miracle du second temple et les crimes des rois idolâtres qui ont déshonoré Israël, je glissai rapidement sur la première Révolution et j'arrivai à celle de 1830, en glorifiant la France par une citation d'Isaïe.

Ce discours, émaillé de légendes talmudiques, de textes de psaumes, de prophètes et de quelques bons mots que j'ai oubliés, eut un succès fou. Rabi Aron me donna sa bénédiction, en me disant : « Je savais bien que tu serais une colonne de notre foi. »

Ce qui eut encore plus de succès, ce fut ma manière de chanter la *Haftara*, manière que j'avais apprise du grand *hasan* de la synagogue centrale de Francfort.

Ma mère en pleurait de joie. Toutes les femmes m'embrassèrent, même Gudule, à laquelle seule j'ai rendu le baiser et qui l'a gardé. C'était clore le bec à tous ceux qui prétendaient que j'allais me *Schmatté* (me faire chrétien).

A dîner, il fut décidé que j'irais à Hatten, répéter mon

Digitized by Google

discours pour faire enrager Perle, son mari et sa famille. J'y fus, en effet. Le père de ce jeune mari, pour vaincre les répugnances de M. Angel, père de Perle, avait promis 6,000 francs de dot à son fils. Mais en livrant l'argent, il s'était fait signer par son fils une lettre de change pour la même somme, payable en six mois. Ce billet fut présenté à Hatten le jour de mon arrivée. Angel, outré de ce dol (il n'avait demandé à son gendre que de la science et de la jeunesse), lui donna un soufflet en ma présence. Après mon discours, il me prit à part, me conduisit hors du village, me montra ses prés et ses champs et me dit : « Tout cela eût été à toi! Pourquoi n'es-tu pas venu? »

Je répondis à ce brave homme que je n'étais plus assez orthodoxe pour épouser sa fille.

— Tu me dis cela pour me consoler, me répondit-il. J'ai parfaitement compris que tu es bien plus religieux que mon gendre. Il est incapable de dire un mot; j'en mourrai.

Et de fait, il en est mort, une année après, dans la force de l'âge.

Toutefois, si sérieux que fussent mes sermons, le sermonneur n'avait rien encore de l'homme grave et posé.

Depuis sept ans, je n'étais plus monté à cheval. Tous les chevaux de mon père y passèrent. Je me rappelle que pour convoquer la jeunesse à cuire des *Matzès* pour Pâques, j'ai battu le tambour à cheval.

Une riche veuve de quarante ans, qui m'avait vu naître, me reprochant mes incongruités de jeunesse et voulant absolument faire de moi un homme sérieux, me comblait de discours, de chocolat et de café, disant qu'il ne fallait pas, en ma qualité de futur rabbin, folâtrer et jouer avec les jeunes filles, les sœurs May.

Un jour, je la trouvai endormie sur le canapé, les jambes

Digitized by Google

découvertes, et moi, fermant doucement la porte, je fus au galop le raconter à ces mêmes jeunes filles qui allèrent droit en faire des gorges chaudes avec madame Lévy. Gudule me mit en garde contre cette femme, qui avait déjà compromis un autre jeune homme.

Digitized by Google

IX

Quand je vins au monde, mon père, ayant trois filles, paria une poule avec son ami Kronedik, ayant également plusieurs filles, qu'il aurait un fils avant lui. Kronedik demeurait à Sesenheim, village devenu célèbre par les amours de Gœthe et de Frédérique. C'était un ancien soldat de l'armée de Mayence, un ennemi des Jésuites et qui, à raison de six pour cent, avançait de l'argent à mon père, son ami. Mon père gagna son pari et le lendemain de ma naissance, la mère Kronedik accoucha d'une fille nommée Rikel, diminutif de Frédérique. Par cette raison, Rikel, jusqu'à l'âge de quatorze ans, m'a toujours appelé son petit fiancé.

Mon père avait neuf enfants, dont sept filles. Kronedik en avait quatorze, dont dix filles. Ses fils, tout en cultivant les terres de leur père, faisaient la contrebande de sucre, de tabac, de sel et de dentelles. La contrebande, dans ce temps, était considérée, en Alsace, comme un commerce dangereux, mais licite. Les jeunes paysans les plus riches,

Digitized by Google

au risque souvent de leur liberté et de leur vie, s'y jetaient tête baissée. Les profits étaient considérables. Puis, le soir, à la veillée, le jeune contrebandier amusait les belles fileuses, en leur contant les ruses de guerre qu'il avait employées, les dangers qu'il avait courus, les combats qu'il avait livrés, le tout couronné d'un joli cadeau, fruit de ses victoires, à son *Schatz* (trésor).

Depuis ma présence au village, Kronedik m'avait fait dire à plusieurs reprises de passer quelques jours chez lui. Cela ne se pouvait pas. Un orthodoxe ne peut absolument jouir de rien dans une maison chrétienne. Sauf le café noir, la bière, le kirsch, du pain et du fruit, tout le reste lui est interdit.

Je méprisais toutes ces absurdes prescriptions ! Kronedik s'en doutait. Mais comme j'étais le point de mire des mauvaises langues du village ; comme personne (je ne sais pourquoi) ne croyait à la sincérité de ma foi (les sots et les ignorants n'acceptent dans leur confrérie que leurs égaux, tout homme de talent leur est suspect), j'ai dû m'observer jour et nuit, car on glosait même sur mes fréquentes visites à Gudule. Je n'osai donc pas passer la nuit dans une maison catholique, de peur d'être accusé d'avoir mangé du *Tréfès* (viande défendue), et d'avoir bu du *Nesech* (vin non vendangé par un juif).

Rikel d'ailleurs, bien que promise depuis six mois à un paysan de Denkelsheim, passait pour une espèce de folle, s'offrant au premier venu, pour s'en aller avec lui en Amérique. Dans ce temps, il y avait en Alsace une véritable rage d'émigration aux États-Unis. Pendant mon absence à Francfort, plus de quarante familles de mon village avaient émigré. A peine établies, elles appelaient auprès d'elles, amis, parents et connaissances.

Malgré la révolution de juillet, les relations les plus in-

Digitized by Google

nocentes entre un juif et une catholique eussent été considérées comme un crime de lèse-religion des deux parts. Elles n'eussent pu s'établir qu'en partant pour des pays lointains. Telle était l'opinion publique en Alsace en 1832, et partout et toujours, « tels chrétiens, tels juifs! »

Un jour, pendant la demi-fête de Pâques, j'allai à Sesenheim pour faire un visite au pasteur protestant qui savait l'hébreu.

Le chemin de Schirhof à Sesenheim est une promenade délicieuse. Les deux villages sont séparés l'un de l'autre, par un bois de hêtres, véritable bosquet de deux kilomètres de largeur. Entre le bois et les deux villages, il y a un quart de lieue de prairies émaillées de champs de colza, de froment et de pavots ; un vrai paradis!

Arrivé au milieu du bois, je vis de loin trois jeunes filles qui, à ma vue, s'écrièrent :

— Tiens, voilà le fils de Loebel (nom familier de mon père). Comme il est devenu fier!

Grand fut mon embarras, car je ne reconnus aucune de ces jeunes paysannes, pas même l'aînée qui ne portait plus du costume alsacien que le joli bonnet brodé, laissant voir un gros chignon de cheveux châtains, relevés par un peigne de cuivre.

— Jésus Dieu! s'écria Rikel, voilà qu'il ne reconnaît plus son ancienne fiancée!

— Dame, répondis-je, elle était une enfant et maintenant c'est la plus belle des Jungfrau.

— On voit bien que Monsieur a fréquenté les savants et les élégants de Francfort. Jamais Alsacien ne m'a dit que je suis belle, ou que je suis Jungfrau, pas même mon *Schlémiel* de fiancé.

Ce mot *Schlémiel* qui est hébreu et qui veut dire, benêt, dans la bouche d'une catholique était pour moi une aimable familiarité.

Digitized by Google

— Vous ne l'aimez donc pas ? lui dis-je.

— Ne voilà-t-il pas qu'il me dit *vous!* Je m'appelle *tu*, monsieur. Quant à mon fiancé, qui ne sera pas mon futur, c'est un manant qui me donne des horions, quand il veut me témoigner sa tendresse.

Ce langage m'étonna dans la bouche d'une paysanne. Kronedik, je le savais, était un frondeur assez disert, mais où sa fille, me demandai-je, a-t-elle appris la différence entre un manant et un homme bien élevé ?

— Où allez-vous, mesdemoiselles ? leur demandai-je, essayant de changer de conversation.

— Nous allions acheter des graines de fleurs à Schirhof, mais puisque *te* voilà (moi, je te tutoie), nous ne te quittons pas. Mon père m'en voudrait. Il sera enchanté de te voir. Ne crains rien. Nous avons du kirsch que nous *brûlons* nous-mêmes, puis des fruits, des *Bretzels* et de la bière à discrétion, toutes choses que ton père mange chez nous.

Puis, prenant mon bras et me tirant à l'écart, elle me dit :

— Ne dis rien contre la religion devant mes sœurs, elles sont bigotes. Notre nouveau curé est un jésuite. Mon père le déteste, mais républicain qu'il est, il n'a pas de pouvoir dans la commune. D'ailleurs, ma mère est entichée du petit prêtre.

— Et toi ? lui dis-je.

— Moi, je tiens pour mon père. Mes sœurs sont ignorantes. Elles savent à peine lire. Moi, je lis tous les livres allemands que mes frères les contrebandiers m'apportent de Carlsruhe. J'ai lu les livres de Bürger et de Schiller. J'ai lu des histoires d'amour en allemand. Que c'est beau!

— Et tu n'aimes pas ton fiancé ?

— Je le crache comme de la drogue quand il m'embrasse. C'est un cafard ! Il est riche, voilà tout. Il se vante de ne

Digitized by Google

savoir ni lire ni écrire, et il déteste les juifs, surtout ton père.

— Et tu l'épouseras ?

Elle hésita à me répondre, et secouant sa main gauche en l'air :

— Nous verrons cela, dit-elle. J'ai eu une amie qui a été exclue par le curé de la *communion des saintes* (société des vêpres, créée par le curé). Elle est partie pour l'Amérique avec un chaudronnier. Je ne demanderais pas mieux que de faire comme elle. Mais cette année les chaudronniers ne donnent pas. Qu'en penses-tu ?

Cette demande *ad hominem* me mit dans le plus grand des embarras. Pour éviter d'y répondre, je priai Rikel de me réciter des chants allemands.

— J'aime mieux te chanter une chanson alsacienne, car, vois-tu, ils ont beau faire des vers de l'autre côté du Rhin, ils ne valent pas nos chansons.

Nous étions arrivés au pré derrière la maison Kronedik, la première du village. Le père Kronedik fut enchanté de ma visite, qu'il ne savait pas involontaire. Il faisait un temps splendide. Rikel fit dresser une table sur le pré, et me voilà, jeune tuteur, entouré d'une demi-douzaine de roses, plus fraîches, plus odoriférantes l'une que l'autre.

Le père Kronedik, tout en me versant force rasades de kirsch, railla à vif toutes les religions. Il voua à l'exécration tous les prêtres, puis, après avoir renvoyé ses filles, il s'écria, le verre à la main :

— Jeune rabbin, il n'y a pas d'autre *Schabès* que le *Décadi !* Tu n'as pas vu le *décadi*. Ce fut là la vraie fête du peuple ! depuis que les noirs sont revenus, grâce au petit caporal qu'on aurait dû fusiller à Austerlitz, il n'y a plus de salut pour le monde. Vois-tu, mon petit, poursuivit-il, en avalant verre sur verre, toujours d'un trait,

Digitized by Google

j'aime beaucoup ton père, il déteste les rabbins comme moi (c'était vrai). Eh bien, si tu te fais prêtre, tu ne seras que du *Dreck* (*bren*). Prends ma Rikel et va-t'en avec elle à la Nouvelle-Orléans ! Elle est ma meilleure fille. Elle a du courage comme quatre juifs. Elle n'aime pas son *Bauer* qui la courtise ! Je te donnerai les frais et mille francs de pourboire pour la première nuit de noces !

Surpris à l'improviste, je me trouvai sans vert. Pour me tirer d'embarras, je fis semblant d'avoir un peu bu ! Le chant de jeunes filles au lointain et l'arrivée de deux voisins m'épargnèrent une réponse.

Je courus vers Rikel qui me pria de chanter à mon tour. Je lui chantai l'air du *Sommeil*. Kronedik en fut ravi. A son tour, Rikel chanta un couplet alsacien. Je n'ai jamais oublié ni l'air ni la chanson, la voici :

« Ich hab'dich gar zu gern,
« Seist' du nah, seist' du fern.
« Ich hab'dich gar zu gern,
« Bist mein Schatz, bist mein Stern !
« Will dir alles freudig geben,
« Du, mein Lieber ! Du, mein Leben ! »

Je t'aime tant, je t'aime tant !
Que tu sois venant ou partant,
Dans mon cœur, je te sens battant.
Je t'aime tant, je t'aime tant.
A toi je suis toute asservie,
Mon bien-aimé, tu es ma vie !
Mon bien-aimé, tu es ma vie.

— Il n'y a pas de second couplet? demandai-je à Rikel.

— Non, dit-elle, mais toi qui dois savoir en faire, tu serais bien gentil de m'en composer un. Je le chanterai de tout mon cœur.

Digitized by Google

Piqué au jeu, je m'éloignai pour quelques moments et revins avec un second couplet au même refrain.

« Ich hab, dich gar zu lieb,
« Du süsser Herzens lieb.
« Mein einzger Seelentrieb.
« Ich hab'dich gar zu lieb.
« Hab dich lieber als mein Leben,
« Will dir alles freudig geben. »

Je t'aime tant, te l'ai-je dit ?
Voleur de mon âme, bandit !
Oui, je t'aime et je te le dis.
Toi, ma joie et mon paradis,
Prends ma vie, elle t'est vouée.
C'est en ton cœur qu'elle est nouée,
C'est en ton cœur qu'elle est nouée.

Mon couplet fut accueilli par des trépignements, même par les sœurs noires qui nous guettaient comme des espionnes. Nous le répétâmes en chœur.

Au bout d'une heure, plusieurs autres jeunes filles et jeunes gars étant survenus, les uns par curiosité, les autres attirés par nos chants, on improvisa une petite danse sur le pré, sous l'oseraie, au son des jeunes voix féminines chantant des valses à ravir. Ce fut une vraie fête champêtre, franche, gaie, délicieuse !

Vers deux heures, je priai Rikel de me montrer l'arbre de Gœthe. Cet arbre se trouve dans le bois de hêtres, entre Sesenheim et Drusenheim. Gœthe y a gravé son nom et celui de Frédérique, et bien que l'écorce ait couvert ces deux noms, les paysans ont respecté l'arbre. Rikel m'y conduisit accompagnée d'une de ses sœurs.

Chemin faisant, elle me dit à part :

— Tu vas retourner à Schirhof, mais je désire te revoir. J'ai des choses très-sérieuses à te dire. Je ne puis te voir

Digitized by Google

à la maison, mes sœurs et ma mère me surveillent. Je suis très-malheureuse, car je suis du parti de mon père. Viens demain soir, à minuit, à la lisière du bois, sous le hêtre à trois branches que tu connais. J'y serai.

— Y penses-tu? lui dis-je. Et que dira ton fiancé?

— Je m'en soucie comme de ma première jupe. La fille de Kronedik ne craint ni la nuit, ni les sorciers, ni les fiancés, ni les juifs. J'ai fait la contrebande avec mes frères, j'ai tiré plus d'un coup de carabine aux corbeaux et aux douaniers; je ne crains qu'une chose.

— Laquelle?

— Que tu sois trop juif pour venir.

— Je viendrai!

— Cela suffit. Maintenant, va-t'en et dis bonjour à ton père, que j'aime beaucoup.

Digitized by Google

X

Y eut il jamais perplexité pareille à la mienne? J'en doute. D'une part, la soudaineté, la sincérité de la proposition, tentaient fortement mon esprit romanesque et aventurier; d'autre part, mon respect pour les parents et ma foi, bien qu'ébranlée, me dictaient un refus absolu. Je ne puis nullement attribuer mes doutes et mes hésitations à mon extrême jeunesse. A tout âge, il est difficile de connaître son devoir. J'eusse connu alors le criterium de Kant, j'aurais eu de la peine à prendre un parti. D'après ce philosophe, dans n'importe quelle situation, l'homme, avant de se décider pour une action, n'a qu'à se demander : « Que deviendrait la société si tout le monde faisait comme moi ? » Vous hésitez entre le mariage et le célibat, vous pouvez séduire une jeune fille, la femme de votre ami; si tout le monde vous imitait, que deviendraient la famille, la patrie, l'humanité?

Eh bien, armé de cette mesure intellectuelle, j'eusse encore hésité! Que tous les jeunes rabbins s'en allassent en Amérique, avec de jeunes Alsaciennes devenues leurs

Digitized by Google

femmes, fussent-elles catholiques, où serait le mal? Il n'y aurait en Alsace que quelques tartuffes de moins! Je n'aurais même pas surpris la religion de Kronedik qui ne demandait pas mieux que de me voir enlever sa fille. Il est vrai que mes parents eussent été au désespoir! on les aurait montrés du doigt! Mais un jeune homme de vingt et un ans n'est-il pas libre de choisir sa carrière et sa femme?

Seule l'opinion juive en Alsace m'aurait condamné sans miséricorde! « Comment! eût-on dit, voilà un garçon pour lequel père et mère ont fait les plus grands sacrifices! Fils aîné d'une nombreuse famille, ils auraient eu besoin de lui pour leur commerce. Pour lui donner de l'instruction, ils se sont imposé des travaux et des privations sans fin. Ils ont espéré faire de lui un saint rabbin, mais lui, à peine arrivé à l'âge où il devait, où il pouvait vivre et travailler pour ses parents, soutenir leur maison et leur honneur, les abandonne, et, pour comble de honte, les avilit et les livre à la risée publique, en partant avec une *Schikse!* » Partir avec une *Schikse*, c'eût été alors pour les juifs alsaciens déverser à pleines mains l'opprobre sur toute sa famille!

Ajoutons que, malgré la beauté plantureuse de Rikel, je n'étais pas épris d'elle. Ah, si une de ses sœurs, la dévote, une blonde de seize ans aux yeux baissés, mais avec un regard lent, long à percer des murs, m'avait donné un rendez-vous, peut-être n'eussé-je même pas consulté ma raison. Elle s'appelait Béatrix. Rien de plus dangereux pour une jeune fille de vingt ans que d'avoir autour d'elle des sœurs plus jeunes. Béatrix, de ses regards, eût attendri un cœur de marbre. Mais elle ne m'a jamais adressé la parole. Pour elle, la préférée du jeune curé, un juif n'était pas un homme. Rikel avait trop de santé. Jamais, à la voir si dodue, si potelée, on ne lui aurait cru tant d'énergie et d'initiative. De loin, elle ressemblait quelque peu à la

Digitized by Google

Babette de la rue du Puits! Rikel était une pleine lune; Béatrix, une aurore annonçant un soleil levant!

Je rentrai au village taciturne, préoccupé, la tête penchée. Tout à coup, au moment de mettre le pied sur le seuil de la maison, je me rappelai que le jour où Rikel m'avait donné rendez-vous était une fête très-rigoureuse, le dernier jour de Pâques. Plus d'hésitation! Avec la meilleure volonté du monde, je n'aurais pu m'éloigner du village un saint jour de fête. L'eussé-je pu, je ne l'eusse pas fait, Rikel eût-elle été la reine de France! Mais comment le lui faire savoir?

Me rappelant alors le pari de la poule dont mon père m'avait parlé vingt fois, je chargeai un petit juif, de nom Schimmé, jadis mon camarade de négoce, de dire aux Kronedik, sans nommer personne, que je ne pouvais pas aller chercher la poule promise à cause de la fête. Schimmé fit si bien sa commission et Rikel l'avait si bien comprise qu'elle lui remit une poule vivante, en le priant de me dire qu'elle ne manquait jamais à sa parole. Elle aurait mieux aimé que je vinsse chercher la poule moi-même, mais cela m'étant impossible, elle tenait à me l'envoyer pour la fête.

Mon père était enchanté de ce souvenir. « Rikel est une folle, me dit-il, mais elle a le cœur sur la main. C'est son père au physique et au moral. »

La réponse de Rikel, loin de me rendre à moi-même, me plongea dans une profonde tristesse. Hier encore la gaieté même, toujours remuant, chantant, causant, dansant, prêchant, du vif argent, comme disait ma mère, j'étais devenu pendant les fêtes d'un sérieux ridicule. Je ne déridais presque pas. J'étais toujours collé sur les grands in-folio du Talmud.

Les sœurs May, me croyant amoureux de madame Lévy, me plaignaient en silence. Gudule elle-même, malgré sa foi

Digitized by Google

et sa bonté, prenait des airs penchés en se disant : « Le pauvre garçon, je ne puis pourtant le payer de retour ! »

Ma mère, revenant toujours à ses moutons, me disait, de temps à autre : « Tu as beau faire l'indifférent, tu regrettes tout de même Perle. C'est moi qui réparerai ta bêtise, tu en auras une autre, une vraie perle. »

Mon père m'observait en silence, sans dire mot. Il avait appris par les habitants de Sesenheim que j'avais passé la journée chez les filles de Kronedik. Ce dernier lui avait dit qu'il ne serait pas désolé de me voir aimer une de ses filles et m'en aller avec elle au diable. Mon père n'était pas un dévot, mais il était profondément attaché au judaïsme ; au fond de son cœur il n'avait que du dédain pour les dogmes chrétiens, qu'il considérait comme des absurdités, bien que les lois religieuses, qu'il observait avec exactitude et régularité, fussent aussi absurdes et plus encore que les momeries chrétiennes.

J'aurais pu, pour sortir de mon incertitude, retourner à Francfort, dès le lendemain de Pâques ; j'en avais de l'Alsace par-dessus la tête. Mais le but de mon voyage n'était pas atteint. Nous étions fin mars et les jeunes gens de ma classe n'étaient appelés à tirer au sort qu'au mois de mai. Je ne pouvais consulter ni madame Levy, ni Reb Aron, ni mes parents, juifs ardents. Rien que l'idée d'épouser une catholique m'eût fait condamner pour toujours ! La demande d'un conseil de ma part leur eût donné la certitude que toutes les accusations contre la sincérité de ma foi étaient fondées. Il me restait bien M. Heiser, mais j'avais peur qu'il ne me conseillât de partir avec Rikel, et dans le fond de mon cœur, j'avais opté contre elle.

Digitized by Google

XI

Je me croyais déjà quitte pour la peur. « Rikel, me dis-je, ne me voyant pas venir, rira elle-même de sa folie et n'y pensera plus. » Je me trompais ! Le lendemain de la fête, un petit crétin goitreux de Sesenheim, m'apporta un papier qu'il avait fourré dans la visière de sa casquette.

— D'où viens-tu ? lui dis-je.

— De Talhunten.

— Qui t'a donné ce papier ?

— Rikel de Sesenheim. Mais j'ai passé par Talhunten où demeure ma marraine, la femme du douanier, qui me donne toujours une pomme quand j'y vais.

Sur ce papier, Rikel m'écrivit en allemand, sans me nommer et sans signer, ce qui suit : « Demain soir, mes frères porteront leur contrebande à Bischwiller et à Haguenau. Viens à l'endroit indiqué et à l'heure que tu sais. Il y aura un mouchoir blanc autour de l'arbre. Ne crains rien, j'y serai ! «

Le crétin ne m'avait pas dit qu'en passant par Talhunten, son papier, en vedette sur la casquette, avait été lu par le mari

Digitized by Google

de sa marraine, qui le lui avait remis pour le porter à Schirnof, sans demander les noms du destinataire ni de l'expéditeur.

C'était me mettre au pied du mur. Impossible de reculer, à moins de passer pour un lâche ou un imbécile.

Et de fait, nul de nous deux n'eût manqué à sa parole. Juifs ou chrétiens, les Alsaciens de 1832 ne jouaient pas avec l'amour. Quant à moi, je serais mort plutôt que de séduire une vierge sans l'épouser! Et je ne tenais nullement à épouser Rikel. L'histoire de Trudèle m'a toujours pesé sur la conscience.

Après bien des hésitations, je résolus d'aller au rendez-vous de Rikel, mais uniquement dans le but de lui dire que j'étais trop jeune, que je n'avais pas de carrière, que j'aimais trop mes parents, pour songer à me marier, pas même avec une juive, à plus forte raison avec une catholique.

J'eusse mieux fait de le lui écrire, mais j'avais vingt ans. Les premières primevères montraient leurs têtes au milieu des marguerites et des boutons d'or; le bois s'enfeuillait et s'embaumait de mille senteurs printanières. Un rendez-vous à minuit flattait mon imagination et ma vanité de jeune homme. J'ai failli le payer cher.

Pour comble de sûreté, je résolus d'y aller à cheval, afin qu'en cas de surprise, je pusse m'évader au galop. Sans donc souffler mot à âme qui vive, après avoir passé la soirée chez les sœurs May, je rentrai vers minuit, fis sortir doucement la jument de mon père de l'écurie, me jetai dessus et partis au galop vers le bois.

Il n'y avait pas une étoile au ciel. La lune, comme moi, galopait à travers les nuages, et s'y obscurcissait parfois plus de dix minutes. Au bout d'un quart d'heure de voyage, ayant perdu la voie, je me trouvai dans un chemin inconnu, au milieu d'une forêt noire, sans guide, ni poteau, ni lu-

Digitized by Google

mière, ni étoile, ni lune. J'eus peur. Heureusement le cheval était né à Sesenheim; le chemin qu'il avait choisi n'était pas le plus court, mais le plus régulier. Il allait toujours de l'avant, et au bout d'une heure, je me trouvai au village de Rikel, ayant dépassé de dix minutes l'endroit du rendez-vous.

Voyant mon erreur, rebroussant chemin, je piquai des deux pour me diriger vers le hêtre en question, dont, grâce à la lune émergeante, je distinguais le mouchoir blanc.

Au moment où j'allais mettre pied à terre, une douzaine de coups de carabine partirent tout près de moi, à ma droite. En même temps, je vis des hommes courir à toutes jambes, et jeter loin d'eux des paquets. Cela fut l'affaire d'une minute. Puis, tout se replongea dans une silencieuse obscurité.

Je descendis de cheval, et après lui avoir attaché le licou à la jambe pour le laisser paître dans l'herbe, je m'élançai sous l'arbre où Rikel tremblante me reçut, en me disant :

— Pas un mot ! Ce sont mes frères les contrebandiers surpris par les douaniers. Pourvu que pas un d'eux ne soit blessé ni pris !

Dans ce moment, nous vîmes deux douaniers, munis de falots, fureter dans les fossés. J'avais une peur bleue pour mon cheval : s'ils l'avaient vu, ils l'auraient certainement emmené comme bonne prise. C'était une jument valant pour le moins 300 francs. Heureusement, une nouvelle décharge de carabines au loin appela les douaniers au secours de leurs camarades.

A peine furent-ils partis, que Rikel, me poussant du coude, me dit :

— Vite, ton cheval ! Tu as eu une bonne idée de l'amener.

En un clin d'œil et sans m'attendre, elle était sur la bête.

Digitized by Google

Je détachai le licou, et sur l'ordre de Rikel, nous nous dirigeâmes, moi à pied, elle à califourchon sur la jument, vers Sesenheim.

A peine hors de portée, par une lune redevenue splendide, Rikel me dit :

— Nous allons rentrer chercher une voiture. Mes frères, attaqués à l'improviste, ont jeté la contrebande au hasard pour s'en décharger. Il faut que la marchandise soit chez nous avant la pointe du jour ! C'est comme un fait-exprès. (Elle ignorait, comme je l'appris plus tard, que sa lettre était la cause de ce guet-apens). Maintenant écoute-moi, poursuivit-elle. Je ne t'ai pas donné un rendez-vous par mauvaiseté. Les filles comme les fils de Kronedik ont de l'honneur et du courage. Cinquante rendez-vous ne me feraient pas dévier de la ligne que je me suis tracée. Quoique de mon âge, tu es, comme homme, plus jeune que moi, femme. C'est pourquoi je t'ai fait venir pour éprouver ton courage. Je te connais depuis dix ans. Ton père n'a pas de secret pour le mien, et mon père me raconte tout. Je sais tout ce que tu as fait depuis ton départ pour Metz. Quand tu as entrepris le commerce des bestiaux, je t'ai raillé plus d'une fois. (C'était vrai.) Quand tu étais en danger d'être englouti avec Schimmé dans la neige, (c'était encore vrai) c'est moi qui ai fait sonner le tocsin. Nulle autre chrétienne de l'Alsace ne se fût dérangée pour sauver deux petits juifs. Écoute-moi toujours ! c'est mon père qui te parle par ma bouche. Ce n'est pas un avenir que d'être rabbin avec une longue barbe comme ton Reb Aron et de tirer le diable par la queue avec ses 400 francs d'appointements. Encore si tu étais pasteur protestant !

« Celui de notre village gagne 2000 francs. Tu veux retourner à Francfort ? Qu'espères-tu devenir en Allemagne ? Mon père dit que les Allemands sont tous des *lécheurs de*

Digitized by Google

culs (ce fut là son mot). Ici, en Alsace, c'est pire encore. Ils sont bêtes (*kaïbe*). Il faut aller dans le vaste monde ! Il faut passer la mer ! Il faut aller en Amérique, où il y a des terres, des hommes, en veux-tu en voilà ! Auras-tu le courage de partir avec moi ? Nous prendrions la diligence jusqu'au Havre. Nous nous marierons sur le navire, nous ferons venir nos deux pères, nous deviendrons riches. Tu ne réponds pas ? Tu es encore trop juif. Croirais-tu encore à toutes ces momeries-là ? »

Nous étions arrivés au village. « Va, me dit Rikel en sautant du cheval, je te laisse huit jours de réflexion. On n'est jeune qu'une fois. Qui ne risque rien, n'a rien, et comme on fait son lit, on se couche. »

Rikel alla éveiller son père. Je la quittai, sans trouver un mot de réponse. J'étais interdit. Machinalement, je remontai à cheval pour rentrer chez nous, non à travers la forêt, mais par Sufflen, de peur de rencontrer les douaniers. Ce détour m'attarda pour une bonne heure.

Rikel et son père étaient retournés à la lisière du bois avec une voiture pour recueillir la marchandise jetée par une douzaine de contrebandiers. A la façon de procéder de Rikel, je vis bien qu'elle était de connivence avec son père et que son rendez-vous était concerté avec lui. Mais mon étonnement fut grand en m'approchant au potron-minet de notre maison, de voir mon père à la croisée comme s'il m'attendait.

— D'où viens-tu à cette heure ? me dit-il d'un ton sévère. Je savais bien qu'il y avait quelque anguille sous roche.

Je n'ai jamais su mentir. Et descendant du cheval, je lui dis :

— Laisse-moi le temps, je vais tout te dire.

— Malheureux ! je parie que tu as été chez Rikel !

— Tu le sais donc ?

Digitized by Google

— Je m'en doutais. Ils sont tous fous dans cette maison, Mais, toi, tu es perdu !

— Perdu ! m'écriai-je. Mais je n'ai aucune relation avec Rikel. Histoire de jeunesse !

— Ah oui ! elle t'a donné un rendez-vous pour filer des *Sizith* (glands sacrés). A d'autres, mon gars. J'ai eu vingt ans comme toi ! Seulement, je n'aurais jamais touché à une *Schikse*. Or, ce que tu ne sais pas, c'est que les deux sœurs aînées de Rikel, aussi folles qu'elle, (dans cette maison elles ont toutes une araignée dans le plafond) se sont mariées de cette manière et à des garçons assez cossus. Elles ont donné un rendez-vous, l'une dans le bois, l'autre dans un bac sur le Rhin. Puis le lendemain les frères sont venus mettre le pistolet sur la gorge du jeune homme en criant : « Le mariage ou la mort ! » dame ! des contrebandiers. Ils risquent leur vie pour un pain de sucre ! Tu les verras venir, et gare à toi !

— Eh bien, lui dis-je, s'ils viennent, ils trouveront à qui parler. Tout rabbin que je suis, je n'ai pas peur. C'est Rikel qui m'a écrit la première. Elle veut partir avec moi pour l'Amérique.

— Oh, elle partirait avec le diable pour l'enfer, ne fût-ce que pour ne plus voir son benêt de fiancé ! Le père Kronedik s'y entend. Quand on a dix filles et pas de dot, on s'en débarrasse comme on peut. Ses fils lui mangent tout. Il faut qu'il se rattrape par les filles ! Moi, je n'aurai pas cette chance-là. Encore, si tu pouvais me débarrasser des miennes. Franchement, je ne te croyais pas si bête. Mais si l'on apprend seulement au village que tu as embrassé Rikel, nulle juive ne voudra plus de toi. Juifs et chrétiens te cracheraient à la figure.

— Je me f... du monde ! m'écriai-je. (En allemand, je ch... sur le monde.)

— Mon fils, me dit alors gravement mon père, si tu

Digitized by Google

ch... sur le monde, il en vient très-peu sur chacun. Mais si tout le monde fait sur toi, tu resteras dessous! Va, ajouta-t-il, il est temps que tu retournes dans la rue des Juifs. Prépare-toi pour partir. Tu iras, en attendant, à Haguebach chez mon ami Schmuel. C'est moi ou Heiser qui tirerons au sort pour toi! Que personne n'apprenne un mot de tout cela! Je parlerai à Rikel et à son père. S'il est vrai que tu as été sage, je te sauverai, sinon, ma foi tant pis, je ne te garantis rien!

Le lendemain la douane fit une descente et une visite domiciliaire dans la maison de Kronedik. Elle n'y trouva rien. Rikel et ses sœurs avaient enfoui la marchandise dans des silos, mais un des frères blessé fut arrêté et condamné plus tard à trois mois de prison.

Malgré cette circonstance, mon père, qui n'eût jamais consenti au mariage de son fils avec une chrétienne, m'engagea plus que jamais à partir sur-le-champ.

— Tu sais, me dit-il, que ta sœur travaille comme couturière à Haguebach. Tu resteras là une couple de jours. Libre à toi de partir pour Francfort ou de revenir plus tard ici.

Haguebach est situé à huit lieues de mon village, dans une partie de l'Alsace, au-delà de Lauterbourg, reprise par les alliés et donnée à la Bavière.

Bien que mon aventure avec Rikel ne fût connue que de mon père et de Kronedik, ma mère, à mon grand étonnement, applaudit à mon brusque départ pour Haguebach.

Tous les jours, les *Schadjen* juifs (entremetteurs de mariages) vinrent proposer à mes parents des partis pour leur fils. Il ne fallait que la *Morenou* (diplôme de rabbin fonctionnant) pour trouver des places rapportant de 800 à 1000 francs.

Ma mère qui vivait sur des charbons, de peur que ma

Digitized by Google

réputation de piété ne fût entamée, ce qui eût compromis mon mariage avec une juive riche, me donna sa bénédiction et me pria, les larmes aux yeux, de rester fidèle à la foi de ses pères, sous risque de creuser sa tombe. Elle a toujours ignoré mon aventure avec Rikel.

Me voilà en route pour Hagueback, sans même dire adieu à Rikel.

Chose curieuse ! toutes les femmes qui m'ont aimé dans ma première jeunesse, m'ont été supérieures par l'énergie, le courage et le sentiment.

Trudèle, Esther, Rikel, plus tard Réginèle valaient toutes plus et mieux que moi. Les femmes, au contraire, que dans ma première jeunesse j'eusse aimées, telles que Malché, Gudule ou que j'ai réellement aimées, telles que madame X... et Suzanne manquaient, non-seulement d'initiative, mais je doute qu'elles eussent été capables de faire un grand sacrifice d'amour !

Comprenne qui voudra cette contradiction ! Que de fois je me suis scruté pour approfondir ce mystère ! Voici ce que j'ai trouvé.

Je n'ai de bonheur que celui que je donne. L'amour pour moi est une charité du cœur. Dès que je me trouve en présence d'une femme qui commande, qui prend, qui exige, dussé-je l'aimer à la folie, mon âme, comme l'escargot, rentre dans sa coquille et s'y cache. Plus une femme se soumet entièrement à moi, fût-elle laide, plus je l'aime, plus je tiens à la rendre heureuse ! Dès qu'elle me parle en maîtresse, soit par sa beauté, soit par son esprit, soit par sa fortune, mon orgueil, comme un diable, sort de sa boîte, se place entre l'amour et la liberté, et c'est la liberté qui l'emporte sur l'amour ! J'eusse sacrifié la plus belle des maîtresses à mon indépendance, mais je serais mort pour une laideronne qui m'eût dit que mon amour lui était indispensable pour vivre ! Voilà pourquoi je n'eusse aimé ni

Digitized by Google

Esther, ni Rikel, ni peut-être Réginèle, si je l'avais épousée, bien que toutes me fussent supérieures, sinon en raison, du moins en initiative et en courage.

Le consentement de ma mère à mon brusque départ m'avait surpris. Je n'en eus la clef qu'à mon arrivée à Haguebach. L'ami de mon père, le *Parnès* de cette commune, avait une jeune fille de quinze ans, pas jolie, mais très-précoce. Dès mon arrivée, ma sœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, me dit que cette jeune personne m'aimerait et que son père me la fiancerait. Elle avait 6,000 francs de dot. Ma réputation de savant, de prêcheur, m'avait précédé au village. Ma sœur ne tarissait pas sur mon éloge. Ma mère qui, par piété, désirait me voir marié très-jeune, l'avait envoyée à Haguebach dans le but de préparer les voies, sous prétexte de couture. Mon père m'avait à dessein exagéré les dangers de mon entrevue avec Rikel, afin de pouvoir m'envoyer passer quelques jours à côté de ma future rabbine. La jeune fille éventa elle-même la mèche.

Il est de coutume en Alsace que la fiancée porte le flambeau à son promis pour le conduire dans sa chambre à coucher. D'ordinaire elle est surveillée, mais très-souvent, elle reste seule avec son ami. Je fus donc très-étonné de voir la jeune Frumette me conduire toute seule dans la grande chambre à coucher au premier et s'asseoir pour causer avec moi. Par politesse, je lui pris la main et la baisai. Elle, de saisir la mienne et de la porter à ses lèvres, en me disant :

— Tu es bien plus gentil que je ne croyais. Combien je t'aimerai quand tu seras mon mari !

Je fus interdit, stupéfait. Je l'eusse bien envoyée au diable, pourvu que je ne fusse pas le diable !

— N'est-ce pas? ajouta-t-elle. Tu reviendras pour sûr dans deux ans ; j'aurai dix-sept ans. Je suis la fille unique de la maison. Quel beau jour, quand nous nous marierons ! Je vaux pour le moins la Perle de Halten.

Digitized by Google

Je ne répondis pas. J'enrageais de tomber de mal en pis et n'eus garde de préliber sur mon futur bonheur, pas même par un baiser.

Loin de moi de supposer cette brave jeune fille si facile, mais les mœurs des juifs de l'Alsace d'alors permettaient parfaitement aux fiancés toutes sortes de privautés, dont je me suis privé, à la grande surprise de Frumette, toute fière de son corsage de quinze ans.

— Au diantre le mariage! me dis-je, je n'ai pas échappé aux lacs d'une catholique pour tomber dans les filets d'une talmuldiste!

Frumette était si sage, si pieuse, qu'elle avait deux sortes de balais, l'un pour les dîners de viande, et l'autre pour les déjeuners de laitage, et elle me les montrait encore! Elle me quitta enfin visiblement déçue.

Le lendemain, je résolus de partir au plus vite pour Carlsruhe, au grand désespoir de ma sœur. Frumette m'accompagna jusqu'au Rhin, en face de Carlsruhe. Sur les bords du fleuve, un pied dans le bac, je lui donnai un baiser d'adieu, tout joyeux de la quitter, en lui promettant lettre sur lettre.

De l'autre rive, je lui envoyai le dernier salut de la main, et oncques depuis je n'ai plus revu ni le père ni la fille.

Digitized by Google

XII

De retour à Francfort, je reçus à la fois trois bonnes nouvelles. Sur deux cent quatre-vingt-dix conscrits, Heiser avait tiré pour moi le numéro 287. Je le possède encore. Rikel venait de partir pour l'Amérique avec le fils d'un vannier. Ma seconde sœur était enfin dotée et mariée.

Rikel a fait venir en Amérique toute sa famille, sauf sa mère et Béatrix. La première est morte au village dans la même année. Quant à la belle blonde dévote, je l'ai revue à Paris, richement entretenue.

De mon voyage en Alsace, il ne me restait qu'un seul point d'acquis, savoir : qu'il fallait dès lors que je vinsse au secours de mes parents qui, se faisant vieux, ne pouvaient plus suffire à l'honneur de la maison.

Ma mère, rêvant pour moi rabbinat et mariage, fut désolée en apprenant ma conduite à Haguebach. Mon père, connaissant l'histoire de Rikel, devinait mes principes réformateurs et, ne comptant plus sur mon rabbinat, n'eut rien de plus pressé à faire que de reprocher à ma mère son obstination

Digitized by Google

à me vouer à la science. « Mon fils, disait-il, s'il était resté marchand de bestiaux, viendrait à notre secours, et je n'aurais plus besoin, à mon âge, de faire dix lieues par jour contre vent et marée. »

En somme, mon retour en Alsace, si joyeux au premier moment, dégénéra vite en désespoir pour mes parents. Il était temps que je partisse.

Décidé plus que jamais à ne jamais me marier avec une juive orthodoxe, sentant vaguement que me faire rabbin, ce serait accepter une vie de tartufferies et de duperies, je ne songeai, dès le lendemain de mon retour à Francfort, qu'à gagner assez d'argent pour donner un démenti aux prédictions de mon père, et prouver à ma mère qu'elle n'avait pas en vain fait tant de sacrifices pour son fils.

Je me jetai donc avec rage sur les leçons, enseignant à tort et à travers n'importe quoi et à n'importe quel prix. Le cours du Talmud, le grec furent abandonnés. J'appris avec fureur l'allemand, l'anglais, et plus tard l'italien. De plus, au lieu de passer toutes mes soirées chez Rabbi Schalem, je barbouillais chez moi des rames de papier. Romans, vers, fables, drames, tantôt en français, tantôt en allemand, tout cela coulait de ma plume nocturne comme une source désordonnée. Un de ces romans, *Stasi*, fut publié trois ans plus tard. Je m'exerçais en outre à traduire de l'allemand en français et du français en allemand. Les traductions allemandes ont paru en partie dans la *Didaskalia ;* les traductions françaises, dans le journal français de Francfort.

La plupart de mes romans étaient des histoires alsaciennes, telles que mes sœurs ou les sœurs May me les avaient contées. D'autres sont des souvenirs d'enfance.

Selmel m'a été conté par madame Lévy ; *Stasi* par mon

Digitized by Google

père. Dans *Frohny*, il y a des scènes de Rikel. La plupart de ces histoires, dont quelques-unes en vers allemands, ont disparu pendant ma longue maladie après mon roman avec Réginèle, amour qui a brisé mon existence et scindé ma jeunesse en deux parts.

Cela dura à peu près une année, pendant laquelle je fus plusieurs fois sermonné, soit par Rabbi Trier, soit par Reb Schalem. Mais, comme j'observais encore strictement les commandements des rabbins, comme j'étais chantre, lecteur dans la synagogue de l'hospice ; comme de plus j'assistais aux grandes disputes (*hilek*) talmudiques, criant plus fort que tous les autres, et que ma conduite était sans reproche, je fus quitte pour quelques semonces paternelles.

Mon grand rabbin, mis au fait de ma position, me procura même quelques élèves, jeunes et vieux (il y en avait de cinquante ans), auxquels j'enseignais la morale des rabbins célèbres du passé, tels que *Maimonide*, *Ekorim*, *Akeda*.

Je me laissais vivre au jour le jour, ne me traçant aucun plan, ne pouvant me décider ni pour le docteur Creizenach, ni pour Reb Trier, me disant que le temps porterait avec lui son conseil et son salut, lorsque je fus violemment arraché à la placidité de ma vie et de mes études par la connaissance de Réginèle!

FIN DE MON ADOLESCENCE.

Digitized by Google

RÉGINÈLE

MON PREMIER AMOUR

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVERTURE

Qui donc le premier a dit : « Le moi est haïssable? » Certes, le moi coquin, égoïste, fat, despote, crapuleux est haïssable, mais le moi honnête, laborieux, amoureux et gai, non-seulement n'est pas haïssable, mais lui seul inspire de l'intérêt, *lui seul est quelque chose.* Qu'est-ce donc que l'homme sans individualité, qui n'a pas son *moi* ? Tous les coquins, toutes les coquines se ressemblent par à peu près comme les calembours. Ce ne sont plus ni des hommes ni des femmes, c'est une espèce. Seul l'honnête homme, seule l'honnête femme a un caractère, une spécialité, un *moi.* Et voilà pourquoi toutes les histoires d'amour malhonnête sont frappées au même coin et deviennent, d'une page à l'autre, nauséabondes et monotones. Mais qu'un honnête homme, dans n'importe qu'elle sphère, raconte simplement sa vie, ses amours, ses luttes, ses doutes, ses joies et ses an-

Digitized by Google

goisses, non-seulement il intéressera, mais son histoire restera comme type dans le monde des sentiments, car l'honnêteté a mille coins et recoins. Un honnête homme ne ressemble jamais à un autre. Rousseau ne ressemble pas à Voltaire. Pascal ne ressemble pas à Descartes. Corneille ne ressemble pas à Racine. Boileau ne ressemble pas à La Fontaine. Chose plus frappante ! Montaigne ne ressemble en aucune manière à son second *moi*, s'appelant La Boétie. Ainsi de suite dans l'échelle des êtres jusqu'à l'honnête marchand, s'il en est.

Le chenapan, l'intrigant, le tartufe ne peut pas raconter sa vie. Il ment, et si rusé qu'il soit, ses menteries sont cousues de fil blanc et craquent aux coutures.

Il n'écrit, d'ailleurs, que pour poser, que pour dire au lecteur : « Ah! vous croyez que je suis une canaille, détrompez-vous ! » Et plus il déclame, plus il trahit sa canaillerie. En très-peu de temps il devient fastidieux. L'honnête homme, au contraire, même s'il s'appesantit sur des détails, intéresse, car il est naïf, souvent sans s'en douter. Il croit que tous les hommes sont honnêtes et naïfs comme lui. Je suis de cette race moutonnière. J'ai toute ma vie, et bien malgré moi, poussé la naïveté jusqu'au paradoxe, surtout dans mes amours.

Avec une hardiesse inouïe de paroles, j'ai été d'une timidité enfantine auprès des femmes. Toujours dupe,

Digitized by Google

j'ai adoré à genoux, pendant que d'autres sont montés sur l'autel, parfois en se servant de mon dos, en guise d'échelle.

Chose plus curieuse encore! Je n'ai point envié leur sort, et j'ai fini par considérer comme une rare fortune d'être un homme à mauvaises fortunes.

J'aime la femme, non parce qu'elle est belle ou riche, mais parce qu'elle est meilleure, plus juste et plus malheureuse que l'homme. Je n'ai jamais de ma vie adressé un compliment à une jeune fille riche, de peur d'être soupçonné d'aimer sa fortune. La beauté sans esprit m'a toujours paru une tyrannie, faite pour subjuguer les imbéciles.

Ce qui m'a attiré vers Réginèle ce fut son esprit, sa pauvreté, sa position inférieure à la mienne, surtout comme famille. Sa grande beauté m'a épouvanté. Si elle n'avait pas été si belle, bien des événements, inexplicables en apparence dans cette histoire, ne seraient pas arrivés.

La beauté est facilement aimable, mais elle vous a, vous ne l'avez pas! Elle exige l'admiration et l'adoration. Or, seule, la vertu est admirable! précisément, parce qu'elle ne demande pas à être adorée! J'ai toujours fui la beauté et l'opulence, au risque d'être raillé par mes amis de jeunesse qui ne s'en sont pas fait faute. Mais,

Digitized by Google

quand j'ai rencontré une femme intelligente et vertueuse, au front haut (signe de volonté), au sourire angélique et fréquent (ce qui indique de bonnes dents ; toute femme qui ne sourit pas facilement a de mauvaises dents), je lui ai communiqué mes joies et mes peines, mes espoirs et mes désespoirs. En cinq minutes nous avons fait connaissance, comme si nous eussions causé ensemble depuis cinq ans ; en dix minutes nous étions liés d'amitié. Le peu que je suis, je le dois à ces femmes. D'elles, je pouvais tout accepter ; des autres, rien ! (N'espérez jamais rien d'une femme *inchaste* et *invertueuse !* Comme l'enfer elle prend et ne rend pas.) Le jour où j'ai rencontré une de ces femmes qui ne fût pas mariée, je l'ai épousée et je ne m'en suis jamais repenti !

Puisse-t-elle pouvoir en dire autant !

Cette histoire, non-seulement est un tableau de mœurs très-curieuses ; mœurs qui vont disparaissant, mais encore elle a une portée sociale. Si vous êtes curieux de savoir pourquoi la ville de Francfort, que j'aime comme ma seconde patrie, a perdu son indépendance, lisez *Régine*. Vous verrez que Bismark a fait à la ville libre ce que, pendant des années, elle a fait aux autres. Ainsi adviendra-t-il de toutes les sociétés, qui, sous prétexte de nationalité ou de principe religieux, violant le droit humain font une distinction entre un homme et un

Digitized by Google

homme, parce qu'il est étranger ou d'une autre religion.

Plusieurs Francfortois de mon âge, que parfois je coudoie sur les boulevards, peuvent du reste témoigner de la véracité de mes tableaux.

Presque tous les personnages jouant un rôle dans cette histoire sont morts, sauf une des deux juives que je nomme par reconnaissance. S'ils ne sont pas morts, ils sont comme nous tous, mourants!

Tout le monde a eu son roman ; mais très-peu d'hommes savent le conter.

L'amour de deux mortels, c'est un *rien* dans l'immensité.

De ce rien, Dieu et le poëte seuls font quelque chose!

ALEXANDRE WEILL.

Paris, 1867.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉGINÈLE

MON PREMIER AMOUR

C'est une histoire vieille de six mille ans qui est toujours nouvelle.
(HEINE.)

I

LA RUE DES JUIFS

Pendant des siècles, la rue des Juifs à Francfort représentait, en pleine barbarie, une vie civilisée où, dans une société opprimée, torturée, martyrisée régnaient la loi, la charité et la justice. Pendant des siècles encore cette société composée de 500 familles ne comptait pas vingt divorces. Les procès qu'elle avait à juger entre juifs, sauf un ou deux devenus fameux, se vidaient en dix minutes devant un tribunal composé de trois rabbins. Peu de vols, point d'assassinats ! Au milieu des pestes, des malpropretés, d'une vie poussant à la folie, la majorité des vieillards atteignaient à des âges de quatre-vingt-dix et de cent ans. Cette société a

Digitized by Google

toujours eu dans son intérieur ses originaux, ses poëtes, ses gazetiers, ses grotesques, ses diseurs de mots, ses savants et ses artistes. Elle a duré jusqu'en 1793. Ce sont les républicains français qui, de leurs bombes incendiaires, ont détruit, de propos délibéré, une grande partie de *la rue des Juifs* et qui par cet acte ont affranchi ces parias d'un esclavage séculaire. A mon arrivée à Francfort, la rue des Juifs, aujourd'hui démolie, pour n'être plus fermée, avait encore sa vie propre. Bien que deux tiers des juifs eussent pris leur domicile dans la ville, la rue était le centre où convergeaient tous les rayons de la vie juive. Le rabbinat, les synagogues, les juges y avaient encore leur domicile. La vie spirituelle s'en irradiait sur tous les autres quartiers juifs. Il y avait encore toute une jeunesse de serviteurs, de servantes, d'ouvriers, de couturières, de modistes, d'étudiants, de fils et de filles de famille. Dans ce temps, la ligne de démarcation entre la maîtresse et la servante, était encore à peine visible chez l'israélite.

Les vrais juifs sont égaux entre eux. Il se dépensait plus de malice, plus d'esprit en un jour dans la rue des Juifs de Francfort que dans tout le reste de l'Allemagne en un an. C'est naturel, logique. Le juif est démocrate égalitaire de naissance. Cette nation, seule entre toutes, n'a jamais admis d'autre noblesse que celle de la science et de la vertu. Son admiration, l'éloge qu'elle décerne ne commence que là où commence la liberté de l'homme. Ce que l'homme possède de naissance sans l'avoir acquis par le travail sur soi et avec autrui, le juif le raille et l'a toujours raillé, à commencer par la beauté sans grâce qu'il compare « *à un anneau d'or suspendu au groin d'un pourceau.* » Le juif pauvre a toujours regardé le juif riche comme son trésorier. J'ai entendu un pauvre, n'ayant reçu que la moitié d'aumône sur laquelle il croyait pouvoir compter, dire au riche, prétextant la dot de sa fille : » De quel droit mariez-vous votre fille avec

Digitized by Google

mon argent?» Un dicton juif dit : « Ce que le riche ne donne pas au pauvre honnête, il le donnera contraint au pauvre malhonnête. » Ou bien : » ce qu'on ne donne pas de bonne grâce au malheureux juif, on le donnera forcément à l'heureux *goï*. » En d'autres termes, l'avare perd toujours ce qu'il ne donne pas. Le juif religieux donne le dixième de ses revenus, non de ses rentes, mais de son gain.

Un jour, pendant que de mes ciseaux plats je faisais la barbe à M. Elias Schloss, grand diseur de mots, un pauvre Polonais entra chez lui.

— Que me voulez-vous? disait M. Schloss.

— Je vais à Jérusalem, répondit le pauvre.

— Est-ce que la route de Varsovie à Jérusalem passe par ma chambre? s'écria M. Schloss.

— C'est une route pavée d'âmes juives, répondit le pauvre. Dans ce moment j'ai le pied sur la vôtre et je ne la lâcherai pas, à moins de trente kreutzers de rançon.

Ce même Schloss disait un jour devant moi à un quêteur juif, présentant une boite fermée à cadenas :

— Pourquoi vous met-on un cadenas, puisque vous êtes assermenté?

— Sans ce morceau de fer, répondit le quêteur, je n'aurais jamais prêté serment.

Tous ces mots volaient comme des raquettes d'une maison à l'autre, de même toute action originale. Mon grand rabbin Trier, fit un jour venir des peintres pour badigeonner la maison de son voisin en face, et tout le monde de se récrier.

— Mais, répondit le rabbin, je suis une grande partie de ma journée à ma fenêtre, je ne vois jamais ma maison, je ne vois que la façade de mon voisin. Je l'ai prié de la faire peindre. Il m'a payé de ma monnaie, disant qu'il ne la regardait jamais, que j'étais libre de la faire recrépir; c'est ce que je fais. Maintenant, s'il tient à son tour à une belle

Digitized by Google

vue, qu'il fasse peindre la façade de ma maison à moi, nous sommes tous solidaires.

A chaque jour son mot ou sa nouvelle. Le juif a de grands soucis, de grandes peines, il est toujours sur le qui-vive, il tremble, il pleure facilement, mais ses larmes sont toujours mêlées d'un sourire narquois. Il rit de lui-même. Il souffre, mais il ne s'ennuie jamais. Les toqués pullulaient dans la rue des Juifs. Voici la folle Esther qui depuis quarante ans passe et repasse la rue, suivie d'un tas de garnements, lui lançant des brocards. Dès le matin, elle se promène en criant : « Où restent-ils, les coquins, les pendards, les *mechmotim?* » Il lui fallait des persécuteurs. Le jour où la rue ne l'injuria plus, elle mourut. Combien d'hommes qui ressemblent à cette folle.

Voici Schmayé. Il a soixante-dix ans et il a toujours vécu pauvre, c'est-à-dire rentier, car les pauvres de la rue des Juifs ont des rentes. Les donations, les legs, les distributions des sociétés mutuelles (la société mutuelle est une invention juive) étaient si nombreuses qu'une fois reconnu pauvre, un juif de Francfort pouvait se promener, faire même l'aumône à des étrangers ; ce qu'ils font. Un jour Schmayé acheta un brochet qui le mordit. Pour se venger, il le jeta au Mein, en s'écriant : « Tu as ton affaire. » En lisant *Marion Delorme* qui expie ses débauches par un amour réel, j'ai toujours songé au brochet de Schmayé. Le bruit se répandit qu'un chien enragé était venu d'Hedernheim, horrible village, à Francfort. « Ah bah, s'écria Schmayé, si ce chien était enragé, il serait allé de Francfort à Hedernheim et non d'Hedernheim à Francfort! » Quand, en 1832, les Autrichiens sont entrés à Francfort pour réduire la révolution et opprimer les démocrates, Schmayé disait à ces derniers : « Chacun ici-bas a ses chrétiens ; ce sont là vos chrétiens à vous. »

Un autre s'appelle le fou Mosché. Celui-là va à la

Digitized by Google

recherche, le vendredi, des querelles entre mari et femme. Là où il flaire une bouderie maritale toute fraîche, il se présente hardiment après l'office du soir pour le dîner ; dîner du vendredi soir, le plus succulent de la semaine. Sans dire un mot, saluant simplement du bonnet, il se met à table. Le mari croit que Moschè est l'invité de sa femme, la femme croit que c'est son mari qui l'a invité à la synagogue. Chacun lui fait fête. Si la bouderie tient, Moschè revient encore le lendemain; s'il craint que la nuit ne réconcilie les époux, il va jeter son grappin d'épinoche ailleurs.

Un de ces pauvres alla un jour prendre Mayer Rothschild, le fondateur de la maison, à la synagogue et lui dit : Venez avec moi, j'ai à vous montrer quelque chose qui vous touche. Là-dessus il conduisit le juif, qui tous les vendredis distribuait une certaine somme à ses pauvres, devant la porte vitrée d'un appartement richement éclairé et dont la table ployait sous les mets et l'argenterie. C'est à cet homme, dit-il, que vous donnez tous les vendredis dix florins, tandis qu'à moi, qui mange au restaurant, vous n'en donnez que deux.

— Merci, mon ami, répondit Mayer, très-longtemps pauvre lui-même, vous m'avez rendu là un grand service, je vois bien que dix florins ne suffisent pas à cet homme. Vendredi prochain il en aura quinze.

La vieille Schloss, chez laquelle je logeais, entretenue par la charité francfortoise, avait des lampes d'argent et une dizaine de couverts en vermeil. Elle reçut de droit une si grande quantité de bois de chauffage qu'elle nous en donna une bonne partie, sans compter qu'elle fit deux francs de rentes à six étudiants récitant tous les jours une prière pour elle.

De mon temps, il y avait encore un *Beth din, maison de justice*, composée de trois juges : Rabbi Schlomé Bass, Rabbi Schayer, et Rabbi Jacob Posené. M. Bass reçut un jour une

Digitized by Google

citation allemande pour je ne sais plus quel cas. Sa femme répondit : « Mon mari est un savant, il ne sait ni lire ni écrire. » Et de fait, il ne savait ni lire ni écrire aucune langue profane, hormis l'hébreu et le chaldéen. Rabbi Schayer était un frondeur, un homme politique faisant et défaisant des empires et des rois. Un jour un prophète polonais d'une grande réputation se présenta devant lui. « Je suis meilleur prophète que vous, s'écria Schayer, je sais de science certaine que ma femme mourra la veille d'une fête. — Et pourquoi ? lui demanda-t-on. — Parce que le lendemain, reprit-il, ce sera un jour de fête pour moi. Je doute, ajouta-t-il, que vos prophéties soient aussi vraies que la mienne. » Cela dit, il le mit à la porte.

M. Posené avait trois filles plus belles l'une que l'autre. Ses cours étaient ennuyeux, mais ses soirées de vendredi étaient spirituelles, véritable régal pour les étudiants, car ses filles en faisaient les honneurs. En allemand « *fermer un œil* » veut dire, *être indulgent ;* de là le dicton: « Ce pauvre Posené, quand il parle en présence de ses filles, *nul ne peut fermer un œil* pour lui. »

Voici Loeb Mainz, un négociant riche, un original do premier ordre, homme de bien d'ailleurs, père de madame Koulb, qui va intervenir dans mon roman. On compte ses mots par douzaines. En voilà trois que madame Koulb m'a racontés.

Un jour, il rentre disant à sa fille unique, de dix huit ans : — Yetté, tu es fiancée.

— Mon Dieu, père, répondit celle-ci toute anxieuse, avec qui?

— Avec M. Koulb.

— Mais père, je ne l'aime pas

— Je le sais, répondit celui-ci, tu aurais mieux aimé épouser le jeune Strauss. Attends! Puis appelant sa femme: Hannelé, s'écrie-t-il, entre, j'ai à te parler.

Digitized by Google

— Qu'y a-t-il, s'exclama la femme habituée aux façons originales de son mari, qu'y a-t-il encore?

— Entre et assieds-toi à côté de la fille, il s'agit de choses très-graves. La mère s'assit.

— Depuis combien de temps sommes-nous mariés? demanda alors le père.

— Laisse-moi tranquille avec tes sottes questions.

— Réponds, combien d'années?

— Il y a vingt-cinq ans.

— Nous sommes-nous jamais aimés?

— Non, certes, répondit la mère furieuse en se levant.

— Tu l'entends, ma fille, ajouta le père, cela ne nous a pas empêchés de vivre bien ensemble. Tu en feras de même avec M. Koulb. Et vraiment, elle en fit de même. Car ils ont vécu très-heureux, ayant eu une grande fortune et une douzaine d'enfants.

Un jour Lœb Mainz rentrant chez lui se frotta les mains en s'écriant :

— Me voilà tranquille, me voilà tranquille! A partir d'aujourd'hui j'aurai mon repos (ma *Ménucha*, en hébreu). Tant et si bien qu'Hannelé s'écria à son tour :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Je le dis, reprit le mari, qu'à partir d'aujourd'hui mon repos est assuré. Voilà vingt-cinq ans qu'à chaque mot, je l'entends t'écrier : Mais où donc ai-je eu les yeux en épousant cet homme ? J'ai pu avoir M. Rindskopf, le beau, le riche, le bon M. Rindskopf! Il m'a demandée trois fois en mariage.

— Cela est vrai, répondit la femme.

— Eh bien, riposta le mari, toujours en se frottant les mains, M. Rindskopf vient de faire banqueroute! Dorénavant, j'aurai ma *Ménucha!*

A un homme auquel M. Mainz faisait crédit, il vendit du drap jusqu'à concurrence de 98 florins. Un autre payant

Digitized by Google

comptant, paya le même lot de drap 100 florins. Il vint se plaindre.

— Comment, s'écria-t-il, moi qui paye comptant, on me demande 100 florins, pour ce qu'un autre prenant à crédit paye 98 !

— La foire prochaine, répondit M. Mainz, il l'aura à 90, car il ne payera pas. Vous qui payez, vous en payerez le prix !

Tous ces mots ont leurs gazetiers, leurs enjoliveurs. Rien ne se disait, rien ne se faisait dans la rue sans qu'à l'instant il ne fût colporté de maison en maison. Les grotesques ne manquaient pas non plus. Voici madame Adler qui ne parle que le *haut* allemand et qui ne sait pas le premier mot de la grammaire : « *Ma fille, aie garde, il y eut là une pierre.* » Mille autres coq-à-l'âne mis sur son dos. Elle dit à son mari rongeant un os : « *Mets tes ossements sur les miens.* »

Voici Schœnèle, la madame de Foy de l'endroit, une vieille fille faisant des mariages. J'ai été longtemps son correspondant à 6 kreutzers par lettre. Elle m'a renvoyé parce que j'étais trop romanesque. Elle se promène à pas cadencés à travers la rue. A la voir si grave, si soucieuse on dirait le monde roulant sur un de ses signes. Elle s'arrête d'ailleurs à regarder chaque jeune homme, chaque jeune fille qui a de la fortune et qui tous à sa vue courent comme des renards à la queue coupée.

Voilà les *fiancés éternels ;* ils sont promis depuis quatorze ans ; le fiancé n'étant pas né à Francfort, il leur faut attendre la *permission du Sénat.* Il n'y a que deux couples par an qui l'obtiennent, et il y en a encore trente avant eux. Dans ce temps, la *permission du Sénat* remplaçait un autre mot plus croustilleux.

Quant aux mots graveleux, appelés *Houtzpos,* ils volètent de porte en porte comme des papillons ; on n'avait qu'à tendre le filet et à dresser les oreilles. Le calembour a été

Digitized by Google

poussé par les juifs à un degré que le *Tintamarre* n'atteindra jamais.

Du temps de mon premier amour, négligeant mes prières du matin, j'arrivais tard à l'office. Le *Hasan* qui avait une femme très-laide et qui m'en voulait pour ma belle voix me reprenait plusieurs fois. Un matin, il me dit :

— Enfin, jeune homme, il faut que cela finisse, vous n'êtes plus à l'heure! Moi qui ai quarante-cinq ans je suis là depuis six heures du matin.

— Parbleu, lui répondis-je, si j'avais une femme comme vous je serais là à cinq heures! Et de rire!

L'étranger qui traverse cette sombre ruelle à deux rangées de hautes maisons de bois, sans air ni jour, gémit sur le malheur de ces parias, qui pendant des siècles y étaient entassés par milliers. Moi, je n'ai que des souvenirs agréables de cette rue qui, en 1830, avait déjà pas mal d'air et assez de jour donnant sur le cimetière et le marché aux bestiaux. J'y fus pauvre, mais jamais je ne m'y suis ennuyé une minute. Comme madame de Maintenon, je regrette et regretterai toujours la bourbe de mes vingt ans!

Digitized by Google

II

UNE FIÈVRE BRULANTE

Pour le jeune homme riche de fortune et de loisirs, ne cherchant point sa voie, ni le but de la vie, l'amour est un compagnon de plaisir, parfois un ami, qui l'arrachant à l'oisiveté, lui montre la carrière à parcourir, le sillon à tracer, l'œuvre à achever, le sacrifice à accomplir. Pour l'adolescent studieux, pauvre, vivant sur le fonds de son avenir, n'ayant ni une heure, ni un écu à dépenser, l'amour est un tyran qui envahit de force le domicile, met tout sens dessus dessous, dérange les plans de la vie, foule aux pieds la moisson à récolter; heureux s'il ne met pas sa victime à la porte, en plein hiver, en pleine nuit, le désespoir au cœur, la fièvre aux tempes, la mort dans l'âme, le blasphème sur les lèvres.

Parmi mes élèves de lecture française à Francfort, il y avait une jeune couturière, Mamely, aux cheveux, sourcils, cils et yeux noirs, ardente, remuante, devisant sur

Digitized by Google

tout, lisant tout, en rébellion continuelle contre la société. Elle avait une *connaissance* (Bekanntschaft), mot neutre consacré en Allemagne pour désigner, soit un amant, soit une amante que l'on espère épouser. Le mot *ami* ou *amie* ne se dit en Allemagne, ni entre amoureux ni entre époux. Ce jeune homme était barbier de son état. Le barbier allemand ne coiffe pas, mais il saigne, pose des sangsues et se charge même d'opérations chirurgicales.

Avant la révolution, il était défendu en Allemagne au médecin de pratiquer une saignée, à moins de payer le barbier. Le jeune homme en question avait demandé à son amie de m'être présenté, dans l'intention de lire avec moi *Cornelius Nepos*. Rendez-vous fut pris pour vendredi soir dans la chambre de Mamely, au fond d'un couloir obscur au quatrième dans la rue des Juifs.

On sait que les juifs orthodoxes ne touchent pas à une lumière le vendredi soir. Pendant toute la semaine, ce couloir sans air et sans jour était éclairé par un lampion ; mais le vendredi soir, il y faisait aussi noir que dans une caverne. Vif, étourdi comme toujours, marchant droit devant moi, préoccupé peut-être du plaisir de me trouver seul avec la sémillante Mamely, je donnai en plein contre le rebord de l'escalier en chêne qui me fendit la paupière en deux et me rejeta tout ensanglanté, trois pas en arrière, au milieu du couloir humide, gras et sale. Ai-je, ou n'ai-je pas crié au secours ? je ne le sais. Le fait est que ce fut le jeune homme lui-même qui, survenant et me trouvant gisant dans une mare de sang, me prit sur ses épaules et me transporta dans la chambre de sa bien-aimée, qui à ma vue poussait des cris de paon. Après qu'il m'eut couché sur le lit de Mamely, le chirurgien me fit un premier pansement. Ma tête était tuméfiée au point de me rendre méconnaissable. La blessure a mis quinze jours à guérir. Il m'en est resté une cicatrice.

Digitized by Google

Le jeune chirurgien-barbier me proposa de me faire transporter à l'hospice. Mais depuis la mort de mon bien-aimé docteur Goldschmidt, j'avais l'hôpital en horreur. Il fut donc décidé que je resterais dans la chambre de Mamely, qu'elle irait pendant ce temps partager le lit de son apprentie et amie, logeant à côté d'elle et payant comme elle trois francs de loyer par mois.

Vers deux heures du matin la fièvre me prit. Je ne crois pas, pendant toute ma vie de misères et de maladies, avoir passé une nuit si longue, si douloureuse, si anxieuse. Je me mourais de soif et, délirant, je n'avais ni le vouloir ni le pouvoir de demander à boire. Il m'était défendu de bouger et il me semblait que quelqu'un me roulait dans un désert de sable brûlant. De temps en temps seulement, une apparition angélique, une jeune fille pâle me pressait la main, mais ce fut comme une lueur ; un instant après, je roulis, la soif, les douleurs lancinantes recommençaient de plus belle et chaque fois que j'allais crier, ma langue, se collant contre le palais, me refusait le service. Une nuit infernale !

Vers l'aube, et la fièvre s'en allant, je m'éveillai en poussant un soupir de ressuscité. Mamely avait promis à son ami de veiller à mon chevet pour me donner à boire ; mais, dès que j'eus secoué ma fièvre, ouvrant l'œil droit, car l'œil gauche était pansé, je vis une toute jeune personne à côté de mon lit, assoupie sur une chaise de bois de sapin. Une apparition céleste ! Non-seulement je n'avais jamais vu cette jeune fille, mais je n'avais jamais entrevu une enfant mortelle qui lui fût comparable en beauté ! Elle dormait. Je vais essayer de tracer son portrait, pendant qu'elle dort. Aujourd'hui, après trente-trois ans, il me semble encore la voir telle que je l'ai vue pour la première fois.

Digitized by Google

III

PORTRAIT DE RÉGINÈLE

Réginèle, tel fut son nom, amie et apprentie de Mamely, avait alors à peine dix-sept ans. Ses cheveux d'un noir de vernis, envahissant en flocons désordonnés le dossier de la chaise, se déroulaient au hasard sur le parquet de sapin, et y formaient une traîne comme une queue de robe. Ils étaient si épais que jamais je n'ai pu les enserrer dans mes deux mains. Les Allemandes, en général, ont des cheveux abondants et longs, mais la chevelure de Réginèle éclipsait tellement celles de toutes ses compagnes qu'on l'appelait tout court : *la fille aux cheveux*. Cette chevelure couvrant une partie de la figure, en rehaussait la pâleur diaphane et transparente.

Pâleur pareille avec une chevelure noire, je ne l'ai plus revue qu'une seule fois et également sur la personne d'une juive, une petite-nièce de Rothschild. Était-ce le reflet noir des cheveux qui pâlissait les traits, ou le scintillement de la peau toujours brûlante de Réginèle lustrait-il le noir

Digitized by Google

de sa chevelure? je ne l'ai jamais su. Le fait est que ce contraste avait quelque chose de surnaturel, je dirais même de démoniaque. Ce n'était pas tout à fait humain. En vérité l'âme de Réginèle tenait quelque peu du revêtement charnel qui la couvrait. L'être humain est ondoyant, mais il y a une connexion intime entre l'âme et le corps. Quiconque sait s'étudier, pour peu qu'il soit sincère, peut constater cette vérité sur soi-même.

Autre contraste. L'œil de Réginèle sans être d'aucune couleur arrêtée, avait des reflets bleus. Cela dépendait du temps et de son humeur. Il y a entre le vert et le bleu une nuance glauque, presque insaisissable, surtout la nuit. Tantôt ses grands yeux, toujours humides, vous paraissaient bleus comme le ciel, tantôt ils vous rappelaient le vert transparent et miroitant de l'Océan, d'ailleurs aussi insondables. Les cils noirs toujours droits, comme les barbes d'un épi, semblaient autant de gardes pour veiller sur ce trésor.

Elle avait le nez droit, fin, un peu court, avec des narines roses, taillées en bizeau, sensuelles et toujours en éveil.

La bouche moyenne, les lèvres fines, cela va de pair avec le petit nez droit.

Ses dents, rien que ses dents, vous disaient que Réginèle n'avait rien d'une Allemande, qu'elle était une vraie fille de Sion, que le sang oriental bouillonnait dans ses veines. Elles étaient petites, serrées, comme de petits agneaux sortant du lavoir (l'image est de Salomon), et quand elle riait, la blancheur en était encore rehaussée par le reflet rose des lèvres.

En la regardant, et cherchant à me rendre compte de sa beauté contrastante, anormale, elle me faisait l'effet du jour naissant ayant encore la couronne de nuit sur la tête.

Pour tout vêtement, Réginèle avait une jupe de coton et une jaquette de nuit d'indienne blanche. Cette jaquette serrée

Digitized by Google

au cou, laissait entrevoir un peu plus bas des boules de marbre qu'on eût dit venant d'être sculptées par la main du génie.

Des pantoufles savatées couvraient ses pieds nus, de vrais petits pieds de Cendrillon. Ce qu'elle avait de moins bien, car il n'est pas de beauté parfaite, c'était la main, quelque peu rougeaude. Son oreille aussi laissait à désirer. Une de ses mains reposait sur le bord de mon lit, l'autre était appliquée sur sa poitrine, comme si elle se fût endormie de fatigue, au moment où elle allait ramener le pan de la jaquette qui, infidèle à ses fonctions, lui découvrait ce trésor virginal.

Ébloui de cette apparition, j'allais m'arracher le pansement pour mieux la voir, lorsque j'entendis la voix de Mamely criant :

— Réginèle, viens. Il fait jour. A-t-il dormi ?

Réginèle s'éveillant, me gronda d'avoir touché à mon pansement et me donna à boire.

— C'est mon amie, dit Mamely en entrant dans la chambre ; elle a voulu veiller auprès de vous. Quand vous serez guéri, vous lui donnerez des leçons dont elle a grandement besoin.

— Le petit... nous chantera aussi de ses chansons, ajouta la jeune fille, surtout la chanson du *Sommeil*, que j'aime tant.

C'était l'air : *Du pauvre ami fidèle*, que, de sa chambre, elle m'avait entendu chanter chez Hélène, sa voisine, également une élève prolétaire.

J'ai oublié de parler de la voix de Réginèle, véritable voix de sirène, suave, insinuante, avec des éclats de contralto quand elle était en colère, accompagnés de véritables éclairs jaillissant de ses regards courroucés.

En se levant pour rejeter ses cheveux, je remarquai sur son front, que sa chevelure m'avait dérobé une petite ci-

Digitized by Google

catrice ronde comme une pièce de quatre sous. Quand elle souriait, cette cicatrice, je ne sais comment, formait une espèce de fossette.

Réginèle était la fille d'une Lorraine née à Forbach, ayant servi à Francfort comme femme de chambre, et d'un jeune juif romain qui, baptisé de force, quitta Rome en qualité de domestique et se rendit à Amsterdam pour s'y faire débaptiser. A Francfort, il faisait le commerce de livres de prières (*Thephiloth*), de *Tphilines* (phylactères), de *Zizitz* (glands de laine prise sur le dos des béliers premiers-nés), et de *Mésussoth* (nœuds roulés que les juifs clouent contre les montants de la porte). Avant de s'établir aux environs de Francfort le père et la mère de Réginèle ne trouvant pas, en leur qualité d'étrangers et de juifs, une autorité allemande pour les unir, se rendirent en Lorraine et s'y marièrent. Réginèle vint au monde dans un village français. Mais elle n'avait que dix-huit mois quand la misère força ses parents de retourner à Francfort. Grâce aux anciens patrons de sa mère, son père s'établit à Rœdelheim, village situé à trois kilomètres de Francfort, d'où il pouvait tous les jours se rendre à la ville pour exercer son petit commerce.

Sa mère, dans sa jeunesse, passait pour une grande beauté. Les restes n'en étaient que trop dangereux. Les servantes juives à Francfort sont presque toutes très-jeunes, et dans ce temps elles se mariaient très-facilement, non sans l'aide du patron.

Le jeune Giacomo, bouillant comme un Italien, ne pouvait guère se faire à la vie allemande. Après trois années de mariage, quittant sa femme et son enfant, il fit une fugue à Paris. Il revint, sur une lettre de sa jeune fille qui avait alors cinq ans. A peine revenu, il fut injustement accusé d'avoir soustrait de l'argent dans une maison où il avait vendu des livres de prières. Il fut arrêté et se pendit

Digitized by Google

de honte en prison, une heure avant que le véritable coupable se dénonçât lui-même. Réginèle ressemblait à son père tant au physique qu'au moral. De sa mère, elle n'avait absolument que les yeux et le regard.

Digitized by Google

V

COMMENT VIENT L'AMOUR

Presque tous les poëtes ont essayé de décrire les symptômes, tranchons le mot, les prodromes de l'amour. On connait la fameuse cristallisation de Stendhal. Les poëtes les plus anciens de tous les peuples ont décrit la marche de cette fièvre envahissante et affolante, mais nul n'a pu en donner une définition exacte, par la raison que l'amour ne vient jamais chez l'un comme chez l'autre. Autant d'individualités, autant d'amours différents, surtout les commencements. De là l'intérêt particulier de chaque roman. Les Grecs et les Romains ne connaissaient pas le mot *cœur* pour amour. Ils le remplacent par *les flancs*. Le mot *cœur*, *Leb*, est hébreu. *Liebe* ou *Love* vient certainement de *Leb*. Les Hébreux, dès leur existence, se servent de ce mot pour désigner l'amour, ou bien ils le remplacent par *l'âme*. Un chien, en hébreu, s'appelle *Keleb* (*comme un cœur*), à cause de sa fidélité.

Digitized by Google

Réginèle partit le matin pour aller à Rœdelheim souhaiter le sabath à sa mère. Son absence me rendit d'abord pensif, taciturne. On vint m'apporter à manger, je ne pus y goûter. Mamely me croyant très-malade, fit appeler son bon ami qui me repansa et me recoucha. Vers le soir Réginèle rentra. Chacun de ses pas sur l'escalier retentissait dans mon corps entier et me causait une douleur mêlée de joie. Quand elle ouvrit la porte, je crus voir le soleil en personne. Elle avait comme un nimbe sur la tête. Et quand elle me demanda comment je me trouvais, sa parole vibra jusque dans la dernière de mes fibres. De temps à autre je ressentais une profonde douleur dans le creux de l'estomac, dans les flancs, comme disaient les Romains. Enfin, quand elle me permit de lui serrer la main, une larme coula de mes yeux.

J'étais amoureux, c'est-à-dire parfaitement malheureux. Réginèle était pauvre. Elle gagnait vingt kreutzers par jour et la nourriture, en servant d'aide-couturière à sa cousine Mamely qu'elle accompagnait dans ses journées. Mais plus intelligente, douée de plus de goût et d'initiative que sa patronne, elle lui échappait de temps à autre pour voler de ses propres ailes. Elle excellait dans tous les travaux de mode. Sans l'avoir appris, elle montait des coiffures, inventait des chapeaux à sa manière. Sa mère continuait le commerce de livres de prière, de phylactères et de glands sacrés.

De plus et en sa qualité de cuisinière selon le rite juif, la mère se faisait payer ses conseils, parfois ses services, pour les repas de noces, de circoncision et de première communion, fonctions lucratives dans une commune aussi riche que celle de Francfort. Les juifs ont un grand respect pour la pauvreté, pour peu qu'elle sache se respecter elle-même.

Personne n'ayant veillé à mon chevet le samedi soir, je comptais m'en aller le dimanche, mais le jeune chirurgien

Digitized by Google

s'y opposa. Il fut résolu qu'on rentrerait de bonne heure et que je leur ferais la lecture de *Cabale und Liebe* de Schiller. Ce fut là ma première leçon à Réginèle. Le jeune barbier devait apporter sa flûte, dont il jouait très-bien.

Digitized by Google

V

LE POT DE PERRETTE

J'avais vingt-deux ans. Sauf l'épisode d'amour de vingt-quatre heures avec Trudèle, court rêve fuyant dans le lointain, sans laisser un souvenir, je n'avais jamais connu de femme dans le sens biblique. Je ne m'étais jamais regardé dans une glace pour savoir si j'étais beau ou laid. Je n'en aurais pas eu le temps. Jamais je ne fis un repas sans avoir mes livres d'étude à côté de moi. Même à la promenade, je lisais en marchant ou m'appliquais à graver dans ma mémoire une leçon apprise. Mais ce jour-là, soulevé par les flots envahissants de la passion, je sautai machinalement au bas de mon lit pour regarder ma figure dans une mauvaise glace tachetée, et pour me demander comment j'étais. Vrai ! l'examen ne fut pas à mon avantage. J'avais beau ôter le bandeau recouvrant le sparadrap de ma paupière, me trouver les yeux bleus, les dents saines, puis rejeter ma chevelure longue et épaisse tour à tour en arrière, en

Digitized by Google

avant, de côté, je ne pouvais me faire illusion sur mon nez qui, juste au milieu de la figure, neutralisait tous mes prétendus avantages. Je jetai la glace loin de moi et me recouchai, le désespoir dans l'âme. Elle ne m'aimera jamais, me dis-je. Les richards de Francfort doivent lui parler tous les jours de sa beauté, car aucune de leurs blondes filles ne pourra se mesurer avec la brune Réginèle. Elle eût été digne d'être la maîtresse de Salomon. Celle qu'il célèbre dans *le Cantique* et qui dit « *Je suis noire, mais ravissante* » n'était, certes, pas si poétiquement belle que Réginèle.

Je passais ma journée à former et à déformer des projets. Vers le soir, un peu plus calme, je pris la résolution de donner de l'instruction à Réginèle et de l'élever pour faire d'elle ma femme. D'ici à trois ans, me dis-je, je serai rabbin. J'aurai une place dans un village alsacien, je communiquerai à Réginèle ma résolution, et si elle consent, nous nous ferons hommage de foi et de fidélité. Cela suffit en Allemagne.

Me voilà donc en un tour de main marié, heureux, composant d'avance le discours nuptial à prononcer, plein de citations bibliques, voguant sur une mer de félicités. Dans mon imagination je vois Réginèle, la couronne de mariée sur la tête, entrer dans la synagogue, conduite par ma mère. Moi, allant au-devant d'elle, je la prends par la main, je la mène à l'autel, je mets l'anneau nuptial à son doigt, puis lui ôtant la ceinture de vierge, je la ramène à la maison où, comme mon ancien Rabbi Lazarus, je bénis le Dieu de l'amour en la couvrant de baisers. Hélas ! ce beau rêve s'évanouit devant un seul mot. Je n'avais plus la foi. Je ne croyais plus à la révélation personnelle de Moïse, encore moins au Talmud. Je passais mes nuits à chercher les preuves de l'existence de Dieu. Comment avec ces idées m'installer dans un village de manants juifs de l'Alsace, sans

Digitized by Google

m'exposer à être lapidé, à moins de jouer un rôle de tartufe! Réginèle me remplacera-t-elle Dieu? Oui! oui! me dis-je. Je pourrai vivre sans Dieu, mais vivre sans Réginèle, jamais!

Digitized by Google

VI

BÉGAIEMENTS D'AMOUR

A peine eus-je achevé cette pensée égoïste, indigne d'un homme de bien, si amoureux qu'il soit, que Régimèle rentra. Dès lors, tout mon esprit se concentra dans mes yeux. Plus de réflexions! Elle me rapporta le volume qu'elle était allée demander en mon nom. Sur sa figure, pas la moindre trace de préoccupation. Je m'aperçus seulement avec joie qu'elle était très-pauvrement vêtue : une simple robe d'indienne, un fichu et un petit chapeau de paille. Elle n'en fut que plus irrésistible.

— Mamely me suit, dit-elle. Avant qu'elle vienne, je veux vous dire que je désire apprendre l'hébreu. Je sais le lire, je vais apprendre à le traduire.

— Et qu'en ferez vous? répondis-je en étouffant ma joie ; car, me dis-je à part moi, si elle veut apprendre l'hébreu, c'est qu'elle espère devenir la femme d'un rabbin.

— Je veux savoir dans quelle langue les juives ont aimé et ont été aimées, car je suis juive dans l'âme, ne fût-ce que par haine des chrétiens si injustes, si cruels envers nous.

Digitized by Google

Puis, j'ai des idées particulières sur Dieu. Je veux étudier l'histoire. Ma mère connaît le vieux Heidenheim (un des plus grands hébraïsants et éditeurs hébraïques.) Il lui a dit de me faire apprendre l'histoire juive, mais je veux aussi connaître celle des chrétiens. Je ne manque jamais un sermon du docteur Creizenach. Quel homme! Je l'admire, je l'aime à la folie, je mourrais pour lui!

Le docteur était mon protecteur et mon bienfaiteur.

— Mais, lui dis-je, Creizenach est laid! Il a quarante-cinq ans, il est marié!

— Il me paraît beau comme un jour de printemps. Nul homme ne me semble beau comme lui quand il parle. Ah! il ne voudrait pas d'une pauvre orpheline comme moi, même s'il n'était pas marié. Il me repousserait, mais moi, je me traînerais à ses pieds, comme une esclave.

— Miséricorde! Ainsi, vous vous compromettriez pour un homme qui ne pourrait jamais vous épouser?

Elle me fit un signe de tête affirmatif sans répondre. Tout autre que moi aurait aperçu cette lueur d'enfer jaillissant de l'abîme de son esprit. Moi, aveugle et sourd, j'ai trouvé ce mouvement d'une divine candeur. Il était en effet inimitable de naïveté et d'audace.

— Eh bien, m'écriai-je, je deviendrai un autre docteur Creizenach!

A ces paroles, je m'attendais, sinon à la voir tomber dans mes bras, du moins à un témoignage approbatif. Tournée vers la glace, elle ne répondit pas. Quand elle se retourna vers moi, Mamely entra, et je crus voir sur les joues et sur la cicatrice de Réginèle la trace d'un de ses chauds sourires. Sa victoire remportée sur moi la flattait. Ah, si elle pouvait m'aimer, pensai-je en moi-même, j'irais escalader le ciel. Et si Dieu s'opposait à mon bonheur, je le jetterais dehors comme une idole. Mais, comme tous les poëtes, je pensais mes pensées sans oser les dire. Un sot défile tout

Digitized by Google

son chapelet à tout propos ; il résonne comme un tonneau vide. Moi, j'étais plein, et je restai là, bouche close, sans souffler. L'Allemand a un proverbe original : « *A force d'arbres, on ne voit pas la forêt.* » On peut dire la même chose de l'exubérance d'idées et de sentiments. Plus tard, beaucoup trop tard, j'ai appris que la femme aime mille fois mieux qu'on l'étourdisse de propos d'amour, même sans l'aimer, que de l'aimer sans le lui dire.

Le jeune barbier, suivant Mamely arriva avec sa flûte et un paquet contenant du pain, du fromage, du beurre et des cornichons au sel. Mamely fit du café. Nous dînâmes comme des rois, quand ils ont faim. Puis, je fis la lecture de *Cabale und Liebe*. J'avais lu cette pièce, mais jamais elle n'avait fait sur moi une pareille impression. Parfois, mes yeux s'obscurcissant de larmes, j'étais forcé de suspendre la lecture. Réginèle était tout oreilles. A la scène entre Louise et lady Milford, Louise répondant : « J'ai seize ans, » Réginèle s'écria : « *Comme moi.* » Aux paroles de Walter disant : « Ta limonade, Louise, est faible comme ton âme, » elle éclata en sanglots. La lecture finie, les pleurs essuyés, Réginèle donna tort à l'amant pour avoir empoisonné Louise. Louise elle-même, reculant devant le suicide par des scrupules religieux, ne trouva pas grâce à ses yeux. — Je n'hésiterais pas un instant, s'écria-t-elle. Si j'étais résolue de mourir, je mourrais. C'est bien le moins que nous autres, pauvres filles, nous ayions la liberté de ne plus souffrir, quand la vie devient insupportable. Mon père s'est tué parce qu'il se croyait déshonoré. Il a bien fait.

— Étant innocent, répondit Mamely, ton père a agi comme un fou. Qu'un coupable se tue, cela se conçoit, mais quand on est fort de son innocence, on reste à son poste. Mourir c'est fuir. Louise qui est innocente fait bien de ne pas se noyer. Mieux vaut pour elle périr de la main de son bien-aimé.

Digitized by Google

— Il est possible que je me trompe, répondit Réginèle, mais d'ordinaire les coupables sont lâches.

— C'est le suicide qui est une lâcheté, s'écria le barbier.

— N'est pas lâche à ce point qui veut, repartit la jeune fille, en se redressant de toute sa hauteur.

Je la regardais moitié avec admiration, moitié avec stupéfaction et me tus. Je n'osais pas dire mon opinion.

Je cite cette discussion comme modèle. Nous n'en eûmes jamais d'autres avec les jeunes juives.

Dans ce temps, je l'ai déjà dit, mais je le répète, la commune juive de Francfort se divisait en deux camps, *les Nouveaux* et *les Vieux*. Les nouveaux reniaient le Talmud et tout le cérémonial de la Synagogue. Ils avaient créé une École modèle nommée Philanthropine, pour les enfants des deux sexes, et un temple où, les samedis, hommes et femmes, après avoir chanté des psaumes, traduits en vers par Johlson, écoutaient un sermon qui d'ordinaire était une dissertation religieuse et philosophique. Creizenach, le dieu de Réginèle, était le premier orateur. Sa parole claire, poétique, entraînante s'élevait aux hauteurs de l'infini. Elle partait du cœur et pénétrait au cœur. Nous autres étudiants rabbiniques, nous ne pûmes nous soustraire à ces influences. Tout en vivant au sein des orthodoxes, nous étions tous entachés de philosophie moderne et cela déteignait sur les jeunes filles que nous fréquentions. Nos déclarations d'amour étaient presque toujours des professions de foi.

J'écoutais Réginèle. Dès le premier jour, je reconnus qu'elle était du parti des *Nouveaux*, qu'elle les dépassait même par des boutades blasphématoires, bien que sa mère gagnât sa vie par les cérémonies du vieux culte. Je n'osais point encore lui découvrir l'état de mon âme, de peur que dénoncé, je ne fusse expulsé de la sainte communion. On savait pourtant que je fréquentais la famille Creizenach ;

Digitized by Google

mais quoi le prédicateur ne faisait pas de prosélytes. Lui-même observait dans sa maison les lois du Talmud. Puis il était devenu de mode d'allier en qualité de *néo-juif* la science profane avec la religion des rabbins. C'est tenter l'impossible ! C'est le jour et la nuit. Mais rien d'absurde ne paraît impossible à la foi. La raison seule lui répugne.

Digitized by Google

VII

UNE VALSE

La lecture finie, le jeune barbier joua un air sur sa flûte. Réginèle désirant danser avec le joueur de flûte m'invita à chanter une valse. Je m'exécutai de mon mieux. Ayant pendant les foires suivi les troupes de mineurs de Bohème qui six semaines durant jouaient tour à tour tous les opéras, tous les airs à la mode, je savais par cœur une douzaine de valses ainsi que quantité d'airs d'opéra. Tout à coup, en s'arrêtant, elle me dit : « Valses-tu, petit ? » Ce tutoiement, bien que très-poétique en allemand et ne prouvant aucune intimité (on tutoie sa bien-aimée dans la première lettre d'amour, sans la connaître), me fit frémir de la tête aux pieds.

— Je n'ai pas valsé, répondis-je après une pause, depuis le mariage de ma sœur.

— Est-ce que les élèves rabbiniques savent valser? s'écria le jeune homme. Pour toute réponse, et malgré mon pansement, je saisis Réginèle de mon bras droit, et priant

Digitized by Google

le barbier de nous jouer une vraie valse, je m'élançai avec elle dans le bleu de l'infini, renversant tout sur notre passage, tournoyant, tourbillonnant, la serrant contre ma poitrine palpitante, la lâchant et la reprenant et toujours valsant. Confondus, absorbés, enlevés à toutes les misères de la vie, enivrés d'ailleurs par le frôlement des cheveux, par les haleines mêlées, par les émanations vertigineuses de nos jeunes corps, nous eussions continué jusqu'à extinction complète de notre dernier souffle, n'étaient les cheveux de Réginèle qui, se dénouant en gros rouleaux, venaient de s'accrocher à un meuble. En même temps, mon pansement cédant à la chaleur, se détacha, tomba, et le sang jaillit à gros bouillons de ma blessure. Nous tombâmes tous deux moitié morts, moi dans les bras du joueur de flûte, Réginèle dans les bras de Mamely.

— Voilà ce qui s'appelle valser, s'écria Mamely.

— Si celui-là devient rabbin, ajouta le barbier, moi je deviendrai pape !

On me fit un nouveau pansement ; mais au lieu de me coucher, pris par un sentiment dont je ne me rends plus compte, je partis comme si j'eusse commis un acte criminel sans dire bonsoir à personne.

Digitized by Google

VIII

ELLE M'AIME!

J'étais fou de bonheur! Réginèle m'aime, me dis-je : il faut que je le dise aux étoiles du ciel, à mes livres, aux arbres dans mes promenades, au premier-venu qui passera. Il faut que je le crie par-dessus les toits! Je suis aimé de Réginèle. J'ai senti sa main me presser contre son cœur. Mais qui êtes-vous, hommes et femmes qui passez dans des carrosses d'or avec des laquais galonnés d'argent, et tous les Rothschild, les Wertheim, les Beyfus, les Flersheim, les Bethman, tous les juifs et protestants millionnaires de Francfort? Vous ne savez seulement pas ce que c'est que le bonheur! Réginèle ne vous aime pas! Vous n'avez pas d'idée de la félicité! vous n'avez pas valsé avec Réginèle! Vous n'avez pas touché sa main, respiré son haleine, savouré son sourire, entendu sa voix, vous ne l'avez pas tenue dans vos bras! vous n'êtes que des malheureux. Ah! vous me croyez un pauvre *bachor* (étudiant rabbinique), mais je ne troquerais

Digitized by Google

pas avec les Rothschild. Ah ! vous croyez que je suis laid; mais à quoi vous sert la beauté, si Réginèle ne vous aime pas?

Tout cela je le criais, chemin faisant, tout haut. Le passant, certes, qui m'eût entendu, m'eût pris pour un fou. Rentré chez moi, je continuai tout seul à chanter et à valser, croyant tenir Réginèle dans mes bras. Je humais le parfum qui de ses cheveux avait filtré sur mes habits; je me rappelle n'avoir pas lavé ma main pendant trois jours, pour ne pas perdre l'âcre et suave odeur de sa transpiration. Et pourtant, pour rien au monde, je n'eusse osé dire à Réginèle ces simples paroles : *Je t'aime!* ou lui adresser la question : *M'aimes-tu?* J'étais ivre d'extase ! pour la première fois de ma vie, je connus le bonheur. Hélas, ce fut le rêve d'un mois, d'un jour, d'une heure!

Digitized by Google

IX

UN PEU

Il était convenu que je donnerais des leçons à Réginèle. Le lendemain, dès sept heures du soir, malgré mon état de malaise général, je me rendis chez Mamely. Réginèle n'était pas encore rentrée. Je proposai à Mamely de venir tous les soirs lui donner d'abord sa leçon de lecture, que jusqu'à ce jour elle avait prise chez une de ses amies, puis, de commencer la leçon de Réginèle.

Mamely ne fut pas dupe de ma générosité. « Vous êtes épris de mon apprentie, dit-elle. Eh bien, tant mieux. Réginèle est une savante de naissance. Je lui ai toujours prédit un poëte ou un philosophe. Pourvu que vous l'aimiez en tout bien tout honneur ! D'ailleurs, vous ne la verrez jamais seule. »

Je ne pus m'empêcher d'observer à part moi que toute femme exige la vertu..... pour son amie. De même tout homme veut que son frère ait toutes les qualités qui lui

Digitized by Google

manquent. Réginèle me reçut avec son sourire de paradis, ainsi nommé en hébreu parce qu'il ouvre le paradis à ceux à qui il s'adresse. Elle était plus instruite que je ne supposais. Elle savait lire et écrire correctement l'allemand et l'écrire même en caractères hébraïques. Elle lisait couramment l'hébreu, elle savait même traduire quelques prières. Les jeunes filles allemandes lisent les grands et les petits poëtes. Comme elle insistait pour apprendre l'hébreu, je lui fis traduire le *Cantique des Cantiques*, lui promettant de lui enseigner plus tard les règles de la grammaire. En même temps, elle se mit à apprendre à lire le français. J'étais forcé de me rendre à dix heures chez Rabbi Schalem. Je renonçai donc à toutes mes leçons du soir pour vouer la soirée entière à ces deux jeunes personnes. Quand la nécessité du travail manuel les forçait de suspendre la leçon, je leur faisais la lecture d'un chef-d'œuvre. Je leur ai traduit ainsi une grande partie de la *Nouvelle Héloïse*, l'*Histoire de Charles XII*, ou bien, sur le vœu de Réginèle, je leur lisais un chapitre du *Droit de Moïse* par Michaëlis, action hardie de ma part, ce livre ayant été signalé dans l'académie comme la lecture la plus pernicieuse et la plus dangereuse. Quelques étudiants dénoncés pour l'avoir lu, venaient de recevoir un avertissement très-sérieux suivi d'une menace d'expulsion de l'école.

Très-souvent, après la leçon, et le jeune barbier survenant, nos causeries roulaient sur les questions les plus ardues de la philosophie, sur l'existence de Dieu et la révélation, sur Moïse, sur Jésus et l'immortalité de l'âme. Dire que dans le fond d'une chambre, au fond d'un couloir, au fond de la rue des Juifs, un étudiant, un barbier et deux couturières mettaient en doute tous les principes sur lesquels l'humanité roule depuis des siècles! Généralement, après la leçon et la discussion qui parfois se prolongeait jusqu'à une heure du matin, Réginèle me priait de lui

Digitized by Google

chanter, soit l'air du *Sommeil*, soit l'air de Tamino, de la *Flûte enchantée : « Que ton image est belle à ravir. »*

En sa présence j'étais gai, joyeux même. Je ne tarissais pas. J'oubliais mes leçons à donner, mon gagne-pain, mes visites à faire, le boire, le manger, et le dormir. Le monde se serait écroulé, je ne l'eusse pas entendu. On m'eût dit : Si vous ne partez pas, vous serez guillotiné ! j'aurais répondu : Laissez tomber la hache, je reste !

Dès que je l'avais quittée, je me sentais le plus malheureux des mortels. Je me creusais la tête à inventer des moyens et des voies conduisant à la possession de Réginèle. Pour la première fois, je sentis les mille pointes aiguës de la pauvreté pénétrer dans ma chair et la faire saigner à vif. Les langues vipérines de l'envie léchaient mon âme et l'empoisonnaient. D'horribles tentations obscurcissaient mon esprit, naguère si droit, si candide, si confiant. Plus de sommeil, plus d'études, plus de confiance en Dieu et dans l'humanité ! Je roulais autour de cet enfer comme un martyr tournant autour d'un brasier. Partout un abîme sous mes pieds ! Et plus je regrettais ma pauvreté, plus je devenais pauvre, plus je négligeais toutes les ressources du travail qui me faisait vivre. Ah ! si un Méphistophélès se fût présenté pour me proposer Réginèle contre mon âme, comme je l'aurais pris au mot ! J'ai toujours trouvé ce pauvre Méphisto dupe de Faust. Il est vrai qu'il ne m'eût point fallu, comme à ce pauvre docteur frileux, un écrin de diamants et une jeunesse factice. Deux mille florins m'eussent suffi. J'aurais renvoyé le Talmud au septième dessous, je serais parti avec Réginèle pour l'Amérique et je ne l'aurais pas lâchement quittée, comme l'a fait ce faux amoureux de Gœthe. Mais mes parents ? qu'eût dit ma pauvre mère ? Et la mère de Réginèle ? Puis, enfin, Réginèle m'aimait-elle assez pour me suivre ? Quoi encore ? Le néant ! Je n'avais point encore dit à Réginèle que je l'aimais. Chaque fois que

Digitized by Google

j'allais le lui dire, ma langue balbutiait. Jamais l'idée ne me vint de la séduire. Mariage et amour furent pour moi alors la même chose (*quantum mutatus !*) et me roulant toutes les nuits sur mon grabat, après avoir usé toutes les ressources de mon imagination, je retombais toujours sur cet horrible Rien ! Pas un kreutzer d'argent ! Du crédit jusqu'à concurrence de six concombres au sel !

J'étais malheureux comme le plus malheureux des malheureux. Chaque nouvelle beauté que je découvris en Réginèle augmenta mon malheur. Elle ne sera pas ma femme, me dis-je, elle ne m'appartiendra jamais, elle est trop belle, peut-être trop coquette : qui peut la voir, l'entendre sans l'aimer? De tous ceux qui la verront, et qui l'entendront, faut-il justement que je sois le plus pauvre, le moins digne d'être agréé ! Que pourrai-je lui offrir ? Mon cœur ? Pauvre elle-même, qu'en fera-t-elle ? On n'entre pas en ménage avec une position de douze francs par mois. Tôt ou tard, elle sera sensible aux tentations de la fortune, du luxe, de la considération sociale. Elle ne voudra pas d'un jeune homme si mal vêtu que moi.

Et cependant avant d'aller lui donner ma leçon, je cirais tous les jours mes bottes, je rafistolais tant bien que mal mon col recoquevillé et je faisais à ma cravate la lessive du Gascon. Rien de plus bête ni de plus naïf qu'un jeune homme pauvre amoureusement amoureux !

Digitized by Google

X

BEAUCOUP

Dans ce temps, les jurandes et les corporations florissaient encore à Francfort comme en plein moyen âge. En vertu de ce droit inique, une pauvre fille née à deux lieues de cette ville et gagnant sa vie à faire des robes pour son compte, même en travaillant en journée chez des dames de Francfort, pouvait être appréhendée au corps, emprisonnée et expulsée de la ville. Une jeune juive alsacienne ayant acquis une réputation de premier ordre dans l'art de faire des robes, les tailleurs pour dames de Francfort la firent arrêter en flagrant délit de travail, en plein midi, par deux gendarmes qui la conduisirent d'abord en prison, comme une voleuse, puis l'expulsèrent de la ville.

Excitée par la corporation des *tailleurs pour dames*, la police, depuis quelques jours, venait d'entreprendre une véritable chasse aux couturières. Naturellement tout le poids de cet indigne abus tombait sur les jeunes juives étrangères, sans représentants, sans défenseurs, livrées à l'arbitraire

Digitized by Google

d'une justice se disant patriarcale, mais tracassière, grossière et parfois cruelle.

Un soir en arrivant chez Mamely pour donner ma leçon je la trouvai seule, gémissante, éplorée.

— Qu'est-il arrivé ? lui dis-je.

— Réginèle a été arrêtée, me dit-elle.

— Arrêtée ! m'écriai-je, par qui et pour quelle raison?

— Nous avons travaillé ensemble chez une pratique. Tout à coup je vois par le miroir posé en dehors de la fenêtre un grand escogriffe de *constable* entrer dans la maison. « On vient, m'écriai-je, pour nous surprendre et nous arrêter. Sauvons-nous ! » A peine eus-je le temps de jeter la robe et l'aiguille pour m'esquiver dans la chambre d'enfants à côté. Mais, Réginèle, sans se déranger, attendit de pied ferme cet horrible homme qui, la trouvant cousant dans une maison particulière, la somma de le suivre au *Rœmer* (palais de justice et siége du gouvernement.) Elle, mettant son chapeau comme si de rien n'était, s'en alla avec lui; et moi de les suivre de loin. Il y a de cela trois heures. Je comptais l'accompagner jusqu'aux bureaux de l'assesseur (commissaire de police), mais au *Rœmer* on m'a barré le chemin. « Va-t'en, me dit Réginèle, je ne crains rien, je leur dirai ma façon de penser. »

Ce récit qui me parut long comme un jour de jeûne me fit bondir d'indignation.

— Comment ! m'écriai-je, vous restez là, le bec dans l'eau, attendant paisiblement que Réginèle revienne ! Elle qui est peut-être en prison !

— Ah bah, répondit Mamely, tout au plus l'expulsera-t-on de la ville.

Sans répondre et me dirigeant vers la porte, j'allais courir au *Rœmer* malgré l'heure avancée, quand je vis Réginèle monter l'escalier quatre à quatre en criant :

— Mamely, Mamely, me voici. Je t'ai cherchée chez

Digitized by Google

madame B... (la pratique en question). Cela m'a retardée !

La frayeur de la voir arrêtée, puis la joie de la voir libre paralysaient tous mes sens. J'étais cloué sur le sol comme une statue. J'aurais voulu lui sauter au cou, la serrer contre mon cœur, je n'en eusse point eu la force ! Réginèle calme, souriante disait à Mamely :

— Bah ! cette Esther était probablement une sotte. J'ai parlé à *l'assesseur*, moi ! Je lui ai dit que je ne me sentais pas criminelle du tout, pour avoir décousu une robe à raison de douze kreutzers, que, me sachant sans reproche, j'étais sans peur. D'ailleurs, ai-je ajouté, je ne demande pas mieux que de quitter la ville, l'Allemagne, les Allemands et tout le bataclan.

— Et qu'a répondu l'assesseur ? demanda Mamely. Il ne t'a pas menacée de prison ?

— Ils ont délibéré, car j'ai entendu des voix d'hommes traitant la question des ouvrières étrangères. En me rendant ma liberté il m'a dit de me tenir à la disposition de la justice et que je serais citée dans quelques jours. Cela m'est bien égal. On m'expulserait de la ville, j'irais chez maman à Rœdelheim. On m'expulserait même de Rœdelheim, je m'en irais en Amérique chez mon oncle.

La vérité est que l'arrestation et l'expulsion de la jeune Esther avaient provoqué une grande et générale réprobation. La police, poussée à regret par les syndics de la corporation, enraya le mouvement et chercha à gagner du temps.

Malgré ma joie de voir Réginèle en liberté, je ne pus m'empêcher de donner libre cours à mon indignation. Non-seulement ces lois, cette juridiction me parurent odieuses, révoltantes, barbares, mais j'étais moi-même sous le coup de cette iniquité. J'étais étranger dans la ville, j'étais inscrit comme ouvrier chapelier. Pour être inscrit comme étudiant il eût fallu deux cents florins de cautionnement et je n'avais pas deux cents centimes à ma disposition. Je pouvais moi-

Digitized by Google

même être dénoncé, arrêté, expulsé. Heureusement, me dis-je, je suis Français. Puis m'adressant à Réginèle :

— Vous êtes, je crois, née en Alsace ? Vous êtes Française ?

— Oui, répondit-elle, mais je ne sais pas un mot de français. Mes parents ont quitté la Lorraine quand j'avais dix-huit mois.

— N'importe ! Les juifs lorrains sont citoyens français. Vous êtes vous-même citoyenne française. Allons chez notre ambassadeur, et s'il refuse de vous protéger, j'écrirai au *National*, que je lis tous les jours.

— Allons donc ! interrompit Mamely. Esther était bien alsacienne. Cela ne l'a pas empêchée d'être arrêtée et expulsée. Pour les juifs il n'y a pas d'ambassadeur, pas plus en France qu'en Allemagne. Mieux vaut encore prier que menacer !

— Moi, s'écria Réginèle, je ne prierai pas. Je suis de l'avis de notre ami. Pourvu que l'ambassadeur comprenne l'allemand !

— Qu'à cela ne tienne, repris-je, je vous accompagnerai et dès demain.

L'ambassadeur de France demeurait dans un splendide hôtel, en dehors de la porte de Bokenheim. Rendez-vous fut pris et, à l'heure convenue, nous nous joignîmes à la porte même de l'hôtel. Nous avions plutôt l'air de deux malheureux demandant un secours que de deux diplomates protestant contre une injustice. Ce fut ma toilette plus que médiocrement élégante qui me fit douter de notre démarche.

Sur le perron même de l'hôtel, le cœur me faillit ; je rebroussai chemin.

— Allez, dis-je à Réginèle ; une demoiselle est toujours reçue, surtout quand elle est aussi jolie que vous. Demandez seulement à parler à l'ambassadeur lui-même. Il faut toujours s'adresser au bon Dieu plutôt qu'à ses saints.

Digitized by Google

Réginèle me laissant dans la cour, monta lestement l'escalier et demanda à parler au ministre de France, représentant la jeune royauté révolutionnaire de 1830. Sa beauté frappa les domestiques et, comme elle était modestement vêtue, ils crurent qu'elle avait été envoyée par une de ces femmes chargées de lever du gibier humain pour les friands du grand monde. Elle fut immédiatement introduite. Mais, ô malheur ! l'ambassadeur ne comprenait pas un mot d'allemand. Réginèle lui fit entendre qu'il y avait un jeune homme avec elle et courut me chercher. Pendant sa disparition, je sentis en moi toutes les tortures de la jalousie. J'allais courir après elle, enfoncer les portes, faire un esclandre, quand je la vis apparaître, joyeuse, sur le perron et me criant : « Viens, petit (elle me tutoyait toujours, moi je n'osais pas), l'ambassadeur te recevra, il ne sait pas l'allemand. »

Elle me conduisit droit dans le cabinet de l'ambassadeur. C'était un joli homme entre deux âges, frais, coquet, bien que couvert de cheveux grisonnants (1). Il nous regarda d'un air goguenard en me disant :

— C'est votre bonne amie ?

— Pardon, monsieur le comte, lui répondis-je, c'est une élève et une compatriote.

A mon accent, l'ambassadeur comprit que j'étais Alsacien et juif.

— Vous êtes israélites tous deux ? me dit-il.

— Tous deux. Il s'agit d'une horrible iniquité...

— Voyons, mes enfants, qu'y a-t-il?

— Il existe, monsieur le comte, dans les fastes de Francfort un acte de justice que vous ignorez peut-être, mais qui est consigné dans les archives juives. Un chrétien jeta un

(1) Taxile Delord l'a connu. Il doit s'en rappeler le nom, que j'ai oublié.

Digitized by Google

pavé sur un juif dans l'intention de le tuer. Le pavé manquant le but, renversa un panier de porcelaines à une marchande de la foire. Qui fut condamné à payer la porcelaine? Le juif, pour avoir été manqué par le pavé !

L'ambassadeur ne put s'empêcher de sourire.

— Cela est-il bien vrai? dit-il.

— Parfaitement. Cela vous étonne, monsieur le comte? c'est là pourtant la justice ordinaire des chrétiens envers les juifs.

Il fronça le sourcil.

— Qui êtes-vous, jeune homme? demanda-t-il d'un ton plus sérieux.

— Je suis étudiant rabbinique. J'ai eu le titre de Rabbi à l'âge de douze ans.

— Asseyez-vous, mon garçon, répondit-il, en m'avançant une chaise. Voyons, de quoi s'agit-il? je n'ai pas beaucoup de temps.

Je lui contai alors l'injustice commise envers Esther et Réginèle. — Comment, m'écriai-je, les Allemands viennent en France s'établir à côté de nous, nous faire concurrence, et quand une pauvre ouvrière alsacienne veut gagner honnêtement sa vie à Francfort, on la traîne en prison comme une criminelle ! Tel que vous me voyez, monsieur le comte, j'ai été forcé de me faire inscrire comme ouvrier chapelier. Il est défendu à un Français d'étudier à Francfort sans déposer 500 francs à la caisse de la ville pour le cas de maladie.

— Cela n'est pas possible, s'écria l'ambassadeur indigné.

— Cela est, monsieur le comte, malgré la révolution de 1830. Demain s'il plaît à la police, elle m'expulsera de la ville. En ma qualité d'étudiant rabbinique je n'aurais qu'à jouer de la flûte le samedi et, sur la dénonciation d'un juif fanatique, la police chrétienne me traînerait en prison et me chasserait comme un pestiféré !

Digitized by Google

L'ambassadeur sourit de nouveau, puis il dit : Que voulez-vous que je fasse ? Je ne puis pourtant pas changer les lois de la ville de Francfort, si injustes qu'elles soient !

— Comment! vous, le représentant de la France, vous ne pouvez pas protester contre une iniquité pareille ! Je sais qu'il s'agit d'une juive. Mais la Restauration n'existe plus. Nous sommes citoyens et Français. Je lis tous les jours le *National*.

— Ah! vous vous occupez de politique ! me dit-il. C'est bien, c'est bien. Allez, je recommanderai votre protégée. Pour un petit rabbin, vous ne la choisissez pas mal.

Ces paroles me firent rougir. J'étais indigné. Je partis de peur d'éclater, en entraînant Réginèle qui n'était pas pressée du tout.

Mon caractère fut toujours un composé d'extrêmes, de timidités et d'audaces inouïes. Je tremblais sur le perron de l'hôtel, mais devant l'ambassadeur, j'ai parlé comme si je n'avais jamais fréquenté que des comtes et des princes. Je dois même ajouter que je conçus une pauvre idée de ce représentant de la France qui, en effet, ne fut pas à la hauteur de ses fonctions.

Sans l'arrière-pensée de revoir Réginèle, il ne m'eût point reçu, si juste qu'eût été ma cause. En nous congédiant, il pinça la joue de Réginèle en disant : Revenez me voir, ma belle enfant, je vais m'occuper de vous aujourd'hui même. On ne vous fera rien !

Digitized by Google

XI

FATALITÉ ET LIBERTÉ

Y a-t-il un destin en dehors de la liberté de l'homme? C'est à propos de la visite chez l'ambassadeur que je fais cette question. Elle eut lieu quinze jours après ma connaissance avec Réginèle. On verra qu'elle a eu une grande influence sur nos amours. Pour un penseur superficiel, cette démarche eût pu entrer dans le jeu de la fatalité. La vérité est que tout événement qui se présente dans la vie d'un homme flotte d'abord entre le bien et le mal, entre la lumière et l'ombre, jusqu'à ce que l'homme par sa raison, par sa volonté, lui ait donné une direction. Il n'y a point de destinée, il n'y a qu'une logique forcée des choses. Il eût dépendu de nous de nous aimer, et de devenir parfaitement heureux, à force d'amour, de volonté, de travail et de persévérance. Nous pouvions opter entre le bien et le mal. Il ne nous a manqué qu'un guide, qu'une religion enseignant la vérité sur nos devoirs. Si le prêtre ou le livre de notre foi nous eût dit : « Mes enfants, vous êtes libres de faire le bien ou

Digitized by Google

« le mal, mais une fois le mal fait, il n'est pas de Dieu qui « puisse le pardonner, qui puisse détacher un effet de sa « cause, donc, vous récolterez toujours les fruits semés par « votre liberté et votre option. Il n'est pas de destinée au- « dessus de la liberté humaine, autre que la solidarité. Si « vous restez fidèles au bien, nul pouvoir ne vous rendra « malheureux, sauf les malheurs qui frappent le juste « comme l'injuste, et qui sont les conséquences inexorables « des crimes tolérés par les humains, car il ne suffit pas « d'être juste, avant tout il faut que la société ne permette pas « une injustice envers qui que ce soit. » Si quelqu'un nous eût tenu ce langage, corroboré par des preuves historiques, nous eussions pu agir en conséquence. Nous eussions veillé sur nous-mêmes et nous aurions, en nous appuyant l'un sur l'autre, refoulé le soi-disant malin destin. Mais, malgré notre intelligence, nous voguions sur l'océan de la vie sans gouvernail ni boussole. Réginèle était une raison anarchique. Moi, tout en lui prouvant l'existence et l'ordre de Dieu, je n'avais aucune certitude ni sur la fatalité ni sur la liberté. Nous crûmes, comme tant de milliards d'hommes, que Dieu pardonne la faute commise, le mal fait, et sans envisager les conséquences, nous vivions au jour le jour, au gré de nos sentiments inspirés par nos erreurs. Réginèle était fataliste. Moi, je n'ai jamais cru au hasard. Je suis certain que dans tout événement faisant le malheur de l'homme ignorant, veule ou vivant dans l'erreur, une volonté énergique, sentant la vérité, trouverait le salut. Mais alors je vivais encore dans les errements de ma foi illogique et banale d'une Providence s'occupant particulièrement de tout être, et tenant pour chaque individu un livre en partie double pour compenser le bien avec le mal, le devoir avec l'avoir.

J'aurais respecté Réginèle, même si je ne l'eusse pas aimée. Mais il ne suffit pas pour le bonheur de deux amants

Digitized by Google

de se respecter avant le mariage. Encore faut-il éviter les piéges que nous tendent la misère et la luxure du dehors. Il eût fallu que, convaincus du principe de la libre volonté, bravant le destin, nous nous fussions tracé une voie sans dévier ni à droite ni à gauche, et nous eussions vaincu tous es obstacles ! Régincle, malgré ses défauts, eût été une femme vertueuse, si elle eût épousé un homme fort !

Digitized by Google

XII

PAS DU TOUT

Un samedi matin, le jeune barbier vint à la pointe du jour me dire que la veille la mère de Réginèle, après une scène des plus violentes faite à sa fille, l'avait emmenée de force à Rœdelheim.

Nos remontrances, ajouta-t-il, ont été vaines. Tout d'abord, la mère craint toujours que sa fille ne soit expulsée de la ville. En outre, il paraît qu'il s'agit d'un établissement très-avantageux pour la petite. Réginèle, qui est têtue, a résisté pendant toute la soirée. Ce n'est que sur le refus de Mamely de la garder qu'elle a suivi sa mère à Rœdelheim.

D'un bond je sautai au bas du lit, m'habillant à la hâte, afin de partir pour Rœdelheim. Mais le jeune barbier me prêcha la modération et la prudence.

— Voyons, dit-il, je sais que tu aimes Réginèle, mais la jeune fille t'aime-t-elle?

— Je n'ai jamais osé lui faire la moindre question. Elle, à son tour, ne m'a jamais parlé de rien.

Digitized by Google

— Eh bien alors, attends, j'irai la voir. Si elle t'aime vraiment, tu peux compter sur moi et sur Mamely. Réginèle a de la tête et du caractère, elle n'épousera pas un homme qu'elle n'aime pas.

— Il s'agit donc d'un mariage? m'écriai-je! et sans attendre sa réponse, je descendis quatre à quatre l'escalier et partis au galop pour Rœdelheim.

C'est un des plus beaux endroits que l'on puisse rêver, un véritable village d'opéra-comique. Il est situé aux pieds du *Taunus*, dans une vallée plantureuse et fleurie, à une petite lieu de Francfort, entouré de plusieurs hameaux aux sources minérales, imprégné d'émanations âcres et pénétrantes des bois touffus de la montagne, traversé par une rivière limpide et gazouillante, bordé de prairies et de champs rivalisant de verdure et de fraîcheur. Le chemin de Francfort à Bokenheim est un jardin continuel émaillé de palais et de chalets. A partir de Bokenheim, on peut en évitant la route, prendre un sentier à travers champs, au milieu d'épis ondoyants, de trèfles empourprés et de prés à l'herbe verte et drue. La demeure de la mère de Réginèle était une véritable chaumière, à l'entrée du village, donnant par derrière sur une prairie. Cela a dû être originairement une étable transformée en maisonnette. La porte d'entrée n'avait même pas de loquet. Il n'y avait qu'une bobinette. Une espèce de premier étage, un ancien grenier à foin était occupé par un vieillard juif. Réginèle m'avait bien indiqué cette cabane, que dans mon imagination j'avais revêtue de pampres, de lierre et de clématites. Grande fut ma déception quand je ne vis qu'une masure entourée de fumier, d'orties et de poussins! Mais qu'importait la maison! Là où demeurait Réginèle, là était pour moi le temple divin de Jérusalem. Je passais et repassais comme un fou. Je me rendis à la synagogue, où je causai avec le vieux hébraïsant Heidenheim, espérant rencontrer Réginèle un peu plus

Digitized by Google

tard. En vain ! Force me fut de rentrer à Francfort, la tête vide d'espoir, le cœur plein d'angoisses.

Pendant huit jours, à peine eus-je le temps d'avaler une croûte de pain. Parfois je faisais mes repas sur la route, car je ne quittais presque plus le chemin qui conduit de Francfort à Rœdelheim et de Rœdelheim à Francfort. Au huitième jour seulement j'aperçus la tête de Réginèle se refléter sur les vitres heptagones enchâssées de plomb de la fenêtre étroite et à tabatière qui éclairait la maisonnette. Elle me fit un signe d'assentiment, comme si elle eût voulu dire : « Je suis contente de toi, tu as bien fait de venir. » Mais quand je fis mine de m'approcher de la fenêtre, elle n'y était plus. En même temps, j'entendis verrouiller la porte intérieure. Je suis resté encore plus de deux heures par une pluie battante devant cette bienheureuse fenêtre. J'ai même chanté l'air favori de Réginèle « *Du pauvre ami fidèle.* » J'y serais encore, si je n'eusse été prié par un jeune juif de Rœdelheim, un bouquiniste, M. Lévy (qui depuis a fait une grande fortune), de quitter les lieux, attendu que ma présence obstinée était un scandale pour le village et les étudiants rabbiniques. Comment ai-je vécu pendant ces huit jours et ces huit nuits ? Je ne saurais le dire ! je n'en ai plus la moindre souvenance.

Digitized by Google

XIII

UNE SEMONCE

Le lendemain je fus appelé devant le grand rabbin, Reb Salomon Trier, vieillard vénérable autant par son érudition que par sa raison tolérante. Il était seul avec ses deux filles, dont l'une, abandonnée le lendemain de son mariage par un jeune étudiant rabbinique alsacien qui lui envoya de Strasbourg une lettre de divorce (il s'appelait Rabbi Loeb Ingviller, et il est mort à Paris, il y a à peine trois ans, directeur d'une école talmudiste orthodoxe), et dont l'autre, Fanny aux longs tire-bouchons, âgée de dix-huit ans, avait l'habitude de discuter avec nous les questions les plus ardues de la religion. Rabbi Salomon m'aimait beaucoup. Non-seulement j'étais un de ses élèves les plus sagaces, mais j'officiais en préchantre dans son oratoire. J'allais vite et bien. J'accentuais l'hébreu d'après les règles les plus strictes de la *Massorah* et puis, les études finies, je l'accompagnais avec mon condisciple Klotz à ses promenades autour de la ville.

— Jeune Abraham, me dit-il, tu as été la cause d'un

Digitized by Google

scandale avec une femme émissaire de la société biblique (1).

Il est vrai que tu es sorti pur et sans tache de l'enquête. Mais depuis un mois, tu te déranges, tu ne viens plus à mes cours, tu n'officies plus dans la synagogue. Il paraît, comme dit l'Écriture, que tu trébuches dans la vie tortueuse de l'amour trompeur et décevant de la femme. Hier une pauvre veuve de Rœdelheim est venue te dénoncer. Tu as ensorcelé sa fille, une pauvre orpheline désobéissante à sa mère. Tu ne peux pas songer à l'épouser. Tu bois dans la coupe du vertige qui te conduira au déshonneur, à l'abîme. Voyons, réponds, est-il vrai que tu poursuives cette pauvre enfant jusqu'à Rœdelheim, que tu la compromettes à sa fenêtre en plein jour? Tu n'es qu'un enfant toi-même. Promets-moi de ne plus aller à Rœdelheim, d'oublier cette amourette. Quand on se destine à être rabbin, il faut apprendre de bonne heure à se conduire et ne jamais oublier la parole d'un de nos sages : « *Celui-là seul est un héros qui sait vaincre ses passions !* »

J'étais pâle, interdit. Je ne savais que dire. Au bout de cinq minutes, me faisant une contenance, je répondis :

— Rabbi, je vous promets de ne plus aller à Rœdelheim.

— Plonge-toi dans les études sacrées, reprit le vieillard. On m'a dit que tu apprenais le latin et le grec. Ce ne sont pas des études profanes qui t'arracheront au danger. Seule l'étude du divin est salutaire, autant pour le corps que pour l'âme. Tiens, je vais te donner un livre sain, fort et bien pensé.

Disant cela, il arracha un gros volume in-quarto de sa bibliothèque. Les deux filles ne purent s'empêcher de rire. Il m'a semblé entendre l'aînée marmotter ces paroles :

— Il aime mille fois mieux lire dans les yeux de sa bien-aimée, il paraît qu'elle est très-jolie.

---

(1) C'était l'histoire d'Esther.

Digitized by Google

— Jolie ou non, reprit le rabbin, c'est une folie pure. N'oublie pas, mon fils, ajouta-t-il, qu'outre le crime de séduire une honnête fille, tu seras perdu à tout jamais, ta carrière sera brisée.

— Mais, repris-je à mon tour, je n'ai jamais parlé d'amour à cette jeune personne et je mourrais plutôt que de concevoir seulement la pensée de la séduire!

Fanny m'approuva d'un mouvement de tête, l'autre me regarda d'un œil étonné. — Je lui ai donné des leçons d'hébreu et d'histoire biblique, poursuivis-je, voilà tout!

— Qui eût jamais dit que notre langue sacrée fût si dangereuse! s'écria le rabbin en riant. J'ai toujours pensé que nos sages eussent dû détruire le *Schir Haschirim* (Cantique des cantiques) que tu lui as certainement traduit et d'une manière profane. Mais enfin c'est un enfantillage, tu joues au roman avec des couturières!

Ce mot me froissa jusqu'au fond de l'âme.

— Il n'y a pas pour moi de couturière, répondis-je. C'est une noble jeune fille dont je compte faire une épouse vertueuse digne d'un rabbin.

— Allons donc, s'écria Reb Salomon, blanc-bec! Tu n'as pas vingt deux ans! Est-ce que cette jeune fille t'attendra? La vie, hélas! est plus prosaïque que tu ne penses. Tu as lu cela dans tes romans. Les premières amours, ce sont les prémices du cœur que Moïse ordonne de sacrifier sur l'autel. On ne se marie qu'avec la raison. L'amour, c'est la fleur qui tombe, la raison, c'est le fruit qui mûrit. Maintenant, va-t'en; je t'ai parlé comme un père doit parler à son fils. Tu as le verbe haut, tu extravagues souvent, mais je te rends cette justice que ta vie a toujours été celle d'un brave et honnête garçon.

— Bénissez-moi, Rabbi, dis-je en baissant la tête; je vous promets de rester toujours un de vos dignes élèves et de ne jamais faillir à l'honneur.

Digitized by Google

— Pas de grands mots ! reprit le rabbin, après avoir imposé sa main sur ma tête. Il ne suffit pas de ne pas faillir à l'honneur. L'essentiel, c'est de ne pas violer une loi de Dieu. Avant tout, il faut plaire à Dieu. Or, aimer, enjôler une jeune fille étourdie sans pouvoir l'épouser, c'est violer la loi de Dieu. Se promettre de ne pas la séduire, c'est se faire la plus grande des illusions. Nos sages ont élevé de saintes haies autour du mal. Si tu veux ne pas faillir, il n'y a qu'un moyen, c'est de fuir l'occasion. La jeunesse présume trop de ses forces morales. Où est la triple haie que tu as élevée autour de ton amour ?

A cette exclamation, les deux filles partirent d'un éclat de rire.

— Toi, s'écria le père furieux, en s'adressant à l'aînée, tu n'as pas voix au chapitre. Quant à toi, Fanny, tu as tort de rire, c'est très-grave. Ce jeune homme se perd. La mère et la fille sont indignes de lui.

— Venez dîner avec nous, me dit Fanny, vous nous conterez tout cela au long. Puis s'adressant au père, elle ajouta : Si ces jeunes gens s'aiment réellement, s'ils ont des intentions pures, je ne vois pas ce que la loi de Dieu y a à faire. Assez de jeunes juifs ne se marient qu'avec des dots, c'est heureux qu'il y en ait encore s'aimant d'amour.

— Ah ! dit le père en me congédiant, Salomon a raison de dire : « J'ai trouvé un homme sur mille, mais de femme, je n'en ai pas trouvé ! »

Digitized by Google

XIV

RÊVES ET VISIONS

Je n'avais point encore dit à Réginèle que je l'aimais, elle ne m'avait pas encore fait le moindre aveu d'amour que toute la rue des Juifs répétait : « *Le petit Alsacien a une connaissance avec la jeune fille aux cheveux* », et pendant que les uns cherchaient à nous séparer de gré ou de force, les autres nous poussaient l'un vers l'autre, en dépit de la mère.

J'avais promis au rabbin d'oublier ma passion naissante et née, d'étouffer mon amour dans la poussière des grimoires religieux. Vaine promesse ! Jour et nuit, l'image de Réginèle flottait devant mon esprit. Les gros caractères de l'hébreu tourbillonnaient devant moi en spirale à travers laquelle Réginèle, les cheveux au vent, tournoyait avec une vertigineuse rapidité. J'avais beau ne plus aller à Rœdelheim, elle venait me tenter dans mes songes. Pendant un mois entier, je n'ai pas manqué un seul cours talmudique ; mais le fougueux questionneur, le criard ergoteur avait fait place à un jeune rêveur cherchant des rimes

Digitized by Google

d'amour, ou courant après des chimères dorées. J'avais l'air d'un sourd-muet. Mon rabbin, connaissant le secret de ma distraction, faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Quand, au pas accéléré, j'arpentais la promenade autour de la ville, j'étais précédé de mille visions. Tantôt sur un cheval blanc, m'élançant dans les airs et commandant à une armée de cavaliers, je vainquais des ennemis imaginaires pour aller déposer les dépouilles des vaincus aux pieds de Réginèle ; tantôt, déguisé en berger, après avoir comme David terrassé un lion, j'allais dénicher une ruche d'abeilles pour en apporter les couches de miel à ma bien-aimée. Une hallucination qui me poursuivait attira surtout mon attention : je nageais en pleine mer, suivi d'innombrables dauphins, à la poursuite d'une sirène (dans ce temps la poésie grecque et latine était pour moi une primeur délicieuse.) A chaque coup de rame de mes bras, il me semblait avancer d'un quart de lieue. Elle, les cheveux épars comme Réginèle, fuyait devant moi, non sans s'arrêter de temps à autre, assise dans l'eau jusqu'à la poitrine, comme pour me narguer, mais dès que je m'approchais d'elle, elle s'éloignait en ricochant sur l'onde par bonds et par sauts ; enfin m'attendant, elle me serra dans ses bras et plongea dans l'abîme. Je disparus et m'éveillai.

Digitized by Google

XV

DEUX JUIVES

J'avais une leçon d'hébreu à donner dans la maison Koulb. Madame Koulb et son amie madame Goldschmidt étaient alors deux types de jeunes juives bibliques, types qui ont complétement disparu. Madame Koulb était la fille de M. Mainz dont j'ai cité quelques mots caractéristiques. Madame Goldschmidt était la fille de Rabbi Schalem, apparentée par sa mère à la famille Rothschild. Les deux amies demeuraient dans la même maison. Elles avaient le même âge et le même nombre d'enfants. Ni l'une ni l'autre ne s'était mariée par inclination, bien que toutes deux fussent de vrais modèles de mère et d'épouse. Elles étaient habillées *à la juive*, c'est-à-dire cachant leurs chevelures sous de larges bonnets et jusqu'à la naissance des cheveux sur le front par un ruban à dentelles. Elles ne se décolletaient jamais, elles ne fréquentaient d'ailleurs ni théâtre ni bal, mais elles recevaient chez elles, surtout le samedi, tous les hommes distingués, jeunes et vieux, s'occupant de science

Digitized by Google

religieuse, devisant avec esprit et mesure, non-seulement de la poésie religieuse, mais de toutes les littératures des différents peuples. Madame Goldschmidt savait l'hébreu comme son père, citant comme lui des versets entiers; madame Koulb était versée dans les littératures française et italienne.

Toutes deux, très-économes pour elles, étaient charitables pour les pauvres, toutes deux jolies et ne se quittant presque jamais. Madame Goldschmidt était plus grave, plus éloquente que madame Koulb. Celle-ci plus souriante avait un certain mouvement affirmatif de la tête qui lui était habituel, dès qu'elle riait, et malgré sa piété elle aimait à rire, comme toutes les jeunes femmes qui ont de belles dents à montrer. Elle assistait à toutes les leçons que l'on donnait à ses enfants, tandis que madame Goldschmidt tenait lieu à ses fils de professeur et de répétiteur, même pour le latin qu'elle apprit en l'enseignant. Madame Koulb me prit en affection, elle me questionna sur mes joies et mes peines, et bien des fois nos conversations, empiétant sur la leçon de ses garçons, me firent oublier une autre leçon que j'avais à donner dans une maison voisine et qu'elle me payait. Cela ne la ruinait d'ailleurs pas. Chaque leçon lui revenait à peu près à six sous.

Madame Koulb, s'étant aperçue de mon chagrin et de mes distractions, daigna me témoigner de l'intérêt et moi, enchanté de trouver une âme compatissante, je lui contai mes amours, depuis leur origine contrariée jusqu'à la scène du rabbin.

Je connaissais son faible ou plutôt sa bonté pour tout jeune couple qui s'aimait. D'ordinaire, après le dîner, elle disait à la cuisinière et à la femme de chambre : « Mes enfants, vous avez une heure pour vos amours. » Ces filles avaient chacune un *trésor*, un promis qui les attendait à la porte cochère pour faire la causette. Et quand M. Koulb mar-

Digitized by Google

moltait quelques paroles de blâme, sa femme lui répondait :

— Ces femmes et ces hommes, sans être nos égaux pour l'instruction, le sont sûrement pour tous les sentiments de la nature. Ils s'aiment mieux que les riches et mieux vaut légitimer leurs amours que de les habituer à les frauder.

Madame Koulb était la providence des amoureux.

— Mon garçon, dit-elle, je tâcherai de voir votre merveille de Réginèle. Si elle consent à travailler en journées chez moi, je la ferai venir et vous la verrez aux heures de vos leçons. Je m'informerai de sa famille. Si elle est digne de vous et que vos amours soient sincères, je me charge de votre bonheur.

A ces paroles, un rayon de bonté illumina son doux visage. Dans ce moment, madame Koulb me parut d'une beauté céleste et, si j'avais osé, je serais tombé à ses pieds pour l'adorer comme une divinité.

Un soir, en entrant dans la chambre d'études des enfants, madame Koulb, debout sur le seuil de la porte du salon, un doigt sur les lèvres, me montra du regard Réginèle assise à la croisée et raccommodant une dentelle. La jeune fille était d'une mortelle pâleur qui rendait sa peau encore plus diaphane. Je pâlis à mon tour et lui demandai en tremblant comment elle se portait ? Réginèle me regarda fixement de ses grands yeux pénétrants, comme si elle eût eu un reproche à me faire, puis quittant la chambre, elle courut vers madame Koulb qui l'entraîna. J'aurais voulu la suivre, je n'en eusse point eu la force. J'étais comme cloué, paralysé sur ma chaise de bois. J'appris le lendemain que, depuis un mois, Réginèle avait tous les jours de violentes querelles avec sa mère, exigeant que sa fille entrât en qualité de chambrière chez la vieille baronne Anselme de Rothschild, qui avait l'habitude de marier richement les filles qui la servaient avec fidélité. La baronne n'avait point d'enfants. Le bruit courait que c'était le vieux baron lui-même qui ma-

Digitized by Google

riait comme un roi les plus jolies filles, ayant su gagner ses bonnes grâces. Réginèle résista à sa mère. De là d'éternelles discussions intérieures. Mon rabbin ne connaissait point les vues de la mère de Réginèle. Elle était veuve, sa fille était orpheline, cela suffisait pour m'ordonner de ne pas troubler la paix de la maison. Réginèle à son tour, avait promis à sa mère de ne plus m'adresser la parole, ni de répondre à la mienne. A ce prix, il lui était permis de regagner sa pauvre vie, en travaillant à journées, à condition de rentrer tous les soirs chez sa mère.

Huit jours plus tard, madame Koulb me dit :

— Jeune homme, je me suis occupée de vous. Réginèle, il est vrai, est une beauté juive comme j'en connais peu. Rachel apparaissant pour la première fois à Jacob a dû être ainsi. Mais je crains bien que ni la mère ni la fille ne soit digne d'un rabbin. Votre intention est de l'épouser, autrement aimer une jeune fille ce serait un odieux forfait. Vous eussiez voulu attendre votre diplôme et le moment de pouvoir vous marier, mais Réginèle ne paraît pas créée pour être une modeste femme d'un rabbin de village. Elle est coquette, ambitieuse, mondaine. Elle est une habituée du temple des novateurs (c'est moi qui l'y avais engagée.) Son père s'est suicidé. Sa mère ne jouit pas d'une parfaite réputation de vertu. Elle a été très-jolie et l'est même encore, car elle n'a qu'une trentaine d'années. Attendons. Si la jeune personne par sa conduite est jugée digne de devenir la femme d'un rabbin, madame Goldschmidt et moi nous lui trouverons une dot de mille florins. Le temps est la pierre de touche de toutes choses. En attendant, ne la voyez plus. N'entretenez avec elle aucune relation ni de parole ni de plume. Si votre amour est un amour fort, c'est-à-dire plus qu'une amourette de jeunesse, vous vous retrouverez. Sinon, tant mieux pour vous deux ! Ce que la vertu ne joint pas ne prospère ni ne dure !

Digitized by Google

XVI

LA MÈRE

Tout ce qui existe est un composé de contrastes. Il n'est pas de mot sans voyelles et consonnes, pas de musique sans notes aiguës et graves. Le jour est un composé de lumière et d'ombre, la nuit de ténèbres et d'étoiles, le nombre est un mélange de pair et d'impair. La différence des caractères est dans le degré de ces contrastes. Quant à moi, je passe du calme le plus profond à l'agitation la plus véhémente, du comique au tragique, de l'abattement le plus absolu aux espérances les plus joyeuses.

Je m'étais fait violence, j'avais promis d'oublier Réginèle, d'étouffer mes sentiments et, pendant quelque temps, je fus assez fort pour me commander à moi-même. Soudain, je me dis : « Qu'ai-je besoin du rabbin et de madame Koulb ! Et d'abord, faut-il que je devienne rabbin ? Ma foi n'est-elle pas déjà ébranlée? Madame Koulb croit cette jeune fille indigne de moi parce qu'elle assiste aux sermons du docteur Creizenach. Et moi

Digitized by Google

donc qui l'admire, ce mécréant, et qui lui demande des leçons ! « Je ne pouvais pas, je ne voulais pas rompre en visière avec le Talmud, le grand rabbin et mes protecteurs orthodoxes. Cette rupture devait forcément venir un peu plus tard. Je ne me sentais pas encore mûr pour tenter un effort pareil. Pourtant cette foi n'était plus assez forte pour lui sacrifier Réginèle, c'est-à-dire mon cœur et ma vie. « Ce serait sacrifier un être humain, me dis-je, à une vaine idole. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Le soir même, je courus au galop à Rœdelheim. Réginèle était chez elle, je la vis, je la saluai, je lui envoyai un baiser. Je passai et repassai pendant deux heures sous sa fenêtre.

Le lendemain, au grand matin, la mère de Réginèle vint me voir dans ma chambre. Elle s'appelait Schœnelle (la belle). Bien que ses cheveux fussent soigneusement cachés sous un bonnet de mousseline, on reconnaissait à sa peau qu'elle était blonde. C'était une femme de trente-six ans, mais qui ne paraissait pas son âge.

Sa couleur et sa peau ne faisaient qu'un seul grenu, comme la pâte dure de Sèvres, teint que l'on trouve souvent chez les juives de l'Alsace. Plusieurs grains de beauté parsemaient sa figure. Elle avait de belles dents, une large bouche pour les montrer et le nez retroussé. Pas la moindre ressemblance avec sa fille, sauf les yeux. Elle était pauvrement vêtue : de gros souliers avec de grosses semelles, une vieille robe fripée avec un spencer raccommodé à plusieurs endroits. Mais à travers cette misère, on devinait une riche taille de femme, qui, se soutenant seule, n'avait besoin ni d'être diminuée, ni d'être grossie par l'art de la couturière. Elle vint droit à moi et me dit :

— Jeune *bachor* (étudiant), vous devinez la cause de ma démarche.

Je lui avançai ma chaise, la priai de s'asseoir et lui répondis :

Digitized by Google

— Pardon, madame, je ne vous ai jamais vue.

— Je suis la mère de Réginèle.

— Si jeune ! m'écriai-je.

— Jeune ou vieille, reprit-elle, peu importe ! Ma fille, qui n'a pas de raison, malheureusement vous aime. Vous êtes un pauvre diable, vous ne pouvez donc pas l'épouser. Je viens vous défendre de lui parler, de venir à Rœdelheim, de lui écrire ! Je me suis plainte de vos obsessions au grand rabbin. Je vois que cela n'a servi à rien. Si vous continuez, je vous ferai expulser de la ville. Vous savez que les étudiants étrangers n'ont pas le droit de rester ici à moins d'être cautionnés. Si vous êtes protégé, je le suis bien plus, entendez-vous ! Je ne veux pas que ma fille vous aime ! Puis, me montrant le poing, elle ajouta : et si vous continuez à la poursuivre, je suis femme à me venger, je vous étranglerai !

Cela dit et sans attendre ma réponse, elle me tourna le dos et descendit l'escalier avec une rapidité telle, qu'elle broncha et qu'elle tomba. Courant après elle, je la relevai et la fis entrer chez le locataire du deuxième. Elle était pâle et défaite, plutôt de colère que de frayeur. J'essayai de lui prendre la main et de la calmer. Elle me la laissa et plongeant son regard bleu dans le mien, elle me dit : « La *Huzpa* (l'audace) est écrite sur ses traits. » On lui présenta un verre d'eau sucrée, puis elle repartit, en me permettant toutefois de la reconduire à travers le couloir obscur, et de lui baiser la main.

Elle me quitta sans m'adresser une parole !

Digitized by Google

XVII

LE RENDEZ-VOUS

En Allemagne, les jeunes filles riches et pauvres sortent seules jour et nuit. Dans aucun pays les attentats à la pudeur ne sont si peu nombreux. Non-seulement la loi est d'une grande sévérité (travaux forcés), mais l'homme se rendant coupable d'un délit de ce genre est mis au ban de la société. Un jeune homme débauché dans une ville allemande est pour ainsi dire marqué. Nulle honnête jeune fille, fût-elle sa parente, ne répond plus à son salut. Par contre, on laisse aux amoureux et aux fiancés une grande liberté. On rencontrerait un couple d'amoureux au milieu des champs, il ne viendrait à personne l'idée de penser à mal. On les salue et l'on passe. L'Allemande de bonne heure sait se faire respecter, et le jeune Allemand à son tour respecte l'honnête fille. Il n'en est pas tout à fait de même pour les juifs. Entre une juive et une Allemande, il y a deux mille lieues de différence, autant qu'entre Berlin et Jérusalem. La juive allemande a bien accepté les mœurs de

Digitized by Google

son pays, mais elle n'a pas cette orgueilleuse confiance en elle-même. Son cœur bat plus vivement, son sang bout avec plus de véhémence ; le jeune juif tout germanisé, c'est-à-dire, artificiellement congelé qu'il est, a des ardeurs méridionales, des revenez-y fréquents à l'archétype. La société juive en Allemagne est donc un peu plus mouvementée que la société allemande. Elle observe un peu plus le petit coquin de *dieu Amour* et ne le croit nullement sur parole. De là les *Houtzpos*, mots croustilleux et les médisances. De là aussi une surveillance plus sévère et plus active. Comme on connaît ses saints, on les honore.

Je savais que Réginèle rentrait tous les soirs chez sa mère qui l'attendait à mi-chemin. Nous étions en plein mois de juillet. Réginèle m'aimait. Sa mère venait de m'en faire l'aveu. Elle avait refusé d'entrer chez le baron ; je me flattais, non sans raison, que ce fût par amour pour moi. Je résolus donc de ne plus parler à personne de Réginèle, de ne parler qu'à elle, mais de lui parler enfin, de la voir, n'importe à quel prix, ni par quels moyens et de lui répéter mille fois que je l'aimais et que je l'aimerais toujours.

Pendant quinze jours je me trouvais tous les soirs de sept à huit heures dans le chemin qui conduit de la porte de Bokenheim au village de ce nom. A ce village, la mère attendait d'ordinaire sa fille, je n'osais donc pas pousser plus loin. Réginèle m'aperçut plus d'une fois, mais elle ne fut jamais seule. Elle avait promis à sa mère de ne pas rentrer seule, afin d'éviter ma présence et mes obsessions. Je lui avais écrit une vingtaine de lettres plus extravagantes l'une que l'autre. Ces lettres je les portais sur moi. Je les lui aurais présentées toutes, si je l'avais trouvée seule, ne fût-ce qu'une minute. Au bout de huit jours, je m'aperçus que j'étais suivi par un jeune homme de Rœdelheim, un ami de la mère. Réginèle n'osa pas me faire

Digitized by Google

un signe. Je suspendis mes voyages pour les recommencer plus tard.

Sur la route de Bokenheim à Rœdelheim, il y a une bifurcation qui par un sentier conduit, à travers champs, sur le pré derrière la chaumière de R[illegible]èle. Un jour, en désespoir de cause, j'eus l'idée de jo[illegible] ce sentier de petits papiers volants marquant la rou[illegible]tre les mots trinitaires : *je t'aime je t'aime!* répétés mi[illegible] et mille fois, je lui recommandais dans ces petites cocot[illegible]s ce sentier d'amour. Un soir, me dis-je, qu'elle sera seule, que la mère occupée ne pourra pas l'attendre, elle trouvera bien mes poulets. Il y a un dieu pour les amoureux. Réginèle, en effet, ramassa quelques-uns de ces papiers que le vent n'avait pas enlevés. Le lendemain, en retournant à ma promenade, je trouvai à mon tour une cocotte volante d'une couleur bleue me répétant : *samedi soir, samedi soir, samedi soir!* Jamais mots n'ont retenti dans mon âme avec plus d'effet. Dieu lui-même, qui fut longtemps ma seule préoccupation, m'eût apparu en personne, face à face, et m'eût dit : « Tu le vois, j'existe, je suis tel que je suis, » il ne m'aurait pas fait autant d'impression que ces deux mots : *samedi soir !* il ne m'aurait pas fait frémir, frissonner de l'orteil à l'occiput. Mon cœur ne se serait pas ébranlé devant lui avec tant de soubresauts et de bondissements. Peut-être aurais-je répondu : « Tiens! ce n'est que cela, je te croyais plus terrible. » Mais devant ces deux mots : *samedi soir!* écrits de la main de Réginèle, je me sentis grandir, toucher au ciel de ma tête. Je voyais des milliers d'anges jouant du violon se suspendre à la voûte du firmament et me faire une musique délicieuse. Des images resplendissantes de clarté et de majesté délectaient mes yeux. La félicité en personne, je la vis s'avancer vers moi, imposer sa main sur ma tête et me dire : *Tu seras heureux. Réginèle t'aime.* Et ce ne fut pas là un rêve d'une seconde. Il dura plus d'un quart d'heure. Puis enivré de bonheur.

Digitized by Google

gesticulant et parlant tour à tour comme un fou, je rentrai chez moi en répétant : *samedi soir!*

Il faisait une chaleur lourde et suffocante, sans soleil. Toutes les figures ruisselaient de sueur. Notre costume d'étudiant de tous les jours était à volonté, mais le saint jour de samedi, le paletot long et le chapeau tromblon étaient presque de rigueur. D'ordinaire les bottes étaient remplacées par des souliers à la Molière. A quatre heures, malgré la chaleur, je m'acheminai vers l'endroit béni. Je n'avais ni déjeuné, ni dîné. L'amour tient lieu de tout. Comme je prévis que j'attendrais longtemps, je me campai à l'ombre d'un grand noyer, au bord du sentier, d'où je pouvais voir tous les passants, et pour ne pas donner l'éveil aux malveillants, je fis semblant de lire dans un livre, comme un savant, étudiant en plein air. De temps en temps je poussai une reconnaissance sur le camp ennemi, c'est-à-dire sur la grande route, de peur que Réginèle, oubliant le sentier, ne prît le chemin direct. Mais malgré la chaleur, je rencontrai des figures connues, et vers six heures, je me tins à mon affût sans bouger. Le ciel gris pommelé changea subitement de couleur. De noirs blocs de nuages se détachaient du fond de l'horizon et marchaient les uns vers les autres comme des régiments qui se joignent pour livrer une grande bataille. A sept heures, ô bonheur! je vis Réginèle, d'un pied d'Elfe, accourir vers moi, et s'asseoir à mes côtés sans me laisser le temps d'aller au-devant d'elle. Elle ôta son chapeau, essuya de son mouchoir la sueur qui perlait de sa figure et me dit :

— Allons un peu plus loin, mon ami. Nous sommes trop près de Bokenheim ; puis, se reprenant, elle ajouta : Non, restons ici. Nous sommes bien sous cet arbre. Après tout, arrive qui voudra, peu m'importe! Je ne sais pas en quoi nous troublons l'harmonie du monde, parce que nous nous plaisons à causer ensemble, seul à seul. Depuis deux mois,

Digitized by Google

il m'est venu de singulières pensées. Quel intérêt ont donc les hommes à nous empêcher de nous aimer? Qu'est-ce que cela leur fait? Je comprends ma mère qui désire me voir riche, bien établie et qui m'appelle nigaude, folle, sotte, pour aimer un garçon pauvre, petit et pas beau, comme elle dit. Je n'aime pas les beaux hommes, moi! Ils se dispensent d'avoir de l'esprit et du cœur. Je n'aime pas non plus les hommes riches. On n'aime que les choses que l'on peut atteindre. Je t'aime parce que tu es comme moi jeune et pauvre, parce que tu es comme je voudrais que tu fusses. M. Heidenheim, mon bienfaiteur, qui a tout payé pour me donner le peu d'instruction que j'ai, m'a toujours dit: « Mon enfant, quand tu seras grande et belle, n'aime jamais ni un bellâtre, ni un sot enrichi. Un sot ne saurait être ni ami, ni mari, ni père. Choisis un jeune homme instruit qui aspire aux grandes choses, et tâche d'y atteindre avec lui; il n'y a de réel que l'idéal. » Je l'ai consulté sur mon choix et il m'a approuvée. Je lui ai montré les vers hébraïques que tu m'as envoyés. « Aime-le, m'a-t-il dit, c'est un poëte. » D'autres m'ont dit du mal de toi. Ils disent que tu es extravagant, versatile, timbré. Et moi donc, ne le suis-je pas? puisque je t'aime! Oui, mon petit, je t'aime. Tu le vois, je ne crains pas les cancans. Je m'assieds à côté de toi, j'ai une confiance absolue en toi. Tu as beaucoup souffert, moi de même; tu travailles depuis l'âge de treize ans pour gagner ta vie, moi aussi. Tu as de l'esprit, je ne suis pas une bête; tu m'aimes et je t'aime. Qui donc nous empêchera de nous aimer toujours? Le *Cantique des cantiques* que tu m'as traduit ne dit-il pas : « L'amour est plus fort que la mort! »

Je n'eus garde de l'interrompre. Mon âme altérée buvait ses paroles comme la fleur penchée boit la rosée du ciel. Puis, après une pause, je lui dis .

— Il n'est pas étonnant que le monde envie notre bonheur.

Digitized by Google

Être aimée de Réginèle ! où est l'homme qui ne donnerait sa fortune, sa jeunesse, sa vie même pour entendre ces paroles de félicité franchir ces lèvres chéries ? Et que suis-je, moi, pour mériter un trésor tel que ton cœur ? Je n'ai point encore eu le temps de faire du bien, j'ai trop à lutter contre la bêtise des hommes. Il est vrai, je me sens de force à faire de grandes choses pour toi et avec toi, l'amour est non-seulement plus fort que la mort, il dompte et vainc la vie.

— Promets-moi seulement, interrompit Réginèle, de m'aimer toujours. Je me sens née pour autre chose que de coudre des robes et d'orner un chapeau. J'ai toujours envie de sortir de moi-même. L'instruction qui me manque, tu me la donneras. Nous n'avons pas besoin de *nous* faire rabbin, le monde est grand. Nous sommes jeunes et forts. L'avenir est à nous !

— Veux-tu, lui dis-je en lui prenant la main, que je te fasse un serment d'éternelle fidélité et que je prenne, comme Rousseau, le ciel à témoin ?

— Le ciel ! répondit Réginèle en souriant, beau témoin ! Il change à tout instant. Dans ce moment même, il menace de nous inonder. Serait-il jaloux, lui aussi ? ajouta-t-elle, en se levant.

En effet, de grosses gouttes de pluie tombaient sur nous comme des grêlons. En deux secondes, nous étions mouillés jusqu'à la chemise.

— Retournerons-nous à Francfort ? demandai-je à Réginèle en la couvrant de mon paletot.

— Ma mère garde une accouchée qu'elle ne peut quitter. Puisque nous sommes à mi-chemin, autant retourner à Rœdelheim, où je pourrai me changer.

— Partons donc et à la grâce de Dieu ! Après tout, il faut tôt ou tard que ta mère m'accepte. Je vais lui parler aujourd'hui même.

A ce moment une trombe tourbillonnante d'éclairs et de

Digitized by Google

tonnerres, suivie d'horribles craquements nous enveloppa. Nous étions trop absorbés dans nos aveux d'amour pour la voir venir de loin. Ce fut l'effet d'une seconde. En nous relevant, nous la vîmes se diriger vers Rœdelheim ; les arbres sur son passage étaient déracinés, les champs de blé couchés sur le flanc et, avant de pouvoir nous retourner, une pluie drue comme des lances de fer nous fouaillait le visage et nous barrait littéralement le chemin. Sans hésiter, j'enveloppai Réginèle de mon paletot et la soulevant, la prenant dans mes bras, je courus, chargé de ce doux fardeau, vers Rœdelheim. Elle, sans dire mot, m'enlaçant le cou de ses deux bras, pencha sa tête sur mon épaule. La pluie tombait à torrents. En un clin d'œil, les cheveux de Réginèle défaits, dénoués, s'allongeaient derrière mon dos et léchaient la terre détrempée. J'avais mis mon tromblon sur la tête de Réginèle qui avait perdu sa coiffure, mais au bout de cinq minutes, il était en capilotade. J'étais en manches de chemise et je venais de perdre un soulier dans le sentier devenu un cloaque. La pluie tombait toujours à seaux. Un déluge ! Réginèle plus morte que vive se serrait contre moi. De temps à autre, malgré le danger, j'embrassais ses pieds.

— Ne crains rien, lui dis-je, je suis un enfant de la forêt, je suis fort. Je défie Dieu lui-même de t'arracher à mes bras. Rœdelheim serait-il au bout du monde, j'y arriverais avec mon trésor !

— Va, chuchotta-t-elle, j'ai une confiance entière en toi.

Derrière la maison, sur le pré, était un fossé marécageux assez large. Pendant une éclaircie, la pluie étant moins forte, je quittai le sentier et courus sur le pré pour abréger le chemin. La nuit, grâce aux nuages d'encre qui couvraient l'horizon, suivait mes talons à pas accélérés. L'orage allait recommencer. Je fis un suprême effort, et arrivé au fossé rempli d'eau, j'essayai de le franchir d'un bond, tout en

Digitized by Google

tenant Réginèle dans mes deux bras. Elle eut peur et sa frayeur me fit trébucher. En sautant, je la lançai à l'autre côté du fossé sur l'herbe mouillée, et moi, de tomber dans le fossé, le dos en arrière et disparaissant sous l'eau. Réginèle poussa un cri, mais, dès qu'elle me vit debout, ayant de l'eau jusqu'à l'aisselle, elle ne put s'empêcher de rire de mon accident.

— Sans cœur, lui criai-je, comment peux-tu rire !

A peine eus-je dit ces mots que Réginèle, sautant dans le fossé, me dit :

— Tu le vois, je veux être en tout comme toi. J'ai eu tort de rire, mais si tu te voyais, comme tu es arrangé !

Ce mouvement m'attendrit, et, la saisissant à bras le corps, la serrant contre mon cœur, je lui donnai le premier baiser d'amour, à la fois humide et brûlant. Ah ! m'écriai-je, toutes les eaux du déluge n'éteindront jamais le feu de mon cœur ! Voilà mon serment !

Qu'on s'imagine l'état dans lequel nous étions. J'avais perdu le soulier de mon pied droit et la chaussette de mon pied gauche, je n'avais plus que mon pantalon et ma chemise. Réginèle qui avait endossé mon paletot avait perdu son chapeau et une bottine. Sa robe et sa chemise, malgré mon paletot, gluaient son corps et en dessinaient les formes. Réginèle me rendait mon baiser, lorsque tout à coup l'apparition de la sirène se dressa droit contre moi. Au même instant, une sangsue me mordit au talon. Je sautai hors du fossé pour arracher la vilaine bête attachée à mon pied déjà saignant, comme Vénus à sa proie. Réginèle me suivit et me dit :

— Je sens des frissons, porte-moi, mon ami, il m'est impossible de marcher !

Je la pris de nouveau dans mes bras et nous voilà trempés, presque nus, comme Léandre et Héro, nous dirigeant

Digitized by Google

vers la porte de derrière de la chaumière. La mère n'était pas rentrée. Il faisait nuit noire.

Sans allumer une lumière, car je ne voulais rien voir, sans adresser la parole à Réginèle qui grelottait, je la déshabillai comme une enfant jusqu'à la chemise et la couchai dans son lit. Elle se laissa faire, sans dire un mot, et je ne vis en réalité que ses deux beaux yeux qui brillaient comme deux escarboucles au milieu de la nuit. Puis, saisissant le briquet et allumant une chandelle, je fis d'un coup d'œil l'inspection de l'appartement.

Digitized by Google

XVIII

LA CHAUMIÈRE

C'était une pièce séparée en deux par une alcôve. Dans l'alcôve était le lit de la mère, plutôt un grabat qu'un lit, caché par deux rideaux se joignant au milieu. La couchette de Réginèle dans un coin de la chambre était mieux garnie et plus coquettement couverte. Entre les deux lits, un poële. Puis, une table, quatre chaises de bois, une espèce de crédence dans le coin ornée de plusieurs tasses de porcelaine. Une fontaine de cuivre, suspendue à côté de la porte, et, au milieu du plafond, la lampe de cuivre à sept becs, que l'on trouve chez tous les juifs orthodoxes. Le tout très-proprement entretenu. Ma chandelle était à peine allumée que Réginèle, me tendant la main et tout en me remerciant, me dit : Je me sens bien mal, mon ami, j'ai le sang à la tête, j'étouffe ! Elle avait des frissons fièvreux, sa tête brûlait, ses pieds étaient glacés. Je me rappelai les conseils de mon vieux docteur Goldschmidt, quand j'étais infirmier à l'hospice juif. « En tout état de cause, me disait ce grand méde-

Digitized by Google

cin, quand on t'amène un malade en mon absence, prépare des cataplasmes de graine de lin et des sinapismes. La santé, a dit Hippocrate, c'est tête froide et pieds chauds. Tout état maladif amène un changement. Presque toutes les maladies débutent par tête chaude et pieds froids. Sauf certains cas pour la femme, on ne risque jamais rien de mettre un cataplasme à l'endroit malade et des sinapismes aux pieds ou aux jambes. Toute maladie est ou un refroidissement ou une inflammation. Extrême chaleur et extrême froideur, c'est tout un. Un homme gelé est un homme brûlé. »

Je dis donc à Réginèle : Attends-moi, mon ange, je vais te guérir. Puis sans attendre de réponse, j'endossai le paletot mouillé et, trouvant sous le lit des souliers appartenant à sa mère, je les mis et partis nu-tête pour acheter de la farine de moutarde et de graine de lin. En cinq minutes, je fus de retour ; en dix minutes, il y avait du feu dans le poêle. Réginèle me tendit sa jambe d'Hébé sans coquetterie ni affectation. J'hésitais à la brûler avec ma moutarde. Pendant que les sinapismes prenaient, j'essayai de tordre les cheveux mouillés et crottés de Réginèle.

— Sais-tu à quoi j'ai pensé, me dit-elle, pendant ton absence? Je vais te le dire, car toutes mes pensées t'appartiennent. Tu es bon, et tu as le cœur d'une femme. Je ne dois pas avoir de secret pour toi. Tu ne sais pas que je suis venue au monde trois mois après le mariage de ma mère. Cela m'a fait beaucoup souffrir. A l'école, mes compagnes m'appelaient *fruit précoce*. Je ne te l'eusse pas dit, mais puisque tu m'aimes et que j'espère devenir ta femme, je veux te dire combien je t'admire, combien je m'applaudis de t'avoir choisi. J'ai une entière confiance en toi, je me livre à toi comme à une mère. Tu me respecteras, n'est-ce pas? Je me rappelle toutes les souffrances de ma mère. A la moindre querelle, mon père qui était très-vif, lui reprochait, parfois

Digitized by Google

en des termes plus qu'impolis, de lui avoir cédé avant le mariage. Pourtant c'eût été à lui de se respecter le premier ! Pour rien au monde, je ne voudrais être exposée à des reproches pareils, je me tuerais !

— Je t'aime comme je m'aime moi-même, lui répondis-je en l'embrassant. Tout ce qui te ferait du chagrin m'en ferait. Tout ce qui fera ton bonheur fera le mien. Dis, ordonne, commande : sauf l'ordre de ne pas t'aimer, tu seras obéie comme une déesse.

— Encore une idée qui m'a passé par la tête. J'ai un oncle en Amérique, le frère de mon père. Il n'est pas très-riche, mais il paraît à son aise. De temps à autre, il envoie 50 francs à ma mère. Il m'a écrit qu'il m'enverrait les frais de voyage si je voulais me rendre auprès de lui. Aurais-tu quelque répugnance à quitter l'Europe et à aller avec moi en Amérique ? Nous nous marierions alors en secret, le plus tôt possible. Avec toi j'irais au bout du monde !

— J'adore ma mère, lui répondis-je. Sans elle, j'aurais, il y a longtemps, jeté le froc aux orties. Si elle apprenait que j'ai quitté l'état de rabbin, elle mourrait de chagrin. Le temps n'est point encore venu de secouer la poussière du Talmud ; mais je ne saurais rien te refuser. Écris demain à ton oncle, dis lui la vérité, dis lui que tu m'aimes. Qui sait ? on lui a peut-être fait savoir que tu es très-jolie : Il voudra t'épouser.

— Il a vingt ans de plus que moi.

— N'importe. S'il envoie l'argent pour nos frais de voyage, nous nous marierons le jour même de l'envoi et nous partirons le lendemain.

Digitized by Google

XIX

L'AMOUR UN SACREMENT

Je n'écris pas un roman, je raconte de mémoire une histoire d'amour de ma jeunesse.

Bien des fois je me suis demandé : Comment, à l'âge de vingt-deux ans, seul à seul avec une des plus belles filles du monde, as-tu pu rester sinon calme, du moins respectueux ? Je ne suis pas un Joseph. Les pages qui suivront le prouveront, hélas, à mon désavantage. Comment alors expliquer la conversation qu'on vient de lire et que je me rappelle presque textuellement ? Certes, j'étais aussi naïf que jeune, d'aucuns diront que j'étais bête. Je croyais à la sincérité des paroles de Réginèle, mais cela ne suffit pas pour expliquer ma docilité moutonnière, car je n'étais ni timide ni froid. Je n'ai pas non plus accepté les conventions de Réginèle sans quelques vives protestations. « Puisque nous nous aimons, disait-elle, puisque nous allons nous marier, puisque je n'ai pas de secret pour toi, puisque je n'ai rien à te refuser, à quoi bon? attendons. C'est ma volonté. Tu m'as

Digitized by Google

promis d'obéir. » Et pour me mettre à l'épreuve elle ajouta : Tourne-toi, je vais mettre une jaquette.

Explique qui voudra cette contradiction. Tout à l'heure, je venais de la déshabiller, je venais de la coucher comme une enfant et maintenant sa pudeur, fraîchement effarouchée, exigeait que je me tournasse vers l'alcôve. Et j'ai obéi! Mais les motifs de ma docilité furent plus sérieux qu'ils n'en ont l'air. La moindre action jaillit d'un principe. Si le principe est vrai, l'action est bonne. S'il est faux, il ne produit que du mal.

En Allemagne où le divorce est admis, l'amour est un sacrement. On divorce avec facilité surtout pour adultère, ce qui empêche le jeune Allemand de faire la cour à une femme mariée, car il risque de voir le mari divorçant, lui imposer sa femme par l'entremise du pasteur. Mais ne pas épouser, abandonner une honnête jeune fille, après avoir accepté d'elle ses faveurs virginales, c'est s'exposer à ce que le premier honnête homme venu vous crache à la figure. On est au ban de la société, on est déshonoré. La vertu des jeunes filles en Allemagne est sauvegardée par l'honneur des jeunes gens. Plus ils sont amoureux, plus ils se respectent avant le mariage. Si par hasard la connaissance se rompt, la jeune fille livre à son mari les lettres d'amour de son premier amoureux.

D'ailleurs, autant que je puis me rappeler mes sentiments d'alors, j'eusse méprisé Réginèle si elle m'eût cédé avant que je ne fusse son mari. Je n'eusse admis aucune excuse. Une jeune vierge qui cède à un amant, fût-ce le Saint-Esprit en personne, et fût-elle mille fois certaine qu'il reconnaîtrait son enfant, commet un acte de malhonnêteté qu'elle expiera tôt ou tard. Musset dit quelque part :

> Le cœur de la jeunesse est un vase profond :
> Lorsque la première eau qu'on y verse est impure

Digitized by Google

La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Quel malheur que le poëte n'ait pas appliqué cette vérité à ses jeunes héros.

Digitized by Google

XX

UN CHAPITRE DE LA BIBLE

A peine eus-je fait et répété ma promesse de mariage, accompagnée d'un chaste baiser sur les lèvres fébricitantes de Réginèle, que la mère, ô stupeur! la mère que nous avions complètement oubliée, entra subitement chargée de vivres et de bouteilles.

Elle recula d'effroi, n'en croyant pas ses yeux, puis laissant rouler à terre ses bouteilles et ses provisions, elle joignit ses deux mains au-dessus de sa tête, en s'écriant : » Miséricorde du ciel! ma fille est perdue! »

Ces paroles dites, elle s'avança vers moi comme une tigresse blessée, et, m'arrachant du lit de Réginèle, elle s'écria :

— Fils de malheur, démon craché de l'enfer, sortez d'ici! Puis, se reprenant, elle ajouta : Non, c'est trop tard, restez!

Nous étions anéantis. Je ne trouvais pas une parole. Réginèle allait répondre lorsque la mère, me voyant dans ses souliers, s'écria de nouveau : Misérable! Gredin! Ne voilà-t-il pas qu'il met mes souliers! Voulez-vous à l'instant même les quitter!

Digitized by Google

Ce cri nous fit éclater de rire. Voilà une mère qui croit sa fille perdue, déshonorée, et qui après un seul cri de douleur naturel se calme et ne se met en fureur que pour une vieille paire de savates. Mais la vie est ainsi faite. On risque ses jours pour sauver un noyé, mais après on lui dispute sa bourse.

Réginèle qui savait toujours répondre à propos, dit à sa mère :

— Ta fille n'est nullement perdue et ne le sera que quand elle le voudra bien. Sans ce jeune homme que j'aime, qui m'aime et qui sera mon mari, je serais morte aujourd'hui sous l'orage. Il m'a portée dans ses bras, il m'a soignée comme une sœur. Il m'a respectée, maman, il me respectera jusqu'au jour de notre mariage. Elle appuya sur ces mots. N'as-tu pas aimé à mon âge? Moi, je ne veux pas d'autre mari et si tu t'y opposes, ma mère, je te quitterai et m'en irai chez l'oncle en Amérique. Quant à tes souliers, tu le vois, ils ne sont pas trop petits pour lui. Il s'en est servi pour aller me chercher des cataplasmes.

— Des cataplasmes! s'écria la mère. Bonté du ciel! ils sont déjà aux cataplasmes!

Et Réginèle et moi de rire comme des bienheureux.

— *Assès Ponim* (effronté)! s'écria la mère, en m'allongeant deux soufflets à me faire voir trente-six chandelles. Ses soufflets coupèrent court à mon rire. Je n'y répondis pas. Cela voyant, Réginèle, prise d'un accès de colère, s'élança d'un bond hors du lit et dit :

— Maman, tu sais que je t'ai toujours honorée, mais c'en est trop! Si tu dis un mot encore à ce jeune homme, assez généreux pour ne pas répondre à tes violences, demain tu m'auras vue pour la dernière fois. Eh bien non! ajouta-t-elle d'une voix frémissante. Non! non et non! Je ne veux point être la maîtresse d'un vieux richard. On ne me vendra pas comme une esclave et je n'épouserai pas non plus un

Digitized by Google

manant, un ouvrier, fût-il jeune et beau! Je me suis promise au petit rabbin. Je veux être sa fiancée, sa bien-aimée, sa femme! Malheur à moi, malheur à toi, mère! si je ne deviens pas sa femme!

En ce moment, les yeux de Réginèle semblaient vomir une traînée de flammes!

La mère, stupéfaite, secoua d'abord tristement la tête sans répondre, puis, se calmant subitement, me regardant fixement et comme dominée par une suggestion diabolique, elle dit d'une voix lente et saccadée : Fais, ma fille, ce que bon te semble. Tu as toujours été l'enfant maudite de ton père. Tu n'as jamais été la mienne. Je le vois, ma parole n'aura pas plus de pouvoir sur toi que sur feu ton père. A partir de ce moment, je ne te dirai plus rien. Tu es morte pour moi!

Réginèle sans répondre se remit au lit. La mère s'arrêtant devant moi, me toisa de nouveau et secoua la tête comme si elle chassait une mauvaise pensée.

— Jeune homme, me dit-elle, pardonnez-moi ma vivacité. Vous êtes après tout un brave petit garçon.

— C'est à moi de vous demander pardon, lui dis-je. Toutes les apparences sont contre moi.

— Voyons, me dit elle, d'un ton câlin, comment as-tu fait pour mettre mes souliers? Et de me les réessayer, pendant que je lui contais les incidents de notre Odyssée. La glace était rompue, la paix était faite. De temps en temps, elle souriait et me regardait de ses grands yeux, en disant :

— Vous êtes un heureux coquin. Être aimé par la plus jolie fille de Francfort! L'*Ariane* de Bethman que j'ai vue cette semaine n'est qu'une poupée vis-à-vis de ma Réginèle. Puis, radoucissant de plus en plus sa voix, elle dit : Vous devez avoir faim, mes enfants?

— Je n'ai rien mangé de la journée, répondis-je.

— Eh bien, mon chéri, tu vas souper. J'ai là de quoi vous

Digitized by Google

satisfaire tous deux. Il ne sera pas dit que Schœnelle aura laissé partir affamé le bien-aimé de sa fille. Et courant après ses bouteilles qui avaient roulé sous le lit, puis, mettant la nappe, elle nous servit du pain, du veau froid, une saucisse à l'ail et de la bière.

Bien qu'élevé en Allemagne, je ne buvais d'ordinaire ni bière, ni cidre, ni vin. Je fus toujours et suis encore un grand buveur d'eau. Un verre de bière me grise, deux me renversent, trois m'ôtent toute conscience.

— Allons, mes enfants, dit-elle, je me réconcilie tout à fait avec vous, ce n'est pas moi qui m'opposerai à votre bonheur. Je n'en ai d'ailleurs pas le droit ! Ma fille Réginèle vient de me faire une sommation respectueuse. Soupons.

Réginèle se mettant sur son séant, dit alors : Je n'ai pas faim, maman, mais je boirais bien un verre de bière.

C'est bon signe, dit la mère, en versant. Il faut toujours donner aux filles fiévreuses ce qu'elles désirent, même si c'est un petit *Bachor*. Et, débouchant la bouteille mousseuse, elle remplit un verre jusque par-dessus le bord et le passa à sa fille, pendant que moi, sans me faire prier, je fis main basse sur le pain, le veau et la saucisse. Schœnelle me passa l'autre bouteille et me dit : Je n'ai qu'un verre.

En deux minutes la bouteille était vide.

— Ne te gêne pas, mon garçon, ajouta-t-elle en me faisant des yeux doux, j'en ai encore une douzaine dans le petit caveau sur le pré.

— Ma mère, me dit Réginèle, passe pour la meilleure cuisinière de l'endroit. Il ne se fait pas une noce ni une fête de circoncision sans qu'on la consulte ou qu'on l'appelle.

— Oui, mon garçon, reprit Schœnelle, si tu nous aimes bien, je te ferai plus d'un régal. Puis, s'éloignant, elle revint avec deux autres bouteilles, dont l'une remplie de vin blanc.

Digitized by Google

Pendant sa courte absence, Réginèle, que je courus embrasser, me dit :

— Pour l'amour de Dieu, ne te grise pas. Cette bière est terrible, je n'y vois plus goutte.

Il était trop tard.

— Allons, mes enfants, s'écria la mère, à votre santé ! et voici un morceau de tarte à la viande que j'avais réservé pour Réginèle; partagez-la entre vous.

Malgré les signes de Réginèle, je ne faisais que tordre et avaler et Schœnelle me versa rasade sur rasade. Au bout d'un quart d'heure j'étais ivre, au point qu'il m'eût été impossible de distinguer la mère de la fille. Je n'ai été réellement que deux fois ivre dans ma vie. D'ordinaire, je demande de l'eau ou je m'endors. Schœnelle, me refusant de l'eau, me jeta sur son lit comme un paquet. — Je me coucherai à côté de toi, dit-elle à sa fille, dont les yeux s'étaient appesantis de fièvre et de lassitude.

Je n'ai nulle souvenance exacte de cette horrible nuit. Je sais seulement que j'ai eu un affreux cauchemar. Une femme était couchée à côté de moi. Elle me serrait sur son cœur. J'allais crier : « Réginèle ! Réginèle ! au secours ! » mais je n'en eus pas la force. Ma langue se colla contre mon palais. Cette femme qui me parut une affreuse goule avec une tête de Méduse, imprimait sa bouche brûlante sur mes lèvres pâlies. J'allais l'étrangler, vains efforts ! J'étais comme un poisson sur l'herbe. Je ne donnais signe de vie que par soubresauts. Ce rêve, ce cauchemar a duré je ne sais combien d'heures.

A midi sonnant, je n'étais pas encore dégrisé. Schœnelle faisait de vaines tentatives pour m'éveiller. Rien de plus affreux qu'une ivresse de bière mêlée de kirsch et de vin blanc. Quand enfin j'ouvris les yeux, j'étais seul avec la mère, et la surpris, non sans frémir, me donnant un baiser. Réginèle rentra et m'aida à me lever. J'étais cour-

Digitized by Google

baturé, moulu, les membres gourds, les reins brisés, la tête trouble. A travers ce malaise, une affreuse idée fouettait mes nerfs, on eût dit avec des verges de feu. D'un bond, je sautai au bas du lit, pris mon paletot, m'ajustai tant bien que mal et, serrant la main à Réginèle qui me dit de m'en aller, je courus à Francfort, en m'arrêtant à Bockenheim pour acheter à un vieux juif un vieux chapeau et une paire de vieux souliers, bien entendu, à crédit.

Digitized by Google

XXI

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES

Mes joies ont toujours été enfiellées au bord de la coupe. Est-ce fatalité ? Non. Manque de logique et surtout manque de persévérance. J'étais libre de quitter Réginèle dès qu'elle allait mieux, c'eût même été mon devoir! J'étais encore libre de ne pas m'enivrer. Réginèle me l'avait assez répété. Il faut une triple haie à l'honneur et à la vertu, car nul n'est sûr de soi. Certes, mon action ne pouvait m'être imputée à crime. Elle était inconsciente. Elle m'inspirait de l'horreur, mais elle fut la souche d'autres faits qui furent la cause de notre malheur. Cette nuit, dont les commencements furent pour moi un avant-goût du paradis, se bifurqua en un sentier infernal. Elle a eu une immense influence sur ma vie. Si j'avais épousé Réginèle, j'aurais quitté l'Europe. Dans ce temps, je savais assez d'anglais pour soutenir une conversation, pour lire le texte de Shakspeare et de Byron. Réginèle, il est vrai, était une fille de la Bohême. Sa mère, comme me l'avait dit madame Koulb, n'était pas précisé-

Digitized by Google

ment un modèle de vertu. Son père s'était suicidé. Un proverbe allemand dit : *Tel pommier, telle pomme.* Mais les plus belles fleurs ne poussent-elles pas sur le fumier ? Jéhovah, d'après la légende, ne s'est-il pas montré à Moïse dans un buisson ardent, pour prouver, comme dit le Talmud, qu'il n'y a rien de petit, ni de bas, que l'esprit ne puisse élever ? Réginèle, vertueuse, eût été une rose de Sion. J'aurais été heureux de travailler à ses côtés pour projeter quelques rayons de gloire sur sa tête. Une auréole, c'est la plus belle coiffure pour une honnête femme. Réginèle le savait bien. Elle ne m'aimait que parce qu'elle croyait en mon avenir. Nous n'étions pas dignes de ce bonheur. La suite de l'histoire le prouvera. Pour être heureux, il faut veiller sur soi jour et nuit, ne rien faire ni rien laisser faire qui soit contraire aux éternels principes de l'honneur et de la vertu, qui seuls, quoi que l'on dise, conduisent à la félicité la plus réelle, à la volupté la plus idéale.

Digitized by Google

XXII

VIVE LA LIBERTÉ!

La situation était grave. De nouveau le souci vint me ronger le cœur. Je n'étais plus ce jeune homme insouciant, tour à tour étudiant, chanteur, professeur, médecin, toujours gai, ayant le mot pour rire. J'aimais et j'étais aimé. Aimer, c'est se sentir enchaîné, c'est avoir besoin d'un autre que soi pour vivre. Jusqu'à ce jour, je m'étais suffi à moi-même; d'autrui, je ne m'en souciais guère que pour m'épanouir. Comme le chat, je me caressais contre mes maîtres. A défaut de l'un, ce fut l'autre. Quand on est jeune, sain, gai et sans envie, on trouve toujours quelqu'un qui vous donne de bon cœur ce dont vous avez besoin, pourvu que vous vous contentiez de peu. Mais se dire: « Sur cent mille personnes qui respirent dans une ville, sur un milliard d'âmes humaines dans l'univers, il n'y a qu'une seule qui puisse contribuer à mon bonheur, » il faut être fou ou amoureux. En tout cas, on n'est plus libre. C'est le revers de l'amour, mais c'est le seul. Dès

Digitized by Google

qu'on est libre, on n'aime pas. Ma position officielle de candidat rabbinique, de préchantre dans la synagogue de l'hospice et du grand rabbin, de professeur donnant des leçons à des jeunes filles, me défendait d'entretenir une liaison, fût-elle honnête, avec une jeune personne. Inutile d'ajouter qu'il fallait renoncer *aux journées* (dîners gratis.) Ce sacrifice était fait, sauf le dîner de sabath chez madame Goldschmidt, qui n'accepta pas ma démission de pensionnaire. J'étais prêt à tout cela ; mais avant tout, il eût fallu être décidé à quitter Francfort pour l'Amérique. Encore eût-il fallu la permission de mes parents qui déjà comptaient sur moi et auxquels j'envoyais de temps à autre de petites sommes d'argent, prélevées sur mes économies de bouche et d'habillement. Je ne pouvais donc voir Réginèle qu'à la dérobée. Elle-même m'engagea à céler notre liaison jusqu'au jour décisif. Je l'attendais d'ordinaire le soir sur le chemin de Bokenheim à Rœdelheim et l'accompagnais jusqu'au pré derrière sa chaumière. Pour rien au monde, je n'aurais mis le pied dans la maison même. Rien qu'à sa vue, j'étais pris de frissons répugnants. Réginèle s'en aperçut. « Pourquoi fuis-tu ma mère? me demandait-elle. Elle t'a adopté. Naguère elle disait du mal de toi, maintenant elle ne tarit plus d'éloges. Elle n'en revient pas de t'avoir vu dans ses souliers, elle, si fière de son pied. »

A ces demandes, j'opposais toutes sortes de fins de non-recevoir : Il fallait être de retour pour mes leçons à donner. En effet je n'eus plus le temps de respirer. A tout prix, il fallait gagner de l'argent comme un homme. Parbleu! quand on doit se marier ! J'offrais mes leçons au rabais, j'en donnais jusqu'à douze par jour à dix, à douze et même à six kreuzers. A la synagogue, je me faisais payer mes *Kadisch* plus cher. Une seule chose fut négligée, le cours talmudique. J'en savais assez là-dessus. J'allais avoir le diplôme de rabbin. Ma thèse était prête depuis longtemps,

Digitized by Google

mais au fond je me souciais peu et du diplôme et du Talmud. Je visais plus haut. Je ne lisais plus que les grands poëtes, les grands historiens et les grands philosophes de l'humanité. N'eût été ma passion malheureuse pour Réginèle, j'eusse planté là dès ce jour même le Talmud et le rabbinat et serais parti pour l'université de Giesen, où déjà plusieurs de mes camarades s'étaient fait inscrire comme étudiants en philosophie.

Digitized by Google

XXIII

UNE SERÉNADE

Un de mes élèves, un jeune maître de danse de mon âge, payait mes leçons de français par des leçons de flûte. Réginèle aimait cet instrument. Cela suffit pour que je m'y appliquasse. En six semaines, j'avais fait assez de progrès sur cet instrument pour jouer tant bien que mal différents airs d'opéra. Je venais même de commencer à apprendre à jouer du violon, mais les événements qui survinrent me brouillèrent pour longtemps avec la musique.

Mon ami le danseur m'avait dit que je n'avais qu'à me faire chanteur pour gagner beaucoup d'argent. Mais se faire chanteur, autant abjurer! Il n'y aurait plus eu ni samedi, ni fête, ni cérémonie religieuse. Puis, toujours cette épée de Damoclès sur ma tête, le respect des parents. Des malveillants avaient mandé à mon père que j'avais joué de la flûte le saint jour de samedi. C'est un crime de lèse-sabath, selon le Talmud. Ma mère, me croyant converti, allait s'asseoir par terre et me pleurer comme un mort. Elle en

Digitized by Google

fut empêchée par Rabbi Aron, mon ancien professeur du village, déclarant que c'était impossible, qu'il me connaissait incapable de commettre un pareil crime de lèse-divinité. Qu'eût-ce donc été si je m'étais fait chanteur !

Réginèle m'avait défendu de l'attendre à Bokenheim. Je lui écrivais tous les jours une longue lettre, tantôt en prose, tantôt en vers. De temps à autre, elle me répondait par un billet doux, pour m'indiquer la maison où elle travaillait, afin que je pusse l'attendre à la porte pour lui baiser la main. Un soir — je ne l'avais pas vue depuis trois mortelles journées, — l'idée me prit de faire une visite de nuit à Réginèle, malgré sa défense, et de lui jouer un air de ma flûte, en guise de sérénade. Me voilà donc en route, vers minuit, la flûte sous le bras, la tête penchée et la poitrine pleine d'angoisses. Depuis quelques nuits j'étais dévoré d'insomnies. Réginèle dans sa dernière lettre, m'avait écrit qu'un certain Schayé, neveu unique d'un oncle et d'une tante sans enfants, chez lesquels elle travaillait, lui avait offert son cœur, sa main et dix mille francs pour un établissement. Les dix mille francs donnés tout de suite, le cœur et la main ne devaient venir qu'après la mort de l'oncle. Si Réginèle eût écouté ces propos, je l'aurais méprisée. Mais ce monsieur, sans oser lui parler, lui avait fait ces propositions par écrit. Réginèle m'envoya la lettre, en ajoutant qu'elle n'irait plus travailler chez cet oncle. Cette lettre que je possède encore, était un chef-d'œuvre de flatterie astucieuse. Evidemment, monsieur Schayé savait estimer Réginèle à sa valeur. Dix mille francs dans ce temps à Francfort constituaient une fortune. Il s'engagea à les déposer chez le notaire ainsi qu'une promesse de mariage dûment signée, dès la mort de son oncle, pourvu que Réginèle lui restât fidèle. M. Schayé, outre ses serments, s'engagea encore à payer une forte indemnité en cas que, pour une cause ou une autre, le mariage n'eût pas lieu. On n'est pas

Digitized by Google

plus prévoyant. Le plaisant de la chose, c'est que ce M. Schayé, malgré ses trente ans, était un de mes élèves talmudiques. Je lui enseignais une fois par semaine l'hébreu et la morale rabbinique du livre *Ekorim*, à raison d'un florin par mois. La belle morale que je lui apprenais là! Tout cela m'inquiétait, me rendait malheureux. Il fallait à tout prix une entrevue avec Réginèle, non pas de dix minutes, mais de dix heures. Dix jours n'eussent pas été de trop!

Il n'y avait point de lumière dans la maison. La ruelle était déserte. Je me mis à jouer mon air, la sérénade du Barbier de Séville, avec les roulades, que j'écorchais à faire plaisir. J'avais à peine commencé que la chambre s'éclaira. Un doigt à la fenêtre me fit signe d'entrer. J'avançai tout frémissant, ma flûte sous le bras, jusqu'au seuil de la porte. Le cœur me battait dans la poitrine. Je croyais Réginèle seule, je tremblais pour mon serment.

Digitized by Google

XXIV

PUTIPHAR

Je fus vite désabusé. Il y avait bien une femme dans la pièce à peine éclairée par une chandelle, mais c'était la mère. Debout, devant son lit, ses cheveux, que je n'avais jamais vus, coupés à l'enfant et tombant en boucles soyeuses sur la nuque décolletée, elle me fit signe d'approcher. Ses seins blancs comme du lait, me défiaient avec une hardiesse voluptueuse. Je restai cloué sur le seuil, sans avancer ni reculer. Si cette femme eût proféré un seul mot, je suis certain que, plein de mépris pour elle, je l'eusse fuie comme jadis Joseph a fui Putiphar. Joseph aussi n'a dédaigné la mère que pour épouser la fille qu'il aimait déjà à l'âge de vingt ans et qui devint en effet sa femme. La Bible le constate en toutes lettres. Mais Shœnelle, peut-être plus jeune et plus belle que Putiphar, était certainement plus rouée qu'elle.

Sans dire un mot, elle laissa tomber sa jupe et me montra une jambe faite au tour, une colonne de marbre, d'après l'image de Salomon.

Digitized by Google

On dit que saint Antoine a résisté à toutes ces tentations, soit ! mais elles ne l'ont tenté qu'en rêve. J'aurais voulu le voir à mon âge, en face d'une blonde courtisane de trente-cinq ans.

— « Je savais bien que tu reviendrais. » Ce furent là ses premières paroles. Mon horrible cauchemar donc avait été une réalité. Une tristesse inouïe suivie d'une rage frénétique s'empara de moi. Je sentis que j'avais commis une faute irréparable, un crime de lèse-amour. J'avais des velléités de suicide. Ce que j'avais gagné par six mois de peines, d'attentions, de soins et de victoires sur moi-même : *le cœur de Réginèle*, le voilà perdu, pour n'avoir pas pu résister à dix minutes de vertige. Une nichée de serpents, surgissant dans mon cœur, en mordillaient les parois de leurs papilles venimeuses. Mais comme tous les hommes manquant à leur devoir, au lieu de m'en prendre à moi, je tombai sur cette pauvre pécheresse qui ne répondait à mes violences que par des baisers et à mes malédictions par des protestations d'amour.

— Malheureuse ! lui criai-je, misérable ! tu veux prostituer ta fille, et c'est pour l'empêcher de m'aimer que tu viens de te prostituer toi-même !

Elle avait beau protester, épuiser ses serments, jurant qu'elle m'aimait, qu'elle n'avait appartenu à personne depuis la mort de son mari, ma fureur allait toujours croissant. J'allais l'étrangler ! Heureusement pour elle, ma rage se détourna sur la flûte, l'instrument de ma chute. Elle s'était fourrée, je ne sais comment, dans la ruelle du lit. Je la pris et la brisai en mille morceaux, en jurant que jamais je ne jouerais plus de ce maudit instrument, serment que j'ai tenu ! Puis, de peur de m'oublier encore en présence de cette femme à la fois abhorrée et désirée, je m'enfuis comme un criminel, un tronçon de ma flûte à la main.

Digitized by Google

XXV

HONTE ET MALHEUR

Il faisait encore nuit quand je sortis pour la dernière fois de la chaumière de Réginèle. Je courais aussi vite que l'aube pour rentrer chez moi. Mais quand je fus arrivé au noyer où, pour la première fois, Réginèle m'avait donné rendez-vous, je fus saisi d'une douleur indicible au cœur. Malgré moi, je m'affaissai et me roulai sous l'arbre comme un malheureux, jusqu'au moment où ma douleur se fondit en larmes. A quoi servent les préceptes, les maximes, les conseils, les meilleures résolutions ? Je connaissais par cœur tous les axiomes, que, dans les *Proverbes*, Salomon expose aux jeunes gens contre les embûches de la courtisane, veuve ou mariée. J'avais lu *Agathon* de Wieland. Les prophètes, à ce sujet, m'avaient bourré de préceptes les meilleurs. Il n'est pas de maxime de vertu que je ne me fusse gravée dans l'esprit pendant des années. Tout cela s'en allait disparaissant devant deux seins blancs, comme le fil de chanvre quand il sent le feu. O faiblesse ! ô honte ! A

Digitized by Google

quoi tient la vertu d'un hommo ! Et voilà Réginèle perdue pour moi à tout jamais ! Maîtresse ou épouse, ce serait un odieux inceste, crime sur lequel Moïse a mis la peine de mort. Cette idée d'avoir perdu Réginèle par ma faute, me talonnait comme le taon poursuivant la jeune Io métamorphosée en génisse. J'avais beau essayer de la secouer, une seconde après, elle me suçait l'âme. Que de fois, en ma qualité de préchantre, forcé de réciter toute une kyrielle de fautes avouées devant Dieu, je raillais l'usage de se frapper la poitrine, en guise de pénitence. Dans ce moment, instinctivement, je frappais du poing contre ma poitrine et la martelais, comme si j'eusse voulu en expulser l'horrible sentiment d'un péché sans rémission ; comme si j'eusse pu l'aplatir à force de coups de maillet, ou la réduire à néant à force d'en faire jaillir les scories étincelantes. Puis, las de remords, de reproches, je me dirigeai abattu, anéanti, éploré, pâle comme un ressuscité, vers ma chambrette, où je m'enfermai seul, bien décidé à ne voir personne et à chercher les moyens pour m'arrêter dans cette voie de ténèbres, qui ne pouvait me conduire qu'au fond de l'abîme.

Digitized by Google

XXVI

UN SUICIDE D'AMOUR

J'étais brisé de corps et d'âme. Bientôt je m'endormis pour vingt-quatre heures. J'ai eu des sommeils de quarante-huit heures, mais parfois aussi j'ai eu trois jours et trois nuits de soucis et de veilles sans me reposer une heure.

La différence entre l'homme de bien et l'homme de mal, n'est pas dans le péché, ni dans la faute, ni même dans le crime. Nul mortel ne se connaît, ni ne se domine assez pour ne pas faire du mal à autrui ou à soi-même.

Seulement l'homme d'énergie, à défaut de bien positif, s'arrête dans la voie tortueuse du mal et sait s'arracher au vice, pour revenir dans le chemin droit du bien et de la justice. Le sot, le fou, le lâche, au contraire, une fois dans le sentier du mal, loin de s'arrêter, s'y précipite ou s'y laisse pousser, jusqu'à ce qu'il arrive au bord du précipice, tout en imputant sa perte au destin. Celui qui ne sait pas se vaincre soi-même, sa passion fût-elle légitime, ne sera jamais un homme et ne se guidera jamais seul à travers le dédale de la vie sociale. Plus qu'un autre, la vivacité irré-

Digitized by Google

fléchie de mon caractère m'a lancé dans l'arène des passions, voire des vices, mais je n'y suis jamais longtemps resté. J'ai toujours su rebrousser chemin à temps. Par la chute même, j'ai rebondi pour me jeter violemment en dehors du cercle de feu qui menaçait de m'engloutir. Au bout de deux jours de souffrances et de remords, je me mis à lire *le Phédon* de Mendelsohn. Si je n'avais pas cru à l'immortalité de l'âme, ce livre, écrit pour la prouver, ne m'eût point convaincu. Mais pendant que je lisais, ma volonté, encore à l'état de germe, prit une forme et s'affirma au bout de vingt-quatre heures en une résolution arrêtée. Cette résolution, la voici :

Il faut renoncer à Réginèle, dussé-je en mourir. Puisque je n'ai pas su me rendre digne d'elle, puisque j'ai déchiré notre pacte par une action qui deviendrait un crime, il faut que ce pacte reste déchiré, quoi qu'il m'en arrive.

A peine ce parti pris, les raisons qui militaient en sa faveur arrivaient par douzaines, comme les canards quand on leur jette des miettes de pain :

La famille de Réginèle n'est pas digne de la mienne. Sa mère a beau dire qu'elle m'aime, c'est une courtisane. Madame Koulb m'avait déjà parlé de sa mauvaise réputation. D'ailleurs, qu'elle soit vertueuse, qu'elle m'aime d'amour ou non, aimer sa fille serait un inceste ! Nos enfants seraient des *Mamsérimes*, mot hébraïque des plus injurieux.

Il est impossible d'étudier ayant femme et enfants. Le Talmud s'écrie à ce sujet : « Peut-on, avec une meule au cou, s'occuper de science ? »

Je ne veux pas me vouer au rabbinat, je ne le puis ! Je ne veux pas mentir pendant toute ma vie à Dieu et aux hommes. Or, Réginèle espère devenir ma femme. Si je ne me voue pas au rabbinat, où trouver un gagne-pain ? Aller en Amérique ? Ma mère n'y consentira jamais ! Désobéir à ma mère, ce serait me préparer une vie de remords.

Digitized by Google

Ces raisons, développées par syllogismes et inductions, revinrent corroborer la première résolution, savoir : *Il faut renoncer à Réginèle et le lui faire savoir.*

D'ailleurs Réginèle consentira-t-elle à la longue à m'aimer, à attendre des années comme le font les Allemandes ? Ni elle, ni moi nous ne sommes faits pour l'amour platonique. Nous avons du sang oriental dans les veines. Je lui ai bien promis de la respecter ; non-seulement je l'ai évitée seule, mais encore, c'est pour avoir tenu ma promesse, non sans efforts, que je suis tombé dans les griffes voluptueuses de sa mère. Réginèle, si elle ne renonce pas, deviendra ma maîtresse, c'est-à-dire une complice. Maîtresse ou femme, nos amours seraient incestueux. Il faut donc y renoncer ! Un pas de plus dans cette voie et je deviendrais un sujet de mépris pour tous ceux qui m'ont fait du bien. Or, se rendre digne des bienfaits d'autrui a toujours été ma grande préoccupation. La reconnaissance pour moi n'est pas un devoir, c'est un véritable plaisir. Je sais gré à la personne qui se prête à ma gratitude. Il est si peu de gens qui savent recevoir.

La résolution une fois prise, au bout de huit jours de désespoir, de deuil et de larmes, j'écrivis le billet suivant à Réginèle, aux soins de Mamely, car je ne savais plus où elle logeait :

« Mon unique bien-aimée Réginèle !

« C'est le cœur déchiré, l'âme labourée de plaies béantes, « que je t'écris, après huit jours de luttes, de combats et de « souffrances.

« *Chère Réginèle, je ne suis plus digne de devenir ton* » *mari*, et j'aimerais mieux te voir mourir que de te savoir » la maîtresse d'un homme, *fussé-je cet homme !* J'ai lacéré,

Digitized by Google

« foulé aux pieds notre pacte de foi et d'amour. Je suis un mor-
« tel bien faible et bien coupable. Pour comble de malheur,
« je ne puis t'en faire l'aveu. Ce serait cribler ton cœur de
« coups de canif, ce serait tremper dans le vinaigre tes bles-
« sures saignantes. Je te rends ta foi et ta parole. Puisse ma
« renonciation contribuer à ton bonheur, à l'accomplisse-
« ment de tous tes rêves, si nobles et si élevés. Ce serait là
« l'unique consolation que le temps apporterait à ma dou-
« leur. Puisses-tu être aimée par un homme plus digne de
« toi que moi ! Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes,
« je t'aimerai, et n'aimerai que toi. Les traits de ta figure
« resteront gravés dans ma mémoire comme le rêve le plus
« idéal d'un poëte. Tu deviendras l'épouse d'un homme, la
« mère d'enfants chéris, mais pour moi, tu resteras toujours
« la vierge immaculée entourée d'une auréole de lumière,
« telle que tu m'es apparue la première fois chez Mamely.
« Adieu ! éternelle bien-aimée. En écrivant ces mots je
« voudrais pouvoir arracher mon cœur de ma poitrine et le
« déposer à tes pieds. Hélas, hélas ! *Ohimé !* Ce cœur est
« mort pour l'avenir. Tu en as moissonné les plus beaux
« épis, le reste ne sera plus que chaume et qu'ivraie. Adieu,
« Réginèle, adieu ! »

La première et en même temps la dernière fois que Réginèle vint me voir, elle me rapporta cette lettre. Mamely l'avait lue et l'avait gardée trois jours avant de la remettre à son amie. Pendant cet intervalle et malgré ma résolution de renoncement, je ne vivais pas, je n'avais pas un moment de calme ; tantôt restant couché sur mon lit, happant après mes pensées qui fuyaient devant moi, tantôt arpentant au hasard champs et forêts comme un spectre en tournée. Je voulais bien renoncer à Réginèle, mais l'idée qu'elle pût renoncer à moi ou m'oublier, comme si elle ne m'avait jamais aimé, me rongeait la vie. L'homme est ainsi fait, et il est très-mal fait ! Dans l'amour le plus passionné, il y a

Digitized by Google

une bonne moitié d'amour-propre. L'homme rapporte tout à soi, et il ne peut pas un instant s'abstraire de soi-même. L'infini dans l'homme, tout en planant au-dessus de lui, aspire continuellement à s'en dégager, à s'évaporer, à se dissoudre. Et dès qu'il se transforme en une pensée, il se corporise, se limite et prend la forme du fini. Par toute action l'homme tend à s'affirmer, à crier : Me voilà, moi, moi (*me adsum*), et toujours, moi. Si dévoué qu'il soit, il veut que l'on constate sa générosité. Tout ce qui amoindrit ce *moi* le froisse et le rapetisse à ses propres yeux.

Digitized by Google

XXVII

LES ADIEUX

Je n'avais pas la moindre nouvelle de Réginèle. Je n'osais pas m'informer d'elle, ni de sa mère et je ne sortais que pour courir à travers champs y chercher l'oubli de moi-même.

En face de ma demeure une vieille juive vendait des gâteaux sur un éventaire. Cette vieille ayant servi avec Schœuelle dans la même maison, était son amie et sa confidente. Depuis deux jours Sarah, la bonne, me dit qu'une femme se tenait toujours à la fenêtre du premier étage d'en face, comme si elle épiait les personnes de notre maison. C'était la mère de Réginèle faisant le guet pour empêcher sa fille de monter chez moi. Depuis deux jours, de violents maux de tête me forçaient de garder la chambre. Il faisait un temps affreux, lorsqu'à sept heures du matin, je vis entrer chez moi Réginèle. Sa pâleur presque mortelle rehaussait encore la beauté de ses cheveux noirs. Elle avait mis un canezou blanc qui laissait entrevoir sa taille de Diane chasseresse. Tout en elle parlait, exprimait un sentiment,

Digitized by Google

tout en elle provoquait l'amour et l'adoration. J'étais couché sur mon lit, en bras de chemises, les cheveux en désordre, n'ayant sur moi qu'un pantalon sans bretelles. Je sautai à bas du lit, nu-pieds, m'excusant de la recevoir dans un état pareil. Elle, posant ma lettre sur la table, me dit :

— Il y a dix jours, je me suis séparée à tout jamais de ma mère. Depuis hier, je sais que toi, à ton tour, tu te sépares de moi. Me voilà seule au monde, sans père, sans mère, sans ami et sans frère !

Puis, en s'asseyant, elle éclata en sanglots. Je mêlais mes larmes aux siennes. Je voyais bien qu'elle avait deviné la cause de ma rupture. Soit qu'elle se rappelât la nuit de mon ivresse, soit qu'elle se fût aperçue des coquetteries de sa mère à mon égard, Réginèle, la veille de ma sérénade, après une scène violente avec sa mère, l'avait quittée en jurant qu'elle ne remettrait plus les pieds chez elle. Malheureusement, elle avait oublié de me le faire savoir. Nous n'avions pas jugé à propos d'avoir un confident. Après une longue pause, pendant laquelle je ne trouvais pas un mot, elle poursuivit :

— Te rappelles-tu l'idée de Louise Miller?

— J'y pense depuis cinq jours.

— Elle voulait mourir seule, ajouta-t-elle, je n'ai pas tant d'abnégation, mais je mourrais de grand cœur avec toi.

— Et tu voudrais que nous mourussions coupables?

A ces mots, Réginèle sursautant, changeant de couleur de seconde en seconde, tantôt se teintant de bleu, tantôt livide comme une morte, s'écria :

— Qu'est-ce que tu me chantes là? Je ne suis plus assez niaise pour croire à tous ces mensonges, à toutes ces simagrées, à toutes ces duperies du ciel ! Coupables de quoi? Tu crois donc que le bon Dieu, dans ses quatre chambres du palais céleste, s'occupe d'un misérable homme et d'une misérable femme? qu'il écume de colère, quand cet homme

Digitized by Google

épouse la fille, après avoir aimé la mère? Qu'est-ce que cela lui fait? Est-ce que cela le regarde seulement! Tu crois donc au tribunal de *Rosch Haschana* et de *Jom Kipour*, (*Nouvel an et grand pardon des juifs*) là-haut, aux procès-verbaux de police après la mort? Je ne te croyais pas si bête!!

Jamais je ne l'avais vue dans un état pareil. Ses joues bleuies fulguraient d'éclairs et de larmes.

Malgré moi, je reculai d'effroi et d'épouvante. Puis, essayant de l'interrompre, je m'écriai.

— Tu ne crois pas en Dieu, toi, tu ne crois pas à l'immortalité de l'âme!

— Si Dieu existe, reprit-elle les lèvres frémissantes d'indignation, il faudrait qu'il fût juste. Or, je ne vois qu'injustices et qu'iniquités. Est-ce ma faute si je suis une bâtarde? Suis-je la cause que mon père s'est suicidé et que ma mère est une..! marâtre. Qu'ai-je donc fait de mal, moi, pour être une malheureuse réprouvée? Pourquoi mademoiselle une telle, beaucoup plus laide, plus bête que moi, roule-t-elle carrosse, pendant que je suis forcée de mendier du travail pour gagner ma misérable vie? D'ailleurs, n'est-ce pas la même chose pour tous les êtres? Pourquoi le cheval de monsieur de Rothschild ne sort-il que pour piaffer et hennir, et pourquoi celui du charretier ahane-t-il toute la journée sous son fardeau, à son timon de fer? Et les chiens donc! Voudras-tu comparer le sort de ceux qui traînent la charrette au petit épagneul de mademoiselle Bethman? L'un est-il vertueux, l'autre est-il vicieux? Je t'ai souvent écouté. Je ne voulais pas te contredire. Mais tu ne m'as jamais convaincue.

Soit dit en passant, j'ai toujours remarqué que la femme, dès qu'on ne l'aime plus, ou qu'on renonce à elle, ne partage plus vos principes religieux, ni vos idées littéraires.

— Je vois, j'observe, je juge et je pense, poursuivit Reginèle. Vous êtes, comme dit Lessing, un tas de *trompeurs trompés*. Ah! Si j'étais un homme!

Digitized by Google

— Si tu étais un homme, m'écriai-je à mon tour, tu mourrais par la main du bourreau ! Prends garde, Réginèle, relis l'*Infanticide* de Schiller. Elle était belle aussi : « La beauté, dit-elle, fut la cause de ma chute, sur cet échafaud, je la maudis. » Prends garde, mon amie, de ne jamais maudire ta beauté. Mais tu te fais plus mauvaise que tu n'es. Tu crois aussi bien que moi en Dieu et à l'immortalité, ou bien, voilà six mois que tu me mens. Tu me dis que tu m'aimes ; qu'aimes-tu en moi et pourquoi m'as tu aimé? Tu es jeune, belle, spirituelle; tu es irrésistible. Tu n'as qu'à choisir entre les richards juifs et chrétiens de la ville. Pourquoi t'es tu attachée à un pauvre étudiant qui n'est, ni riche, ni beau, ni puissant? qu'est-ce donc que l'amour sans Dieu? Ce n'est pas de l'amour ce que j'ai ressenti pour ta mère ! Un vif désir bestial. Et pourquoi voudrais-tu mourir, si tu ne crois pas à l'immortalité? Il faudrait au contraire songer à vivre éternellement, n'importe à quel prix ! Va, ton cœur vaut mieux que ta tête. Ou tu as menti depuis que je te connais, ou bien, tu mens aujourd'hui.

— Tu me demandes pourquoi je t'aime? répondit-elle, le sais-je moi? Les autres m'ennuient. Ils ne me parlent que de mes cheveux et de mes yeux. Toi, tu ne m'as jamais ennuyée. Je déteste les hommes beaux, et je hais les riches. *Avec toi j'espérais me venger d'eux.*

— Ainsi, tu ne m'as aimé que par haine des autres?. Et moi, qui par ton amour, m'étais réconcilié avec le genre humain ! Moi, qui dans ton amour, ai vu la présence de Dieu et de l'immortalité !

— Je t'aime, s'écria Réginèle, en me sautant au cou, je t'aime parce que je suis une folle et une malheureuse! Que veux-tu de plus? Une autre que moi t'en voudrait, car tu m'as promis d'être fidèle. Moi, qui ne crois à rien, je t'ai tenu ma parole. Toi, qui as la bouche pleine de Dieu et d'immortalité, tu m'as indignement trompée. Tu es un miséra-

Digitized by Google

ble parjure. Moi, je serais morte plutôt ! Qui donc de nous deux aime bien ? Est-ce toi, le croyant, ou moi, la douteuse? Tu me parles toujours de notre avenir, de notre bonheur futur. Périsse l'avenir mortel et immortel, périsse le monde, pourvu que tu m'aimes!!!

Digitized by Google

XXVIII

LA MÈRE ET LA FILLE

— Réginèle, m'écriai-je, en la pressant contre mon cœur, ange divin, tu as raison. Je ne suis qu'un misérable égoïste!

Dans ce moment la porte, s'ouvrant avec fracas, livra passage à Shœnelle, qui s'arrêtant sur le seuil, le bras gauche sur la hanche, ruisselante de sueur, s'écria d'une voix étouffée :

— J'arrive à propos ! je m'en doutais.

A la vue de cette femme, je fus saisi d'un accès de frénésie.

Vous ici ! chez moi ! m'écriai-je. Misérable, sortez à l'instant ou je vous jette par la fenêtre !

— J'ai plus de droits à venir ici que ma fille ! cria-t-elle de tous ses poumons. Tu es bien venu tout seul chez moi, petit canaillon, et tu y reviendras, si je le veux. J'arrive juste à temps pour empêcher le plus horrible des crimes !

— Que parles-tu de crime ! hurla Réginèle, qui jusqu'alors

Digitized by Google

s'était couverte la figure de ses deux mains. Une mère comme toi, peut-elle donner des leçons à sa fille ?

Et s'animant de plus en plus, elle ajouta d'une voix frémissante et saccadée : Marâtre ! Quand donc as-tu observé les lois de la chasteté et de la pudeur ? Est-ce quand tu avais mon âge ? N'ai-je pas rougi mille fois pour toi dès mon enfance ? Aujourd'hui même, si ta fille est restée pure, c'est à ton corps défendant ! N'as-tu pas voulu me vendre ? Non-seulement tu as voulu prostituer ta fille (ici Réginèle lui montrait les poings serrés), mais le seul homme qui eût sauvegardé ma vertu, le seul homme que j'aie aimé et qui m'eût épousée, tu l'as débauché ! Toi, la dernière des mères, la dernière des femmes ! ! !

Ma plume se refuse à peindre cette scène d'injures. Elle me montra l'abîme sous mes pieds. La mère, furieuse, s'élança sur sa fille, mais je la guettais. Et, la saisissant à bras-le-corps, la soulevant, je lui dis :

— Si vous ne vous en allez pas, je vous jette au bas de l'escalier ! Et comme elle me labourait la figure de ses ongles, force me fut de lui faire sentir ma supériorité par la moelle de mes bras, d'après l'expression des *Proverbes*. Puis, lui fermant la porte au nez, je rentrai pour venir au secours de Réginèle qui tombait d'une syncope à l'autre . Mais loin de se calmer et de s'en aller, cette furie, revenant à la charge, frappa à coups redoublés sur la porte. Elle cria tant et si bien qu'au bout de dix minutes tous les locataires de la maison accoururent.

— Méchant petit crapaud, s'écria-t-elle, tu auras ton compte aujourd'hui même ! Tu le sais bien. Un simple avis à la police et tu seras chassé de la ville. J'y vais de ce pas; quant à toi, ma fille, je te maudis. Sois maudite ! ! !

Elle s'en alla enfin, poussée par deux jeunes ouvrières de la maison. Réginèle, rappelée à elle par les mêmes jeunes

Digitized by Google

personnes, et après avoir versé un torrent de larmes, me dit en s'en allant :

— Ne crains rien de ma mère, si elle te fait du mal, moi, je le déferai, je le jure !

O, ma pauvre mère ! m'écriai-je, toi qui es une sainte, que dirais-tu, si ton fils entrait dans une pareille famille !

Digitized by Google

XXIX

DEVANT LE JUGE.

La mégère avait tenu parole. Elle quitta ma chambre à huit heures et demi du matin. A dix heures et demie, un grand flandrin de la police se présenta chez moi, me priant d'un ton paterne, de comparaître au *Rœmer* pour midi.

— Je devine la cause, répondis-je à cet homme. C'est la seconde édition de Réginèle. Vous ne m'aurez pas à si bon marché. J'ai bec et ongles, moi, je m'en plaindrai aux journaux.

— Bien, bien. On vous rabattra le caquet. On l'a bien dit à monsieur l'assesseur, que vous aviez une diable de langue, mais il vous coupera le sifflet.

Cela dit, il s'en alla, en ajoutant : Si vous n'êtes pas au *Rœmer* à midi, on vous fera marcher au son des violons ! Cela veut dire : on vous fera chercher par des gendarmes.

Après la scène avec Réginèle et sa mère, il n'y avait qu'une force majeure, que la police, qui pût m'arracher à mes douleurs et me forcer de m'occuper encore de ma misérable existence banale de tous les jours. Je pleurais

Digitized by Google

d'abord de rage, puis, m'évertuant, faisant contre fortune bon cœur, je me dis : après tout, je n'ai point commis de délit, ni de crime. Je suis inscrit comme ouvrier chapelier, soit! Chez monsieur Bauer qui est mort; soit encore ! Cela ne peut me faire condamner qu'à une amende : plaie d'argent n'est pas mortelle ! Ces messieurs de la police ne me mangeront pas.

Puis, m'habillant de mon mieux, je me rendis au Rœmer où j'attendais mon tour jusqu'à deux heures. Cela me donna le temps de réfléchir sur l'affreuse scène du matin. A deux heures, je fus conduit par un gendarme dans une mauvaise petite pièce oblongue, entourée de hautes planches de chêne, devant un homme long et maigre, muni de lunettes, séparé de moi seulement par une barrière de lattes de sapin à claire voie.

Le tutoiement en Allemagne n'est pas une injure. Dans ce temps, la police allemande, la plus grossière de toutes les polices, n'adressait la parole à un homme du peuple ni par *vous*, ni par *tu*, mais par le pronom singulier de la troisième personne *lui*. C'est la plus forte humiliation dans cette langue d'injures. Cet homme donc me dit.

— Comment s'appelle-*t-il* ?

Je ne répondis pas.

— Hé, *lui*, comment s'appelle-*t-il* ? Quel est *son* nom ?

— Monsieur, lui dis-je, je ne suis pas un chien. Je suis un homme, et de plus je suis Français. Je m'appelle Abraham Alexandre. Il poursuivit .

— Quel est *son* âge ?

— Pas de réponse.

— Que fait-*il* à Francfort ?

Je me tus.

— Veut-*il* me répondre ?

Silence complet.

— Gendarme, arrêtez moi ce chien de juif.

Digitized by Google

— Je vous avertis, monsieur, que vous me trouvez dans de très-mauvaises dispositions, et qu'aucun gendarme ne m'arrêtera vivant. Tenez-vous le pour dit. Je ne suis pas habitué à ce langage. Je suis un étudiant talmudique français. Je me destine à être rabbin. Vous pouvez vous informer auprès du grand rabbin. Je suis juif et loin d'en être honteux, j'en suis fier. Je ne troquerais pas ma religion contre la vôtre, tout assesseur que vous êtes. La mienne commande la fraternité et la politesse.

Ces paroles firent un certain effet sur cet homme qui s'appelait Pfeifer.

— Tu sais l'hébreu ? me dit-il.

— Oui, Monsieur.

— Et le latin ?

— Un peu.

— Eh bien, pourquoi es-tu inscrit à la police comme ouvrier chapelier ?

— Parce que c'est l'usage pour tous les étudiants rabbiniques. La police le sait bien.

— C'est une contravention formelle. Non-seulement, elle encourt une amende, mais elle implique l'expulsion.

— Ce serait la première fois depuis cent ans. Les lois sont dures à Francfort, mais les hommes sont meilleurs que les lois.

Il y eut une pause.

— Tu ne loges pas dans la maison de monsieur Bauer. Tu loges dans la rue des Juifs.

— Depuis sept ans, monsieur.

— Tant pis. C'est encore contraire à la loi. Tout commis logeant ailleurs que dans la maison du patron, doit un impôt de sept florins par an. Je veux bien user d'indulgence envers toi et ne pas t'expulser. Puisque tu sais l'hébreu et le latin, je te laisse à tes études. Mais pour les sept florins

Digitized by Google

pendant six ans, tu dois soixante florins d'amende. C'est de rigueur.

— Monsieur, je n'ai jamais vu cette somme. La commune juive me donne 3 florins 30 kreuzers de pension par mois, en ma qualité d'un des premiers douze étudiants. Je gagne à peu près dix florins par mois par mes leçons de français.

— Mais tu n'as pas le droit de donner des leçons sans la permission du sénat. Nouvelle amende de quarante florins.

— Je vous ai déjà fait observer, monsieur l'assesseur, qu'il me serait impossible de payer une amende au delà de trois florins. Encore faudrait-il les économiser sur ma bouche. (J'entre dans tous ces détails pour donner une idée de la justice de la ville de Francfort, en 1834.) Si la police veut me faire crédit, je m'engage à payer tout au bout d'un an ou de six mois.

— Il y a un moyen de te libérer. Avec quinze jours de prison, tu seras quitte de toute amende. Sauf l'expulsion réservée, au gré de monsieur le bourgmestre ou du sénateur, chef de la police.

— Va pour quinze jours de prison. Cela ne m'effraye pas.

— Peter, cria l'assesseur, c'était le nom du gendarme, prends-moi ce gars et conduis-le au poste de la *Constabler Wache* (le corps de garde des constables.)

— Un moment, repris-je, je ne suis ni un voleur, ni un criminel. Je vous donne ma parole d'honneur que j'irai de ce pas *au corps de garde*, mais de grâce, ne me faites pas conduire par un gendarme. J'aimerais mieux mourir.

A ce moment, une espèce d'alguazil, sur lequel pendeloquait une redingote sale et rapée, présenta un dossier à l'assesseur. Ce papier contenait des informations à mon sujet. Il y était question de ma visite à l'ambassadeur lors de l'arrestation de Réginèle et des propos que j'ai tenus à ce sujet dans une brasserie.

Digitized by Google

L'assesseur, après avoir parcouru ces quelques lignes, ordonna au gendarme de s'emparer de moi et de me conduire *à travers la rue des Juifs*.

— A travers la rue des Juifs! m'écriai-je. Jamais! Tout le monde m'y connaît!

— C'est pourquoi tu y passeras. Ah, tu te permets d'aller chez l'ambassadeur! Ah, tu joues au révolutionnaire de Paris! Je vais te donner une bonne leçon. Tu t'en souviendras.

— Je vous ai déjà dit, monsieur l'assesseur, répondis-je d'un ton décidé, que pas un de vos gendarmes ne me conduira vivant, ni à travers la rue des Juifs, ni à travers aucune autre rue.

— C'est ce que nous allons voir, petit pouilleux, maudit juif. Allons, Peter, garotte-moi ce petit crapaud.

Peter fit un mouvement en avant pour s'emparer de moi. Sans l'attendre, hors de moi, je sautai sur lui comme un bouledogue, le saisis à bras le corps et de mes dents, lui mordis le nez. Surpris à l'improviste, Peter essaya de me donner quelques coups de poing sur la tête, mais il ne pouvait se dégager de mes deux bras qui lui faisaient craquer les reins. L'assesseur, surpris lui-même et tremblant, cria, en agitant sa sonnette.

Quatre gendarmes entrèrent, m'arrachèrent du corps de Peter, m'accablèrent de coups, me terrassèrent et s'apprêtaient à me garotter. Mais ils ne purent m'empêcher de crier et ce n'étaient plus des cris que je poussais, mais des rugissements!

Au bout de cinq minutes, toute la magistrature du Rœmer assaillit la salle de police de M. Pfeifer. Le bourgmestre lui-même en culotte courte et bas de soie accourut en s'écriant :

— Qu'est-ce que cela? pourquoi ces cris, ces hurlements?

— C'est un petit crapaud de juif, dit M. Pfeifer, qui a

Digitized by Google

manqué à la justice et qui ne veut pas se laisser conduire par un gendarme.

— Voyons, voyons, s'écria le bourgmestre, c'est toujours chez vous, monsieur l'assesseur, qu'il y a des scènes de scandale. Quel est ce jeune homme? D'où est-il? Que fait-il?

— C'est un Alsacien, un étudiant du rabbin Trier.

— Imbécile! répondit le bourgmestre. Un Alsacien, c'est un Français. Vous croyez toujours être en 1815. C'est vous qui nous avez attiré avec votre Alsacienne, les notes désagréables que nous avons reçues à ce sujet de M. le ministre de France. Quel est le crime de ce jeune homme?

Puis, sans attendre la réponse de l'assesseur réprimandé, le digne bourgmestre, le roi de Francfort, se dirigea vers moi, m'aida à me relever, ordonna aux gendarmes de laver ma figure et mes mains, et me pria de lui faire un récit de ce qui s'était passé. Je lui dis la vérité. Il était indigné.

— Mon garçon, dit-il, malheureusement pour toi, tu t'es permis des voies de fait contre un gendarme. Il faut que tu passes en jugement. En attendant, rends-toi au corps de garde tout seul. N'adresse aucune plainte à ton ambassadeur, je me ferai faire un rapport sur toi. Je connais le grand rabbin. Tout ce que je puis faire pour toi, sans violer la justice, je le ferai.

Je baisai la main de ce digne homme et me rendis moitié perclus, plein d'ecchymoses, d'éraflures, de bleus et de jaunes à la prison de la *Zeil*.

Ce bourgmestre était un marchand de fer qui s'appelait M. Scharff.

Digitized by Google

XXX

EN PRISON

Arrivé au corps de garde où je me constituai prisonnier, on me fouilla, on m'ôta ma bourse et mon canif, et l'on me mit dans un cabanon à côté d'un jeune menuisier qui, arrêté le dimanche, pour avoir été trouvé ivre sur la voie publique, était encore détenu le jeudi, sans que personne se fût occupé de lui.

Le bruit se répandit dans la rue des Juifs que j'avais blessé un gendarme. D'aucuns même ajoutaient que le gendarme était mort de ses blessures. Il n'avait à la vérité, qu'une morsure au nez. J'étais bien plus maltraité que lui.

Pendant que mes amis couraient à la police pour s'informer de mon sort, pendant que plusieurs d'entre eux notamment M. Goldschmidt offraient généreusement, mais en vain, un cautionnement pour me faire mettre en liberté, pendant que le bruit se répandait que j'étais mourant, criblé de blessures, dans un cachot, je fis prier le guichetier de me prêter une flûte. Heureusement il n'avait à mon

Digitized by Google

service qu'une clarinette. Au bout de deux heures d'incarcération et après avoir mangé des haricots et du pain (je refusai la viande), je me mis, faute de flûte, à chanter à tue-tête toutes mes chansons, au grand plaisir de mon triste compagnon et de la fille du guichetier qui me redemanda à travers le judas la chanson du *Sommeil*. Puis, après m'être follement égosillé et songeant à Réginèle et à nos malheurs, je tombai dans le plus profond abattement. Je ne pus pas dormir de toute la nuit, ravagé d'ailleurs, par les punaises et les puces.

Chose curieuse. La scène du Rœmer avait comme effacé de ma mémoire la scène poignante du matin. Il m'a semblé être plus vieux de dix ans. Je croyais avoir fait preuve d'une énergie virile. L'assesseur Pfeifer lui-même devait rendre justice à mon courage. Le bourgmestre ne pourrait s'empêcher de reconnaître que ma défense était l'expression d'un sentiment d'honneur, de dignité personnelle. J'étais fier de moi. C'est une bonne journée, me dis-je à part moi. Le matin, je me suis vaincu moi-même ; le soir, j'ai vaincu les autres. Et, me rengorgeant, je me mirais dans ma fausse grandeur. La vérité est que le matin, j'avais agi comme un sot et un ingrat, en renonçant à l'amour de Réginèle, amour qui valait mieux que le trône et toute la sagesse de Salomon, et que le soir j'avais commis une grosse balourdise, en répondant aux injustices de l'assesseur par des cris de paon et des voies de fait dignes d'un crocheteur. C'est ainsi que se jugent les hommes quand ils sont seuls en face de leurs actions.

Tous ces sentiments assaillirent coup sur coup mon être enfiévré. J'avais le délire sans m'en douter. Ma raison, mes pensées, mes actions n'étaient plus au niveau de mon existence ordinaire. J'étais comme un torrent gonflé par un orage, entraînant jusqu'aux racines les plus profondes des arbres plantés sur ses bords. Mais, vers midi, l'eau écou-

Digitized by Google

lée, montrait les ravages de mes rives. Je tombai dans un profond abattement, dans une prostration quasi paralytique. Impossible de m'arracher ni une parole ni un son. Je refusais de manger, j'étais accablée de frayeurs et de douleurs. Je me voyais condamné aux travaux forcés, pour avoir mordu le nez d'un gendarme, ou pour le moins à être expulsé honteusement de la ville, chassé comme un criminel. Tout devant moi était noir. Déjà la prison pesait sur moi, comme un casque gigantesque de plomb, tel que Dante l'a vu sur la tête des criminels dans son enfer, lorsque vers le soir, le guichetier en ouvrant la porte avec fracas, cria mon nom, en y ajoutant :

Il peut s'en aller!

Digitized by Google

XXXI

FREI! FREI! LIBRE! LIBRE!

Jamais parole ne me causa une si grande joie. L'avouerai-je, pas même la parole de Réginèle quand, pour la première fois, elle me dit « je t'aime ! »

Je ne me le fis pas dire deux fois. D'un bond, je fus dans le couloir. Malheureusement ma joie ne fut pas complète. En me voyant partir, mon jeune compagnon se mit à pleurer. Quand donc, s'écria-t-il, me rendra-t-on à mes parents, à mon travail? Quel crime ai-je commis? Est-ce ma faute si mes camarades m'ont grisé?

Je lui promis de m'occuper de lui.

— Encore ! me cria le guichetier, vous avez bien assez à faire pour vous-même.

Ce guichetier nommé plus tard administrateur d'un hospice, est devenu un de mes meilleurs amis. J'ai donné des leçons de français à sa fille et j'ai assisté à sa noce.

— A qui dois-je ma liberté? Telle fut ma première question. Dites-le moi, afin que je coure me jeter à ses pieds.

— Vous êtes un chançard, me répondit cet homme. Tout

Digitized by Google

ce que je sais, c'est que j'ai ordre de vous mettre en liberté. Votre procès a été jugé, il y a une heure. Encore une chance. D'ordinaire, cela dure un mois.

Oh ! la volupté de respirer un air libre après trente-six heures de prison ! Qu'est-ce donc, quand, après des années de réclusion, on renaît à la liberté! J'aurais voulu m'agenouiller en pleine rue et remercier Dieu de son soleil!

— Et le bel âge que la jeunesse ! Quand je vois un jeune homme ou une jeune fille pleins de santé se plaindre de leur sort, je hausse les épaules. Que peuvent-ils envier ? Quand on a jeunesse et santé on a tout ce qui constitue le bonheur.

Après tant d'angoisses, d'orages et de tremblements, à peine rentré chez moi, secouant tout cela comme un canard secoue un grain de boue de ses ailes en sortant d'une mare, je courus chez M. Goldschmidt le remercier de son intervention.

— Nous avons bien offert une caution, me dit ce brave homme, mais elle a été refusée. Pourtant le bourgmestre, avec lequel je fais des affaires, m'a dit qu'il aviserait et qu'il étoufferait les voies de fait. Que diable aussi attaquez-vous des gendarmes par le nez ?

Je me rendis tout aussitôt auprès de Rabbi Trier.

— Tu m'en fais de belles ! me dit ce digne homme. J'ai envoyé pour toi un certificat à monsieur le bourgmestre. Depuis quelque temps, mon garçon, tu côtoies des chemins dangereux ; il n'y a que les ânes qui ne bronchent pas sur les bords du précipice !...

— Hélas ! mon cher Rabbi, ce n'est pas ma faute, j'ai trop de sang dans les veines.

— Jeûne alors.

— Si je jeûne, je ne pourrai plus vous servir de prêchantre. Pour chanter, il ne faut pas d'estomac vide.

— Il est temps que tu rentres en Alsace et que tu te maries.

Digitized by Google

Touché de l'immense bonté de ce vieillard, je lui ai tout raconté.

— Je connais ces scènes-là, me dit-il. J'étais jeune comme toi, mon garçon. Mais prends garde, telle mère, telle fille. Surtout pas d'inceste, on est maudit pour toujours! Tiens, voilà un volume qui traite exclusivement de ces sortes d'amours en forme de *questions* et de *réponses*. Lis-le.

— Mon cher Rabbi, lui dis-je, en souriant; si cet auteur avait vu de près comme moi la mère et la fille, il n'aurait fait qu'une seule réponse à toutes les questions.

— Va, mauvais sujet, chez le bourgmestre, me dit le Rabbi en riant, il doit avoir mon certificat!

Je me dirige vers le Rœmer. La première personne que je rencontre sous la sombre voûte des pas perdus, c'est Peter, aussi étonné de me voir libre, que moi de lui voir son nez sain et sauf, quitte pour une petite égratignure.

— Sans rancune, Peter, lui dis-je, et donnez-moi la main.

— Tout de même, fit-il, en me tendant sa grosse patte. Vous n'êtes pas capon, vous avez des dents.

— Eh bien, venez prendre une chope.

— Tout de même, répondit-il, puisque vous êtes Français. Mon père adorait les Français.

Nous nous dirigeâmes vers une brasserie.

— Eh bien, Peter, l'assesseur Pfeifer a-t-il eu un savon?

— Tout de même, il y va un peu trop rudement. Il appelle tout le monde *lui*, même les gendarmes qui ne sont pourtant pas des juifs.

— Le bourgmestre me recevra-t-il?

— Tout de même. Il m'a dit hier: Peter, ce n'est rien, ton affaire avec le petit juif. Si on t'en parle, tu diras que c'est un enfantillage.

— Il est très-bon, le bourgmestre.

Digitized by Google

— Tout de même, j'ai vu hier son valet de pied qui sert tous les bourgmestres ; il m'a dit que l'ambassadeur de France est allé le voir et qu'ils ont parlé des juifs. Il paraît qu'en Alsace, là-bas, les juifs sont des hommes comme nous.

— Et tu trouves cela bien?

— Tout de même. Après tout, c'est moi qui ai conduit la petite Esther qui a voulu se noyer. Le cœur m'en a tremblé dans la poitrine. Elle a pleuré comme une chrétienne. Quand j'ai appris qu'elle a voulu tuer son corps, un beau corps, ma foi, je m'en suis lavé les mains et j'ai dit à qui voulait l'entendre que je n'avais rien à me reprocher, que j'ai été pour elle comme pour une autre, ni plus ni moins Je ne l'ai pas bousculée une seule fois de plus que si elle eût été une chrétienne ; au contraire. Elle s'est traînée comme une masse, et pour éviter le scandale dans la rue, je l'ai prise sur mon épaule et l'ai portée jusqu'à la frontière.

— Vous êtes un brave gendarme, lui dis-je, mais c'est un rude métier.

— Tout de même, dame, on fait son devoir de chrétien!

Le bourgmestre ne me reçut pas, mais j'appris au Rœmer que j'étais tout simplement condamné à dix florins d'amende et à payer sept florins pour un permis de loger ailleurs que chez mon patron. L'affaire du gendarme était étouffée.

Ajoutons tout de suite que je me suis vengé de l'assesseur. Ce malheureux, trois ans plus tard, faisait des pièces de théâtre dans le dialecte francfortois et les faisait jouer d'autorité. Il fut horriblement sifflé. J'étais alors collaborateur du *Journal de Francfort* français et rédacteur en chef d'une feuille hebdomadaire intitulée *Iris*, moitié française, moitié allemande, tantôt en allemand, tantôt en français. Par générosité, je le défendis contre la presse de la ville. Il vint me remercier dans ma mansarde, confondu de trouver en

Digitized by Google

moi le jeune homme qu'il avait maltraité si injustement.

— Vous le voyez, lui dis-je, comment un crapaud de juif se venge. Malheureusement je suis seul contre vingt. J'ai beau vous défendre, vos pièces sont aussi détestables que vos jugements.

Digitized by Google

XXXII

PHILOSOPHIE ET AMOUR

Bouleversé de tant de secousses, je fus emmené par un de mes condisciples, plus âgé que moi de cinq ans, qui venait de se marier et d'être installé rabbin à Wiesbade. Là, sous les allées de marronniers devant le *Cursaal* et dans les promenades de la *Dutenmuhle* les questions les plus ardues de la théologie et de la philosophie furent discutées entre mon ami et moi. Ce jeune rabbin était un pur kantien. Mais le kantianisme même ne me satisfit point. Impossible de concorder la liberté de l'homme avec la providence et la prescience de Dieu. Ces problèmes, je ne les ai résolus que vingt-cinq ans plus tard dans ma *Parole Nouvelle*.

Il fut décidé à Wiesbade que je renoncerais au rabbinat. Je n'eusse même pas accepté une place de rabbin pour enseigner les lois de Moïse. Après avoir lu *Michaelis* et le *Traité théologique de Spinoza*, j'avais acquis la certitude que le *Pentateuque* non-seulement n'est pas de Moïse, mais qu'il est falsifié, interpolé. (Voir mon *Moïse et le Talmud*).

Après avoir discuté pendant des heures et des journées, nous tombâmes d'accord, mon ami et moi, qu'il n'y avait dans

Digitized by Google

cette courte vie qu'un seul bonheur réel : Vivre, dût-on vivre pauvre, d'après ses principes et garder son indépendance. Il fut résolu que je renoncerais à toutes mes fonctions religieuses et que je ne vivrais que de mes leçons et de ma plume. Maigre pitance, mais suffisante pour un homme habitué à se nourrir de harengs salés, de concombres, de radis noirs, de café et de pain bis. La vie des grands hommes allemands est un guide infaillible pour quiconque veut grandir et non grossir. La vie de Luther, de Munzer, de Reuchlin, d'Ulric de Hutten, de Lessing, de Schiller, de Kant et de Jean Paul, autant de phares lumineux. Seul, Gœthe fait une exception. Seul aussi il n'est qu'un immense farfadet. Quiconque le prendra pour guide finira, soit dans un lupanar, soit dans une maison de fous, soit dans la police.

Restait la question d'amour. Une fois le Talmud et Moïse jetés par-dessus bord, je revins toujours à mes amours.

Mon ami, qui avait connu Réginèle, s'égosilla pour me prouver l'impossibilité de cette union. Il n'eut garde de rabaisser mon idole, il rendit justice à son esprit et à sa beauté, mais il me prouva que cette alliance, même sans l'accident de la mère, ferait notre malheur à nous deux.

As-tu lu, me dit-il un jour, une statistique des divorces pour adultère, insérée dans la *Didaskalia* de Francfort?

Les protestants divorcent moitié moins que les catholiques. Encore ces derniers n'ont-ils que des séparations de corps, et les juifs moitié moins que les protestants.

D'où vient cette proportion? Je vais te le dire :

Toutes les actions humaines, petites et grandes, sont des faits matériels sortant logiquement des principes spirituels. Une femme qui n'est fidèle à son mari que parce qu'elle l'aime, n'est nullement assurée contre cet accident. L'amour est une fièvre intermittente de l'âme. Nul homme n'est si supé-

Digitized by Google

rieur aux autres pour être sûr d'être seul aimé et d'être toujours préféré. Les femmes qui se marient par passion deviennent d'ordinaire de grandes pécheresses. Rien n'est plus fugace que les sentiments et les passions du cœur. Une femme n'est infailliblement fidèle à un homme, que lorsque par sa raison elle croit, même en présence d'hommes valant mieux que son mari, violer une loi divine, c'est-à-dire s'exposer aux remords éternels de sa conscience. C'est aussi la source de l'honnêteté de l'homme. Donc toute femme dont la conscience n'est pas armée de la raison divine inexpugnable ou qui admet des dogmes contre la raison ; dogmes qu'elle peut nier d'un jour à l'autre, n'est pas sûre de ne pas faillir.

La femme catholique qui, n'exerçant pas sa raison de bonne heure, l'étouffant, admettant des croyances surnaturelles, croyant que Dieu pardonne par l'entremise d'un prêtre, est plus exposée que la protestante, reniant ces dogmes.

La protestante, à son tour, croyant à la divinité de Jésus, à la grâce de Luther, croyant par conséquent encore à un Dieu arbitraire, se métamorphosant en homme et faisant des miracles contraires à ses lois, est plus exposée que la juive.

La juive rabbinique, croyant à la révélation et au pardon direct par Dieu, est elle-même plus exposée que la juive monothéiste et rationnelle.

Mais la pire des femmes est celle qui ne croit à rien de divin, surtout si elle est belle et spirituelle comme Réginèle. Si jamais tu l'épouses tu es un homme perdu. Elle n'a qu'un but : briller, devenir riche et se venger de la société qui l'a appelée : bâtarde, fille de suicidé. Tu n'es pour elle qu'un marchepied.

Je le laissais dire. Il avait trois fois raison. Nonobstant, en le quittant, je courus à la poste voir s'il n'y avait pas pour moi une lettre de Réginèle.

Digitized by Google

Une autre fois, mon ami qui essayait ses sermons sur moi, me prouva, clair comme le jour, que les seuls mariages heureux étaient ceux conclus par la raison ; non ce que nous appelons faussement un mariage de raison, mais l'union de deux êtres basée sur la raison humaine. Quand on aime quelqu'un, ajouta-t-il, il faut savoir pourquoi. Dire, je l'aime parce que je l'aime, autant bêler comme un mouton. En épousant un homme, il faut que la jeune fille puisse se dire : « Cet homme remplira envers moi ses devoirs d'époux, de père et de citoyen. Il a donné des preuves d'honneur, de loyauté, de travail et d'affection. » A son tour il faut que le jeune homme puisse se dire : « Je suis certain que la femme à laquelle je donne mon nom ne compromettra ni mon honneur, ni ma fortune et ne sera pas un démenti vivant de mes principes. Je trouverai en elle, non-seulement un appui dans l'adversité, mais un conseil dans le bonheur. Elle sera aussi bonne mère qu'épouse fidèle, et patati et patata..... »

Je ne laissai pas que de donner mon assentiment de la tête et courus à la poste voir s'il y avait une lettre de Réginèle. Je l'aimais plus que jamais. Le bonheur conjugal de mon ami, loin de me refroidir, m'inspira de l'envie. Je commençais à m'habituer à l'idée de partir avec Réginèle. N'eût été le cauchemar de la mère que je ne pouvais dévorer, je serais parti pour Francfort me jeter aux pieds de Réginèle et lui demander pardon de mon ingratitude, de mes scrupules, de mon renoncement, de ma lâcheté !

Digitized by Google

XXXIII

LA VENGEANCE DE RÉGINÈLE.

J'allais partir, lorsqu'au moment où je m'arrangeais avec un voiturier, on me remit la lettre suivante de Réginèle.

« Mon unique et indigne bien aimé. »

« Tu te rappelles notre premier rendez-vous quelque peu « trempé. Tu te rappelles que j'ai sauté dans le fossé plein « d'eau, en disant que je voulais être comme toi. Je répète « la même parole aujourd'hui. J'ai voulu encore être comme « toi. Tu t'es rendu indigne de mon amour, je n'ai pas voulu « être en reste avec toi, et me voilà *indigne de devenir ja-* « *mais ta femme*. Mais, du moins, mon indignité t'a rendu la « liberté! (Ciel et enfer, m'écriai-je, elle a été revoir l'ambas- « sadeur! Et la lettre tomba de mes mains.) Elle t'a rendu à « tes études, à tes parents! Voilà la vengeance de Réginèle, « de celle qui ne croit à rien ; vengeance qui, quoi que tu di- « ses, et quelle que soit la mine de vinaigre que tu fasses, « enfonce un poignard dans ton cœur, Parjure! misérable! « car tu m'aimes et tu as beau, par égoïsme ou par couardise, « renoncer à moi, je t'en défie! Non-seulement tu m'aimes,

Digitized by Google

« mais, tel que je te connais, tu n'aimeras plus jamais une « autre femme comme tu m'as aimée. J'ai voulu mourir « avec toi, mais je ne suis pas assez bête pour me tuer « seule ! Nous voilà tous deux des suicidés d'amour !

« Tu m'as demandé pourquoi je t'ai aimé ? Je ne le savais « pas, il y a un mois. *Maintenant, je le sais :* Je t'ai aimé, « je t'aime encore, parce que d'instinct j'ai senti que j'étais « aimée comme je ne le serai plus. « *Du hast angebetet wo « andere schwelgen.* » (la phrase est de Schiller.) Oui, je « t'ai vu à mes genoux m'adorer, me respecter pendant des « semaines et des mois, je t'ai vu à côté de moi pendant « deux et trois journées consécutives, sans avoir l'envie de « me quitter une minute et toujours, en me traitant comme « une divinité. Les autres aiment ma beauté et me font « rougir de moi. Toi, tu as aimé mon âme, tu m'as fait con- « naître mon meilleur *moi ;* tu m'as appris ma valeur en « adorant ma vertu. Je ne m'étais rien, avant de te connaî- « tre, tu m'as grandie de cents coudées.

« Hélas ! je n'ai déjà plus que du mépris pour les hommes « à commencer par le premier qui aime mon corps. Tu es « le seul souvenir pur, *sucré* et *doré* de ma jeunesse. Je le « conserverai comme la prunelle de mes yeux... Je suis « depuis huit jours la fiancée de M. Schayé dont, dans le « temps, je t'ai envoyé la lettre. Plus tu souffres de ma « conduite, plus je savoure le bonheur de te voir malheu- « reux. Je vais m'établir à Mayence avec Mamely que je « marie avec son bien-aimé. Schayé livre la dot. Il m'aime « bien, dit-il, mais autant je courais après tes lèvres, autant « je fuis les siennes. Je ne l'aimerai jamais. Il s'est engagé « par écrit à m'épouser ! J'ai voulu quitter Francfort pour « ne plus y rencontrer ni toi, ni ma mère. Je ne resterai pas « avec Schayé ni me marierai avec lui. Je ne resterai pas « en Allemagne. Avec toi, j'eusse été *Louise Miller*, tu étais « mon indigne Walter. Dès aujourd'hui, je m'appelle *Lady*

Digitized by Google

« *Milford*. Je vise plus haut et plus loin. Quant à toi, tu ne « seras jamais rabbin. Tu n'en as ni la vocation, ni le ca- « ractère. Tu feras des vers, des livres et des sottises. Moi, « je serai riche, j'en suis certaine, et quand je le serai, je « te le ferai savoir, afin que tu me regrettes doublement.

« Car personne ne t'aimera plus comme moi et je ne « t'aime plus. Adieu, parjure ! adieu, malheureux jeune « homme. Réginèle est morte pour toi ! S'il y a une résur- « rection, ce dont je doute, nous renaîtrons, moi comme « homme, toi comme femme. Et je te rendrais *heureuse*, « moi, et je te serais fidèle. Adieu, mon indigne bien-aimé ! « Oublie ta Réginèle que tu as tant aimée, et qui te doit « quelques heures de bonheur. Puisses-tu ne plus jamais « aimer ! Puisse ton cœur rester cloué comme un canon ! « Si jamais tu revois ma mère, je te cracherai à la figure « en pleine rue. Adieu, mon premier et mon dernier amour ! « Adieu ! »

Ta malheureuse Réginèle !

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPILOGUE

Réginèle est morte jeune encore, veuve d'un marchand d'esclaves millionnaire, à la *Nouvelle-Orléans*.

En 1855 j'ai vu à Paris, envoyé par sa mère, son fils unique, mort depuis dans la dernière guerre d'Amérique, en combattant pour le Sud.

Réginèle n'a jamais pardonné à sa mère.

Schœnelle est morte misérable à l'hôpital de Francfort, à l'âge de quarante-cinq ans.

J'ai été assez heureux pour lui faire parvenir quelques secours d'argent, pendant les trois dernières années de sa vie.

FIN DE RÉGINÈLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

MES ANNÉES DE BOHÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉAVIS

Ce livre a été écrit, il y a une trentaine d'années, en même temps que les trois premiers livres de Ma Jeunesse. *Après l'avoir lu à ma femme chérie, elle me dit : « Bien que j'en connaisse depuis longtemps les différentes péripéties, comme tu me dédies ta* Jeunesse, *je te prie de ne pas publier les* Années de Bohème *de mon vivant. — Il sera fait selon ton désir, lui répondis-je. Non seulement elles ne paraîtront pas de ton vivant, mais en cas que tu me survives, tu ne les feras paraître que vingt ans après ma mort. » Ma pauvre femme est morte en* 1878. *J'étais décidé à ne point publier ce volume ; mais, outre que je déteste toute œuvre posthume, n'ayant pas d'héritier direct, plutôt que d'abandonner au hasard ces récits véridiques ou plutôt ces souvenirs, je les publie, ne fût-ce que pour les lire imprimés.*

Digitized by Google

Je n'écris point pour les autres. Peu m'importe l'éloge ou le blâme du public. Puisque je ne l'ai jamais consulté sur aucune de mes œuvres quand j'étais jeune, je ne tiendrai pas compte de son jugement, que me voilà vieux, au seuil de la tombe.

Je puis me tromper sur la valeur de ce livre : « Stercus s' .m cuique bene olet, » *dit un proverbe latin ; mais ce dont je suis certain, c'est que chaque fois que je suis de mauvaise humeur et que j'en parcours un chapitre, ma mauvaise humeur se passe. Il en sera peut-être de même pour mes lecteurs. Que si je me trompe, tant pis pour eux! Qu'ils ne le lisent pas.*

Paris, le 17 mai 1887.

Digitized by Google

PRÉFACE

Si je ne tenais qu'à intéresser le lecteur par des histoires d'amour, je m'empresserais de lui conter mes passions, mes succès et mes défaites. Mais mon but étant de servir d'exemple et de guide, même en faillissant, il me faut entrer dans le domaine des causes avant de relater les effets.

La loi divine, ou, si l'on veut mieux, la loi naturelle, en vertu de laquelle tout existe et se conserve, fut de tout temps la même. Elle sera la même d'éternité en éternité.

Cette loi absolue n'est pas progressive, elle est ce qu'elle fut. Le progrès consiste dans la connaissance plus ou moins parfaite de cette même loi par l'homme, afin de la pénétrer et, voyant les effets forcés des causes, d'y conformer sa vie dans la mesure de ses forces.

Toute la liberté consiste à opter entre la loi et sa violation. Si l'homme observe cette loi, il arrivera, autant que faire se peut, à la santé et à la prospérité. S'il la viole, au nom de la liberté de tout faire, ou seulement par indifférence qui est une négation de la loi, il est ou il sera malheureux, quoi qu'il fasse. A défaut de malheurs positifs, toute négation, toute violation de la

Digitized by Google

loi le privera des avantages et des bonheurs qu'il aurait pu préparer jeune pour les cueillir mûrs un peu plus tard.

Précisons cette règle par des exemples de la vie.

Voilà un homme qui, jeune et fort, abuse de sa jeunesse et de sa force, en niant la loi de la nature qui n'admet aucun excès, aucune débauche, aucun vice, sans faire sortir les effets empoisonnés de la cause violatrice.

Au bout de quelques années, la réalité, quoi que fasse cet homme, lui fera sentir ses torts. Ou il sera dévoré de maladies, ou il sera privé de plaisirs dont d'autres, à son âge, et ayant vécu selon les lois de la nature, jouissent en toute sécurité, en toute aisance. Cet homme, à ses dépens, a acquis de l'expérience qui ne lui sert guère. Cette expérience, il la recueille, il la précise en axiomes, disant que la nature veut que l'homme jeune vive chastement avec une femme, afin, non seulement de pouvoir être utile à ses concitoyens, à l'âge de soixante ans, mais encore, afin d'aimer et de vivre vieux et sain jusqu'aux limites de l'âge prescrit par la vie. L'expérience, c'est la glace que l'on amasse en hiver, pour les grandes chaleurs de l'été. L'hiver lui-même n'en a que faire. C'est par l'expérience que l'homme a découvert et fixé les lois de la vie. C'est encore l'expérience, par la contemplation, qui a proclamé Dieu, c'est-à-dire la force autonome, la loi qui s'est constituée elle-même, qui a fait toutes les autres conformes à elle-même, le principe, enfin, d'où tout émane et où tout retourne. Si l'homme restait toujours jeune et fort, jamais il n'eût été question de Dieu et de sa loi.

Digitized by Google

Cette expérience maximée appelée *principe* a été recueillie par des hommes, ayant un passé, pour empêcher leurs semblables, ayant de l'avenir, de commettre les mêmes fautes. Mais d'ordinaire les jeunes, forts et passionnés, n'écoutent guère les leçons de cette expérience, à moins de les accepter comme article de foi, ou quand, privilège rare, toute faute commise a traîné immédiatement après elle son effet palpable. Autrement la jeunesse présomptueuse se dit : « C'est bon, c'est bon; les vieux prêchent la morale parce qu'ils ne peuvent plus ni aimer, ni nopcer, ni chanter, ni festiner. Quand ils étaient jeunes, ils ont fait comme nous; et ils ont dit : foin de la morale, nargue de l'abstinence! C'est la leçon des ennuques. »

L'esprit de l'homme, de prime saut rapporte, tout à soi. Toute passion est une flatterie à l'amour-propre, une satisfaction de soi-même. Le vice n'est pas autre chose qu'un compliment que l'homme s'adresse à lui-même, soit en manifestant une force au-dessus de l'ordinaire, contraire à celle des autres, soit en se procurant un plaisir qu'il croit mériter aussi bien et mieux que les autres, ou dont la privation froisse la bonne opinion qu'il a de son mérite, de sa haute personnalité.

La jeunesse, dont l'orgueil n'a pas encore reçu beaucoup d'atteintes, est plus exposée à ces erreurs qui la poussent aveuglément dans le tourbillon des passions. Et ces passions, encore qu'elles soient une force vitale, pour peu qu'elles soient employées contrairement à la loi de la nature, ne produisent que malheurs, misères et morts prématurées.

Il en est de la jeunesse comme du feu et de la va-

Digitized by Google

peur. Il faut à l'un une cheminée, un foyer et une limite pour laisser échapper la fumée et pour échauffer plutôt que de brûler. Il faut à la vapeur une locomotive, des rails, des pistons de recul, autrement elle ne produit que des malheurs et des effets stériles. Certes, pour forger de l'acier, il faut plus d'incandescence, plus de souffle que pour faire du café. Pour produire un chef-d'œuvre, il faut plus de passion, un foyer plus ardent, mais les lois de conservation sont les mêmes pour une forge comme pour une machine à thé, les mêmes pour un sot que pour un génie. Nul ne les transgressera impunément.

La religion naturelle de la raison n'a jamais été autre qu'une forme idéale, contenant les règles de la loi observée par l'expérience. Toute religion est de l'hygiène. Toute morale est un principe de médecine. Connaître Dieu et ses lois, c'est apprendre à connaître les lois de l'homme, à les observer et à les pratiquer, c'est s'assurer une vie de santé et de prospérité, car, sans santé, il n'y a ni plaisir, ni bonheur!

Toute religion donc, même la plus absurde par ses croyances surnaturelles contraires à Dieu, contient encore des lois de chasteté et de continence, par la défense de la débauche ou par l'abstinence de certains mets dans des climats chauds, lois utiles à l'homme, surtout à la jeunesse. La philosophie, mère de toute religion, n'a pas d'autre but. Il n'est pas d'autre philosophie que celle qui enseigne les lois de la nature et la conservation de soi-même par la tempérance et la modération en toute chose.

Dès que la jeunesse rejette le principe philosophique,

Digitized by Google

elle rejette en même temps la morale de l'abstinence. Souvent même, elle ne prend la vraie philosophie en horreur que parce qu'elle la gêne dans ses folles équipées, dans ses passions illégitimes.

Mais les véritables dangers ne commencent pour elle que du moment où raillant tout idéal, tout principe abstrait, toute loi antérieure et supérieure, elle n'admet que les lois visibles de la matière et le néant de cette matière même. Cette erreur morbifère a sévi plusieurs fois comme une peste dans l'histoire des peuples, car elle détruit les semailles des hommes pour plusieurs siècles. Presque toujours elle s'est manifestée sous différents noms. La même maladie matérielle s'est, tour à tour, appelée lèpre, éléphantiasis, cancer, vérole, ou bien peste noire, vomito, choléra. De même la maladie intellectuelle s'est appelée tantôt sophisme, épicuréisme, tantôt athéisme, matérialisme, ou bien positivisme et darwinisme.

En 1830, elle s'appela :

ROMANTISME ET ÉMANCIPATION DE LA CHAIR.

Du temps que je croyais à la Bible et à Jéhovah, je ne faisais que côtoyer la lisière du fruit défendu. A peine tombé, comme dans l'histoire de Trudèle et de Réginèle, je me relevai, en secouant mon âme, qui comme l'aile du canard plongé dans une mare secoue la boue sans qu'il y reste une tache, pas même une marque.

Ma foi ne fut expulsée que par la raison philosophique. Je ne croyais plus à la Révélation, mais aussi

Digitized by Google

non plus à la différence des nations et des religions. J'appris à nier tout miracle, mais aussi à oublier tout préjugé. Ne vivant que dans et par la pensée, n'ayant devant moi que l'exemple des grands génies qui ont souffert pour le progrès et la liberté des peuples, je m'étais proposé d'imiter leur exemple, d'étudier les lois de Dieu et de l'homme, de me vouer corps et âme à la science, à la poésie et d'opposer au destin un front d'airain. Dans ma jeunesse, j'ai rêvé des succès de poète. A l'âge de vingt-trois ans, je ne rêvais plus que le martyre du philosophe et du penseur au profit du progrès. Socrate, Platon, Rienzi, Savonarole, Wiclef, Huss, Luther, Spinosa, Munzer, Lessing, Schiller, Kant, tels furent mes modèles.

Hélas ! moi aussi, je devais payer mon tribut aux erreurs matérielles de mon siècle. Moi aussi, je m'enivrais du vin du vertige de l'athéiste et du crapuleux *Romantisme*, Seulement, comme je ne suis pas un homme à théories, comme j'agis toujours d'après mes pensées, bonnes ou mauvaises, les effets de ces erreurs ne se sont pas fait attendre. Je ne sais pas si Dieu m'aime, mais ce qui est certain, c'est qu'il m'a toujours bien châtié, et vite, sans se faire attendre.

Ce n'est donc pas pour amuser la jeunesse de la description de mes passions que j'ai écrit ce volume, mais pour l'empêcher de tomber dans les mêmes dangers. Elle peut m'en croire. Si jamais je redeviens jeune, par la mort et la renaissance, car rien ne meurt une minute, je ne recommencerai pas.

Digitized by Google

MES ANNÉES DE BOHÈME

LIVRE PREMIER

I

Souvent un navire, après avoir navigué pendant des mois et sur le point d'arriver, malgré vents et marées, en vue du port désiré, est subitement assailli par un violent ouragan qui le rejette au large et l'oblige à courir des bordées. Heureux si, après de longues secousses, durant des semaines entières, il trouve à s'abriter dans un port, à mille lieues de celui qui a été le but de sa course. Et voilà l'image de la vie!

Je venais de manquer le port. Heureux de n'y avoir pas échoué corps et biens. J'allais courir des bordées au hasard, au gré des vents et des conjonctures.

Au premier moment, je n'eus même plus la force de me tenir au gouvernail. Je croyais qu'après la perte de Réginèle, je ne pourrais plus jamais aimer une femme. Il est vrai qu'elle venait de faire assez bon marché de celui qu'elle avait appelé son unique et éternel amant. Profon-

Digitized by Google

dément ulcéré de son abandon, je ne lui sus aucun gré de son sacrifice, oubliant comme tous les hommes, tous égoïstes, que j'étais décidé à l'abandonner le premier. Sur cent ruptures entre jeunes cœurs, quatre-vingt-dix-neuf sont des iniquités sociales commises froidement par l'homme. Les plus fins se font abandonner, à force de déboires et de manquements, pour sauver les apparences devant le monde, injuste et inique lui-même.

La seule résolution virile enfantée par mon roman fut de renoncer au rabbinat, au risque de mourir de faim.

Selon l'usage, tous les six mois, le grand rabbin choisissait certains chapitres du *Talmud,* espèce de thèse pour éprouver l'esprit, l'érudition et la sagacité des élèves. Ces discussions à perte de vue duraient d'ordinaire une quinzaine de jours et parfois de nuits jusqu'à deux heures du matin. La dernière séance est publique. Tous les rabbins, tous les anciens gradés y assistent, et, après cette suprême séance, le grand rabbin distribue ses diplômes de rabbin officiant aux plus savants, aux plus sagaces décidés à quitter l'Académie.

Pour cette année, M. Trier, hasard ou non, avait choisi le thème des mariages consanguins et incestueux.

Mon siège était fait. Je venais d'achever en hébreu rabbinique ma dissertation, mais au dernier moment, après avoir remis mon traité au rabbin, je lui fis savoir que, dès ce jour, je n'assisterais plus aux cours et que je renonçais à tout jamais au rabbinat.

Il me tança vertement et me donna six mois de réflexion.

Cette résolution devait naturellement me mettre sur le pavé. Je venais de renoncer à l'oratoire de Rothschild. La synagogue de l'hospice aurait dû me congédier. J'y comptais. Mais, malgré ma réputation de défroqué, le *Hekdech* me conserva encore une année, à cause de ma belle voix.

Digitized by Google

C'est moi qui, pris d'un accès de remords, ai dit aux commissaires : « Je ne puis plus prier pour vous, je ne crois plus à rien de tout ce que je vous débite en hébreu. » Et sur leur insistance de me garder, je leur fis l'aveu que le jour de *Kipour,* jour de jeûne, j'avais mangé le matin avant de me rendre à la synagogue. Là-dessus, ma démission fut acceptée.

Je devais perdre et je perdis en effet toutes mes leçons d'hébreu, ainsi que mon *stipendium* de deux écus par mois.

Je fus donc réduit à mes leçons de français. Le docteur Creizenach, qui approuva ma façon d'agir, m'en assura une dans sa maison à raison de deux florins par mois. Le docteur Emden, franc-maçon, auquel je fus recommandé, m'en fit donner deux dans sa famille, chacune à raison de vingt francs par mois. Le docteur Schwarzschild, médecin également maçon, m'en procura une quatrième.

Je fis mon budget, et, à ma grande joie, il me resta un excédent de trois florins, logement payé, pour le linge et l'habillement.

Ce budget, une fois établi, que je comptais grossir par de nouvelles leçons, je me mis avec une ardeur sans relâche à me préparer pour l'Université. Théodore Creizenach lisait avec moi Homère et Plutarque en grec. Un vieux latiniste, Textor de nom, me lisait Horace, Virgile et Cicéron. M. Hirsch me donnait des leçons de calcul, et M. Zirndorfer des leçons de mathématiques. Je signale ces noms pour acquitter une dette de reconnaissance. Avec mon ami Schlesinger, professeur d'anglais à Paris depuis trente ans, savant éminent, je lisais Shakspeare en anglais; je venais de commencer l'italien, et, brochant sur le tout, je me mis à faire des vers et à écrire des romans et des drames.

J'ai toujours eu l'habitude pour apprendre une langue

Digitized by Google

de commencer par le verbe, comme dans la grammaire hébraïque. Cela fait, j'apprenais le dictionnaire par cœur et je me mettais à lire un chef-d'œuvre.

Ayant eu un dictionnaire grec des racines et des dérivés par *Rost*, je fus frappé de la grande quantité de racines grecques dérivées de l'hébreu, et j'annotai ces racines en hébreu à la marge du dictionnaire. Je n'étais pas encore à la lettre *delta* que j'en avais déjà trois cents. Je fis le même travail sur l'anglais et l'allemand. Je n'eus plus un moment à moi. Dois-je l'avouer, malgré ma misère, ce furent là mes deux meilleures années.

Ayant écrit un petit poème allemand intitulé *l'Argent et l'Écho,* j'osai l'envoyer à la *Didaskalia*. M. Wagner, le rédacteur en chef, me le renvoya avec l'observation que les vers étaient originaux, mais qu'ils péchaient contre toutes les règles de la grammaire. Je lui répondis qu'avant un mois je saurais ces règles aussi bien que lui. En effet, Creizenach m'ayant prêté une grammaire de Heyse, je la parcourus en quinze jours sans désemparer.

Ai-je dîné pendant ce temps? Jamais homme n'eut moins besoin de manger et de boire que moi ! Un verre d'eau, un morceau de pain, une pomme, un radis noir me suffisaient pour vingt-quatre heures. Le temps employé à manger me paraissait réellement perdu. Que de fois alors j'ai béni mon père de m'avoir élevé si rudement, de m'avoir appris à faire sept lieues par jour, après avoir avalé un morceau de pain et un grand verre d'eau fraîche, tout au plus une demi-chope de bière; jamais une goutte de vin. Mon régal, les jours de contentement de moi-même, était un petit fromage à la main arrosé d'une chope de bière, qu'un brasseur démocrate m'assura pour une demi-heure de leçon de français à sa fille. Rien de chaud, sauf le café ou parfois une saucisse brûlante coûtant vingt centimes.

Mes vers, coupés et rechevillés selon les règles, prirent

Digitized by Google

de nouveau le chemin de la *Didaskalia*. M. Wagner publia et la lettre et les vers, au grand étonnement de mes amis qui ne m'en croyaient pas capable. Je rends justice à mes ennemis, les orthodoxes : ils me croyaient capable de tout. Ces vers furent suivis de plusieurs autres morceaux.

Malgré mes études et mes leçons, j'avais trouvé le temps de rédiger une brochure intitulée : *Kolladi et son ami, réponses à toutes les questions vitales de la philosophie.*

Kolladi était le nom de l'ami de Mamely. Mes réponses étaient des réfutations à l'athéisme de Réginèle et à l'orthodoxie des talmudistes. Mais où trouver un imprimeur ? J'en ai pourtant trouvé un.

Ayant corrigé des vers dans l'imprimerie de la *Gazette des Postes*, on me consulta sur des corrections du *Journal de Francfort* français. Non seulement je me mis à corriger, mais j'égayais le déjeuner des compositeurs par des chansons. Un des compositeurs, pas plus âgé que moi, me dit :

— Mon père est imprimeur ; si je puis te rendre service, tope là, je t'aime bien.

— Viens avec moi, lui dis-je, je te lirai quelque chose qui plaira à ton papa.

— Sans le lire, me dit-il, je réponds de lui; il te l'imprimera *à l'œil*, mais tu ne payeras jamais, je m'en charge.

Je livrai mon manuscrit à l'imprimeur, qui était déiste. Il imprima ma brochure, dont il paya même le papier. Je ne crois pas qu'on en ait vendu dix exemplaires, bien qu'à plusieurs reprises, et malgré toutes mes recherches, je n'en aie jamais pu déterrer un seul. La brochure pourtant fit du bruit, et quoique j'eusse, dans cet ouvrage, réfuté l'athéisme, je fus moi-même accusé d'être relaps et athée.

Pour la dernière fois, je fus appelé devant le grand rabbin Trier.

Digitized by Google

II

Cette fois-ci, je ne trouvai auprès de lui que sa fille cadette Fanny, jeune personne très instruite, très tolérante et m'ayant toujours donné des preuves de sa belle âme et de sa noble amitié.

— Mon fils, me dit le rabbin, hier nous avons tenu un lit de justice à ton égard. Tu devais comparaître, afin de te défendre contre de très sérieuses dénonciations, corroborées d'ailleurs par tes actes, tes paroles et tes écrits. Ne m'interromps pas. Tu n'observes plus aucune loi rabbinique. Tu écris et tu fais de la musique le samedi. Tu as mangé du pain levé le jour de Pâques. Il y a plus! Tu as dîné le jour de *Kipour* dans un restaurant chrétien. Dans une brochure que tu viens de publier, tu te révèles comme révolutionnaire et panthéiste.

Si nous avions été sévères à ton égard, nous eussions pu te mettre au ban et te faire chasser de la *Kehilah* (commune juive); mais tu as toujours été un bon fils et un excellent étudiant ; je ne veux pas briser ta carrière pour des peccadilles de jeunesse. D'ailleurs, ton ancien rabbin m'a écrit une lettre à ton égard ; il exige que tu retournes dans ton pays. J'espère qu'avec l'âge et la réflexion tu reviendras à la foi. Moi-même, dans ma jeunesse, j'ai commis bien des fautes. Tu as su vaincre ta passion pour une femme, tu sauras, j'en suis certain, refouler le penchant si naturel à la jeunesse pour le doute, la négation et la rébellion. Au lieu donc d'un *Herem* (ban), je t'ai écrit ta *morenou* (diplôme), mais à une condition, c'est que tu

Digitized by Google

quittes Francfort en huit jours pour retourner en Alsace où t'attend une bonne place de rabbin !

Je parcourus le diplôme. Il débute par ces mots : « J'ai élevé un jeune homme du peuple, et lui ai enseigné la loi, la sagesse et la raison.

הרביותי בחור מעם ולמדתו תורה והכמה ותבונה

J'avais les larmes aux yeux. J'étais confondu, anéanti. Je m'attendais à des reproches violents. Cet excellent rabbi m'accablait de son indulgente bonté.

Pourtant, résolu de mettre ma vie au niveau, à la hauteur de mes principes et m'évertuant, je répondis :

— Vénérable Rabbi, voilà plus de dix-huit mois que je mérite vos reproches. Vos accusations sont fondées. Je suis décidé à ne jamais mentir ni à ma raison ni à mon jugement. Non seulement j'ai rompu avec le Talmud, mais, vous allez me maudire, avec la Bible même. Je renonce pour toujours à l'état de rabbin !

— Malheureux ! s'écria le vieillard, de quoi vivras-tu ?

— De mon travail, lui répondis-je, en lui remettant le papier muni d'un grand sceau rouge.

Il allait le reprendre, lorsque sa fille, qui pendant cette scène était restée muette, le menton appuyé sur la main gauche, se leva, saisit le diplôme et me le remit en disant au rabbin !

— Mon père, ce qui est donné est donné. J'aime mieux la franchise de ce jeune homme que la tartufferie de tant d'autres qui pensent et agissent comme lui, mais qui n'ont pas le courage de leurs opinions. (Allusion à plusieurs autres élèves qui ont dîné avec moi le jour de *Kipour* et qui tous sont devenus rabbins.)

— Tu le vois, reprit le père, si tu avais persévéré dans la bonne voie.....

Digitized by Google

— Je suis indigne de tant d'honneur, de tant de bonheur. (Il m'eût été impossible de songer au mariage, après la perte de Réginèle.)

— Je veux bien te laisser ce papier, ce n'est pas la science qui te manque, mais à une seule et dernière condition : Jure-moi de rester juif, de ne jamais te convertir!

— De toute mon âme, répondis-je avec joie. Il est possible que plus tard je me réconcilie avec l'Écriture, mais ce dont je suis certain, c'est que jamais je ne changerai de religion.

Un juif, en effet, ne peut changer de religion par conviction, à moins qu'il ne tombe dans l'idiotisme. Si tant est qu'il existe une croyance qui soit conforme à la raison, c'est la religion, non du *Pentateuque* d'Esra, mais de Moïse. Otez le Talmud, et la loi de Moïse, conforme à la raison, fut, est et restera toujours *le minimum de foi* nécessaire à tous les mortels immortels.

— Jure-moi, reprit le rabbin, sur ton âme, sur ta conscience, sur ta vie que jamais, dans aucune conjoncture, tu n'abjureras la religion de tes pères et de ton rabbi.

— Je le jure!

— Maintenant, va-t'en en paix. Suis ton chemin. Il est hérissé d'épines et de ronces!

III

Pour le moment, le chemin que j'avais choisi semblait s'aplanir devant mes pas. Quelques jours après cette scène, je lisais dans le *Journal de Francfort français* un article dans lequel le rédacteur en chef, M. Charles Du-

Digitized by Google

rand, s'efforçait de prouver que la monarchie était faite plutôt que la République pour l'éclosion, la floraison et la maturité de la poésie et des arts. Cette erreur, à défaut de raisons historiques, était soutenue par des phrases aussi élégantes qu'éloquentes.

Indigné, je pris la plume et écrivis une première lettre, dans laquelle, avec force exemples historiques à l'appui, je m'inscrivis en faux contre les axiomes de M. Durand. En envoyant la lettre sans signature, je n'avais pas le moindre espoir de la voir insérée.

Quel fut mon étonnement de la voir imprimée le lendemain, tout au long, dans la première colonne du journal. Le rédacteur promit d'y répondre. Il y répondit, en effet. A sa manière de procéder, je sentis le défaut de sa cuirasse. Comme tous les Français, M. Durand savait parfaitement l'histoire de France, surtout depuis la Renaissance. Mais aussi, comme presque tous les Français du dix-neuvième siècle, M. Durand ignorait l'histoire universelle, même l'histoire ancienne de Rollin, qui n'est nullement à dédaigner. Il ignorait surtout la philosophie de l'histoire, dont Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, est le vrai créateur! philosophie qui est partout la même, car partout les mêmes causes produisent les mêmes effets.

Dans ce temps j'étudiais toutes les histoires universelles publiées par les Allemands. Le nombre en est considérable. Il me fut facile de réfuter les arguments spécieux de mon généreux contradicteur, malgré sa supériorité de langue, de style et de rhétorique. Il inséra ma seconde lettre que plusieurs journaux allemands traduisirent avec éloge, et me pria de continuer.

J'envoyai une troisième lettre qui eut également l'honneur de figurer en tête du journal.

A la fin, M. Durand pria l'auteur anonyme de se pré-

Digitized by Google

senter au bureau du journal pour y recevoir une communication importante. Cet éloge me rendit heureux au suprême degré. Il devait clore le bec à tous mes ennemis qui, pour m'ôter le gagne-pain de mes leçons et à mesure que le journal allemand insérait mes vers, s'en allaient disant que je ne savais pas le français. J'en savais toujours assez pour l'enseigner à quelques crétins d'Allemands. Il est vrai que par mon accent alsacien je prêtais les flancs à toutes ces inductions.

Je n'osai donc pas me présenter chez M. Durand. Quand il m'entendra parler, me dis-je, il ne voudra pas croire que je suis l'auteur des lettres dont, par précaution, je portais les brouillons sur moi depuis quinze jours.

J'ai toujours su tout ce que je voulais savoir, et quand je ne le savais pas, je l'apprenais en peu de temps. La seule chose que j'aie trouvée rebelle à ma volonté, c'est mon accent. Il est vrai que je n'ai jamais eu le temps de m'en occuper. Assailli continuellement de pensées, brûlant d'apprendre toujours le fond des choses, j'ai parlé comme j'ai pensé, *au hasard du bec,* comme dit un proverbe allemand. Si quelque chose peut rester de moi, ce seront mes pensées; si elles ne restent pas, c'est qu'elles ne valent rien. A quoi bon alors se perdre dans la forme? Pourquoi se préoccuper de l'habit, si par la pourriture du corps il est destiné à n'être qu'une guenille?

Au bout de trois jours d'hésitation je résolus de me présenter chez M. Durand. C'est une maison française, me dis-je : je suis Français. Je ferai mon possible pour y être bien accueilli. Si, d'ailleurs, je dois perdre mon accent, ce sera là ou jamais, car je savais que personne dans la maison ne parlait un mot d'allemand.

M. Durand me reçut avec stupéfaction. D'abord il m'avait cru un vieil émigré de cinquante ans, égaré en Allemagne. Puis, en m'écoutant, il doutait de l'authenticité de mon

Digitized by Google

nom. Ce doute ne disparut qu'après l'exhibition de mes brouillons.

A la fin, il me dit :

— Jeune homme, vous avez un grand avenir.

— J'aimerais mieux un petit présent.

— Le calembour le fit rire.

— Vous êtes donc bien pauvre ?

— Je gagne jusqu'à quarante francs par mois.

— Ce n'est pas, Dieu, possible!

— Cela est.

— Vous savez l'allemand. Le savez-vous assez pour faire des traductions ?

— J'essayerai, lui dis-je, mais j'écris mieux que je ne traduis.

— Eh bien, venez ici tous les matins. Vous dépouillerez les journaux allemands. Nous avons un traducteur que nous ne garderons pas. Il ne sait pas son français. Nous en avons un autre, un ami de la maison, sachant très bien le français, mais qui ne sait pas l'allemand. (C'était M. Pompée, le frère du célèbre fondateur de l'école Turgot.) Venez, rendez-vous utile. Vous aurez vingt florins par mois. Puis, la besogne faite, vous me ferez toutes les semaines un résumé succinct et substantiel de l'esprit de la presse allemande, que je vous payerai à part. Cela vous va-t-il ?

— De grand cœur, mais à une condition : c'est que vous me corrigerez mon accent.

M. Durand sourit, et ce sourire me disait que cela était impossible.

— Ce sera l'affaire de mon frère, me dit-il. Il a l'accent de Nîmes.

Ce fut là un des plus heureux jours de ma vie. Non seulement ma vie matérielle me semblait garantie, mais je

Digitized by Google

voyais devant moi un vaste horizon intellectuel, au bout duquel flamboyait en lettres d'or le mot *Paris*. Ajoutons tout de suite que je n'ai jamais touché un rouge liard de M. Durand. Que de fois, plus tard, je lui ai prêté moi-même cinq et dix francs. A cela et à l'accent près, M. Durand a tenu tous ses engagements envers moi. Il fut un de mes bienfaiteurs.

IV

M. Charles Durand, connu à Paris comme créateur et rédacteur du *Capitole* en 1840, était un avocat de Nîmes, qui s'était expatrié à la Haye pour rédiger le *Journal officiel* français de la capitale de la Hollande. Il fit la connaissance d'une belle et jeune Hollandaise qu'il épousa, bien que sa première femme fût encore toute vivante à Nîmes.

Il venait de quitter la Haye pour prendre, à Francfort, la rédaction du *Journal de Francfort* français, propriété du prince de la Tour et Taxis. Le journal prit bientôt une grande importance sous la plume habile, spirituelle et classique de M. Durand. M. Durand, comme bon nombre de Français du dix-neuvième siècle, était, *sans l'avoir lu*, un disciple de Voltaire. En peu de temps, ce qui me parut toujours un tour de force inexplicable, il sut se faire subventionner, d'abord par Louis-Philippe, puis par la Russie, puis par la Hollande, puis encore par l'Autriche, et, brochant sur le tout, il était très bien avec le parti légitimiste et clérical. Sauf mes trois lettres, je n'ai jamais écrit dans

Digitized by Google

son journal que des traductions, des nouvelles politiques et de temps à autre quelques lignes de critique théâtrale.

En quinze jours la maison Durand n'eut plus de secret pour moi, et je fus à même de juger le fort et le faible de ma situation. Je vis bien que M. Durand, malgré ses vingt-cinq mille francs de revenus, ne trouverait jamais un sou pour payer un rédacteur, et que mon travail de traducteur ne serait pour moi qu'un exercice de langue! Par contre, les profits, tant intellectuels que matériels, que je pouvais tirer de ma position, étaient très considérables.

D'abord, grâce à mon nouvel état de rédacteur, j'eus tous les journaux de Paris à ma disposition, ainsi que tous les livres modernes parus et à paraître.

Jusqu'alors je ne connaissais les grands maîtres de 1830 à 1835 que par de très rares lectures. Dans la maison Durand, j'eus à ma disposition non seulement toutes les œuvres de Hugo, de Lamartine, de Musset, de Balzac, de Sand, de Dumas, de Thiers, de Guizot, de Cousin et de Mignet, mais par la lecture de tous les journaux que j'emportais, par les discussions journalières qui avaient lieu dans le salon de M. Durand, je fus initié à toutes les nouveautés de l'époque.

M. Durand me fit lire Rabelais, Amyot et Montaigne. Le *Rabelais* et le *Montaigne* que je possède et que je n'ai jamais cessé de lire sont de pieux souvenirs de lui.

Toutes les semaines, je faisais à M. Durand un résumé succinct de l'esprit de la presse allemande. Je ne savais pas d'abord l'usage qu'il en faisait ; mais bientôt j'acquis la certitude qu'il copiait mon rapport pour l'envoyer au roi ou à son ministre. De temps à autre, j'en lisais des extraits dans le *Moniteur*.

A mon tour, profitant de la possession de tous les journaux français, je me mis à rédiger des correspondances littéraires, philosophiques et politiques pour les ournaux

Digitized by Google

allemands. Mes correspondances parurent d'abord anonymes dans le *Monde élégant de Leipzig* et datées de Paris que je n'avais pas encore vu. Le succès en fut tel qu'on les attribua à Henri Heine. Heine, devenu plus tard à Paris mon intime ami, me disait, à son tour, que c'étaient mes meilleures lettres de Paris.

Enhardi par le succès et renseigné par M. Durand, j'adressais également des correspondances politiques datées de Francfort à la *Gazette d'Augsbourg*, au *Courrier de Stuttgard*, au *Journal de Nuremberg*. Ces correspondances me furent très bien payées. Plus tard, pendant six mois, j'eus mon propre journal, intitulé *l'Iris*, paraissant tous les dimanches, contenant des dissertations philosophiques, de petits drames en vers allemands, des poèmes français, puis une critique théâtrale furibonde, tantôt en vers allemands, tantôt en prose française.

Ce journal, unique dans son genre, imprimé gratis, ayant jusqu'à quarante abonnés (mais tous des cafés, des brasseries), mettait plus d'une fois la poudre aux mines théâtrales de la ville. Je ne l'ai quitté que pour aller à l'hôpital, puis à l'Université où je ne suis pas resté.

Tout cela ne vint que graduellement au bout de trois ans. Mais dès mon entrée dans la maison Durand, ma vie prit une nouvelle face. Je rompis tout à fait avec le judaïsme; j'entrai de plain-pied dans la carrière littéraire que jusqu'alors je ne faisais que côtoyer.

Hélas! ce bonheur fut entre-croisé de tant de tribulations, de douleurs, de maladies et de misères, que ce furent là réellement les trois années les plus malheureuses et les plus mal employées de ma vie.

Digitized by Google

V

J'avais été forcé de quitter Sarah et son logement. Elle m'eût pardonné toutes mes passions, mais elle ne put me pardonner l'inobservation des fêtes juives et des lois de table. J'avais trouvé un logement chez un juif, qui me remplaça comme chanteur et lecteur de la Bible à la synagogue et auquel je serinais tous les vendredis ses sept chapitres pendant trois et quatre heures. C'est tout ce qu'il me demanda pour loyer. Cet homme avait une fille laide et grelichonne. Il me l'aurait bien donnée pour femme malgré mon état de renégat. Elle venait tous les matins, dans le plus grand négligé, allumer mon feu. Parfois la nuit, à deux ou trois heures du matin, pendant que je pâlissais sur mes livres, elle venait m'apporter du café noir qu'elle avait fait à mon intention, tout en me grondant de travailler trop. C'était la meilleure et la plus maigre enfant du monde. Mais j'étais décidé à ne vivre que pour la gloire. Le souvenir de Réginèle, d'ailleurs, n'était point encore et ne s'est jamais tout à fait effacé.

Chose curieuse, j'ai vécu des mois et des années, en travaillant d'arrache-pied, sans amour et sans femme. La continence ne nuit pas à ma santé, comme à tant de jeunes gens de ma connaissance de ce temps. Je n'ai commencé à aimer les femmes, toutes sans exception, si laides qu'elles fussent, que lorsque j'en ai aimé une de préférence. Il semble que la femme que j'aime dépose dans mon âme une liqueur enivrante d'amour pour aimer toutes les au-

Digitized by Google

tres et qu'elle m'aveugle au point de les trouver toutes belles. Jamais je n'aurais donné dans les embûches de la vieille Schœnelle (1), si je n'avais pas aimé Réginèle jusqu'à l'idolâtrie. Que de fois j'ai cherché la cause de cette anomalie. L'amour d'ordinaire rend les amoureux exclusifs. A moi, au contraire, cette passion a toujours enivré et élargi le cœur. Je n'aime pas la grande beauté dans une femme. La beauté est une tyrannie contre laquelle je me suis toujours révolté. Je ne cherche pas les éléments d'amour dans l'objet aimé, mais dans l'exubérance d'idées et de sentiments de mon propre cœur. Qu'une femme fût laide, mon imagination était assez riche pour la revêtir de toutes les splendeurs du beau. Je la regardais de mes yeux intellectuels, et quand même elle n'avait absolument rien pour se faire aimer, j'étais assez riche pour lui faire la charité de mon cœur et de ma jeunesse. J'ai toujours mieux aimé donner que recevoir, même en amour. C'est pourquoi j'ai aimé tant de filles laides, tant de vieilles femmes pauvres; c'est pourquoi, sauf Réginèle, je n'ai jamais fait la cour ni à une belle fille, ni à une fille riche.

Vers cette époque, je fus un matin appelé chez l'avocat, le docteur Goldschmidt, célèbre à Francfort pour sa science juridique, sa fortune, son amour pour les arts et sa protection pour les artistes. Là se trouvaient réunis le sénateur Coester, M. Beyfus, beau-frère de M. Rothschild, et mon ami, le poète Wihl, aujourd'hui professeur d'allemand à Grenoble. Il s'établit entre nous le dialogue suivant :

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-trois ans et demi.

---

(1) Voir Réginèle.

Digitized by Google

— De quoi vivez-vous?

— De pain bis, de radis noirs, de harengs salés, de café et de philosophie.

— Comment gagnez-vous ce peu qu'il vous faut?

— Par mes leçons. Ce que je gagne au delà de mes besoins appartient à mes parents.

— Vous avez une très belle voix de ténor de poitrine. M. Beyfus vous a entendu chanter toute la journée de *Kipour* à l'oratoire de l'hôpital. Le sénateur Coester vous a entendu dans un chœur à quatre voix. Savez-vous un air par cœur?

— L'air de la *Flûte enchantée*.

— Chantez-le-nous.

L'air chanté, sans accompagnement, le docteur, grand railleur, poursuivit :

— Quel est, d'après vous, votre avenir, votre idéal, si vous l'aimez mieux?

— J'ai toujours été poète et philosophe, je le serai toujours.

— Et moi je vous dis que vous crèverez sur le fumier. J'ai lu de vous quelques articles, quelques pièces de vers. Avec ces principes-là, on va droit au *carcere duro*, sinon à la maison des fous. Vous n'avez pas la moindre connaissance de la vie et de la société.

— Mais je connais Dieu, lui répondis-je. Cela suffit.

— Apprenez d'abord à vous connaître vous-même. Vous avez fait des études rabbiniques?

— J'y ai renoncé.

— Vous vous croyez donc un homme de génie? Avec votre talent de poète et de penseur, vous ne gagnerez pas de quoi acheter un radis noir. Vous avez mieux que cela. Vous avez une très belle et très forte voix de ténor de poitrine. Nous allons vous payer des maîtres de chant et de musique. M. Coester est du Sénat, qui subventionne

Digitized by Google

l'Opéra. Vous n'avez pour cela qu'à prendre un engagement pour le théâtre de la ville. Vous restituerez alors l'argent déboursé. Vous deviendrez riche, vous pourriez enrichir vos parents et faire plaisir à tout le monde. Vous n'êtes rien, tel que vous voilà. Vous n'avez point d'avenir. En vous faisant chanteur, vous serez quelque chose.

— Je suis très sensible, docteur, répondis-je, à l'éloge que vous faites de mon larynx, mais il ne sera jamais mon maître, pas plus que mon pharynx. Votre offre n'est pas tout à fait de refus. Il y a longtemps que je désire prendre des leçons de chant. Je joue un peu de la flûte, je connais même la théorie de l'art musical, mais jamais je ne deviendrai l'esclave de ma gorge, de mes jambes, de mes dents, ni d'un public quelconque. Je chanterai quand il me plaira et non quand il plaira aux autres. Vous me parlez d'une fortune à faire : j'ai bien mieux, je m'en passe, je la dédaigne. Je trouve le renard de la fable très sage et très spirituel pour avoir dédaigné les raisins auxquels il ne pouvait atteindre aisément. Bien sots ceux qui se moquent de lui, car tout le monde a ses raisins.

— Mais enfin ces raisins vous pendent au nez.

— Docteur, lui dis-je, je viens de publier une brochure philosophique que vous n'avez pas lue. Croyez-vous qu'une belle pensée ne vaille pas l'air de Mozart que je viens de chanter, et surtout ne vaille pas le succès du chanteur?

— Parfaitement.

— Eh bien, si je vous ouvrais mon âme qui déborde d'idées, vous me trouveriez ennuyeux, importun ; car j'ai là un idéal dans ma poitrine beaucoup au-dessus de la vie que je vois devant moi et que je critique avec passion et véhémence. Mais que j'ouvre mon bec pour filer un *sol* avec un *la*, et vous voilà vous pâmant et m'offrant une fortune. C'est humiliant. C'est à douter de toute justice. C'est à maudire la création et le créateur. Voyons, docteur, si

Digitized by Google

vous aviez à opter entre Kant et Haitzinger (célèbre ténor), hésiteriez-vous? Le premier pourtant est mort pauvre, l'autre est millionnaire et séparé de sa femme.

— Apportez-moi votre brochure! s'écria le docteur, je la lirai. J'ai bien peur que vous ne soyez pas un Kant, mais vous avez plus de voix que Haitzinger.

Le docteur lut, en effet, ma brochure. Il est resté mon ami jusqu'à sa mort.

Je le quittai, rayonnant de satisfaction intérieure. On verra bientôt que j'ai souvent regretté d'avoir refusé la généreuse offre de ces trois amis du chant.

VI

Le sénateur Coester, dont je viens de prononcer le nom, était non seulement un grand ami des arts, mais un grand homme de bien. Il vint trois mois après cette scène me voir dans mon taudis, au grand ébahissement des habitants de la rue des Juifs. Il m'invita à faire un tour avec lui dans la promenade autour de la ville, et voici à peu près le langage qu'il me fit entendre :

— Jeune homme, j'ai lu votre brochure. Il y a en vous l'étoffe d'un penseur et d'un écrivain. Je viens de parler de vous à un de mes amis, rédacteur d'une feuille locale (il s'appelait le docteur Rapp), et qui viendra vous demander des articles. Vous avez bien fait de n'avoir pas voulu être chanteur, j'ai mieux pour vous. Écoutez-moi, et ne m'interrompez pas.

— Ce sera difficile, lui dis-je. Et tenez, je parie que je

Digitized by Google

devine la cause de l'insigne honneur que vous me faites. Car, pour qu'un sénateur, chrétien et Allemand, daigne se promener avec un pauvre juif dans la promenade publique, *coram populo,* il faut absolument ou qu'il veuille le convertir, ou qu'il lui doive de l'argent. Or, vous ne me devez rien, au contraire! C'est moi qui vous ai des obligations. Donc.....

— Jeune homme, m'interrompit-il à son tour, quel excellent prédicateur vous feriez! Oui, oui, c'est là votre vocation! Avez-vous jamais lu *Zollikofer*, *Engel*, *Schleyermacher?*

— Je n'ai lu que Massillon et que Bossuet. Je les trouve encore plus ennuyeux que saint Paul, et saint Paul ne l'est pas peu.

— Ne blasphémez pas. Écoutez-moi. Vous êtes juif, et pourtant vous ne l'êtes plus. Votre brochure en fait foi. Philosophe, vous ne l'êtes pas non plus. Je vous défie de concorder la prescience, l'omnipotence de Dieu avec la liberté et la responsabilité de l'homme.

Ici, le sénateur me débita toutes les hypothèses, tous les commentaires qu'il savait sur cette question. Je n'eus rien à répondre. Le sénateur avait raison sur ce point.

Cela accordé, il poursuivit :

— Croyez-moi, plus vous philosopherez, moins vous arriverez à accorder la tête avec le cœur. La raison humaine est très limitée. Elle ne donne ni la paix, ni le bonheur. Le bonheur ici-bas est uniquement dans l'amour, dans la paix et dans la foi. (Je suis sûr de ce texte, car, à peine rentré, je l'ai noté.)

— Quelle foi ?

— La foi divine prêchée par Moïse, complétée par Jésus. Vous êtes de sa noble race. Vous ferez de grandes choses, mais *in hoc signo* seulement.

— Et l'amour ?

Digitized by Google

— Je suis protestant. J'ai pour vous une femme qui vous aimera. Elle a assez de fortune pour assurer votre indépendance et pour vous permettre d'accomplir votre grande destinée.

Nous étions arrivés à la porte du Mein. Je m'arrêtai machinalement. Mes yeux se remplirent de larmes. Coester s'en aperçut. Il me crut vaincu. Il me serra la main, en me disant :

— Il y a cinq ans que je cherche un jeune homme de talent et de courage. En vous voyant chez M. Goldschmidt, je me suis écrié intérieurement, comme Samuel en voyant David : « C'est Dieu qui me l'envoie. » Les voies de Dieu sont diverses et insondables. Oui, vous serez mon fils et, en même temps, le serviteur de Jésus. Dites oui, et vous me rendrez le plus heureux des mortels !

— On m'a pourtant dit, lui répondis-je, que vous n'avez pas d'enfants ?

— Qu'importe ! vous serez mon fils intellectuel. Ma fortune est à Dieu et à celui qui le servira avec honneur, talent, zèle et dévouement.

Je me rappelai le serment que j'avais fait à mon rabbin. J'étais décidé à ne jamais le violer, et dans mon for intérieur je n'ai pas hésité un instant. Pourtant, la veille encore, des juifs orthodoxes s'étaient présentés dans une maison où je donnais une leçon, pour engager la mère à ne pas me confier sa fille, sous prétexte que j'étais un mauvais sujet et un athée.

Touché, attendri par l'offre de cet homme généreux, je lui serrai les deux mains, en lui disant :

— Vous êtes un homme de cœur et de bien. Vous êtes le second grand chrétien que je rencontre sur mon chemin. Votre proposition m'arrache des larmes de reconnaissance, et jamais je n'oublierai ni votre nom béni, ni votre offre qui me paraît un rêve des *Mille et une Nuits*. Cepen-

Digitized by Google

dant, comme je suis avant tout sincère et sans arrière-pensée, je vous demande un mois de réflexion. D'ici à ce temps, ne venez pas me voir, cela ferait jaser. Écrivez-moi, je vous répondrai. Je ne veux pas voir la personne dont vous me parlez. Ni amour, ni fortune ne me feront jamais faire un acte contraire à la croyance que ma raison me dicte. Je me scruterai, je m'étudierai, et si, de bonne foi, je puis me faire protestant et pasteur, je vous le dirai et j'accepterai de vous l'argent nécessaire pour compléter mes études. (C'est une chose très usitée en Allemagne. Plus d'un jeune étudiant est promis avant d'aller à l'Université y compléter ses études aux frais de ses futurs beaux-parents.)

— C'est entendu, me dit M. Coester en m'embrassant. Puisse le Dieu de la vérité vous inspirer! Je vous aime comme mon fils et j'aimerai votre père comme mon frère et votre mère comme ma sœur.

— Vous auriez, lui dis-je, les plus honnêtes gens du monde pour frère et sœur, mais vous ne les auriez pas longtemps : ils en mourraient de chagrin!

VII

Qu'on se figure dans quel état je suis rentré dans mon taudis de la rue des Juifs. J'étais comme transfiguré. Je croyais marcher sur des nuages ou sur les ondes de l'Océan. Je me sentais capable de faire des miracles, sauf celui, hélas! de faire de moi un croyant à la divinité de Jésus-Christ. Quel malheur que je n'aie jamais pu mentir

Digitized by Google

à ma raison ni à ma conscience ! Déjà Mme de Caulat m'eût adopté comme son fils, si j'avais voulu être catholique, et voilà un sénateur protestant qui m'offre une fortune et une femme, pour peu que j'eusse consenti à me dire protestant.

J'ai déjà dit que dans mon for intérieur, contrairement à Henri IV, j'étais décidé à ne pas me convertir, même si Paris et la couronne de France eussent été en jeu ; mais comme cette offre inopinée, soudaine, tombée du ciel, flattait mon amour-propre (n'allais-je pas me regarder dans une glace, comme si j'eusse dû cette faveur à mon nez épâté), je me laissais entraîner à caresser pendant quelques jours l'idée de me convertir sincèrement. Mal m'en a pris ! Non seulement cet examen me fit perdre la foi chrétienne, mais toute foi en Dieu et à l'humanité. Je n'étais plus depuis longtemps ni juif ni chrétien, j'étais déiste et je croyais en Dieu et à l'homme. Au bout d'un mois d'examen, le doute absolu se glissa dans mon âme et y fit des déchirures béantes.

Jadis, je cinglais vers des rives inconnues sur une mer orageuse, mais dans une barque. Dans ce moment, la barque même était au diable et je me trouvais nu, me débattant contre vents et marées, sans esquif ni aucune planche de salut.

Je commençai d'abord par la lecture de Zollikofer, le Fénelon allemand.

L'éloquence tombe du haut de ses lèvres comme la cascade du haut des rochers. En deux jours, il fut dévoré, mais non digéré. Ah ! si j'avais pu me payer de phrases tumultueuses et d'élans du cœur. Mais lui-même ne fait-il pas un sermon pour engager ses auditeurs à ne jamais rien croire que sous bénéfice d'inventaire ?

A mon tour, je m'essayais à pérorer, et je pris pour sujet l'accord de l'omnipotence de Dieu avec la responsa-

Digitized by Google

bilité de l'homme. Pendant plus de trois heures je me démenais dans ma chambre, gesticulant, pérorant, fulminant! Rien n'y fit. J'avais beau me rappeler toutes les ficelles philosophiques de Maimonide, de Rambam, d'Ekorim ; j'eus beau y ajouter tout ce que j'avais lu, y compris mes propres réponses, ces réponses ne répondaient à rien. Si Dieu sait d'avance ce que je fais, je ne suis ni libre, ni coupable. Il n'y a pas à ergoter. S'il lui suffit d'un mouvement de volonté pour tourner mon esprit et mon cœur et qu'il me laisse faire le mal, ce mal doit être imputé à lui seul. On ne condamne pas un enfant dont le père dirige tous les mouvements.

Autre incompatibilité. Si Dieu est tout-puissant, pouvant suspendre, briser à sa volonté les lois qu'il a faites; s'il peut faire qu'une chose faite ne le soit plus, ou qu'une chose non faite soit faite, à quoi bon le pardon? Pourquoi pardonner au voleur quand on peut mieux, quand on peut, par un simple mouvement, restituer l'argent au volé? On lui demande d'amnistier un meurtrier. Ne vaudrait-il pas mieux lui demander, à lui qui peut tout, de ressusciter la victime? Et de fait, l'auteur de Job n'a pas trouvé d'autre issue. Dieu a tout restitué à Job, enfants, troupeaux, serviteurs, sa femme exceptée, qu'il ne lui a jamais ôtée, soit que cela ne l'eût pas rendu plus malheureux, soit que ce fût le seul bonheur que Dieu lui-même ne peut plus rendre.

Plus je creusais, plus l'abîme s'élargissait et s'approfondissait. Toutes les réponses que j'avais faites dans ma brochure à *Kolladi* s'évanouissaient comme des nuées devant le soleil. Toutes les objections de Réginèle se levaient devant moi comme autant de spectres ressuscités et parlants. Je perdis toute croyance en Dieu. Ah! me disaient les sermonneurs de leur langue mellifiue, Dieu est trop haut. — Qu'il se baisse donc! — « Dieu est incompréhensible. —

Digitized by Google

Qu'il se fasse comprendre, ou n'en parlons plus. Hélas! ce n'est qu'au bout de vingt et un ans de doutes et d'erreurs que j'ai trouvé la solution de tous ces problèmes, solution que j'ai expliquée dans ma *Parole Nouvelle* et dans l'*Absolue vérité,* qui va paraître, qui m'a rendu la paix intérieure et qui a donné une direction toute nouvelle à ma vie et à mes travaux. — Mais non, me répondirent-ils, il faut croire, il faut croire en Jésus. — Comment! Vous ne pouvez pas m'expliquer le Dieu infini, et vous voulez m'imposer un homme comme la personnification de la Divinité! Mais Jésus, je le connais mieux que vous; il est mon grand-oncle. Vous ne pouvez même pas le comprendre. Quiconque ne sait ni l'hébreu, ni le Talmud, ne peut se faire une idée ni de sa vie ni de ses œuvres. Mais Jésus était le disciple de rabbi Josué Ben Perachia, comme moi j'étais le disciple de rabbi Salomon Trier. Il détestait les pharisiens et le Talmud comme moi je les déteste. Il voulait réformer le judaïsme comme je voudrais pouvoir le réformer en le ramenant au mosaïsme. Il est vrai qu'il a été tué par les Juifs. En quoi cela vous regarde-t-il, vous, barbares de Saxons, de Gaulois, de Goths et de Celtes? Jésus est-il à vous ou à nous? Était-il juif ou Saxon? Faut-il que vous soyez cruels et effrontés pour venir, vous qui avez commis bien d'autres iniquités, nous reprocher un acte que nous avons fait chez nous et dans un temps où vos nobles aïeux mangeaient des glands avec leurs pourceaux dans les forêts des Ardennes et du Harz? Comment! vous, païens, qui n'étiez que des barbares quand mes ancêtres à moi étaient à la tête de la civilisation, vous voulez m'apprendre ce que fut Jésus, notre Jésus! vous voulez m'imposer un coreligionnaire comme Dieu. Mais que diriez-vous si, plus fort que vous, j'allais vous imposer un chrétien pour l'adorer à genoux, fût-il grand comme le monde, fût-il trois fois lapidé et pendu, et toujours injustement?

Digitized by Google

Toutes ces idées jaillirent de mon esprit, sans même y penser. Je ne songeai même plus à répondre à M. Coester. Pourtant je me suis reproché bien des fois de n'avoir pas écrit une lettre de remerciements à ce généreux protecteur. Mais, dans ce temps, la lecture, l'étude, la méditation absorbaient tout mon être. Puis, ayant manqué de politesse, je n'osai plus renouer. M. Coester, d'ailleurs, ne m'en a pas voulu. Je l'ai revu à la fête de Mozart, qui fut donnée à Francfort en 1836. Il me serra la main, sans dire un mot. Il m'avait compris.

Creizenach, auquel je lisais en hébreu *Isaïe* et *Job*, me donna à lire la *Philosophie des Religions* par Hegel. Ce livre est un trésor de faits historiques et d'aperçus ingénieux sur les religions, le seul livre de Hegel qu'un mortel puisse comprendre. Le reste n'est que du galimatias. Toute idée qui, comme la lumière, ne s'impose pas par sa présence même, est fausse. On n'enseigne pas les ténèbres. Ce livre ne me fit pas avancer d'un pas dans la recherche de la vérité, pas plus qu'un exposé du système spinoziste, d'après lequel tout serait nécessaire; système dans lequel Dieu et l'humanité confondus resteraient toujours les mêmes, à travers toutes les transformations de la vie tellurique et humaine. Il me fut impossible de faire concorder l'idée de Dieu avec la liberté de l'homme, et toute idée de doute à cette liberté même me révolta. Pour le coup, je m'en tins au doute et à l'*émancipation de la chair*. Ces quatre mots venaient d'être pris pour devise par la *Jeune Allemagne* qui, hélas! *n'a pas vieilli*, n'étant pas née viable, et qui était la fille romantique émancipée de Hugo, de Musset, de Dumas, de Balzac et de Sand.

Chose curieuse. L'école romantique allemande, représentant ouvertement l'école historique, retournait vers le moyen âge et le catholicisme. La *Jeune Allemagne* qui venait de naître, ne jurant que par le romantisme français

Digitized by Google

et prenant pour devise : *Émancipation de la chair,* faisait mine de déclarer la guerre au romantisme allemand.

Au premier moment, cela paraît un malentendu ! Eh bien, non. Le romantisme indifférent et sans idéal de Hugo, de Musset et de Sand, proclamant le progrès continu et forcé, en dehors des vices et des vertus de l'homme, a conduit ses adeptes vers le même moyen âge et le même despotisme militaire, et plus vite que le romantisme de *Tieck* et de *Schlegel.*

Tous deux remontaient à la même source, à Shakspeare, dont ils n'imitaient que les défauts, la croyance à toutes les superstitions, en dehors de la raison, sans en pouvoir atteindre les qualités.

En France, Hugo, Musset et leurs menus frétins injuriaient Racine par-dessus Voltaire. En Allemagne, toute la bande à rimes riches sans philosophie, sans talent et sans vérité, proclamant la gloire céleste de Gœthe, injuriait Lessing et Kant par-dessus la tête de Schiller. Il suffisait dans ce temps qu'une pensée philosophique fût mise dans un vers pour qu'elle fût condamnée sur les deux rives du Rhin, sous prétexte, ici d'être classique, là d'être didactique. On ne jurait que par Shakspeare et par Gœthe. Il fallait absolument la musique des mots, des cadences, des bouts richement rimés, sans aucune pensée, sans aucune vérité philosophique. Gœthe était le dieu de la *Jeune Allemagne* avec Henri Heine pour vice-dieu. Il était même le dieu du romantisme français. Tout cela froissait et mon esprit et mon instinct. Gœthe a toujours été pour moi un faux poète. Ou il est ennuyeux et faux, ou il est banal comme La Palisse ! Comme Louis *Boerne,* je ne savais pas alors pourquoi je haïssais cet Allemand avec tant d'ardeur ; je le sais maintenant (1). Mais

(1) Cela a été écrit en 1865.

Digitized by Google

tous mes amis d'alors : Wihl, Schwarzschild, Creizenach Auerbach étaient des gœthiens. Creizenach le savait par cœur. Wihl, Goldschmidt, et plus tard mes amis d'Université ne juraient que par lui. Une année après, je fis la connaissance de tous les membres de la *Jeune Allemagne*. Tous, ils étaient des Gœthiens, ce qui me fit douter de leur vrai talent, et je ne me suis pas trompé.

Mais il n'en fut pas de même pour moi du romantisme français, bien qu'il remonte à la même source et qu'il ait produit les mêmes effets pestilentiels ; savoir : corruption, anarchie, despotisme, esclavage et abrutissement.

VIII

Le jour même de mon entrée dans la maison de M. Charles Durand, je vis Mme Durand qui vint pour embrasser son mari. M. Durand avait quarante-cinq ans; Mme Durand était de mon âge. Elle était Hollandaise. Quand je la vis pour la première fois, elle avait deux petits enfants. Cette femme, dès son apparition, fit sur moi une profonde impression, non autant par sa poitrine de sphinx que par tout son être, surtout par le timbre de sa voix métallique, qui se gravait ineffaçablement dans la mémoire de tous ceux qui l'écoutaient. Si forte que fût sur moi son apparition, je sentis que ce n'était pas de l'amour, d'après le sentiment que Réginèle m'avait inspiré, mais un désir ardent et violent de possession, désir qui me fit rougir de moi-même. Je vais ajouter tout de suite que, malgré ma passion croissante, je n'ai jamais, pendant trois

Digitized by Google

ans, osé dire à Mme Durand que je l'aimais. Je n'ai eu cette audace, mais en vain, qu'à Paris, en 1839. J'en parlerai en temps et lieux.

Aime-t-on une seconde fois dans sa vie? Grande question que je me suis faite bien des fois.

On prétend encore que l'homme est né inconstant et infidèle. Qu'en sait-on? Y a-t-il beaucoup d'hommes qui ont épousé la femme pour laquelle, dès la première jeunesse, ils ont éprouvé le sentiment divin de l'amour?

Je prétends, moi, que l'homme peut et doit être constant, mais à condition qu'il épouse, jeune, la femme de son cœur et de son esprit. La plupart des hommes s'en moquent. Ils ont tort. Ils ne se connaissent pas. Si j'avais épousé Gudule, je lui aurais été fidèle. Peut-être étais-je trop jeune pour me faire un jugement, bien que je ne dédaigne nullement les amours d'enfants. Mais à vingt-deux ans, quand j'ai aimé Réginèle, l'amour était pour moi un sacerdoce. Je frissonnais de respect devant ma bien-aimée, en touchant le bout de son fichu. Ce sentiment, j'en suis certain, me serait resté. Salomon, qui était un coquin en amour, dit : *Seule, la bien-aimée de la jeunesse est le vrai bien.* Le proverbe : « On retourne toujours à ses premières amours, » est probablement une vérité basée sur l'expérience. Certes, j'aime et j'admire ma femme que j'ai choisie à l'âge de trente-cinq ans, quand elle en avait trente. Mais combien je l'eusse autrement aimée si je l'avais rencontrée à l'âge de vingt et un ans, quand elle en avait seize, et je l'aurais adorée! Non, le second amour, nul autre amour ne vaut le premier. Après Réginèle qui était partie pour l'Amérique, je ne me croyais plus capable d'aimer. Si j'avais été catholique, je me serais fait prêtre! Quand je vis Mme Durand, je sentis le serpent de la convoitise mordiller ma poitrine, mais je ne m'abusai nullement sur mes sentiments. Ce n'était plus

Digitized by Google

de l'amour idéal, mais de l'amour purement charnel, de l'amour romantique, de l'amour *adultère*. Naguère je n'eusse pas osé lever les yeux sur une femme mariée. Mais, venant de dépouiller le vieil homme, saturé de littérature romantique, ne croyant plus à rien et n'aimant plus d'amour idéal, je m'écriai comme les autres : *Il faut émanciper la chair !* et j'aurais commencé avec un plaisir indicible par la chair fraîche et rose de cette femme.

Elle s'est bien aperçue de mon sentiment. Je ne pouvais lui parler sans rougir ; mais, dans ce temps, non seulement elle était encore vertueuse par principes, mais, ne l'eût-elle pas été, elle n'eût certes pas daigné recevoir les hommages d'un petit étudiant juif, gagnant quarante francs par mois. Mais elle lisait Hugo, Balzac, Musset, Sue et surtout Sand. Elle ne faisait même que cela, et c'était moi qui lui cherchais volume sur volume, en les avalant avant ou après elle. Jour par jour, je la voyais mûrir pour l'adultère ; j'ai même vu tomber ce fruit d'or, mais ce n'est pas moi qui l'ai cueilli. Ces belles grappes de raisin, tout vert d'ailleurs, étaient trop hautes pour moi. J'y ai aussi renoncé de bonne heure ; mais cette passion contrariée me mit la rage au cœur, et dès lors nulle femme n'était plus en sûreté avec moi, d'autant moins que n'ayant plus foi à aucun principe divin je niais hardiment tout devoir en fait d'amour, et, pratiquant mes maximes de doute et de droit absolu, je croyais pouvoir cueillir impunément le fruit de l'amour sur la première fleur venue, fût-elle fanée, flétrie, souillée.

Dès lors, plein de passion et vide d'amour, toute femme jeune ou vieille, belle ou laide, était pour moi de bonne prise. La nature, me dis-je, ne les a créées que pour cela. Foin de la loyauté ! Nargue du mariage ! Arrière la morale inventée par de vieux impuissants ! *Émancipons cette pauvre chair qui a faim d'amour, qui a soif de*

Digitized by Google

volupté. Il n'y a de bon que la jeunesse et l'amour. Soyons jeunes, chantons, buvons! Aimons, aimons surtout!

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse!

Et rentrant chez moi, je tombai de rage non sur la fille de la maison qui n'eût pas mieux demandé, mais sur une de ses amies qui travaillait chez moi en mon absence, et qui s'enfuit meurtrie et non sans quelques atteintes sérieuses.

Je fus expulsé de la maison, non pas à cause de ma tentative, mais parce que je ne l'avais pas faite sur la fille, que je trouvais souvent, en rentrant, endormie sur mon lit même.

IX

Me voilà à la recherche d'un nouveau logement. On m'indique une chambre chez une vieille fille qui s'appelait Fraenkel. Elle se tenait debout à la porte de sa maison, enveloppée, bien que nous fussions au mois de juin, d'un manteau de drap.

Cette fille vendait des morceaux de drap et de soie pour des marchands regrattiers, tailleurs et couturières. Elle était à son poste depuis le matin jusqu'au soir. Je la supposai donc pauvre. Elle était grêlée et elle avait quarante ans. Elle était maigre et frileuse, mais elle avait de beaux cheveux noirs et de très belles dents blanches. Ses lèvres minces accusaient une forte dose de malice.

Je la priai de me faire voir sa chambre. Au même moment apparut sur l'escalier une grosse duègne réjouie,

Digitized by Google

plus vieille qu'elle, et qui depuis vingt ans vendait à la porte d'entrée des concombres au sel et à la fenouille. J'étais une de ses pratiques et parfois je la faisais rire, ce qui n'était pas difficile, car Hénèle (c'était là son nom), malgré ses cinquante ans, était guillerette. Elle avait dû être très belle, et elle en avait encore des restes visibles.

Mlle Fraenkel me dit carrément :

— Je ne vous louerai pas ma chambre, vous avez une mauvaise réputation.

— Et laquelle, je vous prie?

— Vous aimez trop les femmes.

— Si vous n'avez que cela à me reprocher, lui dis-je, d'aimer les femmes, je m'en vante! Je voudrais que le diable les emportât toutes!

— Hein? Que dites-vous?

— Oui, mademoiselle. Et que je fusse le diable!

— Mademoiselle, dit la vieille Hénèle, moi, à votre place, je logerais ce jeune homme qui est très gai. La maison est si triste.

On me montra la chambre. Elle était au troisième, donnant sur le vieux cimetière, comme celle que j'ai si longtemps occupée chez Sarah. Il y avait un lit avec un paillasson, une table et deux chaises de paille. On ne me la loua pourtant pas. On consentit à me prendre à l'essai, à raison de deux florins par mois. « Si vous êtes gentil, me dit la propriétaire grêlée, je vous garderai, sinon je vous mettrai à la porte, et sans congé. » N'ayant pas eu beaucoup de choix, j'acceptai et me mis à déménager sans désemparer. Ce fut bientôt fait. Quelques volumes, une paire de bottes, un manteau, une carafe, deux verres, une vieille flûte, un tas de manuscrits, allemands, français, hébreux, grecs.

Ce jour-là, Pompée, le sous-rédacteur du *Journal de Francfort*, m'invita à une soirée de punch de vin de Champagne qu'un commis-voyageur en vins lui avait donné en

Digitized by Google

échange d'une réclame. Pompée, qui alors avait trente ans, était un grand mauvais sujet, le Casanova de Francfort; bon garçon du reste, pas précisément beau, mais fort, hardi et ne reculant devant aucun obstacle. Il avait alors à ma connaissance trois maîtresses, dont deux sœurs. Toutes les mères allemandes le craignaient et le signalaient du doigt comme un homme très dangereux. Le fait est que je lui ai vu des victoires extraordinaires.

On me fit boire et chanter toute la soirée. En sortant de chez Pompée à une heure du matin, il me fut impossible de trouver mon nouveau logement. J'abordai un garde de nuit.

— Connaissez-vous, lui dis-je en titubant, connaissez-vous, dans la rue des Juifs, une vieille fille grêlée qui vend des chiffons?

— Oui, fit-il, elle s'appelle Fraenkel.

— C'est cela. Voilà douze kreutzers. Conduisez-moi à la porte de sa maison.

Il prit l'argent, m'accompagna jusqu'à la porte et tira la sonnette. La porte s'ouvrit et se referma derrière moi. J'essayai de monter l'escalier ; mais arrivé à la dernière marche du premier étage, je m'affaissai, dégobillai et m'endormis dessus.

Au petit jour, je fus éveillé par d'horribles cris: *Mamzelle! Mamzelle!* criaillait la vieille Hénèle. Venez voir notre petit bijou de jeune homme! Le voilà sur l'escalier au milieu de ses *veaux* (en allemand un *renard* s'appelle *veau*).

Ces cris me dégrisèrent quelque peu. Je me levai, passai les mains dans mes cheveux, m'étirai et me disposai à monter chez moi, lorsque je vis Mlle Fraenkel en jupe ouvrir sa porte avec rage pour me chasser.

— Sortez d'ici, hurlait-elle, en me barrant le passage, et à l'instant!

Digitized by Google

— Permettez-moi, mademoiselle, lui dis-je d'une voix peu assurée, permettez-moi de monter et de me reposer un peu dans ma chambre. Je partirai dans la journée.

— *Votre* chambre! cria-t-elle. Vous n'avez pas de chambre chez moi. Allons, déguerpissez et au plus vite! Hénèle, allez chercher main forte.

Elle aurait mieux fait de me laisser monter dans ma chambre.

Hénèle partit en riant aux éclats, non pour aller chercher main forte, mais pour raconter l'aventure à ses commères.

Il était quatre heures du matin. Je n'étais pas tout à fait dégrisé. L'idée me vint, je n'ai jamais pu m'en rendre compte, d'amadouer cette vieille fille par des caresses et de la suivre dans sa chambre. Personne, me dis-je, n'a jamais osé lui faire sa cour. Elle est laide, elle n'est plus jeune. Faisons-lui la charité du cœur. Personne ne m'en blâmera. Je la suivis donc de près et fermant brusquement la porte à clé derrière moi, je me jetai sur cette fille. Elle se défendi ou fit semblant de se défendre en criant: « Hénèle! Hénèle! » Mais Hénèle était loin, et, de guerre lasse, elle se rendit en répétant d'une voix enrouée: « On me l'a bien dit; on me l'a bien dit; on me l'a bien dit que vous étiez une canaille. »

Hénèle enfin arriva juste au moment où j'ouvris la porte pour m'en aller, car j'étais honteux de mon action. Du premier coup d'œil, la vieille servante vit ce qui s'était passé. Elle me toisa d'abord, puis me tapant sur l'épaule, elle me dit:

— Sur mon âme, tu es un gaillard et tu as bien fait. C'est une *Mitzva* (une bonne action). Ah! poursuivit-elle, en se tenant les côtes de rire, voilà vingt ans qu'elle attend le rabbin pour se marier. Eh bien, il est venu le rabbin et cela a été bien vite fait. Viens, mon gars, ajouta-t-elle,

Digitized by Google

viens que je t'embrasse. Tu m'as fait plus de plaisir que si c'eût été moi-même.

Elle fit en effet mine de m'embrasser, mais au même moment, Mlle Fraenkel s'élançant sur elle, furieuse comme une lionne, s'écria :

— Ne touche pas à cet homme ou je t'étrangle. Ah! poursuivit-elle, en me prenant par le bras et me lançant dans sa chambre, tu crois peut-être que tu vas t'en aller comme un ivrogne et va comme je te pousse! Nenni, mon petit! Tu ne m'auras pas fait cela pour rien. Je n'ai jamais aimé un homme (elle disait vrai); j'étais décidée à ne pas me marier; mais je ne me laisserai pas violer comme la sainte Vierge. Tu n'es pas un pur esprit, et moi je suis une femme en chair et en os.

— Surtout en os, me disais-je à moi-même, en souriant malgré moi.

— Et j'ai bec et ongles, poursuivit-elle. Je ne suis pas allée te chercher, petit canaillon, mais puisque tu es venu, tu y resteras et pour toujours?

Puis, claquant la porte au nez d'Hénèle, elle cria :

— Va, vieille commère, raconte cela à toute la rue des Juifs; dis-leur que Mlle Fraenkel est fiancée avec le petit rabbin de Reginèle.

Je la croyais folle. Puis, s'adoucissant, elle me dit:

— Tu crois peut-être épouser un gueuse, parce que je vends des chiffons, car tu m'épouseras. Va, ouvre le tiroir supérieur de cette commode; viens prendre la clé dans mon corset, car elle ne me quitte pas.

Je ne bougeais pas. J'étais interdit, je suffoquais.

Elle ouvrit alors elle-même le tiroir et tira une liasse de papier.

— Regarde, dit-elle, soixante mille florins en *Métalliques Autrichiens*. Cela fait plus de cent trente mille francs dans ton pays, car tu es un petit Français, et j'aurais dû me

Digitized by Google

méfier de toi. Tout cela est à moi. Mon père a gagné cinquante mille florins dans la loterie de la ville quinze jours avant sa mort. J'ai perdu ma mère et ma sœur dans la même année. De plus, la maison est à moi; il y a pour plus de cinq mille francs de marchandises, rien qu'en chiffons. Tu le vois, tu n'épouseras pas un gueuse! Et tu m'épouseras, ou je te tuerai comme un chien!

Un coup de foudre ne m'eût pas abattu avec plus de force que cette révélation. De bonne grâce j'aurais accepté la réputation d'avoir fait violence à une vieille fille grêlée, pourvu qu'elle fût pauvre. J'ai toujours eu en horreur les femmes, et surtout les filles riches. La femme doit être prise. Dès qu'elle prend, on ne sait pas où elle s'arrêtera. Je savais bien que toute la juiverie saurait mon aventure en peu de jours. Mais, quoi! Ce n'est pas une honte, après tout, que d'avoir fait à vingt-trois ans la charité de son amour à une fille de quarante ans, ne brillant pas précisément par la beauté. J'aurais plutôt mérité une médaille de courage. Tout cela était changé du coup. Mlle Fraenkel étant riche, je pouvais être soupçonné de lui avoir fait la cour pour capter sa fortune.

Cette idée m'atterra. Je ne sus que répondre. J'étais pris comme un chat dans une souricière. Puis, s'apercevant de mon embarras, car je cherchais à m'en aller, sous prétexte de me laver la figure labourée par les ongles de l'innocence, elle me ramena tendrement en me disant.

— Tu ne m'aimes donc pas? Alors pourquoi m'as-tu suivie? Tu ne savais pourtant pas que j'étais riche. Nul ne le sait à Francfort.

Cette observation, me rendant justice, me rendit aussi mon courage. Et faisant de nécessité vertu, trouvant dans la défaite même de quoi sortir victorieux d'un mauvais cas, je me dis : « Comme jamais je ne l'épouserai, je puis bien faire semblant de l'aimer. Quand on saura qu'elle a

Digitized by Google

150,000 francs et que je les refuse, on ne suspectera ni mon honneur ni ma délicatesse. »

Cette résolution prise et prise avec un serment mental, de ne jamais en démordre, je redevins empressé et amoureux.

Mlle Fraenkel, dès le lendemain, me traita comme son fiancé, comme son petit mari.

La dernière des femmes contient encore dans son cœur un trésor de tendresses et de séductions ignorées par le meilleur des hommes.

Dans ce temps, à Francfort, deux couples juifs seulement, dont un conjoint étranger, recevaient par an l'autorisation du sénat de se marier. Or, comme il y en avait toujours cent couples d'inscrits, il eût fallu attendre cinquante ans pour les marier tous. Naturellement les affiancés, au lieu d'attendre, vivaient maritalement l'un avec l'autre, et, pour braver cette loi barbare et tyrannique, la population juive honorait ces liaisons extra-légales comme des mariés légitimes.

Tout Francfort apprit mon histoire, grâce à Hénèle. J'étais censé être fiancé avec Mlle Fraenkel. Heureusement dans ce temps, comme je viens de l'indiquer (à quelque chose malheur est bon), il était impossible à une fille juive de Francfort d'épouser un étranger, loi inique, mais loi. J'appris cette circonstance avec bonheur, car Mlle Fraenkel n'eût point quitté sa ville natale pour aller s'établir à Paris, et moi je ne la pressais pas de changer d'avis.

Digitized by Google

X

Le mal a sa logique inexorable comme le bien. L'action que je venais de commettre était criminelle, car je n'avais nulle envie de me marier. Elle m'a poussé à en commettre d'autres plus blâmables encore et que j'ai promptement expiées.

A vrai dire, cette mauvaise action a changé le cours de ma vie et de ma carrière. Qui sait? Je n'ai peut-être jamais cessé un jour de l'expier. Ma vie, ma mission eût été tout autre si, au lieu de suivre Mlle Fraenkel dans sa chambre, j'avais pris le large.

Il n'est, pardieu! pas vrai que d'un mal sorte parfois le bien. Le mal ne change pas de nature par la volonté de l'homme ni même par la volonté de Dieu. Un chardon ne produira pas des roses, et jamais lis n'a poussé ni ne poussera sur une tige d'ortie!

Et ce fut un mal. Je m'en aperçus bien vite. Cette fille, qui avait dix-huit ans de plus que moi, m'aimait. J'étais son premier amour. Je n'y pense encore qu'avec frayeur. Dans ce moment même, je la vois devant moi, me disant comme elle me l'a répété cent fois :

— Je t'ai toujours aimé, même avant ton entrée dans ma maison. Je mourrai pour toi quand tu voudras, et si tu ne le veux pas, je mourrai tout de même.

Et elle en est morte!

Je me suis souvent efforcé de tourner en ridicule ses protestations d'amour mais au fond j'en ai eu peur; car,

Digitized by Google

parfois, elle avait des accès de jalousie qui allaient jusqu'à la frénésie. Malgré sa sordide avarice, elle me donna la clé de toute sa fortune, à laquelle je n'ai jamais touché.

— Une loi inique nous empêche de nous marier, me disait-elle, mais devant Dieu je suis ta femme et j'attendrai, dussé-je attendre ma mort. La mort égalise tous les âges.

Elle m'offrit sa table et sa maison ; je refusai également. Nous fixâmes la pension et le logement à sept florins par mois. Je tenais à ce que cette convention fût écrite. En effet, quand je l'ai quittée, je lui devais 175 florins que j'ai intégralement payés. J'en ai les preuves à l'appui ; d'ailleurs ses héritiers qui vivent encore pourraient en témoigner. Toute la ville connaissait ces relations. Mme Durand les apprit par l'ompée. Au lieu de me plaindre, elle me narguait et me faisait sentir son dédain. « Aimer une vieille juive laide et grelée, fi donc! Jamais, à l'entendre, un homme capable d'un pareil amour ne serait jugé digne de lui toucher la main. Et pourtant cette vieille juive valait pour le moins autant qu'elle : Depuis quelque temps, Mlle Fraenkel me paraissait moins laide. Elle s'était fait faire une robe neuve, ce qui ne lui était pas arrivé depuis cinq ans. Elle et Hénèle ne dépensaient pas trois francs par semaine pour leur nourriture. Quand elle me souriait en montrant ses belles dents, en m'appelant son cher petit *Hutzpe Ponim* (figure effrontée), elle n'était vraiment pas laide. Malheureusement je ne l'aimais pas. Elle ne vivait, elle ne respirait plus que par moi. « Je n'ai jamais vécu, me disait-elle, je n'ai jamais connu d'autre bonheur que mon argent et l'observation du samedi. Toi, tu es mon créateur, tu m'as donné la vie. Je ne m'aimais pas ; depuis que je t'aime, il me semble que je m'aime mieux moi-même, et tout ce que j'ai de bon je te le donne, y compris ma vie.

Certes, être aimé, c'est quelquefois un bonheur, mais

Digitized by Google

quel malheur, à moins que d'être un sans-cœur, quand on ne peut pas payer de retour la personne qui vous aime! J'aurais supporté cette situation bien plus longtemps, si Mlle Fraenkel, toujours ombrageuse, toujours en éveil, guettant toutes mes démarches, attendant ma rentrée jusqu'à trois heures du matin, n'avait pas écrit à mon père pour l'engager à venir à Francfort, afin de présider au contrat de mariage.

A vrai dire, elle avait peur que mon père ne donnât jamais son consentement, et elle ne me cachait pas qu'elle ne reculerait devant aucun sacrifice, dût-elle doter trois de mes sœurs pour gagner les bonnes grâces de mes parents.

J'écrivis à mon père de rester en Alsace ; mais, à mon grand étonnement, il me répondit qu'il viendrait après les fêtes, c'est-à-dire en six semaines, et qu'il m'estimerait heureux de pouvoir faire un si brillant mariage.

XI

Mlle Fraenkel, je n'ai jamais su pourquoi, venait de louer son cinquième à une jeune couturière ; probablement parce que cette fille s'engagea à lui faire ses robes gratis en sus du payement de sa chambre. Elle s'appelait par son nom de famille *Feuille-de-rose* (Rosenblatt). Mlle Fraenkel la disait laide et le croyait. Sa laideur consistait dans une brûlure qui lui avait balafré le sourcil gauche. Mais, outre qu'une jeune fille bien portante de dix-huit ans n'est jamais tout à fait laide, Feuille-de-rose, rose comme son nom, avait de grands beaux yeux et des dents de caniche. La

Digitized by Google

bouche était large, mais son sourire aussi, et elle souriait toujours comme toutes les bouches de jeunes filles qui ont de belles dents à montrer. Ses cheveux noirs et crépus étaient coupés à l'enfant. Mlle Fraenkel raillait parfois sa maigreur, mais c'était bien la pelle qui se moquait du fourgon. Jamais corsage de vierge ne fut modelé avec plus de grâce que celui de Feuille-de-rose. Du reste, l'esprit à l'avenant du corps. Oncque ne fut de fille plus romanesque, plus comédienne que Feuille-de-rose. Son romantisme frais et jeune était balafré comme son sourcil par des inventions drôlatiques auxquelles, à force de les conter, elle croyait elle-même. Elle était la fille d'un chantre de synagogue, et elle pinçait un peu de la guitare. Tous les jours il lui arrivait une aventure. Avant qu'elle rentrât, Hénèle, qui avait l'esprit goguenard, s'écriait : « Feuille-de-rose va nous en conter de belles ce soir. Encore des conquêtes et des billets doux! » Elle nous lisait en effet nombre de ces billets, qu'elle s'était adressés à elle-même.

Un jour, elle nous raconta, du ton le plus indifférent, comme quoi, quand elle avait onze ans, son maître d'école, un catholique, l'avait outragée; mais que l'affaire avait été étouffée. Pour tout dédommagement, elle avait été admise dans une école supérieure, où on lui apprit le français. Mensonge, pure invention, comme on le verra.

Hénèle engagea sa maîtresse et amie à renvoyer Feuille-de-rose. La pensée de la voir partir me fit un certain effet, et me prouva que cette jeune fille ne m'était pas tout à fait indifférente. Je me proposai de le lui dire; mais, pour monter à son cinquième, il eût fallu absolument passer par la chambre d'Hénèle. D'ailleurs je n'étais pas fâché de donner à Mlle Fraenkel un sujet de mécontentement, afin de la dégager de moi, avant l'arrivée de mon père. Car plus que jamais j'étais décidé à ne pas l'épouser, quoi qu'il en advînt.

Digitized by Google

Feuille-de-rose, d'ordinaire, quittait la maison de grand matin et ne rentrait qu'à neuf heures du soir. Un soir donc, je l'attendis au bout de la rue et lui dis à la hâte :

— Attendez-moi à minuit dans votre chambre. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

— Ce que vous voulez me dire, je le devine; vous m'aimez. Inutile de me le dire. C'est ou un mensonge ou un propos superflu.

— Alors, je ne vous dirai rien. Et votre réponse?

— Je vous la donnerai à minuit, dans ma chambre, si jamais vous y parvenez.

— J'y serai, mort ou vif.

A minuit, en manches de chemise, n'ayant rien sur moi qu'un pantalon, j'entrai à pas de loup dans la chambre d'Hénèle.

— Je sais, s'écria celle-ci, où vous voulez aller. J'ai vu le jeu de vos regards. Mais on ne trompe pas la vieille Hénèle. Demain, cette folle quittera la maison. Quant à vous, vous êtes un ingrat, un monstre, oui, un monstre, et je le dirai à Mlle Fraenkel.

Tout en expectorant ces injures, elle m'attira vers elle. Je reculai d'horreur.

Une des particularités de ma jeunesse, ce fut de n'avoir connu que de vieilles femmes ou de jeunes filles laides. Ce qui me permet d'en parler, car nul ne sera tenté d'imiter mon exemple. L'amour, pour moi, n'a jamais été que la charité du cœur. Ce sentiment ne m'a jamais quitté. Jamais je n'ai fait la cour à une femme belle et riche, même en éprouvant pour elle un sentiment d'amour et d'admiration. Force me fut de payer un péage à Hénèle pour pouvoir monter au cinquième dans la chambre de Feuille-de-rose. Hénèle, en me voyant partir, me dit : « Prends garde, mon chéri, cette jeune fille est toquée. Elle a un coup

Digitized by Google

de marteau. Elle te jouera un mauvais tour. N'y va pas. »

Je me glissai à travers une porte à tabatière sur un escalier qui ressemblait à s'y méprendre à une échelle et me voilà au cinquième.

XII

Je croyais trouver Feuille-de-rose couchée et endormie. Quelle fut ma surprise de la voir debout, arpentant sa chambre en long et en large entre deux bougies et récitant des vers. Elle s'était arrangée une chemise longue en guise de robe de bal, épaules, seins et bras nus. Dans ses cheveux, elle avait des bandelettes roses. La solution de continuité de son sourcil gauche avait disparu sous un trait d'union créé par un bouchon noirci, et une petite brûlure imperceptible de sa joue était masquée sous une couche de fard rose.

Elle débitait par cœur le commencement du monologue de *Marie Stuart*, de Schiller. A mon entrée, sans se troubler, sans s'arrêter, elle récita la strophe bien connue adressée à la reine Élisabeth par Marie.

Lass mich ein Kind sein. Sei es mit.
Und auf dem grünen Teppich der Wiese,
Prüfen den leichten geflügelten Schritt.

Laissez-moi sur ces prés, libre et sans diadème,
Courir comme une enfant. Soyez enfant vous même!

Ma première idée fut d'avoir donné rendez-vous à une folle. Hénèle me l'avait bien dit. Ma seconde, de chercher un prétexte pour revenir sur mes pas.

Digitized by Google

— Tu as donc passé, me dit-elle ?

— Oui, répondis-je lâchement, à condition de vous dire bonsoir seulement et de rentrer chez moi.

— D'abord, on ne dit pas *vous* à minuit à une jeune fille qui vous donne un rendez-vous sous le toit. Moi, je te tutoie.

Des gouttes de sueur froide ruisselaient le long de mon front. Elle s'en aperçut et partit d'un éclat de rire.

— On nous entendra, lui dis-je.

— Parbleu ! Puisque Hénèle t'a vu venir. Ce sera le secret de Polichinelle. Il ne fallait pas venir. Maintenant que te voici.....

Je tremblais comme une feuille.

— Maintenant que te voici, poursuivit-elle, et que tout est rompu entre toi et la vieille, tu vas m'écouter jusqu'à la fin.

Je reculais toujours.

— Capon, poursuivit-elle, tu vas écouter mon rôle jusqu'à la fin. C'est pourquoi je t'ai fait venir. Puisque tu publies des critiques théâtrales et en vers encore, eh bien, moi je me sens de force à devenir une grande actrice. J'ai appris par cœur le rôle de Marie Stuart. Tu vas me dire en bonne conscience ce que tu penses de moi.

Cela dit, elle se mit en devoir de continuer son début.

— C'est par trop fort, me dis-je. Comment ! je trompe une fille qui m'adore, au risque d'être jeté à la porte, je paye mon passage à une vieille fille de cinquante ans, le tout pour écouter débiter des vers que j'ai entendus cent fois et pour donner mon sentiment à une cabotine ! Quand Feuille-de-rose me semblait faire des avances, je reculais. Dès qu'elle prit un air de goguenardise et de moquerie, ce fut à mon tour d'avancer.

— Tu ne m'as pas fait venir, lui dis-je, puisqu'il faut le tutoyer, tu ne m'as pas donné un rendez-vous pour

Digitized by Google

scander des vers, ce serait par trop bête ! Et soufflant les deux chandelles, je la saisis à bras-le-corps.

— Mais non ! mais non ! s'écria-t-elle, en luttant courageusement. Puis, me repoussant d'un effort surhumain, elle me dit :

— Veux-tu me tuer ? Dis-le tout de suite, car je mourrais plutôt. Tiens, assieds-toi à côté de moi sur le lit. Personne jamais ne me prendra ce que je ne veux pas donner de bon cœur.

La lutte recommença de plus belle. Au bout de dix minutes, nous étions tous deux en guenilles, les figures pleines de sueur et de poussière. Feuille-de-rose était plus forte que je ne croyais. Il y eut une nouvelle pause.

— Veux-tu maintenant, me dit-elle, avec un sourire diabolique que je distinguai au clair de la lune, veux-tu écouter la fin de ma tirade ?

— Tu m'as pourtant dit, l'interrompis-je, qu'à onze ans...

— *J'ai menti.* Jamais homme ne m'a touchée. Je t'ai dit cela pour te leurrer (singulier leurre !).

— Et dans quel but ? puisque tu me refuses tout !

— Parbleu ! Est-ce que tu crois que si je ne t'aimais pas, je lutterais avec toi ? Comme *Chrimhilde* dans les *Niebelungen,* je t'aurais suspendu au mur de ma chambre, après t'avoir lié avec ma ceinture. Tiens, où est-elle, ma ceinture ?

— Ah ! tu le prends sur ce ton-là ! Tu crois pouvoir me lier, moi, qui ne crains pas trois hommes, tout petit que je suis ! Et moi aussi je t'aime et dusses-tu m'étrangler, tu seras à moi.

— Jamais de cette manière ! cria-t-elle.

Et saisissant une paire de ciseaux, elle s'écria :

— Si tu fais un mouvement, je me tue à tes pieds. Tu le sais, je tiens parole.

Digitized by Google

— Alors, dis-moi pourquoi tu me donnes un rendez-vous à minuit. Quant à tes vers, lis-les au diable! bonsoir!

— Non, reste!

Puis, rallumant la bougie, et mettant une jupe, elle me dit :

— Es-tu décidé à ne pas épouser Mlle Fraenkel?

— Si je n'étais pas décidé, je ne serais pas ici. Ce serait une infamie!

— Ce n'est donc pas une infamie que de vouloir séduire une jeune fille. Me promets-tu de m'épouser?

— Je ne promets rien du tout. Je suis, au contraire, décidé à ne jamais me marier. Je vivrai pour la vérité et l'humanité.

— Alors, pourquoi me dis-tu que tu m'aimes?

— Parce que, dans ce moment, c'est la vérité. Je n'aime aucune femme autant que toi.

— Mais tu en aimes plusieurs, ne fût-ce que pour te convaincre que c'est moi que tu aimes le plus.

— C'est possible, lui répondis-je en souriant.

— Tu n'étais pas si canaille avec Réginèle. On m'a dit que tu l'as adorée comme une bête en effigie.

— C'est vrai, et je m'en repens. Si j'avais osé l'aimer autrement, je l'aimerais probablement encore. Et toi, n'as-tu jamais aimé?

— Jamais. A douze ans, j'ai résisté à un homme comme je te résiste aujourd'hui. Voilà la vraie vérité, mais je suis fiancée.

— Fiancée! m'écriai-je en bondissant. Et tu m'invites à venir ici à minuit *causer* avec toi. Mais que dira ton fiancé?

Feuille-de-rose me regarda malicieusement et sourit sans répondre. Son sourire d'ailleurs était toujours un mélange de bonté et de folie.

— Ne crains rien, dit-elle enfin, je suis fiancée au

Digitized by Google

maître d'école juif de mon village. Il a quarante ans. Il est bossu et boiteux. Il m'épousera quoi que je fasse, quoi qu'il m'arrive et dans n'importe quel état je me trouve. Dussé-je revenir avec deux enfants, il m'épouserait !

— En ce cas, m'écriai-je...

Et de nouveau je fis une tentative sur elle, tentative encore plus violente, et sans plus de succès que les autres.

Nous tombâmes épuisés sur le parquet.

— Maintenant, me dit Feuille-de-rose en se levant, tu vas écouter la fin de ma tirade.

— Mais c'est une scie ! m'écriai-je.

Sans m'écouter, elle me remit le volume de *Marie Stuart,* me priant de lui donner la réplique du rôle d'Élisabeth, et se mit à déclamer.

Und auf dem grünen Teppich der Wiese.

Bon gré, mal gré, je répliquai.

Feuille-de-rose se croyait du talent, mais elle n'était, en vérité, qu'une médiocre tragédienne. Chose curieuse, mais qui n'est pas rare ! cette fille, pleine de reparties, avait des intonations tout à fait fausses en récitant des vers. Mais je n'eus garde de le lui faire remarquer.

Comment me trouves-tu ? me dit-elle. (Car, si elle était médiocre comme artiste, elle était émerveillée comme sa propre spectatrice.) Ai-je ou n'ai-je pas du talent ?

— Tu as du feu, lui dis-je, tu as foi en toi-même. Seulement, je ne te conseille pas de t'essayer sur les planches.

— Et pourquoi pas, si j'ai du talent ?

— Si tu étais Française, répondis-je en prenant un biais, je dirais, oui. Mais à une Allemande, je dis carrément non ! Les Allemands sont ombrageux et jaloux des Juifs qui leur sont supérieurs. Lis seulement les horreurs qu'ils

Digitized by Google

disent du talent de Meyerbeer. Veux-tu te convertir ? En ce cas, ils ne verront même pas ton sourcil coupé.

— Si j'avais voulu me faire catholique, répondit-elle, on me promettait monts et merveilles dans mon village. Car je suis orpheline de père et mère. Toute ma fortune consiste en huit cents florins qui sont chez mon tuteur.

Mais toi qui as une belle voix, ajouta-t-elle, qu'est-ce qui t'empêche de te faire chanteur ? Fais-toi chanteur, je me ferai actrice ! Et je suis à toi !

— Je ne dis pas non. Mais c'est un rêve !

— Tout n'est-il pas rêve dans la vie !

Lass mich ein Kind sein, sei es mit.

N'est-ce pas un rêve et un beau rêve que notre rendez-vous de ce soir ? Ce n'est rien, ajouta-t-elle, que ce rôle de Marie que tu viens d'entendre, rôle de haine et de dédain. Je sais roucouler comme la *Lindner* (actrice célèbre). Tiens, voilà *Faust*. Je connais le rôle de Marguerite par cœur.

— Je déteste Gœthe, lui dis-je. J'exècre *Faust*. C'est un niais et un gredin.

— Je parie que je te le ferai aimer. Tiens, donne-moi la réplique de Faust et de Méphisto. Je dirai les rôles de Marthe et de Marguerite.

— De Marguerite, je veux bien.

Et nous voilà partis. Arrivés au vers de Marguerite disant :

Bester Mann, wie lieb' ich dich!

« Combien je t'aime ! le meilleur des hommes ! »

Feuille-de-rose, réunissant le réel à l'idéal, me donna le baiser d'amour le plus théâtral qui fût jamais donné à un jeune homme par une comédienne de dix-huit ans.

Digitized by Google

XIII

Sottise ! fatuité ! vanité ! dira-t-on. Qu'importe au monde, qu'importe à la société le rendez-vous d'un jeune homme avec une jeune fille ?

S'il existe une *vérité* spirituelle, tout fait humain doit être une preuve vivante de cette vérité.

Ou la vérité est partout ou elle n'est pas : car une vérité qui n'est pas universelle n'en est pas une.

Il s'agit seulement de dégager chaque fait de sa cause et de remonter aux sources d'où jaillissent les actes.

Cette vérité, la voici :

La nature est absolument et strictement juste.

Tous les êtres de la nature qui n'ont pas de libre arbitre font strictement leurs devoirs, avant de recueillir leurs droits, souvent sans la jouissance d'aucun droit.

Le mot Droit *n'existe pas dans la nature.* Le minéral, le végétal, l'animal, la plante, tout fait toujours son devoir, sous peine de périr. Nul n'a de droits ! Le plus fort dans la nature existe pour le plus faible. La plante pour le minéral, l'animal pour les plantes.

L'animal qui a une certaine volonté, une certaine liberté manque parfois à son devoir : on l'y force, ou on le tue.

Les animaux malfaisants ne sont pas dans la loi naturelle. Ils sont le châtiment vivant des prévarications humaines, comme la vermine est l'expiation pullulante de la malpropreté.

Tout mal est vivant. Toutes les maladies sont des

Digitized by Google

animalcules vivants. L'homme, qui de tous les êtres planétaires a le plus de volonté, manque le plus souvent à son devoir et parle le plus souvent de ses droits imaginaires.

Car nul homme n'apporte avec sa naissance un droit quelconque. Il est un être social avant d'être un être individuel. Sa naissance, sa vie, son enfance, sa jeunesse, toute son existence est un devoir accompli par de plus forts que lui. Les droits, dût-il les graver en lettres de feu sur les étoiles du ciel, ne lui serviraient à rien, si la société passée, l'aïeul, le père, la mère, les voisins n'avaient pas fait leur devoir envers lui. Et quand lui vient la force à son tour, il doit tant de devoirs aux autres que, avant de songer à ses droits, il sera vieux et mort.

De là vient que le bonheur relatif des humains est exclusivement dans les devoirs accomplis, jamais dans un droit exigé.

De là la vérité irréfragable, taillée dans le roc de la raison, que jamais l'homme, fût-il malheureux, n'a rien à reprocher à la loi naturelle et à son créateur.

Tous les malheurs humains sont les résultats des injustices des hommes, qui tous veulent cueillir des droits avant d'avoir planté des devoirs.

Voyons maintenant cette vérité constatée, mise en lumière par mon rendez-vous.

Avais-je le droit d'user et d'abuser de la jeunesse et de l'innocence de Feuille-de-rose?

Certes, Feuille-de-rose avait un papillon dans le cerveau. C'était une fanfaronne de romantisme. A force de lire des romans, elle croyait que tout lui était arrivé. Mais elle était réellement pure et innocente.

Avec le bonheur d'être aimée, elle apprit en même temps le malheur d'être séduite. L'amertume de la séduction lui enfiellait bien vite la félicité de l'amour.

Digitized by Google

Elle devint jalouse, inquiète, sombre, vindicative.

Avais-je le droit de la séduire? Mon devoir n'eût-il pas été de la respecter, comme on doit respecter toute femme qui n'est pas, qui ne doit pas être la vôtre?

L'amour a-t-il d'autres lois que la loi de la stricte morale qui défend de faire à autrui ce que vous ne désirez pas qu'il vous soit fait? Ne suis-je pas allé deux ans plus tard mettre le pistolet sur la gorge à un homme qui avait séduit une de mes sœurs, et que j'ai bel et bien forcé de l'épouser? Où donc ai-je puisé ce droit? Se peut-il que la loi s'efface, annihile ses effets, parce que Feuille-de-rose n'avait pas de frère avec un pistolet au poing? La loi en agit-elle moins, parce qu'elle ne trouve pas de vengeur immédiat?... Mais, dira-t-on, c'est Feuille-de-rose qui m'a donné un rendez-vous.

Soit! Mais je n'ai pas le droit de voler un bien parce qu'il ne se défend pas. J'aurais bien défendu Feuille-de-rose contre un autre, au risque même de très grands désagréments ; pourquoi pas contre moi, si moi-même je suis cet autre? Il n'y a pas deux morales, ni deux justices. Je n'ai pas, nul n'a le droit d'abuser d'une jeune fille amoureuse, fût-elle vicieuse. En allant voir une fille de joie, on devient son complice ou son bourreau. Cette créature est la fille, la sœur, la femme de quelqu'un, et si elle ne peut vivre sans sa honte, je dois lui procurer les moyens de s'y soustraire. A défaut de ces moyens je ne dois en aucun cas profiter de cette honte pour mon propre plaisir. Telle est la loi de Dieu, telle est la loi de la nature! Elle se venge toujours et rien d'injuste ne reste impuni. Tout plaisir illégitime est empoisonné à la racine.

J'étais très fier de mon succès auprès de cette jeune fille. Au lieu d'attribuer ce succès à sa folie, je l'ai attribué à ma jeunesse, à mon esprit, à ma supériorité, à ma ruse. Je me carrais dans ma toute-puissance. Bientôt le plaisir

Digitized by Google

devint une peine, la liaison une chaîne et la chambre d'amours une prison de regrets.

Feuille-de-rose m'a fait plus de mal à elle seule que toutes les autres femmes que j'ai connues. Elle a fait sur moi et sur elle une tentative d'empoisonnement. Lancé, malgré moi, dans un monde de bohèmes et de cabotins, elle m'a empêché de me vouer à l'art ; bon gré mal gré elle m'a ballotté d'une sottise à l'autre, d'un mal à l'autre, d'une mauvaise action à l'autre.

Et si j'ai échappé à tous les dangers provoqués naturellement par la séduction de cette folle jeune fille, c'est que réellement il y avait des circonstances atténuantes en ma faveur. D'abord je ne lui ai jamais promis le mariage. Puis j'ai cherché par tous les moyens à lui faire du bien, à lui donner de l'instruction ; même après l'avoir quittée je me suis saigné aux quatre veines pour l'aider à s'établir. Mais en réalité elle ne m'a jamais pardonné.

Il y a quelques ans, vint chez moi un malheureux dont j'ai connu le père très riche, et qui avant de me conter ses malheurs commença par maudire Dieu et la société.

« Heureusement pour lui, s'écria-t-il, qu'il n'existe pas. S'il existait quelque chose quelque part, ajouta-t-il, ce ne pourrait être qu'une divine crapule !

« Voyez-moi plutôt, poursuivit-il, toujours debout et gesticulant ; je suis une preuve vivante de la cruelle iniquité divine et humaine. Je suis l'agneau destiné à être dévoré par le loup. Le loup, c'est le destin ! J'ai perdu mes parents jeune. Ils m'ont laissé de la fortune et j'ai pris cela pour une consolation. J'ai sacrifié cette fortune à une gueuse que j'ai aimée et qui m'a trompé avec des chenapans et des scélérats. J'ai eu cinq enfants. Tous sont morts à la fleur de l'âge. J'ai perdu ma fortune et ma santé, je n'ai pas cinquante ans et je suis forcé de venir mendier cinquante sous chez vous, vous dont le père était pauvre

Digitized by Google

quand le mien roulait sur l'or! Où est la justice? Vous autres riches, vous êtes tous des canailles! »

Cette argumentation, cette manière de demander l'aumône m'intéressa et m'amusa.

— Asseyez-vous, dis-je à cet homme, et buvons d'abord un bon verre de bordeaux, créé et pas mal créé par ce Dieu que vous appelez crapule. Nous causerons après.

Il s'assit et but.

— Voyons, lui dis-je, je ne vaux certes pas plus que vous ; mais je sais que tous les maux qui m'ont frappé, je les ai mérités et au delà. Je ne puis juger Dieu et la loi de la nature sur les autres. Non seulement je ne les connais pas, mais ils ne me disent pas la vérité : car ils mentent à eux-mêmes. Je suis un gredin, c'est vrai, mais je ne me flatte pas d'être un gredin forcé par le destin. Le mal que j'ai fait, non seulement je l'ai fait librement et sciemment, mais encore je ne le diminue pas, je ne l'amoindris pas, je ne l'enveloppe pas dans des arguties, dans des gaines de velours. Je ne prends pas de poses de trois quarts et de profil devant moi-même ; je regarde en face ce que j'ai fait, tel que je l'ai fait et sans cacher les raisons égoïstes et intéressées qui m'y ont poussé. Voyons! mettez-vous un jour, une heure, une minute devant le miroir de la vérité. Contez-moi sincèrement quelques aventures de votre jeunesse.

— Des aventures d'amour! s'écria-t-il, histoires de rire! Des folies de jeunesse! des bêtises!

— Ces folies n'ont-elles pas été criminelles? Ces histoires, ces bêtises qui vous ont fait rire n'ont-elles pas fait pleurer quelqu'un?

Il se gratta l'oreille.

— J'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse, dit-il.

— Vous ne dites pas la vérité, l'interrompis-je. Vous avez peut-être aimé nombre de femmes, mais vous n'avez

Digitized by Google

pas beaucoup aimé. D'ailleurs si vous avez beaucoup mal aimé, tant pis pour vous ! Il n'y a pas de morale spéciale pour l'amour et la femme. Cette morale, spécieuse et spéciale, a été inventée par des canailles. Voyons votre confession.

— Dans la maison de mon père, dit-il, à l'âge de vingt-deux ans, j'ai aimé une ouvrière, mais je l'ai réellement aimée d'amour et elle m'a aimé à son tour avec passion. Elle était belle comme la jeunesse.

— Et puis ?

— Mon père l'a chassée de la maison et m'a forcé de la quitter.

— Vous a forcé ! C'est-à-dire vous a aidé à l'abandonner.

— C'est vrai. Elle s'est noyée.

— Misérable ! m'écriai-je, et vous accusez Dieu et la société de n'avoir pas trouvé une honnête femme et d'être réduit à la mendicité ! Voilà dix francs, monsieur, car votre confession vaut des millions. Malheureusement je n'ai pas de millions à vous offrir.

— Ah ! monsieur, répondit-il tout en prenant les dix francs, me croyez-vous plus heureux pour savoir les causes de mes malheurs, si tant est qu'il y ait des causes? Je ne veux pas les savoir. Dans mes perplexités il ne me reste que la satisfaction de maudire le destin.

— Votre juge, lui criai-je sur l'escalier.

— Mon bourreau ! répondit-il. Et vous n'êtes que son valet !

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

I

Un soir, Feuille-de-rose, qui ne rêvait que concerts et théâtre, m'accompagna pour entendre un jeune contre-bassiste en représentation nommé Reichel, jouant le rôle de *Sarastro* dans la *Flûte enchantée*. J'étais chargé de faire la critique en vers et séance tenante.

Pour plaire à ma nouvelle conquête, je promis à Feuille de-rose d'aller le lendemain chez Guhr, maître de chapelle, directeur de l'Opéra, pour le consulter sérieusement sur mes aptitudes de chanteur. En tout cas, j'étais résolu à quitter la maison Fraenkel.

M. Reichel était grand comme un chêne. Il avait une très belle voix, mais il ne pouvait attraper le *fa* de l'air de *Sarastro* qui est l'estampille de la vraie basse en Allemagne. Je fis mes vers au théâtre même à côté de Feuille-de-rose. En Allemagne, les jeunes filles vont seules au parterre. M. Reichel dans mon poème était sensé courir après le *fa* pour le violer. Peine inutile. Trois fois, il sauta dessus, trois fois c'est lui qui fut terrassé. Songeant à la nuit

Digitized by Google

passée, j'animai mon *fa* dans le genre de Hoffman qui, se présentant chez l'artiste, lui dit : « Touche là, mon ami, tu ne m'auras jamais. » Feuille-de-rose à laquelle j'avais fait de flatteuses allusions était aux anges.

II

Mes vers parurent le dimanche matin, si je ne me trompe, dans un journal rédigé par un jeune homme de mon âge qui s'appelait Zirndorf.

Lundi matin, je vois entrer un grand Goliath chez moi et me demander grossièrement.

— C'est vous monsieur Weill?

— Oui, monsieur.

Je n'eus pas le temps d'achever cette réponse que je roulai tout de mon long au milieu de la chambre, abattu comme un nain par deux coups de poing de géant.

A peine fus-je abattu que lui-même tomba à la renverse, la tête la première, et m'inondant d'un flot de sang.

En me voyant rouler au bas de ma chaise, et jugeant sa vengeance satisfaite, cet homme, en une seule enjambée, se trouva à la porte, trop basse pour sa taille. Dans sa précipitation, le front, dépassant l'architrave, donna en plein contre un gros clou sans tête qui le renvoya, ruisselant de sang, sur moi. Tout cela fut l'affaire de cinq ou six secondes. Au premier moment, me croyant blessé, je me mis à pousser des cris, mais bientôt me tâtant et ne sentant rien, je me levai d'un bond et voyant mon indigne agresseur si vite puni, j'eus envie de rire. Mais son état

Digitized by Google

pitoyable, sa blessure au front béante, le sang qu'il perdait ne m'en laissèrent pas le temps. Je l'aidai à se relever et courus chercher du linge pour panser sa blessure.

Hénèle, Feuille-de-rose vinrent à mon secours. Nous parvînmes à étancher le sang et à coucher cet Hercule sur mon lit. Il était pâle comme une statue et honteux comme un renard pris par une poule.

— Je vous demande pardon, me dit-il, Dieu m'a puni de ma mauvaise action. J'étais furieux. Guhr m'a refusé de me faire chanter un second rôle, en me montrant votre critique en vers. Or, je suis le seul soutien de toute une famille (toujours l'histoire de Diderot) et j'ai cru pouvoir me venger d'une critique méchante et injuste.

Pour toutes représailles, nous lui servîmes un excellent potage et un bon verre de vin. Vers le soir, il se sentit assez bien pour rentrer chez lui le front bandé comme l'amour. Il me dit :

— Entre nous deux, tout le mal est oublié. Nous sommes amis à la vie, à la mort. Je ne crois pas au hasard. C'est une leçon que l'on m'a donnée. J'en profiterai. Je jure que jamais dès ce jour je ne me formaliserai plus d'une critique, qu'elle soit en prose ou en vers.

En effet, dès ce jour, notre amitié ne s'est pas démentie jusqu'à la mort de Reichel, bien que je l'aie perdu de vue quelques mois après cette aventure. Tous les torts d'ailleurs étaient de son côté. Il n'avait pas le *fa*. Cela ne l'empêcha pas de devenir une des premières basses-barytons de l'Allemagne. On m'assura même qu'à l'âge de trente ans il donnait ce même *fa* en plein et sans aucun effort.

Digitized by Google

III

Cette aventure ou plutôt cette justice du hasard transpira au dehors. Huit jours après, M. Guhr, d'origine juive, le meilleur directeur d'orchestre que j'aie connu, un artiste de la tête aux pieds, un volcan, et aussi savant que spirituel, me rencontra dans la rue et me complimenta sur mon article ainsi que sur mon aventure. Je lui demandai un rendez-vous pour examiner ma voix. Il me regarda d'un air de dédain.

— Vous voulez, me dit-il, vous faire chanteur! De justicier, vous voulez descendre au rôle du justiciable? quand on fouette les autres, il ne faut jamais présenter ses fesses. Il faut être fou ou amoureux!

— Ou être amoureux d'une folle, lui répondis-je en riant.

— N'importe! venez un samedi déjeuner avec moi; j'ai du bon vin de Mâcon. Nous parlerons français. J'aime beaucoup parler français, c'est une langue claire et pleine de feu, comme le vin de France. Du reste, vous trouverez des femmes, et l'on m'a dit que vous êtes un vigneron, travaillant pour la gloire de l'art.

Ce jour-là même, mon père arriva à Francfort, contrairement à mon avis. Il était pressé de voir Mlle Fraenkel et sa riche dot.

Dès son arrivée, je lui déclarai que je n'épouserais jamais Mlle Fraenkel. Mon père me fit alors des reproches

— On ne fréquente pas une fille, me dit-il, on ne vit

Digitized by Google

pas maritalement avec elle quand on ne veut pas l'épouser.

— Si elle était pauvre, répliquai-je, je l'épouserais peut-être, malgré que j'en eusse; mais, comme elle est riche, elle en trouvera d'autres, à son choix.

Mon père en resta là de stupéfaction. Je cite ce fait pour signaler l'abîme qui existe parfois entre les idées d'un père et celles de son fils, quelque honnêtes qu'ils puissent être tous les deux.

— Comment, s'écria-t-il, tu l'épouserais seulement si elle était pauvre?! Mais tu es fou, mon fils. Du reste, tu tiens de ta mère. Elle aussi a parfois de ces idées biscornues. Mais si Mlle Fraenkel eût été pauvre, crois-tu que je me serais dérangé? Mon voyage, quoique fait à pied, me coûtera pour le moins quarante francs.

Qu'à cela ne tienne, lui dis-je. Je gagne de l'argent (je n'avais pas un sou vaillant en mon pouvoir). Tu partiras demain, et demain je te donnerai cent florins.

Ce fut un baume sur la blessure que je venais de lui faire. Au fond mon père, qui se connaissait en femmes, n'était pas émerveillé de la Fraenkel, qui ne sut même pas lui faire un bon dîner. Mais à peine l'eus-je présenté à Mme Koulb, toujours ma protectrice, qu'il en raffolait. Voilà une femme, me dit-il, comme il t'en faudrait une. Plus tard, quand je lui ai présenté la mienne, il me dit : A la bonne heure ! C'est une femme dans le genre de ta mère et de Mme Koulb. Mme Koulb elle-même devint l'amie de ma femme et approuva mon choix.

Je cite cet incident parce qu'il donna lieu à un autre assez curieux. Après avoir emprunté les cent florins à plusieurs de mes amis, je priai les rédacteurs de la *Gazette d'Augsbourg* et le *Courrier de Stuttgard* rédigé par M. Weil, aujourd'hui baron et conseiller aulique à Vienne, de m'avancer cette somme. M. Weil, m'envoya une traite de 50 florins sur la maison Rothschild.

Digitized by Google

En présentant ce billet, je vis le vieux baron Angel dont j'avais été longtemps le favori et le chantre de synagogue, parlant à son caissier Goldschmid.

A peine m'aperçut-il qu'il s'écria :

— Que fais-tu dans mes bureaux?

— Monsieur le baron, lui dis-je, j'ai une traite de 50 florins à toucher ici, traite qui m'est envoyée par le rédacteur en chef du *Courrier Allemand*.

— Ah oui, répondit-il. Tu as troqué ta religion, ton Dieu et ton gagne-pain assuré contre une vie de journaliste et de meurt-de-faim, car tu mourras sur le fumier comme tous les renégats.

— Monsieur le baron, lui répliquai-je gaiement, je ne sais pas où je mourrai ni quand. Cela m'est parfaitement égal. En attendant, je suis heureux comme un pierrot dans le chènevis. Je n'ai pas vingt-cinq ans, je me porte comme Apollon, je gagne ma vie et j'ai trois maîtresses, dont une de dix-huit ans que vous ne m'enlèverez pas. Pour comble de bonheur, on m'envoie cinquante florins à la fois.

Le baron sourit et dit quelques mots à l'oreille de son caissier, qui, après avoir palpé le billet, me compta cent au lieu de cinquante florins.

— Mes remerciements les plus sincères, lui dis-je, en lui rendant les cinquante de trop. Je gagne ma vie, je n'ai besoin de rien.

— Regarde, s'écria le baron, regarde, Goldschmid, la *Houtzpa* (l'impertinence) de ce garçon, le plus grand *Assès Ponim* que j'aie connu. Cinquante florins font son bonheur. Il ment, mais c'est pour me narguer!

— Que je sois heureux avec cinquante florins, lui répondis-je, en mettant mon argent dans ma poche, quoi d'étonnant? Je n'en ai jamais tant vu. Mais que vous, baron

Digitized by Google

de Rothschild, cent fois millionnaire, comptiez faire mon bonheur avec cent florins, *voilà la vraie Houtzpa!*

— Ce garçon, répondit le baron, je ne l'ai jamais trouvé sans vert. Il m'a toujours dit des sottises et, malgré que j'en aie, je m'intéresse à son sort.

IV

Dans ce temps, il y avait en Allemagne une rage de jouer la comédie. La moindre petite ville avait, outre un théâtre officiel, un petit théâtre de société où les jeunes gens et les jeunes filles s'essayaient dans l'art dramatique, sur lequel Gœthe a écrit tant de banalités fausses et déclamatoires, comme tous les poètes lyriques qui n'ont jamais su faire une pièce représentable, car son *Faust*, bien qu'arrangé par Schiller, est somnifère et insupportable à la scène. Un de ces théâtres de société existait alors à Francfort presque clandestinement. On se réunissait dans le manège derrière le théâtre de la ville, à des heures indues, pour jouer les *Brigands* de Schiller ou le *Tartuffe* de Molière. J'y ai introduit un jeune homme de dix-huit ans qui est devenu un des premiers acteurs de l'Allemagne. Il s'appelait et s'appelle encore Hendrichs.

Une jeune personne, fille d'un pauvre luthier, y faisait rage. Je ne sais plus son vrai nom, je l'avais nommée *Ariah*, ce qui, en hébreu, veut dire *lionne*.

Feuille-de-rose qui, malgré mes leçons, ne sut jamais dire une strophe, m'y accompagnait quelquefois. Ces leçons se bornaient à une conversation de dix minutes. Je

Digitized by Google

les ai répétées à Ariah, comme à Feuille-de-rose. Les voici en peu de lignes :

Toute phrase parlée, comme la musique, a sa note sensible, qu'il faut faire ressortir, selon le sens qu'on y attache. « *Mon frère vient de m'écrire qu'il viendra demain dîner.* » Voilà une phrase des plus simples. Eh bien ! il y a plus de quinze manières de la dire. Si vous voulez faire ressortir que votre frère et non votre sœur vient de vous écrire, il faut souligner les mots : *mon frère. Vient*, c'est-à-dire il y a à peine quelques minutes. Si c'est là votre intention, appuyez sur *vient*. « *De m'écrire;* » il ne me l'a pas dit, il a écrit qu'il *viendrait*, qu'il viendrait *demain*, qu'il viendrait demain *dîner*, et ainsi de suite. Vers ou prose, il faut que l'artiste se rende compte de l'idée qu'il y attache et de *la note sensible* qu'il veut faire rebondir. Tout l'art est là, c'est-à-dire dans la raison, dans l'intelligence, dans l'âme. Quand, avec cela, on a la voix bien posée, les six notes du médium et de belles dents (car sans dents, pas de voix), on peut se vouer à l'art déclamatoire. Si une de ces qualités manque, on ne sera jamais qu'un cabotin ou qu'une cabotine.

Feuille-de-rose avait la voix et les dents, mais elle avait l'intelligence boiteuse. Elle ne disait jamais juste. J'aurais dû, à sa diction, m'apercevoir de la fêlure de son cerveau, car il y avait un papillon. La jeune Ariah, au contraire, à peine âgée de dix-huit ans, réunissait à une beauté plastique toutes les qualités voulues d'une tragédienne. Avec cela, aussi gaie que chaste. Feuille-de-rose devenait pourpre de jalousie, chaque fois que la petite Ariah venait me consulter ou me disait quelque chose d'agréable.

Ariah débuta sur le théâtre dans le rôle de *Louise* dans *Cabale und Liebe*. Huit jours après, elle fut ravie à l'art par un jeune et riche banquier amoureux qui l'épousa et

Digitized by Google

qui l'emmena à Hambourg. Je l'ai revue en 1849. Son mari ruiné venait de se suicider et la laissait veuve avec quatre filles plus belles l'une que l'autre. Une petite rente du frère de son mari lui assurait à peine le nécessaire. « Ah! me disait-elle, il ne faut jamais s'abandonner à un autre qu'à soi-même. Artiste, la mort d'un mari ne m'aurait pas réduite à mendier mon pain et celui de mes filles. »

Depuis, je l'ai perdue de vue.

Une troupe française alternait dans le théâtre de la ville avec les comédiens allemands. Le directeur de cette troupe s'appelait, si je ne me trompe, M. Dolligny. Il y avait dans cette troupe une actrice brèche-dent de quarante ans qui me promit de me corriger mon accent; mais le prix m'en parut trop cher.

Ne voilà-t-il pas que M. Durand, afin de charmer les ennuis du monde diplomatique et de l'aristocratie de Francfort, se mit à monter un théâtre dans sa maison et à jouer *Zaïre* avec Mme Durand, son neveu, son frère et un Alsacien de mes amis, parlant un peu moins mal que moi. J'assistais à toutes les répétitions, muet, sans dire un mot et admirant les narines et la gorge de Mme Durand, se gonflant et se dégonflant toutes deux à volonté. Un jour, après avoir lancé ses tirades, elle daigna me demander comment je la trouvais.

— Puis-je dire toute ma pensée? lui répondis-je.

— Oui, oui, répliqua-t-elle.

— En ce cas, j'oserai vous dire, madame, que vous vous êtes tout à fait fourvoyée.

— Et en quoi, s'il vous plaît, monsieur? m'interrompit-elle, les narines toutes béantes.

— J'ai osé dire, madame, que vous jouez ce rôle comme il n'a jamais été joué par les actrices de talent?

— A-t-on jamais vu impertinence pareille! s'écria-t-elle toute rouge et prête à pleurer. Qu'en dites-vous, Monsieur

Digitized by Google

mon mari et mon héros? Ce garçon me semble mériter une bonne leçon.

— C'est moi, au contraire, madame, qui aurai l'honneur de vous en donner une, lui répondis-je, un peu vexé de son indignation, si toutefois vous daignez écouter mes raisons. Ce n'est d'ailleurs pas moi qui suis l'impertinent. C'est Lessing qui a écrit une lettre charmante sur *Zaïre* et que vous feriez bien de lire.

— Alors, c'est Lessing qui dit que je suis une *Zaïre* exécrable.

— Vous l'avez dit.

— Et pourquoi, s'il vous plait? petit monstre!

— Madame, lui dis-je, vous savez que je ne puis répondre à des injures lancées par une si belle bouche.

— Le voilà qui me fait une déclaration! Voyons, que dit ce mangeur de choucroute qui s'appelle Lessing?

— Il dit, madame, que Zaïre n'est pas une *Desdémone* et qu'Orosmane n'est pas un *Othello*. Zaïre est une reine française, Orosmane un vrai chevalier enturbanné. Zaïre est une reine du temps de Louis XV. Son amour est réservé, quoique ardent. La flamme de son cœur se reflète en nuances de feu : on la sent, mais on ne la voit pas. Elle ne crie pas, elle ne se démène pas comme Desdémone échevelée, écervelée. En elle, tout, geste et parole, révèle une élégance native, une réserve pudique dont elle ne se départit que par nuances un peu plus vives, sans jamais oublier qu'elle est Française et reine. Mlle Gaussin, qui a créé ce rôle et que Voltaire a complimentée avec tant d'esprit, lui a donné ce caractère indélébile. Il en est de même d'Orosmane. Or, voilà une heure que vous vous démenez comme une lionne dans sa cage. Les lauriers de Mme Dorval (j'avais souvent parlé d'elle, d'après les journaux sans l'avoir vue) ne vous laissent pas un instant de calme. On dirait une folle d'amour. Vous criez comme si

Digitized by Google

quelqu'un voulait vous faire violence sur la scène avant d'avoir fait sortir le public. Ce n'est pas Zaïre que vous jouez, mais la *Fiancée du bandit* qui s'appelle Hedwig. Il ne vous manque plus que le mousquet sur l'épaule!

— Il a raison, notre petit philosophe, s'écria M. Durand, d'autant plus raison que c'est Lessing qu'il cite. Tu joues trop tumultueusement.

Je n'eus garde d'attendre la réponse de Mme Durand. Je la voyais blémir (signe de rage), et je pris mes jambes à mon cou. Elle m'a avoué depuis que, si je n'étais pas parti, elle m'aurait souffleté. Je croyais ne plus jamais mettre le pied chez M. Durand. Je ne sais pas si Mme Durand a profité de ma leçon, je ne fus pas invité à la représentation. Mais, le lendemain, M. Durand vint lui-même me chercher et me prier de revenir comme de coutume.

N'importe! Elle a dû être détestable!

Et plus que jamais je l'aimais.

V

Le mensonge me répugne comme l'herbe aux poissons. Je n'y vis que par soubresauts, et, pour peu que j'y reste, j'y meurs. Mes relations avec Mlle Fraenkel ne me paraissaient pas coupables, mais la tromper avec Feuille-de-rose, cela me parut indigne d'un homme d'honneur. La vieille Hénèle d'ailleurs était de mon avis. Que je trompasse sa patronne, pour elle, cela la faisait rire à se tordre, mais elle ne trouvait pas bon du tout mes visites au cinquième qui duraient depuis un mois, d'autant moins qu'elle me ré-

Digitized by Google

pétait toujours : « Feuille-de-rose est folle, folle à lier. Un de ces jours, elle vous étranglera. Je ne dis rien à ma patronne, parce que je vois que vous aimez cette folle jeunesse. Sur un mot de moi, elle la chasserait, mais prenez garde. Vous avez affaire à deux femmes dont l'une est méchante, et dont l'autre est folle.

Un aveu. Je n'ai jamais quitté une femme, si laide, si méchante fût-elle. Je ne le puis. Je ne peux pas voir pleurer une femme sans pleurer avec elle. Mais j'ai parfois su me faire quitter. Cela n'est pas si facile qu'on le croit. Et autant que possible, tout en détordant le câble de l'amour, j'ai tâché de ne pas couper tout à fait le fil de l'amitié.

Comme l'action et la volonté ont toujours été simultanées chez moi, un beau matin, je me levai pour courir chez le maître de chapelle Guhr.

— Que me veux-tu? me dit cet excellent artiste.

— Je veux que vous fassiez de moi un chanteur. Je suis fatigué de la vie que je mène.

— Quelle vie?

— Je dois cent florins à ma propriétaire, Mlle Fraenkel. J'en dois cent autres que j'ai donnés à mon père pour me débarrasser de ses projets de mariage avec cette même propriétaire, grêlée, grelichonne et grincheuse.

— L'aimez-vous?

— Comme une ortie. Je la presse, pour qu'elle ne me pique pas. J'en ai une autre, deux autres, que je n'aime pas non plus. Je suis criblé de dettes et de maîtresses, et ces dernières sont bien plus criardes que les premières. J'ai donc pensé à vous pour me sauver. Je me noye, j'ai besoin d'une perche de salut. Je me rappelle vous avoir entendu dire qu'un bon chanteur, dût-on l'éveiller à trois heures du matin, doit pouvoir chanter une heure sans s'humecter les lèvres. Je suis debout depuis trois

Digitized by Google

heures, je suis à jeun, faites-moi chanter et dites-moi franchement votre avis sur ma voix.

M. Guhr se dirigea vers le piano et me fit chanter la gamme, en me faisant filer les sons. Nous étions arrivés au second *la* : M. Guhr me regarda avec étonnement, en s'arrêtant, lorsque je lui dis : « Cela n'est pas fini, j'ai encore tout une octave de sons dans mon gosier, moitié poitrine, moitié fausset. »

— Il fallait venir, il y a un an, me dit Guhr, je croyais que tu plaisantais, mais vraiment la nature t'a créé chanteur. Es-tu musicien?

— J'en connais la théorie que je trouve absurde. Mais quant à l'exécution, je n'ai jamais eu la patience de tenir une mesure. Tenez, voilà une note : le compositeur veut que je la file deux temps et demi. Eh bien, elle me plaît, cette note, je la tiens, je la veux tenir trois et quatre temps, tant qu'il me plaira.

— C'est un système excellent, répondit Guhr en riant, surtout pour les morceaux d'ensemble. Écoute. Es-tu décidé à jeter loin de toi science, littérature, rabbinisme, critique et tout le bataclan pour te faire chanteur d'opéra? Il faut aussi quitter tes lunettes.

— Je suis décidé. Il n'y a que ce moyen pour me tirer de la misère.

— Voici ce que je te propose; mais pas d'objections. Je ferai de toi un des premiers ténors de l'Europe, mais tu t'engages à suivre mes conseils. Quant à la reconnaissance, je n'y compte pas. Les chanteurs et les cantatrices, tu sais ce que j'en pense. Tas de canailles!

— Bel espoir. Merci de l'encouragement.

— Veux-tu ou ne veux-tu pas?

— Va pour la canaillerie!

— Voici maintenant mes conditions. Tu viendras tous les jours assister à toutes les représentations de mes cho-

Digitized by Google

ristes et de mes chanteurs. Un des choristes te donnera deux heures de leçon de solfège par jour. Un autre qui chante des bouts de rôle, te donnera deux heures de leçons de piano. Il faut que d'ici à six mois tu sois de force à t'accompagner toi-même, car ce même chanteur te donnera des leçons de contrepoint. S'il te faut plus de six mois, je te lâche. Les hommes auxquels il faut des années pour devenir artistes ne peuvent pas ou ne veulent pas. On l'est ou on ne l'est pas.

— Canaille, l'interrompis-je en riant. Allez toujours. Je m'engage à apprendre tout cela en trois mois.

— A la rigueur, tu chanteras dans les chœurs sur la scène même.

— Jamais!

— Alors, va te promener. Un bon général a porté la pique.

— Soit, et après ces six mois?

— Mon chanteur te serinera deux, trois rôles : *Othello*, *Arnold*, *Joseph*, *Sévère* (Pollione) que tu chanteras d'abord chez moi, dans lesquels tu débuteras quand il me plaira.

— Mais de quoi vivrai-je pendant ce temps?

— Mais puisque tu dois cent florins à ta propriétaire. Elle t'en prêtera bien encore cent autres.

— Mon cher Guhr, je n'ai pas dit que je ne deviendrais pas canaille : mais jusqu'à ce jour j'ai fait de vains efforts pour l'être. C'est pour la payer et la quitter que je me décide à embrasser une carrière que je déteste.

— Ah! tu la détestes! Et moi donc! Moi qui suis docteur en philosophie, chirurgien, et qui me trouve maître de chapelle.

— Et quel maître! Je n'en ai jamais connu de si fort.

— Ne me flatte pas. Il y a une destinée. Connais-tu ma femme?

— Oui, je la trouve...

Digitized by Google

— Exécrable. Je l'ai en horreur. Et pourtant c'est elle qui a fait de moi un bohème. Je te conterai cela plus tard. Tu en feras un roman. Car c'en est un. Tu m'as dit que le docteur Goldschmidt t'a offert une certaine somme!

— Oui, à condition que je m'engage pour la vie au théâtre de Francfort.

— Bah! Je vais lui parler. Il te donnera toujours cent florins par mois. Je parlerai à Schmetzer (le ténor), autre canaille mais honnête. Il te donnera des leçons. D'ailleurs, quand tu manqueras de menue monnaie, viens me voir. Tu sais que je n'ai jamais le sou, et que je loge le diable dans toutes les bourses, même dans celles de mes amis.

— Qu'à cela ne tienne, dis-je enfin à cet original, je me suis tiré de cas plus pénibles. A partir d'aujourd'hui, je suis à vous corps et âme. Dans six mois, je chanterai Othello. Nous boirons du champagne à discrétion (il en buvait toute la journée), et nous en casserons les bouteilles vides sur les crânes des *philistins!*

— C'est le seul moyen d'y faire entrer quelque chose. Viens, embrasse-moi. Tu es gai, toi, et j'aime les jeunes gens gais. La gaieté, c'est la meilleure des philosophies, après le champagne.

Dès lors, jetant par-dessus bord et le Talmud, et la philosophie et la politique et l'amour, je me vouais à l'art. M. Goldschmidt m'envoya, non cent, mais deux cents florins. Je n'eus rien de plus pressé que de payer mes dettes. Après avoir dégagé ma montre, mon manteau d'hiver, j'achetai une épinette et me mis à pianoter jour et nuit sans désemparer. Plus de leçons, ni de français, ni d'hébreu, ni d'allemand, ni d'histoire, ni de morale. Plus de correspondances! sauf la *Gazette d'Augsbourg.* Rien que le chant et la musique.

Tous les matins aux répétitions, toute l'après-dînée aux leçons. M. Schmetzer me donnait sa leçon à six heures du

Digitized by Google

matin. Puis, il m'entraînait au Mein où il prenait un bain froid. Le premier ténor était un maître nageur, et moi, depuis que j'avais vu périr mon jeune camarade dans ce même Mein, je n'y aurais plus mis le pied, ni pour or, ni pour argent.

Mlle Fraenkel, surprise de ma résolution, m'accablait de reproches. Mais, comme je ne lui rendis pas la somme que je lui devais, elle se calma, me croyant toujours engagé

Il y eut bien quelques scènes de violence de sa part, mais une seule caresse, comme par un coup de baguette, transformait la lionne en chèvre chevrotante.

Feuille-de-rose était enchantée de me voir lancé dans la carrière théâtrale. Elle eut de nouveaux accès de déclamation et toujours sans le moindre succès.

La vieille Hénèle ne cessait de rire. Elle riait de tout et sur tout. C'eût été une Dorine charmante, surtout pour M. Guhr. Elle était du reste forte en gueule et ne se gênait pas pour dire des vérités à tout le monde.

Tout allait grand train, surtout mes dettes. A vivre avec les artistes de théâtre, on apprend tout, sauf l'ordre et l'économie. J'étais bien reçu de tous les chanteurs, de toutes les cantatrices du théâtre. Schmetzer avait une voix admirable, mais il était ignorant comme un brochet qui vient d'avaler une carpe. En échange de ses leçons de sol fège, je lui appris l'orthographe allemande et un peu de français.

Mme Fischer, la plus grande cantatrice que j'aie connue, et comme voix et comme jeu, aimait à causer et même à se promener avec moi. Cette femme extraordinaire ne savait pas lire la musique de première vue, ni jouer d'aucun instrument. Mais elle apprenait un rôle en deux jours, que son mari lui jouait sur le piano. Une fois sur la scène, tout était à elle, et l'orchestre et les chœurs et le public. Une sirène ! Une fée ! Et quelle voix et quelle âme ! Je me

Digitized by Google

la rappelle chantant *Alice, Lucy, la Folle d'Édimbourg.* Jeunesse ou prévention, je n'ai plus jamais entendu pareils accents divins sortir d'une poitrine humaine ! Et j'ai entendu la Malibran, la Sontag, la Pasta, la Grisi, la Cruvelli, toutes les premières cantatrices de notre siècle !

Un épisode curieux !

— Schmetzer était amoureux de la petite Fischer. M. Fischer était jaloux, autant qu'une basse peut l'être. Le règlement du théâtre défendait aux ténors d'embrasser réellement les sopranis, sous peine d'une amende de trois florins par baiser.

Schmetzer, chantant toujours les rôles des premiers amoureux, profitait de chaque représentation pour donner à Mme Fischer une vingtaine de baisers, plus démonstratifs les uns que les autres.

Et le public de chuchoter.

Seul, M. Fischer ne riait pas. Guettant son rival, il inscrivit chaque baiser sur son carnet.

M. Schmetzer, à la fin du mois, eut pour six cents florins de baisers à payer, et il ne devait en toucher que cinq cents.

Cette amende était bien destinée aux pauvres, mais au train qu'allaient les baisers, Schmetzer devait forcément se ruiner, et il était décidé à se ruiner plutôt que de renoncer à ses baisers.

Un jour, Mme Fischer, femme vertueuse, sans bégueulerie, dit à Fischer, son mari, en ma présence :

— Écoute : tu sais que je ne te suis pas infidèle. Mais si tu continues à mettre Schmetzer en pénitence, je chargerai le petit Weill de lui donner un rendez-vous en mon nom, et le lendemain je me séparerai de toi. Tu sais, je ne dis pas une chose pour une autre, et je tiens parole.

Ce colosse de Fischer promit de ne plus marquer les baisers. Dès lors, soit que Mme Fischer s'y soit refusée, soit

Digitized by Google

que le fruit défendu seul eût alléché M. Schmetzer, ce dernier se contenta de simuler ses baisers. Ce fut là un événement (1). Mme Fischer, hélas! n'en a pas profité. Elle est morte à la fleur de l'âge, à vingt-trois ans, au théâtre grand-ducal de Brunswick. Et Schmetzer l'a suivie de près.

VI

Dès le lendemain de ma décision de me vouer au théâtre, il se trouva une douzaine de professeurs de chant pour faire mon bonheur. L'orchestre de M. Guhr était un des meilleurs de l'Allemagne. C'est lui qui, le premier, fit exécuter les symphonies de Beethoven dans le *Muséum* de Francfort. Cinq ou six artistes de cet orchestre m'offrirent leur science et leur expérience. J'ai écouté les conseils de tous ces braves cuistres sans changer d'avis sur les professeurs de chant, que je considère tous, ou comme superflus ou comme dangereux. Platon déjà a dit : « Le talent n'apprend rien, il se souvient. » Un homme qui a peu ou point de voix peut se flatter de devenir chanteur, à force de leçons, mais une vraie voix n'apprendra jamais à chanter autrement que selon sa nature et son sentiment. On apprend les notes, on peut encore apprendre à respirer, quand on n'a pas de poumons à tenir une phrase pendant deux minutes,

(1) Taxile Delord alors à Francfort était un enthousiaste de Mme Fischer. Il l'adorait; Rossini lui-même venu à Francfort disait à qui voulait l'entendre, que cette femme était la huitième merveille du monde.

Digitized by Google

ou bien à phraser, mais nul n'apprendra à chanter quand Dieu n'a pas donné la voix, les dents et l'âme.

Je vais en donner quelques preuves sincères. Schmetzer avait une voix large, métallique, suave, forte et sympathique. Il filait naturellement ses notes et avec le sentiment voulu. Mais il ne savait pas faire une roulade, bien qu'il s'y fût exercé pendant trois ans jour et nuit. Il voulait m'apprendre à remplacer les roulades par des tierces, des quintes et des octaves. Moi, pour qui les roulades les plus casse-cou n'étaient qu'un jeu d'enfant, je le laissais dire et, quand je chantais l'air du ténor du *Barbier*, je secouais mes roulades en tous sens, sans m'occuper de quoi que ce fût.

Au bout de deux mois, je lisais non seulement mes solfèges, mais j'entonnais n'importe quelle note sans le moindre diapason. J'ai gagné plus d'un pari contre de très bons musiciens. Cela a été trouvé très fort. Rien de plus simple pourtant. Je connaissais la portée de ma voix. Elle allait jusqu'à une note. Mettons le *si*. Partant de mon *si*, je prenais la tierce, la quinte et l'octave, et, montant ou descendant, j'attaquais la note demandée.

J'ai toujours prétendu, et Meyerbeer m'a donné raison, qu'il y a quatre quarts de sons d'un intervalle à l'autre. Sur le piano, il n'y a qu'un demi-ton, la gamme chromatique, mais il y a dans la voix humaine une nuance bien marquée entre le *si bémol* et le *la dièze*. J'ai très bien su chanter en quarts de notes.

Autant de chanteurs, autant de manières de chanter. Il n'y a pas deux voix qui se ressemblent, pas plus que deux nez, pas plus que deux âmes. J'ai cent fois assisté aux leçons de Mme Fischer et de M. Schmetzer. Le père Fischer jouait sur le piano les airs de sa femme : *la Somnambula*, par exemple. Mme Fischer écoutait comme un rossignol effarouché, sans ouvrir le bec. — Joue-le moi encore

Digitized by Google

disait-elle de temps à autre, puis encore, plus lentement, plus vite, saccadé, en roulades, maintenant joue-le moi à l'enfant.

Cela durait une heure pendant laquelle Mme Fischer croquait un jambon et vidait une carafe d'eau sucrée, car elle ne buvait pas de vin. Puis, tout à coup, comme un oiseau qui prend son vol, elle partait.

Dès lors, Fischer oubliait de l'accompagner. Ce n'était plus que fusées, étoiles filantes et que bouquets de feu d'artifice. Ce n'était plus la musique de Bellini, mais l'âme de Mme Fischer et jamais plus belle âme ne naquit ni ne mourut sur cette terre. Cela fait, elle éclatait de rire, parfois elle se roulait sur le tapis comme un chat, en s'écriant : « Ils vont encore me faire des misères avec leurs bêtes de mesure. »

En effet, plus d'une fois, elle manqua la rentrée exacte.

Schmetzer, au contraire, qui lisait tout de première vue, chantait comme c'était écrit, sauf les roulades qu'il transformait.

J'avais entendu Othello cent fois. Je le savais par cœur. Mais, quand j'ai entendu Wild dans ce rôle, il m'a semblé que c'était tout neuf. Wild, quoique âgé de cinquante-quatre ans, le premier ténor de l'Allemagne d'alors, eût-il pu apprendre à Schmetzer ou à moi à chanter ce rôle comme lui? Jamais! J'ai pu changer des notes d'après son indication dans le premier air : « *A si per voi gia sento*, » mais les notes qu'il faisait sortir en bas-relief, parce qu'elles étaient pour ainsi dire les voyelles ou la lumière de sa voix, n'étaient pas les mêmes de la voix de Schmetzer, ni de la mienne. Schmetzer n'allait pas de la poitrine au delà du *si*, moi j'allais jusqu'à *l'ut* sans me gêner et quatre ou cinq notes plus haut avec la voix de tête.

Quand un professeur s'est avisé de dire : « Monsieur, il faut respirer là, il faut filer ici. » Et si j'ai du souffle pour

Digitized by Google

aller au bout, et si je veux caracoler, est-ce que cela vous regarde ? Est-ce que Mme Fischer a jamais écouté un conseil ? Elle chantait comme l'oiseau sur la branche, d'après sa voix, son âme et son inspiration. Elle changeait les mesures et tant pis pour les machines à quatre temps de l'orchestre !

Quelques mots encore sur le caractère de la musique. En ma qualité de critique passé et de futur chanteur, j'assistais à toutes les disputes musicales, car toute discussion entre Allemands ressemble à une dispute.

Guhr, le plus grand musicien que j'aie connu, bien qu'il n'eût jamais composé une phrase, ne croyait pas au caractère inné de la musique. Il disait que la musique était une grande garce (Hure) qui cherche, mais en vain, à passer pour une honnête femme. Schmetzer, Fischer et Golmick, un violon feuilletoniste, étaient d'un avis contraire. Mais Guhr s'amusait à leur donner de la tablature. Il permettait aux choristes de substituer n'importe quelles paroles au chant. Ainsi, par exemple, au lieu de chanter : « Viens dans mes bras, mon adorée, » on chantait à tue-tête : « Vas te promener, vieille fée. » « Eh ! bon courage, eh ! mon épée. » On chantait : « Et mon eustache et mon fromage ! » Ainsi de suite. Et le public d'applaudir aux chœurs retentissants. Moi, de l'avis de Guhr, j'ai chanté un jour sur l'air de la *Marseillaise*, chez Durand : « Il pleut, il pleut, bergère, presse tes blancs moutons » et avec un grand succès.

Autre preuve. Un jour, Guhr joua à l'envers toute la partition de Don Juan. Imitez son exemple, vous y trouverez des choses ravissantes. Essayez donc de dire un vers de Corneille à l'envers ! Guhr avait raison. Il n'y a de sérieux dans la vie que la philosophie et l'amour !

Digitized by Google

VII

J'ai souvent très mal fait les choses, mais jamais à demi. Dès que je fus décidé à me faire chanteur, je ne m'occupais jour et nuit que de chant et de musique. Pendant trois mois, je ne crois pas avoir dormi quatre heures par nuit. Toujours solfiant, pianotant, *rouladant*, ou assistant aux répétitions, à toutes les études de contrepoint et de chant. J'allais noter les inflexions de la parole, car la parole humaine est un chant et je venais recueillir les passages des grands maîtres, imitant dans le chant les inflexions de la parole, me réservant de publier là-dessus toute une œuvre à part.

Je savais déjà par cœur plusieurs premiers rôles, moins les ensembles, tels que *Othello*, *Joseph*, *Jacob* dans la *Famille suisse*, un rôle charmant, les rôles du ténor de *Norma*, de *la Somnambule*, de *Don Juan*, de *la Flûte*, du *Freyschütz*, cent autres chants encore et j'allais prier Guhr de me faire débuter. Mais il était écrit que je ne serais jamais chanteur. Ces mots « il était écrit » me choquent au moment où je les trace. Dans ma jeunesse, je croyais à la destinée. Mais depuis j'ai acquis la certitude que l'homme est tout à fait libre, mais seulement avant l'action. Une mauvaise action une fois commise, « adieu la liberté, » à moins de pouvoir la détruire. Certes, il ne tenait pas à moi de ne pas tomber malade, mais j'étais libre de me soigner raisonnablement, de laisser au temps les soins de ma guérison, de ne pas jeter le manche après

Digitized by Google

la cognée et de ne pas me livrer aux mains d'un médecin que je détestais, qui me fut signalé par mon bien-aimé docteur Goldschmidt comme un cerveau brûlé, qui a fait sur moi une expérience *in animâ vili* et qui me brisa ma voix, sinon pour toujours, du moins pour des couples d'années.

En sortant d'un spectacle où je venais d'entendre Wild jouant Othello, Heitzinger le rôle de Rodrigue, et Mme Fischer celui de Desdemona, je me trouvai si mal que je tombai en défaillance. Depuis trois mois, privé de sommeil, privé de nourriture chaude (car, renonçant à la cuisine de Fraenkel pour ne pas augmenter ma dette, je me nourrissais de jambon, de charcuterie, de harengs, de fromage, de concombres et de bière), je fus subitement saisi d'un malaise général. Je me sentis littéralement trop à l'étroit dans ma peau. A tout instant je frissonnais de peur d'éclater en mille morceaux.

Pour combattre ce malaise sans nom, je pris, avec Schmetzer, un bain froid dans le Mein qui buvait, pour ainsi dire, toute ma transpiration. Au sortir de ce bain, mes pieds toujours moites étaient glacés et rigides. Cela ne m'empêcha pas de me rendre à l'Opéra pour entendre Wild, mais, dès la sortie, je tombais de syncope en syncope.

Hénèle me coucha et me fit transpirer. Je me sentais mieux, puis tout à fait bien, mais mon visage était pavé de taches rouges. Je courus chez le docteur Wolf. Je croyais avoir, de nouveau, soit la rougeole, soit la scarlatine, mais le docteur me déclara que c'était une éruption de dartres et que, sans cette éruption j'étais perdu. Belle consolation!

— Mais je n'en veux pas! m'écriai-je, je dois débuter dans quinze jours. J'aurais mieux aimé crever dans ma peau. Il faut absolument que vous me fassiez passer cela!

Digitized by Google

Le docteur me riait au nez.

— Si je savais faire passer cela, me dit-il, j'aurais des millions.

— Comment, lui dis-je, il n'y a pas de remède contre une bête de maladie pareille? Mais, si j'étais sûr de ne pas guérir en peu de temps, je me brûlerais la cervelle!

— Calmez-vous, me dit ce respectable juif, je vais vous donner une poudre.

— Pourquoi faire?

— Pour faire sortir les autres, car vous en aurez encore bien d'autres.

Au lieu de répondre, je tournai le dos à ce médecin tant pis et m'en allai courir chez une autre célébrité. J'ai oublié son nom, mais je sais qu'il demeurait en face du palais de la Confédération.

Celui-ci, autre gamme, me déclara net que c'était une mauvaise maladie rentrée.

— Mais, monsieur, je n'ai jamais eu la moindre maladie de ce genre, je ne sais même pas ce que c'est.

— Ta, ta, ta, ta, répondit-il, nous connaissons cela. Je vais vous donner des pilules d'arsenic.

Je pris la porte et lui laissai les pilules.

Enfin, après avoir vu tous les médecins de la ville, sauf M. Stiefel, dont j'avais peur, l'un me prescrivant des pilules d'or, l'autre des coloquintes, le troisième du mercure, je rentrai chez moi désespéré.

J'eus beau me regarder, me pincer, j'avais le front et les joues gercés par des éruptions dartreuses et mon désespoir allait croissant, à mesure que je lisais des traités sur ces sortes de maladies.

Pas un de ces médecins, dont quelques-uns étaient célèbres, ne me demandait quelles maladies j'avais eues dans ma jeunesse, quelle était ma manière de vivre. La plupart d'entre eux, au bout de cinq minutes d'inspection, attri-

Digitized by Google

buaient mon mal à une syphilis rentrée. Moi qui savais qu'ils mentaient, je ne pus que les mépriser, eux et leur science.

Et pourtant rien n'était plus facile à trouver. J'avais eu la gale plus de six fois. Je ne fus jamais guéri que par des remèdes extérieurs. Mon genre de vie devait nécessairement produire des maladies de peau.

Ah! si mon cher docteur Golschmidt eût encore vécu!

Au bout de huit jours de réclusion et de lectures médicales, je me rendis chez Guhr pour lui annoncer mon malheur.

— Ce n'est que cela, me dit cet excellent homme; tu es sûr de n'avoir jamais eu de maladie d'amour?

— Aussi sûr que de mon existence!

Après avoir visité mes taches, M. Guhr, ouvrant un tiroir de son pupitre et y prenant vingt-cinq florins, me les mit dans la main, en me disant :

— N'écoute aucun de ces ânes. Va directement à Wiesbade, prends vingt ou trente bains, ne bois ni vin, ni café, ni liqueur et tu seras guéri. Tu me rendras mon argent plus tard.

Les larmes aux yeux, je sautai au cou de cet homme de bien, puis rentrant, et priant Mlle Fraenkel de me prêter encore vingt florins (ce qu'elle fit en m'accablant de reproches, disant que c'était un châtiment du Ciel pour avoir quitté les études et pour avoir désobéi à mon père), je partis le soir même pour Wiesbade.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

I

Je descendis dans une maison de bain en face de la source chaude tourbillonnante de fumée. J'étais logé, baigné et nourri à raison d'un florin trente kreutzers (trois francs) par jour.

Au bout de trois jours, voyant mes dartres pâlir, sûr de ma guérison, je repris toute ma gaieté, toute ma turbulence naturelle. Matin et soir, pendant le bain, je faisais retentir les voûtes du grand bain de mes chants. Tous mes rôles y passèrent et je ne manquais ni d'auditeurs accourant de tous les bains du voisinage, ni de claqueurs.

De ce nombre était une jeune mère avec sa fille, qui logeaient dans une chambre à côté de la mienne. La mère, toute jeune encore, était venue à Wiesbade pour la même maladie que la mienne, une dartre sur le nez. Sa fille, une petite brune rondelette, à la taille précoce, aux joues de lys et de roses, vrai mélange de lait et de fraises, n'avait que dix-sept ans.

Je les avais remarquées, dès le jour de mon arrivée,

Digitized by Google

mois, depuis que j'étais affligé de mon mal, je n'osais plus regarder une femme. Si j'avais pu, je me serais caché la figure avec un masque. Je ne me promenais plus, je ne sortais presque plus que la nuit.

Dès mon arrivée à Wiesbade, et voyant nombre de personnes affligées de mon mal, je repris courage et, à mesure que j'acquérais la certitude de ma guérison, je renaissais à la vie ordinaire.

Un matin, après m'avoir entendu chanter un psaume en hébreu, la mère et la fille, sur le seuil de leur porte, me dirent :

— Vous êtes juif, monsieur?

— Oui, mesdames, répondis-je.

— Alors, nous sommes coreligionnaires.

Cela suffit pour lier conversation. Après avoir parlé de notre maladie commune, j'appris d'abord que cette dame était malade depuis trois ans, qu'elle avait déjà consulté toutes les facultés de Gœttingue et de Berlin, et qu'enfin elle espérait trouver la guérison à Wiesbade comme moi.

Au bout de deux jours, les ayant accompagnées à la promenade, où tous les matins les malades buvaient cinq ou six verres d'eau chaude de la source, puis le soir, derrière le *Kursaal*, à la *Dutenmuhle*, sur le *Néroberg*, j'appris que la dame s'appelait Sara B... et la fille Mirième, qu'elles habitaient Clausethal, une petite ville dans le *Hartz*, près de Hanovre, que le père était un ancien rabbin, faisant le commerce du fer et du minerai, qu'il n'avait que cette fille, unique héritière d'une fortune considérable, surtout pour cette époque.

Je n'avais pas la moindre intention de faire la cour à la jeune Mirième, bien qu'elle fût éclatante de beauté précoce. La mère et la fille étaient d'ailleurs très pieuses. Elles se faisaient nourrir par un restaurant israélite et n'eussent, pour rien au monde, enfreint la moindre prescription du

Digitized by Google

Talmud. Je leur avais dit que, renonçant à l'état de rabbin, je comptais me vouer à l'art; je leur avais dit encore que, malade et sans le sou, je ne songeais pas au mariage. Mais il est des entraînements dont on ne connaît ni la source ni la portée !

Mirième, pour une raison ou pour une autre, ne me quittait plus. Sa mère m'accablait de prévenances; et soit fatuité, soit aveuglement, je me laissais aller aux séductions de ces deux charmeresses.

Au bout de huit jours, nous étions inséparables. Pendant quinze jours, nous faisions des excursions au loin, à Schlangenbad, à Schwalbach, à Mayence, à Biberich. Les forêts de hêtres autour de Wiesbade sont d'une beauté majestueuse. Mirième ne se lassait pas d'admirer les splendeurs de la nature. Suspendue à mon bras, elle m'aurait suivi, je ne sais où ! Naturellement, sa mère à peine âgée d'une trentaine d'années, suivait partout sa fille.

A côté de ces deux êtres pleins de jeunesse et de vie, j'oubliais et ma misère et ma maladie, et mes soucis et mes peines. Les yeux de Mirième étaient pour moi comme un fleuve de Léthé. Sauf l'image de Réginèle, j'y avais oublié tout mon passé. L'herbe avait poussé sur le nom de Mlle Fraenkel et de Feuille-de-rose. Il ne m'en restait plus qu'un vague souvenir lointain. Hénèle seule ne s'effaçait pas entièrement de ma mémoire. Elle avait été admirable pour moi de soins et de dévouement !

Tantôt improvisant des vers, tantôt chantant à tue-tête, tantôt récitant Schiller ou Lessing, nous parcourûmes les prés, les champs et les forêts rêvant tout éveillés, vivant dans le bleu, heureux comme des pinsons, causant, roucoulant, chuchotant, cueillant et effeuillant des marguerites, faisant des châteaux en Espagne, sans jamais parler ni amour, ni mariage.

Rarement nous rentrâmes avant dix heures du soir. Je

Digitized by Google

n'avais plus mon domicile à Francfort. Mirième n'habitait plus le Hartz. Il semblait que nous nous connaissions depuis notre naissance, que nous n'avions jamais hanté d'autre pays que la maison de bain et les forêts de hêtres. Il n'était question ni d'argent, ni de profession, ni de la veille, ni du lendemain. Plus de soucis et plus de peine ! Une vie de lait et de miel ! Cela commençait ainsi tous les matins et cela ne finissait jamais. Car, parfois, à une heure du matin, il nous arrivait de reprendre à la fenêtre, Mirième dans sa chambre, moi dans la mienne, le fil de la conversation terminée une heure auparavant par cent « bonne nuit » « dormez bien ».

Cette vie de bains me parut un paradis. Je ne m'aperçus même pas que ma bourse se vidait et que je n'avais plus d'argent que pour huit jours. Je n'avais pas le temps de réfléchir, de nourrir le moindre des soucis.

Et pourtant, jamais il ne me vint dans l'idée de parler amour à Mirième. Jamais mes témoignages d'affection ne dépassèrent la limite d'un serrement de main, que la jeune fille, aussi franche que ronde, me rendait sans grimace et sans bégueulerie.

Cela durait depuis quinze jours.

II

Un jour, au beau milieu de la forêt, étendus sous l'ombre d'un hêtre, Mirième me dit :

— Vous savez bien lire l'allemand en hébreu ?

— Certainement.

Digitized by Google

— Veuillez, en ce cas, lire la lettre que voici, de mon père. Ma mère ne sait pas lire ces caractères, et je ne lui ai pas parlé du contenu. Lisez, ajouta-t-elle, en s'éloignant pour aller au-devant de sa mère, et demain matin, derrière le *Kursaal*, vous me direz ce que vous en pensez.

Je lus, je relus, je crus rêver. Je tombais des nues.

Voici le contenu de la lettre que j'ai gardée.

« Chère enfant,

« Si le jeune homme est tel que tu me le dépeins, j'approuve ton choix. Tu me dis qu'il sait l'hébreu, qu'il est rabbin, qu'il a des principes avancés et qu'il est décidé à quitter le rabbinat. En cela, il ressemble à ton père, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, plutôt que de mentir à sa conscience, a troqué le rabbinat contre le commerce. Tu ajoutes que ce jeune homme a une très belle voix et qu'il veut se faire chanteur. Que Dieu l'en garde. Mieux vaut encore se faire rabbin ou même *Hasan*. C'est troquer un diamant contre du cristal. Tu me dis encore qu'il est affecté de la même maladie que ta maman. C'est peut-être un signe d'en haut. Il n'y a pas de hasard. Tout ce que Dieu envoie à l'homme est bien. Seulement, l'homme ne connaît ou ne veut pas connaître la voix de la nature. Il y est sourd. Certes, chère enfant, un gendre pareil ferait mon bonheur. Les Juifs qui nous entourent ici sont si ignorants, si grossiers, si peu civilisés ! Nous sommes assez riches pour nous passer de la fortune des autres. Te rendre heureuse, c'est là tout ce que je lui demanderai. Mais es-tu sûre de ses bonnes intentions? Connais-tu sa famille? A-t-il de bonnes mœurs? Tu me dis qu'il a fait ses études à Francfort. Voici des adresses pour prendre des renseignements. Ces hommes avec lesquels je suis en relations d'affaires te diront la vérité. Sait-il que tu es

Digitized by Google

riche, que tu es mon enfant unique, ma fille chérie? Voudra-t-il quitter ses rêves, sa famille, sa patrie, pour te suivre dans une petite bourgade au fond d'une vallée du Hartz? Tu me dis qu'il est Français. En France, les Juifs sont émancipés. Dans le Hanovre, ils sont à peine considérés comme des êtres humains. Ils n'ont pas de droits politiques, ils ne jouissent même pas de tous leurs droits civils. Pour te gagner, il perdrait ses droits de citoyen. Tout cela ne peut être remplacé que par un amour sincère, que par un attachement inaltérable du cœur. Ta mère est-elle certaine que ce jeune homme t'aimera ? Il te fait probablement des protestations d'amour, mais les Français surtout sont trompeurs, ils sont trop flatteurs pour ne pas mentir. Tout en eux est superficiel, rien n'y est profond. Prends garde, ma fille ! Tu n'as aucune expérience, et ta mère t'a gâtée au point qu'elle ne voit plus que par tes yeux et qu'elle n'entend plus que par tes oreilles. Montre ma lettre à ce jeune homme et écris-moi, courrier par courrier, ce qu'il a dit et quelle impression ses réponses ont faite sur toi.

« Chère enfant, malgré tes seize ans, tu as plus de raison que ta mère. Sois prudente et sur tes gardes. Ne t'engage pas, même par une parole. Mais si tu aimes sérieusement ce jeune homme et qu'il consente à te suivre, si tu viens me dire : « Mon père, voici le mari que ta fille a élu, » ton père, loin de te contredire, te bénira ! Non seulement je t'aime assez pour ne te rien refuser, mais encore j'ai une telle confiance dans ta raison, bien supérieure à ton âge, que d'avance je me soumets à ton choix. »

— Gardez la lettre, me dit Mirième, la nuit porte conseil. Je n'en parlerai à ma mère que demain.

Digitized by Google

III

Nous rentrâmes sans échanger une parole. J'étais abasourdi, foudroyé.

Jamais, depuis vingt jours, je n'avais songé une minute à un mariage avec cette jeune fille. Mirième m'avoua qu'elle y avait songé dès le premier jour de notre connaissance. Il est vrai que ce fut par dévouement pour son père, qui avant tout eût été enchanté de trouver un rabbin apte, non à enseigner, mais à continuer son commerce. Sa fortune était à peu près de cinquante mille écus de Prusse. Depuis quelque temps, il était affligé d'un mal d'yeux, d'autant plus dangereux que le grand-père est mort aveugle. Il cherchait un jeune mari à sa fille pour le remplacer. D'après Mirième, je devais être ce gendre envoyé par la Providence.

Ma froideur, pendant le trajet de rentrée, décontenança un peu la jeune fille. Elle pâlit. A la porte de la maison, la mère étant rentrée, elle me demanda si sa démarche m'avait déplu.

— Je vous admire, lui répondis-je, mais je ne suis pas digne de vous. Je suis un pauvre hère malade, indigne de tant de bonheur.

— Vous êtes, me dit-elle, de sa plus douce voix, comme je désire que vous soyez.

— Et ces renseignements, lui dis-je, les avez-vous pris ?

Digitized by Google

— Le rabbin de Wiesbade connaît votre jeunesse et votre famille. Il vous connaît depuis votre naissance.

— Ah ! vous avez été chez lui ?

— Oui, comme par hasard. Je lui ai apporté quelque argent pour ses pauvres et je lui ai parlé de notre jeune voisin.

— Et moi qui ne lui ai pas encore fait ma visite !

— Il m'a même parlé d'une jeune fille que vous avez aimée avec passion et qui est partie pour l'Amérique. Il paraît qu'elle a emporté votre cœur.

— Et vous avez écrit à Francfort ?

— Le rabbin a écrit. Mais il m'a dit que les renseignements ne devaient pas être très bons de ce côté-là.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Notre conversation fut interrompue par la mère appelant sa fille.

— A ce soir, dit elle; à ce soir, à la fenêtre. J'ai bien des choses à vous dire. Je taperai à la croisée.

En montant l'escalier, on me remit une lettre de Francfort.

Mlle Fraenkel, car c'était elle, m'écrivait « qu'elle savait depuis longtemps que j'étais une canaille, qu'elle ne s'était jamais trompée sur mon compte, qu'elle aurait dû se casser bras et jambes avant de me connaître (je ne m'y serais pas opposé). Elle venait d'apprendre qu'à peine arrivé à Wiesbade, j'avais *séduit* une jeune fille et patati et patata. Avant de te marier, canaillon, ajouta-t-elle, n'oublie pas que tu me dois cent cinquante florins. Si tu ne me les rends pas, je te les demanderai dans le *Journal de Francfort*, et en vers encore. Moi aussi, je fais des vers. »

Le reste à l'avenant !

Il y avait cependant un *post-scriptum*.

« M. Guhr a envoyé pour avoir de tes nouvelles, écris-moi, afin que je puisse lui en donner. »

Digitized by Google

En d'autres termes, excuse-toi et reviens au plus vite !

Le facteur qui me remit cette lettre en apporta une autre à la mère de Mirième.

Ce qui distingue la juive intelligente — les sottes de toutes les nations se ressemblent en tout — ce n'est ni sa beauté, ni sa religion, c'est la subordination de tous ses sentiments à la raison, qui est de race et dominante. De là, la constance, l'énergie, la persévérance de la juive quand ses sentiments sont d'accord avec la raison, comme dans l'amour conjugal, maternel ou filial. De là aussi les ravages quand il y a lutte entre le cœur et la tête. Comme elle a un mètre spirituel inné, elle mesure du premier coup d'œil les rapports de toute chose. De là encore la précocité intellectuelle de la jeune juive, comédienne accomplie, à l'âge de dix-huit ans.

Pour tout autre jeune homme que moi, rien n'eût été plus raisonnable que ce mariage éclos dans la tête de la petite Mirième. Ni elle, ni son père ne cherchaient un jeune homme riche. Me choisir, moi ex-rabbin, pour gendre de son père également ex-rabbin, cela paraissait à Mirième un coup de maître. Ne m'eût-elle pas aimé, elle se serait sacrifiée pour faire plaisir à son père qu'elle adorait.

Ce qui me semblait original dans toute cette affaire, c'est qu'elle ne m'avait jamais soufflé mot du désir de se marier, c'est qu'elle m'étudiait et m'observait quand je croyais qu'elle rêvait poésie, idéal et gloire.

Quant à moi, j'eus beau pendant toute la nuit passer en revue tous les avantages de ce coup de fortune, je ne pus m'y faire. Certes, Mirième était une charmante jeune fille. Elle eût fait le bonheur de n'importe quel jeune homme ! Mais, pour s'enterrer vif dans un trou du Hartz et y enterrer avec moi l'idéal de tout mon avenir, il eût fallu l'aimer avec passion et, depuis Réginèle, mon cœur n'avait frissonné que pour Mme Durand.

Digitized by Google

S'il m'était permis de comparer des femmes à des choses inférieures, je dirais que Mirième me faisait l'effet d'un pain de seigle et Réginèle d'un petit pain blanc de froment. Mirième eût été une femme de ménage de tous les jours; Réginèle était une femme de dimanche et de grande fête. Avec Réginèle, tous les jours eussent été pour moi des jours fériés. Avec un chiffon, Réginèle me paraissait attifée en reine. Mirième en robe de soie me faisait l'effet d'une petite bourgeoise endimanchée!

Il était six heures du matin et je n'étais pas encore décidé, ou plutôt j'étais décidé à ne pas me décider.

Je m'aperçus toutefois que Mirième n'avait pas tapé à ma fenêtre. En outre, à travers la cloison, j'entendis la mère et la fille discuter à haute voix, sans pouvoir comprendre ce qu'elles disaient, avec une volubilité de langage inconnue aux Allemands du Sud.

IV

A six heures sonnant, la mère toute seule se rendit au bain sans m'inviter comme à l'ordinaire à l'accompagner à la promenade. La mère partie, je m'habillai à la hâte et fus frapper moi-même à la porte de Mirième qui me répondit par ces mots :

— Entrez, monsieur!

Elle venait de se lever, fraîche comme une rose du matin. Pour tout vêtement, elle avait jeté un peignoir sur ses épaules.

Digitized by Google

Si j'avais été faux, si j'avais joué au tartuffe, je me serais avancé vers Mirième, en feignant un air de timides ardeurs et en lui baisant respectueusement mais chaleureusement la main. Mais je n'ai jamais su ni dissimuler ni mentir. En la voyant serrée dans son peignoir, fraîche comme un bouquet, la gorge en vedette, je l'enlaçai de mes bras d'un mouvement rapide et lui pris sur ses lèvres couleur cerise deux baisers éclatants.

Elle se dégagea sans colère et sans pruderie, mais aussi sans embarras. Et, me faisant signe de m'asseoir, elle dit :

— On dirait que vous m'aimez (1).

Je la regardai sans trouver une réponse. Ce mélange de froideur et d'ardeur, de raison et de sentiment m'imposait. Je n'avais point encore vu de jeune fille ayant un tel pouvoir sur elle-même.

— Après tout, ajouta-t-elle, vous êtes peut-être discret, car, depuis vingt jours, vous m'avez bien gardé le secret.

Mirième avait de l'esprit, mais, dans ce moment, son esprit, loin de me plaire, me fit mal. Ce n'était plus le même ton que celui de la veille.

— Voulez-vous, lui répondis-je en me levant, que je vous dise la vraie cause de ma discrétion, puisque discrétion il y a? C'est que je déteste les jeunes filles riches. En général, je préfère l'*Être* à l'*Avoir*. Si vous m'aviez dit une seule fois, depuis tantôt trois semaines que j'ai le plaisir de vous connaître, regardez-moi, comme je *suis* jeune, comme je *suis* belle, comme je *suis* instruite, comme je

(1) A l'âge de vingt-cinq ans, j'ai ébauché une comédie intitulée : *Trois maîtresses et une fiancée*, dans laquelle, me rappelant ma scène avec Mirième, j'ai de mémoire reproduit notre dialogue. C'est la scène qui suit et que je copie presque textuellement de mon manuscrit qui n'a jamais paru.

Digitized by Google

suis bonne, j'aurais probablement applaudi de mes deux mains. Mais je ne vous ai entendu parler que de votre fortune, de votre *avoir*. J'*ai*, nous *avons*, nous *aurons*. Voilà à quoi se réduit la conversation d'une juive riche. C'est assommant.

Un sourire de dédain effleura les lèvres de Mirième.

— Ainsi dit-elle, si j'avais été pauvre, vous m'auriez fait la cour ?

— Peut-être. Je vous aurais parlé de vos qualités, de votre beauté même. (Il est si facile de flatter, on n'a qu'à mentir.) Ah ! me dis-je à part moi, tu fais de l'esprit, je t'en donnerai à mon tour et je te roulerai.

Mirième fit la moue. Si raisonnable que soit une femme, elle n'aime pas qu'on lui dise qu'en lui faisant un compliment sur sa beauté, on pourrait mentir.

— Pourtant, me dit-elle, cela n'eût pas été votre premier ni votre dernier mensonge.

A mon tour, je fus frappé en pleine poitrine, car si les femmes sont vaines, les hommes sont fats.

— Ainsi, l'interrompis-je, vous me croyez capable de dire des mensonges ?

— Je ne vous cache pas, me dit Mirième, que maman a reçu hier des renseignements sur votre compte qui ne sont guère flatteurs pour vous.

— Tant mieux, m'écriai-je. Qui vous a engagées à prendre des renseignements sur moi ? Ce n'est certes pas moi.

Piquée au vif, Mirième, reconnaissant qu'elle faisait fausse route, changea de ton.

— Vous m'aviez dit tout à l'heure que vous m'aimiez. Vous venez donc de mentir ?

— En ce cas, j'en serais quitte pour deux baisers, que je vous ai pris et que je vais vous rendre avec bonheur.

Et, faisant mine de joindre le fait à la parole, je m'appro-

Digitized by Google

chai de Mirième qui, souriant et reculant, me dit qu'elle me faisait crédit jusqu'après..... le retour dans la maison paternelle.

Il y eut un silence de cinq minutes.

— Monsieur, me dit Mirième, maman m'a grondée de vous avoir donné la lettre de mon père. Je vous serais très reconnaissante si vous vouliez me la rendre.

— Je ne vous la rendrai jamais, lui dis-je.

— Même, si nous nous marions. Car moi je ne change pas si facilement d'avis. J'ai pour vous un penchant très réfléchi. Je puis bien vous le dire, moi, puisque vous n'êtes pas riche.

La rougeur me monta au front. (Tu me payeras celle-là, me dis-je, à part moi.) Et voyant la mauvaise impression de son imprudente parole, elle ajouta en me tendant la main :

— Mon cœur est allé vers le vôtre, comme la rivière va vers le fleuve ; mais si les petits ruisseaux donnent leurs eaux aux fleuves, les fleuves, à leur tour, rendent la vie aux ruisseaux.

— Vous n'êtes pas une rivière, répondis-je, et je ne suis pas un fleuve. Je suis orgueilleux précisément parce que je suis pauvre. Vous qui êtes riche, vous avez le droit d'être humble. Si je ne vous rends pas votre lettre, ce n'est pas pour m'enorgueillir de votre démarche généreuse et qui me rend votre éternel tributaire. Je ne mérite ni cette distinction, ni cet honneur. Je garde la lettre uniquement pour pouvoir à la rigueur fermer la bouche à des envieux, à des calomniateurs. Car déjà on dit à Francfort que je fais une cour assidue à une jeune fille, non parce qu'elle est radieuse de beauté, délicieuse de bonté, ravissante d'esprit, mais uniquement parce qu'elle est riche.

A ces paroles, Mirième s'épanouissait. Sa figure rayonnait.

Digitized by Google

— Vous le voyez, ajoutai-je, (et j'avoue que j'étais cruel), je n'ai qu'à vouloir ?

La jeune fille à ces paroles, pâlissant, me donna un coup d'éventail.

— Ah! s'écria-t-elle. Vous me donnez une leçon que j'ai bien méritée. Maman a raison. Je ne suis qu'une sotte comme toutes les jeunes personnes sûres de leur soi-disant esprit.

Puis, se remettant :

— Figurez-vous, monsieur, poursuivit-elle, qu'on nous a écrit pis que pendre sur votre compte. Pendant plus d'une heure j'ai essayé de vous défendre. Mais je vois bien qu'il est d'autres personnes aussi honnêtes, aussi franches que vous, et qui ne mentent pas.

— Et que dit-on de moi? Voyons. Vous pouvez me le dire. Car, en réalité, vous n'avez aucun reproche grave à me faire, si ce n'est celui de vous avoir ennuyée de ma présence.

— Au fait, c'est vrai, s'écria-t-elle. Je n'ai rien à vous reprocher. Vous m'auriez même brisé le cœur à votre insu, qu'est-ce qu'un cœur de jeune fille pour vous? Il y a dans la rue des Juifs à Francfort une maison où les fragments de cœurs brisés gisent éparpillés dans plusieurs étages. Voyons, soyez franc jusqu'au bout. Trois, ce n'est rien. Don Juan en avait mille de plus ; vous avez de la marge !

— Don Juan était riche, répliquai-je.

— Et beau, ajouta Mirième.

— Et athée, ajoutai-je à mon tour.

— Pour l'athéisme, cela s'atteint. Vous irez loin !

— Montrez-moi cette lettre, mademoiselle.

— A quoi bon? Elle dit que vous êtes un mauvais sujet, que vous êtes criblé de dettes, tout ce qu'il y a de plus mauvais, que vous aimez toutes les femmes qui

Digitized by Google

se laissent aimer, que vous en aimiez trois dans la même maison, sans compter les autres dans d'autres rues.

— Eh bien, mademoiselle, quand je serai mort, on gravera sur ma tombe en guise d'épitaphe, les paroles que voici : « Ci-gît un homme qui aima beaucoup les femmes, trois à la fois. »

— Quel âge ont ces femmes? demanda Mirième brusquement.

— L'une a quarante-deux ans. Vous le voyez, je ne mens jamais, même quand je vous dis que vous êtes charmante, ravissante, délicieuse, et que je commence à vous aimer de tout mon cœur, de toute ma raison, de toute... »

— Voulez-vous que j'achève votre phrase, m'interrompit Mirième. Et l'autre?

— L'autre en a cinquante.

Mirième partit d'un éclat de rire.

Vous riez. Sur mon honneur, je vous dis la vérité, en tout. Elle a cinquante ou cinquante-cinq ans et je l'aime mieux que toutes les autres, car elle est bonne. C'est ainsi que je vous aimerai encore, quand vous aurez cinquante-cinq ans, quand vous serez ma femme bien-aimée.

Disant cela, je m'approcha ide Mirième et, lui prenant la main, j'ajoutai.

— Oui, vous êtes bonne, vous êtes généreuse, vous êtes belle. Oui, je vous aimerai. J'avoue que jusqu'à ce jour, ne vous ayant pas connue, je n'ai pu vous aimer comme vous méritez d'être aimée, et d'être adorée. Il n'y a que votre père qui connaisse bien son trésor. Mais, dans ce moment solennel, je vous promets de vous aimer. Arrière toute raillerie, tout orgueil! Vous êtes belle, idéalement, divinement belle. C'est à vos genoux que je veux vous adorer comme on adore une divinité. C'est à vos genoux que je vous dis et que je vous dirai comme un enfant : Mirième, je t'aime, je t'aime.

Digitized by Google

— Et la troisième? demanda Mirième, en me retirant sa main, tout en me laissant à ses genoux, quel âge a-t-elle?

— J'entends des pas sur l'escalier. On vient! m'écriai-je en me levant.

En effet, on frappa à la porte.

— Entrez, dit Mirième, sans faire attention à moi.

Je poussai un cri perçant. Puis, involontairement, je m'écriai :

— *La troisième, la voici! C'est elle!*

V

En effet, ce fut Feuille-de-rose qui ouvrit la porte, Feuille-de-rose, fraîchement débarquée par la voiture, ayant quitté Francfort la veille.

— Il paraît que je viens mal à propos, s'écria Feuille-de-rose.

— Mademoiselle, dis-je à Mirième, voilà une personne qui peut vous dire toutes sortes de méchancetés sur mon compte. Seulement, je vous avertis qu'elle est folle. Ne croyez pas que je joue la comédie. Je ne suis pas don Juan. Mademoiselle n'est pas Elvire, et vous n'êtes pas dona Anna. Mais je vous jure qu'elle est folle!

Cela dit, je descendis quatre à quatre l'escalier. En bas, je rencontrai la mère qui me dit :

— Vous savez que j'ai défendu à ma fille de se promener avec vous. Tout ce qu'elle vous a dit, purs enfantillages. Nous partons demain!

Digitized by Google

— Bon voyage, madame. Et que Dieu vous garde de mauvais gendres !

J'aurais refusé Mirième avec indifférence, mais mon amour-propre était froissé de sa prompte volte-face. Je fus surtout blessé de son reproche d'être criblé de dettes, en partie provenant d'emprunts, fait pour mes parents. J'essayai de me laisser consoler par mon ancien ami, le rabbin de Wiesbade, mais il n'eut à m'offrir qu'un déjeuner, assaisonné de fortes semonces sur ma légèreté et ma vie déréglée. Heureusement qu'entre chaque sermon, il m'offrit un verre de clairet qui les fit passer sans encombre. En le quittant, ma tête brûlait.

J'ai eu dans ma vie des journées où les événements fondaient sur moi drus et se succédant comme des coups de foudre, qui eussent renversé bien des hommes moins solides ou peut-être moins souples. L'homme n'est-il pas, d'après Pascal, un roseau qui pense?

Je me dirigeai vers le Kursaal. « Que diable Feuille-de-rose peut-elle me vouloir? me demandai-je. « C'est sûrement Hénèle qui l'a envoyée. Peut-être Mlle Fraenkel me l'a-t-elle expédiée en guise d'espion. N'importe. Et puisque Mlle Fraenkel me demande ses cent cinquante florins et puisque Mirième me reproche ma pauvreté, allons tenter le sort de la roulette. Il me reste douze florins. On a vu des florins se centupler au jeu !

Et, le vin blanc du rabbin aidant, je m'approchai du tapis vert à la dérobée en choisissant les deux zéros, rouge et noir à cheval. Chose extraordinaire ! inouïe ! miraculeuse! explique cela qui voudra! Douze fois de suite le double zéro et le zéro rouge ne sont pas sortis! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!

Je quittai la table ayant sur mes joues pâlies de grosses gouttes de sueur froide. Après avoir franchi, en chancelant, le seuil de la porte du salon, je me dirigeai vers le

Digitized by Google

Rhin, non pour m'y jeter, vertubleu ! mais pour m'abandonner librement à mes pensées, tour à tour noires et jaunes, lorsque subitement, au détour d'une allée, je fus abordé par un juif, long comme un jour de juin, qui s'appelait Emmeric. J'avais donné des leçons d'hébreu à son fils, qui plus d'une fois m'avait témoigné sa vive sympathie.

— Où allez-vous ? me demanda cet homme.

— Ma foi, je l'ignore, lui répondis-je, mon front brûle !

— Quelle est la somme que vous avez perdue ?

— Vingt florins, lui dis-je au hasard.

— Si vous voulez, à la face du ciel, me faire un serment que jamais de votre vivant vous ne jouerez plus à la roulette, je vous rends vos vingt florins.

— Ce serment, lui répliquai-je, est déjà fait dans mon for intérieur. Si vous l'exigez, je vous le répète au nom de Dieu-*Un* d'Israël !

Cet excellent homme compta vingt florins qu'il me remit, et s'éloigna sans attendre mes remerciements.

— Monsieur Emmeric ! lui criai-je, en courant après lui et en le retenant par le pan de son habit, je vous en ai menti, je n'ai perdu que douze florins !

A peine eus-je prononcé ces paroles que M. Emmeric, rouvrant sa bourse, me dit :

— Tu es, ma foi, un très honnête garçon, et puisqu'un mensonge de huit florins te pèse, voici encore huit florins, que j'ajoute à la somme. Mais, malheur à toi, si jamais tu violes ton serment !

Je ne l'ai jamais violé. Onques on ne me vit jouer depuis ce jour.

Me voilà à la tête de vingt-huit florins. Il était trois heures et je n'étais nullement curieux d'apprendre la cause de la subite arrivée de Feuille-de-rose. Je m'approchai fier comme Artaban de la source et de la maison de bain,

Digitized by Google

espérant voir Mirième venir à ma rencontre. Rien! Personne, ni à la porte, ni à la fenêtre! Je monte lentement l'escalier, j'ouvre la porte de la chambre de Mirième et de sa mère. Plus de malles! Tout en désordre. J'appelle la fille.

— Ces dames, me dit-elle, sont parties à onze heures pour Schlangenbad. Elles ne reviendront plus.

Dans ce moment, je vis Feuille-de-rose qui, souriant ironiquement, m'annonça qu'elle avait retenu la chambre vacante pour elle-même. Elle me raconta que la veille Mlle Fraenkel, dans un accès de jalousie, avait jeté sur elle un gros fauteuil, heureusement sans l'atteindre, que Hénèle lui avait conseillé de partir avec la voiture du soir pour me ramener mort ou vif.

— Je n'ai nulle envie de te suivre, lui dis-je. Tu peux t'en aller toute seule, quand il te plaira.

— Tu siffles bien haut, me dit cette fille. Mlle Fraenkel redemande son argent.

— J'ai là de quoi la payer, lui répondis-je, en jetant ma bourse en l'air. D'ailleurs, huit bains de plus et je serai guéri et Guhr m'avancera autant d'argent que je lui en demanderai.

Et je me mis à *lalloner* de ma plus belle voix, car je chantais la tyrolienne dans la perfection.

— Tu n'étais donc pas amoureux de la jeune fille que j'ai fait partir? Elle est cependant bien jolie.

— Ah, c'est toi qui l'as fait partir. Cela m'est bien égal. Et que lui as-tu dit?

— La vérité. Que tu es un enjôleur et un séducteur! Que tu trompes trois femmes dans une seule maison, sans compter la petite Aryah et la grande Bechet (l'actrice). Je lui ai dit que tu m'as séduite pour m'abandonner!

— Ah bah! Tu es née séduite, toi! Et ton maître d'école? D'ailleurs t'ai-je promis quelque chose? N'est-ce pas toi qui

Digitized by Google

m'as donné un rendez-vous? Ne t'ai-je pas dit que je ne t'épouserais jamais ? Et je tiendrai parole.

— Oh, je ne te fais pas de reproches, moi, répondit-elle, je ne veux pas que tu m'épouses. Le beau mari que j'aurais là. J'aime bien mieux mon éclopé. Il a du moins la peau saine!

— Alors que me veux-tu? Et pourquoi es-tu venue?

Pour toute réponse, Feuille-de-rose se jeta à mes pieds et m'accabla de protestations d'amour dont je fais grâce à mes lecteurs, protestations entremêlées de reproches et de sanglots.

J'aurais certes mieux fait de faire une grande enjambée et de la planter là. Mais je n'ai jamais pu voir couler les larmes d'une femme, belle ou laide. Je fus vaincu et la paix entre Feuille-de-rose et moi, paix interrompue par trois semaines d'indifférence, fut de nouveau scellée.

VI

Le lendemain, en revenant du bain, je ne trouvai plus ma bourse. Je devais à peu près sept florins à l'hôtel. J'eus beau vider tous les tiroirs, secouer tous mes habits, j'étais volé. Il ne me restait pas un sou à ma disposition. Pour comble de malheur, la maîtresse d'hôtel, excitée par le prompt départ de mes voisines, par l'arrivée d'une jeune fille se logeant à côté de moi et, en dernier lieu, par mes cris et mes accusations de volé, me donna congé sur l'heure, non sans retenir mes effets, en guise de gages pour les sept florins que je lui devais.

Digitized by Google

A mon grand étonnement, je vis Feuille-de-rose ouvrir sa bourse en disant à cette femme :

— Voilà vos sept florins et taisez-vous. Nous nous en irons à l'instant même. Puis, s'adressant à moi : — Tu me les rendras à Francfort, dit-elle.

Mais où aller? Et d'ailleurs, m'en aller avant d'avoir fini ma cure, avant d'être guéri complètement, j'en pleurais de rage.

— Ah bah! s'écria Feuille-de-rose, quelques bains de plus ou de moins. Viens. Je payerai tout! Si tu veux, pour économiser les frais, nous donnerons la malle au voiturier et nous retournerons à Francfort à pied par le Taunus. Car je t'avoue qu'il ne me reste qu'un florin et cela ne suffit pas pour payer la diligence.

Force me fut donc de faire contre mauvaise fortune bon cœur. J'avais beau chercher des ressources pour échapper à Feuille-de-rose, je fis une dernière tentative auprès du rabbin. En vain! Il ne me restait plus qu'à suivre le conseil de cette fille, qui remit lestement ma malle à un voiturier et qui me traîna, plus mort que vif, vers le premier village du Taunus, à une lieue de Wiesbade.

Le chemin de Wiesbade à Francfort à travers les montagnes est un vrai jardin d'Eden. C'est l'excursion favorite de tous les promeneurs des environs. On peut faire le trajet en deux journées, mais on peut aussi mettre huit jours en visitant tous les beaux endroits du Taunus, toutes ses sources et tous ses sites merveilleux.

Le lendemain, en quittant le village, Feuille-de-rose me déclara qu'elle était à bout de ressources et qu'il ne lui resterait plus rien de son florin, après avoir payé le souper, le gîte et le déjeuner. Elle mentait comme toujours.

— Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, puisque nous voilà dans un pays inconnu, au milieu des montagnes, j'ai de quoi gagner autant et plus d'argent qu'il ne nous en faut.

Digitized by Google

Et me rappelant mon voyage de Strasbourg à Metz, je me remis à chanter dans les *Gasthaus* quelques airs populaires de mon répertoire que je savais par cœur. Une chanson aussi populaire que drôle que Feuille-de-rose chantait très bien, commençant par ces mots « A Lutterbach, j'ai perdu mon bas » faisait fureur.

Pour expliquer le manque d'instruments, nous disions qu'on nous avait volé notre harpe à Mayence. Il pleuvait des pièces de trois et de six kreutzers. Feuille-de-rose, follement romanesque, arrangeait ses cheveux en tresses et se mettait à déclamer toute seule.

Nous prîmes un plaisir infini à cette vie de bohème. Au lieu de rentrer directement à Francfort, nous fîmes détour sur détour jusqu'à Kronheim et Soden.

Chose curieuse! pendant tout ce temps, j'ai vécu avec elle comme un frère avec sa sœur. Le troisième jour, nous étions à deux lieues de Francfort, à une lieue de Rœdelheim, l'ancienne demeure de Réginèle, par une chaleur suffocante. Après avoir chanté et déclamé pendant trois heures, j'allai me reposer sous l'ombre d'un sapin, au versant de la montagne, en priant Feuille-de-rose de me chercher un verre d'eau fraîche dans le ruisseau qui coulait à deux pas de nous, au milieu du bois.

— Va te reposer, me dit-elle, j'irai te faire, dans la ferme là-bas un verre de boisson de mai; c'est une boisson rafraîchissante composée de lait et de vin blanc dans laquelle on presse le jus de quelques herbes odoriférantes.

Elle partit, et je m'endormis exténué de fatigue, de chaleur et de soucis, car, à mon grand regret, je m'aperçus que mes taches, au lieu de disparaître, refleurissaient de plus belle.

Je fis un rêve affreux, un vrai cauchemar, lorsque je fus éveillé par les cris retentissants de Feuille-de-rose, qui laissa tomber son verre rempli d'une boisson verte.

Digitized by Google

En même temps, il me semblait que quelque chose de visqueux et de gluant venait de toucher ma figure.

— Ah, mon cher, s'écria Feuille-de-rose. Tu es vraiment sacré !

— Qu'est-ce que tu me chantes là? lui répondis-je, en me levant en sursaut.

— Je te dis que tu es sacré. Pendant ton sommeil, une grande et noire couleuvre a couché tout de son long sur ta poitrine. Elle a disparu au moment, où l'ayant vue, j'ai poussé d'affreux cris. Or, quand une couleuvre couche sur quelqu'on sans lui faire du mal, il est sacré. On est sûr d'être heureux et de vivre longtemps.

— Merci de ta prédiction. Je ne sais si je ne dois pas préférer la mort à mon existence.

— La mort, dit-elle, en blémissant et en me montrant son verre vide. Elle était là ! En te préparant une boisson et cherchant des herbes, j'avais trouvé des feuilles de ciguë, et j'en ai pressé le jus dans le verre, lorsqu'à la vue de la couleuvre...

— De la ciguë! m'écriai-je, sans lui laisser le temps de finir sa phrase, et pourquoi faire?

— Oh, j'en aurais bu la première, ajouta-t-elle en tremblant.

— Et pourquoi faire? répétai-je en prenant le verre vide, et en le jetant loin de moi.

— Mais pour nous empoisonner, répondit-elle en balbutiant. Puisque tu me défends de vivre pour toi, j'aurais mieux aimé mourir avec toi.

Je fus interdit. Je me rappelai les paroles de Hénèle disant que Feuille-de-rose était folle. Je la savais romanesque, extravagante, mais jamais je ne l'aurais crue capable d'une action pareille.

Et de fait je ne l'ai d'abord pas cru. Fausse comé-

Digitized by Google

dienne, elle aimait à inventer des mensonges à grand effet.

— Tu mens, comme toujours, lui dis-je.

— Quand j'ai vu la couleuvre, poursuivit-elle, j'ai laissé tomber ma liqueur malgré moi. Tu es sacré, tu ne mourras pas jeune!

— Malheureuse, lui criai-je en l'étreignant. Si tu disais vrai, tu mériterais que je t'envoyasse rouler dans le précipice à nos pieds.

— Je suis une malheureuse, répondit-elle en sanglotant, de t'avoir aimé et je ne crains pas la mort.

— Tu n'as donc pas menti, m'écriai-je, bleu de colère.

— Je n'ai pas menti, répliqua-t-elle. Et c'est moi qui ai volé ta bourse. Tiens, la voici! Il n'y manque que l'argent que j'ai dépensé pour toi. Sans cela, tu ne serais pas parti avec moi et tu te serais guéri. Et moi je ne le veux pas! L'entends-tu, poursuivit-elle, en élevant sa voix criarde et en trépignant des pieds, je ne veux pas que tu guérisses. Va donc retourner à Wiesbade. Ta malle est dans ma chambre, à Francfort. Tu n'auras pas une chemise.

J'étais stupéfait, pétrifié. Je suffoquais! Je ne trouvais ni une parole, ni une syllabe à répondre. Je tremblais de rage.

— C'est que moi je t'aime, reprit-elle d'une voix enrouée. Je sais aimer, moi! Qu'est-ce que Mlle Fraenkel? Elle ne commettrait seulement pas le moindre crime pour toi!

Sentant des bouffées de colère me monter au cerveau et de peur de l'étrangler ou de la jeter au bas de la montagne, je partis au galop, sans me tourner une seule fois vers elle et m'enfuis d'une traite à Rœdelheim et, puis à Francfort, non sans avoir repris ma bourse!

De Rœdelheim à Francfort, je passai devant l'arbre où

Digitized by Google

Réginèle m'avait donné le premier rendez-vous. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques minutes et d'ôter ma casquette en guise de salut devant cet arbre, témoin de ma première et unique heure de bonheur.

VII

J'ai déjà dit que dans la vie même tout se récompense et tout s'expie, non seulement la vertu et le crime, mais la moindre bonne ou mauvaise action. J'ignore si Feuille-de-rose a voulu m'empoisonner avec de la ciguë, mais ce que je sais, c'est qu'elle a réellement empoisonné ma vie pour de longues années. C'est grâce à elle que j'ai quitté Wiesbade avant la fin de ma cure. On verra tout à l'heure à quelles horribles souffrances elle m'a voué. C'est grâce à elle encore que j'ai traîné des années de misère et de doute.

J'ai été injuste, cruel même envers Feuille-de-rose. Il est vrai que je ne l'ai pas séduite de force, qu'elle est venue au-devant de moi, mais c'eût été à moi de reculer devant une mauvaise action.

On me dirait, mais cet amour a fait ton bonheur. Oh, que non ! La femme s'attache à l'homme après le sacrifice qu'elle lui a fait, tandis que l'homme se détache d'une femme pour laquelle il n'éprouve pas un véritable amour, à mesure qu'il jouit de ses faveurs. Je me rappellerai toute ma vie la dernière fois qu'elle est venue me voir huit jours avant de quitter Francfort. Elle se cramponnait à mes genoux. Elle se tordait comme un ver à mes pieds, en s'écriant : « Mais je t'aime, je n'aime que toi, je n'ai jamais

Digitized by Google

été à personne qu'à toi. Je le jure sur la tombe de ma mère, je veux vivre pour toi, et si tu le veux, je mourrai pour toi. Mais rien de plus cruel que la jeunesse qui n'aime plus.

— C'est la première fois, lui dis-je, que tu dis juste. Décidément tu seras une bonne comédienne. Si tu m'aimes tant, pourquoi as-tu voulu m'empoisonner?

— Mais, répondit-elle, j'aurais bu après toi.

— Il fallait boire avant moi.

— M'aimerais-tu morte, s'écria-t-elle, en tirant un poignard de son sein. Dis-le et je me tue à tes pieds.

Pour toute réponse, je m'élançai sur elle, arrachant le poignard de sa main que je brisai de mes deux pieds.

— Va, lui dis-je, épouse ton bancal. Il te permettra ces scènes de jalousie. Quant à moi, j'ai horreur d'une femme jalouse. J'en avais bien assez de la Fraenkel dont tu n'es qu'une mauvaise doublure. Fraenkel joue mieux son rôle que toi.

Repoussée, atterrée par ma froide ironie, elle s'éloigna à pas lents comme une statue en s'écriant : — S'il y a quelque part une justice, je serai vengée!

— Mais tu t'es cruellement vengée, toi-même, lui répondis-je. C'est grâce à toi que j'ai quitté Wiesbade. Et comme elle se mit à pleurer, me sentant pris d'attendrissement, je la quittai brusquement, Certes, elle a toujours extravagué, et elle est morte folle. Mais était-ce à moi de profiter de sa folie? L'homme aimé doit-il exploiter la femme qui l'aime, parce que, fort de son indifférence, il ne l'aime plus? Non! non! J'ai été criminel avec Feuille-de-rose, comme je l'ai été envers Mlle Fraenkel! Les fruits que j'ai cueillis sur ces amours ont été empoisonnés et ont empoisonné ma jeunesse. On a toujours ce que l'on mérite. Seulement, pour se l'avouer, il faut être sincère et entrer dans tous les détails de la vie. Pour tout autre que moi, j'étais un heureux jeune homme. J'avais des maîtresses! Qui

Digitized by Google

n'en a pas à vingt-quatre ans? Moi-même, dans ce temps loin de me croire coupable, je raillais mes victimes, tout prêt à en faire d'autres. Mais le châtiment a suivi de près le crime. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite, je le prenais pour un hasard, pour un accident. Mais il n'en exista pas moins, il n'en brûla pas moins mes os, comme dit Job. Ses effets ne s'en firent pas moins sentir pendant de longues années. Et quand vint l'âge, et avec l'âge et l'étude la réflexion; quand, pénétrant plus avant dans les lois de la nature, j'ai trouvé la logique inexorable des causes et des effets, j'ai reconnu, avec Pascal, qu'il n'y avait pas de hasard dans la vie, que le soi-disant hasard était toujours un effet visible d'une cause invisible, inconnue aux passants. J'ai reconnu que l'homme, sauf quelques suites de la solidarité universelle, est le maître absolu de sa vie, qu'il se la fait heureuse ou malheureuse, d'après ses actions vertueuses ou vicieuses; que c'est une folie et une hérésie que de vouloir récolter un âge mûr plein de fruits savoureux d'une jeunesse empoisonnée par des vices, des plaisirs et des crimes. Pour pouvoir récolter, il faut commencer par semer. Quiconque, dans sa jeunesse, ne sème que des plaisirs, ne cueillera que des peines et des malheurs.

Qui sait! Ma mère est peut-être morte, avant son temps, de chagrin de me voir abandonné aux hasards de l'existence, en gaspillant, comme elle le disait, les plus beaux dons de Dieu. Ce qui est certain, c'est que, par mon brusque départ de Wiesbade, dû à Feuille-de-rose, j'ai perdu les plus belles années de ma jeunesse, soit pour l'art, soit pour la science, soit pour la littérature, et que les misères de mon enfance n'étaient rien vis-à-vis des soucis et des douleurs de ma jeunesse.

Digitized by Google

VIII

Me voici donc, après deux mois de tribulations, rentré dans la rue des Juifs, qui me pesait comme une montagne, plus malade, plus indécis que jamais. Il ne pouvait pas, dans l'état où je me trouvais, être question de début au théâtre et je ne pus d'autre part me décider à rien, n'étant sûr ni de mon gagne-pain, ni de ma vie, car j'étais résolu de me tuer plutôt que de me présenter plus longtemps avec une figure tachée de dartres.

Pendant deux mois, grâce à mes vingt florins, je ne sortais plus que la nuit, occupant mes journées à lire des traités de médecine et à versifier des tragédies en vers. Une de ces tragédies s'appelait *Alexandre le Grand*. De ce drame, quelques extraits, surtout la scène entre Alexandre et Clitus, ont paru dans les *Grenzboten* de Kuranda. L'autre était intitulée : *Sophonisbe*. Alexandre était écrit en iambes sans rimes, mais Sophonisbe était toute rimée. Je poursuivis en outre mon parallèle entre le grec et l'hébreu. Parbleu ! je ne sortais plus le jour, il fallait bien employer le temps. Un matin, ma bourse vidée, et résolu d'en finir d'une manière ou d'une autre, je me présentai chez le docteur Stiefel, l'adversaire de mon cher docteur Goldschmidt, et qui, au moment où j'écris ces lignes (juin 1865), vient de mourir à Francfort, à l'âge de soixante-dix ans.

— Docteur, lui dis-je, me reconnaissez-vous ?

— Certainement.

Digitized by Google

— Voulez-vous examiner ma maladie ?

Le docteur me tâta et me demanda mon intention.

— Pouvez-vous, lui dis-je, me guérir dans un mois, fût-ce au risque de me tuer? Je sais que vous êtes drastique.

— Je m'engage à vous guérir en quinze jours, mais à condition que vous suivrez exactement mes ordonnances.

— Je les suivrai.

— Vous vous rendrez, dès aujourd'hui, dans l'hospice des Juifs. Il n'admet d'ordinaire pas ces sortes de maladies de peau, mais il fera une exception pour vous. D'ailleurs, voici le billet d'admission.

— J'y vais.

— A demain matin donc.

Je m'y rendis en effet, le soir même, sans dire mot à qui que ce fût.

Dans ce temps, un médecin de Heidelberg venait d'inventer une drogue, vrai remède de cheval, connue sous le nom de *décoction de Zittman*. Le malade prend par jour deux litres de cette boisson, et ne mange absolument qu'une once de viande de veau sans pain. Je fus soumis à ce régime. Pour mon malheur, le jour de mon entrée à l'hôpital, fin novembre, le froid augmenta subitement de plusieurs degrés. La chambre où j'étais couché n'était point chauffée la nuit. Or, au bout de deux jours de ce régime, mes dents s'ébranlèrent dans leurs alvéoles et ma bouche salivait comme une fontaine. Il me fut impossible de m'endormir, ni de me tenir couché sous la couverture. Le froid était si violent que mon cou, se gonflant, prit la forme d'un tuyau de poêle.

Pendant la nuit, j'arrachai de mon gosier plus d'une cuvette entière de caillots de sang et le matin il ne me fut plus possible de proférer une syllabe. J'étais muet.

Digitized by Google

Le lendemain, Meyerché (1), que je n'avais point encore vu, entra de grand matin dans ma chambre pour me parler. Puis, voyant l'extinction complète de ma voix et l'état de ma gorge, il entra dans une véritable fureur.

— Tu aurais dû m'avertir de ta présence, me dit cet excellent homme, je t'aurais fait faire du feu!

Puis, apprenant l'essai que le docteur avait fait sur moi, il s'écria :

— Oh! le misérable, un cheval n'y résisterait pas!

Meyerché me conseilla de refuser net de continuer la cure; ce que je fis, mais par écrit. Dès que le docteur Stiefel arriva, Meyerché, qui l'attendait, lui dit :

— Vous avez détruit de gaieté de cœur la plus belle voix de ténor du monde.

Le docteur s'excusa de son mieux : il ignorait d'abord que j'eusse une si belle voix; il reprocha à Meyerché de n'avoir pas entretenu une chaleur de vingt degrés dans ma chambre. Bref, je suis resté six semaines à l'hospice, sans pouvoir dire ni oui ni non, et, pour comble de misère, je ne fus pas guéri.

Dès que j'eus recouvré ma voix, je quittai cette maison de malheur dans l'intention de me rendre à l'Université. Il ne pouvait préalablement plus être question pour moi de me vouer à l'art de chanter. Ma voix pourtant m'est revenue au bout d'un an, mais plus jamais dans sa pureté primitive. Avant la cure de ce bourreau, je pouvais chanter toute une journée sans m'enrouer. Après sa cure, j'étais fatigué au bout d'une demi-heure. Le vrai charme d'une voix, c'est qu'au premier mouvement elle résonne comme une cloche, sans effort et sans cri. Grâce à cette pureté, on peut tenir un son et le laisser s'éteindre graduellement jusqu'à la dernière vibration. J'avais naturelle-

(1) Dont j'ai parlé dans le second volume de *Ma Jeunesse*.

Digitized by Google

ment une voix de poitrine très forte, mais tout le charme était dans la mi-voix, quand, vivement touché, un sentiment du cœur m'arrachait des larmes, sur des paroles vibrantes d'attendrissement. Ces avantages, le docteur Stiefel venait de m'en priver. Je sentais comme une légère couche de glaire sur les fibres de mon larynx. Il fallait un effort, bien que peu sensible, pour faire vibrer la corde. En chantant fort, je ne me ressentais pas de cet inconvénient, mais dès que je baissais la voix, il y avait comme des granulations qui, m'ôtant toute hardiesse et toute sûreté, me faisaient manquer la mesure et me fatiguaient en peu de temps.

Ma voix ne m'est plus entièrement revenue qu'à l'âge de vingt-sept ans. Mais alors c'était trop tard pour songer de nouveau au théâtre, bien que mon ami Meyerbeer se fût engagé à me payer tous les frais d'étude et qu'il eût réellement payé deux leçons que M. Kuhn, du Conservatoire, m'a données.

Pendant ma maladie, Hénèle vint plus d'une fois m'apporter des douceurs ; Feuille-de-rose aussi s'enquit de ma santé. Seule, Mlle Fraenkel ne jugea pas à propos de donner signe de vie. Le jour de ma sortie de l'hospice, elle me reçut avec un ricanement, en me disant : « Dieu fait bien ce qu'il fait. Il vous force de m'épouser. » Je ne répondis pas à ces paroles de vipère, je n'eus qu'un souci : sortir à n'importe quel prix de cette maison.

Quant à Hénèle, pendant mon séjour à l'hôpital, elle s'était servie de tous mes papiers, romans, drames, poèmes, ainsi que de mon vieux dictionnaire grec annoté de racines hébraïques, pour envelopper des concombres au sel qu'elle vendait à la porte. Que fallait-il faire ? L'étrangler ? Et après ? Il ne me restait qu'à pleurer sur le sort de ces pauvres défunts. Aussi mes larmes coulèrent-elles en abondance. Jamais je n'ai tant pleuré.

Digitized by Google

Le prince de Metternich était venu à Francfort. Il avait accepté un dîner chez le vieux baron Rothschild, le même auquel je dois la perte de Réginèle. La vieille mère Rothschild, qui demeurait dans la rue des Juifs, à côté de Mlle Fraenkel (1), ne trouva rien de plus ragoûtant que de commander à Hénèle une centaine de ses concombres au sel, qui, confits à point, sont, en effet, un excellent hors-d'œuvre. Hénèle, pour envelopper sa marchandise, ne trouva rien de mieux que mes vieilles paperasses sur papier gris et fort, car il lui fallait du papier fort. De là la perte de mes manuscrits. Mais eût-elle osé faire cela, si elle n'avait été que ma domestique?

J'étais au désespoir, sans le sou, et de mes drames et de mes comédies en vers il ne me restait plus que des tronçons. Tous mes romans ébauchés, dont deux en français destinés à l'*Iris*, avaient disparu, et plus jamais je ne les ai réécrits.

X

Mlle Fraenkel avait une cousine, jeune fille de dix-huit ans, son unique héritière. Cette jeune personne, craignant de perdre son héritage, remuait ciel et terre pour empêcher sa vieille cousine de se marier. Elle était l'amie d'une jeune femme, Mme Jane Brunswick, qui passait pour une libre penseuse, narguant tous les préjugés sociaux et

(1) Le numéro de la maison Fraenkel, dans la rue des Juifs, qui existe encore, est 139.

Digitized by Google

religieux. Elle lui parlait souvent de moi et lui inspira le désir de faire ma connaissance.

Dans ce but, Mme Brunswick avait engagé une jeune fille demeurant dans sa maison à prendre des leçons de français, et moi pour professeur. Mme Brunswick, sous un prétexte ou sous un autre, assistait à toutes mes leçons. Elle n'attira d'abord pas mon attention, car, bien qu'admirablement faite, elle n'était pas jolie. Elle avait le nez trop fort. Mais elle avait la repartie vive, sachant se moquer de tous et de tout avec une maligne ironie. Elle me rappelait, moins la beauté, le sourire ironique de Réginèle. Pendant ma maladie, elle vint deux fois demander de mes nouvelles, accompagnée de ses deux enfants, une fille de cinq ans et un fils de trois ans.

Dès ma sortie de l'hôpital, j'allai la remercier et l'assurer de ma reconnaissance. Elle me retint pendant plusieurs heures, me présenta à son mari, dont elle était séparée de fait sans être divorcée, et finit par aborder la question de mon mariage.

Je lui dis franchement que je n'épouserais jamais Mlle Fraenkel, que j'avais depuis longtemps rompu avec elle et que je ne demanderais pas mieux que de quitter sa maison, si je ne lui devais pas une somme de deux cents florins.

— Qu'à cela ne tienne! me répondit Jane. [C'était là son petit nom, et je ne lui en donnerai plus d'autre. (1)] J'ai une grande confiance dans votre avenir. Je connais un jeune homme qui admire votre talent. Il vous prêtera la somme. Quant au logement, il y en a un tout prêt dans la maison à côté de la mienne.

---

(1) J'ai promis à Jane Brunswick de ne pas la nommer de son vivant. Maintenant, hélas, qu'elle est morte et que je vais la suivre sous peu, je la nomme.

Digitized by Google

Après m'être confondu en remerciements, j'acceptai le logement chez le voisin. J'écrivis à Mlle Fraenkel que je ne pouvais plus rester dans une maison où j'avais perdu le fruit des travaux de cinq ans (allusion à la perte de mes manuscrits), et que je la priais de m'envoyer mon compte.

Elle m'envoya mes effets, en m'écrivant qu'elle espérait me voir passer dans un corbillard, que je n'avais plus qu'à me brûler la cervelle et qu'elle avait encore assez d'argent pour me faire élever une pierre sur ma tombe, avec l'inscription : « Ci-gît le petit Alexandre, qui fut une grande canaille. »

A peine installé dans ma nouvelle demeure, je pris la résolution de me rendre à l'Université de Heidelberg, afin d'y obtenir mon diplôme de docteur en philosophie. Pour ce, il fallait gagner un peu d'argent. Dans ce but d'économie et aussi pour me guérir, d'après un nouveau système, tel que je venais de le lire dans un écrit, je m'astreignis à ne me nourrir, pendant dix-huit semaines, que de pommes de terre, me refusant même le pain. Outre trois leçons que je donnais par jour, je me mis à écrire une histoire de village, intitulée *Stasie*. Un jeune Mécène, nommé Kirchheim, pour me faire gagner de l'argent, me mit au défi d'écrire un drame en vers en deux mois. J'acceptai le défi, en pariant cinquante florins, et je refis mon *Alexandre le Grand*. Le pari fut gagné. Je passais toutes mes soirées chez Jane, à côté de ses enfants, parfois de son mari, plus âgé qu'elle de quinze ans, et elle avait alors trente ans, six ans de plus que moi. Tantôt je lui lisais mes vers ou ma prose, tantôt j'étais forcé de jouer au tarot avec le mari jusqu'à minuit. Cette intimité toute platonique fit jaser le monde. Grâce à Mlle Fraenkel et à Feuille-de-rose, toute la ville me disait l'amant de Jane, avant que j'eusse osé lui toucher la main. Pour couper court à ces potins, je me décidai à partir pour Heidelberg.

Digitized by Google

Jane, de temps à autre, était saisie de spasmes somnambulesques. Soudain, sur l'escalier, dans la cuisine, dans la cour, elle tombait, sans pourtant jamais se faire de mal, en syncope, serrant contre elle tous ceux qui s'en approchaient et pérorant à voix basse. Dans cet état elle disait les choses les plus inouïes, elle avait toujours le sourire aux lèvres, et, à peine éveillée, elle ignorait ou semblait ignorer ce qu'elle venait de dire.

La veille de mon départ, elle eut un de ces accès dans son salon, devant son mari. Celui-ci, accusé par elle de lui avoir gaspillé sa dot et lui ayant signé un écrit s'engageant à divorcer quand cela plairait à sa femme, ne fit pas plus attention à ces accès qu'à moi, qu'il accablait de témoignages d'amitié. Dans cette pâmoison, me serrant fortement la main, elle me fit à voix basse une déclaration d'amour, la plus brûlante que j'aie entendue ou lue.

— Voilà cinq mois, me dit-elle, d'une voix tendrement susurrante, que je t'attends. Viens sur mon cœur. Ne vois-tu pas que tu es mon idole, mon Dieu, ma vie? Tu es ma pensée et ma poésie. Le matin quand je me lève, le soir quand je me couche, ton image m'accompagne. J'ai soif de toi. Je suis altérée de ta parole, affamée de tes caresses. Viens donc, enfant chéri, reste avec moi, presse-moi sur ton cœur. Si tu t'en vas, je mourrai comme une fleur sans rosée, comme un arbrisseau sans tuteur.

Elle continua de cette sorte, tantôt en prose, tantôt en vers, devant son mari, qui, sans prêter l'oreille, me dit :

— N'y faites pas attention, elle a son accès.

A ces paroles, un sourire indescriptible effleura les lèvres de Jane. Elle pressa ma main sur son sein palpitant et s'éveilla. Je la quittai rapidement.

Le lendemain, je partis pour Heidelberg.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

I

En peu de temps, je fus installé. Grâce à ma science hébraïque, grâce à quelques condisciples, jeunes amis dont les uns étaient *Privatdocenten* et les autres *têtes moussues*, j'eus en peu de temps assez de leçons d'hébreu et de français pour être certain de pouvoir poursuivre mes études, sans être immatriculé. Je n'étais point encore totalement guéri, mais mon mal avait plus qu'à moitié cédé à mon régime végétal. Pourtant le premier professeur de médecine auquel je me présentai me fit passer à travers la gorge un séton de plus d'un demi-centimètre d'épaisseur. Je l'ai gardé tout un mois. Un autre m'emplâtrait le corps de vésicatoires.

Aucun médecin ne m'a guéri. Je dois ma guérison totale à un chien.

Un jour, traversant le Nekar, je vis une troupe de gamins occupés à noyer un chien qui, il est vrai, était très laid, mais qui, en sa qualité de chien, meilleur que l'homme, m'intéressait, comme toute bête d'ailleurs qui

Digitized by Google

souffre. Je leur fis honte de cette mauvaise action et, prenant la bête dans mes bras, je me sauvai avec elle, suivi de huées et même de quelques pierres que ces apprentis barbares chrétiens me jetèrent à l'envi.

Une vieille femme, marchande de pommes, que je rencontrai, me dit :

— Je connais ce chien; il appartient à ma voisine.

— Où demeure-t-elle? lui demandai-je. Je veux lui apporter sa bête moi-même.

— A deux pas d'ici, me répondit la commère.

Et me voici en face de la propriétaire, qui m'arrache son chien avec des transports de joie, sans prendre le temps de me remercier.

Puis, me regardant, elle me dit :

— Jeune homme, qu'avez-vous donc à la figure? Je vous adresse cette question pour m'acquitter d'une dette. J'ai un remède sûr contre toute maladie de peau. La Faculté s'en moque, mais mon remède est plus probant que la Faculté. A moins toutefois, jeune homme, que vous ne soyiez une victime de la débauche.

Je l'assurai que non.

Cette femme alors me donna une pommade composée de résine de sapin, d'axonge et d'un soupçon de mercure, qui m'a radicalement guéri en quinze jours, et jamais depuis je n'ai plus rien ressenti de cette maladie qui a failli me coûter trois fois la vie, qui m'a empêché de devenir un grand ténor millionnaire, et qui a bravé la science de trois facultés de médecine de l'Allemagne.

Digitized by Google

II

J'avais commencé par suivre en amateur les cours des premiers professeurs. Mais, en très peu de temps, je m'aperçus que, sauf pour la médecine, l'Université n'était qu'une pure superfétation. Tous ces cours lourdement débités étaient imprimés dans de gros volumes portant les noms des professeurs. Certes, la vie d'étudiant a son charme, le frottement des différents esprits, dont l'un se voue à la théologie, l'autre à la philosophie, l'autre encore à la médecine, est salutaire et utile. On ne peut pas embrasser toutes les sciences par des livres. Les étudiants apprennent plus les uns des autres qu'ils n'apprennent de leurs professeurs. D'ailleurs, en ma qualité d'Alsacien, je fus très bien accueilli. On espérait même m'affilier à une société où l'on réclamait en vers et en prose l'Alsace jusqu'aux Vosges comme partie intégrante de la patrie allemande. Après une seule séance (qui fut secrète), je résolus hautement de ne plus jamais y mettre le pied.

Je n'étais pas très fort en latin. Un de mes élèves, candidat en théologie, qui aspirait à faire sa thèse sur la Sainte-Écriture, me promit de traduire la mienne, à charge de revanche, c'est-à-dire à condition que je lui fournisse les textes hébraïques avec la traduction en regard pour la sienne. Mon travail était fait. Il ne me manquait, en ma qualité d'*autodidacte*, que l'exemption et le diplôme, deux choses que l'on obtient facilement à l'Université allemande, moyennant finances, toutes deux officiellement taxées.

Digitized by Google

Cette somme, je comptais la trouver à Francfort même, lorsque je reçus une lettre de Jane, m'annonçant que Mlle Fraenkel venait de m'intenter un procès me demandant le compte, à elle dû, de deux cent et quelques florins. Certes, un diplôme de docteur, eût-il été signé par tous les professeurs, ne m'eût rendu ni plus savant, ni plus puissant, ni plus heureux. Ces diplômes à l'Université allemande sont cotés, et les examens ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Que de docteurs allemands triplement diplômés qui ne sont que des ânes! Dans le moment même je n'ai pas senti le coup que Mlle Fraenkel venait de me porter, en me réclamant par huissier l'argent que je lui devais. Je comptais d'ailleurs, après avoir arrangé l'affaire, retourner à l'Université, soit à Heidelberg, soit à Giesen. Mais dans la suite ce manque de diplôme, qui ne m'aurait coûté que cent, tout au plus cent cinquante florins, a failli plus d'une fois m'empêcher de dîner, car avec ce diplôme j'eusse pu entrer de plain-pied à l'Université française, soit comme philologue, professeur d'allemand et d'hébreu, soit comme docteur en philosophie, sans passer par de nouveaux examens auxquels, à cause de mes vingt-six ans et de ma pénurie, je ne voulais plus me soumettre.

Une autre circonstance contribua à me faire quitter Heidelberg. Un jour un jeune hobereau allemand crut m'injurier en m'appelant *juif*. — J'aime bien mieux être juif moi-même, lui répondis-je, que d'en avoir un pour mon Dieu! Ma réponse eut du succès dans la *Kneipe*, mais on me crut injurié et l'on décida qu'il fallait me battre! — Injurié, leur dis-je, pour avoir été appelé *juif!* mais je ne troquerais pas ce titre de noblesse contre toutes les couronnes d'Allemagne! D'ailleurs, ajoutai-je, j'ai le bonheur de pouvoir vous quitter. Je suis Français. En France, je suis l'égal de tous les Français, que je pourrai aimer comme

Digitized by Google

mes frères, tandis que vous n'êtes tous pour moi que des tyrans et des oppresseurs.

On m'aurait peut-être fait un mauvais parti, mais en ma qualité d'Alsacien (ce fut en 1835) on apaisa l'affaire. Les Alsaciens étaient déjà dans ce temps traités à l'Université allemande comme des fils prodigues, pour lesquels on espérait pouvoir tuer le veau gras!

Mlle Fraenkel, d'ailleurs, ne s'est pas gênée de me dire qu'elle savourait sa vengeance avec un vrai délice. J'avais écrit à l'avocat Emden d'aller voir mon amoureuse créancière en mon nom. Elle lui répondit qu'elle ne traiterait qu'avec moi et qu'elle me poursuivrait partout. Force me fut de quitter Heidelberg, car rien que l'idée de devoir quelque chose à cette fille me mit au désespoir.

Sur les prières de Jane, un de ses amis me prêta cent florins contre un billet payable en dix-huit mois et qui fut payé au bout de six mois.

Muni de cent vingt-cinq florins en espèces et d'un billet de soixante-quinze florins, je me présente chez ma persécutrice et lui demande un reçu.

Elle m'offrit de nouveau sa fortune et son cœur. Pour toute réponse je lui dis :

— Vous êtes une méchante fille. Je ne vous ai jamais vue pleurer. Ce n'est ni votre âge ni votre manque de beauté qui vous ont aliéné mon affection. C'est uniquement votre méchanceté. Vous avez failli tuer Feuille-de-rose avec un fauteuil. Je ne pourrais jamais vous aimer toute seule! Et vous serez toujours jalouse et vindicative.

— Ah! s'écria-t-elle, je ne fais pas de phrases. Je ne pleure pas, mais je me meurs et je mourrai avant peu.

Lors de mon premier retour de Paris à Francfort, dix-huit mois après l'avoir quittée, ma première sortie fut pour elle. J'allais d'abord pour la remercier, car, après tout,

Digitized by Google

elle m'avait fait du bien, puis, pour lui remettre les soixante-quinze florins contre mon billet.

— Vous faites bien de venir, me dit-elle. Ordre est déjà donné de vous faire arrêter. — Elle se vantait!

— Merci, lui dis-je, de ce bon souvenir, en me dirigeant vers la porte.

Mais me barrant le passage et m'accablant de protestations d'amour, elle me pria, me supplia de rester seulement encore un mois avec elle.

Je dois me marier, me dit-elle, avec M. Dann, un veuf de mon âge. Il sait tout. Si tu consens à rester seulement quelques jours avec moi, je ne me marierai jamais. Si tu le veux, je te suivrai à Paris.

— Non, lui dis-je, tu ne seras pas heureuse avec moi, et je ne veux nullement t'empêcher de te marier. Restons amis. Pourquoi, pour m'avoir un peu aimé, veux-tu absolument me haïr?

— Je suis réconciliée avec Feuille-de-rose, me dit-elle. Si je meurs, je lui laisse un peu de fortune.

Je m'esquivai, de peur de m'attendrir.

Elle s'est en effet mariée; mais au bout de deux mois de mariage, se séparant de son vieux mari, elle est allée finir ses jours dans la riche *Maison Mutuelle* où les juifs autochtones de Francfort passent leur vieillesse, à leurs frais. Elle y est morte deux ans après notre dernière entrevue. Une année avant sa mort, elle m'a fait prier, par une amie, de lui écrire une lettre.

— Quand j'irai à Francfort, répondis-je, ma première visite sera pour elle.

C'était trop tard!

Je ne sais pas si elle m'a pardonné. Ce que je sais, c'est que j'ai chèrement payé sa connaissance.

Digitized by Google

III

J'étais si heureux d'être guéri, que cinquante procès n'eussent pas été assez forts pour troubler mon bonheur et mon exubérante gaieté. J'appris d'abord par Jane que ma chambre de chez le voisin était louée et que, dans sa sollicitude amicale, elle m'en avait préparé une chez elle, au troisième sur le derrière, à raison de six florins par mois, loyer que mon prédécesseur avait également payé.

Jane était tellement au-dessus des préjugés des habitants de Francfort, que jamais, quoi qu'on lui eût dit sur mon compte, elle ne répondait que par un sourire dédaigneux.

Comme je n'avais rien à me reprocher et que, réellement, je n'avais pas eu un seul jour une arrière-pensée d'amour coupable, j'acceptai l'offre de ma généreuse protectrice avec reconnaissance.

Puis, me remettant au travail, je reliai mes relations littéraires avec la *Jeune Allemagne*.

J'avais négligé la maison Durand pendant ma maladie. J'étais froissé de leur indifférence à mon égard. Je ne les entrevoyais qu'à de rares intervalles; mais en recommençant mes correspondances, j'eus de nouveau besoin de la presse de Paris, et de nouveau j'offris mes services, qui furent toujours acceptés avec d'autant plus d'empressement qu'on ne me les paya jamais. Mme Durand, plus belle, plus dédaigneuse que jamais, me railla sur mes relations romanesques et adultères. Telle était ma timidité en présence de cette femme, que je n'osais pas lui faire une ré-

Digitized by Google

ponse comme elle en eût mérité une, tout en protestant de mon innocence.

— Oh! je ne vous dis pas cela pour vous blâmer, me dit-elle, soyez heureux. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit.

— Mais, lui répondis-je, si cette femme m'aimait, elle serait coupable!

— Je ne vous croyais pas si bête! me répliqua-t-elle en me tournant le dos.

Il y avait de quoi enrager. L'adultère pour elle n'est donc pas un crime! me dis-je. Il est vrai que moi-même j'avais furieusement changé d'avis à ce sujet!

Mais je n'avais point encore osé mettre ma vie à la hauteur de mes nouveaux principes de corruption.

Autant j'étais audacieux en présence d'une jeune fille, autant j'étais timide en face d'une femme mariée. Plus que jamais je fus accusé d'être l'amant de Jane, et je ne lui avais même pas serré la main, bien que notre connaissance datât de plus de neuf mois.

Deux épisodes aggravèrent ma position. Un émissaire carliste, venant d'Espagne, passa dans le plus grand incognito à Francfort, chez Durand, pour se rendre à Vienne, où il devait avoir une entrevue avec le prince de Metternich. M. Durand, au service de tous les gouvernements, me fit appeler et me dit :

— Vous pouvez écrire à la *Gazette d'Augsbourg* que Cabrera est dans ce moment à Vienne et qu'il a eu hier une audience du prince de Metternich.

Cette nouvelle mit le feu aux poudres à Vienne, pendant que Durand envoyait la *Gazette d'Augsbourg* à Paris.

Metternich demanda au rédacteur en chef de la *Gazette* le nom du correspondant. La *Gazette* me nomma, c'était nommer M. Durand. Elle le savait bien. L'homme arrive furieux à Francfort et demande raison à M. Durand, qui rejeta tout sur moi. Cabrera ne pouvait ni ne voulait

Digitized by Google

m'avoir pour adversaire, et moi je lui aurais ri au nez, comme je l'eusse fait alors à tous les carlistes du monde. Mais Metternich défendit à la *Gazette* d'insérer dorénavant mes correspondances, et ce fut un événement pour moi, car elle me payait la lettre, n'importe le nombre de lignes, trois florins.

Le *Télégraphe*, de Hambourg, inséra de moi un article intitulé *les Juives de Francfort*. Dans cet article, me rappelant mon ancien état de secrétaire matrimonial, j'avais tracé un tableau aussi fidèle que gai des mariages juifs de Francfort, qui, en grande partie, sont mal assortis d'âge. Tout en vantant les qualités et la beauté de la jeune juive, je ne laissai pas que d'énumérer ses défauts. Cet article éclata comme une bombe. Il y eut comme une révolution parmi la juiverie de Francfort, d'autant plus sensible alors qu'elle ne jouissait pas de tous ses droits civils et politiques.

Il faut d'ailleurs avouer que si les juifs n'aiment pas que l'on parle d'eux, ils ont de bonnes raisons pour cela. Depuis dix-huit siècles, les chrétiens ne les nomment que pour leur reprocher leurs propres vices et défauts dans l'honnête intention de les piller, de leur voler leurs enfants et de se débarrasser de concurrents qui ont plus d'ordre, plus d'esprit, plus de sobriété et plus d'habileté commerciale qu'eux.

Il me fut pendant huit jours impossible de me montrer dans une rue. S'ils avaient osé, ils m'auraient lapidé. Et pourtant je n'avais dit que la vérité. Et pourtant encore il y avait plus d'éloges que de critiques dans mon article, qu'un imprimeur de Francfort, sans me consulter, venait d'éditer en brochure.

Pour comble de disgrâce, on accusa Jane d'être l'instigatrice de mon écrit. Jane, intrépide comme toujours, opposa son front d'airain à toutes ces clameurs. Moi, j'avais des

Digitized by Google

défaillances. Mais elle, relevant mon courage et flattant mon amour-propre, me disait : « Qu'ils essayent donc de faire un article qui fasse autant de sensation et qui restera comme un tableau de mœurs original et vrai!

IV

Un troisième événement de ce genre me donna le coup de grâce.

Il y avait dans la ville une feuille littéraire annexée à la *Gazette des Postes*, propriété du prince la Tour et Taxis. Le rédacteur en chef de cette feuille s'appelait le docteur Schuster, un âne bâté d'une quarantaine d'années, chauve et venant récemment de se convertir au catholicisme, ce qui lui valut la place de rédacteur en chef, laquelle place ne valait certes pas trois goutles d'eau. La poste, en Allemagne, fait elle-même les abonnements des journaux et se charge de la distribution des numéros à domicile. Elle avait choisi pour remplir cette fonction une charmante jeune fille bien connue de tous les journalistes pour sa gentillesse et sa vertu. J'avais fait sur elle plusieurs tentatives poétiques, en vers et en prose; elle m'en remercia de son plus joli sourire et me dit un jour :

— A celui-là seulement qui me présentera des vers en présence du pasteur, je répondrai sans rire.

Ce fut le docteur Schuster.

Un matin, nous lûmes dans le journal que le rédacteur de la *Feuille de Conversation*, juif converti, venait de se marier avec la gentille distributrice des journaux de la

Digitized by Google

poste. J'en voulais à ce docteur, et pourtant il m'avait fait du bien. Il m'avait avancé de l'argent sur des articles que j'avais écrits pour lui, mais qu'il n'avait pas osé insérer.

Excité par mes amis, tous libres penseurs, et par Jane, j'écrivis dans le *Monde Élégant*, de Leipzig, un article intitulé : *Épithalame à un rédacteur chauve*, qui fut un éreintement à fond de train. C'était un roulis de sarcasmes, d'allusions malveillantes et de personnalités insidieuses. En le lisant imprimé, je fus saisi d'un frisson d'indignation contre moi-même. J'aurais voulu me souffleter. Je ne croyais pas avoir été si méchant.

Après tout, cet homme m'avait fait du bien. Ne m'en eût-il pas fait, de quel droit me mêlais-je de son intérieur, de son mariage, de son âge, de sa conversion, de ses infirmités? Je croyais que la juiverie, si indignée à propos de mes *Juives*, pousserait cette fois la colère jusqu'à la rage.

Ah bien, oui! L'article eut un succès fou. De toutes parts on venait m'applaudir en vantant mon esprit et mon style. J'en fus honteux.

Comment! me dis-je? Quand j'ai dit la vérité sur les mariages juifs, tous les habitants de la ville, y compris les chrétiens, faisaient mine de vouloir me cracher à la figure, et il suffit que je calomnie, que je traîne sur la claie un brave homme, fût-il trois fois plus âne qu'il ne l'est, pour que les mêmes hommes m'ahurissent de leurs bravos!

Mais le monde n'est donc composé que de gens malhonnêtes et malveillants? Je vis dans une société qui n'aime que le mensonge, la calomnie et l'ingratitude!

A l'instant, sans consulter personne, pas même Jane, que je voyais toute la journée, je me rendis dans la demeure de M. Schuster.

Il venait de lire l'article. Il rageait. En me voyant entrer dans son salon, introduit par sa jeune et ravissante femme, il fut tellement interdit qu'il pâlit sans trouver une parole.

Digitized by Google

— Docteur, lui dis-je brusquement, je viens de mon propre chef réparer une criante injustice que je vous ai faite. Tout le monde m'applaudit, mais moi je me condamne. Vous m'avez fait du bien, et j'ai l'ingratitude en horreur.

— Hein! s'écria la petite femme. Que t'ai-je dit? Je connais le petit Weill. Cela ne lui ressemblait pas.

— Merci, madame, lui répondis-je, de votre bonne opinion, que je ne mérite pas. C'est bien moi qui suis l'auteur de cette infamie. Mais je viens la réparer. Donnez-moi une feuille de papier.

Le docteur, sans souffler, me présenta papier, encre et plume. J'écrivis :

« Je, soussigné... reconnais avoir injustement diffamé le docteur Schuster dans un article pour lequel je lui demande humblement pardon. » Et je signai.

Le docteur prit le papier et disparut. Sa femme me reconduisit, me serra la main, et me dit :

— Je vous ai toujours beaucoup estimé, maintenant je vous admire!

Je partis, fier de mon action héroïque.

Je n'étais pas encore retourné chez Jane, que je me disais : aurais-je fait une double sottise?

Je me précipitai dans la chambre de mon amie, en lui rendant un compte exact de mon amende honorable. Elle ne voulait pas y ajouter foi.

— Mais, s'écria-t-elle, vous êtes devenu fou! — Le docteur va publier votre déclaration et vous passerez pour un lâche! Avez-vous des témoins?

— Personne.

— Ah! mon pauvre ami, je vous savais étourdi, mais je ne vous croyais pas si insensé. Si le docteur insère votre lettre, il faut qu'il y ait mort d'homme ou vous êtes perdu pour toujours.

— Comment! m'écriai-je hors de moi, je fais du tort à

Digitized by Google

un homme, je vais héroïquement réparer ce tort, et le monde n'admirerait pas cette action digne de l'antiquité ?

— Digne de l'*Imitation de Jésus-Christ*, plus bête encore que l'Évangile, me répondit Jane. L'Évangile dit bien : quand on vous donne un soufflet sur la joue droite, tendez la joue gauche pour qu'elle ne soit pas jalouse ; mais il ne dit pas au souffleteur de troquer son soufflet contre la honte. Vous êtes l'offenseur, il fallait savoir garder cette position ou savoir mourir.

— Eh ! bien, je saurai mourir.

— Oui, mais on dira que vous choisissez cette extrémité pour échapper à la honte.

Sans écouter plus longtemps, je partis pour acheter deux pistolets. Si le docteur, me dis-je, insère ma déclaration sans ajouter que je la lui ai donnée de ma propre autorité, ou je le tuerai ou je me ferai sauter la cervelle.

La déclaration parut le lendemain, sans un mot de commentaire. Le docteur n'avait même pas raconté que je m'étais rendu chez lui volontairement, sans aucune invitation de sa part ni d'ailleurs.

J'allais consulter M. Durand. Ah bien, oui ! Impossible de passer dans la rue sans entendre de loin les cris. « Oh ! le lâche ! Et ça éreinte tout le monde ! » « Oh ! le hibou qui siffle les aigles ! Oh ! le sot qui se déclare lui-même diffamateur ! »

Je rentrai pour charger mes pistolets. Je trouvai Jane, tout échevelée, en jupe, qui venait, pendant ma sortie, de se lever en toute hâte pour cacher mes armes.

— Où sont mes pistolets ? lui criai-je.

— Vous ne les aurez pas. Je viens de les jeter au feu.

— Malheureuse ! J'en ai d'autres !

— Qu'allez-vous faire ?

— Brûler la cervelle au docteur et me la brûler après.

Digitized by Google

— Tu ne te tueras pas, me dit Jane d'un ton solennel, avant de m'avoir tué!

Pour la première fois elle me tutoya. Je t'aime, ajouta-t-elle, en couvrant de larmes ma main tremblante, je t'aime depuis plus d'un an, poursuivit-elle, en me sautant au cou, et brûlant mes lèvres de ses baisers de feu. Bien que je sois mariée, je n'ai jamais aimé que toi. Tu veux mourir, soit! Mais si tu ne veux pas vivre avec moi, tu ne me refuseras pas la grâce de mourir avec toi.

Elle n'avait pas fini la phrase qu'elle était dans mes bras.

J'ai oublié de dire que ce jour-là était le *jour du grand pardon*, pendant lequel les juifs orthodoxes jeûnent et prient toute la journée. Jane et moi, nous n'observâmes plus rien de la religion rabbinique. Les juifs qui, en habits de fête, m'avaient injurié dans la rue n'en observaient pas davantage. Quelle journée de délices et d'angoisses! de voluptés et de remords! Après tout, il fallait que notre liaison finît par là, puisque depuis neuf mois nous étions censés vivre maritalement ensemble. Jane n'avait pas l'air de craindre son mari. Il m'a mangé ma dot, me dit-elle, il m'a frappée, s'il dit un seul mot, je le force de divorcer et le suivrai à Paris.

Il faisait nuit close quand Jane me quitta. Je lui avais juré de ne point me servir de mes pistolets, de ne point me tuer sans elle. Que ne lui ai-je pas juré. Que ne lui ai-je pas dit! Il était impossible de ne pas aimer Jane, une fois le premier pas franchi. Jamais femme ne sut se faire désirer comme elle, autant par les coquetteries de l'esprit que par celles du corps. Elle me montra toutes les lettres que, depuis une année, elle avait reçues de tous les richards viveurs de la ville. On la croyait ma maîtresse, on savait son mari à peu près ruiné, on savait qu'elle vivait d'une rente que sa mère lui avait assurée et on osait lui faire les

Digitized by Google

propositions les plus brillantes, auxquelles elle ne répondait que par son sourire de dédain. Ces gens-là, me dit-elle, me croient folle parce que je t'aime, mais je t'aime parce que tu ne leur ressembles pas. Tu as du cœur, tu es poète et tu es pauvre. Si tu étais riche, je ne t'aurais jamais regardé !

Je sortis vers le soir pour respirer l'air et pour me rendre à l'imprimerie d'Osterrieth, où s'imprimaient le le journal français de Durand et la *Feuille de Conversation* de Schuster. Je n'étais armé que de ma canne. A la porte, je rencontrai le docteur.

— Misérable ! m'écriai-je, en lui assénant un coup de canne en pleine figure !

Il me répondit par un autre coup de canne. Il allait tirer l'épée de cette canne, lorsque, sautant sur lui, je le terrassai en roulant avec lui dans l'égout. On vint nous séparer. Le docteur était blessé au front, moi à l'oreille.

Je rentrai. Jane était enchantée de mon coup de canne.

— Tu l'as frappé le premier, dit-elle ; s'il vient te demander raison, tu la lui rendras, sinon tu te tiendras tranquille. Pendant ton absence, j'ai déjà écrit quatre lettres à quatre journaux de Cologne, d'Augsbourg, de Leipzig et de Berlin, et j'ai raconté les choses telles qu'elles se sont passées. J'ai signé : qu'une de ces lettres paraisse et cela suffit ?

Je serrai la main à Jane et me retirai dans ma chambre; mais je ne pus dormir.

Vers une heure du matin, voyant de la lumière dans la petite chambre de la cuisinière Rachel, je descendis pour en apprendre la raison. Quel fut mon étonnement d'y voir Jane, ses beaux cheveux noirs épars, flottants sur ses épaules nues.

— Dorénavant, me dit-elle, je te recevrai ici. Rachel, qui sait tout et en laquelle j'ai une confiance entière,

Digitized by Google

couche au quatrième. Elle va nous faire du café. Si mon mari se lève, nous le recevrons et lui dirons tout. Mais il ne se lèvera pas. Nous vivons séparés depuis plus de deux ans.

Drôle de situation ! Si j'avais été décidé à épouser Jane, rien ne m'eût été plus facile. Sur un mot de moi, elle aurait divorcé, tout en avouant son crime d'adultère, et son mari ne lui aurait même pas disputé les enfants. Mais tout en me passionnant pour Jane, au point de passer avec elle quinze jours et quinze nuits sans la quitter une minute, je n'eusse pas consenti à me marier avec elle. Le mariage, d'ailleurs, quel qu'il fût, me paraissait un obstacle à la gloire d'un écrivain démocrate dont la carrière était encore à faire.

V

Le matin, à huit heures, Rachel m'annonça qu'une jeune femme désirait me parler.

— Que vois-je ! m'écriai-je en sautant à bas du lit et mettant ma robe de chambre. Vous ici, chez moi !

C'était l'honnête Mme Schuster ! Elle était plus jeune et plus jolie que Jane.

— Oui, me dit-elle. C'est moi en propre personne.

Puis s'asseyant, elle me dit :

— Jeune homme, écoutez-moi. Vous avez commis une mauvaise action, mais vous l'avez noblement réparée devant moi. Mon mari, je vous le jure, a inséré votre déclaration à mon insu. Je lui ai fait, à ce sujet, une scène des

Digitized by Google

plus violentes. Il se repent, d'ailleurs, de sa vengeance. Je viens vous dire que je blâme son action mille fois plus que la vôtre. Mais enfin ce qui est fait est fait. Vous l'avez frappé. Il viendra vous en demander raison. Or, mon mari est vieux, vous êtes jeune. Promettez-moi de ne pas le tuer, car il est non seulement mon appui, mais le seul protecteur de ma mère et de la sienne propre, et je suis enceinte.

Vain, fat comme tous les hommes, je me dis à part moi, n'est-elle venue que pour cela?

Mais sa figure, belle et honnête, et les larmes qu'elle essuyait sur ses joues pâlies me firent bien vite rentrer en moi-même.

— Je vous remercie, madame, lui dis-je en lui prenant sa main pour la baiser respectueusement. A ce moment Jane parut à la porte.

— Pardon, excuse, dit-elle, en souriant ironiquement, de vous déranger.

— Vous ne nous dérangez nullement, répondis-je. Madame est la femme du docteur Schuster. Elle vient pour chercher avec moi une issue à cette malheureuse affaire.

— Alors, répliqua Jane, je suis une maladroite. Vous auriez certes mieux trouvé cette issue sans moi. Mme Schuster, rougissant jusqu'à la naissance des cheveux, se dirigea vers la porte.

— Madame, dit Jane en la retenant, vous pouvez mieux que nous apaiser ce conflit. Vous devez avoir un pouvoir absolu sur votre sot mari. Engagez-le à se tenir tranquille. Il a sa justification écrite, qu'il doit, j'en suis certaine, à vous seule.

— Madame, reprit la petite dame, pourpre de colère et en s'en allant, vous jugez, à ce qu'il paraît, toutes les femmes d'après vous et votre réputation. Vos injures ne peuvent m'atteindre.

Digitized by Google

— Alors que veniez-vous faire ici ? lui cria Jane sur l'escalier. Votre mari est un cuistre !

— Et le votre est un cocu !

Mme Schuster partie, Jane me dit :

— Maintenant je comprends tout. Il y avait dans cette affaire quelque chose de fou.

Un jour, et ce fut quelque temps après notre liaison, elle me dit.

— Je connais toutes tes aventures ; avoue-le, tu aimes cette petite Schuster, qui, j'en conviens, est très jolie.

— Comment, lui répondis-je, déjà des reproches ! N'est-ce pas grâce à ma déclaration au docteur que nous nous sommes déclarés nous-mêmes ? Que j'aie eu ou non une arrière-pensée d'amour, que t'importe ! puisque auparavant tu ne m'étais rien ?

— C'est vrai, dit-elle, je suis folle et je te demande pardon, je suis déjà jalouse. Et pourtant je n'en ai pas le droit. C'est moi qui te prive de ta liberté. Va, je te prouverai que je ne suis pas une femme comme une autre. Je me vouerai à ton bonheur. Il faut bien qu'entre amoureux l'un commence avant l'autre et aime mieux que l'autre. Il y a presque toujours une dupe dans un amour comme le nôtre ; je serai ta dupe, ta chose, ta servante, ta muse, si tu veux. Aime-moi, hais-moi, reste avec moi ou quitte-moi, dis-moi des compliments ou des vérités, je t'aime et t'aimerai, de près et de loin, en Allemagne ou en France, partout et toujours !

Comment ne pas aimer une femme pareille ! J'ai plus de cent lettres de Jane que l'on trouvera dans un paquet, après ma mort ; elles sont toutes dans ce style.

Parfois, quand je lui parus un peu moins empressé, elle tomba dans un de ses accès spasmodiques et somnambulesques. Alors, m'attirant sur son cœur, elle me disait des choses qu'aucune femme ne dirait les yeux ouverts. Ce

Digitized by Google

n'étoient plus des paroles, mais des charbons ardents, qu'aucun poète ne peut rendre par des images, ce qui me fit croire à la réalité de ces accès. Car, pour si poétique que fût Jane éveillée, il y avait toujours dans ses paroles un trait d'ironie, une pointe malicieuse à la Henri Heine.

Mais quand, endormie et les lèvres moitié closes, elle m'attirait vers elle, elle ne me disait que des paroles tendres et poétiques innomées et sans nom dans aucune langue.

VI

La scène entre Jane et Mme Schuster a-t-elle eu une influence sur le docteur? Je l'ignore. Le fait est que pendant vingt-quatre heures j'ai en vain attendu ses témoins. Mais le lendemain, je reçus une assignation pour comparaître devant la police correctionnelle. Les parties entendues et la vérité une fois connue, grâce à Jane, je fus condamné à douze florins d'amende pour voies de fait sur le docteur.

Je n'ai plus revu sa femme que quelques années plus tard, lors de mon retour de Paris à Francfort. Son mari venait de mourir. Elle était veuve, en deuil et toujours honnête.

J'ai logé dans la maison de Jane aussi longtemps que je n'étais que son ami. Dès que j'en devins l'amant, je quittai la maison pour me loger assez loin d'elle. Mais, dans une ville comme Francfort, on ne brave pas impunément les mœurs.

Digitized by Google

Dès ma querelle avec le docteur Schuster, je sentis la nécessité de quitter la ville et l'Allemagne. Jane était de mon avis. Nous étions tous deux au ban de la société bourgeoise. Il ne me restait plus une leçon chez les juifs. Je ne hantais plus que la maison Durand, M. Guhr, M. Oppenheim, un peintre juif célèbre qui a fait mon portrait, et M. de Salignac-Fénelon, le premier secrétaire de l'ambassade française, charmant jeune homme qui a épousé une demoiselle Hertz, sœur de Mme Charles de Rothschild de Naples, alors très libéral et très libre penseur, mais qui depuis a eu l'accident d'être nommé sénateur de l'Empire.

Mais pour partir, il fallait d'abord payer mes dettes et avoir de quoi payer la diligence. Quant au viatique pour Paris, je n'y pensai pas. Une fois à Paris, me dis-je, je me tirerai d'affaire.

Jour et nuit, je travaillais pour atteindre ces deux buts. Jane m'aida de son mieux. Ma première histoire de village parut dans le *Télégraphe* de Hambourg. Jusqu'alors les romans de village étaient des pastorales, même *Hermann et Dorothée* est un poème idyllique. Moi le premier, né et élevé dans la campagne, j'ai peint les paysans, tels que je les ai connus. *Stasie* a eu un grand succès, bien qu'avant Gutzkow tous les journaux allemands en aient refusé l'insertion. Jamais jusqu'à ce jour, sauf dans *Natan le Sage*, le juif n'a paru tel qu'il est, avec ses défauts, mais aussi avec ses qualités. Le succès de *Stasie* fut tout entier dans le rôle du juif patriote Gumper. Au lieu de me borner à des faits, à des nouvelles, j'envoyais aux journaux littéraires des critiques sur la politique du jour, car en Allemagne les journaux littéraires pouvaient sans timbre ni autorisation se livrer à toutes les discussions philosophiques, politiques et sociales. Ces correspondances me valurent plusieurs avertissements de la police. La place n'était

Digitized by Google

plus tenable à Francfort. Je n'y étais retenu que par mes amours et mes dettes.

Jamais femme, du reste, ne sut, comme Jane, élever l'amour jusqu'au culte! Certes, elle était enchantée de m'entendre dire que je l'aimais. Elle était surtout sensible jusqu'à l'exaltation, quand je lui en donnais des preuves, mais elle ne se fit pas illusion une heure sur notre liaison. Elle savait que je ne l'aimerais pas toujours et que peut-être un mois après l'avoir quittée je ne penserais plus qu'à mes travaux.

Aussi ne me fit-elle plus la proposition de me suivre à Paris, ni même en Allemagne.

— Je t'ai arraché, me dit-elle, à la rue des Juifs, je t'ai encore arraché à la vie de bohème du théâtre, je ne te garde et ne te garderai que pour te livrer à la poésie et à la philosophie. Là est ta force, là est ton avenir! Que si tu m'oublies, tant pis pour toi. Mais tu ne m'oublieras pas!

Et elle a dit vrai. Je ne l'ai jamais oubliée.

D'ordinaire la femme est ou trop honnête ou trop malhonnête, je veux dire qu'elle frise l'extrême limite de l'impudicité ou de la chasteté, deux affreux vices, car la femme a été créée pour aimer et surtout pour être aimée. Jane n'a jamais touché un de ces extrêmes. Elle adorait l'amour, elle savait se faire aimer, elle savait, par un mot spirituel et hardi, provoquer la passion, mais elle ne fut jamais inchaste. Elle ne crut pas non plus accepter les faveurs de l'homme comme un tribut de sa beauté. Elle en était, au contraire, reconnaissante, et elle savait si bien exprimer son obligation, qu'il eût fallu être un Harpagon d'amour pour ne pas lui offrir son dernier sou.

Digitized by Google

VII

Un jour, nous allions, accompagnés de son mari, à Wiesbade, dont les Francfortois venaient d'inaugurer le chemin de fer, le premier qui fût achevé en Allemagne après celui de Furth à Nuremberg!

Préméditation ou non de sa part, nous manquâmes le dernier train de départ, dans lequel se trouvait le mari. Connaissant tous les environs de Wiesbade comme ma poche, je lui proposai de partir pour Biberich à pied, pour prendre le bateau. Nous partîmes. Le chemin de Wiesbade à Biberich, à travers les prairies et les vergers aux bords du Rhin, est un véritable Éden. Il faisait un magnifique clair de lune. Au bout d'un quart d'heure de marche, Jane me déclara qu'elle ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Elle se coupait les jambes.

— Le savais-tu? lui demandai-je? Cela date-t-il de longtemps?

— Je ne puis marcher qu'un quart d'heure, me dit-elle, mais je croyais que l'amour me prêterait des forces.

— En ce cas, lui dis-je, c'est à moi qu'il en prêtera.

Et la soulevant, j'essayai de la porter, comme autrefois j'ai porté Réginèle. Mais on ne porte pas une femme de trente ans dont le bras et la jambe peuvent servir de modèles, comme on porte une jeune vierge de dix-sept ans. Je croyais d'abord pouvoir arriver avec elle jusqu'à Biberich, mais au bout d'un quart d'heure j'étais ruisselant et moulu.

Digitized by Google

Jane se coucha dans l'herbe en riant comme une folle Passe un journalier avec sa brouette.

— Hé, compagnon, lui criai-je, veux-tu me prêter ta brouette pour un florin?

— *Ya wohl!* répondit-il. Jane riait plus fort que jamais

— La belle idée que tu as eue là! Il n'y a réellement qu'un poète pour avoir de telles inspirations.

— La poésie, lui dis-je, transforme la femme en déesse et la brouette en char de triomphe.

Puis, donnant un florin au journalier et le priant d'aller reprendre sa brouette à la gare du chemin de fer, je la nettoyai et la couvris de feuilles, d'herbes, de pâquerettes, de coquelicots et de marguerites. Ensuite, couchant Jane sur ce lit de fleurs, je la brouettai de mon mieux. Mais mon adorée, légère d'esprit, était lourde de corps. La roue de la brouette, creusant un sillon sur le pré comme un coutre, s'engravait souvent. Force me fut de m'arrêter toutes les cinq minutes. Et Jane ne se plaignait nullement de ces arrêts trop prolongés. La soirée était délicieuse.

Nous étions enfin tout près de Biberich, lorsque nous rencontrâmes un homme avec un orgue de Barbarie.

— Hé! l'homme, s'écria Jane, jouez-nous quelque chose?

Il ne se fit pas prier.

— Vous aurez un florin par heure, lui dit Jane. Restez avec nous.

— *Ya wohl*, répondit-il.

Jane alors, arrachant des brandilles aux arbres et cueillant des fanes de pommes de terre, fit un feu de joie tout flambant, dont la fumée tourbillonnait à travers les branches touffues des arbres fruitiers, couverts alors de leurs fruits. Puis invitant le musicien à nous jouer une valse, elle me dit :

— Puisque la société bête et méchante ne nous invite pas à valser, valsons ici. Vivons comme les Bohémiens

Digitized by Google

bannis de la société, et qui n'en sont pas plus malheureux.

Et nous voilà valsant comme des forcenés autour d'un feu de joie. Le joueur d'orgue, croyant avoir affaire à des sorciers, échappés sur des manches à balai à travers la cheminée, faisait à tout instant le signe de la croix. Après la valse tourbillonnante comme la fumée, nous congédiâmes l'orgue avec son porteur, qui, en s'éloignant, se retourna plusieurs fois pour bien s'assurer que les deux adeptes du diable ne le suivaient pas.

Puis Jane, comme transfigurée et cueillant certaines herbes qu'elle jeta au feu en guise d'offrande, fit une invocation à Vénus.

— Vénus, s'écria-t-elle, tu es bien vengée. Ce sont des juifs enlaidis et crétinisés par le christianisme qui ont renversé tes statues et détruit tes temples pour y mettre un affreux homme pendu et une femme pleurnicheuse. Regarde. Voilà deux juifs qui t'invoquent au clair de la lune, ton soleil à toi, qui te rendent hommage et qui, semblables au feu qu'ils ont allumé pour y brûler les parfums de la terre en ton honneur, brûlent eux-mêmes du feu de l'amour que tu as daigné verser comme une liqueur divine dans les veines des mortels.

« Vénus, nous t'adorons. Sois-en fière ! Il n'est pas d'autre divinité dont nous suivrons les commandements. Et il n'est pas de commandement plus divin que celui qui dit : « Hommes et femmes, aimez-vous les uns les autres, croissez et multipliez par l'amour. Evohé ! Evohé ! Vénus ! »

J'étais tenté de rire au début de l'invocation. Mais Jane parlait si bien, elle débitait ses strophes avec tant de sérieux, que je retenais mon haleine.

Mais à la fin, j'éclatai de rire.

— J'ai voulu te prouver, me dit-elle, qu'*anche io sono amorosa et poeta !*

Il était minuit quand nous arrivâmes à Biberich.

Digitized by Google

VIII

Vers la fin de l'été arriva à Francfort Gérard de Nerval accompagnant un collègue de lettres que j'appellerai *le Grand Vainqueur* (1), qui, lui, était accompagné de sa femme. Gérard ayant demandé à M. Durand un jeune littérateur sachant parfaitement l'allemand. M. Durand me fit appeler. Au bout d'un quart d'heure de causerie, nous étions amis, et cette amitié a duré jusqu'à la mort de Gérard.

Lui ayant dit que je comptais aller à Paris, mais que je craignais de n'y pas réussir, à cause de mon accent, Gérard me dit en souriant : « Ah bah! sauf Nodier, Hugo et moi, tout le monde à Paris parle votre charabia. » Puis, d'un ton plus sérieux, il ajouta que j'étais resté trop longtemps en Allemagne; que Français et israélite, mon avenir était exclusivement à Paris; que quant à lui, il ferait son possible pour m'aplanir les difficultés.

Le pauvre garçon! Il a fait de son mieux pour me piloter à Paris; il m'a introduit chez tous ses amis, dans tous ses cercles littéraires et artistiques de Paris. Et

(1) Quand j'ai écrit ces mémoires, Alexandre Dumas père, que le lecteur a deviné sous ce nom, vivait encore. Je puis le nommer maintenant en toutes lettres. Dans un des numéros de mon *Paris Mensonge*, j'ai raconté avec plus de détails les amours d'Alexandre Dumas et de Mme Durand. Le lecteur ne sera pas étonné d'y trouver ici quelques vérités copiées de ces pages écrites en 1865.

Digitized by Google

quand par mouvements je me décourageais, il me disait, bah ! Il ne te faut que trente sous par jour pour vivre, tu en gagnes quarante, et tu te plains ! Tu es plus riche que le roi Louis-Philippe ! Je suis sûr que tu arriveras.

Le Grand Vainqueur, à peine arrivé, conquit le cœur de Mme Durand et empauma le mari. Il n'était pas encore dans les murs de la ville libre depuis douze heures et déjà il commandait en maître dans la maison Durand. Tout s'ouvrait devant lui, aussi bien les cœurs que les caisses. A peine eut-il déjeuné avec M. et Mme Durand, déjeuner richement arrosé de mots et de champagne, que prenant M. Durand par la main et lui passant le bras autour du cou, il lui dit :

— Mon ami, c'est moi qui fais la pluie et le beau temps à Paris. J'ai la presse et le théâtre en mon pouvoir. Le roi, le prince héréditaire, sont mes amis, je dis amis, et non protecteurs, car, par le temps qui court, c'est nous qui protégeons les princes. Les ministres respectent et craignent ma parole. J'ai un feuilleton en voie de publication dans *le Siècle*, dans *le Constitutionnel*, dans *la Presse*. Trois théâtres répètent de moi trois pièces. J'ai à peu près tout ce qu'un homme peut désirer, mais j'ai besoin pour quinze jours de trois mille francs. Pouvez-vous me les prêter ? Vous savez qu'entre nous c'est à la vie à la mort.

Mme Durand, en écoutant les paroles du maître, nageait dans un lac d'admiration. Chacune de ses paroles était pour elle un ordre. Ce n'était pas un homme, c'était le Messie, car, dès le matin, il lui avait promis de faire venir son mari à Paris, et que, vu l'éloquence bien établie de M. Durand, il ferait de lui, et d'emblée, non un maître de requêtes ou un conseiller d'État, mais bel et bien un ministre.

Le roi Louis-Philippe, ajouta-t-il, connaît très bien M. Durand, puisqu'il subventionne son journal. Du jour

Digitized by Google

où Paris connaîtrait son talent oratoire, qui était réel, lui, le Grand Vainqueur, n'aurait qu'à dire un mot pour faire hisser M. Durand jusqu'au faîte du pouvoir parlementaire.

Toutes ces flatteries dites à haute voix, d'autres dites à voix basse et s'adressant directement à la beauté de la femme, enivrèrent tellement Mme Durand, qu'elle chancelait sur sa base, tantôt rougissant, tantôt pâlissant de frayeur, au point qu'accourant vers moi, elle dit : « Je me meurs, je suis perdue! »

M. Durand, à son tour, me dit :

— Mon ami, allez chez l'ambassadeur russe, chez l'ambassadeur hollandais; dites-leur qu'ils m'avancent ma pension, tâchez de rapporter deux cents louis.

Je le croyais ivre. Il n'était que cocu.

Au bout de deux heures, je revins avec les deux cents louis, que le ministre de Hollande m'avait remis pour lui.

Le Grand Vainqueur les prit et les mit dans sa poche, promettant de les rendre dans la quinzaine.

Deux heures après, Mme Durand me dit d'un ton doucereux :

— Mon petit ami, notre grand poète, dont nous sommes fiers, demeure avec sa femme dans un hôtel où il ne peut pas travailler à son aise, d'abord à cause du bruit, puis à cause des lits, qui sont détestables. Il cherche une grande chambre avec un grand jour et un grand lit à matelas français, pour y travailler quatre ou six heures par jour. Vous qui connaissez toute la ville, pourriez-vous lui trouver cela? Vous seriez bien gentil.

Je sais, ajouta-t-elle, que vous désirez aller à Paris. Notre grand ami vous y sera d'une grande utilité. Moi, je me charge de vous fournir les frais du voyage. Mon mari vous doit bien cela. Vous savez que moi je ne manque jamais de parole.

Digitized by Google

Jamais Mme Durand ne me parla avec autant d'abandon et d'amitié.

— Madame, lui répondis-je, la foire va commencer; on ne trouvera pas une chambre dans la ville. Les habitants ont cédé aux marchands étrangers jusqu'à leurs appartements.

— En ce cas, cédez-lui la vôtre. Vous pourriez, en attendant, loger dans notre maison. Nous avons en haut deux chambres d'amis. M. Dumas vous en sera très reconnaissant.

Je partis, en effet, pour faire arranger mon petit appartement avec un lit à peu près français. Et quand tout était prêt, je retournai chez Mme Durand pour lui donner l'adresse.

Derrière l'appartement et y attenant, se trouvait une vieille cuisine transformée en chambre de domestique, mais dont le Grand Vainqueur n'avait nul besoin. J'étais curieux de savoir dans quel but il lui fallait une seconde habitation, lui qui occupait plusieurs pièces d'un des premiers hôtels de la ville. J'eus l'idée de m'installer dans ma petite cuisine, d'où il y avait une issue par l'escalier de service.

Quel fut mon étonnement de voir arriver le poète avec une femme voilée, et quelle fut ma douleur de reconnaître Mme Durand (1). Je me tenais à quatre pour ne pas crier. Il m'a fallu me cramponner à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber à la renverse.

---

(1) Mme Durand est la même qui a été assassinée en 1869 par son valet de chambre dans le faubourg Saint-Honoré, en face de l'appartement que j'occupe depuis quarante ans.

Digitized by Google

IX

Le lendemain, de grand matin, je me présentai chez Mme Durand pour voir sa contenance, oubliant que la faute que je lui reprochais, je la faisais commettre à Jane.

Quelle engeance que la race humaine! Que Mme Durand m'eût choisi pour son complice, je me serais cru de pair avec le bon Dieu. Mais qu'elle s'imaginât accorder ses faveurs à un autre homme qu'elle aimait et qu'elle admirait, et j'osai la regarder d'un air narquois. Elle me reçut avec bonhomie et me dit :

— Nous irons faire un voyage aux bords du Rhin, vous viendrez avec nous.

Je déclinai cet honneur, tout en lui promettant de la rencontrer à Mayence, où j'avais affaire.

Mme Durand avait d'ailleurs trouvé un excellent moyen, ou de me rendre muet, ou de se débarrasser de moi. Elle n'avait qu'à parler de mes amours, que je ne pouvais plus nier.

A Mayence, il y eut une scène des plus comiques à l'hôtel.

Je m'étais glissé dans la chambre de Gérard, où nous devisâmes philosophie et littérature. Vers minuit, le Grand Vainqueur, en chemise, ouvrit brusquement la porte, qui grinçait d'une manière effroyable.

— Où vas-tu? lui criait Ida, sa femme.

— Ah! répondit-il d'une voix douloureuse et plaintive, j'ai une affreuse colique.

Digitized by Google

Puis se laissant choir sur le parquet et se tordant en mille plis et replis comme un serpent, il poussa des cris à fendre l'âme.

Sa femme, également en chemise, arriva pour l'aider à se relever. Elle sonna, carillonna, appela le ban et l'arrière-ban de l'hôtel, le tout pour faire faire du thé au Grand Vainqueur et lui appliquer un cataplasme. Il but le thé à petites gorgées, mais il refusa le cataplasme. Tout rentra dans l'ordre.

Une heure après, il dit à Gérard : « Cette diable de porte qui grince, laisse-la ouverte. » Et il passa pour se rendre à l'autre appartement, où dormait sa nouvelle bien-aimée, plus folle de lui que jamais.

Trois mois plus tard, M. Durand m'annonça qu'il allait quitter Francfort et le journal pour se rendre à Paris et s'y établir. J'eus beau, dans une longue promenade, le prier de ne pas verser l'eau trouble avant d'avoir de l'eau claire, (proverbe allemand), de ne pas s'exposer à lâcher la proie pour l'ombre, c'était décidé. Sa femme le voulait.

Je ne pouvais pardieu pas lui dire pourquoi sa femme brûlait de quitter Francfort. C'était pourtant assez visible. Il fallait être son mari pour ne rien voir. Mme Durand, à son tour, me dit :

— Je veux que vous nous suiviez à Paris. Je vous donnerai cent francs pour la voiture; dussé-je engager un bracelet, vous les aurez. (Elle a, en effet, engagé un bijou pour me les donner.) A Paris, vous aurez deux cent cinquante francs par mois, vous serez le secrétaire intime de mon mari. Nous nous chargeons de votre avenir.

Inutile d'ajouter que je n'ai jamais touché un sou, pas plus à Paris qu'à Francfort; mais, pendant quelques semaines, j'ai dîné avec eux. Mes dettes étaient payées, sauf soixante-quinze florins dus encore à Mlle Fraenkel.

On me devait plus de cinq cents francs à Leipzig, à Ham-

Digitized by Google

bourg, à Nuremberg, à Stuttgard, car les éditeurs allemands ne payaient alors que tous les semestres. Je pouvais donc hardiment encore faire un emprunt de 100 florins contre un billet, dont j'en envoyai cinquante à mes parents, ne gardant que 300 francs pour mon voyage.

Il était temps, d'ailleurs, que je partisse. Les effets empoisonnés allaient jaillir de leurs causes criminelles. Pendant le dernier mois, je ne quittai la maison de Jane qu'à une heure de la nuit, et tous les matins, à six heures, j'étais dans la chambre de Rachel, où Jane se trouvait, enveloppée dans sa longue et épaisse chevelure. Rachel, depuis quelque temps, ne nous quittait pas le soir, même au risque de tomber de fatigue, et elle était toujours debout quand j'arrivais le matin. Comme Jane, douloureusement affectée, tombait plus qu'à l'ordinaire dans ses accès, je croyais que Rachel restait avec nous par attachement à sa maîtresse. Je me trompais.

Un matin, en arrivant, je trouvai Rachel toute seule dans le boudoir et couchée presque nue sur le canapé. Elle avait dit à sa maîtresse, la veille après mon départ, que je lui avais annoncé sur l'escalier que je ne viendrais pas. Rachel avait dix-neuf ans. J'allais m'en aller, lorsque, me retenant, elle me dit :

— Puisque vous partez, je vais tout vous dire, car vous êtes un amoureux comme je n'en ai pas connu. Ma maîtresse vous trompe avec le grand David. (Ce jeune homme qui m'avait prêté 100 florins demeurait dans la chambre que j'avais occupée dans la maison.)

— Vous mentez, lui dis-je, en tombant à la renverse sur le canapé, comme frappé d'un coup de poignard.

Alors cette fille, hors d'elle, tout en jurant qu'elle avait dit la vérité, me prend les mains, les couvre de baisers, presse ma tête contre sa poitrine virginale, me priant, me suppliant de l'écouter, me répétant qu'elle m'aimait, qu'elle

Digitized by Google

brûlait de jalousie comme dans un enfer, en me voyant aimer sa maîtresse qui me trompait, qu'elle savait très bien que sa maîtresse la chasserait, mais que cela lui était égale.

Je ne sais pas ce qu'un autre aurait fait à ma place. Je ne l'avais pas regardée. Mais je n'ai jamais pu résister à deux beaux seins nus.

XI

Tout jeune homme est un fat d'amour. Il croit faire des conquêtes, tandis que réellement il est presque toujours conquis. Je fus la conquête de Fraenkel et de Hénèle, l'une ayant vingt ans, l'autre trente ans de plus que moi, jeune homme de vingt-trois ans tout battant neuf. Feuille-de-rose, malgré sa jeunesse dont j'ai failli payer l'amour de ma vie, ne m'eût probablement pas aimé, sans l'arrière-pensée d'être par moi introduite sur la scène comme tragédienne. Jane, certes, m'aimait. Vraie vestale de Vénus, elle savait entretenir son feu sacré. Mais, outre qu'elle avait six ans de plus que moi, sa mère très riche lui ayant promis une nouvelle dot de cinquante mille francs, elle avait l'arrière-pensée de divorcer et de me suivre à Paris pour m'épouser. Me voyez-vous, à l'âge de vingt-cinq ans, marié à une femme divorcée de trente et un ans, avec deux enfants ! Et jusqu'à la petite Rachel qui ne donnait rien sans prendre, comme on va le voir !

L'appartement de Jane était divisé en deux corps de bâtiment, et lié par un double escalier. De sa chambre à

Digitized by Google

coucher on descendait quelques marches pour remonter à la cuisine, par laquelle il fallait passer pour arriver à notre chambre d'amour.

En quittant Rachel, qui m'avait dit que Jane ne m'attendrait pas, je vis Jane en peignoir apparaître sur le palier de son escalier.

— Toi ici! s'écria-t-elle. Rachel m'a dit que tu l'avais chargée de me prévenir que tu ne viendrais pas ce matin.

— Rachel est une traîtresse, m'écriai-je, involontairement à mon tour. Rachel t'a trahie.

Une des particularités de ma nature, c'est que je ne puis ni mentir, ni cacher une mauvaise action que j'ai commise, ni celle d'un autre; en d'autres termes, que non seulement je ne garde pas le secret d'un autre, n'étant pas plus discret que la personne qui me le confie, mais que je ne puis même pas garder mes propres secrets, surtout quand je me sens dans mon tort. Quand je suis amoureux, je conte mes angoisses et mes espoirs à tout le monde. J'arrêterais au besoin les passants de la rue pour leur en parler, et à défaut d'êtres humains, je m'adresse aux arbres et aux fleurs, dont je guette les réponses que je comprends aussi bien que feu le roi Salomon.

La trahison que je venais de commettre avec Rachel me pesait sur le cœur, me mordillait l'âme et, dès que j'aperçus Jane, j'éclatai. C'est du reste la seule manière de ne pas se laisser dominer par le mal. « Si tu ne foules pas aux pieds le diable, dit Schiller, à la première mauvaise action, il te traînera de vice en vice et de crime en crime, n'eût-il en ses mains qu'un seul cheveu de ta tête. »

J'avais à peine articulé ces quelques mots que Jane, comme une lionne furieuse, bondit sur Rachel en s'écriant : « A genoux, traîtresse! A genoux, petite gueuse! Serpent que j'ai réchauffé dans mon cœur! » Et, comme Rachel tremblait de tous ses membres, Jane la renversa

Digitized by Google

et la saisissant par ses cheveux épars, elle la traînait vers la petite chambre dans l'intention de la fesser. Rachel, surprise et se sentant coupable, ne fit d'abord pas de résistance ; mais se sentant humiliée par ma présence, elle piquait les mains de Jane avec ses épingles à cheveux, se releva, secoua sa crinière et monta quatre à quatre dans sa chambre dont elle fit claquer la porte. Moi, de mon côté, à peine Rachel partie, et ne tenant pas à avoir une scène avec Jane, je partis au galop, courant vers le petit bois de Francfort, à une distance de vingt minutes, dont je connaissais tous les sentiers, pour m'abîmer tout seul dans mes réflexions douloureuses et pour prendre une résolution. Jane avait eu le temps de me dire que depuis longtemps Rachel était la maîtresse de David. Chaque fois, quand, assailli de tracas et de soucis, je ne savais à quel saint me vouer, je passais des journées entières dans ce bois dont j'ai fait la description dans mon roman *Émeraude*, au milieu duquel se trouvait une auberge nommée *Sandhof*, célèbre pour sa bonne bière, ses petits gâteaux, son café et la beauté de la fille de l'aubergiste, qui s'appelait Mariële et à laquelle j'avais donné quelques leçons de français.

Harassé, exténué, abattu physiquement et moralement, je tombai de lassitude sous l'ombre d'un bouquet de charmes au milieu d'herbes plantureuses et m'endormis, non du sommeil du juste, mais hanté par un rêve noir, entrecoupé d'un cauchemar oppresseur. Je ne me rappelle plus le rêve, mais je me souviens parfaitement d'avoir pleuré tout le long du cauchemar qui me paraissait avoir duré un siècle.

Je fus réveillé par des coups de tonnerre et des averses éclatant simultanément sur ma tête. En un clin d'œil, le temps de courir vers l'auberge, je fus trempé jusqu'aux os. Je n'avais plus un fil sec sur tout mon corps. Je ruis-

Digitized by Google

selais. Marièle, en me voyant dans cet état de caniche qu'on vient de retirer de l'eau, ne put s'empêcher de rire. « D'où sortez-vous ainsi? » me dit-elle, toujours en riant. Mais voyant que mon visage, tout en étant plein de boue et d'eau, portait encore des traces de larmes, elle s'apitoya en s'écriant : « On dirait qu'il vous est arrivé un malheur! »

— Oui, lui répondis-je, un malheur sans nom. Je suis amoureux et je ne sais plus de qui.

Marièle partit d'un nouvel éclat de rire que cette fois-ci je partageai avec elle. O la jeunesse!

— Voyons, contez-moi cela, mon jeune docteur. (En Allemagne, tout savant est un docteur.)

— Si jamais vous aimez, mademoiselle, lui dis-je, n'ayez ni amie ni confidente.

— A qui le dites-vous? m'interrompit-elle, tout en m'essuyant la figure avec son tablier. Je suis payée pour le savoir. Le chasseur de Rothschild, après m'avoir accablée de ses déclarations, vient d'épouser mon amie, parce qu'elle avait cinq mille florins de dot, tandis que moi je n'ai pour dot que ma jeunesse, ma santé et mon tablier.

— C'est un sot et un vil laquais. Ne le regrettez pas.

Là-dessus je lui racontai, tout en gazant, la scène de jalousie entre Jane et Rachel ; il fallait bien que je la contasse à quelqu'un, tout en m'accusant moi-même, pour soulager ma conscience. Autant la dire à une belle et honnête fille, pendant qu'elle m'aidait à nettoyer mes habits crottés et à me laver la figure et les mains.

— Je ne comprends rien de tout ce que vous dites, répondit Marièle. Tout ce que je sais, c'est que les hommes sont des monstres et les femmes des démons. Elles se détestent toutes les unes les autres.

— Il y en a pourtant qui sont des anges! lui répondis-je.

Digitized by Google

— Si ces anges-là avaient des ailes, répliqua-t-elle, elles s'envoleraient bien loin d'ici.

Le jour baissait. Le crépuscule envahissait le bois. Je fis mes adieux à Marièle, en la remerciant de ses bontés et me hâtai de rentrer chez moi. Il faisait une nuit noire. Moulu et mouillé, je me déshabillai, sans allumer une chandelle et me fourrai au lit en frissonnant. J'avais la fièvre.

Vers minuit, m'éveillant en sursaut, il me semblait voir la silhouette d'une figure humaine se mouvoir dans ma chambre.

— Qui est là? m'écriai-je en me mettant sur mon séant.

— C'est moi, Rachel, me répondit une voix de femme. Elle s'était glissée dans ma chambre en mon absence, aidée par la bonne de la maison.

— Toi, ici! lui criai-je. Va-t-en, menteuse, traîtresse!

— Je suis bien malheureuse, me dit-elle, en sanglotant. Tu sais bien que je n'ai jamais été la maîtresse de personne. Je te jure sur la tête de ma mère, et je répéterais mon serment devant tous les rabbins de la commune, que je t'ai dit la vérité.

— Mais toujours est-il que tu as trahi ta maîtresse, ta bienfaitrice.

— Mais puisqu'elle est mariée. Et, au milieu de sanglots et de soupirs, elle me dit : Je te savais bon et généreux et je t'aime depuis que tu aimes ma maîtresse. Songe donc que je puisse être mère, et qu'il ne me reste qu'à me jeter au Mein, ou de m'en aller en Amérique chez mon oncle qui m'épousera peut-être.

— Eh bien, pars pour l'Amérique.

— Mais je n'ai pas le sou. Je n'ai qu'une dizaine de florins d'économisés!

Après tout, me dis-je à part moi, cette fille a raison. Qu'elle m'aime ou qu'elle ne m'aime pas, elle est malheu-

Digitized by Google

reuse et par moi! J'ai commis une faute avec elle, je lui dois aide et protection. Puis, après un instant de silence, je lui dis : Sur ma commode il y a un briquet à côté d'une chandelle. Allume-la. Dans le premier tiroir de la commode, tu trouveras dans un étui ma bourse contenant trois cents francs; c'est mon argent de voyage pour aller à Paris. (Je devais partir avec les Durand.) Ouvre-la, prends-en la moitié et pars pour l'Amérique.

— Tu ne veux donc pas m'emmener avec toi à Paris. Je serai ta servante, ton chien couchant. Je travaillerai pour toi de mes deux mains, et si j'en avais quatre, elles travailleraient toutes pour toi.

— Non, Rachel, cela ne se peut. Je n'aime plus rien. Va-t-en chez ton oncle.

Rachel, toujours en sanglotant, prit l'argent, et soufflant la chandelle, elle se coucha au pied de mon lit sur la natte de paille, toujours en pleurant et en m'accablant de ses protestations d'amour, de fidélité et de services!

Je ne lui répondis plus. Tous les torts étaient de mon côté, mais je ne l'ai plus touchée. J'ai horreur des femmes qui mentent.

Le lendemain, en me levant, un peu tard, je m'aperçus qu'elle m'avait pris non cent cinquante mais deux cents francs! Il ne me restait plus que cent francs.

Digitized by Google

XII

Bien que je n'aie pas ajouté foi aux insinuations de Rachel, et que je n'en aie plus jamais parlé à Jane, cette histoire et cette scène avaient jeté un peu de froid dans nos relations. Comme il ne me restait plus de mon argent que cent francs, force me fut de remettre mon départ pour Paris, afin de me procurer de nouveaux fonds. Jane n'était pas fâchée de ce contre-temps et de la prolongation de mon séjour auprès d'elle. Elle en profita pour transformer de ses propres mains ses chemises de noce de la plus fine toile d'Écosse en chemises d'homme pour moi, une idée bien allemande, qui n'aurait jamais pu surgir dans le cerveau d'une Française. Je les ai portées bien longtemps, ces chemises, et il m'en reste encore une tout usée, que je conserve comme une relique. Enfin, le jour de mon départ arrivé (car je tenais à suivre de près la famille Durand), Jane tenant ses deux enfants, m'accompagna à la diligence payée d'avance.

En m'embrassant cent fois, elle me dit, les larmes aux yeux :

— Peut-être ne te reverrai-je jamais. Je te jure sur la tête sacrée de mes enfants que jamais je ne t'ai fait une infidélité. Que je meure comme une misérable, si je t'en fais une dans l'avenir. Seul je t'ai aimé, seul je t'aimerai. Je t'écrirai toutes les semaines, promets-moi de me répondre, et si jamais tu écris ton histoire, car tu feras parler de toi, jure-moi de dire la pure vérité et de ne pas

Digitized by Google

me calomnier comme tant de poètes l'ont fait à l'égard de leurs maîtresses.

Je la serrai contre mon cœur, en lui disant :

— Tu sais que je ne mens pas! Quoi qu'il arrive, nos âmes resteront liées d'amitié dans cette vie et dans l'autre. Puis, embrassant ses enfants, je m'élançai dans la voiture, en pleurant comme un malheureux.

Il faisait un froid de loup. Le pont du Rhin à Mayence venait d'être ôté de dessus les bateaux. Le Rhin charriait de gros glaçons et nous mîmes une heure entière à le passer en nacelle à minuit, non sans danger.

Jane m'a écrit que Rachel était partie pour l'Amérique, grâce à mes deux cents francs et à l'argent qu'elle, Jane, lui a encore donné le lendemain de mon départ.

Quant à moi, arrivé à Paris, j'avais vingt-six ans sur ma tête et vingt-six francs dans ma poche.

FIN

PARIS.— Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.) 383 10.87.

Digitized by Google



Digitized by Google

Alexandre Weill

ŒUVRES COMPLÈTES

MA JEUNESSE

(1re partie)

MON ENFANCE

(2e partie)

MON ADOLESCENCE

(3e partie)

RÉGINÈLE MON PREMIER AMOUR

(4e partie)

(COMPLÈTEMENT INEDITE)

MES ANNÉES DE BOHÈME

PARIS

E. DENTU, 3, PLACE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

ET CHEZ

L'AUTEUR, 11, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

1888

Ont paru :

MES ROMANS

Deux volumes : quatorze romans.

Le volume broché. . . . . 3 fr. »
— cartonné. . . . . 3 fr. 50

LA GUERRE DES PAYSANS

ET

DES ANABAPTISTES

Prix : 3 fr. 50

LA RÉVOLUTION

Véridique et vécue de 1848

Prix : 3 fr.

Vient de paraître :

L'ESPRIT DE L'ESPRIT

Prix : 3 fr.

LE CENTENAIRE

DE

L'ÉMANCIPATION DES JUIFS

Prix : 5 fr.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 24, rue du Bouloi (Cl.) 513 *bis*.8.88.

Digitized by Google